

Fiancées du Pacifique

Unknown

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



Jojo
Moyes

**Les Fiancées
du Pacifique**

Le
**Livre
de
Poche**

Résumé

Ebook réalisé par Issa

Le 2 juillet 1946, quelque six cent cinquante-cinq épouses de guerre australiennes embarquèrent pour un voyage exceptionnel : elles allaient faire cette traversée sur un porte-avions, *Le Victorious*, pour retrouver leurs époux britanniques. Elles furent accompagnées par plus de mille cent hommes, ainsi que par dix-neuf avions pour un voyage qui dura environ six semaines. La plus jeune des épouses avait quinze ans. L'une d'entre elles au moins devint veuve avant d'atteindre sa destination. Ma grand-mère, Betty McKee, fut l'une des plus chanceuses et vit tous ses espoirs comblés. Ce roman, inspiré par ce voyage, lui est dédié ainsi qu'à toutes ces épouses qui ont été assez courageuses pour croire en un avenir incertain à l'autre bout du monde.

*À Betty McKee et Jo Staunton-Lambert,
pour leur courage pendant leurs différentes traversées.*

En 1946, la Royal Navy entra dans la dernière étape du rapatriement des épouses de guerre, ces femmes et ces jeunes filles qui s'étaient mariées avec des soldats britanniques en service à l'étranger. La plupart furent véhiculées sur des transporteurs de troupes ou sur des bateaux de croisière spécialement affectés à cette mission. Mais le 2 juillet 1946, quelque six cent cinquante-cinq épouses de guerre australiennes embarquèrent pour un voyage exceptionnel : elles allaient faire cette traversée sur un porte-avions, *Le Victorious*, pour retrouver leurs époux britanniques.

Elles furent accompagnées par plus de mille cent hommes, ainsi que par dix-neuf avions, pour un voyage qui dura environ six semaines. La plus jeune des épouses avait quinze ans. L'une d'entre elles, au moins, devint veuve avant d'atteindre sa destination. Ma grand-mère, Betty McKee, fut l'une des plus chanceuses et vit tous ses espoirs comblés.

Ce roman, inspiré par ce voyage, lui est dédié ainsi qu'à toutes ces épouses qui ont été assez courageuses pour croire en un avenir incertain à l'autre bout du monde.

Jojo Moyes
Juillet 2004

N. B. Toutes les citations sont réelles et font référence à l'expérience des épouses de guerre ainsi qu'à celle des hommes qui servaient à bord du *Victorious*.

Prologue

La première fois que je l'ai revue, ce fut comme si la foudre m'avait frappé.

J'avais entendu cette expression à des milliers d'occasions, mais je n'avais jamais encore compris sa vraie signification : il y eut d'abord un instant où mon esprit fit le lien entre le passé et ce que je voyais; puis une sorte de décharge électrique parcourut mon corps, comme si je venais de recevoir un choc extrêmement violent. Je n'ai pas une imagination débordante. J'ai beau ne pas être du genre à embellir mes phrases, je peux dire en toute honnêteté que j'en eus le souffle coupé.

Jamais je n'aurais cru la revoir. Pas dans un tel endroit. Je l'avais depuis longtemps enterrée au fond de ma mémoire; non seulement en tant que personne physique, mais surtout ce qu'elle avait représenté pour moi, et ce que j'avais enduré à cause d'elle. Ce n'est que bien longtemps après – une éternité – que j'avais pris conscience de ce qu'elle avait fait, et compris qu'elle avait été, dans tous les sens du terme, à la fois la meilleure et la pire chose qui me soit jamais arrivée.

Au-delà du choc que sa présence provoqua en moi, j'étais tourneboulé. Dans mon souvenir, elle était restée telle qu'elle était à l'époque, il y a des années de cela. En découvrant à quoi elle ressemblait maintenant, entourée de tous ces gens, l'air tellement vieillie et diminuée... la seule chose qui me vint à l'esprit, c'était qu'elle n'avait rien à faire là. J'étais bouleversé à l'idée de savoir que ce qui avait été si beau, si magnifique même, soit réduit à...

Je ne sais pas. Au fond, je ne suis peut-être pas juste. Personne n'est immortel, n'est-ce pas ? Pour être honnête, la voir dans cet état me rappela que je n'étais pas éternel non plus, cela me renvoyait à ce que j'avais été et à ce qu'il advient inexorablement de nous.

Quoi qu'il en soit, là, dans cet endroit où je n'avais jamais mis les pieds, dans ce lieu où je n'avais aucune raison d'être, je l'avais retrouvée. À moins que ce fût elle qui m'ait retrouvé.

Il me semble que je n'avais jamais cru au destin jusqu'à ce jour. Mais comment ne pas y croire en songeant à quel point nos vies s'étaient éloignées l'une de l'autre ?

Comment ne pas y croire alors qu'il n'y avait pratiquement aucune chance que nous nous retrouvions face à face, par-delà les continents

Inde, 2002.

L'écho d'une conversation animée l'avait tirée de son sommeil. Paroles hachées, fougueuses, on aurait dit les jappements d'un chiot alerté par un bruit insolite. La vieille dame releva la tête et s'écarta de la vitre. L'air conditionné qui soufflait dans la voiture l'avait frigorifiée jusqu'à la moelle. Péniblement, elle se redressa. En se réveillant, les sens encore engourdis, elle ne savait jamais vraiment où elle se trouvait ni même qui elle était. Elle entendit de vagues intonations mélodieuses, puis, petit à petit, les mots devinrent plus distincts, la ramenant graduellement de l'inconscience à la réalité.

« Je ne dis pas que je n'ai pas aimé les palais ni les temples, simplement que, au bout de deux semaines ici, je n'ai pas l'impression d'avoir approché la réalité de la vie indienne.

— Et moi, je suis quoi alors ? Un Sanjay virtuel ? » La voix, gentiment moqueuse, venait du siège avant.

« Tu comprends très bien ce que je veux dire.

— Écoute, je suis indien et Ram, notre chauffeur, l'est aussi. Ce n'est pas parce que je passe la moitié de ma vie en Angleterre que je le suis moins !

— Oh ! dis-moi Jay, tu n'es pas très représentatif.

— De quoi ?

— Je ne sais pas. De la plupart des gens qui vivent ici.

— Tout ce qui t'intéresse, toi, c'est de pratiquer un tourisme de la misère, riposta le jeune homme. .

— Pas du tout.

— Si ! Tu veux pouvoir rentrer chez toi et raconter à tes amis les atrocités que tu as vues ici, et combien personne ne mesure la souffrance que ces gens endurent. Dommage, on ne t'a offert que du coca et la clim. »

Éclats de rire. La vieille dame jeta un coup d'œil à sa montre. Il était presque onze heures et demie : elle avait dormi environ une heure.

À côté d'elle, sa petite-fille continuait à parler, penchée entre les deux sièges avant :

« J'ai simplement envie de voir quelque chose qui s'approche des conditions de vie réelles des gens. C'est vrai quoi, les guides touristiques ne vous font visiter que des demeures bourgeoises et des centres commerciaux.

— Alors vous voulez des taudis, c'est ça ? intervint M. Vaghela, le

chauffeur. Je peux vous emmener chez moi, mademoiselle Jennifer, vous verriez à quoi ressemblent les conditions de vie dans un taudis. » Comme les deux jeunes gens ne prêtaient pas attention à son intervention, il éleva la voix : « Regardez bien M. Ram B. Vaghela ici présent; vous avez devant vous un pauvre, un opprimé, quelqu'un qui ne possède plus rien. » Il haussa les épaules. « Vous savez, je me demande parfois comment j'ai fait pour survivre à tout ça pendant toutes ces années.

— Nous aussi », assura Sanjay.

La vieille dame se redressa péniblement et aperçut son reflet dans le rétroviseur. Ses cheveux étaient aplatis sur le côté, son col avait laissé une marque profonde et rouge sur sa peau blanche.

Jennifer jeta un coup d'œil en arrière : « Ça va, mamie ? » Son jean avait légèrement glissé sous ses hanches, laissant apparaître un petit tatouage.

« Tout va bien, ma chérie. » Jennifer lui avait-elle dit qu'elle s'était fait tatouer ? Elle se passa la main dans les cheveux, incapable de se le rappeler. « Pardonne-moi, j'ai dû m'assoupir.

— Ne vous excusez pas, reprit M. Vaghela, les personnes de notre âge devraient avoir le droit de se reposer quand elles en ont besoin.

— Vous suggérez que je prenne le volant ? demanda Sanjay.

— Non, non, monsieur Sanjay. Je ne voudrais pas interrompre une discussion si intéressante. »

Le vieil homme croisa le regard de la vieille dame dans le rétroviseur. Affaiblie et les yeux encore lourds de sommeil, elle s'efforça d'esquisser un sourire en réponse à ce qu'elle supposa être un clin d'œil volontaire.

D'après ses calculs, cela faisait presque trois heures qu'ils avaient pris la route.

Ce voyage au Gujerat – une incursion de dernière minute dans un circuit touristique sans aucune plage de liberté – avait commencé comme une aventure. « C'est Sanjay, un ami de la fac, avait dit Jennifer à sa grand-mère, ses parents proposent de nous héberger quelques nuits. Ils habitent dans un endroit magnifique, un vrai palais, situé à quelques heures d'ici. » Et voilà que l'histoire se terminait en désastre. En effet, leur avion ayant du retard, elles n'avaient qu'une journée pour revenir à Bombay et attraper la correspondance pour le retour.

Elle était épuisée par le voyage et, dans son for intérieur, cet incident l'avait beaucoup atteinte. Ce séjour en Inde avait été un vrai supplice pour elle, malgré le confort qu'offraient les bus climatisés et les hôtels quatre étoiles. Elle s'était sentie violemment et constamment

agressée. Elle frémissait d'horreur à l'idée d'être coincée au Gujerat quel que soit le luxe de la maison des Singh. Mme Singh leur avait alors proposé sa voiture et son chauffeur afin de s'assurer que « ces dames » puissent prendre leur avion qui devait décoller d'un aéroport à quelque trois cents kilomètres de là. « Il vaut mieux que vous ne traîniez pas dans les gares sans être accompagnées », avait-elle précisé, montrant d'un geste délicat la chevelure blonde de Jennifer.

« Je peux les y mener », avait proposé Sanjay.

Mais sa mère avait murmuré quelque chose à propos d'une déclaration d'assurance et d'une interdiction de conduire. Sanjay avait donc accepté d'accompagner M. Vaghela pour veiller à ce que les deux femmes ne soient pas importunées quand ils s'arrêteraient dans les villages. Autrefois, la supposition que deux femmes en voyage ne pouvaient se prendre en charge aurait irrité la vieille dame. À présent, elle appréciait ces politesses démodées. Elle se sentait incapable de se débrouiller seule dans ces contrées étrangères, et l'intrépidité de sa petite-fille, que rien ne semblait effrayer, l'inquiétait. Elle avait voulu la mettre en garde plusieurs fois, mais s'était retenue, consciente que son discours aurait peu de portée. C'est normal que les jeunes n'aient peur de rien, se dit-elle en se souvenant de sa jeunesse, rappelle-toi comment tu étais à cet âge-là.

« Tout va bien, madame ?

— Oui, merci Sanjay.

— Nous avons encore une longue route à faire, je le crains. Et le trajet n'est pas de tout repos.

— Ce doit être très éprouvant pour ceux qui se contentent d'être assis, marmonna M. Vaghela entre ses dents.

— C'est vraiment gentil à vous de nous emmener.

— Oh ! regarde, Jay ! »

Ils étaient sortis de la voie rapide et traversaient un bidonville où s'alignaient des hangars remplis de poutres en acier et de bois de construction. La route, bordée d'un long mur fait de plaques de métal assemblées au hasard, était de plus en plus défoncée, ce qui obligeait les scooters, dont les pneus dessinaient dans la poussière des caractères sanscrits, à rouler au pas; même un véhicule rapide ne pouvait circuler à plus de dix kilomètres heure. La Lexus noire avançait péniblement, son moteur émettait de temps à autre un faible ronronnement d'impatience quand elle faisait un écart pour éviter les nids-de-poule ou une vache sacrée qui déambulait tranquillement dans une direction précise, comme appelée par une voix mystérieuse.

Ce n'est pas la vue de l'animal qui fit s'exclamer Jennifer (ils en avaient vu beaucoup de semblables), mais celle d'une montagne de

lavabos blancs en céramique aux tuyaux arrachés tels des cordons ombilicaux sectionnés. Non loin de là, on apercevait une pile de matelas, puis une autre qui semblait provenir de tables d'opération.

« Ça vient des bateaux, lança M. Vaghela, sans expliquer de quoi il parlait.

— Croyez-vous que nous pourrions bientôt nous arrêter ? Où sommes-nous ? demanda la vieille dame.

— À Alang, répondit le chauffeur en posant son doigt noueux sur la carte.

— Non, pas ici, intervint Sanjay en fronçant les sourcils. Je ne pense pas que ce soit le meilleur endroit.

— Faites-moi voir la carte. » Jennifer se pencha entre les deux hommes. « Il y a peut-être une route hors des sentiers battus, un peu plus... excitante.

— Il me semble que nous y sommes déjà », fit observer sa grand-mère qui scrutait les rues poussiéreuses et les hommes accroupis au bord de la route. Mais personne ne sembla l'entendre.

« Non... » Sanjay regardait autour de lui. « Je ne pense pas que ce soit un bon endroit... »

La vieille dame se déplaça un peu sur son siège. Maintenant, elle mourait d'envie de boire quelque chose et d'étendre ses jambes. Elle aurait bien aimé aussi aller aux toilettes, mais le peu de temps qu'elle avait passé en Inde lui avait appris qu'en dehors des grands hôtels, c'était plus souvent une épreuve qu'un soulagement.

« Nous allons acheter deux bouteilles de coca et nous arrêter quelque part en dehors de la ville pour nous dégourdir les jambes, proposa Sanjay.

— C'est une sorte de ville-poubelle ? commenta Jennifer en jetant un regard sur un entassement de réfrigérateurs.

— Ram, arrête-toi devant cette boutique ! ordonna Sanjay au chauffeur. Celle-là, à côté du temple. Je vais chercher des boissons fraîches.

— *Nous* allons chercher des boissons fraîches », rectifia Jennifer. Le véhicule se rangea sur le côté. « Ça va aller, dans la voiture, mamie ? » Elle n'attendit pas la réponse. Les deux jeunes gens bondirent dehors, laissant pénétrer un air chaud dans la fraîcheur artificielle de l'habitacle. Puis ils s'éloignèrent en riant vers la boutique écrasée de soleil.

Un peu plus loin, au bord de la route, un autre groupe d'hommes accroupis buvait du thé dans des boîtes de conserve. Ils posèrent un regard vide sur la voiture. La vieille dame eut soudain l'impression

d'attirer leur attention; elle écouta le bruit du moteur qui s'éteignait. Dehors, la lumière éblouissante semblait jaillir des entrailles de la terre.

M. Vaghela se retourna sur son siège.

« Madame, puis-je vous demander combien vous payez votre chauffeur ? »

C'était la troisième question de ce genre qu'il lui posait, et, chaque fois, Sanjay était absent de la voiture.

« Je n'ai pas de chauffeur.

— Comment ? Personne ne vous aide ?

— Si, une jeune fille qui s'appelle Annette, bredouilla-t-elle.

— Est-ce qu'elle a sa propre chambre ? »

Elle pensa à sa petite villa de garde-barrière bien entretenue, à ses géraniums sur le rebord de la fenêtre.

« Oui, en quelque sorte.

— Elle a des congés payés ?

— Je n'en suis pas sûre, désolée. »

Elle était sur le point de s'étendre sur la relation de travail qui s'était établie entre Annette et elle, mais M. Vaghela l'interrompit.

« Voici quarante ans que je travaille pour cette famille et je n'ai droit qu'à une semaine de congés payés par an. J'ai l'intention de monter un syndicat. Mon cousin a Internet chez lui. Nous nous sommes renseignés sur la façon dont ça fonctionne. Le Danemark, voilà un pays qui respecte les droits des travailleurs. » Il se retourna en hochant la tête. « La retraite, la sécurité sociale... L'éducation... On devrait tous aller travailler au Danemark. »

Elle resta silencieuse quelques instants.

« Je n'y suis jamais allée », dit-elle enfin.

Elle vit les têtes blondes et brunes des deux jeunes gens s'éloigner vers la boutique. Jennifer lui avait affirmé qu'ils étaient juste copains. Or, deux nuits auparavant, elle avait entendu sa petite-fille se faufiler dans le couloir pour entrer dans ce qu'elle supposait être la chambre de Sanjay. Le lendemain, ils s'étaient comportés ensemble comme deux enfants qui s'amusent. « Tu es amoureuse de lui ? » La question formulée d'une voix hésitante avait paru consterner Jennifer. « Mon Dieu, non, mamie. Jay et moi... Oh, non... Je n'ai pas envie d'une relation sérieuse. Il le sait. »

La vieille dame se souvint une fois de plus d'elle au même âge, de son épouvante à l'idée de se retrouver seule en compagnie d'un homme et de sa détermination à rester célibataire, pour des raisons

assez différentes de celles de sa petite-fille. Elle avait alors observé Sanjay, qu'elle suspectait ne pas être aussi clair dans ses sentiments que Jennifer voulait bien le croire.

« Vous connaissez cet endroit ? »

M. Vaghela avait recommencé à mâchonner un morceau de bétel. Ses gencives étaient écarlates.

Elle secoua la tête. La climatisation arrêtée, elle commençait déjà à sentir la température augmenter. Elle avait la bouche sèche et éprouvait des difficultés à déglutir. Cent fois elle avait spécifié à Jennifer qu'elle n'aimait pas le coca.

« Alang. Le plus grand chantier de démantèlement de bateaux du monde.

— Ah bon ! » Elle feignit un intérêt que sa lassitude grandissante l'empêchait d'éprouver. Elle avait hâte de repartir. L'hôtel de Bombay – était-il encore loin ? – lui faisait l'effet d'être une oasis. Elle regarda sa montre : comment pouvait-on mettre vingt minutes à acheter deux bouteilles de coca ?

« Il y a quatre cents chantiers ici et des hommes capables de démanteler un pétrolier en seulement quelques mois.

— Ah oui ?

— Pas de droits du travailleur, vous savez... Ils sont payés un dollar par jour pour risquer leur peau.

— Vraiment ?

— Quelques-uns des plus grands bateaux du monde ont fini ici. Vous n'imaginez pas tout ce que les armateurs laissent sur ces navires de croisière : de la vaisselle, du linge de maison irlandais, les instruments d'un orchestre. C'est triste parfois, soupira-t-il. De si beaux navires réduits à l'état de ferraille ! »

La vieille dame détourna son regard de la porte du magasin, essayant de paraître s'intéresser un minimum à la conversation. Les jeunes pouvaient être tellement sans gêne. Elle ferma les yeux, consciente que l'épuisement et la soif altéraient son humeur plutôt égale à l'ordinaire.

« On raconte qu'il est possible de tout acheter sur la route de Bhavnagar – chaises, tables, instruments de musique. On vend tous les objets qui viennent des bateaux. Mon gendre travaille pour l'un des plus gros chantiers de Bhavnagar. Sa maison est entièrement meublée avec du mobilier provenant des navires. Si vous saviez, elle ressemble à un palais. » Il se cura les dents avant de poursuivre. « Oui, tout ce qui est récupérable. Hum, ça ne m'étonnerait pas qu'on vende aussi l'équipage.

- Monsieur Vaghela ?
- Oui, madame ?
- Est-ce un salon de thé ? »

Interrompu dans son monologue, le chauffeur suivit du regard ce que la vieille dame lui montrait du doigt : une devanture d'échoppe aux allures bucoliques. Des tables et des chaises étaient disposées sur le bord de la route poussiéreuse.

« Oui, madame.

— Dans ce cas, pourriez-vous avoir la gentillesse de m'y conduire et de me commander une tasse de thé ? Il est hors de question que je passe une minute de plus à attendre ma petite-fille.

— Avec grand plaisir, madame, dit-il en sortant de la voiture pour lui ouvrir la porte. Ah, ces jeunes, vraiment, aucun respect. » Sur ce, il lui offrit son bras sur lequel elle s'appuya, elle cligna des yeux sous le soleil de midi. « J'ai entendu dire que tout était différent au Danemark. »

Les deux jeunes gens sortirent enfin du magasin, alors que la vieille dame était en train de boire ce que M. Vaghela avait appelé un « thé servi sur un plateau ». Sa tasse, ébréchée, usée par d'innombrables années de service, semblait néanmoins propre, et l'homme qui s'était occupé d'eux avait exécuté le rituel du thé avec une dextérité étonnante. Grâce à M. Vaghela qui faisait office de traducteur, elle avait répondu aux questions habituelles sur ses voyages et confirmé que non, elle n'avait aucun lien de parenté avec le cousin du propriétaire du Milton Keynes. Puis, après avoir payé le verre de *tchai* de M. Vaghela (ainsi qu'une pâtisserie collante à la pistache, « histoire de reprendre des forces, vous comprenez », s'était-il excusé), elle s'assit sous l'auvent et, placée au bon endroit, légèrement surélevée, contempla ce qu'elle pouvait à présent deviner derrière le mur d'acier : l'étendue bleue et infinie de la mer à la surface de laquelle étincelaient les rayons du soleil.

Un peu plus loin, un petit temple hindou s'élevait à l'ombre d'un argousier. Il était entouré de baraquements, visiblement aménagés pour répondre aux besoins des ouvriers : il y avait un barbier, un marchand de cigarettes, un autre qui faisait commerce de fruits et d'œufs et le dernier qui proposait des pièces de vélo. Elle mit quelques minutes à s'apercevoir qu'elle était la seule femme à la ronde.

« On se demandait où vous étiez passés.

— Vous ne vous êtes pas beaucoup inquiétés. M. Vaghela et moi-même n'étions qu'à quelques mètres. » Le ton qu'elle avait employé était plus incisif qu'elle ne l'aurait voulu.

« Je vous avais bien dit qu'il ne fallait pas s'arrêter ici », lança

Sanjay. Il observa le groupe d'hommes qui les entourait et jeta un regard ostensiblement irrité sur la voiture.

« Je devais sortir, répondit-elle d'un ton ferme. Et M. Vaghela a eu la gentillesse de s'occuper de moi. » Elle but une gorgée de thé, qu'elle fut surprise de trouver délicieux. « J'avais besoin d'une pause.

— Oui, bien sûr. Simplement... j'aurais bien aimé dénicher un coin plus pittoresque pour votre dernier jour en Inde.

— Cet endroit me convient parfaitement. »

Elle se sentait un peu mieux à présent. Une légère brise venant de la mer atténuait la chaleur.

Après l'interminable trajet, le bleu de l'océan était une vision apaisante. Elle percevait le bruit sourd d'outils frappant le métal et le crissement d'un appareil à découper.

« Ouah ! Vous avez vu ces bateaux ! »

Jennifer gesticulait en montrant la plage; sa grand-mère, qui clignait des yeux et regrettait d'avoir laissé ses lunettes de soleil dans la voiture, ne distinguait, elle, que d'énormes navires échoués sur le sable, telles des baleines.

« C'est cela, le chantier de démantèlement dont vous nous avez parlé ? demanda-t-elle à M. Vaghela.

— Il y en a quatre cents, madame. Tout le long des dix kilomètres de plage.

— On dirait le cimetière des éléphants, fit remarquer Jennifer, qui ajouta d'un ton solennel : c'est là où les bateaux viennent mourir. Tu veux que j'aille chercher tes lunettes, mamie ? »

Elle avait envie de se rendre utile, se montrer conciliante, comme pour s'excuser du temps qu'elle avait passé dans la boutique.

« Ce serait très gentil. »

Plus tard, elle repensa qu'en d'autres circonstances la photo de cette plage de sable immense, où le ciel bleu touchait l'horizon, formant un arc argenté, aurait été parfaite pour illustrer une brochure d'agence de voyages. Une chaîne de montagnes bleutées se dressait au loin. Maintenant qu'elle avait ses lunettes, elle pouvait se rendre compte que le sable était gris, imprégné par des années de rouille et de pétrole; que des hectares entiers du bord de mer étaient parsemés d'immenses vaisseaux échoués à cinq cents mètres d'intervalle; enfin, que la plage était jonchée d'énormes pièces de métal qui ne ressemblaient à rien, sûrement les entrailles démantelées d'anciens navires.

Au bord de l'eau, à quelques centaines de mètres, un groupe d'hommes vêtus de tuniques délavées, bleues, grises ou blanches,

étaient accroupis sur le sable. Ils regardaient une cabine de pont, encore toute blanche, se balancer au-dessus de la coque du navire dont elle avait été arrachée. Soudain, celle-ci s'effondra dans la mer.

« Voilà qui n'a rien d'une attraction touristique classique », ironisa Sanjay.

La main en visière pour se protéger du soleil, Jennifer examinait attentivement quelque chose. Sa grand-mère regardait ses épaules nues, hésitant à lui conseiller de les couvrir.

« C'est tout à fait le genre de choses dont je parlais. Allez, viens Jay, allons voir ça de plus près !

— Non, non, mademoiselle, je ne crois pas que ce soit une bonne idée, intervint M. Vaghela en finissant son *tchai*. Un chantier n'est pas un endroit pour une jeune fille. De plus, vous auriez besoin d'une autorisation de la capitainerie.

— Je veux juste aller jeter un coup d'œil, Ram. Je ne vais pas m'amuser à manier le fer à souder !

— Tu devrais écouter les conseils de M. Vaghela, ma chérie, c'est un lieu de travail, tu comprends. » Elle posa sa tasse, consciente que leur seule présence dans le salon de thé attirait l'attention.

« Le week-end, on ne bosse pas beaucoup sur les chantiers. Suis-moi, Jay ! Ça ne gênera personne si nous y cillons cinq minutes.

— Il y a un gardien à l'entrée », l'avertit Sanjay.

Manifestement le jeune homme était tiraillé entre son manque d'enthousiasme naturel et son désir de passer pour un compagnon d'aventure, voire d'un protecteur.

« Jennifer, ma chérie..., dit la vieille dame, essayant d'épargner à Sanjay une situation embarrassante.

— Rien que cinq minutes. »

Jennifer s'élança. L'impatience lui donnait des ailes. En un clin d'œil, elle était déjà à mi-chemin.

« Il vaut mieux que je l'accompagne, déclara Sanjay d'un ton faussement résigné. Je ferai en sorte de ne pas la perdre de vue.

— Ah, les jeunes ! s'exclama M. Vaghela en mâchant son bétel, l'air méditatif. Ça ne sert à rien de leur expliquer quoi que ce soit. »

Un énorme camion passa en trombe, l'arrière rempli de pièces de métal froissées auxquelles se cramponnaient tant bien que mal six ou sept hommes.

Après le passage de l'engin, la vieille dame ne vit plus que la silhouette de Jennifer au loin, en pleine conversation avec le gardien. La jeune fille souriait, passant sa main dans ses cheveux blonds. Puis elle fouilla dans son sac et tendit à l'homme une bouteille de coca.

Alors la grille s'ouvrit devant les deux jeunes gens qui disparurent pour réapparaître quelques secondes plus tard sous la forme de minuscules silhouettes sur la plage.

Vingt minutes s'écoulèrent avant que la vieille dame ou M. Vaghela n'osent exprimer ce qu'ils pensaient : les deux jeunes gens se trouvaient non seulement hors de leur champ de vision, mais ils étaient restés bien au-delà du temps autorisé. Et ils devaient aller les chercher.

Revigorée par le thé, elle s'efforça de réprimer l'agacement suscité par cette nouvelle preuve d'insouciance et (l'égoïsme de sa petite-fille. Elle savait pourtant que sa réaction était due en partie à la crainte qu'il n'arrive quelque chose à la jeune fille qui était sous sa responsabilité. Âgée, démunie, perdue dans ce pays si étrange qu'il semblait appartenir à une autre planète, elle avait peur qu'on ne la tienne pour responsable d'une situation qu'elle ne maîtrisait absolument pas.

« Elle ne veut pas porter de montre, vous savez.

— Il faudrait y aller et les ramener, suggéra M. Vaghela. À l'évidence, ils ont complètement oublié l'heure. »

Il l'aida à se lever de sa chaise. Elle le remercia. Sa chemise avait la douceur d'un linge lavé et relavé moult fois.

Il sortit un parapluie noir usagé, l'ouvrit et le porta de manière à la protéger du soleil. Elle resta proche de lui, sentant des regards des hommes maigres derrière eux, ainsi que ceux des passagers des bus qui passaient en vrombissant.

Ils s'arrêtèrent à l'entrée. M. Vaghela s'adressa au gardien en montrant le chantier. Il avait un ton agressif, belligérant, comme si son interlocuteur avait commis un crime en laissant passer les deux jeunes gens.

Après une réponse manifestement conciliante, le garde les accompagna à l'intérieur.

Loin d'être intacts comme elle l'imaginait, les navires étaient de vieilles épaves entièrement rouillées. Des hommes s'agitaient autour des carcasses à la manière de fourmis, apparemment insensibles au crissement du métal arraché, au hurlement strident des scies à métaux, au crépitement des lampes à souder, au sifflement des chalumeaux, au cognement des marteaux, au tintement des clés de serrage. Le bruit de leurs coups résonnait comme un carillon dont la plainte inconsolable s'exhalait dans le ciel.

Les coques des bateaux flottaient encore dans les eaux profondes, immobilisées par des cordages où coulissaient dangereusement de frêles plates-formes sur lesquelles étaient stockés des morceaux

d'acier qui devaient être transférés sur la plage. En s'approchant de l'eau, elle porta la main à sa bouche, atteinte par la puanteur envahissante des vidanges sauvages mêlée à une émanation chimique quelle ne put identifier. Une centaine de mètres plus loin, des feux laissaient échapper des panaches d'épaisses fumées noires et toxiques dans l'air pur.

« Je vous en prie, faites attention où vous marchez, lui conseilla M. Vaghela en indiquant le sable décoloré. Je ne pense pas que ce soit l'endroit idéal pour vous. » Il jeta un regard en arrière, se demandant visiblement s'il ne valait pas mieux que la vieille dame demeurât dans le salon de thé. Mais celle-ci ne souhaitait pas retourner s'asseoir, ni se retrouver seule face aux jeunes Indiens.

« Je préférerais rester avec vous, monsieur Vaghela, si vous n'y voyez pas d'inconvénient.

— Oui, je crois que c'est mieux », acquiesça-t-il en regardant au loin.

Des poutres métalliques rouillées, des tôles de métal froissées et ce qui ressemblait à de grosses turbines étaient empilées en vrac sur le sable tout autour d'eux. D'énormes chaînes recouvertes d'anatifes serpentaient un peu partout sur le chantier, parfois enroulées les unes sur les autres, aussi molles que des algues; ainsi lovées, on aurait dit des serpents géants à côté desquels les ouvriers paraissaient des nains.

Aucune trace de Jennifer.

Un petit groupe de personnes s'était réuni sur le sable; certaines avaient des jumelles, d'autres étaient assises à califourchon sur leurs bicyclettes. Toutes contemplaient la mer. La vieille dame agrippa plus fermement le bras de M. Vaghela et fit une petite pause pour s'habituer à la chaleur. Après quoi ils se remirent à marcher lentement vers la côte où des hommes en tunique poussiéreuse, des talkies-walkies devant la bouche, allaient et venaient avec agitation. Des enfants insouciants jouaient à côté de leurs parents.

« Voici un autre bateau », signala M. Vaghela.

Ils regardèrent approcher, tiré par des remorqueurs, ce qui ressemblait à un vieux pétrolier dont la silhouette se dessina plus distinctement aux abords du rivage. Un 4x4 japonais passa en rugissant et s'arrêta dans un crissement de pneus à quelques centaines de mètres. C'est alors qu'ils entendirent un bruit de voix énervées. Au détour d'une pile de cylindres à gaz, ils aperçurent, loin devant eux, un attroupement qui s'était formé à l'ombre d'une énorme coque métallique. On percevait une certaine effervescence dans le groupe.

« Nous devrions y aller », suggéra M. Vaghela.

En proie à un début d'inquiétude, elle hocha la tête.

Le propriétaire de la belle voiture, qui se distinguait surtout par son ventre proéminent, gesticulait en montrant le navire et lançait des propos indignés, accompagnés d'une pluie de postillons. Sanjay se tenait à côté de lui dans le cercle, faisant des gestes d'apaisement, essayant d'interrompre son discours. La cible de la fureur de l'homme, Jennifer, s'était campée dans une pose bien connue de sa grand-mère, qui prenait la même lorsqu'elle était adolescente : déhanchée, les bras croisés sur la poitrine de manière défensive et la tête insolemment redressée.

Elle s'interposait de temps en temps :

« Dis-lui que je n'avais aucune intention de faire quoi que ce soit à son bateau, et qu'aucune loi ne m'empêche de le regarder.

— Tout le problème est là, Jen, répondit Sanjay en se tournant vers elle. Il existe une loi qui empêche de regarder quand on pénètre illégalement dans une propriété privée.

— Mais c'est une plage ! cria-t-elle à l'homme. Une simple plage de dix kilomètres de long, pleine de monde ! Qu'est-ce que ça peut faire que je regarde ou non quelques bateaux tout rouillés ?

— Jen, je t'en prie... »

Autour de Sanjay, les hommes assistaient à la dispute avec un intérêt manifeste. Ils se donnaient de petits coups de coude complices en louchant sur le jean et la chemise courte de Jennifer. Certains pliaient sous le poids de cylindres d'oxygène qu'ils portaient sur leurs épaules. À l'approche de la vieille dame, plusieurs hommes reculèrent. L'odeur – un mélange de sueur, de parfum d'encens et de soufre – la frappa de plein fouet, elle dut prendre sur elle pour ne pas porter la main à sa bouche.

« Il croit que Jennifer fait partie d'un mouvement écologiste et qu'elle est là pour rassembler des preuves contre lui, expliqua Sanjay.

— C'est pourtant évident que je ne cherche rien, insista Jennifer, je n'ai même pas d'appareil photo sur moi ! »

Elle s'adressait en articulant exagérément à l'homme qui la regardait d'un œil noir.

« Tu ne fais vraiment rien pour arranger les choses », lui reprocha Sanjay.

La vieille dame essaya d'évaluer dans quelle mesure l'homme représentait une menace : ses gestes étaient de plus en plus violents et théâtraux, son visage était rouge de colère. Elle regarda M. Vaghela

comme s'il était le seul adulte présent.

Sans doute conscient de cela, il s'écarta d'elle et, bombant le torse, se fraya un chemin à travers le groupe pour se diriger vers le propriétaire auquel il tendit la main sans préambule, de sorte que l'homme fut obligé de la prendre.

« Monsieur, je me présente. Ram B. Vaghela. »

Les deux hommes discutèrent en ourdou. La voix de M. Vaghela était douce et conciliante par moments, ferme et déterminée à d'autres.

Il était évident que la conversation allait durer un certain temps. Privée du bras du chauffeur, la vieille dame se sentit chanceler. Elle jeta un rapide regard autour d'elle, à la recherche d'un endroit où s'asseoir, puis s'éloigna un peu du groupe, tâchant de ne pas montrer son intimidation – ou sa crainte – devant la curiosité ostensible de certains ouvriers. Puis, repérant un baril en métal, elle s'en approcha et s'y assit.

L'espace de quelques minutes, elle observa M. Vaghela et Sanjay qui s'escrimaient à calmer le propriétaire du bateau et à le convaincre de l'innocence et des intentions honnêtes de ses visiteurs. De temps à autre, ils la désignaient, et elle s'abritait sous le parapluie, car elle savait que la présence d'une vieille femme d'apparence fragile les aiderait à plaider leur cause. En dépit de son air bienveillant, elle était furieuse. En refusant de tenir compte des mises en garde de tout le monde, Jennifer avait retardé leur trajet d'au moins une heure. « Les chantiers navals sont des endroits dangereux, avait marmonné M. Vaghela lorsqu'ils avançaient sur le sable. Non seulement pour les ouvriers, mais aussi pour ceux qui viennent gêner la bonne marche du chantier. On a vu des cas où des biens ont été confisqués », avait-il ajouté en se retournant d'un air inquiet vers la voiture.

À présent, l'idée de devoir parcourir la même distance dans le sable brûlant lui trottait dans la tête. En outre, il était plus que probable qu'ils aient à payer ces hommes avant de pouvoir partir, ce qui réduirait davantage encore son budget déjà bien entamé.

« Quelle petite écervelée... aucun respect », marmonna-t-elle.

Pour se détendre, elle se releva et se dirigea vers la proue du navire, impatiente de s'éloigner de sa petite-fille irresponsable et de ces hommes aux regards indiscrets. Elle baissa son parapluie tout en avançant vers une zone ombragée. Ses pas soulevaient de petits nuages de sable. Le navire, déjà à moitié démantelé, se terminait abruptement, comme si un géant l'avait sectionné en deux, en lui arrachant une partie de sa poupe. Elle leva le parapluie pour avoir une meilleure vue. De si loin il était difficile de distinguer quoique ce fût,

elle parvint néanmoins à apercevoir deux tourelles de défense qui n'avaient pas été enlevées. Elle les regarda avec attention, fronçant les sourcils, car elles lui rappelaient quelque chose. Cette peinture gris pâle émaillée... une couleur pastel qui n'appartenait qu'aux navires de la flotte britannique. Une minute passa. Elle baissa le parapluie, recula et examina la coque brisée qui se dressait au-dessus d'elle. Elle demeura ainsi un moment, perdue dans ses pensées.

La main en visière pour protéger ses yeux du soleil brûlant, elle tenta de lire ce qu'il restait du nom du bateau. Puis, au moment où elle déchiffrait la dernière lettre, le bruit de la dispute s'estompa, et malgré la chaleur étouffante de l'après-midi indienne, la vieille dame qui se tenait sous le bateau fut soudain envahie par une sensation de froid glacial.

Même si le propriétaire de la casse, M. Bhattacharya, n'était pas convaincu, même si une hostilité croissante se dessinait sur son visage, même si la foule était en proie à une agitation grandissante, même s'ils avaient maintenant une heure de retard, les deux jeunes gens continuaient d'argumenter. M. Vaghela s'essuya le front avec son mouchoir. Énervée, Mlle Jennifer donnait des coups de pied dans le sable, la mine boudeuse, montrant qu'elle n'était pas d'accord. M. Sanjay avait le visage tendu de quelqu'un qui se sait être en train de défendre une cause perdue. Il observait par moments Mlle Jennifer, puis détournait son regard, comme si elle aussi l'agaçait.

« Je n'ai pas besoin que vous preniez ma défense, d'accord ? »

M. Vaghela lui tapota le bras :

« Pardonnez-moi, mademoiselle Jennifer, je ne crois pas que votre maîtrise de l'ourdou vous laisse beaucoup le choix.

— Il parle anglais, je l'ai entendu.

— Qu'est-ce que cette fille raconte encore ? » maugréa l'homme.

Il comprenait que M. Bhattachaiya était offensé par le peu de décence vestimentaire de Jennifer. Cet homme savait pertinemment qu'il accusait les jeunes à tort, mais il était dans un tel état de rage qu'il était déterminé à poursuivre la dispute. M. Vaghela avait rencontré beaucoup d'hommes de ce genre au cours de son existence.

« Je n'aime pas la façon dont il me parle.

— Tu ne comprends même pas ce qu'il dit ! s'exclama Sanjay en s'approchant de la jeune fille. Tu rends les choses pires qu'elles le sont, Jen. Retourne à la voiture et ramène ta grand-mère avec toi. On va régler cette histoire.

— Ne me dicte pas ce que j'ai à faire, Jay.

— Où va-t-il ? Où vont-ils ? » De plus en plus furieux, M. Bhattacharya dévisageait Sanjay.

« Il vaudrait mieux que la fille quitte votre chantier, monsieur. Mon ami essaie seulement de la persuader de partir, expliqua M. Vaghela, d'un ton qui se voulait rassurant.

— Je n'ai pas besoin que tu... »

Jennifer s'interrompit. Le silence tomba d'un seul coup. De plus en plus incommodé par la chaleur, M. Vaghela regarda dans la même direction que la foule, jusqu'à la zone ombragée qui s'étendait sous la coque du bateau suivant.

« La vieille dame a un problème ? » s'enquit M. Bhattacharya.

Assise, courbée en avant, elle tenait sa tête dans ses mains. Ses cheveux argentés brillaient sous le soleil.

« Mamie ! » La jeune fille courut dans sa direction.

M. Vaghela poussa un soupir de soulagement quand la vieille dame releva la tête. Il dut admettre que la position dans laquelle elle se trouvait l'avait alarmé.

« Ça va ?

— Oui, oui, ma chérie. »

M. Vaghela eut le sentiment qu'elle avait prononcé ces mots machinalement, comme si elle n'avait pas vraiment envie de parler. Oubliant M. Bhattacharya, il s'avança et s'accroupit devant elle.

« Si je peux me permettre, vous avez l'air très pâle, *Mammaji*. »

Il remarqua que l'une de ses mains était posée sur la coque du bateau, un geste étrange étant donné qu'elle avait dû se pencher pour y arriver.

Le propriétaire de la casse se trouvait derrière eux. Il nettoyait avec le bas de son pantalon le sable qui s'était déposé sur ses chaussures de prix en peau de crocodile. Il chuchota quelques mots à M. Vaghela.

« Il demande si vous désirez boire quelque chose, répéta celui-ci à la vieille dame. Il a de l'eau glacée dans son bureau.

— Je ne tiens pas à ce qu'elle fasse une crise cardiaque sur mon chantier, martela M. Bhattacharya. Donnez-lui un peu d'eau et emmenez-la, je vous prie.

— Voulez-vous de l'eau glacée ? »

On eut l'impression qu'elle était sur le point de se redresser sur son séant, mais elle se contenta de lever faiblement la main.

« C'est très gentil à vous, mais je vais rester assise une minute.

— Mamie, qu'est-ce que tu as ? » Jennifer s'était agenouillée, les

maines posées sur les genoux de sa grand-mère. L'inquiétude avait envahi son regard et son attitude arrogante s'était évanouie. Derrière elle, les jeunes Indiens discutaient et se bousculaient, excités par la scène dramatique qui se déroulait sous leurs yeux.

« S'il te plaît, demande-leur de s'en aller, murmura la vieille dame. Tout ira mieux si on me laisse tranquille.

— C'est à cause de moi ? Je suis vraiment désolée, mamie. Je sais que j'ai été insupportable. C'est juste que je n'ai pas aimé sa façon de me parler, simplement parce que je suis une fille, tu comprends ? Ça m'exaspère.

— Non, non, ce n'est pas ta faute...

— Pardonne-moi. J'aurais dû faire plus attention à toi. Viens, nous allons te ramener à la voiture. »

M. Vaghela fut heureux d'entendre ces excuses. Il était rassérénant de constater que les jeunes pouvaient parfois reconnaître leurs torts. Elle n'aurait pas dû obliger cette vieille dame à parcourir une telle distance à pied par cette chaleur, a fortiori dans un endroit pareil. Cela révélait un manque de respect.

« Ce n'est pas à cause de toi, Jennifer, répéta-t-elle en forçant sa voix. C'est ce bateau. »

Sans vraiment comprendre, ils suivirent son regard fixé sur le métal gris pâle parsemé de bas en haut et sur le côté d'une ligne discontinue de rivets oxydés.

Les deux jeunes gens se regardèrent l'un l'autre, puis baissèrent les yeux vers la vieille dame qui leur apparut soudain extrêmement faible.

« Mamie, ce n'est qu'un bateau, fit observer Jennifer.

— Non, répondit sa grand-mère, dont le visage était aussi pâle que le métal du navire. Tu te trompes complètement. »

Une fois rentré chez lui, M. Ram B. Vaghela confia à son épouse qu'il était rare de voir une vieille dame pleurer. Les Anglais exprimaient manifestement plus librement leurs émotions que les êtres imperturbables et introvertis qu'il s'imaginait rencontrer. Agacée, sa femme haussa les sourcils, elle n'avait manifestement pas envie de rebondir sur ces observations. Il se remémora le chagrin de la vieille dame, comment il avait fallu l'aider à marcher jusqu'à la voiture, son silence tout au long du trajet jusqu'à Mumbai. On eût cru qu'elle venait d'assister à la mort de quelqu'un.

Oui, cette vieille dame anglaise l'avait beaucoup surpris. Elle n'était pas le genre de femme qu'il imaginait.

À coup sûr, elles n'étaient pas comme cela au Danemark.

« Les lapins rapportent gros ! Dans une vente récente à Sydney, des peaux de mâles adultes dont la fourrure était de première qualité se sont vendues 19 shillings 11 pounds la livre, ce qui représente le plus haut prix jamais atteint en Australie. Le pourcentage de ce genre de fourrure exceptionnelle est peut-être bas, mais cinq peaux pour une livre, à 4 shillings chacune, cela représente un bénéfice très appréciable. »

« The Man on the Land », extrait du *Bulletin*,
Australie, 10 juillet 1946.

Australie, 1946.

Quatre semaines avant rembarquement.

Letty McHugh arrêta la camionnette et essuya une invisible tache sous ses yeux. Elle se fit la réflexion que sur le visage d'une femme comme elle, « aux traits magnifiques » comme la vendeuse l'avait si délicatement décrite, le rose à lèvres « cerise en fleurs » ne changeait pas grand-chose. Elle se frotta vigoureusement les lèvres, se sentant stupide d'avoir cédé à cette envie d'achat, pour, moins d'une minute après, fouiller dans son sac à main et s'en remettre soigneusement une couche en grimaçant devant l'image que lui renvoyait le rétroviseur.

Elle réajusta son chemisier, prit un paquet de lettres qu'elle était allée chercher à la poste comme chaque semaine et, à travers le pare-brise, interrogea du regard le paysage brouillé par la pluie. Elle pouvait attendre longtemps, ça n'allait pas s'arrêter de sitôt. Elle se protégea la tête et les épaules avec une bâche qui se trouvait à l'arrière, puis, prenant une grande inspiration, sortit de la camionnette et courut vers la maison.

« Margaret ? Maggie ? »

La double porte claqua derrière elle, étouffant le bruit cinglant et incessant du déluge. Elle n'entendit plus que le son de sa voix et le crissement de ses chaussures préférées sur le parquet. Letty vérifia l'état de son sac à main, s'essuya les pieds et entra dans la cuisine en appelant encore deux ou trois fois, tout en se doutant que la maison

était vide.

« Maggie ? Tu es là ? »

Personne dans la cuisine, ce qui était normal depuis la mort de Noreen. Letty posa son sac et le paquet de lettres sur la table en bois récurée et se dirigea vers la cuisinière où mijotait un ragoût. Elle souleva le couvercle et en huma le fumet, avant de fouiller dans le placard pour y prendre du sel, du cumin et de la farine de blé qu'elle ajouta dans le plat. Elle remua le tout et remit le couvercle en place.

Elle s'approcha du petit miroir piqueté qui se trouvait à côté du placard à pharmacie et essaya d'aplatir ses cheveux qui frisottaient à cause de l'humidité. Elle parvenait à peine à voir son visage en entier dans la glace; assurément, on ne pourrait jamais accuser la famille Donleavy d'être vaniteuse.

Elle se frotta les lèvres à nouveau puis retourna dans la cuisine. Le fait d'être seule lui permit de parcourir la pièce dans le calme. Elle passa en revue le linoléum tailladé et encrassé par des années d'activité agricole d'une saleté tenace malgré le passage du balai et de la serpillière. Sa sœur avait bien pensé le remplacer, elle avait même montré à Letty le modèle qu'elle avait choisi dans un magazine commandé à Perth, à l'autre bout de l'Australie. Elle survola du regard la peinture grise, le calendrier où n'étaient indiquées que les dates de tel ou tel salon de l'agriculture, à côté des jours de visite des vétérinaires, des acheteurs et des vendeurs de céréales. Les paniers pour les chiens étaient là aussi, soigneusement revêtus de leurs vieilles couvertures répugnantes. Un paquet de poudre Bluo, destiné à laver les chemises des hommes, à moitié renversé sur le sol passé à l'eau de Javel. Le seul signe de présence féminine, un numéro du magazine *Humour*, annonçait en couverture une nouvelle histoire de Daphné du Maurier ainsi qu'un article intitulé : *Seriez-vous prête à épouser un étranger ?* Elle remarqua quelques pages froissées, qui avaient dû être lues et relues.

« Margaret ? »

Elle jeta un coup d'œil à la pendule : les hommes allaient bientôt rentrer pour le déjeuner. Elle se dirigea vers les portemanteaux de la porte de service et enfila une vieille veste de gardien de bestiaux. Elle fit une grimace en sentant l'odeur de goudron et de chien mouillé qui, elle le savait, resterait imprégnée sur ses affaires.

Il pleuvait à présent si fort que l'eau commençait à former ici et là des mares dans la cour. Les canalisations gargouillaient en signe de protestation et les poules s'étaient réfugiées sous les arbustes en petit tas de plumes ébouriffées. Letty, tout en se maudissant de ne pas avoir apporté ses bottes en caoutchouc, sortit dans la cour par la porte de service et se rendit jusqu'à la grange. Là, comme elle s'y attendait

vaguement, elle distingua une silhouette vêtue d'un imperméable couleur tabac qui tournait à cheval dans l'enclos. Le visage n'était pas visible sous le chapeau à bords larges tombant bas et semé de gouttes d'eau étincelantes.

« Margaret ! »

Letty, abritée sous l'auvent de la grange, cria fort pour que sa voix perce le bruit de la pluie, et fit des signes de la main.

Le cheval semblait complètement épuisé; la queue baissée sur sa croupe trempée, il essayait de retourner vers l'enclos, donnant de temps à autre, pour montrer son mécontentement sans doute, des coups de sabot sur le sol. Avec patience, sa cavalière tirait sur les rênes pour qu'il se retourne et se remette à travailler les mouvements avec le plus de précision possible.

« Maggie ! »

À un moment, le cheval rua. Letty eut peur et elle porta la main à sa bouche. La cavalière n'avait été ni perturbée ni désarçonnée pour autant. Elle se contenta de donner quelques coups de botte à sa monture pour la faire avancer et murmura quelque chose qu'on aurait pu prendre pour une remontrance.

« Je t'en prie, Maggie, viens par ici ! »

Le bord du chapeau se souleva et une main la salua. Tête baissée, le cheval marchait en crabe et, frustré, envoyait de temps à autre un postérieur à droite ou à gauche.

« Il y a longtemps que tu es là, Letty ? demanda la cavalière.

— As-tu perdu la tête ? Seigneur, à quoi penses-tu ? »

Elle entrevit le large sourire de sa nièce sous le chapeau.

« C'est juste un peu d'entraînement. Papa est trop grand pour la monter et les garçons ne savent pas comment s'y prendre avec elle, il ne reste que moi. Elle a un sacré caractère, non ? »

Exaspérée, Letty secoua la tête et fit un geste indiquant à Margaret de mettre pied à terre : « Pour l'amour du ciel, ma petite, veux-tu un coup de main pour descendre ?

— Non merci, ça va. C'est déjà l'heure de déjeuner ? J'ai préparé un ragoût tout à l'heure, mais je ne sais pas quand ils vont rentrer. Ils emmènent les veaux à Yamarra Creek, ça peut leur prendre la journée.

— Ils ne vont tout de même pas rester sous cette pluie jusqu'à ce soir ? lança Letty tandis que Margaret dégringolait sans élégance du cheval et retombait lourdement sur ses pieds. Sauf s'ils sont aussi cinglés que toi.

— Ah, ne commence pas ! La jument est moins sauvage qu'elle n'en

a l'air.

— Tu es trempée ! Regarde dans quel état tu es ! Je n'arrive pas à croire que tu puisses avoir l'idée de monter à cheval par ce temps-là. Bonté divine, Maggie, tu n'as pas le moindre bon sens... ? Dieu seul sait ce que ta pauvre mère en aurait pensé. »

Il y eut un silence.

« Je sais... » Margaret fronça le nez tout en dessanglant la jument.

Letty se demanda si elle n'avait pas été trop loin. Elle hésita et retint les excuses maladroites qu'elle était sur le point de formuler :

« Je ne voulais pas... »

— Ce n'est pas grave, tu as raison, Letty, répondit la jeune fille en balançant la selle sous son bras. Elle n'aurait pas fait exécuter des voltes à cette jument pour l'équilibrer. Elle lui aurait mis des rênes allemandes, et basta. »

Les hommes revinrent un peu avant treize heures. Ils débarquèrent à grand bruit, bottes et chapeaux dégoulinants, et se débarrassèrent de leurs manteaux à la porte. Margaret avait mis la table et servi sans attendre des bols de ragoût de bœuf fumant.

« Colm, tu as encore de la boue sur tes talons », lui reprocha Letty.

Le jeune homme sourit gentiment et tapa ses souliers sur le paillason au lieu de perdre du temps à les nettoyer.

« Il y a du pain, avec ce ragoût ? »

— Doucement, les garçons ! Je ne peux pas aller plus vite que le vent.

— Maggie, ta chienne s'est endormie sur le vieux chapeau de papa, fit remarquer Daniel avec un large sourire. Papa affirme que s'il attrape des puces à cause d'elle, il la tuera.

— Je n'ai jamais dit ça, fils indigne ! Comment ça va, Letty ? Tu es montée à la ville, hier ? »

Murray Donleavy, un homme imposant au physique anguleux, dont les taches de rousseur et les yeux pâles témoignaient de ses origines celtes, était assis en bout de table. Il commença à grignoter en silence le morceau de pain que sa belle-sœur avait coupé pour lui.

« Oui, Murray.

— Il y a du courrier pour nous ? »

— Je te le donnerai quand tu auras fini de manger. »

Car vu la façon dont les hommes se tenaient à table, les lettres risquaient d'être éclaboussées de sauce ou tachées de leurs doigts gras. Chose qui, semblait-il, n'avait jamais dérangé Noreen.

Margaret avait déjà déjeuné. Elle était installée dans le fauteuil à côté du garde-manger, déchaussée, les pieds posés sur un tabouret. C'est avec satisfaction que Letty observait les garçons s'attabler et plonger le nez dans leur assiette. De nos jours, peu de familles pouvaient se réjouir d'avoir cinq hommes à table dont trois avaient servi dans l'armée. Lorsque Murray marmonna à son plus jeune fils, Daniel, de lui passer le pain, elle s'aperçut qu'il lui restait une pointe de l'accent irlandais qu'il avait lorsqu'il était arrivé dans ce pays. Sa sœur s'en était moquée parfois sur un ton bon enfant : « C'ui-là, faisait-elle en imitant l'accent irlandais de manière approximative, l'a plus de combats à son actif qu'ya d'bagarres à un mariage chez les Dundalk ! »

Décidément, il manquait quelqu'un à cette table. Letty soupira et, comme plusieurs fois par jour, chassa Noreen de ses pensées. Puis elle annonça joyeusement :

« La femme d'Al Pettit s'est acheté un nouveau frigo. Il a quatre tiroirs, un congélateur et il est complètement silencieux.

— C'est pas comme elle », constata Murray. Il avait attrapé le dernier numéro du *Bulletin* et dévorait la rubrique « The Man on the Land », qui concernait les fermiers. « Ils écrivent ici que les exploitations laitières sont de plus en plus sales parce que toutes les filles de ferme démissionnent.

— Manifestement, ils ont jamais vu l'état de la chambre de Maggie.

— C'est toi qu'as cuisiné ça ? » Murray leva la tête de son journal et montra son bol à moitié vide.

« C'est Maggie, répondit Letty.

— C'est bon. Meilleur que la dernière fois.

— Bizarre, rétorqua Margaret, ouvrant grand la main pour chercher une écharde qu'elle s'y était enfoncée, j'ai pourtant fait comme toujours...

— Il y a un nouveau film à l'Odéon, lança Letty pour changer de sujet. »

Elle attirait leur attention. Elle savait bien que les hommes feignaient de ne pas s'intéresser aux ragots qu'elle colportait à la ferme deux fois par semaine – un truc de bonnes femmes. Cependant, il arrivait de temps en temps que le masque de leur indifférence tombe. Elle s'appuya contre l'évier, les bras croisés sur la poitrine.

« Et alors ?

— C'est un film de guerre. Avec Green Garson et Tyrone Power. Le titre m'échappe, quelque chose comme *Perle*.

— J'espère qu'il y a plein d'avions de chasse. Des Américains. »

Daniel jeta un regard sur ses frères, cherchant leur complicité, mais ils gardèrent la tête baissée et continuèrent à manger avec un grand appétit.

« Et comment t'iras jusqu'à Woodside, abruti ? Ton vélo est cassé, tu te rappelles ? le taquina Liam en lui donnant une tape du revers de la main.

— De toute manière, il est hors de question qu'il fasse toute cette route à bicyclette, intervint Murray.

— L'un d'entre vous pourrait m'y emmener en camion. Allez, quoi ! C'est moi qui paierai les glaces !

— Combien de lapins t'as vendus cette semaine ? »

Daniel se faisait de l'argent de poche en monnayant les fourrures des lapins qu'il avait dépecés. Le prix des fourrures de qualité avait augmenté sans raison apparente et était passé d'un penny à plusieurs shillings. Cela avait rendu ses frères pour le moins envieux de sa fortune soudaine.

« Seulement quatre.

— Eh bien, ça te coûtera le prix de quatre lapins.

— À propos, Murray, Betty m'a demandé de te prévenir que leur meilleure jument est enfin pleine, si ça t'intéresse toujours.

— Celle qu'ils ont fait monter par le Magicien ?

— Je crois, oui. »

Murray et son fils aîné échangèrent un regard furtif.

« J'irai y faire un tour dans la semaine, Colm. Ça serait bien d'avoir un cheval digne de ce nom dans la ferme.

— D'ailleurs, à ce propos... commença Letty avant de prendre une longue inspiration. J'ai trouvé Margaret en train de monter ta vilaine pouliche. Elle ne devrait pas monter à cheval. Ce n'est pas... prudent.

— C'est une grande fille maintenant, Letty, répliqua Murray sans lever la tête de son assiette. Dans peu de temps, nous ne pourrons plus lui interdire grand-chose.

— Ce n'est pas la peine de te mettre dans cet état, Letty. Je sais très bien ce que je fais !

— N'empêche qu'elle est agressive. » Letty s'attela à la vaisselle avec la vague impression d'avoir perdu de son autorité. « Je dis simplement que je ne suis pas sûre que Noreen aurait apprécié. Enfin... pas dans ces conditions... »

L'évocation de sa sœur interrompit la conversation. Un petit silence mélancolique tomba.

« C'est gentil à toi de t'inquiéter pour nous, Letty, observa Murray en

repoussant son bol vide sur la table. Ne crois pas qu'on n'est pas reconnaissants. »

Si les garçons remarquèrent le regard des deux « vieux » – ainsi qu'on les surnommait – se croiser et les joues de leur tante Letty virer au rose, ils ne le relevèrent pas. Comme plusieurs mois auparavant, lorsqu'elle avait arboré sa jupe préférée pour venir les voir. De même qu'ils se gardaient de tout commentaire sur les mises en plis qu'elle faisait tout à coup, à plus de quarante ans.

Pendant ce temps, Margaret s'était levée de son siège et passait en revue le tas de lettres posées sur la petite table à côté du sac de Letty.

« Nom de Dieu ! s'exclama-t-elle.

— Margaret, voyons !

— Désolé, Letty. Regarde, regarde, papa ! C'est pour moi, ça vient de la Navy ! »

Son père lui fit signe de lui apporter la lettre. Il prit l'enveloppe dans ses grandes mains, remarqua le timbre officiel et l'adresse de l'expéditeur.

« Tu veux que je l'ouvre ?

— Il n'est pas mort, hein ? lança Daniel, tandis que Colm lui assénait une petite tape cinglante sur la tête.

— Ne te fais pas plus bête que tu n'es.

— Tu ne crois pas qu'il est mort, hein, papa ? » Margaret chercha un appui pour se soutenir, son teint d'habitude si rose commençait à pâlir.

« Bien sûr que non, lui répondit son père. On envoie un télégramme pour annoncer la mort de quelqu'un.

— Peut-être qu'ils ont voulu faire des économies et... » Daniel recula d'un bond sur sa chaise pour éviter un violent coup de pied de son frère aîné.

« J'ai préféré attendre que vous ayez tous fini de manger », déclara Letty. Personne ne réagit.

« Allez Mag, vas-y, qu'est-ce que tu fais ?

— Je ne sais pas..., répondit-elle, apparemment incapable de se décider.

— Vas-y, on est tous avec toi. » Son père posa une main réconfortante sur son épaule.

Le regard de Margaret passa de son père à la lettre dont elle s'était emparée. Ses frères s'étaient levés et rassemblés autour d'elle. Letty, qui assistait à la scène depuis levier, se sentait inutile, presque une intruse. Elle dissimula son malaise en récurant une poêle. Ses doigts

robustes rougirent sous l'eau bouillante.

Margaret ouvrit l'enveloppe en la déchirant et commença à lire à voix basse – une habitude qui remontait à son enfance. Puis elle émit un petit gémissement. Letty fit volte-face et la vit s'affaler lourdement sur une chaise que l'un de ses frères avait rapprochée. Elle regarda son père, les yeux pleins de chagrin.

« Ça va, ma fille ? lança-t-il, le visage crispé par l'angoisse.

— Je pars, papa, dit-elle d'une voix sourde.

— Où ? En Irlande ? s'inquiéta Daniel en s'emparant de la lettre d'un geste sec.

— Non, en Angleterre. Ils m'ont trouvé une place sur un navire. Oh ! merde, papa !

— Margaret ! la réprimanda Letty, mais personne n'entendit.

— Mag part pour l'Angleterre ! » Son grand frère se mit à lire la lettre à haute voix. « Elle s'en va vraiment ! C'est un miracle ! Ils ont donc trouvé un moyen de te faire passer par la porte d'une cabine ?

— Gare à tes fesses, répondit Margaret, qui n'avait pourtant pas le cœur à plaisanter.

— *“En raison du changement de statut d'une épouse de guerre, nous sommes en mesure de vous proposer une place sur le...”*, poursuivit son frère. Comment on épelle ça ? “Nous embarquerons à Sydney, etc.”

— Changement de statut ? Qu'est-ce qui a pu arriver à cette pauvre fille ? se moqua Niall.

— Si ça se trouve, son mari était déjà marié. Ça se peut, tu sais.

— Letty ! protesta Murray.

— Je suis désolé, mais c'est vrai, Murray. On voit de tout. Il n'y a qu'à lire les journaux. J'ai entendu parler de filles qui sont allées jusqu'en Amérique pour constater à leur arrivée qu'on ne voulait plus d'elles. Et certaines étaient déjà... » Elle se tut.

« Joe n'est pas comme ça ! s'insurgea Murray. On sait tous qu'il n'est pas comme ça !

— En plus, s'écria Colm avec enthousiasme, quand il a épousé Mag, je lui ai promis que si par malheur il la laissait tomber, je le retrouverais et le tuerais.

— Ah ! Toi aussi, tu lui as dit ça ? s'étonna Niall.

— Nom de Dieu, coupa Margaret, sans se préoccuper des saintes oreilles de sa tante, mais en se signant pour s'excuser. C'est un miracle qu'il ait réussi à m'approcher, avec une famille pareille. »

Un silence s'installa tandis que les occupants de la maison

réalisaient l'importance de l'arrivée de cette lettre. Margaret prit la main de son père et la serra; les autres feignirent de ne pas le remarquer.

« Quelqu'un veut du thé ? » demanda Letty. Il y eut plusieurs murmures d'acquiescement peu enthousiastes.

Sa gorge se serra : elle s'imagina la cuisine sans Margaret.

« Remarque, il n'y a rien d'écrit là-dedans qui dit que tu auras une cabine, lança Niall qui avait toujours la lettre sous les yeux.

— Ils pourraient la mettre dans la soute avec les bagages, ajouta Liam, c'est une dure à cuire.

— Quoi, c'est tout ? objecta Daniel qui, comme l'observa Letty, semblait profondément bouleversé. Je veux dire, tu pars pour l'Angleterre et voilà tout ?

— Voilà tout, répondit doucement Margaret.

— Et nous, alors ? insista Daniel, la voix brisée, comme s'il n'avait pas encore pris au sérieux le mariage de sa sœur et ses conséquences possibles. On ne va quand même pas perdre maman et Mag ? Qu'est-ce qu'on va devenir ? »

Letty était sur le point de parler, mais elle ne trouva pas ses mots.

Assis de l'autre côté de la table, Murray gardait le silence, la main dans celle de sa fille.

« Mon fils, nous devons nous réjouir.

— Quoi ? »

Murray adressa à sa fille un sourire rassurant – un sourire que Letty trouva contraint.

« Nous allons nous réjouir car Margaret va partager sa vie avec un homme honnête, qui a combattu pour son pays et pour le nôtre. Un homme qui mérite de vivre avec Margaret autant qu'elle mérite de vivre avec lui.

— Oh, papa ! fit Margaret en se tamponnant les yeux.

— Mais le plus important..., commença-t-il, sa voix soudain aiguë comme pour prévenir toute interruption. C'est que nous devrions être fous de joie car le grand-père de Joe était irlandais, et cela signifie que ce petit être naîtra, si Dieu le veut, sur une terre bénie par les dieux, dit-il en plaçant doucement sa main robuste sur le ventre arrondi de sa fille.

— Allons, du courage, les garçons, murmura Colm à ses frères en enfilant ses bottes, nous voilà partis pour une soirée au son de *Oh, Danny Boy*. »

Il n'y avait plus de place à l'intérieur pour faire sécher les vêtements mouillés; la corde à linge ployait sous leur poids. À chaque crochet, sur chaque fil de la maison étaient suspendus des vêtements trempés. Il y en avait aussi sur des cintres accrochés en haut des portes, d'autres étalés par terre sur des serviettes. Margaret sortait du seau à linge des maillots de corps les uns après les autres et les tendait à sa tante qui les tassait dans l'essoreuse, puis tournait la manivelle.

« C'est parce que rien n'a pu sécher hier, dit Margaret. Je n'ai pas décroché le linge à temps et il a pris la pluie. J'en ai encore beaucoup à enlever.

— Tu ne veux pas t'asseoir un moment, Maggie ? lui demanda Letty. Repose un peu tes jambes pendant quelques instants. »

Margaret ne se fit pas prier pour s'affaler sur la chaise de la buanderie. Elle se pencha pour caresser le fox-terrier assis à ses côtés.

« Je pourrais mettre du linge à sécher dans la salle de bains, mais papa déteste ça.

— Non, il faut te reposer. Au point où tu en es, la plupart des femmes ne font plus rien.

— Oh, le bébé ne sera pas là avant bien longtemps, dit Margaret.

— Dans moins de douze semaines, si j'ai bien calculé.

— Les Africaines se contentent de se cacher derrière un buisson pour expulser leur bébé, après quoi elles retournent travailler.

— D'abord tu n'es pas africaine, et je doute qu'on puisse *expulser* un bébé comme ça... »

Letty se rendit compte qu'elle était incapable de donner des conseils en matière d'accouchement. Elle continua d'essorer le linge en silence. La pluie battante martelait le toit de tôle de la remise, et la douce odeur de la terre détrempée pénétrait par les fenêtres ouvertes. L'essoreuse grinçait, on aurait dit une vieille femme forcée d'accomplir un effort monumental.

« Daniel a pris la nouvelle plus mal que je l'aurais pensé », soupira Margaret au bout d'un moment.

Letty s'activait toujours sur la manivelle, gémissant lorsqu'elle la tirait vers elle.

« Il est encore très jeune et il a traversé beaucoup d'épreuves ces deux dernières années.

— N'empêche qu'il m'en veut beaucoup. Je ne pensais pas qu'il m'en voudrait autant. »

Letty s'arrêta un instant : « Il se sent abandonné, je crois. Entre le décès de sa mère et toi qui pars...

— Je ne l'ai pas fait exprès. »

Margaret repensa à la manière dont son frère s'était emporté, aux mots qu'il lui avait lancés à la figure dans un accès de colère (« Égoïste » et « Je te hais »), jusqu'à la gifle qu'il avait reçue de son père, mettant ainsi un terme à la dispute.

« Je comprends, fit Letty en se redressant un peu. Tout le monde comprend, même Daniel.

— Tu sais, quand Joe et moi nous sommes mariés, je ne m'imaginai pas que je quitterais papa et les garçons, ni que ça les toucherait autant.

— Bien sûr que si. Ils t'aiment.

— Ça ne m'a rien fait quand Niall est parti.

— Il partait pour la guerre, tu savais qu'il n'avait pas le choix.

— Qui va s'occuper d'eux ? À la rigueur, papa peut se débrouiller pour repasser une chemise ou faire la vaisselle s'il y est obligé, mais aucun ne sait préparer un repas. Et autant attendre que leurs draps apprennent à marcher jusqu'au panier de linge sale avant qu'ils se décident à en changer. »

Tout en parlant, Margaret commença presque à s'identifier à cette image de fée du logis, rôle qu'elle avait tenu ces deux dernières années non sans ressentiment. Jamais elle n'aurait cru devoir cuisiner et faire le ménage pour tout le monde. D'ailleurs, Joe avait été compréhensif lorsqu'elle lui avait expliqué qu'elle n'était pas faite pour ça et qu'elle n'avait aucune intention d'y changer quoi que ce fût. Obligée de passer des heures à s'occuper de ses frères, qu'elle avait un temps considérés comme ses égaux, le chagrin, la culpabilité et une rage sourde avaient bouillonné en elle.

« C'est vraiment très préoccupant, Letty. Ils seront incapables de se débrouiller sans... une femme à la maison. »

Un long silence s'installa. La chienne couinait dans son sommeil, ses pattes s'agitaient comme si elle chassait quelque chose d'invisible.

« J'imagine qu'ils pourraient engager quelqu'un... une femme de ménage, suggéra Letty d'un ton faussement anodin.

— Papa ne voudra jamais payer quelqu'un pour ça. Tu sais bien qu'il ne cesse de nous rabâcher qu'il faut faire des économies. De plus, aucun n'accepterait une étrangère à la cuisine. Tu les connais. » Elle jeta un coup d'œil à sa tante. « Niall ne tolère plus aucun inconnu dans la maison depuis qu'il est revenu des camps de prisonniers. » La pluie se calmait. Son tambourinement sur le toit s'était atténué et des pans de ciel bleu apparaissaient au milieu des nuages gris. Les deux femmes se turent quelques minutes, chacune absorbée par le

paysage qui s'encadrait dans la fenêtre grillagée.

Comme aucune réponse ne venait, Margaret se remit à parler :

« En fait, je me demande si je devrais partir, c'est vrai, je ne vois pas l'intérêt de m'en aller si c'est pour passer toute ma vie à m'inquiéter pour ma famille, non ? » Comme sa tante ne réagissait pas, elle continua : « Parce que je...

— Je suppose, reprit Letty, que je pourrais les aider.

— Quoi ?

— On ne dit pas "Quoi", ma chérie, fit Letty d'un ton posé. Si tu t'inquiètes autant pour eux, je pourrais peut-être passer presque tous les jours, histoire de donner un coup de main.

— Oh ! Letty, tu ferais ça ? » Margaret s'était assurée que sa voix exprimait ce qu'il fallait de surprise et de gratitude.

« Je ne voudrais pas marcher sur les plates-bandes de qui que ce soit.

— Non... non... Bien sûr que non.

— Je ne tiens pas à ce que tes frères ou toi pensiez... que j'essaie de prendre la place de ta mère.

— Oh, personne n'aurait cette idée ! »

Les deux femmes marquèrent une pause le temps d'assimiler ce qui venait enfin d'être formulé.

« Des gens verront peut-être le mal là où il n'existe pas. Des gens de la ville ou d'autres... » D'un geste inconscient, Letty lissa ses cheveux.

« C'est vrai, acquiesça Margaret, toujours très sérieuse.

— Mais bon, ce n'est pas comme si j'avais encore un travail, en tout cas plus maintenant, puisqu'ils ont fermé l'usine de munitions. Et la famille doit toujours passer en premier.

— Absolument.

— Les garçons ont sans aucun doute besoin d'une présence féminine, surtout Daniel, à l'âge qu'il a... Et puis il n'y a rien de répréhensible là-dedans, enfin... tu comprends... »

Si Margaret remarqua la légère teinte de plaisir qui rosissait les joues de sa tante, elle n'en dit rien. Si elle aperçut quelque changement sur son visage, son nouveau rouge à lèvres notamment, ce qui la mettait un peu mal à l'aise, elle s'obligea à l'occulter. Si le prix à payer pour que sa liberté ne soit pas alourdie de culpabilité était que la place de sa mère soit usurpée au sein de la famille, elle veillerait à ne s'attacher qu'aux avantages que cela représenterait pour elle.

Un sourire éclairait à présent le visage anguleux de Letty.

« Dans ce cas, ma chérie, si cela doit t'aider, je prendrai soin de toute la famille, dit-elle. Je m'occuperai aussi de ta chienne Maudie, tu n'auras pas à t'inquiéter.

— Oh ! je ne m'en fais pas pour elle. » Margaret se releva péniblement. « Je vais...

— Oui, je m'occuperai bien, très bien d'eux », insista Letty. La perspective de cette vie future l'avait visiblement rendue loquace. « Ma chère Maggie, si cela peut t'aider à partir le cœur léger, je ferai tout ce qu'il faut pour ça... Oui, tu n'auras plus à t'inquiéter de rien. »

Avec une énergie soudaine, elle essora la dernière chemise à la force de ses bras et la jeta dans le panier à linge, prête pour une prochaine séance de séchage. Elle essuya sa longue main maigre sur son tablier.

« Bien. Maintenant, je vais nous préparer une bonne tasse de thé. Pendant ce temps, toi tu vas écrire ta lettre à la Navy et leur dire que tu acceptes. Comme ça, nous serons sûrs que tout est en ordre. Tu n'as pas envie de laisser ta place à quelqu'un d'autre, comme l'autre pauvrete n'est-ce pas ? »

Margaret sourit sans grand enthousiasme. D'après l'article du *Glamour Magazine*, les jeunes mariées risquaient de ne jamais revoir leurs hommes; il fallait s'y préparer.

« Maggie, j'ai une idée. Je vais jeter un œil dans tes commodes à l'étage pour voir si certains de tes vêtements n'auraient pas besoin d'une petite reprise. Je sais que la couture n'est pas ton fort, et nous souhaitons que tu sois belle comme un cœur lorsque Joe te verra. »

L'article disait qu'elles ne devaient pas en vouloir à leur mari et surtout pas leur faire porter la responsabilité de les avoir séparées de leur famille. À présent, sa teinte traînait énergiquement le panier à linge à travers la pièce, avec la même possessivité qu'avait eue sa mère.

Margaret ferma les yeux un instant et inspira profondément tandis que la voix de Letty résonnait dans la buanderie :

« Pendant que j'y suis, je pourrais aussi reprendre quelques chemises de ton père. C'est plus fort que moi, j'ai remarqué qu'elles en avaient besoin. Je ne voudrais pas qu'on dise que je ne..., s'interrompit-elle en jetant un regard en coin à Margaret. Je vais faire en sorte que tout tourne rond ici. Oh ! je t'assure, tu n'auras pas à t'inquiéter. »

Margaret ne voulait pas se reprocher de les avoir laissés sans personne pour les aider. Oui, c'était mieux comme ça, plutôt que de les imaginer avec quelqu'un qu'elle ne connaissait pas.

« Maggie ?

— Ouais ?

— Tu crois que... tu crois que ton père sera d'accord ? Je veux dire, d'accord pour que ce soit moi ? »

Soudain, elle parut inquiète. Son visage, celui d'une femme de quarante-cinq ans, était subitement aussi radieux que celui d'une jeune mariée.

Par la suite, pendant toutes ces nuits où elle avait ressassé cette conversation, Margaret ne se souvint pas de la raison qui l'avait poussée à répondre de la sorte. Elle n'était pas du genre à heurter les sentiments des autres, sans compter qu'elle souhaitait par-dessus tout que ni Letty ni son père ne se retrouvent seuls.

« Oui, il va être ravi, répondit-elle en se penchant pour caresser sa petite chienne. Tu sais, il a beaucoup d'affection pour toi, tout comme les garçons d'ailleurs. » Elle baissa les yeux et toussa, examinant l'écharde dans sa main. « Il a souvent dit qu'il te considérait comme... une sorte de sœur, quelqu'un qui peut lui parler de maman, qui se souvient de comment elle était. Alors évidemment, si en plus tu laves leurs chemises, ils te seront reconnaissants toute leur vie. » Il lui était impossible de lever les yeux, mais elle n'en percevait pas moins l'immobilité absolue de Letty, de ses jambes fines et solides, plantées à quelques mètres; ses mains, d'habitude toujours en mouvement, pendaient sur son tablier.

« Oui, bien sûr, ils m'apprécient, finit par lâcher Letty d'une voix un peu étranglée. Voyons, qu'est-ce que je disais ?... Ah oui, que j'allais nous faire du thé. »

2

« Les deux kangourous mâles, sortis il y a seulement douze mois de la poche maternelle, et qui s'envoleront bientôt pour Londres, mangeront cinq kilos de foin durant le trajet. Qantas Empire Airways a annoncé hier que le voyage des deux kangourous ne durerait que soixante-trois heures. »

Sydney Morning Herald, 4 juillet 1946.

Trois semaines avant l'embarquement.

Ian mon chéri,

Tu ne devineras jamais : j'ai une place ! Je sais que c'est difficile à croire, je n'y crois toujours pas moi-même, mais c'est vrai. Papa a parlé de moi à l'un de ses vieux amis de la Croix Rouge qui connaît quelqu'un de haut placé dans la Royal Navy. En un rien de temps, j'ai reçu des instructions m'informant que j'avais une place réservée sur le prochain bateau en partance, même si, à proprement parler, je devrais faire partie des non-prioritaires.

Il m'a fallu dire aux autres épouses que j'allais rendre visite à ma grand-mère à Perth pour ne pas créer une émeute. Je suis donc cloîtrée à l'hôtel Wentworth de Sydney en attendant de me glisser à bord avant elles.

Mon amour, j'ai hâte de te retrouver. Tu m'as tellement manqué. Maman m'a promis que lorsque nous serons définitivement installés dans notre future maison, papa et elle nous rendront visite le plus vite possible. Ils ont l'intention de faire le voyage sur la nouvelle ligne « Kangourous » ouverte par Qantas. Sais-tu qu'en décollant de Lancastrian, le trajet jusqu'à Londres ne dure que soixante-trois heures ? Elle aura besoin de l'adresse de ta mère pour m'envoyer le reste de mes affaires quand je serai en Angleterre. Je suis certaine que, dès qu'ils auront rencontré tes parents, ils seront rassurés. Ils doivent s'imaginer que je vais finir dans une mesure en torchis au beau milieu de la campagne anglaise.

En tout cas, ici, mon chéri, je m'entraîne déjà à changer de signature et à me retourner lorsque j'entends « Madame ». Je ne me suis toujours pas habituée à la présence d'une alliance à mon doigt. J'étais tellement déçue que nous n'ayons pas pu vivre une lune de

miel digne de ce nom, mais en fait, l'endroit n'a aucune importance depuis que je suis sûre de te revoir. Il faut que je termine cette lettre car je vais passer l'après-midi au Club des Épouses Américaines à Woolloomooloo pour savoir quoi emporter pour le voyage. Les Épouses Américaines ont toutes sortes d'effets. Ce n'est pas comme nous, les Épouses Britanniques (n'est-ce pas formidable que j'écrive ça ?). N'empêche, je préférerais me faire pousser des ailes et te rejoindre par mes propres moyens que d'entendre à nouveau une version de Quand un gars d'Alabama rencontre une fille de Gundagi.

Prends soin de toi, mon amour, et écris-moi dès que tu en as le temps.

Ton Avice

Depuis sa création, il y a quatre ans, le Club des Épouses Américaines se réunissait deux fois par semaine dans une élégante demeure en stuc bordant les Jardins botaniques royaux. Au départ, son but était de distraire les femmes qui venaient de Perth ou de Canberra, et cela durant les semaines interminables où elles attendaient l'autorisation de faire le voyage pour retrouver leur mari américain. On leur montrait comment confectionner des courtpointes en patchwork, on leur apprenait à chanter l'hymne national américain. On donnait des conseils aux jeunes femmes enceintes ou à celles qui allaitaient leur bébé. Enfin, on rassurait celles qui ne savaient plus trop si elles étaient effrayées à l'idée du long voyage ou paralysées par la crainte de ne jamais pouvoir embarquer.

Depuis quelque temps, le club avait perdu de son identité purement américaine; en effet, une année auparavant, le *War Brides Act* avait précipité le départ de douze mille épouses rebaptisées « épouses australiennes » vers le continent américain. L'atelier de couture avait alors été remplacé par le bridge et des conseils sur la manière de supporter la cuisine anglaise et le rationnement.

Beaucoup d'épouses qui fréquentaient le club logeaient chez des familles de Leichhardt, de Darlinghurst ou de banlieue. Elles se trouvaient dans une drôle de situation, leur vie en Australie n'était pas encore terminée et celle qui les attendait n'avait pas encore commencé. Elles organisaient les moindres détails d'un avenir dont elles ne savaient pas grand-chose et sur lequel elles n'avaient aucun contrôle. Il n'était donc pas surprenant qu'elles aient encore et toujours le même sujet de conversation lorsqu'elles se retrouvaient deux fois par semaine.

« Une fille de Melbourne que je connais a navigué dans une cabine de première classe sur le *Queen Mary* », déclara une jeune fille à lunettes. Voyager à bord du *Queen Maty* était quelque chose d'aussi

prodigieux que d'approcher le Saint-Graal. Des lettres arrivaient constamment en Australie, qui chantaient les louanges du fameux navire. « Elle écrivait qu'elle avait passé le plus clair de son temps à se dorer au soleil au bord de la piscine. Elle racontait qu'il y avait des dîners dansants, des jeux organisés pendant les fêtes et beaucoup d'autres activités. Et elles s'étaient toutes fait faire des robes somptueuses à Ceylan. Le seul problème, c'est qu'elle devait partager sa chambre avec une femme inconnue et son enfant, tu te rends compte ! Elle trouvait des traces de petits doigts sales partout sur ses vêtements et elle était réveillée à cinq heures et demie du matin par les pleurs du bébé.

— Les enfants sont une bénédiction », affirma Mme Profitt, d'un ton bienveillant, tandis qu'elle vérifiait les coutures d'un chapeau vert posé sur la tête d'un singe en peluche marron. Ce jour-là, elles préparaient des cadeaux pour les enfants qui avaient vécu les bombardements de Londres. Une des filles avait reçu de sa belle-mère anglaise un livre intitulé *Astuces pratiques*. Pour la réunion de la semaine suivante, Mme Profitt avait recopié des instructions sur la manière de faire un collier avec les bagues métalliques de cuisses de poulet, et une courtepointe avec de vieux bodies en dentelle. « Oui, les enfants sont une véritable bénédiction, répéta-t-elle en leur lançant un regard affectueux, vous le comprendrez un jour.

— Et pas de gosses du tout, c'est le paradis », murmura la voisine d'Avice, une fille aux yeux bruns. Une remarque qu'elle accompagna d'un petit coup de coude assez vulgaire.

En temps normal, Avice n'aurait pas tenu cinq minutes dans un groupe de filles venant d'horizons aussi différents; certaines d'entre elles paraissaient à peine débarquées de leur cambrousse avec encore de la boue aux pieds. Elle n'aurait pas non plus perdu un temps fou à se faire chapitrer par des vieilles filles de cinquante ans qui voyaient dans la guerre une occasion de mettre un peu de sel dans leur triste vie. Mais cela faisait presque dix jours qu'elle était à Sydney avec M. Burton, l'ami de son père — la seule personne qu'elle connaissait dans cette ville — et le Club des Épouses était devenu pour elle l'unique endroit où elle pouvait rencontrer des gens. (Elle ne savait d'ailleurs toujours pas comment parler à son père de la façon dont M. Burton se comportait avec elle. Bien qu'elle lui eût expliqué à quatre reprises qu'elle était mariée, cela ne semblait pas vraiment changer grand-chose pour lui.)

Ce jour-là, il y avait douze autres jeunes femmes à la réunion; peu avaient passé davantage qu'une semaine avec leur mari, et plus de la moitié n'avaient vu leur homme qu'une partie de l'année. Le rapatriement des troupes au pays par bateau était une priorité, mais le

traitement des « laissées-pour-compte », comme on les appelait désormais, était loin d'en être une. Certaines avaient rempli les formulaires un an auparavant et n'avaient jamais eu de nouvelles depuis. L'une d'entre elles, en tout cas, avait abandonné et était rentrée chez elle, fatiguée des conditions désastreuses dans lesquelles elle était hébergée. Les autres attendaient patiemment, poussées qui par un espoir aveugle, qui par le désespoir, qui par l'amour. Dans la plupart des cas, c'était un mélange des trois.

Avice était la dernière arrivée. Elle les écoutait raconter des anecdotes sur les familles qui les hébergeaient, remerciant secrètement ses parents pour la luxueuse chambre d'hôtel qu'ils lui avaient réservée. Son enthousiasme déjà bien entamé aurait sûrement pris un coup supplémentaire si elle avait dû habiter chez un couple de vieux grincheux.

« Je te jure, si cette Mme Tidworth me répète encore une fois : "Ma pauvre fille, il ne vous a toujours pas demandé de venir ?", je lui colle une baffe.

— C'est sa manie à c'te vieille peau. Elle a fait la même chose avec Mary Knight quand elle était chez elle. Je suis sûre que tout ce qu'elle espère, c'est qu'on reçoive un télégramme avec écrit dessus : *Ne viens pas*.

— Moi, je ne supporte pas ces "Vous le regretterez".

— Tu n'as plus longtemps à attendre, toi, n'est-ce pas ?

— Quand est-ce qu'il arrive, le prochain ?

— Dans trois semaines environ, à en croire les consignes d'embarquement que j'ai reçues », répondit la jeune fille aux yeux bruns. Avice essaya de se rappeler son prénom, il lui semblait qu'elle avait dit s'appeler Jean. De toute manière, elle ne se souvenait jamais des prénoms, quelle oubliait systématiquement après s'être présentée. « Il a intérêt à être aussi beau que le *Queen Mary*. Paraît qu'il y a même un salon de coiffure avec des séchoirs à cheveux. Je meurs d'envie de me refaire une jolie coupe avant de revoir mon Stan.

— Queen Mary... Quelle femme formidable, déclara Mme Proffit du bout de la table. Une vraie lady.

— Tu as reçu tes consignes d'embarquement ? demanda une fille au visage constellé de taches de rousseur en fixant Jean d'un air soucieux.

— La semaine dernière.

— Mais tu fais partie des non-prioritaires. Tu disais que tu n'avais renvoyé ton dossier qu'il y a un mois. »

Un ange passa. Autour de la table, plusieurs filles échangèrent des

regards puis se concentrèrent sur leur broderie. Mme Profitt releva les yeux; elle avait apparemment senti l'ambiance se refroidir un peu.

« Quelqu'un aurait-il besoin de fil ? s'enquit-elle en les interrogeant du regard par-dessus ses lunettes.

— Oui, eh bien, il arrive que certaines aient de la chance, lança Jean avant de se lever en s'excusant.

— Mais pourquoi a-t-elle le droit de partir ? s'indigna la fille aux taches de rousseur, s'adressant à ses voisines. Ça va bientôt faire quinze mois que j'attends et la voilà qui embarque sur le prochain bateau. Vous trouvez ça juste ? »

Outrée par cette iniquité, elle parlait sur un ton de plus en plus incisif. Avice prit note qu'il valait mieux éviter de préciser qu'elle aussi avait reçu son autorisation.

« Elle a un polichinelle dans le tiroir, non ? murmura une autre fille.

— Comment ?

— Jean. Elle a un bébé en route. Tu sais quoi ? Il paraît que les Américains ne te laissent pas monter à bord si tu as dépassé les quatre mois.

— Qui fabrique le pingouin ? demanda Mme Profitt. Il faut garder du fil noir pour celle qui le fait.

— Attends un peu, intervint une fille rousse en tirant son aiguille, son Stan est parti en novembre, puisqu'elle a dit qu'il était sur le même bateau que mon Ernie.

— Dans ce cas, elle peut pas être en cloque.

— Ou bien elle l'est... et... »

Les yeux s'écarquillèrent, se croisèrent et il y eut quelques rires narquois.

« Ma chère Sarah, voulez-vous nous faire un petit kangourou ? » Mme Profitt adressa un grand sourire au groupe de jeunes filles et plongea la main dans son sac de tissus pour en sortir plusieurs morceaux de feutrine beige. « Ces petits kangourous sont trop mignons, vous ne trouvez pas ? »

Jean revint se rasseoir quelques minutes plus tard et croisa les bras de manière agressive. Se rendant compte qu'elle n'était plus au centre de la conversation, elle se détendit (au lieu de s'interroger sur la signification de la concentration soudaine des jeunes femmes sur leur broderie).

« J'ai rencontré Ian, mon mari, à un thé dansant, lança Avice pour tenter de rompre le silence. Je faisais partie du comité d'accueil des jeunes ladies, et il était le deuxième à qui j'ai servi du thé.

— Tu ne lui as servi que cela ? C'est tout ce qu'il a obtenu de ta

part ? »

Cette remarque venait de Jean. Elle aurait dû s'en douter.

« D'après ce que j'ai entendu dire, tout le monde n'a pas le même sens de l'hospitalité que toi », répliqua-t-elle.

Elle se souvenait comme elle avait rougi en lui versant son thé; il avait regardé ostensiblement ses chevilles, dont elle était d'ailleurs assez fière.

Ian Stewart Radley. Quartier-maître. Vingt-six ans. Il avait pratiquement cinq ans de plus qu'elle, ce qu'Avice trouvait être une différence d'âge idéale. Il était grand, se tenait bien droit et avait des yeux couleur océan. Son accent britannique était distingué, et elle avait frissonné la première fois que ses larges mains avaient effleuré la sienne, alors qu'elle ne faisait que lui tendre un biscuit. Il l'avait invitée à danser bien que la piste fût vide, et comme il était dans l'armée, elle avait pensé qu'il serait malséant de refuser. Que coûtaient quelques pas de fox-trot ou de danse folklorique écossaise avec un homme qui affrontait la mort tous les jours ?

Un peu moins de quatre mois plus tard, ils s'étaient mariés au cours d'une élégante cérémonie à la mairie de Collins Street. Méfiant, son père avait encouragé sa mère à lui demander – évidemment avec subtilité, lors d'une discussion de femme à femme –, s'il y avait une autre raison à ce mariage précipité que le départ imminent de Ian. Celui-ci, dans sa grande urbanité, avait déclaré à son père qu'il serait heureux d'attendre un peu si c'était le souhait des parents d'Avice, et qu'il ne ferait jamais quoi que ce fût qui les contrarierait. Cependant, Avice était bien décidée à devenir Mme Radley. La guerre avait accéléré les choses, écourtant le temps que l'on réserve d'habitude pour planifier ce genre d'événement. Elle avait tout de suite su, lorsqu'elle lui avait servi le thé, qu'elle ne pourrait jamais envisager d'épouser un autre homme, et qu'elle ne souhaiterait jamais faire don de sa vertu et de ses nombreuses qualités à quelqu'un d'autre.

« Mais nous ignorons tout de lui, ma chérie, lui avait déclaré sa mère en se tordant les mains.

— Il est parfait.

— Tu sais très bien que ce n'est pas ce que je veux dire.

— Que désires-tu savoir de plus ? Il est quand même resté là-bas à défendre la ligne de Brisbane, non ? Il a protégé notre pays, risqué sa vie à sept mille kilomètres de chez lui pour repousser les Japonais, je trouve qu'il a bien mérité ma main.

— Pas la peine de verser dans le mélo, ma chérie », avait conclu son père.

Ils avaient cédé bien sûr, comme toujours. Sa sœur Deanna était

furieuse.

« Mon Johnny logeait chez ma tante Vi, raconta une autre fille, je le trouvais beau comme un dieu. Eh bien, la deuxième nuit, je me suis faufilée dans sa chambre et voilà le travail !

— Vaut mieux aller à l'essentiel le plus vite possible, ajouta une autre, provoquant des rires tonitruants.

— C'est une bonne façon de marquer son territoire.

— Surtout quand Jean est dans les parages. »

Même Jean trouva cela amusant.

« Bien, maintenant, qui veut s'entraîner à faire un joli collier ? » Mme Profitt brandit une chaîne où étaient enfilés des anneaux en aluminium de tailles diverses. « Je suis sûre que les femmes les plus élégantes d'Europe les portent.

— Oui, et la semaine prochaine on apprendra à transformer les tapis de selle en capes de soirée haute couture.

— D'accord, j'ai compris, Edwina. » Mme Profitt reposa doucement le collier sur la table.

« Je suis désolée, madame, mais si mon Johnny m'apercevait avec un de ces machins, il hésiterait entre m'embrasser et examiner mon postérieur pour voir si j'ai pondu un œuf. »

Une explosion de rires emplit la pièce, on aurait dit une crise d'hystérie à peine contenue.

Mme Profitt soupira et abandonna son ouvrage. Décidément, et cela n'était pas étonnant car la date de l'embarquement approchait, ces filles étaient parfois épuisantes !

« Alors, tu pars quand ? »

La famille d'accueil de Jean habitait à deux rues de l'hôtel Wentworth, aussi les deux filles s'étaient-elles retrouvées à flâner ensemble sur le chemin du retour. Elles ne semblaient pas s'apprécier, mais aucune des deux n'avait vraiment envie de rentrer passer une soirée solitaire de plus dans sa chambre.

« Avice, ton ordre d'embarquer, c'est pour quand ? »

Avice se demanda si elle devait lui dire la vérité. Elle était certaine que Jean, immature et vulgaire, n'était pas le genre de fille avec lequel elle se liait d'habitude, surtout si ce qu'on avait révélé sur sa situation était vrai. Mais Avice n'était pas habituée à garder ses petits secrets pour elle-même, et elle avait déjà fourni un gros effort tout l'après-midi en ne parlant pas de son ordre d'embarquement.

« Comme toi. Dans trois semaines. Comment il s'appelle, au fait, le

bateau ? *Le Victoria* ?

— Quelle merde, hein ? » Jean alluma une cigarette en la protégeant entre ses mains contre le vent marin. Puis elle en offrit une à Avice, qui refusa en fronçant le nez.

« De quoi tu parles ?

— C'est la merde, quoi. Y'en a qui voyagent sur le *Queen Mary*, et nous, on se tape cette vieille boîte de conserve. »

Une voiture passa près d'elles au ralenti et deux soldats leur lancèrent des mots crus en se penchant à la fenêtre. Jean les salua avec un grand sourire, cigarette à la main, tandis que le véhicule disparaissait au coin de la rue.

Avice se planta devant elle : « Excuse-moi, je ne comprends pas de quoi tu parles.

— Quoi ? Tu n'as pas entendu Mme Profitt ? »

Avice fit un signe de tête négatif.

« Eh bien, ma belle, rétorqua Jean en éclatant d'un rire jaune, je ne crois pas qu'on verra beaucoup de salons de coiffure et de cabines de première classe. Notre *Victoria*, c'est un fichu porte-avions. »

Avice la fixa du regard, puis sourit. C'était le genre de sourire qu'elle réservait aux domestiques de la maison lorsqu'ils avaient fait quelque chose de particulièrement stupide : « Tu dois te tromper, Jean. Les ladies comme moi ne voyagent pas sur des porte-avions. De plus, il n'y aurait jamais la place de nous mettre toutes à bord, assura-t-elle en pinçant les lèvres parce que la fumée venait dans sa direction.

— T'es vraiment naïve, toi. »

Avice refoula sa colère d'être traitée de la sorte par une fille qui avait bien cinq ans de moins qu'elle.

« Ils n'ont plus un seul navire décent. Ils vont nous coller sur n'importe quel rafiot pour nous emmener là-bas. Ils doivent se dire que les filles qui veulent vraiment partir se contenteront du bateau qu'on leur fournira.

— Tu es sûre de ce que tu avances ?

— Même la vieille Mme Profitt semblait ennuyée. Je crois qu'elle s'inquiète de voir ses petites protégées arriver en Angleterre en salopette tachée de mazout. C'est pas vraiment l'impression qu'elle veut donner de la fine fleur australienne.

— Un porte-avions ? » Saisie d'un léger vertige, Avice s'avança vers le muret le plus proche et s'assit.

« Ouais, un porte-avions, répéta Jean qui, décontractée, prit place à côté d'elle. Ça m'est pas venu à l'idée de me renseigner sur le nom exact. J'ai supposé que c'était ça... Oh ! écoute, de toute façon, ils

l'ont sûrement un peu arrangé... C'est obligé...

— Mais où va-t-on dormir ?

— Aucune idée. Sur le pont avec les avions ? »

Avice écarquilla les yeux.

« Nom de Dieu, c'est pas vrai, Avice, t'es encore plus naïve que je le pensais. » Jean gloussa, éteignit sa cigarette, se leva et se remit à marcher de long en large.

C'était peut-être son imagination, mais Avice la jugeait de plus en plus vulgaire.

« T'inquiète, ils vont bien trouver un moyen de nous faire tenir dessus. De toute façon, ce sera toujours mieux que de rester ici à nous tourner les pouces. On aura de quoi dormir, de quoi manger, et la Croix Rouge prendra soin de nous.

— Alors là, sûrement pas ! » Le visage d'Avice s'était assombri. Elle marchait d'un pas précipité. Si elle téléphonait maintenant, elle pourrait peut-être parler à son père avant qu'il ne parte à son club.

« Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Il est hors de question que je voyage sur un bateau pareil. De toute manière, mes parents n'accepteront pas non plus. Ils rêvaient que je fasse la traversée sur un paquebot. Tu sais, un de ceux qui avaient été réquisitionnés pour le transport des troupes. C'est quasiment la seule raison pour laquelle ils m'ont laissée partir.

— Tu sais, on doit prendre ce qui se présente, en temps de guerre. »

Pas moi, songea Avice. Maintenant, elle courait vers son hôtel. Non, pas elle, la fille du plus gros fabricant de radios de Melbourne.

« On nous donnera sûrement des salopettes de mécanicien aussi, au cas où ils auraient besoin d'un bon décrassage dans la salle des machines.

— Écoute, je ne trouve pas ça très drôle.

— Mieux vaut en rire qu'en pleurer.

Éloigne-toi de moi, sorcière, pensa Avice. Je ne mettrais jamais les pieds sur le même bateau que toi, même pour faire le tour du port de Sydney, même s'il s'agissait du *Queen Mary*.

« T'inquiète, Avice, je suis sûre qu'ils vont te trouver une couchette de première classe dans la salle des chaudières ! »

À mi-chemin, elle entendait encore les gloussements désagréables de Jean.

« Maman ?

— Avice ma chérie, c'est toi ? Wilfred ! C'est Avice ! » Sa mère criait dans le couloir. Elle l'imagina assise sur son tabouret près du téléphone, l'éternel vase de fleurs posé sur le guéridon à côté d'elle, sans oublier le magnifique tapis persan sous ses pieds. « Comment ça va, ma chérie ?

— Bien, maman. Mais j'ai besoin de parler à papa.

— Ça n'a pas l'air d'aller. Tu es sûre que tout va bien ?

— Oui.

— Ian t'a écrit ?

— Maman, laisse-moi parler à papa. » Avice essaya de calmer l'impatience de sa mère.

« Tu me le diras, si quelque chose...

— Oui, que veut ma petite princesse ?

— Oh, papa, Dieu merci. Il y a un problème avec le bateau. »

Son père marqua un silence.

« Je me suis entretenu avec le commandant Guild. Il m'a assuré que tu serais bien sur le prochain...

— Non, ce n'est pas cela. Oui, il m'a bien obtenu une place sur un bateau.

— Alors, quel est le problème ? »

Elle entendit sa mère murmurer derrière son père. « Je parie que c'est Ian... Dix contre un que c'est Ian. » Puis la voix de Deanna : « Il lui a dit de ne pas venir ?

— Ça n'a rien à voir avec lui. Le problème, c'est le bateau.

— Je n'y comprends rien, princesse.

— C'est un porte-avions !

— Quoi ?

— Chut, Maureen ! Tais-toi, je n'entends rien, protesta son père.

— Oui, soupira Avice, tu as bien entendu : un porte-avions ! Ils veulent nous envoyer en Angleterre sur un porte-avions ! »

Un court silence s'ensuivit.

« Ils veulent qu'elle prenne un porte-avions pour faire le voyage, expliqua-t-il à sa femme.

— Comment ? En avion ?

— Mais non, ma chère, vous ne comprenez rien ! Les bateaux sur lesquels on met des avions.

— Un navire de guerre ? »

Avice eut presque l'impression de voir sa mère chanceler sous le choc. Deanna, elle, avait éclaté de rire. Rien d'étonnant : elle ne lui

avait jamais pardonné de s'être mariée la première.

« Papa, il va falloir que tu me fasses embarquer sur un autre bateau, reprit Avice d'un ton pressant. Discute avec celui qui m'a obtenu la place à bord, dis-lui qu'il faut que je voyage sur un autre navire.

— Tu n'as jamais parlé d'un porte-avions ! Elle ne va quand même pas monter sur un de ces monstres, d'où des avions décollent toutes les cinq minutes. C'est très dangereux ! intervint sa mère.

— Papa ?

— C'est bien le *Vyner Brooke* qui a été coulé, non ? hurla sa mère. Les Japonais peuvent très bien s'attaquer à ce porte-avions de la même façon.

— Tais-toi, femme ! Voyons, je ne comprends pas, ma petite princesse, tu es la seule fille à bord ?

— Moi ? Bien sûr que non. Nous sommes environ six cents femmes, dit-elle en fronçant les sourcils. C'est juste que ça va être horrible. On va nous faire dormir dans des lits de camp et il n'y aura aucun confort. De plus, papa, tu devrais voir le genre de filles avec qui je serai, elles parlent d'une façon – c'est inimaginable ! »

Sa mère intervint dans la conversation téléphonique :

« Je le savais, Avice, ces gens-là ne sont pas comme nous, ce n'est vraiment pas une bonne idée.

— Papa, tu peux trouver une solution ?

— Hélas, ce n'est pas aussi facile que ça, ma princesse, fit-il dans un soupir. J'ai quand même dû tirer quelques ficelles pour obtenir ton autorisation. Par-dessus le marché, la plupart des jeunes mariées sont déjà parties, et on ne sait pas combien de bateaux sont encore susceptibles de t'emmener.

— Dans ce cas, trouve-moi un avion. Je m'envolerai avec Qantas Airways.

— Je te le répète, ça n'est pas si facile que ça.

— Je refuse de voyager sur cet horrible navire !

— Écoute, Avice, j'ai dû payer très cher pour que tu puisses partir, tu comprends ? Et j'ai encore déboursé pas mal de kopecks pour que mademoiselle puisse être logée dans ce fichu hôtel, tout ça parce que mademoiselle ne trouvait pas les logements de la marine suffisamment bien pour elle. Je ne vais pas t'offrir en plus un billet d'avion pour que tu rejoignes notre chère Angleterre, tout ça parce que tu ne supportes pas les cabines d'un bateau ?

— Mais, papa...

— Ma chérie, j'aimerais vraiment pouvoir t'aider, mais tu ne te rends pas compte combien il m'a été difficile de t'obtenir cette place à bord.

— Mais, papa ! » Elle tapa du pied. La réceptionniste leva les yeux vers elle. Du coup, elle baissa la voix : « Je suis au courant de ce que tu mijotes, papa, ne crois pas que je ne sais pas pourquoi tu refuses de m'aider. »

Sa mère arracha le téléphone des mains de son père et déclara d'une voix ferme :

« Avise, tu as raison, toute cette histoire de voyage en bateau est une très mauvaise idée.

— Vraiment, maman ? » Avise sentit l'espoir renaître dans son cœur. Sa mère comprenait qu'il était important de voyager dans de bonnes conditions. Elle savait qu'il fallait organiser les choses pour que tout se passe le mieux possible. C'est vrai, que s'imaginerait lan s'il la voyait débarquer comme un charbonnier après une journée de travail ?

« Oui, je pense qu'il faut que tu rentres à la maison le plus vite possible. Prends le premier train demain matin.

— À la maison ?

— Il y a beaucoup trop d'incertitudes dans tout ça. Cette histoire de porte-avions me donne la chair de poule, et tu n'as pas eu de nouvelles d'lan depuis je ne sais combien de temps...

— Il est en mer, maman.

— ... sans compter que tout semble se liguer contre toi. Romps les amarres, ma chérie, et reviens à la maison.

— Comment ?

— Tu ne sais absolument rien de la famille de cet homme, rien, tu entends ? Tu ignores même si quelqu'un t'attendra à ton arrivée. Et encore, si ce navire de guerre parvient à bon port... Reviens chez nous, ma chérie, et tout rentrera dans l'ordre. On lit quotidiennement dans les journaux des histoires de jeunes femmes qui ont changé d'avis.

— Et aussi de filles qui se font larguer ! cria Deanna.

— Je suis mariée, maman.

— Je suis certaine qu'on peut trouver une solution à cela aussi. En réalité, presque personne n'est au courant, ici.

— Que veux-tu dire ?

— Eh bien, ce n'était qu'un petit mariage à la va-vite, n'est-ce pas ? Qui doit pouvoir s'annuler ou quelque chose comme ça... »

Avise n'en croyait pas ses oreilles.

« Quelle horreur ! Vous êtes une belle paire d'hypocrites, j'ai bien compris votre manège. Vous m'avez trouvé le bateau le plus minable

possible simplement parce que vous saviez que je ne voudrais jamais embarquer dessus.

— Avice...

— Eh bien, je suis désolée les amis, tout cela ne me fera pas changer d'avis sur Ian. »

La réceptionniste ne faisait même plus semblant de se cacher, captivée par la conversation. Avice posa sa main sur le combiné et la regarda en fronçant les sourcils. Gênée, la femme feignit de se plonger dans ses papiers.

Son père reprit le téléphone :

« Avice ? Tu es encore là ? Écoute, je vais t'envoyer de l'argent. Oublie toute cette histoire pendant un moment, repose-toi à l'hôtel, et nous reparlerons de tout cela plus tard. »

Avice entendit encore les litanies de sa mère. Et Deanna qui exigeait qu'on lui explique pourquoi sa sœur avait eu le droit de loger dans le meilleur hôtel de Sydney.

« Non, papa, rétorqua-t-elle, dis à maman et à Deanna que je prendrai ce foutu bateau pour rejoindre mon mari. J'irai par n'importe quel moyen, même si je dois patauger dans le mazout avec tous ces marins qui empestent, car je l'aime. Je l'aime, tu entends ? Je n'appellerai plus, mais dis-lui... Dis à maman que je lui enverrai un télégramme dès mon arrivée, dès que mon mari, Ian, m'aura accueillie. »

« Pour être affectée au service des infirmières de l'armée australienne, les critères de sélection sont les suivants : la candidate doit être une infirmière diplômée et confirmée, sujet britannique, célibataire et sans personne à charge, en bonne santé, de bonne composition et posséder les qualités humaines essentielles pour faire une bonne infirmière de l'armée. »

« Un service très spécial : l'armée sous un autre jour »,
de Joan Crouch, extrait d'*Histoire de l'Hôpital général australien*, 2^e
bataillon, 9^e compagnie, 1940-1946.

Morotai, Îles Halmaheras, Pacifique Sud, 1946.

Une semaine avant rembarquement.

Au-dessus de Morotai, la pleine lune illuminait la nuit immobile d'une clarté mélancolique. La chaleur était étouffante. D'habitude, les brises marines couraient dans l'exubérance des agaves, mais ce soir-là, il n'y avait pas le moindre vent. Les feuilles pendaient mollement en haut des palmiers. On n'entendait que le bruit mat des noix de coco qui s'écrasaient de temps en temps sur le sol. Il n'y avait plus personne pour cueillir celles qui étaient mûres, aussi tombaient-elles, comme autant de menaces pour celui qui n'était pas sur ses gardes.

À présent, l'île était en grande partie plongée dans l'obscurité. Seules quelques lumières clignotaient aux fenêtres des maisons bordant la route qui s'étirait le long de la péninsule. Le vacarme des véhicules des forces armées envahissait cette zone de l'île depuis cinq ans. Le ronronnement des moteurs d'avion, le crachat des pots d'échappement avaient été quotidiennement présents. Aujourd'hui, le silence régnait. On percevait seulement des éclats de rire au loin, les crachotements d'un phonographe et un tintement de verres à peine audible dans cette nuit tranquille.

Dans l'une des tentes réservées aux infirmières, à quelques centaines de mètres de ce qui avait été le Pavillon du Corps des infirmières de l'armée américaine, Audrey Marshall, de l'Hôpital général australien, finissait ses écritures de la journée dans le journal de bord de l'unité.

– Ordre d'évacuation par bateau des prisonniers de guerre de l'hôpital de Morotai reçu.

- Liste des effectifs à remettre à l'unité : 12 prisonniers de guerre et une sœur infirmière rapatriés sur L'Ariadne demain.
- État d'occupation des lits : occupés 12; libres 24.

Elle contempla les deux derniers chiffres, pensa à toutes ces années où elle avait dû les modifier en fonction des entrées et des sorties de l'hôpital. Elle repensa aussi à ces centaines de jours où elle avait dû inscrire le nombre de décès dans une autre colonne. Ce pavillon était l'un des derniers qui fût encore opérationnel : on en avait fermé quarante-cinq sur cinquante-deux. Les patients avaient retrouvé leurs familles en Angleterre, en Australie et même en Inde. Les infirmières étaient retournées à la vie civile et les provisions attendaient d'être revendues aux autorités hollandaises qui occupaient le territoire. L'Ariadne serait le dernier des navires-hôpitaux, il emportait avec lui un groupe d'hommes disparates, quelques-uns des ultimes prisonniers de guerre à quitter l'île. Désormais, elle ne s'occuperait plus que des accidentés de la route et des maladies banales jusqu'à ce que, elle aussi, reçoive l'ordre de rentrer au pays.

« L'infirmière Frederick m'a demandé de vous prévenir que le sergent Wilkes danse le fox-trot avec l'infirmière Cooper dans la tente d'opération... Elle est déjà tombée deux fois par terre. »

L'infirmière en chef Gore avait passé la tête par le rideau de la tente. Son teint, qui avait déjà tendance à prendre des couleurs avec la chaleur, était rouge d'excitation et de la griserie que lui avaient procurée les quelques larmes de whisky qu'elle avait bues.

L'hôpital étant sur le point d'être déserté, les filles se comportaient avec frivolité, faisaient les folles : elles chantaient et jouaient des scènes de films pour distraire les hommes. La réserve de rigueur qu'elles avaient observée un temps s'était évaporée avec leur autorité dans la moiteur de l'air ambiant. Certes, elles étaient encore théoriquement de garde, mais Audrey Marshall n'avait pas le cœur à les réprimander, pas après ce qu'elles avaient vécu ces dernières semaines. Elle ne pouvait oublier leurs visages épuisés et choqués lorsque les premiers libérés étaient arrivés de Bornéo.

« Va dire à cette imbécile de le ramener dans sa tente. Ça m'est égal si elle se fait mal, mais lui n'est sur pied que depuis quarante-huit heures. Je ne voudrais pas qu'il ajoute une jambe cassée à tous ses malheurs.

— Bien, madame. » La fille repartit, le rideau retomba mollement, puis sa tête réapparut furtivement.

« Vous venez, oui ou non ? Les hommes se demandent où vous êtes.

— J'arrive dans un instant, répondit-elle en refermant son cahier et en se levant de son tabouret pliant. Allez-y, je vous rejoins.

— Bien madame. » La fille disparut en pouffant de rire.

Audrey Marshall jeta un coup d'œil à sa coiffure dans le miroir quelle avait disposé au-dessus de la cuvette, puis elle s'essuya le visage avec une serviette. Elle se donna une petite tape sur le dos pour y écraser un moustique et brossa son pantalon gris du revers de la main. Elle sortit du quartier des infirmières, passa devant les tentes transformées en salles d'opération et se dirigea vers ce qu'on appelait le Pavillon G, en pensant à quel point il était agréable d'entendre le bruit des rires et de la musique plutôt que les cris des blessés.

Dans le Pavillon G, la plupart des lits avaient été poussés dans le fond. On avait ainsi transformé la longue tente en piste de danse que les malades pouvaient voir de leur lit. Dans un coin, posé sur un bureau, le phonographe, dont le son avait survécu au sable et à des années d'utilisation intensive, crachotait des chansons. La salle des premiers soins formait un bar improvisé, et les arbres à perfusion servaient de support aux bouteilles de bière et de whisky.

Il n'y avait pas grand monde en uniforme ce soir-là; les femmes portaient des chemisiers pastel et des jupes à fleurs, les hommes étaient en bras de chemise, et une ceinture serrée à la taille tenait leur pantalon. Sur la piste, plusieurs infirmières dansaient, certaines entre elles. Il y avait aussi quelques couples de survivants de la Croix Rouge et des physiothérapeutes qui trébuchaient en essayant de suivre tant bien que mal les pas les plus élaborés. Un couple s'arrêta de danser quand Audrey Marshall entra, mais elle leur adressa un petit signe de tête pour les inviter à continuer.

« Je suppose que le moment est venu d'une dernière visite aux malades, annonça-t-elle d'une voix faussement sévère, ce qui provoqua une petite réaction amusée à l'intérieur de la tente.

— Vous allez nous manquer, madame », balbutia le sergent Levy tout ému, allongé sur sa paillasse dans un coin de la tente. Elle entrevoyait à peine son visage caché derrière ses jambes plâtrées et surélevées.

« Dis plutôt que ce sont les bains de siège au lit qui vont te manquer », lui lança l'un de ses camarades.

Des rires éclatèrent.

Elle parcourut la rangée de lits, vérifiant la courbe des températures de ceux dont la fièvre semblait être provoquée par la dengue. Elle plissa les yeux en soulevant des pansements recouvrant des lésions tropicales qui refusaient obstinément de guérir.

Ce groupe ne s'en sortait pas si mal. Au début de l'année, quand les premiers prisonniers de guerre indiens étaient arrivés, elle avait fait des cauchemars pendant des semaines. Elle se rappela les os brisés, les blessures de baïonnette grouillantes de vers et les ventres dilatés par la faim. Réduits à un état quasi inhumain, de nombreux Sikhs avaient agressé des infirmières au moment des soins. Affaiblis, dans un état second, ils n'avaient connu que la brutalité pendant des années et étaient incapables d'envisager que l'on puisse tenter de les aider. Plus tard, dans leur pavillon, les infirmières fondaient en larmes, pleurant sur le sort des hommes que les Japonais avaient délibérément gavés au moment de les libérer et qui étaient morts dans d'atroces souffrances alors qu'ils recouvraient la liberté.

Certains des Sikhs ne ressemblaient même plus à des hommes. Muets ou délirants, ils étaient si maigres et si légers qu'une seule infirmière pouvait les porter dans ses bras.

Elles les avaient nourris comme des nouveau-nés des semaines durant; toutes les deux heures, elles leur donnaient des rations de lait en poudre, de la purée à la petite cuillère, du ragoût de lapin ou du riz bouilli, afin d'essayer de remettre en état leur système digestif. Elles avaient bercé des têtes squelettiques, essuyé les rejets de nourriture de lèvres tailladées, amenant petit à petit ces hommes à comprendre, par des sourires et de douces paroles, que ces soins n'étaient pas un prélude à quelque acte de violence à venir. À mesure que les semaines passaient, les yeux caverneux encore marqués par les horreurs vécues, ces hommes avaient commencé à comprendre où ils étaient arrivés.

Bien que dans un triste état, ils avaient bouleversé les infirmières par leur façon touchante de les remercier du regard. De plus, beaucoup n'avaient pas entendu parler de leur pays depuis des années. Quelques semaines plus tard, elles avaient donc demandé aux interprètes indiens de les aider à préparer un plat au curry pour ceux d'entre eux qui étaient en mesure d'avalier. Ce plat n'avait rien de très élaboré, juste un peu de mouton aux épices et quelques *nans* pour accompagner le riz bouilli. Elles avaient disposé des fleurs sur les plateaux pour les servir. Il leur semblait important de convaincre ces hommes qu'il restait encore un peu de beauté en ce monde. Cependant, lorsqu'elles étaient entrées dans le pavillon en leur présentant fièrement les plateaux, beaucoup de ces anciens prisonniers, moins à même de supporter autant de gentillesse que d'endurer les coups et les insultes, s'étaient effondrés en pleurs.

« Un petit verre avec nous, madame ? »

Le capitaine leva une bouteille en signe d'invitation. La musique du disque se termina. Tout au fond de la tente, on entendit un juron :

quelqu'un avait laissé échapper le disque qui était tombé par terre. Elle observa un instant le capitaine, qui n'était pas censé boire de l'alcool avec les médicaments qu'il prenait.

« Eh bien, ça n'est pas de refus, capitaine Baillie, dit-elle, buvons à ceux qui ne reverront pas le pays.

— À nos amis absents, murmurèrent les filles en levant leur verre, le visage détendu.

— J'aimerais bien que les Américains soient encore là, observa l'infirmière-chef Fisher en s'essuyant le front. Leurs seaux de glace pilée me manquent trop. »

Un murmure d'acquiescement traversa la tente.

« Moi, tout ce que je veux, c'est reprendre la mer, bredouilla le soldat Lerwick, j'ai hâte de retrouver le vent du large.

— Et moi de boire une tasse de thé avec de l'eau non javellisée.

— Et moi une bonne bière fraîche anglaise.

— Tu l'as dit, mon pote. »

D'habitude, une telle chaleur les aurait tous laissés complètement amorphes, les malades auraient somnolé sur leur couche, les infirmières seraient passées voir chacun d'entre eux, circulant lentement de lit en lit, essuyant les visages trempés avec des serviettes froides, inspectant les plaies, les infections, et guettant la dysenterie. Mais le départ imminent des prisonniers de guerre, le fait qu'ils soient tous là et en voie de guérison, avait insufflé un je-ne-sais-quoi dans l'atmosphère. Peut-être prenaient-ils soudain conscience que ces unités qui étaient restées si longtemps ensemble, ces groupes qui avaient tissé des liens étroits en se supportant les uns les autres à travers les horreurs de ces dernières années, tous ces gens étaient sur le point de se disperser, séparés par les kilomètres, parfois même des continents, et qu'ils risquaient de ne jamais se revoir.

Devant cette assemblée, la gorge d'Audrey Marshall se serra; c'était une sensation tellement rare pour elle qu'elle en fut étonnée. Elle comprit tout à coup le besoin des filles de faire la fête et l'envie incontrôlable des soldats de se soûler. Ils voulaient finir ces dernières heures passées ensemble en dansant, même si le cœur n'y était pas et que leur joie était un peu forcée.

« Écoutez, servez-moi un verre et mettez la dose », demanda-t-elle en montrant la potence à perfusion dans un coin où un physiothérapeute, à l'aide de sa main artificielle, buvait sa bière.

Un peu plus tard, ils se mirent à chanter *Shenandoah*. Les voix nasillardes, imbibées d'alcool, résonnèrent dans la nuit.

La fille entra dans la tente au milieu du refrain. Audrey ne la vit pas

tout de suite : le whisky avait peut-être émoussé son sens de l'observation, alerte d'ordinaire, qui lui permettait de ne rien rater de ce qui l'entourait. Cependant, tandis que sa voix se joignait à celles des autres, qu'elle contemplait les hommes rétablis qui chantaient dans leur lit et les infirmières qui tombaient, émues, les yeux pleins de larmes, dans les bras les unes des autres, elle sentit soudain une atmosphère pesante envahir la tente et des regards de biais lui indiquèrent que quelque chose avait changé.

Elle était là, à l'entrée. Elle avait le teint pâle, et son visage criblé de taches de rousseur était aussi figé que de la porcelaine. Ses maigres épaules pointaient sous son uniforme et elle parcourait du regard l'intérieur de la tente. Elle portait une petite valise et un modeste sac de voyage; ce n'était pas grand-chose pour quelqu'un qui avait passé six ans à l'Hôpital général australien. Elle scruta la tente bondée comme si à présent elle hésitait à entrer, sur le point de changer d'avis. Puis, apercevant Audrey Marshall qui la regardait, elle se dirigea vers elle en frôlant les bords de la tente.

« Déjà prête ? »

Elle hésita avant de répondre.

« J'aimerais embarquer sur le navire-hôpital ce soir, si vous n'y voyez pas d'inconvénient, madame. Un coup de main ne sera sûrement pas de trop avec tous ces hommes malades.

— On ne m'a rien demandé », répondit Audrey en tâchant de ne pas paraître trop chagrinée.

La fille regarda par terre.

« C'est... c'est moi qui l'ai proposé. J'espère ne pas vous avoir offensée. J'ai pensé que je serais bien plus utile... enfin, que vous n'auriez peut-être plus besoin de moi. »

Il était difficile de l'entendre par-dessus la musique.

« Vous ne voulez pas rester boire un dernier verre avec nous ? » Elle eut beau prononcer ces paroles, elle ne savait pas pourquoi elle le lui proposait. Pendant les quatre années où elles avaient travaillé ensemble, l'infirmière Mackenzie n'avait jamais vraiment aimé les fêtes. Maintenant, elle en comprenait la raison.

« C'est très gentil à vous, mais non merci. »

Elle jetait déjà des regards vers la sortie, semblant calculer le temps qu'il lui faudrait pour partir.

Audrey était sur le point d'insister : elle ne voulait pas la laisser filer comme ça. Elle refusait que sa fin de service se passe dans de telles conditions. Tout en cherchant les mots justes, elle se rendit compte que la plupart des filles s'étaient arrêtées de danser. Plusieurs

s'étaient regroupées, le regard froid et chargé de reproches.

« J'aimerais vous dire..., commença-t-elle, mais l'un des hommes l'interrompt.

— C'est bien elle ? C'est l'infirmière Mackenzie ? Vous nous la cachez ou quoi, madame ? Allons, mademoiselle, vous n'allez pas partir sans nous faire un adieu digne de ce nom ! »

Le soldat Lerwick essaya de s'extirper de son lit. Il avait déjà posé les pieds par terre et tentait de se relever en s'appuyant d'une main sur la tête du lit en acier.

« Vous ne partez pas, n'est-ce pas ? Vous nous avez fait une promesse, vous vous rappelez ? »

Audrey surprit le petit sourire narquois que s'échangèrent l'infirmière Fisher et ses deux voisines. Elle regarda l'infirmière Mackenzie et s'aperçut que celle-ci l'avait également remarqué; ses mains se resserrèrent sur ses deux sacs, elle se raidit et répondit brièvement :

« Je ne peux pas rester, soldat. Je suis attendue sur le navire-hôpital.

— Allez, quoi... Vous allez bien trinquer avec nous ? Juste un petit dernier...

— L'infirmière Mackenzie a du travail, sergent O'Brien, abrégéa d'un ton ferme l'infirmière-chef.

— Bon, bon, très bien... Vous pouvez au moins me donner une poignée de main. »

La fille s'avança d'un pas et se dirigea vers les hommes qui lui tendaient la main. La musique était repartie, ce qui détourna un peu l'attention. Néanmoins, pendant qu'elle saluait, Audrey Marshall remarqua les regards noirs que lui lançaient les autres infirmières et les hommes qui lui tournaient ostensiblement le dos. Elle marchait derrière elle, s'assurant qu'on ne la retenait pas trop longtemps à chaque lit.

« Vous m'avez sauvé la vie, mademoiselle. » Le sergent O'Brien tenait ses mains blanches dans les siennes, la voix pleine de sanglots provoqués par l'alcool.

« Je n'ai rien fait de plus que les autres, répondit-elle assez sèchement.

— Mademoiselle, venez par ici. » Le soldat Lerwick lui faisait signe d'approcher. Audrey vit que la fille l'avait remarqué, et elle compta le nombre de lits que celle-ci aurait à enjamber pour arriver jusqu'à lui. « Allez-y, vous aviez promis, vous vous rappelez ?

— Mais je ne pense pas que ce soit...

— Vous n'oseriez quand même pas manquer à une promesse faite

à un blessé ? » L'air de chien battu du soldat Lerwick était particulièrement comique.

« Allez, mademoiselle, vous aviez promis », insistèrent des hommes qui s'étaient rassemblés autour de lui.

Un grand silence tomba sous la tente. Audrey Marshall sentit que les infirmières, sur le qui-vive, guettaient la réaction de Mackenzie.

Finalement, incapable de supporter plus longtemps le malaise de son infirmière, elle intervint :

« Soldat, je vous saurais gré de bien vouloir vous recoucher. » Elle marcha précipitamment jusqu'à son lit. « Promesse ou non, vous n'êtes pas en état de vous lever.

— Allez, madame l'infirmière en chef, soyez sympa avec lui, quoi... »

Elle était en train de soulever la jambe du soldat pour la rallonger lorsqu'une voix s'éleva :

« Laissez, madame. »

Elle se retourna vers la fille dont le visage rayonnait et qui se trouvait maintenant derrière elle. Seul un petit tremblement de ses mains pâles trahissait son malaise.

« C'est vrai, je lui ai promis. »

Audrey sentit, plus qu'elle ne vit, le regard des autres filles posé sur elle. Malgré la chaleur, un frisson la parcourut.

« Si c'est ce que vous voulez. »

Comme elle était grande, elle dut se pencher pour aider le jeune homme à se mettre en position assise, puis, avec une technique qu'elle avait employée des milliers de fois, elle passa ses bras sous ses épaules et le hissa pour le mettre debout.

Tout le monde se tut l'espace d'un instant, puis le sergent Levy ordonna qu'on remette de la musique. Quelqu'un secoua légèrement le phonographe.

« Vas-y Scottie, lança l'homme derrière la fille, fais juste gaffe à ne pas lui marcher sur les pieds.

— De toute façon, je ne savais pas danser avant d'être blessé, plaisanta-t-il en se dirigeant lentement vers le petit endroit tapissé de sable qui faisait office de piste de danse. Et puis c'est pas avec un kilo d'éclats d'obus dans le genou que je vais m'améliorer. »

Ils commencèrent à danser. Audrey entendit le jeune homme dire :

« Ah, mademoiselle, vous n'imaginez pas depuis combien de temps j'attends ce moment. »

Les hommes applaudirent. Audrey Marshall elle-même se surprit à

applaudir à son tour, émue par la vision de cet homme si fragile qui se tenait fièrement debout, heureux d'avoir atteint cette modeste ambition : être de nouveau capable de danser avec une femme. Elle observa l'infirmière Mackenzie qui surmontait son embarras pour faire plaisir à ce soldat, et qui contractait ses bras maigres pour le soutenir au cas où il perdrait l'équilibre. Une gentille fille. Une bonne infirmière.

C'était ce qu'il y avait de plus triste dans tout ça. La musique s'arrêta. Le soldat Lerwick retourna se coucher en la remerciant. Il arborait un grand sourire malgré un épuisement manifeste. Une peine immense envahit Audrey car elle savait pertinemment que cet acte de gentillesse, aussi simple fût-il, serait mal vu. Audrey s'aperçut que la jeune femme ressentait également ce malaise : elle cherchait ses bagages du regard.

« Je vous accompagne à la sortie », proposa-t-elle pour lui éviter d'être trop exposée.

Le soldat Lerwick retenait toujours l'infirmière par la main.

« On est tous conscients de vos efforts, même les jours où vous étiez de repos vous veniez prendre soin de nous... Vous vous êtes comportées comme... comme nos propres sœurs. » Il fondit en larmes. Après avoir hésité une seconde, l'infirmière Mackenzie se pencha et lui murmura à l'oreille de se calmer. « C'est à ça que je penserai quand je me souviendrai de vous... Si seulement ce pauvre Chalkie... »

Audrey s'interposa rapidement entre eux.

« Oui, eh bien, je suis certaine que nous sommes tous très reconnaissants envers l'infirmière Mackenzie de tout ce qu'elle a fait pour tout le monde, n'est-ce pas ? Et je suis sûre que nous lui souhaitons un avenir radieux. »

Quelques infirmières applaudirent poliment. Deux hommes échangèrent un petit sourire narquois.

« Merci, murmura la fille tout bas. Merci, je suis heureuse de vous avoir rencontrés... tous autant que vous êtes. » Elle se mordit la lèvre inférieure et jeta un regard vers la sortie, mourant apparemment d'envie d'être à cent lieues de là.

« Venez, je vous raccompagne.

— Faites attention à vous, infirmière Mackenzie.

— Et saluez pour nous les gars du pays.

— Dites à ma femme de me garder une place au chaud, j'arrive ! »

Ce qui déclencha de gros éclats de rire grivois.

Audrey, dont le vague sentiment d'inquiétude s'était peu à peu dissipé, assistait à cette scène avec une certaine satisfaction. Quelques semaines auparavant, nombre de ces hommes n'auraient

même pas été capables de se rappeler le nom de leur épouse.

Les deux femmes se mirent lentement en route vers le bateau. Les bruits de la fête s'éloignèrent. Seuls les frottements de leurs uniformes amidonnés et le bruit mat de leurs pas foulant le sable brisaient le silence de la nuit. Longeant la clôture qui délimitait le périmètre du camp, elles passèrent devant l'hôpital dont la rangée de tentes était maintenant désertée, devant le quartier de l'état-major en tôles ondulées, enfin devant les cuisines et les latrines.

Elles saluèrent de la tête la sentinelle qui leur répondit par un salut militaire. Une fois sorties du camp, elles marchèrent le long de la route déserte en direction de l'extrémité de la péninsule. Leurs pas résonnaient sur le bitume. Elles arrivèrent enfin à l'endroit où, dans les flots miroitants éclairés par la lune, mouillait le navire-hôpital. Une fois atteint le poste de contrôle, elles s'arrêtèrent. L'infirmière Mackenzie examina le bateau avec attention et Audrey Marshall se demanda ce qui pouvait bien lui traverser l'esprit, tout en se doutant de la réponse.

« Le trajet est plutôt court jusqu'à Sydney, non ? lança-t-elle, histoire de combler le silence.

— Oui, très court. »

Il y avait trop de questions embarrassantes auxquelles auraient fait écho trop de réponses banales. Audrey résista à l'envie de poser son bras sur son épaule bien qu'elle aurait souhaité mieux pouvoir lui exprimer ce qu'elle ressentait.

« Vous prenez la meilleure des décisions. À votre place, j'aurais fait la même chose », finit-elle par déclarer.

La jeune fille la regarda bien en face, le dos droit. C'est vrai qu'elle avait été réservée, songea Audrey. Ces derniers temps néanmoins, son visage s'était davantage fermé, au point de paraître gravé dans le marbre.

« Ne faites pas attention aux autres, ajouta Audrey, c'est probablement un peu de jalousie de leur part. »

Mais toutes deux savaient que cela était faux.

« Alors, c'est un nouveau départ ? dit-elle en lui tendant une main que sœur Mackenzie serra fermement.

— Oui, un nouveau départ. » Sa main était froide en dépit de la chaleur, son visage, impassible.

« Merci.

— Prenez soin de vous. » Audrey n'était pas le genre de femme portée sur les grands sentiments et les émotions. Lorsque la jeune fille se dirigea vers le bateau, elle hocha la tête et se remit en route vers le

camp.

4

« Le spectacle le plus émouvant de la semaine dernière à Sydney fut le départ pour l'Angleterre du HMS Victorious avec à son bord sept cents Australiennes, épouses de soldats britanniques. Leurs amis et parents avaient envahi la route menant au quai d'embarquement, et cela des heures avant que le navire ne largue les amarres... Pour la plupart, ces femmes étaient incroyablement jeunes. »

Bulletin, 10 juillet 1946.

L'embarquement.

Après son départ, elle se rendit compte qu'elle n'avait pas vraiment envisagé comment les choses se dérouleraient; les femmes feraient peut-être la queue bien en ligne avec leurs valises à la main, passant les unes après les autres devant le capitaine. Après lui avoir serré la main, après avoir lancé des adieux discrets ou éplorés, elles s'engageraient sur la passerelle pour monter sur l'imposant navire blanc. Margaret ferait de grands signes à sa famille jusqu'à les perdre de vue, elle crierait peut-être quelques conseils de dernière minute sur la façon de nourrir la jument, sur l'endroit où se trouvaient les chaussures du dimanche de maman afin que Letty les porte. Enfin, elle leur crierait son amour et ses adieux, et sa voix résonnerait dans le port tandis que le bateau s'éloignerait pour prendre la mer. Elle serait courageuse, les yeux tournés vers la nouvelle vie qui l'attendait et non vers ce qu'elle laissait derrière elle.

Ce qui est sûr, c'est qu'elle n'avait pas imaginé les embouteillages tout le long de la route jusqu'au port de Sydney, les voitures se faufilant les unes entre les autres dans une nervosité générale, pare-chocs contre pare-chocs sous le ciel gris de la ville. La foule qui bloquait l'accès aux quais, les gens qui criaient en faisant de grands signes à d'autres trop éloignés pour les voir ou les entendre. Une fanfare, des vendeurs de glaces, des enfants perdus. Des milliers de personnes jouaient des coudes, trébuchaient, essayant de forcer le passage pour se rapprocher du quai. Une multitude de jeunes femmes hystériques cramponnées à leurs parents, hurlant de chagrin ou

d'excitation, se dirigeaient vers l'énorme vaisseau gris en tramant derrière elles, au milieu de la foule compacte, bagages et paquets de nourriture. L'appréhension du départ flottait sur cette cohue comme la brume au-dessus des quais.

« Nom de dieu ! On n'y arrivera jamais à ce train-là ! » Assis derrière le volant de sa camionnette, Murray Donleavy venait de rallumer une cigarette. Son visage criblé de taches de rousseur était impassible.

« Ça va aller, papa, fit Margaret en posant la main sur son épaule.

— Mais cet abruti conduit n'importe comment ! Regarde, il est tellement occupé à papoter qu'il n'a même pas remarqué qu'on avançait. Allez, réveille-toi ! » Il écrasa sa main sur le klaxon, ce qui fit caler la voiture devant lui.

« Papa, je t'en prie, il ne s'agit pas d'une de tes vaches. Écoute, tout va bien. Si ça empire, je peux toujours descendre et marcher.

— Elle n'aura qu'à leur rentrer dedans avec son gros ventre pour les pousser. » Assis derrière elle, Daniel n'avait cessé de lui lancer des remarques blessantes à propos de sa « grosse bosse », comme il l'appelait.

« C'est moi qui vais te rentrer dedans et te flanquer ma main sur la figure si tu continues de me parler sur ce ton. »

Margaret se pencha pour caresser le terrier assis entre ses pieds. De temps en temps, le museau de Maudie Gonne se mettait à remuer, excité par les odeurs inhabituelles qui pénétraient par la vitre de la voiture : embruns, gaz d'échappement, pop-corn et relents de carburant. C'était une vieille chienne, à moitié aveugle, la truffe semée de petites taches poivre et sel. Sa mère l'avait donnée à Margaret pour son dixième anniversaire. Puisqu'elle était une fille, on ne lui avait pas offert une arme comme à ses frères.

Elle fouilla sous le siège et en tira son petit panier quelle plaça sur ses genoux. Puis elle vérifia, pour la centième fois, quelle avait bien tous ses papiers.

Son père lui jeta un regard : « On dirait que tu as un sacré bazar dans ce panier. Je croyais que Letty avait mis les sandwiches qu'elle t'avait préparés dedans.

— J'ai dû les sortir sans faire attention quand j'ai fouillé à l'intérieur, à la maison. Désolée, j'avais trop de choses dans la tête ce matin.

— Faut espérer qu'on te nourrira à bord.

— Papa... Évidemment, surtout moi.

— Faudra qu'ils prévoient un autre bateau pour transporter tout ce qu'elle bouffe...

— Daniel !

— Ne t'en mêle pas, papa. »

Le regard farouche de son frère était à moitié caché sous sa frange trop longue. Il semblait trouver de plus en plus difficile de poser les yeux sur elle. Elle eut envie de lui faire un signe pour lui montrer qu'elle comprenait, qu'elle ne lui tiendrait pas rigueur de cette méchanceté qui ne lui ressemblait pas, mais elle sentit qu'il repousserait également ce geste. À présent qu'ils étaient sur le point de se quitter, elle n'était pas certaine d'être assez forte pour le supporter.

Letty avait refusé que Daniel les accompagne. Pour elle, l'humeur boudeuse du garçon était un mauvais présage pour le voyage.

« Il ne faut pas qu'une pareille tête soit le dernier souvenir que tu emportes de ta famille, avait-elle dit, alors que Daniel claquait la porte pour la énième fois.

— Ne t'inquiète pas pour lui », avait répondu Margaret.

Letty avait secoué la tête en signe de désaccord et s'était replongée avec minutie dans la préparation du colis de victuailles. Elles avaient le droit d'emporter onze kilos chacune. Letty avait pesé et repesé le paquet afin de le remplir jusqu'au dernier gramme autorisé, craignant que la mère de Joe ne pense que sa belle-famille australienne soit peu généreuse.

Ainsi, la dot de Margaret était composée, entre autres, d'un moule contenant le meilleur cake aux fruits de Letty, d'une bouteille de sherry, d'une boîte de saumon, de tranches de bœuf et d'asperges. Il y avait aussi une boîte de pâtes de fruits achetée avec des coupons chez Hordem Brothers. Elle avait voulu y ajouter une douzaine d'œufs, mais Margaret avait fait remarquer que même s'ils survivaient au voyage en voiture jusqu'à Sydney, après six semaines passées en mer, ces œufs auraient la chance d'être, plus qu'un cadeau, un danger pour la santé.

« Il n'y a pas que les Anglais qui ont des tickets de rationnement, s'était plaint Colm qui avait un faible pour le cake aux fruits de Letty.

— Oui, eh bien, plus on prendra soin d'eux, plus ils prendront soin de Maggie », avait rétorqué Letty de mauvaise humeur. Puis elle était restée à fixer le vide devant elle et était sortie en courant de la cuisine, se tamponnant les yeux avec un torchon. Il n'était plus question pour elle de coquetterie, à présent.

« Vous avez vos papiers ? »

Ils étaient arrivés à la grille d'entrée du port de Woolloomooloo. Dans son uniforme flambant neuf, l'officier était imprégné de l'importance d'une telle journée. Il se pencha vers la vitre de la camionnette, Margaret sortit des papiers écornés de son panier et les

lui tendit.

Il lut les noms en les parcourant de l'index jusqu'au moment où, satisfait, il leur fit signe d'avancer.

« *Le Victoria*. Couchettes numéro six. Vous devrez probablement la faire descendre ici : il n'y a pas d'endroit où se garer.

— J'peux pas faire ça, mon gars. Regarde-la bien. »

L'officier baissa la tête, aperçut Margaret, puis il examina la foule.

« Avec un peu de chance vous trouverez peut-être une place un peu plus haut. Suivez les panneaux jusqu'au quai, puis prenez à gauche au pilier bleu.

— Merci, mon gars. »

L'homme tapa deux fois sur le toit de la camionnette : « Et n'écrasez personne. C'est de la folie là-bas.

— Je ferai de mon mieux. » Son chapeau davantage enfoncé sur sa tête, Murray entreprit de s'ouvrir une voie vers le quai. « Mais bon, j'peux rien promettre. »

Le moteur de la camionnette ronflait tandis que Murray se frayait un chemin à travers la foule, freinant lorsqu'une personne, l'air égaré, tombait du trottoir, donnant un coup de volant pour éviter une mère et sa fille accrochées l'une à l'autre, en larmes, insouciantes du monde qui les entourait.

« T'as bien raison de dire qu'ils sont pas comme nos vaches, maugréa-t-il. Les vaches sont plus intelligentes. »

Il n'avait jamais aimé la foule, même lorsqu'il était dans de bonnes dispositions. Même si Woodside était relativement proche de la ville, Margaret se dit que l'on aurait pu compter sur les doigts de la main le nombre de fois où il était allé à Sydney depuis sa naissance. Pour Murray, c'était une agglomération bruyante, qui sentait mauvais, peuplée d'escrocs. Il se plaignait de ne pouvoir marcher droit en ville, qu'il lui fallait à tout moment veiller à ne pas rentrer dans les passants. Margaret, elle non plus, n'aimait pas beaucoup les gens de la ville, mais aujourd'hui elle ressentait un étrange détachement, comme si elle n'était qu'une observatrice, incapable de se rendre compte de l'importance de ce qu'elle allait entreprendre.

« C'est bon pour l'heure ? » demanda Murray. Ils étaient à l'arrêt, le moteur ronronnant, attendant que des personnes chargées de sacs pleins à craquer traversent comme des escargots tirant derrière eux des enfants récalcitrants.

« C'est bon papa, je te répète qu'on est dans les temps. Je pourrais très bien descendre et marcher jusqu'au quai, si tu veux.

— C'est ça, tu crois que je te laisserais toute seule dans cette foule

? »

Elle prit soudain conscience qu'il se sentait investi d'une grande responsabilité en l'accompagnant jusqu'au bout et que, même si l'idée de son départ lui était atrocement pénible, il craignait de ne pas pouvoir accomplir cette dernière mission pour elle.

« C'est juste à une centaine de mètres et je ne suis quand même pas handicapée.

— J'ai promis de t'escorter jusqu'au moment où tu monterais à bord, Maggie. Donc, tu restes là. »

En prononçant ces mots, la mâchoire de son père s'était crispée, et elle se demanda vaguement à qui il avait bien pu faire cette promesse.

« Là, regarde, papa ! » Daniel donnait de petits coups sur la vitre arrière, indiquant frénétiquement une voiture aux allures officielles qui libérait une place de parking.

« Très bien ! » Son père eut un petit mouvement de menton et fit rugir le moteur. Les gens devant eux sursautèrent et dégagèrent le passage.

« Chaud devant ! » cria son père à travers la fenêtre. En quelques secondes, il réussit à se garer dans la petite place convoitée par d'autres voitures qui s'en étaient rapprochées.

« On y est ! » Il coupa le contact. Tandis que le moteur s'arrêtait peu à peu, il se tourna vers sa fille. « Voilà, on y est », répéta-t-il, sans conviction.

Elle se pencha pour lui prendre la main.

« Je savais que tu y arriverais », murmura-t-elle.

Le navire était énorme, assez grand pour occuper toute la longueur du quai. Il envahissait tout le paysage, bloquant la vue sur la mer et sur le ciel. Une immense plaque de fer grise s'élevait au-dessus de la foule qui grouillait le long des barrières et tentait désespérément de communiquer avec ceux déjà montés à bord. Le bateau était si gros que Maggie en eut le souffle coupé.

Des tourelles à canon saillaient tels des balcons, certaines batteries étaient pointées vers le ciel, d'autres équipées de palans étaient recourbées comme des cous de cygne. À peine visibles d'une si grande distance en contrebas, on distinguait des avions en rangées de trois, les ailes repliées. Il y avait des Corsaire, des Firefly et peut-être un Walrus. Margaret était capable de tous les nommer, car elle avait été à bonne école en côtoyant son frère passionné d'aviation. Des centaines de filles, déjà montées à bord, s'étaient alignées le long du pont d'envol. Certaines étaient assises à califourchon sur des

chambres à canon, d'autres faisaient de grands signes depuis les passerelles. Leurs gestes paraissaient minuscules sur cet immense vaisseau; de loin, elles ressemblaient à de petits métronomes battant la mesure. Chacune d'elles avait bien fermé son manteau et noué son foulard sur la tête pour se protéger du vent marin qui soufflait violemment. Quelques-unes essayaient de distinguer la foule à travers les hublots, on voyait leurs lèvres bouger, qui envoyaient des messages silencieux à leurs proches. Il était impossible d'entendre quoi que ce soit dans le vacarme ambiant. Sur le quai, presque tout le monde agitait les bras comme autant de sémaphores clignotant de toutes parts.

Sur le pont d'envol, une fanfare jouait des passages de *The Maori's Farewell* et de *Bell-bottomed Trousers*. La musique parvenait aux oreilles de Maggie par-dessus le bruit de la foule. Quelqu'un aida une fille à redescendre de la passerelle. Elle pleurait, et son manteau était constellé de petits bouts de serpentins de toutes les couleurs.

« Elle a changé d'avis, dit un officier. Que quelqu'un l'emmène sous le hangar à cargos avec les autres. »

Margaret se laissa un peu gagner par l'excitation qui l'entourait et comprit aussitôt qu'il serait facile de basculer dans l'hystérie.

« Alors, nerveuse ? lui demanda son père qui avait senti lui aussi qu'elle commençait à s'agiter.

— Non, non. J'ai juste hâte de revoir Joe. »

Sa réponse sembla le satisfaire.

« Ta mère serait fière de toi.

— Maman m'aurait dit que j'aurais dû mieux m'habiller.

— Qui, sûrement. » Il lui donna un petit coup de coude complice auquel elle répondit de la même façon. Elle arrangea son chapeau sur sa tête.

« Y a-t-il encore des jeunes filles à embarquer ? demanda une femme de la Croix Rouge avec une écritoire. Jeunes filles, il faut embarquer maintenant. Préparez vos papiers. » Chaque fois que l'une d'elles avançait pour monter sur la passerelle, elle recevait un jet de serpentins et les dockers criaient des « Vous le regretterez ! » sur un ton plus ou moins sympathique.

Son père avait emporté sa malle à la douane. Elle chercha des yeux son frère et le trouva, le regard détourné d'elle et du bateau.

« Prends soin de la jument pour moi, Daniel, lui dit-elle en élevant la voix pour se faire entendre. Ne laisse aucun de tes incapables de frères l'approcher. » Il demeura les yeux rivés au sol. « Qu'elle garde le mors le plus longtemps possible. Elle n'a pas encore fait de

compétition et elle s'en sortira mieux si tu peux continuer à attendre sa gueule avec le mors.

— Daniel, tu réponds à ta sœur ! lui ordonna son père.

— D'accord. D'accord. »

Elle observa ses minces épaules, son visage résolument détourné du sien et elle fut prise d'une envie irrésistible de l'étreindre, de lui dire combien elle l'aimait. Mais le dégoût que son frère avait de son corps de femme enceinte n'avait cessé de croître, et il s'était refusé à tout contact physique avec elle depuis qu'elle avait confirmé son départ. C'était comme s'il en voulait à ce ventre proéminent, et non à Joe, de lui enlever sa sœur.

« Tu ne veux pas au moins me serrer la main ? »

Un long moment passa au cours duquel se dessina la perspective que leur père pourrait ne pas pardonner son attitude à Daniel; aussi ce dernier leva-t-il timidement le bras et offrit-il à sa sœur une poignée de main sèche et ferme qu'il relâcha aussitôt – sans la regarder.

« Je t'écirai, lui dit-elle, et tu as intérêt à me répondre. »

Il resta silencieux.

Son père s'avança, serra dans ses bras sa fille, le visage caché dans ses cheveux, la voix étranglée par l'émotion :

« Dis à ton bonhomme de prendre bien soin de toi.

— Oh non, papa, ne pleure pas. Pas toi ! » Sa belle veste du dimanche sentait la naphtaline, elle y respira l'odeur de bovin mélangée à celle du foin. « Tout va bien se passer à la maison. Letty va s'occuper de vous mieux que je ne l'ai jamais fait.

— Ça va pas être difficile. »

Il s'efforçait de plaisanter. Sentant cela, elle le serra un peu plus fort contre elle.

« Si seulement... Si seulement...

— Papa... » Elle se retint de continuer.

« Bon. » Il s'écarta d'elle, jeta plusieurs rapides coups d'œil autour de lui, comme si son esprit était déjà passé à autre chose. Il avala sa salive.

« Bien, je crois qu'il est temps que tu y ailles. Tu veux que je t'aide à porter tes bagages ?

— Non, ça va aller. » Elle souleva le gros sac sur son épaule et cala son petit panier et le colis de nourriture sous son bras libre tout en cherchant son équilibre. Elle prit une grande inspiration et se dirigea vers le bateau. Son père la stoppa net.

« Attends une seconde, ma fille ! Il faut d'abord passer à la douane.

— Quoi ?

— La douane. Regarde, on envoie tout le monde dans cette direction avant de les faire monter. »

Essayant de voir ce que son père lui montrait du doigt dans la foule qui se bousculait, elle aperçut un hangar en tôle ondulée de l'autre côté du quai.

« C'est ce que disait la femme de la Croix Rouge : tout le monde doit d'abord passer par là. »

Deux filles papotaient avec des officiers à la porte d'entrée de la douane. L'une montrait son sac du doigt en riant.

Son père l'interrogea du regard :

« Tout va bien, ma chérie ? Tu es affreusement pâle.

— Je ne peux pas, papa, murmura-t-elle.

— Je n'ai pas entendu, ma chérie, qu'est-ce qui se passe ?

— Je ne me sens pas bien, papa. »

Son père s'avança et la prit par le bras.

« Qu'est-ce que tu as, ma chérie ? Tu veux t'asseoir ?

— Non, c'est toute cette foule, je me sens un peu faible. Dis-leur de me faire monter à bord. » Elle ferma les yeux et entendit son père hurler quelque chose à Daniel, qui partit en courant.

Quelques minutes plus tard, deux officiers de la marine se trouvaient à côté d'elle.

« Ça va, madame ?

— Oui, il faut juste que je monte à bord.

— Bien, êtes-vous passée à la...

— Écoutez, vous voyez bien que je suis enceinte et que je ne me sens pas bien. Le bébé m'appuie sur la vessie et je ne voudrais pas me couvrir de ridicule. Je ne peux pas rester au milieu de cette foule une minute de plus. » Elle avait des larmes de désespoir dans les yeux, ils étaient visiblement embarrassés.

« Ça ne lui ressemble pas, intervint son père d'une voix inquiète, c'est une gamine solide d'habitude, je ne l'ai jamais encore vue sur le point de se trouver mal.

— Il y a déjà eu quelques malaises, dit l'un des deux officiers, c'est à cause de toute cette agitation. Nous allons la faire monter, donnez-nous vos sacs, madame. »

Elle lâcha ses sacs et le colis dont le papier brun était imprégné de la sueur de ses mains.

« Ça va aller ? Vous avez un médecin à bord ? demanda son père

qui tournait autour d'eux, le visage tendu.

— Oui, monsieur, ne vous inquiétez pas. »

Elle vit que son père s'arrêtait de marcher.

« Désolé, monsieur, vous ne pouvez pas aller plus loin. »

Un officier tendit la main vers son panier. « Vous voulez que je le porte ?

— Non ! répondit-elle sèchement en tirant son panier vers elle. Non merci, précisa-t-elle en esquissant un petit sourire. J'ai dedans tous mes papiers et des choses auxquelles je tiens. Je serais très embêtée si je le perdais.

— Oui, vous avez sûrement raison, madame, lui répondit-il avec un grand sourire, et ça n'est vraiment pas le jour de perdre quoi que ce soit. »

Ils l'avaient aidée à marcher en la prenant chacun par un coude et s'approchaient maintenant de la passerelle. Elle remarqua distraitement que contrairement au bateau lui-même, cette passerelle était vieille et usée, ses supports en bois à moitié pourris par des années de passages et d'eau de mer.

« Alors, au revoir Maggie ! cria son père.

— Papa ! » Soudain, tout sembla s'accélérer. Elle ne se sentait plus vraiment prête à partir. Elle essaya de lui envoyer un baiser de sa seule main libre, cherchant à lui communiquer un peu des sentiments qui l'animaient.

« Dan ? Daniel ? Où est-il ? » Son père s'était retourné pour tenter de trouver le garçon. Il fit signe à Margaret de l'attendre, de tenir bon, mais la foule écrasait la barrière, ce qui l'obligea à reculer davantage.

« Mais je n'ai pas pu lui dire au revoir correctement !

— Fichu gamin. » Son père était au bord des larmes. « Dan ! Je sais qu'il veut te saluer, écoute, ne lui en veux pas pour tout ça...

— Madame, il est plus que temps de monter à bord », la pressa l'officier à côté d'elle.

Elle tourna les yeux vers son père puis vers le hangar des douanes. À présent, ses pieds foulaient la passerelle. Elle sentit une petite pression sur ses mollets : celle de sa valise portée par l'officier impatient d'avancer.

« Je ne le vois pas, ma chérie ! clama Murray. Je ne sais pas où il est.

— Dis-lui que ce n'est pas grave... Dis-lui que je comprends. » Son père clignait des yeux pour essayer d'apercevoir son fils.

« Vous le regretterez ! » Un jeune terrassier, la casquette enfoncée

sur le front, lui adressa un grand sourire moqueur.

« Prends soin de toi ! lui cria son père. Tu m'entends ? Prends bien soin de toi. » Peu à peu, sa voix, son visage et enfin le haut de son chapeau cabossé disparurent complètement dans la foule.

Le commandant en second, le XO comme l'appelaient ses hommes, avait essayé par trois fois d'attirer l'attention de ce satané bonhomme qui restait planté à se balancer comme un bouchon dans l'eau, tel un enfant pris d'une envie pressante et venu demander la permission de se rendre au petit coin.

Dobson. Il avait un comportement toujours un peu trop familier, à la limite de ce que le règlement lui permettait. D'humeur massacrate, le capitaine Highfield était bien déterminé à l'ignorer. Il se retourna et marcha d'un pas sonore vers la salle des machines.

Sa jambe le faisait souffrir à cause de l'humidité. Pour la soulager, il bascula tout son poids sur l'autre, le corps légèrement penché de guingois, position inhabituelle pour lui. C'était un homme trapu, qui se tenait toujours droit comme un *i*, stature que les années de service avaient un peu altérée. On ne comptait d'ailleurs plus le nombre d'imitations insolentes dont il faisait l'objet sur le navire.

« Hawkins, où en sommes-nous avec le moteur de propulseur d'étrave, toujours bloqué ?

— J'ai deux hommes qui s'en occupent pour l'instant, monsieur. Si tout va bien, cela devrait être réglé dans vingt minutes environ. »

Le capitaine Highfield poussa un long soupir.

« Faites tout votre possible, Hawkins, sinon il va nous falloir l'aide de deux remorqueurs pour nous tirer de là, et nous aurons l'air malin, n'est-ce pas ?

— Oui, ce n'est pas vraiment l'image qu'on veut laisser à ces bons vieux colons, surtout si nous partons avec leurs filles.

— Bridge à la timonerie, Coxswain à la barre.

— Très bien, Coxswain, paré à virer un-deux-zéro. »

Le capitaine Highfield releva la tête du porte-voix.

« Oui, qu'est-ce qu'il y a ? »

Dobson hésita :

« Je... je disais juste que j'étais d'accord avec vous, capitaine, ce n'est pas le genre d'image qu'on désire laisser.

— Oui, enfin, de toute façon je ne vois pas pourquoi cela vous inquiéterait, Dobson. Que vouliez-vous ? »

Du pont, on apercevait le port tout entier : la foule immense, telle

une fourmilière, s'y répandait jusqu'aux cales sèches; les banderoles étaient déployées. Les femmes progressaient une à une sur la passerelle, agitant la main lorsqu'elles arrivaient au bout. Highfield grognait dans sa barbe chaque fois qu'il en voyait une monter à bord.

« Rapport du mess, capitaine : il nous manque encore quelques hommes. »

Highfield jeta un coup d'œil à sa montre.

« À cette heure-ci ? Combien en manque-t-il ? »

Dobson consulta sa liste.

« Pour l'instant, à peu près six, capitaine.

— Bordel ! » Highfield tapa du poing sur le cadran du téléphone. Le départ du bateau tournait vraiment au ridicule. « Qu'est-ce qu'ils ont foutu hier soir ?

— On dirait qu'il y a eu de la bagarre dans un bar de la ville, capitaine. On nous en a ramenés certains qui se sont fait prendre en train de se battre, et d'autres qui n'en étaient même plus capables. Un homme a basculé par la passerelle, heureusement que Morris et Jones étaient de garde, sinon nous l'aurions tout bonnement perdu. Et il y a aussi les six absents.

— C'est un sacré bordel », répéta Highfield en scrutant le paysage par-dessus le pont. Les hommes autour de lui savaient bien que le ton féroce de sa voix n'était pas seulement dû à ces absences. « Six cents jeunes filles surexcitées réussissent à être à l'heure, et les meilleurs hommes de la marine anglaise sont en retard. Ils me font honte.

— Capitaine, il y a autre chose, quatre jeunes femmes sont déjà à la Croix Rouge.

— Quoi ? Mais elles sont à bord depuis cinq minutes.

— Elles n'ont pas écouté les consignes, on leur avait pourtant recommandé de se baisser quand elles passaient sous les écouteilles, elles étaient trop énervées, je suppose. » Sur ces mots, il se donna une claque sur le front, imitant l'accident le plus commun sur un bateau.

« L'une d'elles a besoin de points de suture.

— Le chirurgien peut s'en occuper ?

— Euh... Eh bien, c'est... l'un des hommes manquants. »

Un long silence s'ensuivit. Autour de lui, les autres attendaient la suite.

« Je leur donne vingt minutes, finit par déclarer Highfield, le temps de réparer le propulseur d'étrave. S'ils ne sont pas revenus, dites aux hommes du mess de commencer à décharger leurs affaires. Je ne permettrai pas que l'on retarde ce navire plus longtemps, surtout pas

aujourd'hui. »

Une main placée sur son chapeau pour ne pas qu'il s'envole, Avice était penchée sur la rambarde. Assise à califourchon sur une tourelle à canon, Jean se donnait en spectacle. La fille aux yeux marron était devenue hystérique. Après avoir chanté à tue-tête pour ceux qui voulaient bien l'écouter, elle avait maintenant passé ses bras sur les épaules de deux marins, s'appuyant sur eux comme si elle était ivre. D'ailleurs, elle l'était peut-être – ce qui n'aurait pas étonné Avice, vu le genre de fille. C'est la raison pour laquelle elle avait pris soin de s'en éloigner dès qu'elles étaient montées à bord une demi-heure auparavant.

Elle examina les plis de son nouveau tailleur, contente qu'il soit infiniment plus élégant que les tenues des autres filles. Ses parents, qui n'avaient pas pu l'accompagner, lui avaient envoyé un télégramme et de l'argent. Sa mère avait fait le nécessaire pour que le tailleur soit livré le matin même à l'hôtel. Avice s'était inquiétée de la façon dont elle devait s'habiller, peu sûre de ce que la convenance exigeait pour ce genre d'occasion. Maintenant qu'elle avait au moins une centaine de filles sous les yeux, elle se dit que peu d'entre elles s'étaient arrangées pour le grand départ et quelle s'était tracassée pour pas grand-chose.

Ce navire avait l'air minable. Avice avait beau avoir été photographiée et interviewée pour figurer dans le carnet mondain du *Bulletin*, elle avait beau avoir serré la main d'un homme qui, elle en était persuadée, était le capitaine, il n'en restait pas moins que *Le Victoria* était rouillé de toutes parts et ressemblait autant au *Queen Mary* que Jean à Jean Harlow. Lorsqu'elle avait emprunté la passerelle bancale, ses narines avaient frémi en sentant l'odeur légère, mais bien présente de chou bouilli, qui lui confirma qu'elle voyageait sur un navire de seconde classe.

Cependant, personne n'aurait pu l'accuser de ne pas être enthousiaste de ce qui lui arrivait. Oh, non. Elle redressa le dos et s'obligea à penser au but de son voyage. Dans six semaines, elle découvrirait ce que sa nouvelle vie lui réserverait. Elle ferait connaissance avec ses beaux-parents, prendrait le thé au presbytère et rencontrerait les dames du petit village pittoresque où ils s'installeraient. Peut-être y aurait-il même un duc ou une duchesse. On lui présenterait les amis d'enfance de son mari, ceux qui n'étaient pas dans la Royal Air Force et le connaissaient depuis toujours. Elle commencerait à installer leur foyer.

Mais surtout, elle serait enfin Mme Ian Radley et non plus la petite Avice (« Avice ! » entendait-elle encore sa mère la reprendre) qui,

même si elle était aujourd'hui mariée, ne semblait pas mériter plus de respect et de considération de la part des adultes que lorsqu'elle était enfant.

« Regardez-la ! »

Avice lança un regard sur le pont inférieur : Jean venait de glisser sur le côté de la tourelle et s'était raccrochée à l'une des poches de pantalon d'un marin. Elle riait comme une midinette, laissant entrevoir sa culotte et une bonne partie de ses jambes à celui que le spectacle intéresserait. Avice était sur le point de dire quelque chose, lorsqu'elle sentit le pont vibrer légèrement sous ses pieds : on avait dû mettre les machines en marche, bien que le tintamarre ne permît pas de l'entendre. Se penchant par-dessus la rambarde, elle découvrit à sa grande surprise que la passerelle avait été relevée. Un immense murmure s'éleva dans la foule. On hissait sur le bateau, à l'aide d'un treuil, plusieurs marins qui ne pouvaient monter à bord par des moyens plus conventionnels. Hilares, encore marqués par l'empreinte écarlate des baisers qu'ils avaient reçus, ils applaudissaient, probablement encore soûls.

Quelle honte, pensa Avice, souriant malgré elle tandis qu'on les déchargeait tant bien que mal sur le pont d'envol. Sur l'eau, des remorqueurs s'affairaient à diriger et à manœuvrer le navire pour lui faire quitter le port. Les femmes papotaient avec animation et saluaient la foule avec fébrilité car le départ était imminent; leurs voix étaient de plus en plus fortes, chacune essayant de traverser le vacarme ambiant.

« Maman ! cria une voix de plus en plus hystérique. Maman ! Maman ! »

À côté d'elle, une fille qui récitait une prière s'interrompit pour s'exclamer : « Je ne peux y croire ! Je ne peux y croire ! »

La foule, qui formait une mer de drapeaux australiens et anglais, bouillonnait et grossissait au fur et à mesure qu'elle se pressait sur le quai. Chacun essayait de se hisser au-dessus de son voisin pour être aperçu des filles qui étaient à bord. Des pancartes étaient brandies portant des bras sur les épaules de deux marins, s'appuyant sur eux comme si elle était ivre. D'ailleurs, elle l'était peut-être – ce qui n'aurait pas étonné Avice, vu le genre de fille. C'est la raison pour laquelle elle avait pris soin de s'en éloigner dès qu'elles étaient montées à bord une demi-heure auparavant.

Elle examina les plis de son nouveau tailleur, contente qu'il soit infiniment plus élégant que les tenues des autres filles. Ses parents, qui n'avaient pas pu l'accompagner, lui avaient envoyé un télégramme et de l'argent. Sa mère avait fait le nécessaire pour que le tailleur soit livré le matin même à l'hôtel. Avice s'était inquiétée de la façon dont

elle devait s'habiller, peu sûre de ce que la convenance exigeait pour ce genre d'occasion. Maintenant qu'elle avait au moins une centaine de filles sous les yeux, elle se dit que peu d'entre elles s'étaient arrangées pour le grand départ et qu'elle s'était tracassée pour pas grand-chose.

Ce navire avait l'air minable. Avice avait beau avoir été photographiée et interviewée pour figurer dans le carnet mondain du *Bulletin*, elle avait beau avoir serré la main d'un homme qui, elle en était persuadée, était le capitaine, il n'en restait pas moins que *Le Victoria* était rouillé de toutes parts et ressemblait autant au *Queen Mary* que Jean à Jean Harlow. Lorsqu'elle avait emprunté la passerelle bancale, ses narines avaient frémi en sentant l'odeur légère, mais bien présente de chou bouilli, qui lui confirma qu'elle voyageait sur un navire de seconde classe.

Cependant, personne n'aurait pu l'accuser de ne pas être enthousiaste de ce qui lui arrivait. Oh, non. Elle redressa le dos et s'obligea à penser au but de son voyage. Dans six semaines, elle découvrirait ce que sa nouvelle vie lui réserverait. Elle ferait connaissance avec ses beaux-parents, prendrait le thé au presbytère et rencontrerait les dames du petit village pittoresque où ils s'installeraient. Peut-être y aurait-il même un duc ou une duchesse. On lui présenterait les amis d'enfance de son mari, ceux qui n'étaient pas dans la Royal Air Force et le connaissaient depuis toujours. Elle commencerait à installer leur foyer.

Mais surtout, elle serait enfin Mme Ian Radley et non plus la petite Avice (« Avice ! » entendait-elle encore sa mère la reprendre) qui, même si elle était aujourd'hui mariée, ne semblait pas mériter plus de respect et de considération de la part des adultes que lorsqu'elle était enfant.

« Regardez-là ! »

Avice lança un regard sur le pont inférieur : Jean venait de glisser sur le côté de la tourelle et s'était raccrochée à l'une des poches de pantalon d'un marin. Elle riait comme une midinette, laissant entrevoir sa culotte et une bonne partie de ses jambes à celui que le spectacle intéresserait. Avice était sur le point de dire quelque chose, lorsqu'elle sentit le pont vibrer légèrement sous ses pieds : on avait dû mettre les machines en marche, bien que le tintamarre ne permit pas de l'entendre. Se penchant par-dessus la rambarde, elle découvrit à sa grande surprise que la passerelle avait été relevée. Un immense murmure s'éleva dans la foule. On hissait sur le bateau, à l'aide d'un treuil, plusieurs marins qui ne pouvaient monter à bord par des moyens plus conventionnels. Hilares, encore marqués par l'empreinte écarlate des baisers qu'ils avaient reçus, ils applaudissaient,

probablement encore soûls.

Quelle honte, pensa Avice, souriant malgré elle tandis qu'on les déchargeait tant bien que mal sur le pont d'envol. Sur l'eau, des remorqueurs s'affairaient à diriger et à manœuvrer le navire pour lui faire quitter le port. Les femmes papotaient avec animation et saluaient la foule avec fébrilité car le départ était imminent; leurs voix étaient de plus en plus fortes, chacune essayant de traverser le vacarme ambiant.

« Maman ! cria une voix de plus en plus hystérique. Maman ! Maman ! »

À côté d'elle, une fille qui récitait une prière s'interrompit pour s'exclamer : « Je ne peux y croire ! Je ne peux y croire ! »

Une foule, qui formait une mer de drapeaux australiens et anglais, bouillonnait et grossissait au fur et à mesure qu'elle se pressait sur le quai. Chacun essayait de se hisser au-dessus de son voisin pour être aperçu des filles qui étaient à bord. Des pancartes étaient brandies portant des inscriptions telles que : « *Que dieu te conduise à bon port, Audrey !* », « *Bonne chance de la part des travailleurs des chantiers navals de Garden Island !* » Elle balaya la rade du regard, puis leva les yeux vers les collines. Alors, ça y est, pensa-t-elle soudain, retenant son souffle, c'est ma dernière vision de l'Australie ? Puis, d'un coup, les remorqueurs s'éloignèrent du quai, libérant le bateau de ses amarres. Dans un grondement perceptible, le navire fit une embardée et gita un peu sur le côté tandis que l'ancre était levée.

Tout le monde retint sa respiration. Les moteurs commencèrent à gagner en puissance. Une fille poussa un cri strident. L'orchestre maintenant bien visible entama *Waltzing Mathilda* par-dessus le bruit de la foule.

À l'endroit où le bateau avait mouillé, les gens lancèrent divers objets qui tombèrent à l'eau comme de petites bouteilles à la mer. Derrière le navire, le fin sillage d'eau bleue s'élargit peu à peu. Délaissant l'agitation intense qui l'entourait, le porte-avions commença à glisser sur les flots en s'éloignant du port à une allure surprenante.

« Vous le regretterez ! cria une voix par-dessus la musique, sur le ton de la plaisanterie. Vous le regretterez toutes ! »

À ce moment-là, les passagères se turent. Un silence s'installa, brisé par l'une des filles qui fondit en larmes.

Murray Donleavy enlaça les épaules de son fils qui sanglotait. Ils restèrent assis, tandis que la foule se dispersait. Dans le silence, les pleurs des femmes entendirent plus distinctement. Enfin, seuls quelques petits groupes regardèrent le bateau s'éloigner jusqu'à ce qu'il

disparaisse à l'horizon. Il commençait à faire un peu froid et le jeune homme frissonnait. Murray ôta sa veste, la jeta sur les épaules de son fils, et le serra contre lui pour le réchauffer.

De temps à autre, Daniel levait la tête comme s'il voulait dire quelque chose, mais, incapable de trouver ses mots, il se prostrait de nouveau dans des pleurs silencieux, le visage dans les mains pour ne pas montrer ses larmes.

« Il n'y a pas à avoir honte, murmura Murray, on a eu une journée difficile. »

Leur camionnette était l'un des rares véhicules, au milieu d'une mer de serpentins et de papiers de bonbons. Murray s'approcha de la portière côté conducteur et s'arrêta à la vue de son fils immobile qui le regardait fixement.

« Ça va, mon garçon ?

— Tu crois qu'elle me déteste, papa ? »

Murray revint vers lui et le prit à nouveau dans ses bras.

« Ne sois pas sentimental, mon garçon, fit-il en ébouriffant ses cheveux. Elle te suppliera de venir la voir avant que tu ne l'espères.

— En Angleterre ?

— Et pourquoi pas ? Continue à mettre l'argent des lapins à côté et tu pourras bientôt te payer un billet d'avion pour l'Angleterre. Les choses évoluent toujours plus vite qu'on ne le croit. »

Le jeune homme regardait dans le vide, imaginant un monde rempli d'avions et de fourrures de lapin rapportant gros.

« Comme je te l'ai dit, économise. Au rythme où tu vas, tu pourras bientôt nous payer à chacun un billet pour l'Angleterre. »

Daniel lui sourit. Murray fut ému de le voir affronter avec tant de courage la perte d'un être cher. Un de plus. C'est sûrement ce qu'avaient dû ressentir les femmes pendant la guerre, pensa-t-il en grimpant dans la camionnette. À cette différence près qu'elles ne savaient pas si nous allions revenir. Prends soin de ma fille, adressa-t-il silencieusement au bateau. Veille sur elle !

Assis dans la camionnette, ils regardaient la foule sortir lentement du chantier naval. C'était comme une marée humaine qui se retirait, laissant à nu la grande marée humaine qui se retirait, laissant à nu la grande étendue qu'elle avait recouverte. Le vent se levait, faisant voler des petits bouts de papier sur lesquels plongeaient les mouettes. Murray soupira et prit soudain conscience de la route qui restait à parcourir pour rentrer à la maison.

« Papa, elle a laissé ses sandwiches. » À côté de lui, Daniel brandissait les petits paquets emballés que Letty avait préparés le

matin même. « Ils étaient là, par terre. Elle a oublié son déjeuner. »

Murray plissa le front, essayant de se souvenir de ce que sa fille avait dit à propos des sandwiches laissés à la maison. Bon, tant pis, pensa-t-il. Elle s'est trompée, c'est tout. Les femmes sont comme ça quand elles sont enceintes, elles ont la tête en l'air. Noreen était pareille.

« Je peux les manger, papa ? Je meurs de faim.

— Vas-y, elle n'est plus là pour en profiter, lui répondit Murray en mettant la clé de contact. D'ailleurs, garde-m'en un. »

Il s'était mis à pleuvoir. Les nuages gris qui les avaient menacés toute la journée se déversaient à présent sur le pare-brise. Murray démarra et fit lentement marche arrière sur le chantier naval. Soudain, il freina, projetant Daniel vers l'avant. Le sandwich qu'il portait à sa bouche alla s'écraser sur le tableau de bord.

« Attends une minute ! » s'écria-t-il. Son visage s'illumina : il associa l'image du panier vide à la précipitation avec laquelle sa fille s'était embarquée. « Où est passé son clébard ? »

« Une jeune épouse australienne a manqué le départ du bâtiment du HMS Victorious pour l'Angleterre. En effet, une interdiction de monter à bord a été déposée contre elle au dernier moment. Une fois la plainte abandonnée, la jeune femme a été immédiatement libérée et les autorités l'ont emmenée le plus vite possible au quai n° 3 du port de Woolloomooloo. Malheureusement, le navire transportant les six cents épouses était déjà parti. »

Sydney Morning Herald, 4 juillet 1946.

Premier jour à bord.

Le *Victoria* faisait deux cent trente mètres de long et pesait vingt-trois mille tonnes. Il était composé de neuf étages sous le pont d'envol et de quatre étages supérieurs menant au bâtiment vertigineux comprenant les postes de commandement. Il pouvait abriter dans son gigantesque ventre environ deux cents compartiments différents, des chambres et des réserves, sans compter les cabines spécialement construites pour héberger les jeunes mariées. Tout cela équivalait à peu près à la taille de plusieurs grands magasins ou immeubles de standing. Les filles de la campagne se disaient que le navire aurait pu contenir des centaines de vastes granges. Les hangars où les épouses dormaient, s'alimentaient et se distrayaient, faisaient à eux seuls cent cinquante mètres. Au même niveau, on trouvait les cantines, les toilettes, la chambre du capitaine et quatorze soutes et cambuses de différentes tailles. On y accédait par d'étroites coursives qui, si on se trompait de pont, pouvaient aussi bien mener à un entrepôt de maintenance des avions, qu'au poste d'équipage des mécaniciens ou qu'aux salles d'eau réservées aux jeunes mariées, ce qui avait déjà causé l'embarras de plus d'un matelot.

Le plan général du navire avait été placardé dans la cantine des épouses, et Avice l'avait étudié à plusieurs reprises. Elle ruminait, se disant qu'à la place de ces soutes à vivres et de ces salles de pliage de parachutes où trônaient des posters de pom-pom girls, il aurait dû y avoir, si tout s'était passé comme elle l'entendait, une superbe piste de danse pour les cabines de première classe. Ce navire était un monde étrange, régi par des codes et un règlement à peine compréhensibles,

par une vie quotidienne bien organisée, mais non moins mystérieuse. C'était un vrai terrier avec ses pièces au plafond bas, ses couloirs et ses vestiaires dont la plupart menaient à des endroits où les jeunes femmes n'étaient pas admises. Le bâtiment, pourtant immense, n'en était pas moins étroit, et très sonore pour ceux qui étaient logés à proximité des machines. Ça et là, des groupes de filles papotaient et des hommes s'affairaient à leur travail, parfois sans grande motivation. Entre les allées et venues des gens et la difficulté de se repérer dans les multiples coursives et les innombrables escaliers, il fallait souvent une demi-heure pour traverser un étage, on se cognait aux autres à moins de se plaquer contre les tuyaux qui couraient le long des murs pour les laisser passer.

Et Avice n'arrivait toujours pas à se débarrasser de Jean.

Bien qu'il y ait plus de six cents épouses à bord, ils avaient trouvé le moyen de les mettre dans la même cabine. En découvrant cela, Jean avait décidé de jouer un nouveau rôle : celui de la meilleure amie d'Avice. Oubliant opportunément l'antipathie réciproque de leur première rencontre au Club des Épouses Américaines, elle avait passé une grande partie de ces dernières vingt-quatre heures à la suivre comme un petit chien et à s'immiscer dans la conversation lorsqu'elle parlait avec quelqu'un d'autre, n'hésitant pas à s'imposer ni à feindre une complicité qui se serait installée entre elles à Sydney.

Il en était ainsi à chaque moment de la journée, que ce soit tôt le matin au petit déjeuner (« Avice, tu te rappelles cette fille qui cousait tout avec du fil de laine, même ses culottes ? »), lorsqu'elles déambulaient entre les ponts pour essayer de retrouver leur cabine (« Avice, tu te rappelles quand on a dû porter ces colliers d'anneaux de poulet en aluminium ? T'as toujours le tien ? »), ou bien quand elles faisaient interminablement la queue pour aller se laver (« Avice, tu portais une guêpière pour ta nuit de noces ? Moi, je trouve que ça fait quand même un peu snob d'en mettre tous les jours... à moins que t'essaies de plaire à quelqu'un... Hein ? Dis-moi ! ») Au fond d'elle, Avice sentait qu'elle aurait dû être un peu plus gentille avec Jean – surtout depuis qu'elle avait découvert qu'elle n'avait que seize ans –, mais décidément, cette fille était vraiment trop pénible !

De plus, Avice avait le sentiment que Jean ne lui disait pas toujours la vérité. Lors d'une discussion au petit déjeuner, celle-ci avait été loquace sur ses ambitions, elle voulait travailler dans un grand magasin où la tante de son mari avait un poste à responsabilités.

« Mais comment pourras-tu travailler ? Je croyais que tu étais enceinte ? lui avait froidement répliqué Avice.

— J'ai fait une fausse couche », lui avait répondu gaiement Jean. Avice lui avait jeté un regard sévère et sceptique. « J'étais très triste. »

Puis après avoir marqué une pause, elle avait ajouté : « Tu crois que je pourrais avoir du rab de bacon ? »

Tout en montant la dernière volée de marches, Avice se fit la réflexion que Jean n'évoquait presque jamais son mari, Stanley. Elle-même aurait bien aimé parler de lui plus souvent, mais lors des rares occasions où cela s'était produit, Jean avait essayé de lui arracher quelques confidences salaces, du genre : « Dis-moi, tu l'as laissé te faire l'amour avant votre nuit de noces ? » Mais il y avait parfois bien pire : « T'as pas eu peur la première fois que t'as vu son machin... tu vois ce que je veux dire... se dresser ? »

Avice finit par renoncer à essayer de se débarrasser d'elle. On les avait convoquées sur le pont d'envol à onze heures pour le discours de bienvenue du capitaine, il ne serait pas trop difficile de semer Jean au milieu de six cents femmes.

« T'aimes bien assister aux conférences qu'ils font là-dedans ? » cria Jean en mâchant un chewing-gum, tandis qu'elles passaient devant la salle de projection. La semaine prochaine, y'en a une sur les difficultés que ça implique d'épouser un étranger. »

Toute la matinée, Avice avait entendu sa voix s'élever régulièrement par-dessus les vibrations sonores des moteurs, couvrant celles des haut-parleurs qui sommaient le quartier-maître Gardner ou quelque officier marinier de se rendre au poste de commandement.

Avice feignit de ne pas avoir entendu Jean.

« J'irais bien à celle sur les difficultés qu'on rencontre la première année de mariage, continua cette dernière. Sauf que notre première année est passée à la trappe jusqu'à maintenant, il n'était même pas là. »

« L'équipage du *Victoria* fera en sorte que votre traversée jusqu'en Angleterre se déroule le mieux possible... Dans le même temps, souvenez-vous que vous n'êtes pas sur un bateau de croisière, mais que vous avez le privilège d'être invitées sur l'un des bâtiments de Sa Majesté. La vie à bord sera soumise au règlement et aux us et coutumes militaires. »

Sur le pont, les jeunes femmes s'étaient mises en ligne. Certaines, un peu nerveuses, gloussaient en écoutant le capitaine. Margaret, au troisième rang, trouvait qu'il se déplaçait comme si ses manches avaient été cousues le long de sa veste.

La mer, d'un bleu étincelant, était d'huile. Le pont – de la taille d'un champ d'un hectare – oscillait à peine. Margaret respirait l'air marin chargé d'embruns qui venaient se déposer sur sa peau; elle jetait des regards discrets sur le navire qui brillait sous le soleil. Pour la première

fois depuis qu'ils avaient levé l'ancre, elle profitait pleinement de ce sentiment d'espace et de liberté. Elle s'était attendue à avoir un peu peur une fois au large, si loin de la terre ferme. En réalité, elle appréciait de pouvoir contempler l'océan en toute quiétude tout en se demandant – avec curiosité et sans effroi – ce qui se cachait dans ses profondeurs.

À chaque extrémité du pont, des petites flaques d'eau de mer et de mazout reflétaient la lumière. Solidement attachés par des chaînes, les avions pointaient leur nez scintillant vers le ciel comme s'ils n'avaient qu'une envie : décoller. Entre ces appareils, au pied de la grande tour qu'on appelle l'îlot latéral, des groupes d'hommes en salopette observaient les jeunes femmes.

« Toute personne à bord d'un bâtiment de Sa Majesté doit se soumettre à la "loi sur la discipline navale" – ce qui signifie : pas d'alcool fort, ni vin ni bière. Il est interdit de fumer près des avions, et ce de jour comme de nuit. Plus important, ne déconcentrez pas les hommes et ne gênez pas leur passage lorsqu'ils travaillent. Vous avez le droit d'aller à peu près partout sauf dans les quartiers réservés à l'équipage. Mais rappelez-vous par-dessus tout que le travail ne doit jamais être interrompu. »

À ces mots, quelques filles jetèrent des œillades à la ronde; un marin leur fit un petit clin d'œil. Des rires épars parcoururent les rangs. Margaret poussa un profond soupir.

Jean, l'une des filles qui partageait sa cabine, s'était faufilée devant elle quelques minutes après le début du discours du capitaine. Elle se dandinait tout en se rongant les ongles. Toute la matinée, elle n'avait été qu'un moulin à paroles, jacassant à tort et à travers, exprimant son excitation d'être là, parlant du bateau et de ses nouvelles chaussures, bref, elles avaient eu droit à tout ce qui lui passait par la tête. Face à l'attitude sévère du capitaine et à la litanie des choses interdites à bord, Jean semblait provisoirement calmée, son agitation laissant place à de l'impatience.

« Vous avez peut-être entendu parler d'autres jeunes femmes qui ont eu la chance de pouvoir débarquer dans différents ports au cours de leur traversée. Gardez bien en tête que vous n'aurez pas ce genre d'occasions sur un navire de guerre. Vous aurez peut-être une chance de toucher terre à Colombo et à Bombay si la situation internationale le permet, mais rien n'est moins sûr. J'ajoute que les personnes qui ne seront pas de retour au bateau à l'heure prévue prennent le risque d'être laissées à terre. »

Le capitaine contempla les rangs d'un regard neutre, dépourvu d'a priori.

« Si vous avez une réclamation à faire sur quoi que ce soit à bord,

vous pourrez en informer les femmes officiers qui transmettront votre requête au capitaine de corvette. En attendant, vous n'avez accès ni aux chambrées ni aux postes d'équipage ni bien sûr aux chambres et au carré des officiers. Vous ne devez pas descendre plus bas que le pont hangar ni monter plus haut que le premier pont au niveau de la piste d'envol. Ne vous approchez pas des tourelles à canon ni des galeries qui y mènent, et ne grimpez pas dans les canots à bord.

» En fin d'après-midi, chacune d'entre vous recevra une petite brochure explicative qui vous éclairera sur tout cela. Je souhaite que vous la lisiez et veilliez à bien suivre toutes les consignes à la lettre. Je ne saurais insister suffisamment sur la gravité des conséquences pour celles qui choisiraient de ne pas les suivre. »

Le silence s'installa dans les rangs tandis que l'écho de ses paroles résonnait sur le pont. Margaret se sentit rougir en pensant à sa cabine qui se trouvait en bas, au niveau des hangars. Loin derrière elle, une femme pleurait.

« Il y a huit femmes officiers à bord. Elles sont là pour répondre à vos questions et vous assister pendant votre traversée. Les voici. » Il désigna quelques femmes debout à côté des Corsaire, toutes aussi austères et hautaines que le capitaine. « Chaque femme officier a sous sa responsabilité un groupe de cabines et sera toujours à votre disposition si vous avez besoin d'aide. » Puis, fixant d'un regard sévère les femmes en face de lui, il ajouta : « Les femmes officiers feront des rondes de nuit.

— Eh bien, voilà mon p'tit plaisir du soir qui passe à la trappe ! murmura la voisine de Margaret, ce qui provoqua quelques rires étouffés.

— Évidemment, si les femmes n'ont pas accès aux quartiers de l'équipage, ce dernier n'est pas non plus autorisé à se rendre ni dans les vôtres, ni dans vos cabines, sauf s'il doit y accomplir une tâche. Je me permets de vous répéter ce que je vous ai déjà dit : les femmes officiers feront des rondes pendant la nuit.

— Et les filles qui auront fauté seront jetées aux requins ! »

Cette repartie fut clairement entendue et fut suivie de gloussements ; il leur fallait évacuer une certaine tension.

« Ma parole, il nous prend pour des gamines, ou quoi ? » maugréa la fille à côté de Margaret en tripotant sa broche.

Le capitaine semblait sur le point d'achever son interminable discours. Il jeta un coup d'œil sur une petite note agrafée à ses papiers, réfléchissant apparemment à la pertinence de poursuivre. Après un instant d'hésitation, il releva la tête :

« Je suis également chargé de vous dire qu'un... un petit salon de

coiffure..., poursuivit-il en crispant la mâchoire. Un petit salon de coiffure a été installé à l'autre bout de la salle de repos adjacente à la cabine B. Le personnel de ce salon sera recruté parmi les passagères qui seront volontaires, si certaines d'entre vous désirent... proposer leurs services... »

Il posa les yeux sur ses papiers puis scruta les jeunes femmes d'un regard froid ou las. Il était difficile de le savoir.

« Il a l'air sympathique, murmura Margaret, tandis que le groupe commençait à se dissiper.

— J'ai l'impression d'être retournée à l'école, chuchota Jean, sauf qu'il y a moins d'endroits pour fumer. »

Highfield observa les jeunes femmes devant lui. Elles se donnaient des coups de coude, murmuraient, s'agitaient. Elles étaient incapables de se tenir tranquilles assez longtemps pour l'écouter énumérer la liste des règles et des consignes qui régiraient leur vie pendant les six prochaines semaines. Ces dernières vingt-quatre heures, certains de leurs comportements l'avaient indigné, et chaque conduite scandaleuse dont il avait pris note lui confirmait que l'idée de les embarquer à bord était catastrophique. Il aurait voulu télégraphier à McManus pour dire : « Vous voyez ? Je vous avais prévenu que ça se passerait comme ça ! » La moitié des femmes, hystériques, hésitaient entre le rire et les larmes. L'autre moitié ne cessait de boucher le passage, de se perdre dans les ponts inférieurs, de se blesser en oubliant de se baisser dans les coursives, gênant ses hommes ou bien l'arrêtant (lui, le capitaine !) sur son chemin pour lui demander, comme ce matin, où se trouvait la cantine qui servait des crèmes glacées. Pour couronner le tout, alors qu'il marchait dans une galerie, il avait senti une odeur ténue, non pas de mazout, mais de parfum. Un parfum ! Il n'y avait plus qu'à remplacer le pavillon du navire par une de leurs petites culottes et la coupe serait pleine !

Cependant, il convenait qu'il n'y avait pas de différence flagrante entre l'attitude de ces femmes et celle de ses hommes, mais il savait aussi que cela n'était qu'une question de temps. Pour l'instant, les jeunes filles étaient au centre de toutes les conversations, que ce soit dans le carré des matelots, des chauffeurs, des officiers et même des fusiliers marins. Il percevait une certaine agitation dans l'air, comme lorsqu'un chien sent l'orage approcher.

Peut-être était-ce simplement que rien ne s'était vraiment calmé depuis la mort de Hart. L'équipage avait perdu cette motivation enthousiaste qui avait fait sa force pendant les neufs derniers mois dans le Pacifique. Les hommes – ceux qui étaient encore là – s'étaient peu à peu renfermés sur eux-mêmes avec une tendance à la contestation et à l'insubordination. Depuis qu'ils avaient levé l'ancre, ils

les avaient surpris à plusieurs reprises en train de faire des messes basses et il se demandait jusqu'à quel point ils lui en voulaient. Il essaya de chasser ces idées de son esprit. Il n'aimait pas l'apparence de ces femmes. Les couleurs de leurs vêtements étaient trop criardes, leurs cheveux trop longs et leurs écharpes traînaient partout. Jusque-là, les tons monochromes gris et blancs de son navire étaient parfaitement assortis. La simple présence de couleurs était un facteur de déséquilibre, comme si on avait lâché autour de lui des oiseaux exotiques volant n'importe où et mettant tout sens dessus dessous. Nom de Dieu, certaines femmes portaient même des talons aiguilles !

Ce n'est pas que je n'aime pas les femmes, se répétait-il plusieurs fois par heure. Le problème, c'est que chaque chose et chacun doit rester à sa place. Il était un homme sensé. À ses yeux, son point de vue n'avait donc rien d'incongru.

Il reblia ses papiers sous son bras et aperçut quelques marins qui flânaient près des saisines – les chaînes qui tenaient les avions amarrés sur le pont.

« Nom d'un chien, vous n'avez rien de mieux à faire que de traîner là ? » leur cria-t-il. Puis il tourna les talons et marcha à grands pas jusqu'au vestibule.

Mon cher Joe,

Eh bien voilà, je suis sur Le Victoria avec les autres femmes.

Je peux d'ores et déjà affirmer ceci : je suis vraiment faite pour le plancher des vaches. Malgré sa taille, l'intérieur du bateau est affreusement étroit, on se cogne constamment contre des gens, et ce quel que soit l'endroit où l'on essaie de se rendre, c'est comme si je me trouvais en permanence sur le trottoir d'une grande ville, en pire. J'imagine que tu y es habitué, mais, moi, je regrette déjà les champs et les endroits déserts. La nuit dernière, je me suis même surprise à rêver des vaches de mon père...

Notre cabine, de quatre couchettes, ressemble à toutes les autres et se trouve dans ce qui devait être un gigantesque monte-charge. Nous sommes trois à la partager et les autres semblent être de gentilles filles. L'une, Jean, n'a que seize ans et, crois-moi si tu peux, elle n'est pas la plus jeune. Il y a apparemment deux filles de quinze ans à bord, toutes deux mariées à des Britanniques et voyageant seules. J'imagine la tête de mon père si je lui avais annoncé la décision de me marier à quinze ans ! (Même avec toi, mon amour.) Je partage aussi la cabine avec une fille qui parle très peu et qui a travaillé à l'Hôpital général australien dans le Pacifique. La troisième fille est assez snob. On ne peut pas vraiment dire que nous ayons beaucoup de choses en

commun, sauf que nous sommes toutes là pour les mêmes raisons.

Il semble qu'une des filles ait raté le départ à Sydney et qu'ils vont la transporter en avion jusqu'à Fremantle où elle embarquera. Tu vois, la Marine Royale fait son possible pour nous ramener jusqu'à vous.

Les hommes à bord sont plutôt gentils, mais nous ne sommes pas censées trop leur parler. Certaines filles font les idiots lorsqu'elles passent à côté de l'un d'eux. Tu verrais ça, on dirait qu'elles n'ont jamais vu un homme de leur vie et encore moins qu'elles en ont épousé un. Nous avons eu droit à un sermon du capitaine sur la façon de se conduire à bord et nous sommes constamment rappelées à l'ordre pour ne pas gaspiller l'eau. J'ai fait une toilette de chat ce matin, mais je ne me vois pas passer toute la traversée comme ça.

Je pense très souvent à toi et je trouve parfois un certain réconfort à me dire que nous voyageons, peut-être même à cet instant, sur le même océan.

Je suis sûre que le petit Joe Junior t'embrasse très tendrement (en ce moment, il me donne de grands coups de pied quand j'essaye de m'endormir).

Ta Maggie.

Elle n'avait pas tout raconté à Joe. Par exemple que la première nuit elle avait été incapable de trouver le sommeil. Entre le cliquetis des chaînes, les portes qui claquaient de tous côtés, les cris perçants des filles qu'on entendait rire bêtement à travers les murs minces comme du papier à cigarette, il était impossible de dormir. Sans compter les vibrations de l'immense vaisseau qui grognait comme un énorme animal préhistorique. En outre, des appels résonnaient tous les quarts d'heure environ : « Tous à vos postes ! » « Parez-vous à recevoir la barge sur tribord ! » « Quartiers-maîtres de manœuvre, au poste de combat ! » Dès cinq heures du matin, une chanson les réveillait par les haut-parleurs : « Hardi ! Hardi ! Tous sur le pont, on va hisser le pavillon... » Elle en avait entendu une version bien moins élégante chantée par les hommes : « Hardi ! Hardi ! Sortez du lit, fini la branlette, mettez vos chaussettes... » Elle ne lui avait pas parlé non plus des gens à bord qui ne représentaient pour elle qu'une longue liste déroutante de grades et de rôles à tenir, des fusiliers marins aux chauffeurs en passant par les pilotes. Ni que la cantine pouvait accueillir trois cents filles à la fois par service et que cela faisait un vacarme qui lui rappelait le vol des étourneaux quand ils fondent en piqué – au reste, le dîner de la veille était le meilleur qu'elle ait fait depuis deux ans. Une des premières coutumes qu'elles avaient appris à respecter – et dont l'importance avait été soulignée à maintes reprises – était ce qu'ils appelaient la « douche du sous-marinier » :

pour prendre sa douche, il fallait se mouiller en quelques secondes, se passer du savon avec le robinet fermé et se rincer le plus vite possible. L'officier de la Croix Rouge leur avait bien indiqué qu'il était vital de ne pas gâcher l'eau afin que les pompes aient le temps de dessaler l'eau de mer et de la remplacer par de l'eau douce et claire, afin que la traversée puisse se faire dans de bonnes conditions d'hygiène. Cependant, d'après ce qu'elle avait entendu dans les douches, elle était la seule à avoir respecté ces consignes.

Derrière elle, bien enroulée dans une couverture, Maudie Gonne, sa chienne, dormait. Après le discours du capitaine, Margaret s'était précipitée dans sa cabine (Daniel aurait dit : « s'était traînée lourdement ») pour calmer ses aboiements en lui donnant des biscuits qu'elle avait volés. Elle l'avait ensuite emmenée jusqu'aux toilettes en rasant les murs de peur qu'elle ne fasse ses besoins dans la cabine. Elle venait à peine de revenir à sa chambrée lorsque Frances était entrée. Elle s'était alors jetée sur sa couchette, une main posée sur la gueule de sa chienne, priant pour qu'elle ne fasse pas de bruit.

C'était vraiment un problème. Elle avait pensé avoir une cabine pour elle seule, comme c'était le cas de la plupart des femmes enceintes. Il ne lui était pas venu à l'esprit qu'elle doive partager sa chambre.

Elle se demanda si elle pouvait faire confiance à Frances, qui avait la couchette d'en face. Elle semblait sympathique, mais Margaret ne savait rien d'elle car elle était muette. De plus, Frances était infirmière, et les infirmières sont parfois très strictes en ce qui concerne le règlement et les interdits.

Margaret changea de position sur son lit pour en trouver une plus confortable. Elle sentait les vibrations des moteurs ronronner sous la coque. Elle avait tant de choses à raconter à Joe, tant d'impressions qu'elle aurait aimé lui communiquer sur cet endroit étrange, sur le fait d'être soudain transférée de sa ferme dans un monde où des filles s'extasiaient autant sur leur vie future que sur des marques de shampoings et de bas – « Mais où tu les as trouvés ? J'en ai cherché partout des comme ça ! » Au vu des confidences qu'elles échangeaient, on aurait pu croire qu'elles se connaissaient depuis des années et non depuis vingt-quatre heures.

Maman aurait été capable de voir dans leur jeu, pensa Margaret. Elle se serait adaptée à leur langage, elle l'aurait décodé et ensuite, elle en aurait démonté les rouages en leur lançant des remarques cinglantes. Si j'avais su qu'elle mourrait un jour, pensa-t-elle, j'aurais mieux écouté ce qu'elle me disait. J'aurais réfléchi à ses paroles plutôt que d'essayer de ressembler à mes frères. On ne vous dit jamais que la perte d'un être ne vous laisse pas seulement avec une peine immense, mais avec des questions, des centaines de questions qui ne

trouveront jamais de réponses.

Elle jeta un coup d'œil à sa montre. En ce moment, ils devaient être dehors, peut-être sur les tracteurs, arrachant les jeunes pousses d'arbres des pâturages, comme cela aurait dû être fait depuis cet été. Colm avait plaisanté en disant que ces semaines au milieu de femmes allaient la rendre folle. Son père avait répliqué que cela lui apprendrait peut-être certaines choses. Margaret parcourut d'un regard furtif les accessoires féminins qui l'entouraient : nylon, soie, tissus à fleurs, crèmes pour le visage et troussees à manucure. Elle n'aurait jamais pensé se sentir aussi étrangère à tout cela.

« Vous voulez mon oreiller ? » lui demanda Frances qui venait d'arrêter sa lecture. Elle pointait du doigt le ventre de la jeune femme.

« Non, merci.

— Si, si, prenez-le, vous ne devez pas être très bien installée comme ça. »

C'était sûrement la plus longue phrase qu'elle ait prononcée depuis qu'elle s'était présentée. Margaret hésita, puis, en la remerciant, accepta l'oreiller qu'elle cala sous sa cuisse. Ce qu'on lui avait dit était vrai, les couchettes étaient aussi larges et confortables qu'une planche à repasser.

« C'est pour quand ?

— Deux mois environ. » Margaret renifla et tapota son matelas pour le rendre plus moelleux. « Ça aurait pu être pire, ils auraient pu nous donner des hamacs pour dormir. »

L'autre fille bredouilla quelque chose, comme si, après avoir entamé la conversation, elle ne savait plus quoi dire. Elle retourna à sa lecture.

Maudie Gonne remuait et couinait dans son sommeil; ses pattes grattaient le dos de Margaret. Heureusement, le bruit qu'elle faisait était couvert par le ronflement des moteurs et par le bavardage des filles qui filtrait par la porte entrouverte. Il fallait pourtant trouver une solution. Maudie Gonne ne pouvait pas rester enfermée comme cela pendant six semaines. Même si elle ne sortait que pour aller aux toilettes, il y aurait bien d'autres moments où les autres filles seraient là. Et là, comment faire taire sa chienne ?

« Je m'en fous ! » pensa-t-elle en se retournant de l'autre côté. Entre le bébé qui bougeait constamment et toutes ces femmes qui lui tournaient autour à chaque instant de la journée, il lui était impossible de se concentrer pour réfléchir.

La porte de la cabine s'était ouverte et Avice s'avança en se souvenant qu'il fallait se baisser – elle n'avait aucune intention de se

présenter à Ian avec des bleus sur le front. Elle adressa un sourire aux deux filles allongées sur les couchettes du haut, qui étaient en fait des lits de camp de la Navy, surélevés et maintenus sur des sangles entrecroisées. Moins d'un mètre cinquante séparait les filles les unes des autres. Les petits casiers, conçus pour contenir un minimum de choses, et réservés aux affaires des jeunes filles, étaient soigneusement calés contre la mince paroi métallique qui servait provisoirement de mur de séparation entre les cabines.

Le tout était un peu moins grand que la salle de bains de sa maison en Australie. Aucune concession n'avait été faite à la féminité des passagères : les tissus étaient rudimentaires, les sols, nus, étaient du même gris uni que le bateau. Les seuls miroirs se trouvaient à l'intérieur des douches et étaient toujours embués. Les valises plus volumineuses qui contenaient le reste de leurs affaires avaient été entreposées sur le quatrième pont qui empestait le mazout. Elles ne pouvaient y accéder qu'en suppliant une des femmes officiers particulièrement acariâtre qui avait, à deux reprises, rappelé à Avice que la vie à bord d'un navire n'était pas un défilé de mode. D'après elle, c'était de la jalousie.

Avice était extrêmement déçue par ses compagnes de voyage. Au cours de ses pérégrinations dans le bateau, elle avait rencontré des filles toutes mieux habillées qu'elle, dont l'apparence lui plaisait et lui rappelait un milieu familial. Si elle avait pu voyager avec elles, cela aurait un peu compensé l'obligation de faire cette traversée sur cet horrible bateau. Au lieu de quoi, elle devait partager sa cabine avec une fille de ferme enceinte et une infirmière maussade (elle avait pourtant tellement espéré que ce ne soit pas une de ces m'as-tu-vu, qui, sous prétexte qu'elle avait probablement vécu des choses terribles, considérait les autres comme une bande de midinettes juste parce qu'elles essayaient de se distraire un peu). Pour couronner le tout, il y avait Jean.

« Salut les copines ! » Jean grimpa non sans difficulté sur la couchette au-dessus de celle de Margaret. On aurait dit un petit singe, avec ses bras et ses jambes nus et minces. Elle alluma une cigarette. « Avice et moi, on s'est un peu baladées sur le bateau pour voir ce qui s'y passe, y'a un cinéma à l'avant sur l'un des ponts supérieurs. Ça dirait à quelqu'un de venir regarder un film tout à l'heure ? »

— Non, merci beaucoup, répondit Frances.

— Eh bien, je crois que je vais rester ici à écrire quelques lettres, informa Avice qui venait d'escalader sa couchette placée tout en haut en essayant de baisser sa jupe d'une main pour cacher ses cuisses, ce qui fut loin d'être facile. Je suis un peu fatiguée.

— Et toi, Maggie ? » demanda Jean en passant la tête de sous sa

couchette.

Surprise de la voir apparaître, Margaret sursauta et se recroquevilla dans une curieuse position. Avice se demanda si cette compagne de voyage allait se révéler encore plus bizarre qu'elle ne le soupçonnait. Margaret parut se rendre compte de l'étrangeté de sa réaction; elle tendit la main derrière son dos pour attraper un magazine dont elle parcourut les pages avec nonchalance.

« Non merci, répondit-elle, je... je devrais plutôt me reposer.

— Ouais, c'est ça, repose-toi, dit Jean qui s'affala sur sa couchette en tirant une longue bouffée de cigarette. Il manquerait plus que tu mettes bas ici. »

Avice cherchait sa brosse à cheveux. Elle avait fouillé plusieurs fois sa trousse de toilette. Elle descendit de son lit et observa les autres filles. Maintenant que l'excitation du départ s'était dissipée et qu'elle avait pris conscience des conditions dans lesquelles elle allait faire la traversée, son humeur s'était assombrie. Elle n'avait plus le cœur d'en rire.

« Je suis désolée de vous déranger, mais vous n'avez pas vu ma brosse à cheveux ? » Elle trouva digne de ne pas s'adresser directement à Jean.

« Elle est comment ?

— En argent. Il y a mes initiales gravées au dos, mes initiales de mariée, AR.

— Elle est pas en haut, lança Jean, mais des trucs sont tombés des casiers quand il y a eu cette grosse vibration des moteurs tout à l'heure. T'as regardé par terre ? »

Avice se mit à genoux, maudissant le peu de lumière qui émanait de la seule ampoule pendue au plafond. Si au moins il y avait une fenêtre, elle y verrait bien mieux. En fait, cette cabine aurait été beaucoup plus agréable si elle avait eu vue sur la mer. Elle était persuadée que certaines filles avaient droit à un hublot. Elle ne comprenait toujours pas pourquoi son père n'avait pas insisté pour qu'elle en ait un dans sa cabine. Au moment où elle tendait le bras sous le lit de Frances, elle sentit quelque chose de mouillé et de froid en haut de sa cuisse. Elle poussa un cri perçant et sursauta en se cognant la tête contre la couchette de Frances.

« Mais qu'est-ce que c'est... »

Une douleur lui transperça le crâne, ce qui la fit trébucher. Elle descendit sa jupe sur ses cuisses et se retourna.

« Qui a fait ça ? Qui a voulu me faire une blague ?

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda Jean, les yeux grands

ouverts.

— Quelqu'un m'a touché... On a mis un truc froid et mouillé... »

Elle ne trouvait plus ses mots et cherchait le responsable autour d'elle comme si quelque maniaque s'était échappé pendant qu'elles avaient le dos tourné.

« Quelqu'un m'a touché... », répéta-t-elle.

Personne ne moufta. Frances la regardait en silence, le visage impassible.

« Je n'ai pas rêvé », lui dit Avice, énervée.

C'est alors que tous les regards se portèrent sur Margaret qui, penchée hors de sa couchette, murmurait quelque chose. Avice rougit, son cœur s'emballa, elle croisa les jambes et l'observa.

Margaret la regarda d'un air coupable. Elle se leva, alla fermer la porte et soupira :

« Oh, et puis à quoi bon... Je dois vous avouer quelque chose. Je croyais que j'allais avoir une cabine pour moi toute seule, que j'aurais un traitement spécial parce que je suis... »

Avice recula d'un pas, ce qui était un exploit dans un espace aussi réduit.

« Tu es quoi ? Oh ! tu ne serais pas une de ces... débauchées ? Mon Dieu, dites-moi que ce n'est pas vrai... »

— Une débauchée ? répéta Margaret.

— Je n'aurais jamais dû monter sur ce bateau...

— Parce que je suis enceinte, idiote ! Je pensais être seule parce que je suis enceinte.

— Est-ce que tu creuses une sorte de nid dans ta couchette ? demanda Jean. Ma chatte faisait ça quand elle attendait des petits. Quelle pagaille ça mettait !

— Non, répondit-elle, rien de tel. Écoutez, j'essaie de vous dire quelque chose. » Ses joues étaient écarlates.

Avice croisa les bras sur sa poitrine comme pour se protéger.

« Est-ce ta manière de t'excuser ? »

— Ce n'est pas ce que vous croyez », fit Margaret en secouant la tête. Elle se mit à quatre pattes par terre et émit un son attendri. Quelques secondes plus tard, elle sortait un petit chien du fond de la couchette.

« Les filles, je vous présente Maudie Gonne », annonça-t-elle.

Quatre paires d'yeux s'étaient fixées sur la chienne qui les regardait nonchalamment.

« Je le savais ! Je savais que tu nous cachais quelque chose ! s'exclama triomphalement Jean. Quand on était sur le pont d'envol, tu avais l'attitude d'un renard qui vient de voler une poule.

— Oh, c'est pas vrai ! grimaça Avice. Tu veux dire que c'est ça qui m'a...

— Ces guêpières attirent même les chiens, hein, Avice ? ironisa Jean.

— Les chiens ne sont pas admis à bord, observa Frances en scrutant l'animal.

— Je sais.

— Je suis désolée, mais je ne vois pas comment tu vas faire pour qu'il reste silencieux, fit observer Avice. En plus, il va empester toute la cabine. »

Un long silence tomba, tandis que les pensées non formulées flottaient dans l'air.

Finalement, l'inquiétude l'emporta sur le tact naturel d'Avice.

« Nous allons voyager sur ce machin pendant six semaines, et tu as une idée de comment il va faire ses besoins ? »

Margaret se rassit en se baissant suffisamment pour ne pas se cogner à la couchette qui la surplombait. La chienne s'installa sur ses genoux.

« Elle est très propre et j'y ai bien réfléchi. Vous n'avez rien remarqué la nuit dernière, non ? Je l'ai emmenée sur la plate-forme avant, une fois que vous étiez toutes endormies.

— Sur la plate-forme avant ?

— Oui, et ensuite j'ai nettoyé. Écoutez, elle n'aboie pas, elle ne sent pas mauvais et je me débrouillerai pour qu'elle fasse ses besoins sans que vous vous en aperceviez, mais je vous en prie, ne me dénoncez pas. Elle... elle est vieille... Ma mère me l'a donnée et..., s'interrompit-elle en foudroyant Avice du regard. C'est tout ce qu'il me reste de ma mère et il était hors de question que je l'abandonne, vous comprenez ? »

Les filles se regardèrent en silence. Margaret fixait le sol, rouge d'émotion. Elles ne se connaissaient pas encore assez pour se faire ce genre de confidences, elles le savaient.

« C'est juste pour quelques semaines, et j'y tiens énormément. »

Un nouveau silence s'installa. L'infirmière regarda ses chaussures.

« Si vous voulez essayer de la garder ici, je n'ai rien contre.

— Moi non plus, enchaîna Jean. Tant qu'elle ne mord pas mes chaussures, elle est plutôt mignonne, pour un rat... »

Avice se rendit bien compte qu'elle ne pouvait pas être la seule à se plaindre, sous peine d'avoir l'air sans cœur.

« Et comment allons-nous faire avec les fusiliers marins ?

— Les quoi ?

— Les soldats qu'ils vont poster devant notre cabine à partir de demain soir. Tu n'as pas entendu ce que disait cette femme officier ? Tu ne pourras plus la sortir.

— Un soldat ? Pour quoi faire ?

— Il sera là à partir de neuf heures et demie. Je suppose que c'est pour empêcher les hommes de monter nous violer, intervint Jean. Imagine un peu, mille hommes en rut qui dorment à quelques mètres en dessous de nous... Ils pourraient facilement enfoncer la porte et...

— Oh, mon Dieu ! Avice protégea sa poitrine de ses mains.

— Mais bon, fit Jean avec un sourire malin, c'est sûrement juste pour qu'on ne parte pas en vadrouille !

— Eh bien, il faudra que je la sorte avant que ce soldat n'arrive.

— Y'aura trop de monde sur le pont.

— Nous devrions peut-être le signaler à quelqu'un, proposa Avice, je suis sûre qu'ils comprendraient, et ils auront peut-être... un endroit pour ce genre de choses.

Un entrepôt où elle pourrait aller. Elle serait sûrement ravie d'avoir plus d'espace pour gambader, non ? »

Avice comprit que ça n'était pas tant l'histoire du chien qui la gênait que le fait que Margaret ait pu s'en sortir de cette façon. Elles avaient toutes dû peser leurs bagages jusqu'au dernier gramme, leurs colis de nourriture ne devaient pas excéder un certain poids, elles avaient laissé derrière elles leurs affaires préférées et cette fille avait le culot de transgresser le règlement.

« Non, répondit Margaret, le visage sévère. Tu as entendu le capitaine ce matin, nous sommes encore trop près de la côte australienne. Ils la mettraient dans un bateau et la renverraient à Sydney et je ne la reverrais plus. Je ne peux pas prendre ce risque, pas tout de suite en tout cas.

— On ne dira rien », certifia Jean en caressant la tête de la petite chienne. Évidemment, pensa Avice, Jean était le genre de fille partante pour tout ce qui pouvait défier l'autorité. « Hein, les filles ? On ne va rien dire ? Ça va être marrant. Tout à l'heure au dîner, je volerai pour elle un petit truc à manger.

— Avice, qu'en penses-tu ? » interrogea Margaret.

Plus tard, en y repensant, Avice se dit que dès le départ elle avait été étiquetée rabat-joie de service.

« Je ne vendrai pas la mèche, répondit-elle, la voix un peu rauque. Débrouille-toi simplement pour la garder le plus loin de moi, et si par hasard tu te fais prendre, dis-leur bien que nous n'avions rien à voir dans cette histoire. »

« Parmi les effectifs du navire se trouvaient trente-cinq à quarante Royal Marines, dont l'élégance et le raffinement contrastaient fortement avec nous autres "les simples matelots", ce qui ne manquait pas de nous étonner et de nous amuser. Avec leurs boutons en laiton brillant et leurs bottes impeccablement cirées, ils étaient vraiment trop méticuleux pour nous. »

L. Troman, matelot sur le *HMS Victorious*,
extrait de *Wine, Women and War*.

Deuxième jour à bord.

Afin de distraire les jeunes mariées, dont l'enthousiasme du départ aurait pu se transformer en mal du pays, *Le Victoria* leur proposa, au bout du deuxième jour, les activités suivantes, soigneusement énumérées dans le premier numéro du *Journal de la vie à bord* :

10 heures : Prêche protestant (pont E).

13 heures : Écoute de disques.

14 heures : Jeux sur le pont (pont d'envol).

16 heures : Atelier tricotage (fourni par la Croix Rouge : 10 grammes de laine rose ou blanche et deux paires d'aiguilles par fille).

17 heures : Conférence : « Le mariage et la vie de famille », par l'aumônier de la chapelle.

18 h 30 : Loto (salle de repos, pont principal).

19 h 30 : Messe catholique.

Contrairement à la conférence, les jeux sur le pont et le loto remportaient un franc succès. L'aumônier était assez austère et une passagère avait fait remarquer qu'elle ne voyait pas comment cet homme, qui semblait trouver les créatures féminines repoussantes, pouvait se targuer de leur donner des conseils sur le mariage.

Le journal, au nom très imaginaire, était édité par l'une des femmes officiers, aidée de deux jeunes filles. Il y était aussi mentionné les anniversaires de Mme Joséphine Darnforth, dix-neuf ans, et celui de

Mme Alice Sutton, vingt-deux ans. Il demandait à ses lectrices de rapporter quelques ragots et des dates d'anniversaire afin « d'agrémenter la traversée de petites choses agréables et divertissantes ».

« Des ragots, hein ? commenta Jean à qui on venait de lire l'information à haute voix. « J'te parie qu'avant la fin du voyage ils auront de quoi remplir une vingtaine de ces fichus journaux. »

Avice avait quitté la cabine assez tôt pour se rendre au prêche protestant, se disant en son for intérieur qu'elle rencontrerait peut-être plus de gens de son rang à la chapelle. Elle avait été très surprise lorsque Margaret avait annoncé qu'elle irait à la messe catholique. Elle n'avait encore jamais rencontré de papiste, comme sa mère les appelait. Cependant, elle prit garde de ne pas laisser paraître qu'elle était désolée pour elle.

Après avoir clamé haut et fort qu'elle était allergique à toute sorte de religion (à cause d'une histoire malheureuse avec un frère des Écoles chrétiennes), Jean se maquillait et se préparait pour la séance d'écoute de disques. Elle se disait qu'on allait peut-être danser et déclara que l'envie de sortir de cette cabine et de se lancer sur la piste la démangeait autant qu'un « wallaby cul nu sur une termitière ».

Margaret, allongée sur son lit, une main sur son chien, lisait l'un des magazines d'Avice. Elle poussait de temps en temps un petit rire moqueur.

« On raconte ici qu'il ne faut pas dormir trop souvent sur le même côté du visage, parce que ça donne des rides. Mais comment dormir autrement ? »

Puis elle se souvint qu'Avice, la nuit précédente, sur la couchette au-dessus de celle de Frances, se tenait étendue toute droite sur le dos malgré la gêne que lui procuraient les bigoudis qui recouvraient sa tête. Elle décida de ne plus faire ce genre de remarque tout haut.

Sur ce, Frances sortit de la cabine sans mot dire. Elle était habillée d'un pantalon kaki et d'une chemise à manches courtes, tenue qui se rapprochait le plus de son ancien uniforme. Elle s'était glissée dans le couloir, saluant les filles qu'elle croisait, et avait descendu l'escalier.

Frances avait dû taper deux fois avant d'obtenir une réponse. Arrivée sur le pas de la porte, elle vérifia à plusieurs reprises le nom inscrit dessus.

« Entrez. »

Elle fit quelques pas dans l'infirmerie. De haut en bas, les murs étaient tapissés de bouteilles et de bocal mis à l'abri sur d'étroites étagères vitrées. Un homme habillé en civil se trouvait derrière le

bureau; ses cheveux roux plaqués sur sa tête formaient comme un casque. Il avait des taches de rousseur, ses yeux étaient ridés, usés par de nombreuses années passées à ausculter ses patients. De là où elle se trouvait, il avait plutôt l'air de sourire.

« Entrez, entrez. La pièce n'est pas aussi mal rangée que vous pensez. »

Frances rougit un peu, mais elle se rendit compte qu'il plaisantait et avança vers lui.

« Alors, quelle est la raison de votre visite ? »

Il tapotait son bureau comme s'il suivait la cadence d'une inaudible musique.

« Aucune raison particulière. » Elle se redressa, aussi raide que sa chemise empesée. « C'est vous, le chirurgien ? M. Farraday ? »

« Non. » Il la regarda, se demandant s'il fallait l'éclairer sur ce point. « Vincent Duxbury. Passager civil. Je ne pense pas être celui auquel vous vous attendiez. Farraday... euh... n'a pas pu embarquer. Le capitaine Highfield m'a demandé de le remplacer, et franchement, vu les gais lurons qui occupent ce bateau, j'ai bien fait de venir. En quoi puis-je vous aider ?

— Eh bien, je ne sais pas si vous le pouvez, souffla-t-elle, perplexe... Du moins pas dans ce sens... J'étais... Enfin, je suis infirmière, ajouta-t-elle en tendant la main. Frances Mackenzie. J'ai entendu dire qu'on avait accepté des jeunes femmes pour donner un coup de main au secrétariat et des choses comme ça, alors j'ai pensé que je pourrais peut-être proposer mes services ici. »

Vincent Duxbury lui serra la main et lui fit signe de s'asseoir.

« Ainsi, vous êtes infirmière ? Je me doutais bien qu'il y en aurait quelques-unes à bord. Vous avez de l'expérience ?

— Cinq ans dans le Pacifique, répondit-elle. Ma dernière affectation était à l'Hôpital général australien, 2^e bataillon, 7^e compagnie de Morotai. » Elle se retint d'ajouter capitaine.

« Mon cousin était au Japon, en 1943. Et votre mari ?

— Mon... ? Oh. » Elle sembla un instant déstabilisée. « Alfred Mackenzie. Des fusiliers marins écossais.

— Les fusiliers marins écossais... », répéta-t-il lentement, comme si cela lui rappelait quelque chose.

Elle croisa les mains sur ses jambes.

Le docteur Duxbury se cala dans son siège, tripotant le goulot d'une bouteille en verre fumé. Il avait toujours sa veste sur le dos, bien qu'il paraissait être là depuis un bon moment. Soudain, elle s'aperçut que l'odeur d'alcool n'était pas seulement due aux produits médicaux.

« Et donc... »

Elle attendit un peu et évita de porter un regard trop appuyé sur l'étiquette de la bouteille.

« Vous voulez continuer à travailler en tant qu'infirmière pendant ces six semaines à bord ?

— Oui, si je peux être utile, dit-elle en prenant une profonde inspiration. Je sais traiter les brûlures, la dysenterie et m'occuper des systèmes digestifs abîmés. C'était souvent le cas des ex-prisonniers, nous en avons beaucoup à l'hôpital.

— Hum, hum !

— Je n'ai pas une grande expérience en gynécologie ou en obstétrique, mais j'ai pensé que je pourrais au moins m'occuper des hommes. Je me suis renseignée auprès du personnel du navire-hôpital *Ariadne*, à bord duquel j'ai aussi pratiqué, et ils m'ont dit que les membres d'équipage d'un porte-avions se blessaient souvent, surtout au moment des manœuvres d'envol et d'apportage.

— Bien vu, madame Mackenzie.

— Alors... ce n'est pas tant que je voudrais passer le temps à être utile, docteur, j'aimerais aussi saisir cette occasion pour compléter mon expérience... J'apprends très vite », ajouta-t-elle, car il ne semblait pas décider à répondre.

Il y eut un petit silence. Elle fut déconcertée par l'intensité du regard qu'il posait sur elle.

« Vous savez chanter ? demanda-t-il enfin.

— Pardon ?

— Chanter, madame Mackenzie... Vous savez... les comédies musicales, les hymnes, l'opéra. » Il commença à fredonner un air qu'elle ne connaissait pas.

« Non, je suis désolée.

— Dommage. » Il fronça le nez et tapa sur le bureau. « Je me disais qu'on aurait pu réunir quelques filles et monter un spectacle... C'est l'endroit rêvé, non ? »

Elle vit que la bouteille en verre fumé était vide. Elle ne distinguait toujours pas ce qui était inscrit dessus, mais l'odeur de ce qu'elle avait contenu se diffusait dans la pièce chaque fois que l'homme ouvrait la bouche pour parler.

Elle inspira profondément.

« Je suis sûre que ce serait une excellente idée, docteur. Mais pourrions-nous revenir au motif de ma visite...

— *Long ago and far away...* chantonna-t-il. Vous connaissez ?

Showboat ?

— Non, répondit-elle, ça ne me dit rien.

— Dommage. Le film... Le bateau-théâtre... *Old man river...* » Il ferma les yeux et continua à chanter.

Elle resta immobile, les mains crispées entre les genoux, se demandant si elle devait l'interrompre.

« Docteur ? »

La tête en arrière, il continua à fredonner tout bas, en enchaînant sur une petite mélodie très douce.

« Docteur ? Pourriez-vous me dire quand vous voudriez que je commence ?

— *He just keeps rollin...* » Il ouvrit un œil en finissant la phrase.
« *Mrs Mackenzie ?*

— Je suis en mesure de commencer aujourd'hui si vous voulez, si ça vous paraît... utile. J'ai peut-être un uniforme dans ma cabine. Je l'avais mis exprès dans mon sac de voyage. »

Il avait cessé de chanter et arborait un grand sourire. Elle se demanda s'il se conduirait ainsi tous les jours, en ce cas, il faudrait qu'elle compte les bouteilles en secret, comme elle l'avait fait avec le docteur Arbuthnot.

« Je vais vous dire une bonne chose, Frances. Je peux vous appeler Frances ? » Il pointa la bouteille vers elle. On aurait dit qu'il savourait cet instant où il se comportait en grand seigneur. « Je vais vous ordonner de sortir de mon cabinet.

— Pardon ?

— Ça vous en bouche un coin, ça, non ? fit-il en riant. Frances Mackenzie, vous avez servi votre pays et le mien pendant cinq ans. Vous méritez bien un peu de repos. Je vais donc vous prescrire six semaines de vacances.

— Mais je veux travailler.

— N'insistez pas, madame Mackenzie. La guerre est finie. Dans quelques semaines, vous allez vous lancer dans la mission la plus importante de votre carrière. Vous aurez des enfants avant d'avoir le temps de vous en apercevoir, et vous savez, une fois qu'ils seront là, votre expérience avec ces ex-prisonniers ressemblera à un camp de vacances. Les enfants, c'est du boulot. Croyez-moi, j'ai trois garçons – trois garnements – et une fille. » Il compta sa progéniture sur ses doigts puis hocha la tête, comme plongé dans une intense réflexion sur sa descendance. « C'est la seule tâche à laquelle vous devez vous consacrer à partir de maintenant. Ça, c'est un vrai travail de femme. En conséquence, même si je ne suis pas du tout contre l'idée de me

faire assister par une jeune femme aussi charmante, j'insiste sur le fait que, pour l'instant, vous devez profiter de vos dernières semaines de vacances. Allez chez le coiffeur, allez voir des films, faites-vous belle pour votre bon vieux mari ! »

Elle le regardait bouche bée.

« Eh bien, au revoir ! conclut-il. Allez, vous pouvez partir. »

Elle mit quelques secondes avant de comprendre que son offre avait été rejetée. Il lui fit un grand signe sans même serrer la main qu'elle lui tendait.

« Et puis, amusez-vous ! Et à l'occasion, revenez nous chanter quelques chansons ! *Make way for tomorrow...* »

En s'éloignant dans la coursive, elle entendait encore résonner le son de sa voix.

Le fusilier marin arriva une minute avant neuf heures trente. C'était un homme mince, aux cheveux bruns impeccablement lissés, dont les mouvements calculés et précis montraient qu'il était habitué à se mouvoir le plus discrètement possible. Il se mit en position à l'entrée du dortoir, les pieds à environ cinquante centimètres l'un de l'autre et s'adossa à la porte, les yeux fixés dans le vide. Sa mission était de surveiller les deux cabines de chaque côté de la leur ainsi que les cinq autres en face. D'autres soldats étaient en poste à intervalles réguliers devant chaque groupe de cabines.

« C'est bien notre chance, il y en a un posté juste devant notre porte », murmura Margaret.

Les jeunes femmes étaient restées à lire et à écrire sur leurs couchettes. Avice se faisait les ongles avec un vernis acheté à la coopérative dans la salle de repos. Le rouge n'était pas d'un ton particulièrement attrayant, mais elle avait ressenti le besoin de prendre soin d'elle, car jusque-là le voyage avait été assez épuisant. Elles entendirent s'approcher les pas du fusilier marin et aperçurent une partie de son uniforme à travers la porte entrouverte. Elles ne purent s'empêcher d'échanger un regard. Margaret vérifia d'un coup d'œil que sa chienne dormait bien. Elles se tinrent prêtes, au cas où l'homme entrerait pour les saluer ou leur donner des instructions. Il n'en fut rien : il resta immobile devant la porte.

À neuf heures quarante-cinq, Jean sortit de la cabine avec son paquet de cigarettes et lui en offrit une. Il refusa. Elle s'en alluma une et commença à lui poser des questions. « Où se trouve la salle de projection ? Les hommes ont la même nourriture que les femmes ? Vous aimez la purée ? » Il répondait par monosyllabes et sourit lorsqu'elle lui demanda comment il faisait quand il avait envie d'aller

aux toilettes. « Oh, Jean ! murmura Avice derrière la porte.

— Je suis entraîné à me retenir, répondit-il sèchement.

— Et vous dormez où ? minauda Jean, appuyée sur l'un des multiples tuyaux qui couraient le long du mur.

— Dans ma chambre, ma'ame.

— Et où se trouve-t-elle ?

— C'est confidentiel.

— Allez, faites pas le malin avec moi », le taquina Jean.

Le soldat continua à regarder droit devant lui.

« Je suis curieuse, c'est tout... » Elle s'approcha un peu et le dévisagea. « Allez, quoi... Faites un effort ! Mes petits soldats de plomb étaient plus bavards que vous...

— Écoutez, ma'ame... »

Elle était à l'évidence en train de passer à la vitesse supérieure. Les armes conventionnelles n'ayant pas marché, elle sortait maintenant l'artillerie lourde.

« En fait, j'ai quelque chose à vous demander... mais c'est un peu gênant. »

Le soldat semblait sur ses gardes. Il a raison, pensa Avice. De la pointe du pied, Jean traçait un petit dessin sur le sol.

« Ne le répétez à personne, mais je n'arrête pas de me perdre sur ce grand navire, dit-elle. J'aimerais bien me balader, sauf que je me suis déjà paumée à deux reprises et les autres filles se moquent de moi, alors je n'ose plus rien leur demander. Une fois, j'ai même raté le dîner parce que je ne trouvais pas la cafétéria. »

Le fusilier marin parut se détendre un peu. Il écoutait maintenant avec plus d'attention.

« Vous savez, c'est parce que je n'ai que seize ans. Je n'étais pas très bonne à l'école, la lecture, tout ça, c'était pas trop mon truc et... je n'arrive pas à lire le plan du bateau. Vous ne pourriez pas me l'expliquer, vous ? »

Le soldat hésita et acquiesça :

« Il y a un plan affiché sur le tableau, vous voulez que je vous

l'explique ? »

Il avait une voix grave et vibrante, on aurait dit qu'il allait se mettre à chanter.

« Oh ! vous feriez ça ? se réjouit Jean en prenant un air de chien battu.

— Sainte mère de Dieu, elle sait s'y prendre », souffla Margaret qui écoutait derrière la porte. Elle et Avice jetèrent un coup d'œil à l'extérieur. À présent, ils étaient tous les deux devant le plan, à environ cinq mètres, au bout du couloir. Margaret enfila rapidement une robe de chambre et prit sur son épaule un énorme sac de linge sale. Le soldat la salua puis se retourna vers Jean pour lui expliquer comment se servir du plan pour se rendre, par exemple, des hangars à la buanderie. Jean semblait captivée par ce que l'homme lui racontait.

« C'est quand même pas l'idéal pour elle, déclara Margaret quelques minutes plus tard, assise sur sa couchette tandis que la chienne essayait tant bien que mal de gambader dans la cabine en reniflant le sol. Ce n'est pas le genre de promenade qu'il lui faut... Elle est plutôt habituée à folâtrer dans les champs. »

Avice eut une folle envie de lui faire remarquer qu'elle aurait pu y penser avant. Elle s'étala de la crème hydratante sur le visage devant son petit miroir de voyage. Il était connu que l'air marin abîmait atrocement la peau, et pour elle, pas question de se présenter à lan fripée comme un abricot sec.

La porte s'ouvrit.

« Géniale ! s'exclama Margaret au moment où Jean entra, un grand sourire aux lèvres. Tu as été géniale. »

L'intéressée tira la porte derrière elle avec un petit air coquin :

« Eh bien, les filles, on a du charme ou on n'en a... » Elle s'interrompit. « Merde alors, Avice, tu ressembles à un poisson, la bouche grande ouverte comme ça ! »

Avice la referma.

« J'ignore comment te remercier, reprit Margaret. Je n'aurais jamais pensé qu'il bougerait de là, mais ton baratin, que tu ne savais pas lire et tout ça, c'était du grand art.

— Du quoi ?

— J'aurais jamais pensé à une chose pareille, tu es vraiment capable d'inventer des histoires au pied levé. »

Jean la regarda d'un air étrange.

« J'ai rien inventé du tout, ma pote. Je sais même pas lire, à part mon nom. Je ne suis pas instruite », ajouta-t-elle, les yeux rivés au sol.

Un silence gêné tomba. Avice essaya de comprendre si c'était

encore une blague de sa part, mais Jean ne riait pas.

« Qu'est-ce que c'est que cette odeur ? » lança celle-ci pour briser le silence. Elle se leva, agitant les mains devant son visage. Les filles se demandèrent ce qui lui prenait jusqu'à ce qu'une odeur pestilentielle envahisse les lieux.

« Désolée les filles, expliqua Margaret en faisant la grimace. Je vous ai dit que ma chienne était propre. J'ai jamais dit qu'elle ne lâchait pas de gaz. »

Jean éclata de rire, et Frances esquissa un sourire contrit.

Avice leva les yeux au ciel en rêvant au *Queen Mary* et essaya de chasser son amertume.

C'est au cours de la deuxième nuit que le mal du pays envahit Margaret. La cabine était plongée dans l'obscurité, mais elle restait éveillée, écoutant, comme la nuit précédente, le souffle régulier de ses camarades et le grincement de leurs couchettes quand elles se retournaient. Le sommeil ne la gagnait jamais quand elle se couchait, alors qu'elle était pourtant complètement épuisée.

Toutefois, elle avait cru s'en être bien tirée, l'extravagance de toute cette histoire ajoutée à l'excitation du départ l'ayant empêchée de trop penser à son nouvel environnement. À présent, au beau milieu de l'océan, sur ce navire qui glissait dans les ténèbres, elle fut prise d'une terreur inexplicable, du désir puéril de faire demi-tour et de retrouver le cocon familial dans la seule maison où elle ait jamais dormi.

Elle imaginait ses frères autour de la table de la cuisine – ils n'allaient plus beaucoup dans le salon depuis le décès de leur mère –, les jambes allongées, écoutant la radio ou jouant aux cartes. Daniel devait lire une bande dessinée avec Colm penché par-dessus son épaule. Son père, lui, était sûrement installé sur sa chaise, les mains croisées derrière la tête, laissant voir ses pièces râpées aux coudes. Les yeux fermés, se préparant à se mettre au lit, il devait s'endormir par intermittence. Letty était peut-être assise dans le fauteuil que sa mère occupait, en train de coudre ou d'astiquer quelque objet.

Cette chère Letty, qu'elle avait traitée d'une manière si peu élégante.

Obnubilée par l'idée qu'elle ne les reverrait plus jamais, elle se mordit férocement les doigts, espérant que la douleur physique chasserait ses pensées.

Margaret inspira profondément, passa sa main sous la couverture pour caresser Maudie Gonne, blottie contre elle. Elle n'aurait jamais dû l'emmener, c'était un acte purement égoïste. Elle n'avait pas envisagé qu'elle serait si malheureuse, coincée toute la journée dans cette cabine bruyante et exiguë. Les conditions étaient difficiles pour

Margaret, mais elle pouvait aller se dégourdir les jambes sur les autres ponts quand elle le voulait. « Pardonne-moi, murmura-t-elle à sa chienne. Je te promets de me rattraper quand nous serons en Angleterre. » Une larme coula le long de sa joue.

Derrière la porte, elle entendit le fusilier marin saluer silencieusement quelqu'un qui passait : sa position avait changé, elle le comprit au bruit de ses pieds sur le plancher métallique et au frottement de sa chemise contre la porte. Plus loin, les pas d'un groupe de gens résonnèrent bruyamment dans l'escalier en fer. Au-dessus d'elle, Jean murmura quelque chose, probablement dans son sommeil, et Avice tira sa couverture par-dessus sa tête ornée de bigoudis.

Margaret n'avait jamais eu à partager sa chambre, c'était un des avantages d'être une fille dans la famille Donleavy. Maintenant que la porte était fermée, que la lumière était éteinte et qu'il n'y avait pas le moindre courant d'air, la petite cabine devenait étouffante. Elle passa les jambes par-dessus sa couchette et resta là assise un moment. « Je ne peux pas faire ça, se dit-elle en ramenant sa chemise de nuit sur ses genoux. Il faut que je me reprenne. » Elle pensa à Joe, à l'expression encourageante et un peu moqueuse qu'il avait parfois : « Il faut te reprendre », disait-il. Elle ferma les yeux, essayant de s'accrocher à la raison qui avait motivé son départ.

« Margaret ? La voix de Jean perça le silence de la nuit. Tu vas où ?

— Nulle part, répondit Margaret en ramenant ses pieds sous la couverture. Je voulais juste..., commença-t-elle, incapable de s'expliquer. J'ai un peu de mal à m'endormir.

— Moi aussi. »

Jean avait une petite voix qui ne lui ressemblait pas. Margaret éprouva une vague pitié pour cette adolescente à peine sortie de l'enfance.

« Tu veux venir un moment ? » lui proposa-t-elle.

Dans l'obscurité, Margaret distingua les membres graciles de la jeune fille qui descendait rapidement l'échelle pour aller se blottir à l'autre bout de sa couchette.

« Y'a pas assez de place à côté de toi, avec ton bide. » Elles pouffèrent de rire. « Ne laisse pas ton bébé me donner des coups de pied et empêche ton chien de fourrer son nez dans ma culotte. »

Elles restèrent allongées tête-bêche. Margaret se demanda si sentir la peau de Jean contre la sienne la rassurait ou bien la dérangeait. Jean s'agita un peu, ses jambes gigotèrent comme prises d'impatience, ce qui fit dresser la tête de Maudie Gonne.

« Comment s'appelle ton mari ? finit par demander Jean.

— Joe.

— Le mien, c'est Stan.

— Tu me l'as déjà dit.

— Stan Castleforth. Il aura dix-neuf ans mardi. Sa mère n'était pas vraiment heureuse quand il lui a annoncé qu'il s'était marié, mais il paraît qu'elle s'est calmée maintenant. »

Margaret s'étendit sur le dos, le regard fixé dans l'obscurité, pensant aux lettres chaleureuses qu'elle avait reçues de la mère de Joe. Elle se demandait aussi si c'était le courage ou l'inconscience qui avait poussé cette toute jeune fille à partir seule pour le bout du monde.

« Je suis certaine que tout ira bien entre vous une fois que vous aurez fait connaissance, affirma-t-elle, mais le silence qui suivit ses paroles laissait entendre le contraire.

— Il est de Nottingham, reprit Jean, tu connais ?

— Non.

— Moi non plus, mais il m'a dit que c'est de là que venait Robin des Bois. Il doit y avoir une forêt pas loin. »

Jean s'agita de nouveau et Margaret l'entendit chercher quelque chose à l'autre bout de la couchette.

« Ça t'embête si je fume ? chuchota-t-elle.

— Non, vas-y. »

Une petite flamme éclaira alors le visage de Jean, concentrée sur sa cigarette. Elle secoua l'allumette pour l'éteindre et la cabine se retrouva dans l'obscurité.

« Tu sais, j'pense beaucoup à Stan, continua Jean. Il est beau comme un dieu, toutes mes copines sont d'accord là-dessus. Je l'ai rencontré à l'entrée d'un cinéma, et lui et ses copains nous ont proposé de nous payer la place. Le film, c'était la comédie musicale *Ziegfeld Follies*, en Technicolor. » Elle souffla de la fumée. « Il m'a dit qu'il n'avait pas embrassé une fille depuis qu'il avait quitté Portsmouth, et vu qu'il était dans l'armée, je pouvais pas lui refuser ça. Le film n'était pas arrivé à *This heart of mine* qu'il avait déjà une main sous ma jupe. » Margaret l'entendit chanter tout bas la mélodie. « Je me suis mariée dans une robe confectionnée avec de la soie de parachute. Ma tante Mavis l'avait obtenue d'un G.I. qui vendait des radios au noir. Mais ma mère n'était pas trop d'accord. » Elle fit une pause. « En fait, je m'entends beaucoup mieux avec ma tante. Ça a toujours été le cas. D'après ma mère, je ne suis qu'une bonne à rien. »

Margaret se tourna sur le côté en pensant à sa propre mère. Une mère omniprésente, autoritaire, toujours sur les nerfs et constamment en train de remettre la barrette de ses cheveux en place. Elle sentit

qu'elle avait la bouche sèche.

« Vous avez fait ça différemment pour... tu vois ce que je veux dire ?

— Quoi ?

— Eh bien, j'veux dire, vous avez fait l'amour spécialement... pour avoir un bébé ?

— Jean !

— Quoi ? s'indigna Jean à voix haute, faudra bien qu'on m'explique. »

Margaret se mit sur son séant en prenant garde de ne pas se cogner à la couchette supérieure.

« Tu dois bien le savoir.

— Si c'était le cas, tu crois que je te le demanderais ?

— Tu veux dire qu'on ne t'a jamais raconté... toutes ces histoires de cigogne et de petite graine ?

— Eh bien, je sais où il doit mettre son truc, si c'est ça dont tu veux parler, d'ailleurs j'aime bien ce moment-là, mais je ne vois pas comment ça se passe ensuite pour être enceinte. »

Choquée, Margaret resta silencieuse. Une voix s'éleva au-dessus d'elles.

« Si vous êtes assez vulgaires pour parler de ces choses-là en public, faites-le au moins en silence, il y en a qui essayent de dormir.

— J'te parie qu'Avice, elle, sait comment s'y prendre, gloussa Jean.

— Tu m'avais pourtant dit que tu avais perdu un bébé, intervint Avice d'un ton cinglant.

— Oh ! Jean ! je suis désolée », s'exclama Margaret en portant la main à sa bouche.

Il y eut un long silence.

« En fait, dit Jean, je n'étais pas vraiment enceinte. »

Margaret entendit Avice remuer sous ses draps.

« J'avais... Enfin, mes trucs avaient du retard, et mon amie Polly m'a expliqué que ça voulait dire qu'on était enceinte, donc j'ai dit ça parce que je savais que ça m'aiderait pour être autorisée à monter à bord, même si ça ne collait pas avec les dates, enfin tu vois ce que je veux dire. Ensuite, ils ont décalé deux fois ma visite médicale et quand j'y suis passée, j'ai raconté que je l'avais perdu et je me suis mise à pleurer parce qu'avec tout ça je commençais vraiment à croire à cette grossesse. L'infirmière a eu pitié de moi et m'a dit que personne n'était censé être au courant de la vérité et que la chose la plus importante était que je trouve un moyen de retrouver mon Stan. C'est sûrement pour ça qu'ils m'ont mise avec toi, Maggie. » Elle tira une longue

bouffée de cigarette. « Et voilà, c'était pas vraiment un mensonge », conclut-elle.

Elle roula sur le côté, attrapa une chaussure et écrasa son mégot sur la semelle. Soudain, sa voix devint plus dure et menaçante :

« Mais si l'une d'entre vous me balance, je pourrais toujours raconter que je l'ai perdu depuis que je suis montée à bord, alors vous fatiguez pas à cafter.

— Personne n'a l'intention d'aller raconter quoi que ce soit », la rassura Margaret en posant les mains sur son ventre.

Avice gardait un silence assourdissant.

Dehors, loin sur la mer, on entendit une corne de brume, c'était une note unique, longue et mélancolique.

« Frances ? interrogea Jean.

— Elle dort, chuchota Margaret.

— Non, j'ai vu qu'elle avait les yeux ouverts quand j'ai allumé ma clope. Tu ne vas rien dire sur moi, Frances, hein ?

— Non, répondit Frances depuis la couchette d'en face, je ne dirai rien. »

Jean descendit du lit. Elle donna une petite tape sur la jambe de Margaret et grimpa lestement sur son lit où elle s'installa dans un bruissement de draps jusqu'à trouver une position confortable.

« Bon, allez les filles, soyez honnêtes, lança-t-elle. Dites-moi qui aime bien faire l'amour ici et comment ça se fait qu'on tombe enceinte ? »

Au-dessus du pont d'envol, une bombe de cinq cents kilos – qui ressemble étrangement à un baril de bière – est accrochée sous le ventre d'un Stuka. Elle se détache tranquillement du redoutable petit avion et commence sa descente tranquille, comme un tonneau qu'on ferait rouler dans une cave. Entouré d'une formation d'avions de combat, le petit avion semble être à l'arrêt un moment dans le ciel, puis il plonge vers le navire, attiré vers le pont comme par une force invisible.

Le capitaine Highfield imagine ce genre de choses lorsqu'il pense à la façon dont il va mourir. Il pense à cela, mais aussi au mur de flammes bleues et blanches qui s'élèvent du pont du cuirassé et engloutissent la passerelle et le P.C. aviation. À ce moment-là, comme il l'a toujours supposé, il sera paralysé par la peur, et tout ce qui lui viendra à l'esprit est qu'il aura oublié de faire quelque chose. Une chose importante. Il se voit, terrorisé, aveuglé, vaguement conscient qu'il est ridicule de chercher ce qu'on a oublié de faire quand on est

sur le point de mourir brûlé vif.

Puis, au beau milieu de ce déluge de feu, tandis que les bombes s'abattent autour de lui et rebondissent sur le pont, tandis que ses narines se remplissent de l'odeur du mazout en feu et que ses oreilles refusent de rester sourdes à l'appel de ses hommes, il regarde vers le ciel et y cherche un avion, mais l'appareil n'est plus là. Il est lui aussi la proie des flammes jaunes. Elles s'attaquent aux ailes recourbées et au cockpit où l'on aperçoit encore, à l'intérieur, le visage de Hart, toujours intact, qui interroge le capitaine du regard.

Highfield pleure. « Je suis désolé, dit-il, mais il ne sait pas si le jeune homme peut l'entendre au cœur de ce brasier. Excuse-moi. »

Le capitaine se réveille, l'oreiller trempé de sueur. Le ciel est toujours aussi noir au-dessus de l'océan, et il murmure encore ces derniers mots dans le silence.

« Comme beaucoup d'autres, j'avais développé vis-à-vis du HMS Victorious des sentiments partagés, entre amour et haine. Nous détestions la vie à bord, mais nous étions fiers de ce navire en tant que bâtiment de guerre. Nous le maudissions entre nous, mais ne permettions à personne d'extérieur à l'équipage d'en dire du mal... Ce bateau avait eu de la chance. Et les marins sont très superstitieux. »

L. Troman, matelot sur le *HMS Victorious*,
extrait de *Wine, Women and War*.

Deux semaines plus tôt.

D'après ce qui était écrit dans le journal de bord, *Le Victoria* avait été en action dans l'Atlantique Nord, dans le Pacifique et, plus récemment, à Morotai où, grâce au Corsaire qu'il transportait, il avait repoussé les Japonais, mission dont il avait gardé des cicatrices. Ces dernières années, *Le Victoria*, comme tant d'autres, avait souvent fait escale dans les chantiers navals de Woolloomooloo. Il y faisait restaurer sa coque endommagée par les mines, colmater les trous creusés par les torpilles et les balles, réparer les importants dommages causés par le temps passé en mer, avant de reprendre le large avec à son bord des hommes qui, eux aussi, avaient été soignés et remis en forme pour replonger dans la bataille.

Le capitaine George Highfield était un homme à l'imagination fertile. C'est ainsi que, tout en marchant le long des bassins de radoub, il leva les yeux sur la coque du *Victoria* et des navires voisins, et se les imagina comme des amis. Il était en effet difficile de ne pas penser qu'ils avaient souffert de tout ce qu'ils avaient traversé, de ne pas leur prêter une vraie personnalité quand on savait qu'ils avaient été vos alliés et qu'ils vous avaient tout donné en affrontant les mers déchaînées et le feu nourri des ennemis. En quarante ans de service, Highfield avait eu ses favoris parmi ces bateaux : ceux dont il se souviendrait toujours, ceux sur lesquels l'osmose entre l'équipage et le navire avait été totale et où chaque homme aurait volontiers sacrifié sa vie pour le défendre. Il avait retenu ses larmes plus d'une fois au moment de quitter ces vaisseaux, mais il ne s'était jamais caché pour

pleurer lorsque certains avaient été coulés. Il se figurait que des générations de soldats avant lui avaient dû ressentir la même chose pour les chevaux sur lesquels ils avaient combattu.

« Mon pauvre gars », murmura-t-il en jetant un regard sur la coque trouée du bâtiment. Il ressemblait tellement à *L'Invincible*, son bon vieux navire.

Le chirurgien lui avait recommandé d'utiliser une canne pour marcher. Highfield le soupçonnait d'avoir fait savoir qu'il ne devrait plus reprendre la mer. « Ce genre de blessure met plus de temps à guérir à votre âge, avait-il fait remarquer à propos de la cicatrice blafarde cernée de lambeaux de chair brûlée, sur sa jambe, là où le métal avait tranché l'os. Je ne vous conseille pas de marcher tout de suite, capitaine. »

Mais Highfield avait quitté l'hôpital de son propre chef, le matin même. « J'ai un bateau à ramener à bon port », avait-il déclaré, ce qui avait clos la conversation. Il était hors de question qu'on le mette en invalidité à un moment aussi important.

Le chirurgien n'avait pas protesté et les autres membres de l'équipage non plus. D'ailleurs, Highfield avait parfois l'impression que les hommes ne savaient plus vraiment comment s'y prendre pour s'adresser à lui; il ne leur en tenait pas rigueur, il aurait probablement ressenti la même chose à leur place.

« Ah ! Highfield, on m'avait dit que je pourrais vous trouver ici.

— Bonjour, mon commandant. »

L'amiral s'avança vers lui sous la bruine et fit signe à l'officier qui le protégeait d'un parapluie de le suivre. Les mouettes tournaient au-dessus d'eux, plongeaient parfois vers la mer, et leurs cris se perdaient dans la brume.

« Comment va votre jambe ?

— Beaucoup mieux, mon commandant. Une jambe de jeune homme. »

Il vit l'amiral baisser les yeux pour regarder le membre en question. Comme le disaient ses hommes, lorsqu'on apercevait un amiral daigner sortir au grand jour, on ne savait jamais s'il fallait lustrer ses boutons de manchettes pour un passage en revue ou bien se tenir prêt à recevoir un savon. Mais McManus était un bon amiral, qui s'enquêrait toujours de la bonne marche des navires. Beaucoup d'autres se contentaient de rester assis dans leur bureau et ne montaient à bord qu'un jour avant le retour au port, s'arrogant ainsi un peu de la gloire qui revenait à l'équipage. Cet amiral, lui, était un oiseau rare, il cherchait toujours à savoir ce qui se passait sur les quais, réglait les conflits, demandait leur avis aux uns et aux autres,

posait question sur question. Rien ne lui échappait.

Highfield s'empêcha de déplacer le poids de son corps sur son autre jambe. Il se rendit soudain compte que McManus devait probablement être au courant de cette petite manie.

« L'envie m'a pris de jeter un œil à ce bon vieux *Victoria*, expliqua Highfield. Cela fait des années que je ne suis pas monté dessus, depuis que je suis parti à son bord en convoi dans l'Adriatique.

— Vous risquez de le trouver un peu changé, le prévint McManus, il a été rudement malmené au combat.

— On pourrait en dire de même pour beaucoup d'entre nous. »

Highfield n'était pas du genre blagueur, et McManus lui répondit par un sourire silencieux.

Les deux hommes qui marchaient lentement sur le quai adoptèrent inconsciemment le même pas.

« Vous voilà en forme et de nouveau prêt à appareiller, n'est-ce pas, Highfield ?

— Oui, mon commandant.

— C'est horrible, ce qui vous est arrivé, on a tous souffert pour vous, vous savez. »

Highfield ne détourna pas la tête et continua à regarder droit devant lui.

« Oui, poursuivit McManus, Hart aurait fait une belle carrière dans l'armée, c'était un pilote hors du commun. Fichue malchance, quand on pense que vous étiez si près de rentrer au pays...

— J'ai pris contact avec sa mère, mon commandant, quand j'étais à l'hôpital.

— Bonne idée. Vous êtes un homme bien. Je n'en attendais pas moins de vous. »

Il était presque gênant de s'entendre féliciter pour si peu. Highfield se sentait incapable d'ajouter quoi que ce soit – comme souvent lorsqu'il évoquait le souvenir du jeune homme.

Après quelques minutes de silence, l'amiral s'arrêta de marcher et se campa devant lui.

« Vous ne devez pas vous en vouloir pour ce qui s'est passé.

— Oui, mon commandant.

— J'ai appris que vous étiez un peu... déprimé. Eh bien, nous avons tous l'expérience de ce genre de pertes, nous avons tous passé des nuits blanches à nous demander si nous aurions pu les éviter. » Il posa des yeux interrogateurs sur le visage de Highfield. « Vous n'aviez pas le choix, tout le monde en est conscient. »

Highfield se raidit. Il lui était impossible de croiser le regard de l'amiral.

« Je vous assure. Et si les hommes qui sont encore membres de votre équipage connaissent une carrière aussi longue que la vôtre, ils en verront d'autres. Chassez cet événement de votre esprit, ce sont des choses qui arrivent. » La phrase s'arrêta net, comme s'il plongeait soudain dans ses pensées. Highfield resta silencieux, à l'écoute de ses pas sur le quai glissant. Au loin résonnaient le grincement et le bruit sourd des grues.

Ils étaient presque arrivés à la passerelle d'embarquement. D'où il se trouvait, Highfield apercevait les mécaniciens à bord en train de colmater les impacts dans le blindage. En entendant les coups de marteau et les perceuses, il en conclut que les soudeurs étaient à l'œuvre dans les hangars. Ils avaient travaillé dur pour remettre le bâtiment en état, mais une grande fissure carbonisée striait toujours la carcasse gris pâle du navire à tribord. Ce vaisseau ne gagnerait sûrement pas un concours de beauté, toutefois, en le regardant, Highfield sentit la détresse de ces dernières semaines s'apaiser.

Ils s'arrêtèrent au pied de la passerelle d'embarquement, les yeux plissés sous la bruine. Highfield eut un nouvel élan dans sa jambe et il se demanda s'il lui était possible de s'appuyer sur la passerelle sans que l'amiral s'en rende compte.

« Alors, Highfield, qu'allez-vous faire une fois rentré au pays ?

— Eh bien, je serai à la retraite, mon commandant, répondit-il, hésitant.

— Cela, je le sais bien. Je veux dire, à quoi allez-vous occuper votre temps ? Vous avez des hobbies ? Peut-être même une Mme Highfield que vous nous auriez cachée pendant toutes ces années ?

— Non, mon commandant.

— Ah bon ! »

Highfield crut déceler une once de pitié dans sa réponse. Il avait envie de lui dire qu'il n'avait jamais ressenti le manque d'une présence féminine à ses côtés. Pour lui, avoir des sentiments pour une femme impliquait ne pas pouvoir être heureux loin d'elle. Il avait vu des hommes se languir de leur femme quand ils étaient en mer, et se sentir étouffés par elle et par la vie de famille de retour à terre. Mais il ne se fatiguait plus à raconter ce genre d'histoires, le peu de fois où il s'y était risqué, les hommes l'avaient regardé d'une drôle de façon.

L'amiral se tourna vers *Le Victoria*.

« J'aime les gens qui brûlent la vie par les deux bouts, et j'imagine que vous n'auriez pas voué votre existence à la Marine si vous aviez eu en tête une femme qui vous attendait quelque part.

— Effectivement, mon commandant.

— Moi, mon hobby, c'est le golf. J'ai d'ailleurs bien l'intention de passer mes journées sur les terrains, une fois à la retraite. Et je crois que ma femme ne s'en plaindra pas, ajouta-t-il en riant. Avec le temps, elle a pris l'habitude de mener sa vie de son côté, vous voyez ce que je veux dire.

— Oui, répondit Highfield, bien qu'il n'en fût rien.

— Je ne suis pas pressé de l'avoir sur mon dos toute la journée.

— Je comprends.

— Enfin, vous n'avez rien à craindre de ce côté-là, n'est-ce pas ? Vous pourrez jouer au golf tant qu'il vous plaira.

— Je ne dirais pas que j'aime particulièrement cela, mon commandant.

— Ah oui ?

— Je suis plus heureux en mer. » Il avait presque exprimé le fond de sa pensée, c'est-à-dire qu'il ne savait pas vraiment ce qu'il allait faire et que cette incertitude le troublait. Les quarante dernières années de sa vie avaient été planifiées à la minute près, ses ordres de mission plus ou moins longs avaient décidé pour lui de l'organisation de ses jours, de ses semaines, et même de l'endroit du monde où il devait se trouver.

Certains estimaient qu'il avait de la chance d'achever sa carrière à la fin de la guerre. « Vous terminez votre parcours sur un coup d'éclat », blaguaient-ils, se taisant dès qu'ils prenaient conscience de ce qu'ils avaient dit.

« Je ramène mes hommes à bon port, et c'est une façon satisfaisante de terminer ma route », rétorqua-t-il. Il pouvait avoir l'air très convaincant parfois. À plusieurs reprises, il avait lutté contre le désir de demander à l'amiral de lui donner l'autorisation de continuer à naviguer.

« Vous allez monter à bord ?

— Je pensais aller y faire un tour, histoire d'inspecter ce qui s'y passe. On dirait qu'ils n'ont pas chômé. »

Maintenant qu'il était de retour sur le navire, Highfield se sentait réinvesti d'un peu de son autorité, d'une assurance et d'un sens de l'organisation qui lui avaient échappé pendant son séjour à l'hôpital. L'amiral ne répondit rien et monta la passerelle d'un pas vif, les mains croisées derrière le dos.

Le « renard », autrement dit le panneau de présence, avait été tourné contre le mur. Le capitaine s'arrêta dans l'embrasement de la porte, retourna le tableau et y glissa sa plaque d'immatriculation afin

de notifier sa présence à bord. Ce geste le rassura. Puis les deux hommes se baissèrent pour franchir l'écoutille avant d'entrer dans le hangar obscur. Seule une partie des néons avait été allumée. Highfield mit quelques minutes à s'habituer à l'obscurité. Autour de lui, des matelots fixaient avec des sangles d'énormes caisses qui tenaient à peine sur les étagères étroites, d'autres faisaient monter et descendre des seaux noirs remplis d'outils à destination des mécaniciens qui travaillaient au-dessus d'eux. Au fond d'un hangar, trois jeunes matelots repeignaient des tuyaux. Ils se retournèrent vers le capitaine et semblèrent se demander s'ils devaient le saluer ou non. Highfield reconnut l'un d'entre eux, un jeune garçon qui avait failli perdre un doigt dans une saisine quelques semaines auparavant. Le garçon le salua d'une main recouverte d'une petite poche en cuir. Highfield lui fit un signe de tête, content de voir qu'il était déjà de retour au travail. Il regarda au loin le gigantesque ascenseur qui hissait les avions sur le pont. Plusieurs hommes s'affairaient dessus. L'un, sur un petit échafaudage, soudait à intervalles réguliers des étais métalliques qui montaient jusqu'au pont d'envol. Highfield observa la scène, essayant de trouver une explication à cette installation, en vain :

« Hé ! vous, là ! »

Le jeune soudeur perché sur l'échafaudage souleva son masque de sécurité. Le capitaine s'avança au bord de l'ascenseur.

« Nom d'un chien, qu'est-ce que vous faites là ? » L'homme resta silencieux, l'air hésitant.

« Qu'est-ce que vous faites sur cet ascenseur ? Vous êtes devenu fou ou quoi ? Vous savez à quoi servent ces appareils ? Ils montent et descendent les avions ! Quel est l'abruti qui vous a dit de... »

L'amiral posa une main sur le bras de Highfield qui, abasourdi par ce spectacle inimaginable, mit plusieurs secondes avant de réagir.

« C'est ce dont j'étais venu vous parler.

— Vous vous rendez compte ? Cet idiot installe des supports métalliques sur les monte-charge, des supports de couchettes, nom de Dieu ! Vous devriez réfléchir un peu !

— C'est moi qui le lui ai ordonné.

— Pardon, mon commandant ?

— C'est à propos du *Victoria*. Quelques changements sont intervenus durant votre séjour à l'hôpital. Ce sont des ordres qui émanent de Londres. Ça ne sera pas une traversée de routine, comme vous l'imaginiez. »

Le visage de Highfield se décomposa.

« Encore des prisonniers ?

— Non.

— Pas des prisonniers ennemis, j'espère ? Vous vous rappelez les problèmes qu'on a eus sur...

— Bien pire, j'en ai peur, Highfield. » Il poussa un long soupir et regarda le capitaine droit dans les yeux. « Vous transportez des femmes. » Un silence interminable s'installa. « Naturellement, vous ramenez vos hommes au pays, mais vous avez en plus une drôle de cargaison : six cents jeunes mariées australiennes qui vont rejoindre leur mari en Angleterre. On utilise les ascenseurs pour y installer des couchettes supplémentaires. »

Le soudeur reprit son travail, et de nouveau le fer projeta des étincelles sur la surface métallique.

« Pourquoi sur mon vaisseau ? demanda le capitaine Highfield en se tournant vers l'amiral.

— C'est la guerre, Highfield, les gens se débrouillent comme ils peuvent.

— D'habitude, on les embarque sur des transports de troupes ou sur des paquebots, enfin sur des bâtiments où les repas sont préparés dans de bonnes conditions. Vous imaginez un porte-avions avec des filles, des bébés et je ne sais quoi d'autre ? C'est de la folie, expliquez-leur donc.

— Je ne vous cacherai pas que cette idée ne m'a pas vraiment séduit. Mais les ordres sont les ordres, cher ami, et puis tous les paquebots sont réquisitionnés, ajouta-t-il en lui donnant une petite tape sur l'épaule. Six semaines, ce n'est rien du tout. Le temps va passer sans que vous vous en aperceviez; en outre, avec ce qui est arrivé à Hart et cette histoire de mine, cela remontera peut-être le moral des troupes, ça leur changera les idées. »

C'est ma dernière traversée sur mon navire avec mes hommes, pensa Highfield, qui sentait une immense envie de hurler monter en lui, une vague de fureur née de l'humiliation. « Mon commandant, je...

— Écoutez, George, les coups de fil que j'ai reçus de Londres ont été plus qu'insistants sur cette affaire. Il y a une dimension politique derrière cette histoire de mariées. Les épouses de soldats britanniques manifestent déjà devant le Parlement parce qu'elles se sentent délaissées. Le haut commandement et le gouvernement australiens n'aimeraient pas que la situation dégénère. Par ailleurs, les hommes du pays n'ont pas apprécié qu'autant de femmes du pays épousent des étrangers. Des deux côtés, on est d'accord pour les emmener loin d'ici le plus vite possible et laisser les choses se tasser. » Son ton se fit plus conciliant. « Je sais que c'est difficile pour vous, mais mettez-vous à la place de ces filles. Certaines n'ont pas vu leur mari depuis

deux ans, voire plus. La guerre est terminée, elles sont impatientes de les retrouver. » Il remarqua à quel point la mâchoire de Highfield était crispée. « Encore une fois, mettez-vous à leur place, George. Elles ont hâte de rejoindre leurs époux le plus rapidement possible et sans créer de problèmes. Je suis sûr que vous comprenez...

— Les femmes à bord, c'est la plaie ! » Sa voix était à la mesure de sa colère, et plusieurs hommes à proximité s'arrêtèrent de travailler pour les observer. « Il est hors de question que je l'accepte ! Je ne laisserai pas ces femmes perturber la bonne marche de ce bateau. Il faut qu'elles le comprennent. Il faut qu'elles s'en rendent compte. »

« Il n'y aura pas de bébés ni d'enfants à bord. » Le ton de l'amiral était plus doux, mais aussi plus sec, comme s'il perdait patience. « Ces femmes ont été triées sur le volet. Elles sont toutes en grande forme, au pire il y en a peut-être quelques-unes qui sont enceintes.

— Et les hommes ?

— Il n'y en a pas, enfin bref, quelques-uns comme toujours, mais on ne saura cela que peu de temps avant d'embarquer. Je n'ai pas encore reçu les listes complètes à ce jour. » Il fit une pause. « Oh, mais vous parliez de vos hommes ! Eh bien, ils seront logés sur des ponts différents. Les ascenseurs où se trouveront les cabines leur seront interdits d'accès. Celles qui... sont enceintes résideront dans des cabines privées. Votre équipage pourra continuer à travailler comme d'habitude. À cela viendront s'ajouter des soldats afin d'éviter les intrusions indésirables dans les cabines, vous voyez ce que je veux dire ? »

Le capitaine Highfield se tourna vers son supérieur. Cette situation le mettait sous pression, son visage habituellement impassible paraissait tendu. Il mourait d'envie de lui expliquer combien ils avaient tort de lui imposer cela et combien il était convaincu que cette mixité allait engendrer des ennuis.

« Écoutez, mon commandant, certains de mes hommes n'ont pas été au contact de... enfin, au contact de femmes depuis des mois. Les installer à bord, c'est jeter une allumette dans une poudrière. N'avez-vous pas entendu parler des incidents sur *L'Audacious* ? Tout le monde sait ce qui s'est passé à son bord !

— Effectivement, nous avons tiré des leçons de ce qui est arrivé sur ce vaisseau.

— Ça ne marchera pas, mon commandant. C'est dangereux, ridicule, et cela va rendre l'atmosphère à bord insupportable. Vous savez à quel point il est difficile d'instaurer une bonne ambiance parmi l'équipage.

— Désolé, Highfield, ce n'est pas négociable.

— Cela nous a pris des mois pour rétablir un semblant d'équilibre parmi les hommes. Vous savez ce qu'ils ont vécu. Comment peut-on envisager de lâcher un groupe de filles au beau milieu de troupes en pensant que...

— Elles devront suivre des ordres très stricts. La Navy leur fournira une brochure...

— Qu'est-ce que les femmes comprennent aux ordres ? Dès que l'on rapproche des hommes et des femmes, c'est une source de problèmes.

— Voyons, ce sont des femmes mariées, Highfield ! déclara l'amiral d'un ton sévère. Elles vont rejoindre leur mari, vous devez en tenir compte.

— Commandant, avec tout le respect que je vous dois, cela montre l'étendue de votre compréhension de la nature humaine... »

Ces paroles restèrent en suspens, laissant les deux hommes pantois. Le capitaine Highfield reprit peu à peu sa respiration.

« Permettez-moi de me retirer, mon commandant. » Il attendit à peine le petit signe de tête habituel. Pour la première fois de sa carrière, il tourna les talons en partant furieux contre un supérieur.

L'amiral le regarda traverser le hangar et s'enfoncer dans les entrailles du navire. On aurait dit un lapin qui cherchait refuge dans son terrier. Dans certains cas, un tel manque de déférence pouvait mettre un terme à la carrière d'un homme, mais Highfield avait beau être un vieux râleur, McManus éprouvait un grand respect pour lui. Il ne voulait surtout pas qu'il termine sa carrière professionnelle en essuyant la honte d'être « passé au rapport ». Tout en faisant signe aux jeunes marins de reprendre leur travail, l'amiral songea qu'en toute honnêteté, s'il s'était agi de son navire, il aurait probablement eu la même réaction, et ce malgré l'amour qu'il portait à sa femme et à ses filles.

« Pendant la traversée, les épouses avaient droit à des réunions d'information et à des travaux pratiques sur la façon de faire des courses et de préparer des repas en utilisant le système de rationnement. Dans les dernières semaines du voyage, leurs portions avaient été réduites afin que les effets du changement ne soient pas trop violents lorsqu'elles passeraient à une alimentation rationnée. »

Daily Mirror, 7 août 1946.

Cinquième jour à bord.

La mer était aussi capricieuse et agitée que les femmes qui se trouvaient sur le navire. Les conditions se dégradèrent beaucoup lors de la traversée de l'étendue d'eau connue sous le nom de Sydney Heads. « C'est à l'épreuve de la Grande Baie australienne qu'on reconnaît les vrais marins », avaient coutume de répéter les hommes avec autant de jubilation que d'appréhension.

Après leur avoir donné l'illusion qu'ils n'avaient rien à craindre, on aurait dit que les éléments avaient décidé de les mettre face à leur vulnérabilité et à l'incertitude de leur destin. Le bleu rassurant de la mer s'assombrit et devint boueux, la houle se fit gigantesque et menaçante. La brise agréable et légère des premiers jours céda la place à de violentes rafales, puis à des tempêtes dont les pluies diluviennes s'abattaient sur les hommes en ciré qui s'évertuaient à arrimer plus solidement les avions aux ponts. Tel un homme accomplissant un effort gigantesque, le bateau gémissait sous leurs pieds chaque fois qu'il se soulevait et retombait dans les vagues.

Les passagères, qui avaient passé les jours précédents à déambuler sur les ponts comme des fourmis, disparurent d'abord les unes après les autres dans leurs cabines, puis en plus grand nombre. Celles qui parvenaient à stationner debout marchaient avec difficulté le long des ponts ou tentaient de rester campées sur leurs jambes, leur visage blême tourné vers les murs. Les réunions et les séances de gymnastique avaient été annulées depuis que l'équipage avait constaté que trop peu de femmes pourraient se lever pour y assister.

Les femmes officiers encore en état de marcher firent de leur mieux pour aller distribuer des médicaments contre le mal de mer.

Entre l'océan déchaîné qui assaillait le navire, la sirène qui hurlait régulièrement, les chaînes qui grinçaient et les avions qui heurtaient le pont, les filles ne parvenaient pas à trouver le sommeil. Avice et Jean (encore et toujours elle !), allongées sur leur couchette, étaient murées dans leur nausée respective. Avice souffrait en silence, mais elle était au courant de tous les symptômes de Jean qui, elle, ne lui épargnait aucun détail; comment son estomac s'était retourné, comment un simple bout de pain sec qui n'était pas passé l'avait amenée à se vomir dessus à la sortie de la cantine sur le pont supérieur, et comment cet horrible mécanicien qui les avait suivies jusqu'à la laverie avait mangé un sandwich au fromage juste sous ses yeux, histoire de lui donner carrément un haut-le-cœur. « Il a ouvert la bouche et...

— Ça va, ça va Jean, je vois le tableau, l'avait interrompue Avice en se bouchant les oreilles.

— Tu ne viens pas pour le goûter, alors ? demanda Margaret sur le pas de la porte. Il y a des rillettes. » Le chien était endormi sur la couchette, apparemment insensible au gros temps.

Jean était tournée vers le mur. Sa réponse fut inaudible.

« Bon, eh bien, allons-y, Frances ! Je crois qu'il n'y a que nous deux. »

Margaret Donleavy avait rencontré Joseph O'Brien dix-huit mois auparavant. Son frère Colm l'avait ramené du pub avec six ou sept de ses copains et ils étaient devenus ainsi des habitués de la maison Donleavy au cours des derniers mois de la guerre. Pour ses frères, c'était une façon de garder un peu d'animation dans la maison après le décès de notre mère, disait Margaret. Ils ne pouvaient pas supporter son absence, le silence assourdissant depuis sa disparition. Son père et ses frères ne voulaient pas les laisser seuls, Daniel et elle, pendant qu'ils noyaient leur chagrin au pub. Car en dépit des apparences, ils étaient attentionnés. Alors, pendant plusieurs mois, ils avaient ramené des gars du pub à la ferme, il y en avait parfois quatorze ou quinze à lanière de la camionnette. C'était souvent des Américains imbibés d'alcool fort ou de bière, ou des Irlandais qui entonnaient des hymnes du pays faisant monter des larmes aux yeux de Murray. Le soir, la maison était remplie d'hommes qui chantaient et buvaient, et parfois Daniel sanglotait, sans trop comprendre ce qui se passait.

« Joe était le moins agaçant, le seul à ne pas me demander de sortir avec lui, expliqua-t-elle à Frances en plongeant sa fourchette dans sa purée au milieu d'une cafétéria à moitié vide. Les autres se

comportaient avec moi comme si j'étais une servante, ils essayaient même de m'embrasser dès que mes frères avaient le dos tourné. Une fois, j'en ai frappé un avec une pelle parce qu'il s'était trop approché de moi dans la laiterie. » Elle rattrapa son plateau en métal qui était en train de glisser sur la table. « Il n'a pas demandé son reste. Une semaine après cet événement, Colm en a attrapé un, occupé à regarder par le trou de la serrure de la salle de bains pendant que je me lavais; avec Niall et Liam, ils lui ont flanqué une de ces roustes qu'il n'est pas près d'oublier. Après cela, ils ont cessé de ramener des hommes à la maison.

» Sauf Joe qui venait tous les jours. Il taquinait Daniel qui le trouvait très drôle, donnait des conseils à papa sur la ferme car son propre père en possédait une dans la région du Devon. Il m'observait discrètement, m'offrait des cigarettes et des bas de nylon trop petits pour moi.

» Finalement, je n'ai pu m'empêcher de lui demander pourquoi il ne tentait rien avec moi. Il m'a répondu que s'il restait assez longtemps chez nous, je finirais par m'habituer à lui parce qu'il ferait partie des meubles. »

Ils avaient fait leur première promenade ensemble trois mois, jour pour jour, avant que l'aviation américaine ne largue la bombe atomique sur Hiroshima. Ils s'étaient mariés quelques semaines plus tard. Margaret portait la robe de sa mère et Joe avait obtenu une permission pour l'occasion. Elle avait immédiatement su qu'ils étaient faits l'un pour l'autre. Joe avait un peu le même caractère que ses frères : il ne se prenait pas trop au sérieux et ne la prenait pas trop au sérieux non plus.

« Et il a été content pour le bébé ?

— Quand je lui ai annoncé que j'étais enceinte, il m'a demandé si le bébé devait arriver pendant la période d'agnelage, confia-t-elle avec un petit rire nerveux.

— Je vois, pas le genre romantique.

— Ah ça, le romantisme n'est pas son fort ! répondit Margaret. Mais cela m'est égal, je n'ai jamais été attirée par les mièvreries. Et puis, crois-moi, après avoir vécu toute ta vie avec des garçons de ferme, comment veux-tu associer le mot "romantique" à des hommes qui ont passé des années à coller d'une chiquenaude leurs crottes de nez sous la table de la cuisine... » Elle eut un grand sourire et engloutit une autre fourchette de purée. « Je n'avais même pas prévu de me marier. Pour moi, le mariage, ça rimait avec encore plus de cuisine à faire et encore plus de chaussettes à laver. » Elle baissa les yeux sur son ventre et son beau sourire s'éteignit. « Je me demande encore comment j'ai pu me retrouver dans une telle situation.

— Je suis désolée pour ta mère », soupira Frances. Margaret remarqua qu'elle s'était resservie, pourtant elle était mince comme un fil de fer. Pour sa part, elle n'aurait pas pu avaler un morceau de plus seins avoir des aigreurs d'estomac, à cause de la pression qu'exerçait le bébé. Pour le dessert, il y avait des blancs-mangers, des « petites nageuses » comme les surnommait le chef d'un sourire grivois, sans doute parce que ces desserts tout tremblotants dans leurs assiettes avaient des formes rondes appétissantes.

« Et comment est-elle morte ?... Excuse-moi, avait ajouté Frances en voyant rougir le visage blafard de Margaret. Je ne voulais pas... être trop curieuse. C'est une déformation professionnelle...

— Non, non, ce n'est pas grave », répondit Margaret.

Elles s'accrochèrent à la table, heureusement vissée au sol, et attrapèrent au vol le sel, le poivre et les gobelets qui dérapaient.

« D'un coup, lâcha-t-elle tandis que le tangage du bateau se calmait un peu. Elle était là, vivante, et une minute après, elle était... morte. »

Un silence presque total régnait dans la cafétéria, à l'exception des murmures de femmes assez courageuses ou résistantes pour rester assises face à un plat. On entendait parfois de la vaisselle ou un plateau tomber, victimes d'une autre déferlante. La longue queue des premiers jours avait disparu et les quelques femmes qui avaient encore un brin d'appétit lambinaient, indécises devant les plats cuisinés.

« Je trouve que c'est une bonne façon de s'en aller », observa Frances. Son regard fixe, posé sur Margaret, était d'un bleu vif et clair. « Elle n'a pas dû se rendre compte de grand-chose. » Elle se tut, puis ajouta : « Je t'assure que ça aurait pu être bien pire ».

Margaret aurait sûrement réfléchi à cette dernière phrase si elle n'avait entendu des gloussements dans un coin du réfectoire. Cela faisait quelques minutes qu'elles percevaient des éclats de rire féminins dans le fond, dont le son oscillait comme les vagues qui ballottaient le navire.

Les deux femmes se retournèrent et virent que les jeunes filles, loin d'être seules, avaient été rejointes par plusieurs mécaniciens en salopette. Margaret reconnut l'un d'entre eux, elle lui avait dit bonjour la veille lorsqu'il récurait le pont. Les hommes s'étaient rapprochés des femmes, qui semblaient apprécier cette attention masculine.

« On pourrait dire à Jean de les rejoindre, remarqua distraitemment Margaret avant de retourner à son assiette.

— Tu crois qu'on devrait leur rapporter quelque chose ? De la purée par exemple ?

— Le temps de revenir à la cabine, elle sera froide, objecta

Margaret. En plus, je n'ai pas vraiment envie que Jean mange ce truc au-dessus de ma couchette. Ça sent déjà assez mauvais comme ça. »

Frances contempla la mer par le hublot. La houle se soulevait et se balançait autour d'elles; les vagues venaient parfois s'écraser violemment contre la vitre.

C'est une fille réservée, présuma Margaret, le genre de personne qui semble toujours penser à autre chose lorsqu'elle vous parle.

« J'espère que Maudie Gonne va bien », dit-elle à voix haute.

Frances tourna la tête vers elle, comme dérangée dans des pensées lointaines.

« Je ne sais pas quoi faire, j'ai envie d'aller voir comment elle se porte, mais je ne supporterai pas de rester une minute de plus dans cette fichue cabine, cela me rend dingue ! Surtout avec les deux autres qui n'arrêtent pas de se plaindre. »

Frances acquiesça d'un petit signe de tête. Elle était de nature peu démonstrative, cependant elle se pencha vers Maggie afin que sa voix ne soit pas couverte par le bruit de la cafétéria :

« Nous pourrions l'emmener sur les ponts plus tard, si tu veux, histoire de lui faire prendre l'air. Tu la mettras dans ton panier en osier et nous la cacherions sous un gilet.

— Salut, les filles ! »

C'était le mécanicien. Margaret sursauta. Des passagères s'éloignaient, le regardant d'un air frivole par-dessus leur épaule. Il venait manifestement de les accoster.

« Salut, répondit-elle d'un ton sec.

— J'étais en train de causer avec mes potes là-bas, et on se disait que ce serait sympa de vous prévenir qu'il y a une petite « fête de bienvenue » organisée ce soir dans la salle de repos des mécanos. » À son ton et à son attitude, on voyait qu'il n'en était pas à son coup d'essai.

« C'est gentil d'avoir pensé à nous, répondit Margaret en sirotant son thé, mais il y a un type qui surveille notre porte.

— Non, non, rien à craindre, les filles ! Ce soir, les gardiens de l'ordre moral sont dispensés de garde à cause du gros temps. Ce qui nous laisse une nuit ou deux de liberté. » Il adressa un clin d'œil à Frances – tic qu'il devait avoir pris au berceau. « Ça va être sympa, on a de quoi boire, on jouera aux cartes et peut-être qu'on pourra vous apprendre un ou deux jeux typiquement anglais. » Margaret leva les yeux au ciel :

« Très peu pour nous, merci. »

Il sembla surpris et vexé.

« Des jeux de cartes, mademoiselle, des jeux de cartes, j'vous assure. Je sais pas à quoi vous pensiez. Mince alors, vous êtes une femme mariée, ça s'fait pas... »

Malgré elle, Margaret ne put s'empêcher de rire :

« Eh bien, une partie de cartes, pourquoi pas ? Vous jouez à quoi ?

— Au gin, au newmarket, ou bien à ce bon vieux poker.

— Le seul jeu qui en vaille la peine, le poker, approuva-t-elle, mais je vous préviens, je ne joue pas pour des prunes.

— Ça, c'est le genre de filles qui me plaît bien.

— Faites bien attention, je vais vous battre si on joue ensemble. J'ai appris à jouer avec les meilleurs.

— Je tente ma chance. Je ne suis pas très regardant sur les gens à qui je prends de l'argent.

— Ah, ah ! Mais j'y pense, il y aura assez de place pour moi ? » dit-elle en repoussant sa chaise et en mettant en évidence son ventre proéminent. Elle attendit de voir sa réaction.

Il hésita une seconde.

« On vous fera de la place : dans la salle de repos des mécanos, il y en a toujours pour un bon joueur de poker. » Il y avait quelque chose de familier entre eux, comme s'ils s'étaient déjà rencontrés.

« Moi, c'est Dennis Tims. » Il lui tendit la main, elle la serra.

« Margaret... Maggie, O'Brien. »

Il fit un petit signe de tête à Frances qui ne lui avait pas tendu la sienne.

« On est juste en dessous de vous, quatre ponts plus bas. Descendez par les escaliers qui sont à côté de la salle d'eau des officiers, et quand vous entendrez des gens s'amuser, dirigez-vous au son de la fête. »

Il salua, commença à s'éloigner puis, s'adressant en aparté à Maggie :

« Si par hasard vous restiez coincée dans les escaliers, Mags, vous n'auriez qu'à crier, on vous enverra des copains qui viendront vous dégager de là. »

Margaret était tout excitée à l'idée de passer quelques heures en compagnie de ces hommes. Contrairement aux autres femmes, l'envie de flirter ne la démangeait pas, elle recherchait simplement cette ambiance masculine sans chichis qui lui rappellerait la ferme. Elle soupira longuement. La venue soudaine de ce Dennis lui fit penser combien cette vie au milieu de toutes ces femmes lui était pénible.

« Il a l'air sympathique, dit-elle gaiement en se levant péniblement

de sa chaise.

— C'est vrai, acquiesça Frances qui était déjà partie déposer son plateau sur le chariot de la plonge.

— Tu viens avec moi, Frances ? »

Margaret dut trotter un peu pour suivre cette longue femme élancée qui marchait à grands pas dans la coursiye, bien d'aplomb sur ses jambes malgré les violents mouvements du bateau. Elle remarqua que Frances regardait ailleurs quand Dennis leur parlait. Quelques minutes après, elle réalisa que, pendant les deux heures qu'elles avaient passées ensemble, la jeune femme ne lui avait rien raconté de sa vie.

Cher George,

J'espère que cette lettre te trouvera en bonne santé et que ta jambe va mieux. Je ne suis pas sûre que tu aies reçu ma dernière missive car je n'ai pas de nouvelles de toi depuis fort longtemps. Je me permets de mettre un numéro sur celle-ci afin que tu saches dans quel ordre elles sont expédiées. Ici, à Tiverton, tout va bien. Le jardin est magnifique et mes nouvelles plates-bandes s'y intègrent parfaitement. Patrick travaille beaucoup, comme toujours, et il a engagé un nouveau garçon pour l'aider car la comptabilité est compliquée. Cela porte à cinq le nombre de ses employés, ce qui représente une charge salariale assez conséquente vu le maigre chiffre d'affaires de ces dernières années.

J'ai vraiment hâte d'avoir de tes nouvelles, George. Je t'ai demandé plusieurs fois si tu voulais louer la maison de campagne qui se trouve en bordure du domaine de Hamworth. Je me suis entretenue personnellement avec Lord Hamworth (nous nous sommes rencontrés quelquefois lors d'une soirée mondaine organisée par sa femme), et il m'a dit qu'il serait heureux que tu la reprennes étant donné tes états de service remarquables. Mais il a besoin d'une réponse rapide, cher frère, car d'autres personnes se sont montrées intéressées. Il y a une enseignante à la retraite juste à côté, Mme Bames, une femme très bien, de Cheltenham. Nous nous sommes aussi chargées de te trouver une servante qui s'occupera de te préparer de bons petits plats.

Comme je te l'ai déjà dit, Patrick serait très heureux de te présenter la bonne société de Tiverton. Il compte parmi les membres importants du Rotary Club local et pourrait t'introduire auprès des gens influents du coin. Maintenant que tu vas avoir un peu de temps pour toi, peut-être aimerais-tu t'inscrire au club automobile local ? Ou peut-être faire un peu de voile ? Je suis certaine que les bateaux resteront ta passion, et ce jusqu'à la fin de tes jours.

Un autre retraité de l'armée et sa femme viennent de s'installer dans le village. Je crois que lui était dans la Royal Air Force, enfin, tu auras quelqu'un avec qui partager tes souvenirs de guerre. J'ai l'impression qu'il est assez réservé – il ne m'a pas dit un mot quand je l'ai croisé – et il semble avoir un problème à l'œil. Moi je pense que c'est une blessure de guerre, mais Marjorie Latham me soutient mordicus que non, qu'il lui fait de l'œil !

Je vais te quitter sur ces mots, George, non sans te dire que notre sœur va un peu mieux. Elle m'a demandé de t'écrire qu'elle ne sait comment te remercier pour tout ce que tu as fait pour elle et qu'elle espère pouvoir t'envoyer un petit mot très bientôt. Elle a fait face à cette disparition avec beaucoup de courage.

Je prie, comme toujours, pour que ta traversée se passe bien.

Ta sœur qui t'aime,

Iris

Assis dans sa chambre, le capitaine Highfield prenait enfin connaissance de cette lettre dont il avait repoussé la lecture depuis Sydney. Tout en lisant, sa main se crispait sur son verre de vin en cristal. La fourchette qu'il portait distraitement à sa bouche était restée en suspens depuis le début de sa lecture. Une fois la lettre terminée, il reposa sa fourchette et repoussa l'épaisse tranche de jambon fumé en gelée et les pommes de terre bouillies qui garnissaient son assiette.

Ce changement de temps avait tout pour lui plaire; il était plus facile de gérer la présence de ces femmes quand elles étaient enfermées dans leurs cabines et, à part deux cas de vomissements sévères et les quelques contusions d'une fille tombée d'une couchette supérieure, l'infirmerie n'avait pas été trop encombrée. Cependant, ces derniers temps, il pensait beaucoup au docteur de Sydney.

Au début, il avait mis cela sur le compte de l'humidité; cet élancement était sûrement dû à son rhumatisme qui se réveillait à cause du changement de pression barométrique. Mais la douleur dans sa jambe, de plus en plus présente, avait changé de nature, elle était plus aiguë, signe peut-être que la blessure était maligne. Il aurait dû aller la faire examiner, le docteur de Sydney avait beaucoup insisté sur ce point. Mais il savait que s'ils découvraient ce que lui suspectait, ils auraient une bonne raison de le priver de cette dernière traversée. Ils l'auraient rapatrié en avion. Et malgré la présence de toutes ces femmes à bord, commander ce vaisseau valait mieux que de rester à terre.

On frappa à sa porte. Instinctivement, le capitaine Highfield cacha sa jambe sous la table.

« Entrez ! »

C'était Dobson, une épaisse liasse de papiers à la main.

« Désolé de vous déranger, capitaine. Je vous apporte la liste actualisée des membres de l'équipage malades. Je me suis dit qu'il vous serait utile de savoir que cinq des huit femmes officiers ne sont pas en état d'assurer leur mission.

— Elles sont toutes souffrantes ?

— Quatre d'entre elles. La dernière doit rester allongée, elle est tombée dans les escaliers à côté du P.C. transmission et s'est foulé la cheville. »

Highfield vit que Dobson observait l'assiette qu'il n'avait pas touchée. Ce détail serait sans doute rapporté au mess des officiers et ils en chercheraient la raison.

« Mais qu'est-ce qu'elle fichait à l'extérieur du P.C. transmission ?

— Elle s'était perdue, mon commandant. » Le sol se déroba sous ses pieds, mais Dobson retrouva habilement son équilibre. Des gouttelettes d'eau giclaient sur le hublot et masquaient la vue sur l'extérieur.

« Un des mécaniciens a découvert deux jeunes femmes dans une soute du deuxième pont. Elles avaient trouvé le moyen de s'enfermer à l'intérieur. On dirait que certaines ne savent pas lire un plan. »

Le vin avait laissé un goût acide dans la bouche de Highfield qui soupira : « Qu'allons-nous faire pour les rondes de nuit ?

— Peut-être pourrions-nous réquisitionner quelques fusiliers marins, mon commandant. Clive et Nicol sont des gars fiables. Mais d'après moi, nous n'aurons pas trop de problèmes tant que durera la traversée de la baie. Selon mes estimations, la moitié d'entre elles sont suffisamment occupées à geindre sur leurs couchettes pour faire des bêtises. Les réfectoires sont presque tous vides. »

Dobson avait raison. Highfield espérait secrètement que le gros temps durerait tout au long des six semaines de traversée.

« Bon ! Demandez à ces hommes de se charger des rondes. Où en sommes-nous des réserves d'eau ?

— On ne s'en sort pas trop mal, mon commandant. Nous sommes presque au niveau optimal, bien que, si vous me le permettez, le système de recyclage de ce bon vieux navire soit assez fatigué. Certains appareils tiennent le coup grâce à la chance et à quelques rafistolages. N'empêche, pour l'eau, il vaut mieux que la plupart des filles restent au lit. Elles se lavent moins les cheveux, ça doit jouer, conclut-il avec un grand sourire.

— Oui, eh bien, j'ai réfléchi à ce problème. Veuillez à ce qu'on leur

rappelle la règle de la douche du sous-marinier, quelles comprennent bien qu'il est absolument obligatoire de la respecter. Dites-leur clairement que celles qui gaspilleront de l'eau seront privées de douche pendant les trois derniers jours de la traversée, juste avant de retrouver leur mari : ça devrait les mettre au pas. »

Dobson sortit de la chambre. Il y avait quelque chose d'énervant dans sa démarche assurée; il brigait le poste de capitaine. Highfield l'avait appris de la bouche de son maître d'hôtel à plusieurs reprises. Au cours de sa carrière, il avait assisté avec satisfaction à la promotion de certains de ses hommes qui avaient servi sous son commandement, mais quelque chose chez Dobson le gênait. Peut-être était-ce à cause de ce qui s'était passé avec Hart, ou encore parce qu'il était proche de la retraite; mais ce qui était sûr, c'est que Dobson le regardait désormais comme si le poste qu'il occupait ne lui appartenait plus, et ce malgré sa carrière et son grade. Highfield n'était plus considéré.

« Cet homme est un crétin », lâcha Rennick qui venait débarrasser l'assiette du capitaine. Au service de Highfield depuis dix ans, il s'exprimait avec l'assurance que lui conférait leur longue complicité.

« C'est un crétin, mais c'est le seul sous-officier que j'ai sous la main.

— Les hommes ne le respectent pas. Il ne vous servira à rien pour cette traversée.

— Vous savez, Rennick, crétin ou non, en ce moment, Dobson est le cadet de mes soucis. »

Le maître d'hôtel haussa les épaules, son visage d'Écossais ridé se creusa et ses yeux s'attardèrent sur le capitaine. Ils se regardèrent et surent qu'ils n'en pensaient pas moins l'un et l'autre. Lorsqu'il quitta la chambre, le regard du capitaine tomba sur la lettre étalée sur la table en acajou. Il prit son verre de vin dans une main, et de l'autre chassa la lettre qui atterrit dans la corbeille à papiers.

Dennis s'était trompé à propos du marine. Lorsque Margaret et Frances revinrent à leur cabine, il était là, la main levée, prêt à toquer à la porte.

« Hé ! cria Margaret en essayant, malgré son poids imposant, de courir sur le sol qui tanguait. Hé ! »

Il referma assez lentement la porte pour que Margaret puisse s'y glisser.

« Je peux vous aider ? demanda-t-elle, essoufflée, une main posée sous son ventre.

— Je vous ai apporté des biscuits. Ordre du capitaine, madame. Nous en apportons à toutes celles qui sont malades.

— Elles dorment, dit Margaret. Il vaut mieux ne pas les déranger, n'est-ce pas, Frances ? »

Frances jeta un coup d'œil à l'homme et détourna la tête.

« Non, c'est préférable.

— Mon amie Frances est infirmière, expliqua Margaret. Elle s'y connaît en malades. »

Un petit silence s'ensuivit.

« Ces biscuits leur feront du bien. » Le soldat tenait fermement la boîte dans ses mains. « Je vous les laisse, alors ?

— Oui, je vous remercie. » Margaret s'empara de la boîte en grimaçant de douleur. Le bébé n'aimait pas être secoué.

Le garde ne quittait pas Frances des yeux. Lorsqu'il s'aperçut que Margaret l'observait, il détourna rapidement le regard.

« Je ne suis pas de faction ce soir, dit-il. Plusieurs femmes officiers sont malades à cause de la tempête et donc je vais les relayer pour faire les rondes. Je peux venir ensuite surveiller votre cabine, si vous le désirez, j'en ai la permission. » Il parlait rapidement, en avalant ses mots, peu habitué aux conversations de la vie de tous les jours.

« Non merci, ça ira, assura Margaret avec un grand sourire. Mais c'est gentil de nous le proposer. Et puis, ce n'est pas la peine de nous donner de madame, c'est un peu trop... formel.

— Ce sont les ordres, madame.

— Ah ! c'est vrai, les ordres !

— Eh oui. » Il leur fit un petit salut militaire.

« Eh bien, à bientôt ! Et merci pour les biscuits. »

Margaret lui adressa un au revoir du bout des doigts, priant pour que Maudie Gonne, qui l'avait sûrement entendue, n'aboie pas.

Lorsqu'elle ouvrit la porte, Jean se réveilla. Son visage blême émergea des couvertures. Elle refusa de manger un biscuit et se redressa lentement, laissant apparaître une robe de chambre de finette ornée de petits boutons en forme de rose. Margaret remarqua qu'elle avait l'air incroyablement jeune.

« Tu crois qu'on devrait apporter quelque chose ? » Maudie Gonne était grimpée sur ses genoux et cherchait à lui lécher le visage.

« Apporter quelque chose où ça ?

— Au poste d'équipage des mécaniciens. On amène à boire ou autre chose ?

— Je n'y vais pas, dit Frances.

— Oh, que si, tu m'accompagnes ! Je ne peux pas y aller seule ! »

Jean leur jeta un regard interrogateur. Elle avait les yeux cernés.

« Aller où ? murmura-t-elle.

— Il y a une petite fête en bas, dit Margaret. J'ai rendez-vous pour une partie de poker. Je vais descendre après avoir fait faire un tour à Maudie. Allez, Frances, tu ne vas quand même pas rester toute la soirée ici, tu vas t'ennuyer.

— Mais je ne sais pas jouer au poker », répondit Frances. Au son de sa voix, Margaret sentit qu'elle avait tout de même un peu envie de venir.

« Je t'apprendrai.

— Hors de question que je reste ici toute seule, signala Jean en balançant ses jambes par-dessus la couchette.

— Tu es sûre ? Ça bouge pas mal sur le bateau.

— Je préfère ça plutôt que de continuer à vomir mes entrailles en compagnie de miss Sainte-Nitouche. » Sur ces mots, elle montra du pouce la silhouette endormie d'Avice dans la couchette opposée d'où pendait un grand peignoir en soie rose pâle.

« Je viens avec toi, il n'est pas question que je rate une fête. C'est la première chose amusante qui se passe ici depuis notre départ. »

Si Margaret trouvait leur cabine étroite, elle n'avait encore rien vu. Jamais elle n'aurait pensé qu'on puisse entasser autant de personnes dans un poste d'équipage à peine plus grand que le minuscule salon d'une maison ouvrière. Elles le repérèrent avant tout à l'odeur. Une odeur musquée, mais bien plus forte et plus concentrée que celle qui flottait dans les chambres de ses frères à la ferme. Quand elles arrivèrent devant la porte, les relents désagréables s'intensifièrent. C'était une odeur de corps masculins vivant dans la promiscuité depuis belle lurette, et plus ou moins bien lavés; un mélange de sueur, d'alcool, de cigarettes, de linge sale et d'autres choses auxquelles Margaret et Frances n'osaient penser. Cela n'était pas surprenant. Situé quatre étages en dessous d'elles, juste au niveau de la ligne de flottaison, le poste d'équipage n'était jamais traversé par le moindre courant d'air frais. Il se trouvait au-dessus de la salle des machines à tribord et était presque constamment secoué par les vibrations des énormes moteurs dont le ronflement régulier et assourdissant faisait trembler le sol.

« On devrait s'en aller », risqua Frances. Elle avait traîné les pieds jusque-là, regimbant de cursive en cursive. Margaret avait été obligée de la tirer par la manche, bien décidée à ce qu'elle s'amuse

pour une fois, même si elle devait y laisser sa peau.

« Il a bien dit à côté des toilettes des officiers, non ? Tu crois que c'est ça ? »

— Ne compte pas sur moi pour entrer vérifier », lança Jean. Le temps de sortir en cachette de leur cabine et de descendre, elle avait déjà repris des couleurs. Derrière elle, Frances trébucha et essaya de retrouver l'équilibre : le navire tanguait de plus en plus.

« Nous y sommes. Coucou, c'est nous ! héla Margaret en frappant timidement à la porte, peu sûre d'être entendue au vu du vacarme qui émanait de la pièce. Dennis, tu es là ? »

Il y eut une seconde de silence et le bruit repartit de plus belle, agrémenté de petits sifflements et de « Hou ! Hou ! ». Une voix s'éleva : « Attention les gars, on a de la visite ! » Plusieurs minutes s'écoulèrent pendant lesquelles Margaret et Frances se demandèrent s'il ne valait pas mieux repartir; quant à Jean, agenouillée, elle tentait vainement de voir ce qui se passait à l'intérieur à travers le rayon de lumière qui filtrait sous le seuil. La porte s'ouvrit brusquement. Dennis apparut, une bouteille contenant un liquide de couleur ambrée à la main. Il portait une chemise repassée qui sentait bon. D'un geste ample, il leur proposa d'entrer :

« Après vous, mesdames ! dit-il en se courbant, bienvenue au cœur de l'action du *Victoria*. »

Sur les trente-deux hommes logés dans ce poste d'équipage, la moitié étaient absents, ce qui n'empêcha pas les jeunes femmes de craindre qu'on leur saute dessus.

La première demi-heure, Frances resta adossée à l'unique petit pan de mur encore libre. La présence de ces hommes, dont certains étaient torse nu, semblait la terroriser, et elle ne voulait pas s'asseoir. Jean rougissait, pouffait de rire et s'exclamait d'une voix faussement sévère : « Bande de coquins ! » lorsqu'elle ne trouvait plus rien d'intéressant à dire, ce qui était souvent le cas. Ayant toujours vécu entourée d'hommes, Margaret était sûrement celle qui se sentait la plus à l'aise; devant son comportement naturel et enjoué, ils la traitèrent comme une sœur. En l'espace d'une heure, elle avait non seulement gagné plusieurs parties de poker, mais aussi répondu à bon nombre d'interrogations que se posaient les hommes. Quelles sont les plus belles formules à employer lorsqu'on écrit à sa chérie ? Comment tenir à distance une belle-mère envahissante ? Et, pour l'un d'entre eux, quelle couleur de cravate porter pour un mariage civil ? La pièce était enfumée et sentait l'alcool. Les hommes se laissaient aller parfois à jurer avant de s'en excuser promptement, prouvant ainsi qu'ils pouvaient faire un effort devant ces dames. Tout au fond, dans un coin, un homme maigre comme un clou, les cheveux roux plaqués sur

la tête, jouait de la trompette. Comme personne ne lui prêtait attention, Margaret en conclut qu'il s'agissait de son passe-temps du soir.

« Vous prenez un verre, mesdames ? » demanda Dennis en se penchant vers elles et en leur tendant des gobelets. Elles comprirent aussitôt que le règlement de la marine ne s'appliquait pas dans ce lieu : on échangeait de l'alcool, des cigarettes, de l'argent gagné en attendant la paye, tout cela filait de main en main. Frances, que l'on avait enfin convaincue de s'asseoir derrière Margaret, refusa son verre d'un petit signe de tête. De toute évidence, l'attention que lui portaient les hommes la laissait insensible. Elle était restée tellement longtemps le regard rivé sur ses chaussures que Margaret se sentit coupable d'avoir tant insisté pour la faire venir. Pendant ce temps, Jean avait déjà bu deux gobelets et déraillait de plus en plus.

« Doucement avec la boisson, Jean, lui murmura Margaret, rappelle-toi comment tu étais malade tout à l'heure.

— Le cher Davy, ici présent, m'assure que ça calme les maux de ventre, répondit Jean en poussant d'un léger coup d'épaule l'homme assis à côté d'elle.

— Ça kâlm les môau ? » Un des matelots, Jackson, trouvait leur accent fascinant et s'amusait à répéter leurs phrases en les déformant.

« Ne commence pas à gober tout ce qu'ils te racontent ! riposta Maggie en levant les yeux au ciel. Enfin, tu verras bien, mais je t'assure que ça va te faire autre chose que de calmer tes maux de ventre.

— C'est ce que t'a dit ton homme le soir où il t'a fait ça ? » demanda Dennis en montrant son ventre. Des rires gras s'élevèrent.

Sur les murs, des barres métalliques supportaient les hamacs. Les hommes avaient identifié chacun leur vestiaire au moyen de cartes postales ou d'étiquettes à leur nom écrites à la main. Dans un petit espace, sur le mur, des images de starlettes à demi nues se disputaient la place avec des photos floues et nettement moins glamour de leurs petites amies, de leurs femmes ou de leurs enfants souriants, images jaunies par la nicotine, souvenirs d'un autre monde vaste et lointain. Autour d'eux, les hommes qui ne jouaient pas aux cartes étaient allongés dans leur hamac, dormaient ou écrivaient des lettres, fumaient, lisaient ou observaient la scène, se contentant de la simple présence de ces femmes. Par respect, quelques-uns s'étaient un peu rhabillés. Ils avaient offert aux filles des bonbons acidulés, des cigarettes et leur avaient montré, assez fiers, des photos de leurs fiancées. En dépit de l'exiguïté de l'espace, Margaret n'eut pas l'impression d'être une proie potentielle comme elle le ressentait lorsque son père ramenait les gars du pub chez eux. Non, ces hommes étaient accueillants, sympathiques, et flirtaient gentiment

avec elles. Elle comprenait bien ce qu'ils ressentait, après des mois passés loin de leurs proches, ils prenaient simplement plaisir à côtoyer des jeunes femmes qui leur rappelaient un monde sans guerre, sans soldats et sans combats. Elle aussi parfois s'était contentée du souvenir de Joe, en apercevant des hommes qui portaient le même uniforme que lui.

« Frances ? Vous êtes sûre que vous ne voulez pas faire une petite partie ? »

Margaret venait encore de gagner. Dennis avait jeté ses cartes sur la table avec un sifflement d'admiration, lui promettant une revanche sans merci la prochaine fois qu'ils se reverraient. Car, pour lui, il était évident qu'ils se reverraient.

« Non merci, répondit Frances.

— Je suis pourtant sûr que vous feriez une joueuse redoutable. »

Il ne se trompait pas : son visage aux traits fins ne laissait transparaître aucune émotion, comme impénétrable; excepté Margaret, personne n'aurait pu deviner son embarras. Plusieurs fois, alors qu'elle évoquait la profession d'infirmière de la jeune fille, celle-ci lui avait fait signe de se taire pour ne pas avoir à parler de ses années de service. Et ce avec délicatesse. Mais Margaret percevait qu'il n'aurait pas fallu pousser le bouchon trop loin.

« Vous êtes copines, hein ? lui murmura Dennis.

— Oui, mais elle est un peu timide. » Margaret ne trouva rien à ajouter. Elle baissa la tête, gênée de prétendre être amie avec une fille qu'elle venait de rencontrer.

« Eing peu timideu, marmonna le matelot derrière elle.

— Ferme-la, Jackson. Alors, il est dans quel corps d'armée, ton homme ?

— Dans la marine, répondit Margaret. Il est mécanicien sur *L'Alexandra*.

— Mécanicien ? Hé, les gars, cette chère Maggie est des nôtres, c'est une femme de mécano ! Je savais que tu avais bon goût, je l'ai su dès que je t'ai vue.

— Et tu regardes toutes les femmes qui passent, je parie ! plaisanta Margaret en haussant les sourcils.

— Très peu sont aussi mignonnes », ajouta son copain.

Ils firent encore quatre ou cinq parties de poker. L'atmosphère se détendit et, le jeu aidant, les jeunes femmes se sentirent de moins en moins étrangères à ce monde. Margaret comprit tout de suite qu'elle n'avait rien à craindre de Dennis : c'était le genre d'homme à l'aise avec une femme dès que la possibilité de coucher avec elle était

écartée. Au départ, elle avait pensé que sa grossesse serait un handicap à bord, or elle se rendait compte que cela pouvait représenter un avantage.

Mieux encore, fait surprenant, ces hommes ne la traitaient pas comme une femme enceinte. Jusque-là, toutes les filles à qui elle avait parlé à bord lui avaient demandé à combien de mois de grossesse elle était, si c'était un garçon ou une fille, et si elle sentait qu'elle portait un « bon bébé » (elle s'était d'ailleurs demandé ce qu'était un « mauvais » bébé). Elle avait l'impression d'être de moins en moins une femme et de plus en plus une machine à pondre. Certaines voulaient toucher son ventre et lui confiaient à l'oreille, alors qu'elle ne leur demandait rien, combien elles aimeraient être à sa place. D'autres, comme Avice, regardaient son corps avec dédain ou n'en disaient mot, comme si elles craignaient que son état soit contagieux. Margaret abordait rarement le sujet d'elle-même, traumatisée par le souvenir de son père aidant les vaches à mettre bas; elle ne s'était toujours pas réconciliée avec son sort biologique.

Ils firent deux ou trois parties de poker de plus, et quelques-unes encore. La pièce était de plus en plus enfumée. Dans le coin, l'homme à la trompette joua deux chansons qu'elle ne reconnut pas, puis il entama *The Green Green Grass of Home* à un tempo rapide inhabituel; les hommes s'étaient arrêtés de jouer pour chanter. Jean se joignit à eux, massacrant la mélodie, se trompant dans les paroles de fin. Le buste rejeté en arrière, elle éclata de rire.

Il se faisait tard, la soirée semblait avancée – sans lumière naturelle et sans horloge sous les yeux, impossible de savoir si le temps s'était arrêté ou si les heures avaient défilé vers le petit matin. Le reste de la soirée se déroula entre des parties de poker gagnées ou perdues, les rires nerveux de Jean, le son de la trompette et des bruits qui pouvaient rappeler, avec un peu d'imagination, l'ambiance de la ferme.

Margaret abaissa son jeu et laissa une seconde à Dennis pour constater qu'il avait perdu.

« Allez, passez à la caisse, monsieur Tims !

— Je suis à sec, répondit-il en souriant, d'un air faussement navré. On peut s'arranger pour régler ça avec des cartouches de cigarettes ? Vous les donnerez à votre mari.

— Je vous les laisse, répondit-elle. J'aurais trop de peine à vous délester du peu qu'il vous reste.

— Nous ferions mieux d'aller nous coucher, il est tard. » Frances, qui n'avait pas prononcé une parole et était restée dans son coin, regarda ostensiblement sa montre. Puis elle observa Jean qui, allongé sur un hamac, ne cessait de rire en lisant une bande

dessinée prêtée par un jeune matelot.

Il était minuit moins le quart. Margaret se leva avec peine, triste de devoir partir.

« C'était une bonne soirée, les gars, dit-elle, mais il vaut mieux qu'on y aille tant que les gardes ne sont pas revenus.

— Ah bon ? On n'a pas envie d'être renvoyée au pays dans un canot de sauvetage ? »

À son expression, on put voir que, l'espace d'une seconde, Frances avait pris cette remarque au sérieux.

« Encore mille fois merci pour votre hospitalité.

— Hôpitalitéu, répéta Jackson tout bas.

— Tout le plaisir était pour nous, les gratifia Dennis. Vous voulez qu'un de nous vérifie que la voie est libre ? » Soudain sa voix se durcit : « Hé, Plummer, tiens-toi bien avec elle, s'il te plaît ! »

La musique s'arrêta et tous les regards se tournèrent vers l'endroit que fixait Dennis. L'air de rien, le propriétaire de la bande dessinée avait posé sa main sur le haut de la cuisse de Jean. Il la retira. Il était impossible de dire si Jean était trop soûle pour l'avoir remarqué.

De toute évidence, l'ambiance s'était refroidie d'un coup, plus personne ne prononça un mot pendant quelques instants.

Frances s'avança d'un pas : « Allez, viens, Jean ! insista-t-elle comme galvanisée. Lève-toi, il faut rentrer !

— Pffff, bande de rabat-joie ! » Jean glissa, ou plutôt tomba du hamac, envoya un petit baiser au matelot et laissa Frances passer son bras autour du sien pour l'aider à se relever.

« Salut les gars, et merci pour cette charmante soirée ! » Ses cheveux pendaient sur son visage, laissant entrevoir un sourire béat. « Eh oui ! il faut se lever tôt demain. »

Elle secoua maladroitement une jambe pour la dégourdir et Frances se pencha pour rabaisser sa jupe sur ses genoux.

Margaret salua les hommes autour de la table d'un petit signe de tête, puis elle se dirigea vers la porte. Brusquement mal à l'aise, elle prit soudain conscience de la situation délicate dans laquelle elles auraient pu se retrouver.

Dennis sembla le deviner.

« Désolé pour ce qui vient de se passer, dit-il. C'est juste qu'il a bu, il ne voulait rien faire de mal.

— Aucun problème », répondit Margaret avec un gentil sourire.

Il lui tendit la main.

« Revenez un de ces jours. » Il se pencha vers elle et murmura :

« Ça fait du bien de voir d'autres personnes que tous ces gars. »

Elle comprit et lui en fut reconnaissante.

« Et puis, je referais bien une petite partie de poker, ajouta-t-il.

— Nous reviendrons, j'en suis sûre », termina-t-elle tandis que Frances tramait Jean hors du poste d'équipage.

Avice était déjà réveillée lorsqu'elles se glissèrent dans leur cabine le plus silencieusement possible malgré les gloussements de Jean.

Elles n'avaient rencontré en chemin que deux autres filles qui tentaient, elles aussi, de se faire discrètes. Elles avaient échangé un grand sourire complice avant de disparaître dans l'obscurité d'une cabine. Margaret, elle, avait cru voir des gardes imaginaires un peu partout. Elle était restée en alerte tout le long du chemin, lançant à chaque instant un « Hé, vous ! Qu'est-ce que vous faites là ? » À voir l'air sérieux de Frances, elle comprit qu'elle n'était pas la seule à craindre d'être repérée. Pendant ce temps-là, Jean avait vomi deux fois, fort heureusement dans les toilettes des officiers, désertes. À présent, elle hoquetait de rire en essayant de leur raconter l'histoire qu'elle avait lue.

« C'était vraiment marrant, cette fille faisait n'importe quoi, absolument n'importe quoi... Jean mima la stupéfaction. Et elle se retrouvait tout le temps pratiquement à poil...

— Vraiment hilarant », commenta Margaret.

Ses frères avaient beau dire qu'elle était solide comme une « génisse », entre le poids du bébé, celui de Jean qui ne tenait plus sur ses jambes et qu'elle traînait en silence en s'agrippant aux tuyaux et aux rambardes, et, de surcroît, les violents mouvements du navire, elle avançait le long de la coursive en gémissant et en transpirant à grosses gouttes, le visage crispé par l'effort.

« Souvent, on ne voyait que ses sous-vêtements et même pire, poursuivait Jean, il y avait au moins deux dessins où elle était complètement nue ! Alors, elle faisait comme ça... » Jean se débattit pour se dégager de l'emprise de Frances – incroyablement forte pour une fille si menue – et couvrit sa poitrine et son sexe avec un « Oh ! » de surprise.

« Ça suffit, Jean ! »

Cachée derrière le mur, Margaret avait jeté un rapide coup d'œil avant de s'engager dans le couloir menant à leur cabine. Par chance, les soldats n'étaient pas là. « Vite, ils peuvent arriver d'une minute à l'autre. »

C'est alors qu'une femme surgit de l'obscurité les avait surprises.

« Oh ! » s'écria Frances.

Margaret se sentit rougir.

« Pourriez-vous m'expliquer ce que vous faites ici, mesdames ? »

La femme officier se dirigea vers elles d'un pas rapide, sa poitrine proéminente semblant la devancer. C'était l'une des OCTAM; petite, les cheveux auburn, elle les avait déjà aidées à trouver le chemin de la laverie. Il y avait quelque chose d'obscène dans sa précipitation, comme si elle avait attendu impatiemment que ce genre d'infraction se produise. « Qu'est-ce qui se passe ici ? Vous savez bien que les femmes ne sont pas autorisées à sortir de leurs cabines à cette heure de la nuit. »

La langue pâteuse, Margaret fut incapable de prononcer un mot.

« Notre amie est malade, expliqua Frances d'un ton calme. Elle avait besoin de se rendre aux toilettes et nous avons pensé qu'elle n'y arriverait pas toute seule. »

À ce moment-là, le sol se souleva sous elles, corroborant leurs excuses, et les envoya toutes les quatre contre le mur. En tombant à genoux, Jean jura puis éructa.

« C'est le mal de mer ?

— Oui, c'est terrible, dit Margaret en relevant Jean.

— Eh bien, je n'en suis pas si sûre...

— Je suis infirmière », l'interrompit Frances. Margaret fut surprise qu'une si petite voix puisse être parfois aussi autoritaire. « J'ai pensé que cela serait beaucoup plus hygiénique qu'elle soit malade loin des couchettes. Il y en a une autre dans le même état dans notre cabine », ajouta-t-elle en indiquant leur porte.

La femme dévisagea Frances qui gardait la tête baissée.

« Et vous êtes certaine qu'il s'agit du mal de mer ?

— Oui, affirma Frances, je l'ai examinée. Elle n'a aucun autre symptôme. »

La femme restait méfiante.

« Ce n'est pas la première fois que je vois cela, poursuivit Frances, j'en ai connu d'autres lorsque j'étais de service sur le navire-hôpital *Ariadne*. » Elle avait accentué le mot « service. » Elle lui tendit la main : « Frances Mackenzie. »

La femme était décontenancée. Margaret comprit qu'elle ne s'attendait pas du tout à se trouver dans cette position et qu'elle était gênée.

« Bien. Dans ce cas... » Elle ne serra pas la main de Frances qui resta en suspens. Le naturel avec lequel Frances, baissa le bras laissa

supposer à Margaret que ce n'était pas la première fois qu'elle se voyait refuser une poignée de main.

« Je vous demanderai de bien vouloir retourner dans votre cabine, mesdames, et de n'en ressortir qu'en cas d'urgence. Vous savez bien que les marines ne sont pas de faction ce soir et que le couvre-feu doit être absolument respecté.

— Tout va bien maintenant, il n'y a pas de problème, répondit Frances.

— Ce sont les ordres, assena l'officier. Vous ne l'ignorez pas.

— En effet », assura Frances.

Margaret allait se remettre en route, mais Frances attendit que la femme s'éloigne.

Bien sûr, le chien... pensa Margaret.

La femme officier repartit en vacillant vers la cafétéria et se retourna pour leur jeter un regard sceptique.

« Une fois l'obscurité tombée, des rondes de nuit pouvaient passer à n'importe quel moment sur les ponts extérieurs, dans les galeries menant aux tourelles à canon et autour de celles-ci. Toutes les femmes devaient être de retour dans leurs cabines à onze heures du soir et les femmes officiers entraient dans chacune d'elles afin de s'assurer qu'il ne manquait personne... Ces mesures furent les meilleures que l'on ait trouvées. Loin d'être parfaites, elles étaient cependant efficaces et, jusqu'à un certain point, prévenaient tout acte malintentionné. Lors des petites fêtes organisées où les hommes et les femmes finissaient par se rapprocher physiquement, ces dispositions empêchèrent que les choses aillent plus loin. »

*« Capitaine Jon Campbell Annesley »,
cité par Neil McCart in HMS Victorious.*

Septième jour à bord.

Le son strident du clairon retentit dans les haut-parleurs et résonna dans tout le pont B. Placés juste en dessous, plusieurs hommes grimacèrent de douleur; l'un se boucha les oreilles d'un geste lent et hésitant, résultat des huit petites soirées clandestines organisées les nuits dernières. Sur les quinze hommes qui attendaient à l'extérieur du bureau du capitaine, onze devaient passer au rapport pour des écarts de conduite en relation avec ces soirées, les autres seraient jugés pour des faits concernant la nuit précédant le départ de Sydney. En règle générale, ces rappels à l'ordre avaient lieu un ou deux jours seulement après l'appareillage du navire; mais étant donné la nature peu conventionnelle de sa cargaison et le haut degré d'infractions constaté, il était compréhensible que la vie quotidienne ne soit pas totalement rentrée dans l'ordre à bord du *Victoria*.

Le capitaine d'armes se plaça bien en face d'un jeune garçon soutenu par deux de ses amis ravagés par l'acné. Soudain, l'homme tendit un doigt grassouillet sous le menton du coupable. Il grimaça en sentant l'haleine du jeune homme.

« Je ne sais pas comment ta mère réagirait si elle te voyait dans cet état, mon petit bonhomme, mais je vais te dire ce que j'en pense. » Il

se tourna vers les garçons. « C'est votre copain ?

— Oui, capitaine.

— Qu'est-ce qu'il a fait pour être dans un tel état ? »

Les jeunes garçons ne surent que répondre et baissèrent la tête.

« Chais pas, capitaine.

— C'est à cause du whisky-coca ou du *whisky on the rocks* ?

— Chais pas, capitaine.

— Chais pas capitaine..., répéta l'homme en les regardant sévèrement comme à son habitude. Tu parles ! »

Henry Nicol, fusilier marin, recula contre le mur. Le jeune matelot à côté de lui triturait sa casquette de ses mains contusionnées et écorchées jusqu'au sang. Il soupira et se campa bien sur ses jambes pour ne pas vaciller. Us étaient sortis des turbulences de la Grande Baie, mais mieux valait cependant rester prudent.

« Tu t'appelles Soames, n'est-ce pas ?

— Oui, capitaine, acquiesça le jeune homme d'un air penaud.

— Et il est là pourquoi, Nicol ?

— Bagarres et tapage, capitaine, plus état d'ébriété.

— Ça ne vous ressemble pas, Soames !

— En effet, capitaine. »

Le plus âgé hocha la tête d'un air dépité.

« Vous êtes là pour sa défense, Nicol ?

— Oui, capitaine.

— Allez vous reposer, vous êtes de quart ce soir, et vous avez une mine de déterré. » Il hocha la tête en regardant le matelot. « Soames, tout ça ne me dit rien de bon, servez-vous donc de votre cerveau la prochaine fois, pas de vos poings. »

Le capitaine d'armes s'approcha lentement du jeune homme qui était accusé de troubles à bord et d'usage de drogues ou d'alcool. Soames s'effondra contre le mur.

« Vous allez en prendre pour votre grade, dit le maître d'armes. C'est le capitaine aujourd'hui, pas le commandant en second, et je peux vous assurer qu'il n'est pas du tout de bonne humeur.

— C'est moi qui vais prendre, c'est ça ? » grogna Soames.

D'habitude, Nicol aurait discuté l'accusation, il aurait rassuré Soames. Mais sa main touchait toujours la lettre au fond de sa poche, et il n'avait ni l'énergie ni l'envie de remonter le moral de quiconque. Il retardait depuis longtemps l'ouverture de l'enveloppe car il en avait deviné le contenu et craignait de la lire. Aujourd'hui, sept jours après

avoir quitté Sydney, il savait enfin.

Comme si cela avait jamais arrangé les choses.

« T'inquiète pas, Soames, ça va aller », dit-il.

Cher Henry,

Je suis déçue, mais peu surprise que tu ne m'aies pas donné de nouvelles. Je veux que tu saches à quel point je suis désolée. Je n'avais pas prévu de te faire du mal, mais nous n'avions quasiment pas de lettres de toi depuis très longtemps et je suis très amoureuse d'Anton. C'est un homme honnête, gentil et très attentionné...

Je ne dis pas cela pour te critiquer, je sais bien que nous étions vraiment très jeunes quand nous nous sommes mariés et peut-être que si la guerre n'avait pas commencé... Enfin, comme nous le savons tous les deux, notre relation est devenue très incertaine et...

Après avoir lu le premier paragraphe, il s'était fait ironiquement la réflexion que la vie était plus facile lorsque son courrier était encore censuré.

Il avait lu la lettre vingt minutes avant de monter au rapport.

Ils s'arrêtèrent devant le bureau du capitaine, puis Nicol suivit Soames qui entra le premier. Ils saluèrent. Highfield était assis derrière son bureau, entouré du colonel des fusiliers marins et d'un lieutenant que Nicol ne connaissait pas et qui consignait des notes dans un grand cahier. Highfield mit quelques secondes avant de réagir à l'arrivée des deux hommes.

Nicol donna un petit coup de coude au jeune homme.

« Command'nt », souffla-t-il en tenant son béret noir contre son ventre. Soames se découvrit à son tour.

L'officier qui se trouvait à côté du capitaine lut à voix haute les charges retenues contre le matelot : il avait été pris en train de se battre avec un autre homme de même rang dans le quartier des fusiliers marins. Il était en état d'ébriété et avait manifestement bu de l'alcool fort à une dose largement supérieure à la petite goutte quotidienne autorisée.

« Et vous plaidez... quoi ? » demanda le capitaine Highfield en finissant de noter ce qui avait été dit. Il avait une écriture large et raffinée qui contrastait avec ses petits doigts boudinés.

« Coupable, commandant », répondit Soames.

Oui, je suis coupable et j'avoue ma faiblesse. Mais, pour être

honnête, vu le peu de lettres que j'ai reçues de toi ces quatre dernières années, j'aurais été veuve que ça n'aurait pas changé grand-chose. J'ai passé trois de ces années sans dormir, à prier pour qu'il ne t'arrive rien, pour que tu nous reviennes, j'ai parlé tous les jours de toi aux enfants, même si j'avais l'impression que tu nous avais oubliés. Et quand tu es revenu, tu t'es comporté comme un étranger.

Le capitaine leva enfin la tête. Il scruta le jeune homme puis s'adressa au fusilier marin :

« Vous vous appelez Nicol, c'est ça ?

— Oui, commandant.

— Que pouvez-vous me dire de la personnalité de ce jeune homme ? »

Nicol se racla la gorge et rassembla ses pensées.

« Il est avec nous depuis un peu plus d'un an, commandant. C'est un jeune matelot. Il s'est toujours bien comporté, il est travailleur et plutôt du genre discret. C'est un bon élément, ajouta-t-il après un temps d'arrêt.

— Eh bien, Soames, étant donné cette brillante description, qu'est-ce qui vous a transformé en crétin bagarreur ? »

Le matelot baissa la tête.

« Regardez-moi, jeune homme, quand vous vous adressez à moi !

— Commandant, répondit-il en rougissant, c'est à cause de ma petite amie. Elle... elle était venue me dire au revoir à Sydney. Nous nous étions rencontrés plusieurs fois. Mais elle s'est mise avec... eh bien, avec un autre gars du pont C, commandant. »

Quand Anton est arrivé dans ma vie et a commencé à me porter un peu d'attention, ce n'est pas comme s'il avait pris ta place, Henry. Il n'y avait personne à remplacer.

« Et ce type s'est mis à se moquer de moi... Et puis les autres, eh bien, ils m'ont balancé des trucs comme quoi je n'étais pas capable de m'occuper d'une femme et, vous savez ce que c'est dans les quartiers, commandant, ben, j'en ai eu jusque-là de ces sarcasmes et... alors... je crois que j'ai perdu la tête. »

Les enfants l'adorent. Tu resteras toujours leur père et ils le savent bien. Mais je pense qu'ils vont aimer l'Amérique et pouvoir saisir une foule d'opportunités qu'ils n'auraient jamais eues dans un petit village de Norfolk où il ne se passe jamais rien.

« Oui, commandant. » Il toussa dans sa main. « Je suis vraiment désolé, commandant.

— Bien sûr, vous êtes désolé, répéta Highfield. Alors, Nicol, vous nous assurez que jusque-là Soames n'avait jamais posé aucun problème ?

— Aucun, commandant. »

Highfield déposa son stylo, croisa les mains, et d'une voix glaciale martela : « Vous savez, je n'aime pas qu'on se bagarre sur mon navire. De surcroît quand on a bu. Par-dessus tout, je déteste découvrir que des beuveries clandestines s'organisent à bord.

— Oui, commandant.

— Est-ce que je suis assez clair, Soames ? Je n'aime pas les surprises. »

Maintenant, mon chéri, j'en arrive au plus important. Si ma lettre a un caractère d'urgence, c'est que je suis enceinte d'Anton. Nous attendons donc que tu acceptes de divorcer pour pouvoir nous marier et élever cet enfant ensemble.

« Vous êtes la honte de la Marine Royale.

— Oui, capitaine.

— Vous êtes le cinquième homme que je reçois dans mon bureau ce matin pour une infraction au règlement sur l'alcool. Le saviez-vous ? »

Le jeune garçon resta muet.

« C'est assez surprenant sur un navire censé ne pas transporter d'alcool, excepté les rations hebdomadaires qui vous sont accordées.

— Oui, commandant. »

Nicol se racla de nouveau la gorge.

Le capitaine fixa le jeune homme en fronçant les sourcils :

« Je vais prendre en compte la bonne conduite que vous avez eue jusque-là, Soames, et vous devriez considérer que vous avez de la chance d'avoir pour vous défendre un homme dont le comportement est exemplaire.

— Oui, commandant.

— Je vous condamne simplement à une amende. Mais je veux que vous soyez bien conscient de ceci – et vous pourrez le faire savoir à vos petits camarades ainsi qu'à ceux qui attendent dehors. Peu de choses m'échappent sur ce vaisseau – très très peu de choses. Et si

vous croyez que je ne suis pas au courant des petites soirées qui fleurissent à une heure où les femmes et les hommes devraient être séparés par des longueurs de coursives plutôt que par l'épaisseur de simples murs, vous vous mettez le doigt dans l'œil.

— Je ne voulais rien faire de mal, commandant. »

Jamais je n'aurais pensé que nous en arriverions à ce point. Henry, je t'en supplie, ne fais pas de cet enfant un bâtard, je te l'implore. Je sais que je t'ai fait beaucoup de mal, mais ne reporte pas ce que tu me reproches sur cet enfant.

« Oui, comme de juste, murmura Highfield qui recommença à écrire. Personne ne veut jamais faire de mal... »

Le silence régna un instant dans la pièce.

« Je fixe votre amende à deux livres. Et que je ne vous revoie plus ici !

— Oui, capitaine.

— À gauche, marche ! » lança le lieutenant.

Les deux hommes saluèrent et sortirent du bureau.

« Deux livres, merde ! » marmonna Soames à l'un de ses camarades en enfonçant son béret sur sa tête, tandis qu'ils passaient devant la queue d'hommes qui attendaient de passer au rapport. « Nom de dieu, deux livres, quel enfoiré ce Highfield !

— Ouais, pas de chance. »

Énervé par ce qu'il considérait être une injustice, Soames accéléra le pas.

« Mais qu'est-ce qui lui a pris de s'attaquer à moi comme ça, je n'ai jamais dit un mot à ces Australiennes, jamais parlé à une seule ! C'est pas comme Tims qui en fait venir dans sa chambrée presque toutes les nuits, c'est Jackson qui me l'a dit.

— Ras le bol de tous ces gars, mieux vaut les éviter, maugréa Nicol.

— Comment ça ? » Le jeune homme se tourna vers lui, sentant peut-être la tension intérieure que Nicol essayait de contenir. « T'es sûr que ça va ?

— Oui, ça va, ça va », dit-il en ôtant les mains de ses poches.

S'il te plaît, écris-moi ou envoie-moi un télégramme dès que tu peux. Je serais heureuse de te laisser la maison et tout le reste. J'ai fait de mon mieux pour bien m'en occuper. Je ne veux plus te causer le moindre souci. Tout ce que je souhaite, c'est que tu acceptes de

divorcer.

Je t'embrasse,

Fay

« Oui, tout va bien, dit Nicol en marchant à grands pas dans la cour. Tout va bien... »

Les passages au rapport se terminèrent peu après onze heures. Le capitaine Highfield reposa son stylo, fit signe au colonel des fusiliers marins et à Dobson, arrivé quelques minutes auparavant, de s'asseoir. On envoya un maître d'hôtel chercher du thé.

« Quel bazar ! se plaignit-il en s'adossant à sa chaise. Ça fait à peine une semaine qu'on est parti, et vous voyez le résultat. »

Le colonel ne répondit pas. Les fusiliers marins étaient une unité disciplinée; ses hommes ne buaient jamais une goutte à bord; ils se trouvaient souvent en position de témoins et ne prenaient parti que lorsque les choses s'envenimaient entre eux et les matelots.

« Tout cela crée des frictions à bord. Plus la question de l'alcool ! Je me demande depuis combien de temps nous n'avons pas constaté autant de problèmes de boisson en mer. »

Les deux hommes hochèrent la tête.

« Nous allons fouiller les vestiaires, commandant, histoire de nous débarrasser des bouteilles cachées », proposa Dobson.

Derrière eux, à travers le hublot, le ciel était d'un bleu limpide et la mer calme. Un paysage qui remplissait d'optimisme. Cependant, Highfield y restait insensible : la douleur de sa jambe l'avait harcelé toute la matinée, comme un rappel discontinu, mais permanent de son échec. Il préférait ne plus l'examiner quand il s'habillait, car elle avait pris une couleur inquiétante. Le ton violacé de la plaie n'était pas bon signe : ce n'était pas une cicatrisation saine et réparatrice, mais davantage le reflet du terrible combat que ses tissus livraient contre le mal qui les envahissait.

Si le chirurgien habituel du *Victoria*, Bertram, avait été à bord, Highfield aurait pu lui demander d'y jeter un coup d'œil. Bertram aurait compris la situation, sauf qu'il ne s'était pas présenté pour le départ à Sydney et devait bientôt passer en cour martiale. Il avait été remplacé par cet abruti de Duxbury.

« Les OCTAM m'ont assuré avoir la certitude qu'il se produit des choses la nuit. L'une a dû intervenir sur le pont B, l'informa Dobson penché en avant, les coudes sur les genoux.

— Il y avait de la bagarre ? »

Les deux hommes assis se regardèrent, puis se tournèrent vers le capitaine :

« Euh, non, commandant... Contact physique entre une femme et un matelot.

— Contact physique ?

— Oui, commandant. Il la tenait dans ses bras derrière... derrière une pompe en fond de cale. »

Highfield se doutait que cela risquait d'arriver, il en avait parlé à ses supérieurs; il n'empêche que la réalité des faits fut pour lui une énorme surprise. Rien qu'à l'idée que de telles choses pouvaient survenir sur son navire alors qu'il était assis là...

« Je savais que de tels débordements allaient se produire », déclara-t-il.

Les deux autres paraissaient beaucoup moins préoccupés par cette histoire que lui. Dobson semblait même essayer de contenir une certaine hilarité.

« Il faudra poster plus de gardes à l'extérieur de la zone des hangars ainsi que devant les postes d'équipage des mécaniciens et des matelots.

— Avec tout le respect que je vous dois, commandant, intervint le colonel des fusiliers marins, mes hommes sont déjà de faction sept jours sur sept, sans compter les autres tâches qu'ils ont à accomplir. Je ne peux pas leur en demander plus. Vous avez pu constater que Nicol était épuisé, et il n'est pas le seul dans ce cas.

— Est-il vraiment nécessaire de mettre des hommes devant les postes d'équipage ? contesta Dobson. Si les fusiliers s'assurent que les femmes restent dans leurs cabines et que les gardiennes de la chasteté font des rondes, cela devrait suffire, non ?

— On dirait que non : nous venons de découvrir l'existence de petites sauteries où tout le monde se pelote allègrement, et Dieu sait ce qui nous attend encore. Vous voyez bien, cela fait à peine une semaine que nous avons quitté Sydney, et si nous laissons les choses dégénérer,

Dieu seul sait comment tout cela va finir ! » Son esprit était assailli d'images de couples fornicant dans les soutes à farine, de maris furieux et d'amiraux rouges de colère.

« Voyons, commandant, n'exagérons pas ! Je pense qu'il est important de relativiser tout cela.

— Comment cela ?

— Premièrement, avec les nouvelles recrues dans l'équipage, il est normal que quelques incidents se produisent. Comment voulez-vous

que nous puissions tout contrôler ? À vrai dire, après la catastrophe de *L'Invincible*, c'est sûrement une bonne chose. Cela nous montre que le moral des troupes remonte un peu. »

Jusque-là, par diplomatie ou bien juste pour ne pas enfoncer un peu plus le capitaine, personne n'avait reparlé du naufrage. Du moins, personne n'avait fait le rapprochement entre cet événement-là et le comportement des hommes. Lorsque Dobson prononça le nom du navire, la mâchoire de Highfield se crispa, peut-être par réflexe, mais surtout parce que c'était Dobson qui l'avait mentionné.

« Si vous préférez, commandant, ajouta Dobson d'une voix douce, vous pourriez nous laisser nous charger des questions de discipline. Il serait dommage que vous ne profitiez pas de votre dernière traversée à cause de quelques jeunots qui veulent se payer du bon temps. »

L'assurance, la décontraction avec laquelle il avait prononcé ces paroles acerbes reflétaient sûrement ce que les hommes pensaient désormais de Highfield mais n'oseraient jamais dire à haute voix. Autrefois, jamais Dobson n'aurait osé lui parler sur ce ton. Highfield fut tellement choqué par cet acte d'insubordination à peine dissimulé qu'il en resta coi. Le maître d'hôtel apporta le thé et dut attendre quelques secondes avant que le capitaine ne remarque sa présence.

« Commandant, intervint le colonel des fusiliers marins, nettement plus diplomate, la plupart des problèmes rencontrés cette semaine sont très probablement liés aux mauvaises conditions météo que nous avons affrontées en traversant la Baie. Pour moi, ces jeunes femmes et ces petits mousses ont probablement profité du fait que beaucoup d'OCTAM étaient malades pour augmenter leurs chances de se... comment dire... de se rapprocher. Encore quelques jours et les femmes se seront calmées; quant aux matelots, ils se seront habitués à leur présence. Je pense que toute cette agitation va très vite retomber. » Méfiant, Highfield observa le colonel. Il affichait une franchise qui manquait à Dobson. « Alors, d'après vous, il vaut mieux laisser les choses se régler d'elles-mêmes ?

— J'en suis convaincu, commandant.

— Je suis également de cet avis, commandant, renchérit Dobson. Il est encore trop tôt pour donner un coup de pied dans la fourmilière. »

Highfield l'ignora. Puis, refermant le grand livre, il se tourna vers le colonel :

« Très bien, conclut-il, nous n'allons pas y aller trop fort pour le moment. Mais je veux être tenu au courant de tout ce qui se passe sur les ponts inférieurs ainsi que de tous les déplacements après vingt-deux heures. Et allez secouer un peu les femmes officiers – qu'elles

ouvrent l'œil et tendent l'oreille. Si vous constatez le moindre écart de conduite, je dis bien le moindre écart, je veux que les responsables soient punis avec la plus grande fermeté. Cette traversée ne verra pas les lois de la marine bafouées, pas sous mon commandement. »

Ma chère Deanna,

J'espère que tout le monde va bien, maman, papa et toi-même. Même si je ne sais pas quand j'aurai l'occasion de poster cette lettre, je pense qu'il est bon de vous tenir au courant de ma traversée. Tout cela est terriblement excitant. Je me dis souvent que vous auriez adoré faire partie de l'aventure. En dépit de mes appréhensions, les conditions dans lesquelles nous voyageons sont assez surprenantes.

J'ai fait la connaissance de trois filles délicieuses : Margaret, dont le père possède une grande ferme aux alentours de Sydney; Frances, une jeune femme très élégante qui s'est admirablement distinguée dans son métier d'infirmière; et enfin, Jean. Les femmes à bord sont bien plus intéressantes que les filles que nous fréquentons au pays. L'une a même emporté quinze paires de chaussures avec elle ! Je suis bien contente d'avoir pu faire quelques emplettes avant de partir, c'est vraiment très agréable d'avoir de nouvelles affaires, n'est-ce pas ?

Ma chambre est située dans la partie la plus vaste du bateau, non loin du poste de commande qu'ils appellent « la passerelle », et des appartements du capitaine qui donnent sur la mer. On nous a annoncé qu'il y aurait des cocktails une fois que nous serons arrivés à Gibraltar, car il est fort probable que plusieurs gouverneurs nous rejoignent à bord. Une perspective qui nous réjouit à l'avance.

Ici, l'équipage se met en quatre pour nous faire plaisir. Ils proposent chaque jour de nouvelles activités pour nous occuper, du tricot, de la danse, et même du cinéma avec les derniers films sortis. Je vais d'ailleurs voir National Velvet cet après-midi, je ne crois pas que le film soit encore à l'affiche à Melbourne; je t'assure qu'il faut te précipiter pour le voir dès qu'il sortira sur les écrans. D'après les filles qui l'ont déjà vu, Elizabeth Taylor y est absolument merveilleuse.

Les hommes d'équipage sont très gentils et attentionnés, ils nous donnent souvent de petites choses à grignoter. D'ailleurs, Deanna, tu adorerais la nourriture qu'ils nous servent. C'est un peu comme si personne n'avait jamais entendu parler du rationnement, nous sommes loin des œufs en poudre qu'on nous annonçait ! Dis bien à maman et à papa qu'ils n'ont aucune raison de s'inquiéter.

Il y a un salon de coiffure entièrement équipé tout au bout du bateau, je pense d'ailleurs y faire un tour une fois ma lettre terminée,

et qui sait ? je pourrais peut-être même proposer mes services ! Tu te rappelles, Mme Johnson disait toujours que personne ne la coiffait comme moi. Il faudra d'ailleurs que je trouve un salon digne de ce nom dès mon arrivée à Londres. Compte sur moi pour t'envoyer une description détaillée de la capitale. J'espère avoir des nouvelles de Ian avant mon arrivée afin de pouvoir mettre au point les petites vacances que nous avons prévu de passer ensemble.

J'espère encore une fois que ma lettre vous trouvera tous en bonne santé, n'omets surtout pas de transmettre le bonjour à toutes nos amies. Mais j'oublie, tu auras sûrement donné ton concert lorsque cette lettre t'arrivera, j'espère que tout se sera bien passé. Je t'en enverrai une autre dès que j'aurai un moment libre !

Ta sœur qui t'aime.

Avice

Avice était assise dans le petit réfectoire du pont d'envol. Dans le ciel bleu clair, à travers les traces de sel du hublot, elle observait les mouettes voler à tire-d'aile vers le navire. Durant la demi-heure que lui avait prise l'écriture de sa lettre, elle s'était surprise à croire à la version qu'elle donnait de la vie sur *Le Victoria*. À tel point qu'au moment de la signer, un grand découragement l'avait envahie : loin des cocktails et des nouvelles amies charmantes, elle se trouvait toujours bel et bien sur ce bâtiment rouillé par l'humidité qui suintait à travers les murs, entourée d'eau de mer, de sel, d'odeurs de friture, de mazout, de corrosion, d'avions au nez éraflé rangés sur le pont, et de matelots en salopettes crasseuses aux propos incohérents.

« Une petite tasse de thé, Avice ? » Margaret s'était penchée vers elle, son énorme ventre touchant presque la table. « Je vais m'en chercher une, on ne sait jamais, ça te fera peut-être du bien.

— Non, merci ». Avice déglutit et tenta d'imaginer le goût du thé dans sa bouche. Un haut-le-cœur lui confirma qu'elle avait eu raison de refuser. Elle ne s'habitait pas encore à l'odeur pénétrante laissée par les gouttelettes de kérosène qui semblaient la suivre partout, imprégnant jusqu'à ses vêtements. Elle avait beau se vaporiser de grandes quantités de parfum, elle se sentait toujours dans la peau d'un mécano.

« Allez, prends quelque chose, histoire de m'accompagner !

— Un verre d'eau. Et un biscuit sec s'il y en a.

— Ma pauvre chérie, on peut dire que toi, quand tu es malade, tu es malade. »

De petites flaques sur le plancher renvoyaient le reflet des hublots.

« Je me connais, je vais vite me remettre. » Avice s'efforça de lui faire un grand sourire. Peu de choses dans la vie résistaient à la force d'un beau sourire, du moins c'est toujours ce que lui avait dit sa mère.

« J'étais dans le même état les premiers mois où je me suis retrouvée comme ça. » Margaret se donna une petite tape sur le ventre. « Rien ne passait, pas même une tranche de pain sec. J'étais vraiment mal. Ça me surprend de ne pas avoir eu le mal de mer comme Jean et toi.

— Ça ne te dérangerait pas de parler d'autre chose ? »

Margaret éclata de rire.

« Pas de problème, désolée Vivi ! Je vais chercher du thé. »

Vivi. Si elle avait été plus en forme, elle l'aurait sûrement reprise. Pour elle, rien n'était plus horrible qu'un diminutif. Mais Margaret était déjà partie vers le comptoir en se dandinant comme un canard, la laissant avec Frances, ce qui était encore plus embarrassant.

Ces derniers temps, Avice s'était fait une opinion tranchée de la jeune femme; sa compagnie était franchement désagréable, il y avait quelque chose d'énervant dans sa façon de surveiller tout le monde du coin de l'œil; par exemple, en ce moment même, assise en silence, elle était en train de la juger. C'était le cas même quand elle essayait de se montrer gentille. Lorsqu'elle lui avait donné des pilules anti-nauséuses et vérifié qu'elle n'était pas trop déshydratée, elle était restée réservée, comme si elle souhaitait se tenir à distance de certains éléments de la personnalité d'Avice. Pour qui se prenait-elle ?

Margaret lui avait raconté que le docteur avait refusé son offre de travailler à l'infirmerie. Avice, dans sa grandeur d'âme, se demanda ce que la Navy avait bien pu trouver qui clochait chez cette fille, tout en se disant que la vie à bord serait tellement plus agréable si elle ne traînait pas avec elle toute la sainte journée, avec ses conversations ennuyeuses et sa tête de six pieds de long. Elle promena son regard sur les autres tables où des filles pour la plupart discutaient comme si elles se connaissaient depuis des lustres. Des petits clans s'étaient formés à présent, elles avaient tissé des liens, et des éléments extérieurs auraient sûrement eu du mal à s'intégrer dans ces groupes déjà soudés. Avice fixa un groupe de filles qui avait l'air de particulièrement bien s'amuser; elle résista à l'envie d'aller leur parler, elle aurait voulu leur dire qu'elle n'avait pas choisi la compagnie de cette fille bizarre au visage sévère. Mais bien évidemment, cela aurait été déplacé.

« Tu as une idée de ce que tu vas faire cet après-midi ? »

Frances était plongée dans une édition de *La Gazette de la vie à bord*.

Elle releva brusquement la tête avec une telle expression de méfiance qu'Avice eut envie de lui crier : « Ce n'est pas une question piège, tu peux répondre sans crainte ! » Ses cheveux roux délavés étaient tirés en arrière et rassemblés en un chignon très serré. Avice lui aurait bien proposé de la coiffer élégamment si elle n'était pas autant sur ses gardes. Elle pourrait être jolie si elle savait davantage se valoriser.

« Non ! » répondit Frances. Puis, juste avant que le silence qui s'ensuivit ne les mette mal à l'aise, elle ajouta : « Je crois que je vais passer un moment ici.

— Ah ! bien. Le temps s'est amélioré, tu ne trouves pas ?

— Oui.

— La réunion était assez ennuyeuse aujourd'hui », articula Avice. Elle détestait ce genre de conversation sans aucun intérêt.

« Ah oui ?

— Toutes ces infos sur les tickets de rationnement et tout le reste. » Elle fit la moue... « Je t'avoue que quand je serai en Angleterre, j'ai bien l'intention de cuisiner le moins possible. »

Derrière elle, un groupe de filles se leva en repoussant bruyamment leurs chaises, interrompant leur conversation languissante.

Les deux femmes les regardèrent s'éloigner.

« Tu as fini ta lettre ? demanda Frances.

— Oui », répondit Avice en posant ses mains sur son bloc de papier, comme si les mots qu'il contenait pouvaient devenir visibles. Elle avait répondu plus sèchement qu'elle ne l'avait voulu. Elle essaya de prendre sur elle et de se détendre. « C'est une lettre pour ma sœur, ajouta-t-elle.

— Ah...

— J'en ai écrit deux autres ce matin. Une à Ian et une autre à une ancienne copine d'école. La fille des McKillens. »

Frances hocha la tête.

« Ce sont de grands propriétaires terriens, soupira Avice. Je n'avais pas donné de nouvelles à Angela depuis mon départ de Melbourne... Par contre, j'ignore à quel moment nous aurons l'occasion d'envoyer nos lettres. J'aimerais bien savoir quand j'en recevrai une de Ian. » Elle examina ses ongles. « Ce serait bien si son courrier m'attendait à Ceylan. J'ai entendu dire qu'on apportera peut-être sur le navire les lettres venues de l'étranger. »

Elle s'imaginait en train de faire la queue dans la chaleur étouffante d'un bureau de poste exotique pour réceptionner un gros tas de lettres de son mari. Elle en ferait un petit paquet avec un ruban rouge, puis

elle irait les lire en cachette, une par une, avec délectation. « C'est assez étrange, dit-elle à voix basse, presque pour elle-même, de faire tout ce trajet pour se rejoindre et de ne pas s'être parlé depuis si longtemps. » Elle suivit du doigt le nom de Ian inscrit sur l'enveloppe. « Parfois, tout cela me semble complètement irréel, je n'arrive pas à réaliser que j'ai épousé cet homme et que je me trouve sur ce bateau au beau milieu de l'océan. Lorsqu'on n'est plus en contact avec son mari, c'est très difficile de croire que tout cela est bien réel. »

La dernière lettre qu'elle avait reçue datait d'il y a cinq semaines et quatre jours, c'était sa première lettre de femme mariée.

« J'essaie de m'imaginer ce qu'il vit et ce qu'il pense en ce moment, car la chose la plus ennuyeuse dans cette attente est de savoir que tout ce qu'il dit dans sa dernière lettre est peut-être obsolète. Les soucis dont il m'a fait part sont peut-être passés, les couchers de soleil qu'il m'a décrits ont été remplacés par d'autres... Je ne sais même pas où il se trouve. Mais ce qu'on espère toutes, je crois, c'est que les sentiments qu'ils avaient pour nous n'aient pas changé malgré le manque de communication. Au fond, cela met peut-être notre confiance à l'épreuve. »

Le son de sa voix s'atténua et devint plus méditatif. Elle prit conscience qu'elle n'avait plus eu de nausées depuis plusieurs minutes. Elle se redressa sur son siège.

« Et toi, qu'est-ce que tu en penses ? »

Frances eut une drôle d'expression, son visage se ferma comme un masque, ne laissant rien transparaître de ce qu'elle pensait. « Oui, tu dois avoir raison », répondit-elle.

Avice savait bien qu'elle aurait tout aussi bien pu affirmer que le ciel était vert. Elle se sentit désemparée et énervée, car son unique tentative pour créer une relation plus intime avait été sciemment repoussée. Elle était sur le point de laisser libre cours à son agacement et d'en parler à Frances lorsque Margaret revint en se dandinant vers la table, un plateau à la main. Elle avait rempli son bol de glace à la vanille, la troisième depuis quelles étaient arrivées au réfectoire.

« Écoutez ça, les filles ! Jean va être folle de joie. Ils vont organiser une fête pour le passage de la ligne, une tradition dans la marine. D'après ce que j'ai compris, c'est pour célébrer le passage de l'équateur et il y aura plein d'activités sur le pont d'envol. C'est le type qui sert le thé qui m'en a parlé. »

Oubliée, l'austérité de Frances. « Tu crois qu'il faudra se pomponner ? demanda Avice, les mains dans ses cheveux.

— Aucune idée, je n'en sais pas beaucoup plus. Ils vont mettre une

annonce sur le tableau d'information principal, mais ça va être drôle, vous ne trouvez pas ? Ça nous occupera.

— Je ne crois pas que je pourrai y aller, pas si je me sens dans cet état.

— Et toi, Frances ? » Margaret venait de mordre le haut de son cône glacé, et un petit morceau de glace était resté collé au bout de son nez.

« Je ne sais pas.

— Allez, viens ! » l'encouragea Margaret. La chaise sur laquelle elle s'assit grinça péniblement sous son poids. « Relâche tes cheveux, ma chérie, détends-toi un peu ! »

Frances lui fit un sourire timide, découvrant ses petites dents blanches comme des perles. Avise songea, surprise, qu'elle pouvait même être très belle.

« On verra », répondit-elle.

Frances ne s'était pas trompée en pensant que la présence d'un garde la contrarierait. La première nuit qu'il était resté là, derrière leur porte, elle n'avait pas réussi à trouver le sommeil, inquiète de la proximité de cet étranger. Elle s'était sentie vulnérable dans sa chemise de nuit et gênée parce que l'homme lui était supérieur, ne serait-ce que par son grade. Elle n'avait rien perdu de ses mouvements, guettant le moindre bruit de toux ou de reniflement, alertée par le crissement de ses semelles quand il bougeait, marmonnait un salut ou donnait un ordre à un passager ou une passagère. Parfois, allongée dans le noir, elle méditait sur la présence de cet homme devant leur porte; elles n'étaient décidément qu'une marchandise qu'il fallait éviter d'endommager, un lot de femmes à trimballer d'un point du globe à un autre, de leur père à leur mari, d'un groupe d'hommes à un autre en quelque sorte.

Les pas sonores de ce soldat, sa stature imposante, rigide, son fusil, tout lui rappelait qu'elles étaient enfermées, emprisonnées ou du moins sous haute surveillance, protégées de la menace que représentaient les marins des ponts inférieurs. Parfois, lorsque la peur que lui inspiraient tous ces hommes énigmatiques se mêlait à son sentiment d'isolement, elle était soulagée qu'il garde l'entrée de leur cabine. Mais la plupart du temps, elle lui en voulait de lui renvoyer une image dégradante d'elle-même.

Les autres ne semblaient pas s'embarrasser de telles considérations philosophiques. À vrai dire, elles n'y prêtaient pas attention. Pour elles, comme pour beaucoup d'autres filles à bord, ce soldat faisait partie du décor. Il fallait juste lui dire bonsoir pour faire diversion quand elles

dissimulaient le chien, ou quand elles sortaient l'air de rien, bien que sur la pointe des pieds, pour se rendre à une petite fête, comme ce serait le cas ce soir. Margaret et Jean se préparaient à rejoindre Dennis pour une autre de leur soirée poker; cela faisait maintenant plusieurs fois quelles s'y rendaient, et il était même arrivé à Jean de rester sobre.

Elles échangeaient à voix basse de petits secrets tout en se recoiffant, en tripotant leurs multiples paires de bas et de chaussures; Jean, quant à elle, empruntait le maquillage de tout le monde. Il était presque neuf heures, pas encore l'heure du couvre-feu, et elles n'étaient pas obligées de rester cloîtrées dans leur cabine; mais les deux derniers services du dîner étant terminés, il était suffisamment tard pour qu'une femme officier puisse leur demander où elles se rendaient si jamais elle les trouvait sur son chemin.

« Tu es sûre que tu ne veux pas venir avec nous, Frances ? »

Frances secoua la tête.

« Rien ne t'oblige à te conduire comme une nonne, lui fit remarquer Margaret en finissant de lacer ses chaussures. Je suis certaine que ton homme ne serait pas contre le fait que tu t'amuses un peu avec d'autres personnes.

— Nous n'en dirons pas un mot, promit Jean, la bouche en cœur tandis qu'elle se remettait du rouge à lèvres.

— Tu vas devenir folle à force de demeurer là tous les soirs, tu sais, enchaîna Margaret en prenant son chien et en le posant sur le peu de place qu'il restait sur ses genoux.

— Ils vont te faire descendre du bateau en camisole de force quand nous serons à Plymouth, gloussa Jean en se tapotant la tempe avec son index. Ils vont finir par croire que tu as perdu la raison !

— On verra bien, répondit Frances avec un sourire.

— Et toi, Avice ?

— Non, merci. Ce soir je vais me reposer. »

Les nausées d'Avice étaient reparties de plus belle. Elle était allongée sur sa banquette, blafarde. Ses forces l'avaient abandonnée. Elle soulevait de temps en temps son livre et le laissait aussitôt retomber. « Si tu pouvais t'arranger pour que ton chien ne s'approche pas trop près de moi, son odeur me soulève encore plus le cœur. »

Elles n'avaient pas prévu que le fusilier marin serait à leur porte ce soir-là. Il avait été absent la nuit précédente et aucune n'avait entendu les pas qui annonçaient son arrivée. Jean, suivie de Margaret, s'arrêta net sur le seuil de la porte.

« Oh... nous allons... prendre un peu l'air, dit Margaret en refermant

promptement la porte derrière elle.

— Nous serons de retour vers onze heures, poursuivit Jean.

— Enfin, dans ces eaux-là. »

Frances, qui s'était levée pour décrocher son peignoir du portemanteau, s'arrêta derrière la porte. En entendant la voix du garde, elle fut surprise et ressentit une certaine tension.

« Ainsi, vous allez prendre l'air ? Attention aux *Black Squad* », les prévint-il. Il parla si bas qu'aucune d'entre elles ne fut certaine des paroles qu'il avait prononcées.

Frances se pencha un peu plus vers la porte, tenant son peignoir en l'air.

« Il risque d'y avoir une descente dans le carré des mécaniciens, expliqua-t-il.

— Ah, bon ! très bien... », remercia Margaret.

Frances entendit leurs chaussures claquer le long de la coursive, puis le fusilier marin tousser discrètement. Elles garderaient sûrement le silence, pensa Frances, jusqu'à l'angle où se trouvait accrochée la lance d'incendie. Là, certaines que personne ne pourrait plus les voir, elles éclateraient de rire et tomberaient dans les bras l'une de l'autre pour se rassurer. Puis, après avoir jeté un coup d'œil furtif derrière elles, elles se remettraient en route pour se rendre au poste d'équipage des mécaniciens.

Avice n'était pas endormie. Frances aurait préféré qu'elle le soit. Elles évoluèrent un moment et en silence dans l'étroitesse de la cabine, se gênant mutuellement, lorsqu'Avice se recoucha et se tourna vers le mur. Mal à l'aise, Frances feuilleta un magazine, espérant avoir l'air faussement concentré.

Elles avaient rarement passé des moments seules ensemble. Margaret était une fille décontractée, spontanée, dont le naturel transparaissait dans ses sourires. Jean, moins prévisible, était entière et exprimait tout ce qui lui passait par la tête : ses agacements, ses enthousiasmes, ce qui n'était pas toujours de très bon goût. Frances suspectait Avice de ne pas supporter Jean. Elles n'avaient non seulement rien en commun, mais la personnalité de Jean, sa façon d'être, attisaient sûrement les tendances malveillantes d'Avice. Dans d'autres circonstances, cette dernière aurait pu se montrer ouvertement agressive, pensait Frances. Son expérience lui avait prouvé que ce genre de fille avait besoin de mépriser les autres pour se sentir en position de supériorité.

Une telle spontanéité n'avait pas sa place dans une cabine de trois mètres sur deux. Aussi restaient-elles chacune enfermées dans un monde de politesses hypocrites à la limite du supportable. Frances

demanderait par moments à Avice si elle n'avait besoin de rien et si ses nausées s'étaient calmées; de son côté, Avice lui demanderait si cela ne la dérangerait pas de laisser la lumière allumée un peu plus longtemps. Les deux femmes passeraient le reste de la soirée à feindre de croire que l'autre s'était assoupie.

Frances s'allongea sur son lit. Elle essaya de lire, mais se rendit compte qu'elle avait parcouru le même paragraphe plusieurs fois sans en comprendre la moindre ligne. Après un effort pour se concentrer, elle s'aperçut qu'elle avait déjà lu ce magazine. Finalement elle se contenta de fixer les sangles entremêlées de la couchette supérieure qui formait un creux au-dessus d'elle.

La chienne, que l'on voyait à peine sous le gilet de Margaret, couina légèrement dans son sommeil. Frances jeta un coup d'œil par terre pour vérifier qu'elle avait toujours de l'eau dans son bol. Un bruit sourd suivi d'éclats de rire lui parvint des étages supérieurs. Dehors, le fusilier marin murmura quelques mots à quelqu'un qui passait par là. Le temps s'écoulait lentement et devenait élastique.

Frances soupira en silence pour qu'Avice ne l'entende pas. Margaret avait raison : si elle passait une soirée de plus dans cette cabine, elle allait devenir folle.

Quand elle ouvrit la porte, l'homme se tourna vers elle.

« Je me dégourdis les jambes, expliqua-t-elle.

— Madame, le règlement est formel, vous ne devriez pas quitter votre cabine à cette heure-ci. »

Elle ne protesta pas, ni ne lui demanda d'autorisation, mais resta là à attendre. Il lui fit un petit signe.

« Le carré des mécaniciens ?

— Non, répondit-elle dans un sourire, puis elle baissa la tête. Ce n'est pas ma tasse de thé. »

Elle avança à grands pas le long de la coursive, consciente du regard de l'homme posé dans son dos, craignant que, l'heure du couvre-feu ayant presque sonné, il ne la rappelle après avoir changé d'avis. Mais il n'en fit rien.

À présent il ne pouvait plus la voir. Elle monta l'escalier jusqu'à la salle de projection et salua d'un signe de tête quelques filles bras dessus, bras dessous qui se plaquèrent au mur pour la laisser passer. Elle continua à avancer à vive allure, tête baissée. Elle passa devant des cabines, des rangées de malles retenues par des sangles contre le mur, des coffres contenant les gilets de sauvetage, du matériel de guerre, des munitions et des instructions inscrites sur les murs : « *Garder au sec* », « *Ne pas utiliser après 11 h 47* », « *Interdiction de fumer* ». Elle monta deux par deux les marches de l'escalier

escamotable menant aux quartiers du capitaine en baissant la tête pour ne pas se cogner aux supports métalliques.

Arrivée devant l'écoutille, elle jeta un rapide coup d'œil derrière elle pour s'assurer que personne ne l'observait, l'ouvrit et fit quelques pas sur le pont d'envol. Elle s'arrêta brusquement, saisie par la noirceur et l'immensité du ciel et de la mer qui s'étendaient devant elle.

Elle resta là quelques instants à respirer l'air pur et à sentir la brise fraîche sur son visage, tout en se laissant aller au doux balancement du navire. Dans les tréfonds du bateau, le ronflement des machines lui avait fait s'imaginer plusieurs fois qu'elle se trouvait dans les entrailles d'un animal préhistorique : les moteurs vibraient, haletaient, grognaient rageusement sous l'effort. Là, sur le pont, elle n'entendait que le ronronnement de cette bête inoffensive et obéissante qui, telle une créature mythique, la transportait au-delà des vastes océans.

Frances observa le pont déserté, interdit aux filles à la nuit tombée. Autour d'elle se dessinaient les silhouettes des avions, certaines éclairées par la lune, d'autres plongées dans l'ombre. On aurait dit des enfants réunis dans une cour de récréation. Les appareils avaient une allure quelque peu élégante avec leur nez en l'air, comme s'ils humaient la brise marine. Elle se promena au milieu d'eux, alla même jusqu'à caresser leur fuselage brillant, appréciant la fraîcheur humide sous ses doigts. Elle s'assit sous le ventre d'un des avions. La vue était magnifique, sur ce pont. Elle croisa ses mains sur ses genoux et contempla les millions d'étoiles, les interminables sillons d'écume blanche que le bateau laissait dans son sillage, et la ligne imperceptible où les ténèbres du ciel rencontraient la noirceur de la mer. Pour la première fois depuis qu'elle avait embarqué, Frances Mackenzie ferma les yeux et prit le temps de souffler. Un frisson parcourut tout son corps.

Cela faisait vingt minutes qu'elle se trouvait là quand elle aperçut le capitaine. Il était sorti par la même écoutille qu'elle avait refermée derrière elle, ses galons bien visibles sur sa casquette blanche, le port altier, un peu appuyé. Sur le moment, elle eut un petit mouvement de recul et se cacha dans l'ombre, se préparant à entendre la voix autoritaire lui crier : « Eh, vous ! » et qui signifierait sa perte. Elle l'observa refermer l'écoutille en prenant garde à ne pas faire de bruit. Puis, après avoir parcouru furtivement le pont du regard – comme elle un peu plus tôt –, il s'avança en boitant d'une façon marquée vers un point invisible à tribord. Son uniforme brillait sous la lune. Il s'arrêta à côté d'un des plus grands avions et s'appuya sur une barre métallique placée sous l'aile. Puis, tandis qu'elle retenait toujours sa respiration, il se pencha en avant et se massa la jambe.

Les épaules voûtées, le poids de son corps reposant sur sa jambe valide, il demeura là quelques minutes à contempler la mer. Puis il se redressa et retourna vers l'écouille. Plus il en approchait, moins sa claudication était perceptible.

Plus tard, Frances ne sut exprimer ce qui lui avait remonté le moral lors de cette brève escapade. Était-ce d'avoir vu la mer ? De s'être octroyée vingt minutes de liberté loin des autres ? Ou d'avoir perçu, dans le boitement du capitaine, une note d'humanité, un rappel de la fragilité des hommes, de leur capacité à souffrir et à dissimuler leur douleur... Quoi qu'il en fût, lorsqu'elle redescendit l'escalier, les coups d'œil qu'on lui lança ne la plongèrent plus dans le même embarras : elle avait imperceptiblement repris confiance en elle.

Il n'aurait jamais été dans son habitude de demander une cigarette à un homme. Elle ne serait jamais intervenue dans une conversation et en aurait encore moins engagé une, mais elle se sentait tellement mieux, le ciel quelle avait contemplé était si beau, et le visage du capitaine avait quelque chose de tellement nostalgique.

Adossé au mur, à côté de leur porte de cabine, une cigarette coincée entre le pouce et l'index, il fixait un point que seul lui pouvait voir. Ses cheveux tombaient sur son visage; il semblait perdu dans de tristes pensées. Quand il l'aperçut, il éteignit sa cigarette du bout des doigts et la fourra dans sa poche. Il crut qu'il avait rougi. Plus tard, en y repensant, elle se souvint que cela l'avait étonnée; jusqu'à cet instant, il n'avait été pour elle qu'une sorte d'automate – du moins était-ce l'impression que donnaient les fusiliers marins – et elle n'avait guère envisagé que des sentiments comme la gêne ou la culpabilité puissent se cacher derrière leur masque.

« Je vous en prie, ne vous inquiétez pas... Pas à cause de moi. »

Il haussa les épaules : « Je n'ai vraiment pas le droit. Pas en service.

— Allez-y, vous dis-je ! »

Il la remercia d'un ton bourru en la regardant à peine, et sans qu'elle comprenne pourquoi, au lieu de disparaître dans la cabine, elle resta plantée là, son cardigan jeté sur les épaules, et se surprit à lui demander une cigarette.

« Je n'ai pas envie de rentrer tout de suite », expliqua-t-elle. Puis, regrettant aussitôt sa décision, embarrassée, elle demeura près de lui.

Il sortit une cigarette de son paquet et la lui tendit sans un mot. Il l'alluma, et, dans le geste qu'il fit pour protéger la flamme, ses mains effleurèrent les siennes. Frances se demanda comment la fumer le plus vite possible sans se sentir mal et être obligée de partir. À l'évidence, il n'avait aucunement envie d'une présence à ses côtés.

Frances aurait dû être la première personne à s'en rendre compte.

« Merci, je vais juste tirer quelques bouffées, dit-elle.

— Prenez tout votre temps. »

Elle sourit à deux reprises, ce qui ne lui était pas habituel; sourire convenu, conciliant. Le sien, en réponse, fut insaisissable. Ils restèrent l'un et l'autre de chaque côté de la porte, regardant soit leurs pieds, soit le plan d'évacuation du navire ou l'extincteur. Le silence devint insupportable.

Elle pencha la tête sur le côté et observa la manche de sa chemise.

« Quel grade avez-vous ?

— Caporal-chef.

— Vos barrettes sont à l'envers.

— Marine trois sardines. »

Elle tira longuement sur sa cigarette; elle en avait déjà grillé le tiers.

« Je croyais que trois barrettes, ça signifiait sergent.

— Pas si elles sont à l'envers.

— Je ne comprends pas.

— Elles récompensent un long service et une bonne conduite. » Il se pencha sur ses barrettes et les examina comme s'il les voyait pour la première fois. « Je suis intervenu pour mettre fin à des bagarres, bref, ce genre de choses. Je suppose que c'est le seul moyen qu'ils ont trouvé pour récompenser quelqu'un qui ne court pas après les promotions. »

Deux matelots arrivèrent dans la coursive. Ils leur jetèrent plusieurs regards. Elle attendit qu'ils s'éloignent et que le bruit de leurs pas s'estompe. La porte d'une cabine s'ouvrit et se referma, laissant échapper les voix d'une conversation.

« Pour quelle raison les promotions ne vous intéressent-elles pas ?

— Je ne sais pas. » Il avait dû trouver sa réponse un peu sèche car il poursuivit : « Peut-être n'ai-je jamais pensé avoir l'étoffe d'un sergent-chef. »

L'expression de son visage lui parut brusquement désenchantée. Son regard, sans être hostile, trahissait pourtant le malaise qu'il ressentait lors de conversations informelles. Elle connaissait bien ce regard : elle avait souvent le même.

Ses yeux rencontrèrent ceux de la jeune femme, puis se dérobèrent.

« Ou bien tout simplement parce que je n'ai jamais voulu en assumer les responsabilités. »

C'est alors qu'elle remarqua qu'il tenait une photographie : il devait être en train de la regarder avant qu'elle n'arrive. C'était une photo noir

et blanc, de la taille de celles qu'on range dans un portefeuille.

« Ce sont vos enfants ? » demanda-t-elle en faisant un petit signe du menton vers la photo.

Il regarda le cliché comme s'il le découvrait.

« Oui.

— Un garçon et une fille ?

— Deux garçons. »

Elle s'excusa et eut un petit sourire gêné.

« Le plus jeune a besoin d'une bonne coupe de cheveux. »

Il lui tendit la photo, elle la prit et la mit sous la lumière pour examiner les visages souriants des deux garçons. Elle ne sut quoi en dire.

« Ils ont l'air gentils.

— Cette photo date de dix-huit mois. Ils ont dû pas mal grandir. »

Elle hocha la tête, comme s'il venait de partager avec elle un peu de sa sagesse de père.

« Et vous ?

— Oh, non... » Elle lui rendit la photo. « Non... »

Le silence revint.

« Ils vous manquent ?

— Il ne se passe pas un jour sans que je pense à eux. » Sa voix devint plus dure. « Si ça se trouve, ils ont même oublié mon visage. »

Elle ne sut quoi répondre. Discuter d'un tel sujet entre deux portes le temps d'une cigarette ne pouvait rien arranger. Elle trouva stupide et cruel de l'avoir amené à se livrer de la sorte. Son travail était de monter la garde à leur porte. Il n'avait pas d'autre choix que de lui répondre si elle engageait la conversation. Il n'avait certainement pas envie d'être harcelé par des femmes toutes les deux minutes.

« Je vais vous laisser, dit-elle doucement avant d'ajouter : Merci pour la cigarette. » Elle l'écrasa sous son pied et se pencha pour ramasser le mégot. Elle ne voulait pas le ramener dans sa cabine : qu'en faire une fois dans le noir ? D'un autre côté, si elle le mettait dans sa poche, il risquait de brûler son vêtement. Elle hésita à entrer.

« Tenez », dit-il en lui tendant une main à la paume abîmée et couverte de corne, conséquences d'un travail éprouvant et d'années passées au contact du sel.

Elle refusa d'un signe de tête, mais il rapprocha sa main, insistant. Elle y déposa le mégot et rougit.

« Désolée, murmura-t-elle.

— Pas de problème.

— Eh bien, bonne nuit, alors ! »

Elle était en train de se glisser à l'intérieur de la cabine quand elle entendit le son de sa voix. Il avait parlé assez bas, ce qui lui confirma qu'elle ne s'était pas trompée. Le ton n'était pas sévère, il n'était donc pas décidé à les dénoncer. Il leur faisait un petit cadeau en somme. « Dites-moi, à qui appartient le chien ? » avait-il demandé.

« La traversée, qui dura huit semaines à cause des pannes, fut un vrai calvaire. Un meurtre et un suicide eurent lieu à bord, un officier de l'armée de l'air devint fou, entre autres drames. Tout cela parce que l'équipage négligeait son travail et se ménageait du temps libre pour aller flirter avec les épouses. Certains allèrent jusqu'à se livrer à des actes sexuels avec elles, parfois sans prendre la peine de se cacher. Ils faisaient cela dans tous les endroits possibles du navire; l'un de ces couples avait même choisi ce qu'on appelle le nid-de-pie, un poste d'observation placé haut sur le mât, pour se livrer à leurs étreintes. »

Extrait du *Journal* de feu Richard Lowery,
architecte naval.

Seizième jour à bord.

Elles étaient depuis seize jours à bord lorsque le navire reçut le premier télégramme *non grata*. Il arriva peu après huit heures au P.C. radio, immédiatement après la longue liste de bulletins météo. L'opérateur radio releva le contenu de la transmission. Il l'apporta aussitôt dans les appartements du capitaine, en train de prendre son petit déjeuner composé de toasts et de porridge. Il lut le télégramme et appela l'aumônier qui fit à son tour venir l'OCTAM de service. Tous les trois discutèrent un long moment de la personnalité de la jeune femme, émettant des hypothèses sur la façon dont elle prendrait la nouvelle.

La jeune femme concernée par le télégramme, une certaine Mme Millicent Newcombe née Sumpter, fut convoquée au bureau du capitaine à dix heures et demie du matin – on avait eu la délicatesse de la laisser prendre un bon petit déjeuner d'abord, beaucoup ne s'étant toujours pas remises du mal de mer. Elle entra, toute pâle, convaincue que son mari, pilote d'avion chasseur, avait été abattu et porté disparu, ou bien présumé mort. Elle avait l'air tellement désespérée qu'aucun des trois hommes présents n'eut envie de la contredire et de lui asséner d'emblée la vérité. Gênés, ils la laissèrent

sangloter dans son mouchoir. Le capitaine Highfield décida finalement de clarifier la situation. Il lui annonça d'une voix sonore qu'il était terriblement désolé, mais qu'elle se trompait sur les raisons de sa convocation. Il lui avait alors tendu le télégramme.

Plus tard, il avait raconté à son maître d'hôtel qu'elle était devenue blanche comme un linge – bien plus blanche que lorsqu'elle était entrée en pensant que son mari était décédé. Elle avait demandé à plusieurs reprises s'il s'agissait d'une plaisanterie. Après avoir reçu l'assurance que l'origine de tous ces télégrammes était vérifiée plutôt deux fois qu'une, elle s'était assise, fixant les mots comme s'ils n'avaient aucun sens.

« C'est à cause de sa mère..., dit-elle. J'en étais sûre, elle lui a monté la tête contre moi. J'en étais sûre. »

Ils se tenaient en silence autour d'elle.

« J'avais pourtant acheté deux paires de chaussures neuves. Elles m'ont coûté toutes mes économies. C'était pour le voyage. Je me suis dit qu'il apprécierait de me voir avec de nouvelles chaussures.

— Je suis certain qu'elles doivent être très belles, ces chaussures », murmura l'aumônier, faute de mieux.

Puis, regardant autour d'elle avec un air de chien battu, elle demanda : « Qu'est-ce que je vais faire, maintenant ? »

En accord avec la femme officier, le capitaine Highfield avait envoyé un télégramme aux parents de la jeune fille, puis contacté Londres où on l'avait avisé de débarquer la jeune femme à Ceylan. Là, un représentant du gouvernement australien prendrait en charge toute la procédure pour son retour au pays. L'opérateur radio s'assurerait que ses parents et les autres membres de la famille seraient tenus au courant de sa situation. Ils ne la laisseraient pas débarquer avant d'être certains que toutes les dispositions seraient prises pour qu'on s'occupe d'elle à Ceylan. Ces arrangements figuraient dans une circulaire venant de Londres, ils avaient été mis en place pour celles qui auraient à rentrer prématurément.

« Je suis désolée de vous causer tous ces tracas... Vraiment désolée. » Elle redressa ses frêles épaules tout en essayant de se reprendre.

« Mais non, ce n'est rien, madame... Millicent. »

La femme officier passa son bras autour des épaules de la jeune fille pour la conduire vers la sortie. Comment savoir si ce geste était censé la réconforter ou exprimer simplement la détermination de l'officier à la faire sortir rapidement du bureau du capitaine.

Le silence régna dans la pièce quelques minutes après son départ. Personne ne savait quoi dire après un tel flot d'émotions. En

s'asseyant, Highfield sentit un mal de tête l'envahir. La voix triste de la jeune fille résonnait encore entre les murs.

« Je l'accompagnerai à la Croix Rouge de Ceylan, commandant, assura l'aumônier. Elle aura bien besoin de quelqu'un pour lui tenir compagnie, ce sera moins difficile pour elle.

— Très bonne idée, acquiesça Highfield en gribouillant quelque chose sur un petit carnet. Il faudrait aussi contacter l'officier supérieur de ce pilote d'avion afin de voir s'il a des explications à fournir sur son comportement. Dobson, vous pouvez vous en charger ?

— Parfaitement, commandant. »

Dobson était entré en sifflotant une petite mélodie au moment où Mme Millicent sortait. Highfield avait trouvé cela très agaçant.

Il se demanda s'il aurait dû passer plus de temps avec cette fille, aurait peut-être dû suggérer à la femme officier de l'amener au dîner des officiers ce soir-là. Après une telle humiliation, un repas à la table du capitaine lui aurait peut-être remonté le moral, mais il avait toujours eu du mal à juger de ce genre de choses.

« Elle va vite s'en remettre, déclara Dobson.

— Comment cela ? s'étonna Highfield.

— Une belle fille comme elle va se trouver un autre imbécile à Ceylan. » Il arborait un large sourire. « Je ne pense pas que ces petites Australiennes soient très difficiles, tout ce qu'elles cherchent, c'est un type qui les emmène loin de leur bon vieil élevage de moutons fermiers. »

Highfield resta sans voix.

« En plus, cela nous fait une fille de moins à bord, n'est-ce pas, capitaine ? » Dobson éclata de rire, visiblement satisfait de sa blague. « Avec un peu de chance, on se sera débarrassé de toute la cargaison avant d'arriver à Plymouth ! »

Dans le coin de la pièce, Rennick croisa furtivement le regard du capitaine et quitta les lieux.

Le monde que les jeunes femmes avaient connu s'était éloigné peu à peu au fil des miles nautiques, et *Le Victoria* était devenu leur nouvel univers; l'histoire s'y écrivait au jour le jour, loin de la vie qui se poursuivait à terre. La routine du navire était aussi celle des jeunes femmes, des hommes y évoluaient autour d'elles, récurant, peignant ou soudant. Ce monde s'étendait d'une part horizontalement du bureau du capitaine à la coopérative (où l'on trouvait du rouge à lèvres, de la lessive, du papier à lettres et d'autres choses essentielles, sans oublier des carnets de tickets de rationnement), et

d'autre part verticalement, du pont d'envol devant lequel s'étirait une ligne d'horizon sans fin, jusqu'aux tréfonds du navire où se trouvaient les pompes de cale, le sabord de charge et les machines à tribord.

Leurs journées étaient ponctuées par la rédaction de leur courrier ou par leurs prières, par l'écoute de conférences ou le spectacle de films. Elles agrémentaient ce quotidien par des promenades sur les ponts autorisés où le vent soufflait en rafales, ou par une bonne vieille partie de Bingo. Il y avait peu de place pour les initiatives personnelles : leurs repas étaient préparés et le règlement limitait leur liberté. Isolées sur cette île flottante, elles devinrent de plus en plus apathiques et s'ajustèrent à ces nouveaux rythmes de vie. Leur univers, avec encore et toujours l'océan à perte de vue, se bornait à observer le climat qui commençait à changer et à admirer des couchers de soleil tous plus beaux les uns que les autres. Petit à petit, inévitablement, comme une femme enceinte a parfois du mal à s'imaginer l'enfant qui va naître, il leur devint difficile de concevoir la finalité de cette traversée; envisager l'inconnu se révéla un effort de plus en plus ingrat.

Mais il était encore plus difficile de regarder en arrière.

Dans cette routine que rien ne semblait pouvoir déranger, la mauvaise nouvelle du télégramme *non grata* se répandit dans tout le navire comme une traînée de poudre. L'humeur générale des femmes, qui était un peu revenue au beau fixe depuis qu'elles avaient moins mal au cœur, se dégradait d'un seul coup, et elles se renfermèrent un peu plus sur elles-mêmes. Une petite touche d'inquiétude apparut derrière chaque conversation, on recensa un nombre plus important de visites à l'infirmerie pour des palpitations ou des migraines. Les demandes à propos de la prochaine date d'arrivée du courrier augmentèrent rapidement. Une des filles cilla même jusqu'à confier à l'aumônier qu'elle avait l'impression d'avoir changé d'avis à propos de son mariage, comme si le simple fait d'avouer une telle chose et de s'entendre rassurée aurait pu écarter la possibilité que son mari ne fasse de même.

Ce bout de papier insignifiant, où était inscrit le terme brutal d'*indésirable*, les avait brutalement ramenées à la réalité de leur situation. Il leur rappelait qu'elles n'étaient pas maîtresses de leur destin, que leur existence pour les mois et les années à venir dépendait d'autres facteurs insaisissables. Il ravivait aussi le souvenir de mariages prononcés dans la précipitation et le fait que, quels que soient leurs sentiments vis-à-vis de leur époux ou même les sacrifices qu'elles avaient consentis, elles n'avaient plus qu'à attendre là, comme des idiots, que leur mari change d'avis si l'envie lui en prenait.

Malgré cela ou peut-être à cause de cela, l'arrivée du « Roi Neptune » et de ses acolytes provoqua à bord ce qu'on pourrait

appeler au mieux une certaine exaltation, au pire un déchaînement hystérique.

Après le déjeuner, Margaret avait insisté pour que les autres la suivent et montent avec elle sur le pont d'envol. Avice avait annoncé qu'elle préférerait rester sur sa couchette, qu'elle se sentait bien trop fragile pour aller s'amuser. Quant à Frances, elle avait déclaré de sa petite voix métallique qu'elle n'aimait pas beaucoup ce genre de choses. Margaret, pour sa part, avait décidé que cela leur ferait du bien à toutes d'y aller : il ne lui avait pas échappé qu'une certaine tension régnait entre les deux jeunes femmes. Le matin même dans la salle de bains, elle avait été assez choquée de tomber sur une fille en pleurs convaincue qu'elle était sur le point de recevoir un de ces fameux télégrammes.

Sa motivation n'était pas entièrement gratuite : elle n'avait aucune envie de servir de tampon entre ces filles aux humeurs variables, ni de faire un énième aller-retour entre le réfectoire et le huis clos de cette cabine.

Jean, elle au moins, n'avait pas été difficile à convaincre.

Le pont d'envol était d'ordinaire un endroit plutôt désert. On y voyait parfois des rangées de mouettes épiant la mer, de jeunes épouses égarées ou un couple de marins isolés, penchés sur leur balai-brosse, récurant le pont en reculant de concert. Mais aujourd'hui il n'en était rien : une foule de gens se pressait sur la piste d'envol où jouaient les reflets du soleil, et le bruit des conversations couvrait le ronflement des machines. Les filles allèrent s'asseoir autour d'un grand bac en toile rempli d'eau installé pour l'occasion. Margaret mit du temps avant de remarquer la chaise qui était suspendue au-dessus, accrochée à une grue mobile.

« Seigneur ! Ils ne vont quand même pas nous faire asseoir sur ce truc ? dit-elle.

— Faudrait une grue bien plus grosse que ça pour te soulever, rigola Jean en jouant des coudes pour avancer à travers la foule sans tenir compte des regards furibonds et des remarques qui jaillissaient. Allez les filles ! dégagez ! Il y a encore de la place plus loin, chaud devant, femme enceinte, chaud devant ! »

Ce n'est qu'une fois assise que Maggie s'aperçut que la foule était mixte. Pour la première fois depuis qu'ils avaient levé l'ancre, les hommes et les femmes étaient librement réunis. Les officiers, cependant, se tenaient à distance dans leurs uniformes blancs. La chaleur sur le pont annonçait une ambiance festive prometteuse. En progressant difficilement dans la foule, Margaret remarqua les jambes et les bras dénudés des mariées, ainsi que les regards de plus en plus effrontés que leur jetaient les hommes.

Un peu plus loin, une autre jeune femme enceinte, bientôt à terme comme elle, cherchait un endroit pour s'asseoir. Elle portait un chapeau pour se protéger du soleil : sa peau blanche semblait réagir bizarrement à la chaleur. Elle aperçut Margaret, lui fit un petit signe de tête et lui adressa un sourire complice. Derrière elle, un homme en salopette tendait un verre en carton à une jeune fille hilare. Cette scène lui fit penser au jour où Joe lui avait acheté une limonade à la fête foraine locale. C'était une des premières fois où ils s'étaient proménés tous les deux.

Elle s'accroupit dans le petit espace que Jean lui avait réservé, dans une position qu'elle essaya de rendre confortable. Elle s'affaissa maladroitement quand un marin fit passer une grosse caisse en bois au-dessus de sa tête à un mécanicien moustachu qu'elle reconnut pour l'avoir déjà vu dans le poste d'équipage de Dennis.

« Ah, vous êtes là, m'dame, dit-il en déposant la caisse à côté d'elle. Allez-y, asseyez-vous dessus !

— C'est très gentil à vous, lança-t-elle, gênée, et un peu vexée de constater que son état laissait entendre qu'elle en avait bien besoin.

— Y'a pas de quoi, répondit-il. On a dû tirer à la courte paille avec les gars, aucun de nous ne tenait à vous hisser pour vous aider à vous relever ! »

Margaret n'avait pas la langue dans sa poche quand il s'agissait d'insulter quelqu'un; aussi, le mécanicien eut de la chance que « Neptune » apparaisse à ce moment précis. L'homme était affublé d'une perruque faite de bouts de ficelle, et son visage était peint d'un vert éclatant. Il était entouré d'une troupe de compagnons qui portaient tous un accoutrement aussi farfelu que le sien, représentant qui « la Reine Amphitrite » – relativement poilue d'ailleurs –, qui « le Docteur de Sa Majesté », qui « le Dentiste de Sa Majesté », qui « le Barbier de Sa Majesté » et qui enfin « le Bébé de Sa Majesté » qu'on avait protégé du soleil à l'aide d'une serviette en papier et barbouillé d'une couche d'huile à moteur. Derrière eux, accompagnés par un trompettiste rouquin, une bande de garçons arrivèrent torse nu. Ils furent bruyamment acclamés par la foule dont le rôle était selon toute apparence de mettre le feu aux poudres. Sans aucune explication, on annonça qu'ils s'appelaient les « Gros Nounours ».

« Un peu, que c'est des bons gros nounours ! Hé, les gars, j'ferais bien un p'tit câlin à un gros nounours ! » Le visage de Jean était rouge d'excitation. « Regarde-moi celui-là, il est aussi gros qu'un taureau andalou !

— Oh, Jean... », soupira Avice.

Malgré son air exaspéré, il était évident pour tout le monde qu'Avice

se sentait mieux, probablement parce qu'elle avait passé vingt minutes à se coiffer, bien que sans miroir et sans laque. Qu'elle se soit aspergée de parfum sans modération – ce qui avait fait éternuer Maudie Gonne pendant une demi-heure – laissait aussi présager une nette amélioration de son état. Mais ce qui était le plus frappant, c'est combien son humeur s'était améliorée au contact d'éléments masculins. « Regarde, tous les grades sont représentés dans cette foule, s'était-elle gaiement écriée, tendant le cou pour voir le spectacle. Regarde-moi ça, il y a des barrettes partout ! Et moi qui croyais qu'il n'y aurait que de vieux mécaniciens affreux. »

Margaret et Frances échangèrent un coup d'œil.

« Et d'affreuses épouses de vieux mécaniciens ? » répliqua Margaret d'un ton sec. Mais Avice ne sembla pas l'entendre. Ah, si seulement j'avais pu mettre ma robe à fleurs bleues, se disait-elle en regardant son chemisier de coton, elle est tellement plus belle !

« Ça va, Margaret ? » demanda Frances avec un petit signe de tête en direction de son ventre. La jeune femme semblait mal en point sous son grand chapeau à bords mous.

« Oui.

— Tu es sûre que tu ne veux pas une boisson fraîche ou autre chose ? Il fait vraiment chaud.

— Non, répondit Margaret un peu agacée.

— Tu sais, ça ne me gêne pas d'aller à la cafétéria. » On aurait dit quelle mourrait d'envie d'y aller.

« Écoute, cesse de l'ennuyer, intervint Avice en rajustant son col, si elle a besoin de quelque chose elle nous le demandera.

— Je suis assez grande pour m'exprimer, merci Avice ! rétorqua Margaret, puis se tournant vers Frances : Écoute, je ne suis quand même pas malade, nom d'un chien !

— Je voulais simplement...

— Eh bien, arrête ! Je suis tout à fait capable de prendre soin de moi. » Elle baissa la tête, réprimant un accès de colère. À côté d'elle, Frances s'était un peu figée : elle lui rappela malencontreusement Letty.

« Oyez ! Oyez ! » cria Neptune, élevant son trident qui étincela sous le soleil. Le brouhaha s'amointrit pour laisser place à de petits rires nerveux et à des murmures qui parcoururent la foule comme la brise à travers un champ de blé. Apparemment satisfait d'avoir obtenu l'attention de l'assemblée, Neptune commença à déclamer en lisant une liasse de feuilles devant lui :

« Vous, mesdames, que l'Angleterre réclame,
Vous allez trouver que notre compagnie mérite un blâme,
Car les graves et innombrables délits commis,
Ce bon vieux Neptune vient les juger, tout ouïe.
Matelots, capitaine, pas de différence.
Devant le Roi de la Mer, tous applaudiront la sentence,
Et verront leurs péchés punis,
Par la crasse et l'eau réunies.
Qu'ils aient refusé de partager de l'alcool avec un fêtard,
Ou qu'ils aient été reconnus être d'immondes têtards,
Leur condamnation sera prononcée devant vous,
Et vous verrez Neptune leur faire subir son courroux. »

« Dis donc, ce n'est quand même pas du Wordsworth, commenta Avice en faisant la moue.

— Du quoi ? » demanda Jean.

« Approchez matelots, têtards, pauvres pêcheurs,
Qui allez vous battre comme des gladiateurs
Pour échapper aux griffes de ce bon vieux Neptune,
Qui vous fera à coup sûr une tête de lune.
Capitaine, aumônier ou simple docker,
Trop d'entre eux s'échappèrent en plongeant dans la mer,
Donc, décidons tous, chères dames magnifiques,
Qui devra s'asseoir sur notre chaise maléfique. »

La foule siffla largement et, après une petite échauffourée, le premier des « têtards » fut amené devant eux. Il s'agissait d'un jeune marin qui avançait en plissant les yeux; l'homme qui marchait derrière lui brandissait ses lunettes comme un trophée. On l'annonça coupable de n'avoir passé l'équateur que deux fois dans sa vie. La première ayant eu lieu pendant la guerre, il n'avait pas eu l'occasion de célébrer cela dignement. Les femmes huèrent le garçon, qui fut accusé d'avoir « enfreint la loi de célébration du Territoire de Neptune ». Les Ours le plaquèrent au sol et le Dentiste de Sa Majesté lui fourra dans la bouche quelque chose de semblable à de la lessive, qui le fit s'étrangler et cracher. On le mit dans la chaise qui s'éleva en l'air, puis, au signal de Neptune qui leva son trident, le marin fut plongé dans l'eau quelques instants sous les applaudissements et les cris des

jeunes femmes.

« J'ai vu des spectacles plus convenables », fit remarquer Avice en se penchant en avant pour mieux voir.

À ce moment-là, les Ours s'avancèrent dans la foule, scrutant les visages des jeunes femmes avec force grimaces. De leur côté, les épouses poussèrent de petits cris complaisants en s'accrochant à leurs voisines, jurant de se protéger mutuellement, histoire de faire semblant; elles en rajoutaient beaucoup dans le style dramatique; agacée, Margaret leva les yeux au ciel. Assise à côté d'elle, Frances ne bougeait pas d'un pouce. À la voir si peu s'intéresser aux hommes qui l'entouraient, Margaret se demanda comment elle avait réussi à en épouser un.

L'un des Ours s'arrêta devant elles. Sa poitrine, sur laquelle pendait un collier de coquillages, ruisselait de sueur et son visage était peint en vert. Il se pencha vers elles et les dévisagea.

« Tiens donc, quel genre de pêcheuse ou de scélérate avons-nous ici ? Laquelle d'entre vous mérite une punition ? » Des cris perçants ponctuèrent son interrogation, et la foule, qui s'était scindée comme la mer Rouge devant Moïse, s'amassa autour de lui.

Frances n'avait pas bougé. Tandis qu'il la dévisageait, elle le regarda bien en face sans broncher. Comprenant qu'elle ne serait pas la candidate idéale, il se tourna vers Margaret. « Ha ! Ha ! » s'écria-t-il en avançant vers cette dernière. Elle était sur le point de protester gentiment, d'affirmer qu'il était hors de question qu'elle s'asseye sur cette fichue chaise, quand il se retourna d'un coup vers la foule comme un pantin désarticulé, avec une expression méchante :

« Oh ! mais il va me falloir trouver une autre victime, dit-il en la désignant du doigt. Neptune ne permet pas qu'on s'en prenne aux baleines ! »

Les filles éclatèrent de rire. Margaret, toute prête à se montrer conciliante, resta bouche bée. Tout le monde se moquait d'elle. Comme si sa grossesse était risible.

« Oh, fermez-la ! » lança-t-elle énervée, mais cela n'eut pour effet que d'intensifier l'hilarité.

Elle resta assise tandis qu'il partait à la recherche d'une autre victime. Des larmes lui montèrent aux yeux. Frances avait enfoncé son chapeau sur sa tête, les mains croisées fermement sur ses genoux.

« Quel enfoiré, murmura Margaret, puis elle le répéta tout haut. Espèce d'enfoiré », comme si le fait de le dire la soulageait.

Le soleil tapait de plus en plus fort; elle commençait à sentir son nez et ses joues rougir. Plusieurs autres matelots furent traînés sur la chaise pour y subir le même sort; certains d'entre eux essayaient de

se dégager en pestant, d'autres étaient transportés par les baladins sans toucher terre. Apparemment, quelques-uns avaient tenté de se cacher n'importe où sur le pont, mais la plupart d'entre eux riaient.

Margaret aurait bien voulu avoir un chapeau comme celui de Frances. Elle se rassit sur sa caisse et mit une main en visière pour mieux voir le spectacle : la mise en scène du malheur des autres avait eu peu à peu raison de sa mauvaise humeur.

« Toi qui as souvent travaillé sur des bateaux, c'est toujours pareil ? » demanda-t-elle à Frances qui portait à présent des lunettes de soleil. Elle ne supportait vraiment pas ce genre d'ambiance. Frances répondit par un sourire forcé et Margaret eut honte de l'avoir embarrassée.

« Je ne saurais te dire, murmura-t-elle, je travaillais vingt-quatre heures sur vingt-quatre. » Elle détourna le regard, distraite par quelque chose à sa droite.

« À qui fais-tu signe ?

— C'est notre fusilier marin, dit Frances.

— Ah bon, c'est lui ? » Margaret plissa les yeux et aperçut un homme aux cheveux noirs à quelque distance de là. Elle n'avait jamais vraiment vu son visage, toujours pressée de passer devant lui, légèrement courbée pour dissimuler son chien.

« Il a une tête de déterré. Il ne devrait pas être en train de dormir s'il a été de garde toute la nuit ? »

Frances ne répondit pas. Le fusilier marin les avait aperçues. Elle baissa la tête.

« Hé ! Il t'a remarquée, dit Margaret en agitant la main. Tu le vois ? Allez, quoi, montre-lui que tu l'as vu ! »

Mais Frances ne parut pas l'avoir entendue.

« Regarde ! s'écria Jean en saisissant le coude de Margaret. Nom d'un chien ! Ils ont attrapé un officier !

— Et pas n'importe lequel, intervint Avice, c'est le commandant en second. Un haut gradé, vous savez. Oh, mon Dieu ! » Elle se retint de rire, comme s'il n'était guère convenable de s'amuser d'un tel spectacle.

Le commandant en second, qui se trouvait à côté du capitaine, fut porté et attaché sur la chaise. Il crachait des insultes en postillonnant de colère. Là, maintenu par les Ours, il fut dépouillé de sa chemise, et, sous les acclamations des jeunes femmes, enduit de la tête aux pieds d'un mélange de cambouis et de flocons d'avoine. Il tenta plusieurs fois de se dégager de ses sangles, de se retourner pour appeler quelqu'un à son secours, mais on lui déversa des plumes sur la tête

après lui avoir fait un shampoing au sirop pour qu'elles y restent collées. La clameur de la foule s'élevait plus fort à chaque nouvelle humiliation; même les mouettes survolaient la scène en poussant des cris stridents. Visiblement, les jeunes femmes, qui avaient brutalement pris conscience du manque de contrôle qu'elles avaient sur leur vie, se défoulaient en participant à la sentence qu'on allait infliger à quelqu'un d'autre.

« Rasez-le ! Rasez-le ! Rasez-le ! » hurlaient ensemble les femmes et les hommes.

L'humiliation que Margaret avait subie était oubliée. Elle riait à gorge déployée et criait. Cette scène lui rappelait les bagarres avec ses frères à la ferme, particulièrement le jour, où, enfants, ils s'étaient roulés dans la boue et avaient essayé de se faire manger de la bouse de vache.

Elle était plongée dans ses pensées quand quelqu'un lui tapota sur l'épaule.

Frances lui murmurait quelque chose, mais il était impossible de l'entendre. Margaret comprit qu'elle s'apprêtait à partir. Elle la trouva toute pâle. Puis elle se retourna pour contempler le pauvre officier.

« Regarde-moi ça, brailla Avice, tout excitée. Il a l'air dans une rage folle.

— Aussi furieux qu'un serpent coupé en deux, dit Jean. J'aurais jamais pensé qu'ils oseraient s'attaquer à quelqu'un d'aussi haut placé.

— Tu te sens bien, Fran... », commença Margaret, mais Frances avait disparu.

Sur les ordres de la foule en délire, le Barbier de Sa Majesté appliqua de la mousse sur les cheveux de l'officier et se mit à les couper. Deux hommes écroulés de rire lui ouvrirent la bouche de force et le gavèrent de ce que Neptune annonça être un « médicament pour les marins ». Il cracha, vomit presque, son visage était à peine reconnaissable. L'un des Ours fit le tour de l'assemblée en déclamant la liste des ingrédients du « médicament » : huile de ricin, vinaigre, lessive et jaunes d'œufs déshydratés. Ils enfoncèrent deux poissons pourris dans les oreilles de l'officier, qu'ils tentèrent de faire tenir en lui enroulant la tête dans l'écharpe d'une fille. Il y eut un bref compte à rebours, puis il fut immergé. Il réussit à sortir la tête deux fois pour exprimer sa colère.

« Vous allez me le payer, beugla-t-il la bouche pleine de mousse, je vais relever vos noms et m'occuper de vous avec vos supérieurs.

— Je vous ordonne de vous taire, Dobbo, clama la Reine Amphitrite, sinon vous allez vous retrouver avec un poisson dans la bouche. »

Et les jeunes femmes de s'esclaffer de plus belle.

« C'est incroyable qu'ils osent faire cela, déplora Avice, je suis sûre qu'ils n'ont pas le droit de faire une chose pareille à un officier. » Soudain, elle fixa quelque chose du regard tel un chien de chasse flairant le gibier. « Grand Dieu ! Mais c'est Irène Carter ! » Oubliant instantanément Neptune et ses camarades de chambrée, elle se leva et commença à se frayer un chemin à travers la foule qui continuait à s'égosiller. Tout en se recoiffant, elle cria :

« Irène ! Irène ! C'est moi, Avice !

— Tu crois que le capitaine va les punir d'avoir fait ça ? » demanda Jean, les yeux écarquillés. La cacophonie s'estompait. Ils détachèrent l'officier qui crachait toujours. « C'est fou, j'aurais pensé qu'un type comme lui était intouchable, pas toi ?

— Je ne sais pas », répondit Margaret.

Elle scruta le pont à la recherche de Frances et repéra le visage du capitaine à moitié caché par quelques hommes, à côté de l'îlot latéral. Un petit homme aux traits marqués se hissa sur la pointe des pieds et lui murmura quelque chose à l'oreille. À cette distance, elle le distinguait à peine. Pourtant, elle en aurait mis sa main au feu, il riait.

Elle ne retrouva Frances que deux heures plus tard. On passait *National Velvet*. Elle était assise toute seule dans la salle de projection, dans les premiers rangs, ses lunettes de soleil relevées sur la tête, absorbée par Mickey Rooney ivre dans un bar.

Margaret s'arrêta dans le couloir latéral de la salle et plissa les yeux dans l'obscurité pour s'assurer qu'il s'agissait bien de Frances. Elle s'avança et se pencha vers elle. « Ça va ? demanda-t-elle en s'asseyant tranquillement à côté de la jeune femme.

— Oui », murmura Frances.

Décidément, Margaret n'avait jamais rencontré quelqu'un d'aussi impassible.

« C'était vraiment drôle, ce spectacle », dit-elle en posant ses pieds sur le siège devant elle. Ils ont accusé le cuisinier de préparer des plats immangeables, ils lui ont mis une pieuvre morte sur la tête et lui ont fait ingurgiter les eaux sales de la cuisine. Je n'ai pas trouvé cela très juste, parce qu'il se débrouille pas trop mal. En tout cas, moi, je ne ferais pas mieux que lui. »

La lumière de l'écran éclaira le visage de Frances; elle avait un petit sourire qui laissait entrevoir un manque total d'intérêt pour ce qu'elle racontait.

« Jean, poursuivit Margaret sans se démonter, est allée prendre le

thé avec les matelots deuxième classe. Oh ! et puis Avice nous a abandonnées ! Elle a retrouvé une de ses anciennes copines, tu aurais vu ça, elles se sont tombées dans les bras comme des amoureux qui ne se seraient pas vus depuis des années. Elles se ressemblent en tout point, bien coiffées, des tonnes de maquillage et tout ça. Je suis persuadée qu'elle va nous laisser tomber comme de vieilles chaussettes maintenant, quelque chose me dit qu'elle est déçue d'être avec des filles comme nous – ou comme moi. » Elle avait débité ces derniers mots à toute allure. « Tu vois ce que je veux dire, la bonne grosse laitière avec un chien qui pue. Sûrement pas l'idée qu'elle se fait de la bonne société. » Le bébé lui donnait des coups de pied. Margaret changea de position en le grondant tout bas. « Je... je me demandais pourquoi tu n'es pas restée, continua-t-elle. Je voulais juste savoir si... enfin, si ça allait. »

Frances comprit à ce moment-là qu'elle ne pourrait pas regarder le film tranquillement. Elle s'affala un peu dans son siège, puis pencha la tête vers Margaret : « Je ne suis pas à l'aise au milieu de la foule.

— Ah, c'est pour ça ?

— Oui, c'est pour ça. »

Elizabeth Taylor montait sur son cheval avec la légèreté d'un oiseau. Cette scène rappela à Margaret la jument de sa mère, un animal au caractère difficile. Elle se souvint comment, des mois auparavant, elle avait réussi à la monter avec agilité, puis, pour crâner un peu devant ses frères, comment elle s'était retournée prestement sur la selle pour faire face à la croupe. Elle avait même réussi à faire le poirier sur un cheval plus âgé et plus calme.

« Je suis désolée de t'avoir envoyée promener comme ça tout à l'heure », dit-elle.

Frances garda les yeux fixés sur l'écran.

« C'est juste que... ça n'est pas tous les jours évident d'être enceinte, ça me donne un caractère de cochon... et parfois, je dis des choses sans réfléchir. » Margaret posa ses mains sur son ventre et les regarda bouger un peu au gré des mouvements du bébé. « C'est à cause de mes frères, pour vivre avec eux, faut pas mâcher ses mots et je ne pense pas toujours à l'effet que ça peut avoir sur les gens. »

Frances avait baissé les yeux. L'écran n'était plus éclairé que par un coucher de soleil illuminant la pièce. Ce fut à cela que Margaret vit que la jeune femme l'écoutait. Le fait qu'elles soient seules dans l'obscurité l'avait encouragée à lui confier ce qu'elle avait depuis longtemps sur le cœur.

« En fait, je déteste ça, je ne devrais pas le dire, mais c'est vrai, je déteste être aussi grosse. Je déteste ne pas pouvoir monter deux

marches sans être essoufflée comme une vieille femme. Je déteste me voir dans cet état et de devoir faire attention à tout ce que je mange, à tout ce que je bois et aux coups de soleil en pensant au bébé. »

Elle tripota l'ourlet de sa jupe; elle n'en pouvait plus de devoir porter les mêmes vêtements tous les jours. Avant d'être enceinte, elle n'avait presque jamais mis de jupe. Elle la défroissa distraitemment, puis elle reprit le cours de son monologue.

« Tu sais, à peine étais-je mariée avec Joe qu'il repartait déjà. Je suis restée avec papa et mes frères. J'imagine qu'on appelle ça mariée, mais moi je n'ai pas vu beaucoup de différences. Enfin, je ne me suis pas plainte parce qu'on est toutes dans la même situation, non ? Aucune d'entre nous n'a gardé son homme à ses côtés. Puis la fin de la guerre est arrivée et là, j'ai découvert que j'étais... tu vois... » Elle baissa les yeux. « Et maintenant, au lieu de faire la traversée heureuse de revoir Joe après tout ce temps et d'être juste tous les deux, ce que j'attendais depuis longtemps, je me retrouve avec ce fardeau sur les bras. Pas de voyage de noces. Aucun temps libre pour tous les deux. Quand il naîtra, nous n'aurons eu que quatre semaines pour nous depuis notre mariage. »

Elle essuya les larmes qui coulaient sur son visage, soulagée que Frances ne puisse les voir.

« Tu dois me trouver atroce de dire ce genre de choses, tu as sûrement dû voir beaucoup de bébés morts ou malades et tu dois penser que je devrais être contente au lieu de me lamenter. Mais je n'arrive pas à m'en réjouir. Je trouve horrible de devoir me conformer à cette image de femme enceinte féminine et maternelle qui ne me correspond pas du tout. » Elle éleva la voix. « Et surtout, l'idée que lorsqu'il sera là, je n'aurai plus une seconde de liberté me révolte... »

Ses yeux étaient pleins de larmes. Maladroitement, de la main gauche, elle essaya d'essuyer ses joues pour ne rien laisser montrer à Frances. À cause de cet enfant, elle était devenue cette gamine geignarde et idiote. Elle se moucha et essaya de retrouver une position confortable. Elle tressaillit au moment où le bébé lui donna un violent coup de pied comme pour la punir de ses propos. C'est alors qu'elle sentit une main fraîche se poser sur son bras.

« Je crois que c'est normal qu'il y ait parfois des tensions entre nous, dit Frances. À force de vivre tout le temps les unes sur les autres. »

Margaret renifla.

« Je n'ai jamais voulu te faire du mal. »

Frances se tourna alors vers elle. Margaret ne distinguait que ses

grands yeux. Frances avala sa salive. Ce qu'elle allait dire semblait lui coûter un effort.

« Je ne t'en veux pas. » Leurs regards se croisèrent brièvement, Frances ramena sa main sur ses genoux et tourna à nouveau la tête vers l'écran.

Margaret et Frances revinrent ensemble en marchant le long du pont hangar. Bien qu'elles fussent censées dîner au premier service, elles se présentèrent au deuxième car le film s'était terminé tard. Cette requête n'allait pas de soi et avait été accordée avec beaucoup de réticence par les femmes officiers que ce retard semblait énerver. Margaret eut l'impression d'avoir demandé la permission de pouvoir dîner toute nue. « Le *corned-beef* sera tiède au lieu d'être chaud, pas de quoi déranger Churchill pour qu'il donne son accord, non ? »

Frances sourit pour la deuxième fois de la soirée et son visage se métamorphosa. La froideur de son expression, l'air mélancolique qui la tenait à distance des autres, tout cela s'évapora comme par enchantement. La douce étrangère sembla s'ouvrir un peu. Margaret refréna son envie de le lui faire remarquer. Elle était sûre qu'il aurait suffi d'un commentaire pour que le masque retombe sur son visage. Sans compter qu'elle n'était pas du genre à harceler les gens.

D'une voix douce, Frances raconta sa vie à bord du navire-hôpital. Tandis qu'elle parlait de ses visites aux malades et d'un jeune marin blessé qu'elle avait soigné aux abords des îles Salomon, Margaret repensa à ses sourires et à Letty. À la rougeur de jeune fille qui avait empourpré ses joues lorsqu'elle avait osé croire, l'espace d'un instant, en une vie commune avec Murray Donleavy, et que cet espoir l'avait étrangement embellie. Honteuse, Margaret chassa cette image de son esprit.

La température n'avait pas autant baissé que les autres soirs, et des effluves dans l'air lui rappelèrent ces étés à la ferme où, assise dehors sur le perron, les pieds nus encore chauds sur les planches rêches, elle entendait parfois l'un de ses frères mettre fin à la vie nocturne d'un insecte carnivore d'une tape de la main. Elle essaya de s'imaginer ce qu'ils pouvaient bien faire ce soir-là. Daniel était peut-être assis sous le porche en train de dépecer un lapin avec son cran d'arrêt...

Soudain, elle revint à ce que Frances lui racontait. Elle resta interdite et la fit répéter :

« Tu es sûre ? Il est au courant ? s'inquiéta-t-elle.

— Eh bien, il m'a demandé à qui il appartenait, répondit Frances, les mains enfoncées dans ses poches.

— Et tu lui as dit ?

— Non.

— Tu as dit quoi ?

— Rien.

— Comment ça ?

— Je n'ai rien répondu. J'ai simplement fermé la porte. »

Elles s'adossèrent contre les tuyaux du mur tandis que deux officiers passaient. L'un leur fit un petit salut en touchant sa casquette, Margaret lui répondit d'un gentil sourire. Elle attendit qu'ils soient au fond de la coursive pour reprendre leur conversation :

« Il t'a dit qu'il était au courant pour le chien, et tu ne lui as même pas demandé s'il allait nous dénoncer ? Ou même depuis quand il était au courant ? Rien ?

— Il ne nous a pas dénoncées, que je sache.

— Mais nous n'avons aucune idée de ce qu'il a l'intention de faire ! » Margaret remarqua que la mâchoire de Frances était particulièrement crispée.

« C'est juste que... je n'avais pas envie d'en parler avec lui.

— Mais pourquoi ? demanda Margaret sidérée.

— Je ne voulais pas qu'il se fasse des idées...

— Des idées ? Sur quoi ? »

Frances s'arrangea pour avoir l'air furieux et sur la défensive à la fois.

« Je n'avais pas envie qu'il lui vienne à l'esprit d'utiliser le chien pour nous faire chanter. »

Un long silence s'ensuivit. Margaret fronça les sourcils, cherchant ce qui avait bien pu lui passer par la tête.

« C'est une histoire qui peut vraiment nous causer des ennuis, j'ai imaginé qu'il allait vouloir des faveurs... en retour. » Frances semblait un peu gênée à présent, elle avait sans doute réalisé l'impression que pouvait donner son raisonnement.

Margaret hocha la tête.

« C'est pas vrai, Frances ! T'as vraiment une drôle de façon d'imaginer les réactions des gens. »

Elles étaient arrivées à leur cabine. Margaret analysa la manière dont le fusilier marin les salua en essayant d'y détecter quelque signe caché. Elle fut sur le point de suggérer à Frances qu'elle devrait probablement lui parler en premier, mais elle fut distraite par une fille qui passait en courant dans la coursive. Une des pinces qui retenait ses cheveux mi-longs et dégageait son visage s'était décrochée. Arrivée à leur hauteur, elle s'arrêta en dérapant et regarda attentivement leur porte.

« Vous dormez là ? lança-t-elle, essoufflée.

— Ouais, et alors ? répliqua Margaret en haussant les épaules.

— Vous connaissez une fille qui s'appelle Jean ? » demanda-t-elle sans parvenir à reprendre son souffle. Lorsqu'elles acquiescèrent, elle continua : « Vous feriez mieux d'aller en bas surveiller votre copine avant qu'un haut gradé ne la voie. Elle s'est mise dans un sacré pétrin.

— Où ça ? s'enquit Margaret.

— Au poste d'équipage des matelots. Sur le pont E. Prenez à gauche à la deuxième volée d'escaliers. C'est la porte bleue à côté de l'extincteur. Mais je dois y aller maintenant, les fusiliers marins seront là dans quelques minutes, ne perdez pas de temps.

— J'y vais, dit Frances à Margaret. Je suis plus rapide. Rattrape-moi. » Elle enfila rapidement ses chaussures, laissa son gilet et son sac sur le pas de leur porte et fila d'un pas élancé le long de la coursive.

La façon dont on subit les épreuves de la vie varie selon qu'on est plus ou moins bien accompagné pour les traverser, pensa Avice. Irène Carter, qu'elle avait retrouvée cet après-midi-là, l'avait emmenée prendre le thé avec ses amies, puis à des ateliers de couture – Irène y avait confectionné de merveilleux petits sacs d'intérieur. Ensuite, elles avaient dîné ensemble et parlé si longuement, avec tant d'enthousiasme, qu'Avice en avait oublié non seulement l'heure, mais aussi à quel point elle détestait ce vieux navire.

Le père d'Irène Carter était le propriétaire du club de tennis le plus prestigieux de Melbourne. Elle avait épousé un sous-lieutenant qui revenait à peine d'une traversée de l'Adriatique et qui était le fils d'un homme important au ministère des Affaires étrangères. De plus, elle avait emmené à bord pas moins de onze chapeaux, au cas où elle n'en trouverait pas de semblables en Angleterre. Irène Carter était vraiment une fille très bien. D'ailleurs, elle avait fait preuve d'une certaine rigueur – qu'Avice ne possédait assurément pas – en ne s'entourant que de filles issues du même milieu qu'elle, allant jusqu'à obliger une jeune fille de couleur à changer de cabine pour se retrouver « avec des filles de son genre ». Elle n'eut même pas besoin de lui expliquer en détail ce qu'elle entendait par cela. En observant les jeunes filles absolument admirables qui entouraient Irène, Avice fut frappée de voir à quel point elles se ressemblaient tant dans leur façon de s'habiller, dans leurs manières, que dans leur façon de parler.

« Tu dois sûrement être au courant de ce qui est arrivé à Lolicia Tarrant ? demanda Irène, le bras délicatement passé sous celui d'Avice tandis qu'elles descendaient précautionneusement l'escalier

qui menait au hangar principal, les autres leur emboîtant le pas.

— Non, pas du tout. » Les chaussures d'Irène étaient identiques à celles qu'avait remarquées la mère d'Avice dans un magazine parisien. Elle avait dû les faire venir par avion.

« Eh bien, tu sais qu'elle était fiancée à ce pilote ? Celui qui avait une... une moustache atroce ? Tu ne vois pas ? Bref... Cela ne faisait pas cinq semaines qu'il était en Malaisie qu'elle s'était déjà entichée d'un soldat américain. Un homme horrible, ajouta-t-elle en baissant la voix. Et tellement grossier. Sais-tu ce qu'il avait coutume de dire à propos de Melbourne ? « C'est aussi grand que la moitié du plus vaste cimetière de New York, mais deux fois plus mort. « Tu te rends compte ! Il ne cessait de le répéter comme s'il trouvait cela irrésistible !

— Et alors ? Que s'est-il passé ? demanda Avice les yeux écarquillés, imaginant Lolicia avec l'Américain.

— Eh bien, vois-tu, ce qui devait arriver arriva ! Son fiancé est revenu, sidéré de voir Lolly se promener avec ce GI, comme tu peux l'imaginer. À côté de cela, ça a dû être une partie de plaisir de tenir tête aux Japonais à Brisbane, tu saisis ?

— Grand Dieu ! s'exclama Avice.

— Et attends, ce n'est pas tout, le père de Lolly n'était pas aux anges non plus quand il a découvert cela. Il se méfiait des Américains depuis les meurtres, tu t'en doutes. » Toutes les filles se rappelaient le scandale de ce jeune soldat Edward J. Leonsky qui avait assassiné quatre filles de Melbourne. À partir de ce moment, les relations entre le peuple australien et les GI s'étaient dégradées.

« Ce n'était quand même pas un meurtrier.

— Oh, que tu es drôle, Avice ! Bien sûr que non. Mais il a tout raconté à ses amis GI sur sa petite aventure avec Lolly. Dans les moindres détails. Son officier supérieur a fini par l'apprendre et il a envoyé une lettre au père de Lolly, lui suggérant à l'avenir de faire attention au comportement de sa fille.

— Oh, mon Dieu !

— C'en était fini de sa réputation. Son fiancé ne voulait plus entendre parler d'elle, même si la moitié de ce que racontait cet officier n'était que pure calomnie.

— Et elle, comment va-t-elle ?

— Je ne sais pas, répondit Irène.

— Je croyais que vous étiez amies ? s'étonna Avice.

— Après tout ce qui est arrivé ? » Irène fit une grimace et secoua la tête comme si elle avait de l'eau dans les oreilles. Un ange passa. « Et toi, continua-t-elle, tu vas te présenter à l'élection de Miss Victoria ? La

semaine prochaine, ils organisent le concours de celle qui a les plus belles jambes. »

Elles étaient arrivées à mi-chemin du pont hangar quand elles croisèrent Margaret, penchée en avant, appuyée sur un tableau d'information, une main glissée entre le mur et sa tête, comme si elle avait peur de perdre l'équilibre, l'autre posée sur son énorme ventre.

« Ça va ? » lui demanda Avice, paralysée à l'idée que la fermière ne soit prête à accoucher. Si c'était le cas, elle ne pourrait l'ignorer, et Dieu seul sait ce qu'Irène penserait de tout cela.

« J'ai un point de côté », expliqua Margaret en serrant les dents de douleur.

Avice crut qu'elle allait s'évanouir de soulagement.

« Voulez-vous qu'on vous aide à regagner votre cabine ? demanda courtoisement Irène.

— Non merci. » Margaret regarda Avice, puis son amie. Avice remarqua que le nez de la jeune femme avait rougi sous le soleil. « Faut que je descende, Jean s'est fourrée dans de sales... draps.

— C'est une fille qui partage notre cabine, expliqua Avice.

— Vous êtes sûre que vous n'avez pas besoin d'aide ? » insista Irène. Elle s'était accroupie pour examiner de plus près le visage écarlate de Margaret.

« Il faut juste que je reprenne mon souffle.

— Peut-être, mais vous ne semblez pas en état de rejoindre votre amie. Surtout avec tous ces escaliers à descendre. Nous allons venir avec vous.

— Non... Je ne crois pas que nous devrions... Tu sais, Jean est... », protesta Avice.

Mais Irène avait déjà dégagé son bras de celui d'Avice et tendait sa main à Margaret. « Ça va mieux ? Allez, prenez mon bras et en route pour l'aventure. Allez les filles ! Je n'ai pas connu d'événement aussi excitant depuis le jour du départ. Allons à la rescousse de cette demoiselle en détresse. »

Avice entendit d'avance le rire paillard de Jean, l'imagina se moquer de Margaret en parlant de son « polichinelle dans le tiroir » ou ce genre de choses, et supposa qu'Irène – seule garante d'une vie sociale acceptable à bord – allait sûrement la rejeter après cela, non sans lui avoir fait part de sa désapprobation. Elle ferma les yeux, préparant des excuses et anticipant la façon dont elle pourrait se protéger de la vulgarité de Jean.

Sauf que celle-ci ne riait pas du tout lorsqu'elles la retrouvèrent. Elle n'était même pas debout.

Elles n'aperçurent que ses jambes, dans une curieuse position, émergeant de derrière une pile de boîtes en métal, à côté de la salle des machines surchauffée. Ses chaussures, suspendues à ses pieds, pointaient l'une vers l'autre. Elles s'approchèrent, et leurs voix assourdies le temps de parcourir l'étroite coursive se turent au vu de la situation. Dans l'obscurité, elles distinguèrent suffisamment le visage de Jean pour s'apercevoir qu'elle était soûle, au point de murmurer dans le vide des choses incohérentes; au point de se tenir dans une position mi-assise mi-couchée sur le sol rêche plein de cambouis, les jambes écartées; au point de ne pas se rendre compte que son chemisier était déboutonné et que l'un de ses petits seins blancs sortait du bonnet de son soutien-gorge, lui-même de travers.

Frances s'approcha d'elle. Son visage d'habitude si pâle et si grave s'était enflammé, des mèches de cheveux pendaient de son chignon serré, elle semblait survoltée. Un homme, probablement un matelot, apparemment aussi ivre que Jean, redressa les épaules et s'éloigna d'elle en titubant. Sa braguette était ouverte. Elles entrevirent quelque chose de violet et d'obscène. Les jeunes femmes qui venaient d'arriver sur les lieux restèrent ébahies, comme frappées de stupeur. À cet instant, un autre homme surgit de l'ombre derrière Jean. Il leur jeta un regard coupable, réajusta sa veste et partit en courant. Jean s'agita et murmura quelque chose, ses cheveux bruns, trempés de sueur, pendaient sur son visage. Dans un silence accablant, Margaret s'accroupit et rabaissa la jupe de la jeune fille sur ses cuisses blanches.

« Espèce de salaud ! » cria Frances à l'adresse de l'homme. Elle tenait une grande clé plate dans sa maigre main. L'homme eut un mouvement de recul, et Frances frappa. La clé s'écrasa sur son épaule dans un grand craquement. Tandis qu'il reculait, tête baissée, pour tenter de se protéger, les coups s'abattaient sur lui avec la régularité d'un marteau-piqueur; des coups d'une violence inouïe, qui ne faiblissaient pas. La clé l'atteignit sur la tempe, et un jet de sang coula.

Avant qu'elles n'aient pu réaliser ce qui était en train de se passer, Dennis Tims accourut, sa carrure massive constituant une menace supplémentaire dans ce contexte de violence.

« Nom de Dieu, mais qu'est-ce qui se passe ici ? demanda-t-il à la vue du spectacle : Frances brandissant sa clé plate, le matelot braguette ouverte, et Jean étendue par terre, dans les bras de Margaret. Mickey m'a dit que... Bordel, qu'est-ce qui... ? Oh, mon Dieu ! Oh, mon Dieu... Mon Dieu... Thompson, espèce de sale... » Il jeta sa cigarette et tenta d'arrêter Frances qui le repoussa en

grimaçant.

« Salaud ! hurlait-elle, espèce d'ordure !

— Calmez-vous, madame, cria-t-il, ça suffit, calmez-vous. »

Un marin éloigna le matelot de Frances, attrapa cette dernière et la tira en arrière pour l'empêcher de frapper.

Tims relâcha le matelot qui, trop abasourdi par ce qui venait de lui arriver ou trop soûl pour reprendre ses esprits, s'écroula. Le bruit des machines était assourdissant, les grincements et les vrombissements des moteurs remplissaient la salle d'un vacarme continu. Malgré cela, on distingua le bruit sourd de sa tête heurter le sol.

Irène poussa un cri strident.

Tims lâcha Frances et attira l'homme vers lui. Au début, on aurait pu penser qu'il allait le frapper à son tour, mais il examina sa plaie avec des gestes brusques, murmurant quelque chose dans sa barbe.

Deux des filles qui se trouvaient là et qui étaient restées à chuchoter entre elles partirent en courant, se cachant le visage dans les mains.

Avice tremblait de tout son corps. Tims était à genoux, criant à l'homme de se relever en jurant tant et plus.

Derrière les hommes, Margaret essayait de tirer Jean pour l'éloigner de la scène.

Debout, les jambes un peu écartées, la clé pendant au bout de son bras, le corps parcouru de frissons, Frances ne devait même pas se rendre compte que des larmes coulaient le long de ses joues.

« Il faut prévenir quelqu'un », dit Avice à Irène. L'ambiance était électrique.

« Je ne crois pas... Je... »

C'est à ce moment qu'elles aperçurent la femme officier se précipiter vers eux. Ses pas résonnaient sur le plancher métallique.

« Qu'est-ce qui se passe ici ? » Les cheveux noirs tirés en arrière, elle avait une poitrine volumineuse. Elle se trouvait à une dizaine de mètres environ.

Tims cessa de crier, le poing levé de rage. L'un de ses compagnons lui glissa quelque chose à l'oreille, lui donna un petit coup de coude et disparut dans l'ombre. Tims se redressa, passa la main dans ses cheveux courts et blonds comme les blés. Il regarda Margaret comme s'il venait de la remarquer, ses yeux cernés grands ouverts, agitant nerveusement la main. Il secoua la tête, on aurait dit qu'il était sur le point de parler, de s'excuser peut-être. Puis la femme officier arriva et leur fit face, les dévisageant l'un après l'autre. Une atmosphère de règlement militaire emplissait la pièce, comme un mauvais parfum.

« Qu'est-ce qui se passe ici ? »

Elle ne sembla pas tout de suite remarquer Jean qui gisait toujours par terre, ni Margaret qui tentait de la rhabiller. Avice aperçut les bas de Jean roulés sur ses genoux.

« Y'a eu un petit incident, débita Tims en essuyant ses mains ensanglantées sur son pantalon sans regarder l'officier. Mais tout est réglé maintenant. »

L'officier regarda tour à tour ses mains, Avice, puis Margaret dont le ventre proéminent attira son attention.

« Et vous, mesdames, qu'est-ce que vous faites à cet étage ? »

Elle attendit une réponse, mais personne ne prononça un mot. Avice observait Irène. Elle tenait un mouchoir contre sa poitrine, comme une héroïne de roman phisique. La bouche grande ouverte, elle avait perdu de son air supérieur et de sa belle assurance.

Lorsqu'elle se retourna, Tims avait disparu. L'homme blessé était assis de travers sur le sol, les genoux ramenés sur la poitrine.

« Vous connaissez les sanctions encourues par celles qui pénètrent dans les quartiers réservés aux hommes ? »

Un silence pesant s'abattit. L'officier se pencha vers l'homme, examina son état. Puis, elle vit Jean.

« Seigneur ! Je vous en supplie, ne me dites pas qu'il est arrivé ce que je pense.

— Non, non, affirma Margaret.

— Oh, mon Dieu, répéta-t-elle en dévisageant Margaret. Il faut prévenir le capitaine.

— Mais pourquoi ? Nous n'avons rien à voir dans cette histoire, cria Avice afin d'être entendue par-dessus les moteurs. Nous sommes juste venues récupérer Jean.

— Avice ! » Frances se leva brusquement. Elle se mit entre l'officier et Jean qui restait prostrée par terre. « Laissez-nous nous occuper d'elle. Nous allons la ramener dans sa cabine.

— Je ne peux pas. J'ai ordre de faire un rapport sur toutes les soirées que j'aurais repérées, tous les abus d'alcool et tous les... délits constatés. Je vais prendre votre nom à toutes.

— Nous n'avons rien à voir dans cette histoire, hurla Avice en jetant un coup d'œil à Irène. C'est Jean qui s'est embarquée dans cette situation dégradante !

— Jean ?

— Jean Castleforth, précisa Avice d'un ton désespéré. Nous n'avons vraiment rien à voir là-dedans. Nous sommes simplement descendues parce que quelqu'un nous a prévenues qu'elle avait des problèmes.

— Jean Castleforth, nota la femme officier, et vous, votre nom ?

— Mais je n'ai jamais regardé un seul homme à bord ! Je n'ai jamais bu une goutte d'alcool de ma vie !

— Écoutez, nous allons la ramener à la cabine, intervint Frances, je suis infirmière, je peux tout à fait prendre soin d'elle.

— Vous n'imaginez tout de même pas que je vais laisser cela sans suite ? Regardez dans quel état elle est, Dieu du ciel !

— Elle est simplement...

— Ce n'est qu'une petite allumeuse, voilà ce qu'elle est !

— Comment osez-vous ? » Lorsqu'elle se redressait, Frances avait l'air étonnamment grande. Ses traits s'étaient durcis et ses poings étaient serrés. « Comment osez-vous ?

— Vous n'allez tout de même pas me dire qu'on l'a entraînée ici de force ? » L'officier se pencha sur Jean et retroussa les narines devant l'odeur d'alcool émanant de l'haleine de cette dernière.

« Pourquoi, toutes celles qui n'ont pas... »

Tremblante de colère, Frances interrompit Avice.

« Toi, va-t'en ! Je ne veux plus te voir ! Et vous, vous l'OCTAM ou je-ne-sais-quoi, écoutez... Vous n'allez pas dénoncer cette fille, vous m'entendez ? Elle n'a rien fait de mal.

— Les ordres stipulent de rapporter toutes les infractions commises.

— Mais elle n'a que seize ans ! Vous ne voyez pas qu'ils l'ont fait boire et qu'ils ont... profité d'elle. Elle n'a que seize ans !

— Elle est en âge de savoir ce qu'elle fait. Elle ne devrait pas être là. Aucune de vous ne devrait être là.

— Ils l'ont fait boire ! Regardez-la ! Elle est presque inconsciente ! Si vous la dénoncez, c'en est fini de sa réputation et son mari la quittera, c'est ce que vous voulez ?

— Je ne...

— Vous ne pouvez réduire la vie de cette fille en poussière parce que lors d'un moment d'égarement, un soir, elle a trop bu ! »

Frances regardait la femme de haut maintenant, elle semblait se retenir de quelque chose... De quoi exactement ? Avice, encore abasourdie par la réaction de Frances qu'elle ne reconnaissait plus, recula instinctivement.

La femme officier le remarqua; elle s'était redressée d'une façon qui indiquait une stratégie défensive.

« Comme je vous l'ai dit, mes ordres sont clairs...

— Oh ! fermez-la avec vos ordres débiles ! Espèce d'officier de... »

Il fut impossible de déterminer l'intention de Frances, rouge de colère et surexcitée, mais à peine leva-t-elle le bras que Margaret la tira en arrière.

« Frances, murmura-t-elle, calme-toi, tu veux ? Ça va aller. »

Frances mit un peu de temps avant de comprendre ce qu'elle lui disait. Elle semblait inflexible et tourmentée.

« Non, ça ne va pas. Explique-lui, toi. » Les larmes lui montèrent aux yeux.

« C'est inutile et ça n'aide pas Jean, dit Margaret. Tu m'entends ? Arrête, ça ne sert à rien. »

Le regard de Margaret surprit Frances. Elle cligna des yeux à plusieurs reprises, puis laissa échapper un long soupir entrecoupé de sanglots.

Avice vit la main d'Irène qui tremblait. Elle tenait toujours son mouchoir contre sa poitrine. Puis la femme officier tourna les talons, soulagée d'avoir trouvé une porte de sortie, et se précipita le long de la coursive vers un but précis.

« Elle n'est qu'une enfant ! » cria Frances. Mais la femme était déjà loin.

« Félicitations à Mme H. Skinner et Mme H. Dill qui fêtent leur anniversaire de mariage cette semaine. Mme Skinner est mariée depuis deux ans et Mme Dill depuis un an. Bien qu'elles ne soient pas auprès de leurs époux pour fêter cet heureux événement, nous espérons que ce sera la dernière fois qu'ils le célébreront séparément. Nous leur souhaitons tous nos vœux de bonheur pour l'avenir. »

« Les Anniversaires à souhaiter », in *Gazette du Journal de bord*.

Rubrique d'Avice R. Wilson, épouse de guerre.
Musée impérial de la Guerre.

Dix-huitième jour à bord.

En mer, il était impossible de savoir à quel moment le soleil se levait précisément. Non que l'heure variât selon les jours, ni d'un hémisphère à un autre. Mais on apercevait la lumière percer l'obscurité à des centaines, voire à des milliers de kilomètres derrière la douce courbe de l'horizon, et cela bien avant qu'elle ne dessine distinctement un nouveau jour sur la Terre. De même, lorsqu'on se trouvait sur les ponts inférieurs, dans des coursives sans hublots et sans portes, sans autre lumière que celle des néons, on ne pouvait deviner à quel moment l'aube était apparue.

C'est une des raisons pour laquelle Henry Nicol n'aimait pas être de faction entre cinq et six heures du matin. Dans le passé, il appréciait être de quart au lever du jour, à l'époque où prendre la mer était encore nouveau et enivrant, où, peu habitué à vivre dans une telle promiscuité avec d'autres hommes, il savourait ces moments de calme sur le navire. Il aimait alors ces quelques minutes où il faisait toujours nuit avant le réveil, avant que la vie quotidienne et l'agitation du vaisseau ne reprennent peu à peu autour de lui. C'était le seul instant où il pouvait s'imaginer être seul au monde.

Plus tard, lorsqu'il était en permission, les enfants encore tout petits se réveillaient inévitablement à cette heure-là. Il entendait sa femme se lever et la discernait dans l'obscurité quand il faisait l'effort d'ouvrir un œil. D'une main encore engourdie, elle cherchait sa pince à

cheveux, et de l'autre sa robe de chambre, tout en murmurant : « Oui, attendez, maman arrive. » Il se retournait alors dans le lit, la tête calée sur l'oreiller, rongé par une impression diffuse de culpabilité et d'impatience. Même dans son demi-sommeil, il était conscient de ne ressentir aucun des sentiments qu'il aurait dû éprouver à l'égard de cette femme qui traînait les pieds sur le linoléum : de la gratitude, du désir, et même de l'amour.

Depuis quelque temps, cinq heures sur le cadran du poste de pilotage ne signifiaient plus l'heure d'une nouvelle aube, mais le moment choisi pour se livrer à des calculs sophistiqués sur les fuseaux horaires : en Amérique, il devait déjà être cinq heures du matin, l'heure du réveil de ses petits garçons, quand il était dix-neuf heures ici et que le soir tombait. Désormais, la distance géographique était divisée par deux. Toute leur vie, leur relation serait ordonnée par les écarts entre fuseaux horaires. Il se demandait souvent comment ses enfants se souviendraient de lui s'ils ne pouvaient plus le situer dans une dimension de temps équivalente, s'il n'existait pour eux que le temps d'une demi-journée, et s'ils n'arrivaient même plus à se représenter une journée entière de son existence. Désormais, il ne penserait plus à eux au présent, il ne s'imaginerait plus, comme il le faisait souvent, qu'« ils sont en train de prendre leur petit déjeuner », « ... de se laver les dents », « ... de jouer dehors au ballon, avec une petite voiture, ou avec le wagon que je leur ai construit avec des bouts de bois récupérés ». Désormais, il penserait à eux au passé.

Ce serait les mains d'un autre homme qui lanceraient le ballon.

De l'autre côté de la porte en acier, une jeune femme murmura quelque chose dans son sommeil, le son de sa voix s'éleva, elle semblait poser une question. Puis le silence revint.

Nicol regarda sa montre et ajusta la date sur le jour précédent tandis que le navire traversait un nouveau fuseau horaire. Mes heures défilent vers le néant, pensa-t-il. Plus de maison, plus d'enfants, plus de retour triomphant. J'ai gaspillé mes plus belles années et j'ai vu mes amis mourir de froid, couler ou brûler vifs. J'ai perdu toute innocence, mes camarades sont morts, et j'ai de la peine de ne plus avoir une famille à laquelle je ne suis même pas sûr d'avoir été attaché, du moins jusqu'à ce qu'il soit trop tard pour m'en apercevoir.

Nicol s'adossa au mur, s'efforçant de chasser ces pensées récurrentes. Il essaya de surmonter le désespoir qui l'avait assailli et pesait sur sa poitrine et son cœur. Pourvu que la dernière heure s'accélère; pourvu que l'aube se lève vite, pensa-t-il.

« Bas les bonnets ! »

Le commissaire ne daigna pas lever les yeux quand le matelot s'avança en enlevant sa casquette qu'il déposa sur la table. Les deux hommes à ses côtés fouillaient dans des tiroirs pleins de billets de banque et se passaient des petits bouts de papier écrits à la main.

« Andrews, monsieur ! Mécanicien aéronautique, première classe. Sept, deux, deux, un, neuf, sept, deux. Monsieur ! »

Tandis que le jeune homme attendait devant lui, le comptable tournait les pages de son carnet; il en parcourut une du doigt, rapidement, de haut en bas.

« Trois livres, douze shillings.

— Trois livres, douze shillings, répéta l'assistant commissaire à ses côtés.

— Monsieur, dit le mécanicien en s'éclaircissant la voix, avec tout le respect que je vous dois, c'est moins que ce que nous étions payés avant d'aller en Australie. »

Le comptable prit l'air blasé de celui qui avait entendu mille et une plaintes et des centaines de demandes d'augmentation.

« Nous étions de service dans le Pacifique, Andrews. Vous étiez mieux payé car vous vous trouviez en zone de combat. Voudriez-vous que je demande à quelques amis kamikazes de venir s'écraser sur le pont, histoire que vous soyez mieux payé ?

— Non, monsieur.

— Non, bien sûr... Ne dépensez pas tout à terre ! Et tenez-vous à l'écart des filles de joie, j'ai aucune envie de voir d'ici deux jours une file de dix kilomètres devant l'infirmerie, c'est compris, les gars ? »

Il compta l'argent et le poussa sur la table pour le lui présenter. Le visage empourpré, le matelot remit sa casquette et s'éloigna en recensant les billets.

« Bas les bonnets !

— Nicol ! »

Avançant au rythme de la longue queue qui serpentait dans ce qui restait du pont hangar, il n'entendit son nom qu'au bout de la deuxième fois. Épuisé par une autre nuit blanche, Nicol était plongé dans ses sombres pensées.

Tims tira quelques bouffées de cigarette avant de se remettre à parler. Nicol le connaissait. Il avait un sacré bagout, c'était un gars qui se prenait pour le centre du monde et soignait sa réputation de « vedette de poste d'équipage ». Le bruit courait qu'il prêtait parfois de l'argent à des matelots et que ceux qui ne le remboursaient pas à temps le payaient cher de leur personne. Nicol avait toujours gardé instinctivement ses distances, il fallait ni devenir proche, ni s'en faire

un ennemi, ni lui devoir quoi que ce soit. Sur tous les navires, on trouvait des gars de cette espèce, ils avaient un charme déconcertant et un réseau d'amis à bord qui leur était dévoué corps et âme. D'après Nicol, c'était inévitable dans ce monde à huis clos qui reposait sur la loi du silence et la hiérarchie.

Cependant, ce jour-là, Tims n'était pas aussi grande gueule que d'habitude. Il semblait calme et réfléchi, annonçant qu'il allait y avoir du grabuge entre les mécaniciens et les matelots. Quelque chose de grave s'était passé avec une jeune femme, deux nuits auparavant. Il avait hoché la tête en racontant cela, comme médusé par la stupidité de ces Australiennes. Les choses sont un peu parties en vrille, avait-il dit.

Un tel aveu ne correspondait pas à sa personnalité. Nicol s'interrogea un instant s'il ne le priait pas indirectement de l'interrompre, mais avant qu'il n'ait eu le temps de lui demander pourquoi cet incident semblait avoir autant d'importance pour lui, Tims reprit son monologue :

« C'est ton groupe de filles qui est dans cette histoire. » *Ton groupe.* La phrase suggérait qu'une certaine intimité, une relation quasi familiale s'était installée entre lui et ces femmes. Nicol fut abasourdi. Comment était-il possible que la jeune épouse si réservée qui lui avait parlé ce soir-là soit mêlée à ces histoires de soûlerie ? Voilà bien le genre de femme qu'il attirait, pensa-t-il amèrement, le genre de femme incapable de rester fidèle – ou même sobre – pendant six semaines de traversée.

Tims, un pansement imbibé de sang bien visible autour des phalanges, continua à raconter. Il ne s'agissait pas de la grande, Frances, mais de la petite idiote avec laquelle Nicol avait parlé le soir de son premier quart. Celle qui riait bêtement tout le temps : Jean.

Il fut tout de même un peu moins surpris. Malgré cette histoire navrante, il ressentit presque un soulagement. Frances ne lui avait pas paru être ce genre de fille. Elle était trop mal à l'aise avec les gens. Trop réservée. Il se dit qu'il avait encore envie de croire qu'il existait des femmes honnêtes en ce monde. Des femmes qui savaient se tenir. Des femmes pour qui le mot loyauté signifiait quelque chose.

« Écoutez, fusilier, j'ai besoin que vous me rendiez un service. Vous voyez, je ne peux pas aller là-bas dans cet état. » Tims montra les cabines. « Essayez de savoir comment va Maggie, s'il vous plaît. C'est celle qui est enceinte. C'est une fille adorable et je crois qu'elle a été vraiment choquée par tout cela, alors dans l'état où elle est... Enfin, je n'aimerais pas que ça l'ait trop traumatisée.

— Elle ira sûrement à l'infirmerie si ça ne va pas. » Tims grimaça.

« Quoi ? Et elle ira voir cet abruti ? Il est plein comme une outre depuis le jour du départ. Je ne lui ferais pas confiance même pour m'enlever une écharde. » Tims écrasa sa cigarette. « Non, je pense vraiment que ce serait mieux si vous gardiez un œil sur elle. Et si quelqu'un vous demande quoi que ce soit, vous direz que les filles sont restées dans leur cabine toute la nuit. D'accord ? »

Normalement, un mécanicien n'aurait jamais dû s'adresser à un fusilier marin sur ce ton. De plus, Tims avait une voix qui avait le don d'énervé Nicol; il pensa cependant que cette confiance inattendue était pure galanterie, peut-être même était-il vraiment inquiet pour cette fille. C'est pourquoi il décida de ne pas se braquer.

« Comptez sur moi », dit-il.

À la réflexion, il se rappela que l'atmosphère avait été un peu différente ce soir-là. De l'autre côté de la porte, au lieu des conversations habituelles, il n'avait entendu que des murmures pressants et inquiets. Il y avait aussi eu des pleurs et une brève dispute. La grande était sortie trois fois « pour aller boire » en lui disant à peine bonsoir. Il avait mis cela sur le compte des crises d'hystérie qui s'emparaient parfois des femmes. On les avait prévenus que ce genre de choses pouvait se produire une fois à bord, surtout avec des jeunes filles qui n'avaient pas coutume de vivre dans un espace aussi réduit.

« Je vais vous dire une bonne chose, reprit Tims, Thompson a de la chance que ce ne soit pas moi qui aie trouvé la clé en premier.

— La clé ? demanda-t-il en jetant un regard de biais.

— C'est une des filles qui l'avait dans la main. La grande. Tout le monde est d'accord pour dire que c'est elle qui s'est chargée de lui mettre une volée. Elle lui a porté un bon coup à l'épaule, puis elle l'a atteint à la tête en essayant de lui régler son compte pour de bon. » Tims eut un petit rire narquois. « Pour sûr, on peut leur accorder ça à ces Australiennes, elles ont du cran... On aurait du mal à imaginer une Anglaise faire un truc comme ça, vous croyez pas ? » Il tira longuement sur sa cigarette. « En même temps, y'a pas beaucoup d'Anglaises qui se seraient rendues dans les ponts inférieurs pour retrouver une bande de gars qu'elles ne connaîtraient ni d'Ève ni d'Adam.

— Ça, c'est pas sûr, murmura Nicol qui le regretta aussitôt.

— Bon, en tous les cas, moi je vais m'allonger un peu. Le poste d'équipage est fermé aux étrangers pendant quelque temps, mais dites à Maggie que je suis désolé. Si c'était moi qui avais approché sa petite copine en premier... rien de tout cela ne serait arrivé.

— Où est Thompson ? questionna Nicol. Au cas où elle me le

demanderait. Il est aux arrêts ? »

Tims secoua la tête.

« Vous ne croyez pas qu'il vaudrait mieux le faire arrêter ?

— Réfléchissez, Nicol. Si on le met aux arrêts, la jeune fille y passe aussi. L'OCTAM ne sait pas ce qui s'est vraiment produit, et elle n'a pris que le nom de Jean... et Jean ne va raconter à personne ce qui lui est arrivé, pas si elle veut débarquer en Angleterre et retrouver son mari sans scandale à la clef. Je suis sûr que c'est ce qui l'inquiète avant tout. » Il écrasa sa cigarette sous son pied. « En plus, d'après moi, ça ne vous arrangerait pas trop que cette histoire éclate au grand jour, vous étiez en charge de surveiller ces filles, ce ne serait pas très bon pour votre image de marque, non ? C'est vrai, elles étaient toutes en bas, dans la salle des machines qui est censée leur être interdite au moment où vous commenciez votre quart... » Il parlait d'une voix douce qui contrastait avec ses paroles menaçantes. « Soyez sûr d'une chose – histoire que vous soyez au courant – mes hommes et moi, on va s'occuper de Thompson et de l'autre minable qui l'accompagnait à notre façon, même s'il faut attendre de toucher terre pour ça.

— N'empêche que ça finira par se savoir, dit Nicol, vous ne l'ignorez pas. »

Tims jeta un coup d'œil sur la longue queue derrière lui. Lorsqu'il se retourna, son regard exprimait un vague sentiment de pitié pour ce coupable qu'il ne connaissait pas. « Non, pas si tout le monde ferme sa gueule. »

Margaret se pencha par-dessus la rambarde, autant que son ventre le lui permettait, et hissa le panier d'osier en maugréant tandis qu'il butait sur le côté du navire. En bas, dans l'eau miroitante, des garçons de couleur plongeaient agilement de leur barque pour attraper les pièces que les marins leur jetaient du pont. Le long de la coque du vaisseau, de minces canoës creusés dans des troncs d'arbres tanguaient sous les mouvements d'hommes maigres à la peau mate, aux bras chargés de bibelots et de bijoux en toc. À Ceylan, le port de Colombo brûlait sous la chaleur. Au loin, on apercevait quelques grands immeubles qui s'élevaient au milieu d'une forêt sombre et compacte.

Plusieurs cas de variole avaient été recensés dans la population. Peu de temps avant leur arrivée, il avait été annoncé qu'il ne serait pas prudent que les femmes mettent pied à terre. L'ancre avait été jetée dans l'eau bleue et limpide, à quelques centaines de mètres du quai : c'était tout ce que les passagères verraient de Ceylan.

Margaret avait une immense envie de quitter le bateau, elle avait

passé des jours à rêver de ce moment où ses pieds toucheraient enfin la terre ferme, elle était furieuse :

« L'homme de la coopérative dit que vous allez quand même laisser les hommes débarquer, donc je ne vois pas pourquoi on n'irait pas attraper directement la variole nous-mêmes. » Cette injustice lui avait fait monter les larmes aux yeux.

« Je crois que c'est parce que les hommes sont vaccinés », lui avait expliqué Frances. Margaret avait ignoré sa remarque.

Afin peut-être de les consoler, un magasinier leur avait prêté un câble auquel elles avaient attaché un panier. Elles n'avaient qu'à le faire descendre et le remonter quand il était plein pour examiner les produits de plus près. Il leur avait montré deux autres navires de guerre qui mouillaient dans le port, et elles distinguèrent des petits groupes de canoës rassemblés autour d'eux qui se livraient à la même activité.

« Ce sont des Français et des Américains. Vous allez voir, la plupart des marchands vont vers le navire américain. » Il frotta son pouce contre son index avec un large sourire en haussant les sourcils. « Si vous arrivez à envoyer votre panier jusque là-bas, vous aurez peut-être la chance de vous trouver de nouveaux bas. Tout ça ne m'a pas l'air trop mal, les filles, sortez votre porte-monnaie ! »

Margaret expira sous l'effort et fit prudemment passer le panier par-dessus la rambarde. Elle le déposa ensuite sur le sol à côté de la tourelle à canon où les filles étaient assises. Elle fouilla dans le panier, en sortit des perles, des parures de coquillages et de corail. Les filles les firent glisser entre leurs doigts. « Qui veut un petit collier de ces magnifiques perles ? Ça sera mieux que ce truc fabriqué avec des bagues d'aluminium pour les poulets, hein, Jean ? » Celle-ci lui répondit d'un petit sourire. Elle n'avait pas dit un mot de la matinée. Avant le réveil en fanfare, Margaret l'avait entendue s'entretenir avec Frances. Puis elles étaient parties ensemble à la salle de bains pendant un certain temps. Frances avait pris sa trousse médicale avec elle. Personne n'avait parlé de ce qui s'était passé ce soir-là et Margaret n'avait pas eu envie de le lui demander, d'ailleurs elle n'était pas vraiment sûre de vouloir savoir. Très pâle, Jean se faisait discrète à présent. Elle avait l'air jeune, si jeune que c'en était effrayant. Elle resta assise entre elles, muette. Quand elles se levèrent, elle les suivit d'un pas effacé.

« Regarde, Jean, ça irait bien avec ta robe bleue. Comme ces perles brillent au soleil !

— Elles sont belles », répondit Jean qui alluma une autre cigarette. Elle avait la tête rentrée dans les épaules comme si elle avait froid malgré la chaleur étouffante.

« On devrait prendre quelque chose pour cette pauvre Avice. Ça lui remonterait le moral. »

Elle s'entendit prononcer ces paroles qu'elle voulait joyeuses à dessein, mais le silence qui suivit suggérait que Frances n'avait pas vraiment le désir de remonter le moral d'Avice.

La nuit de l'incident, une violente dispute avait éclaté entre elles lorsqu'elles avaient rejoint leur cabine. Frances, dont la timidité naturelle s'était dissipée, avait agressé Avice, lui disant qu'elle n'était qu'une égoïste, une traîtresse dont le seul souci était de sauver sa peau. Avice, rouge de honte, avait répondu qu'elle ne voyait pas pourquoi elle mettrait sa future vie en danger, tout ça parce que Jean se comportait comme une chienne en chaleur et que, de toute façon, ils auraient bien fini par découvrir qui elle était. Avice avait été encore plus énervée lorsqu'elle s'était aperçue qu'Irène avait disparu. Margaret avait en effet demandé à celle-ci de s'en aller, c'était le seul moyen qu'elle avait trouvé pour qu'Avice et Frances n'en viennent pas aux mains, Avice attachant beaucoup d'importance à l'opinion qu'Irène se faisait d'elle. Le lendemain matin, quand Avice avait quitté la cabine, les autres s'étaient douté quelles ne la reverraient pas de la journée.

La voix des vendeurs remontait jusqu'à elles.

« Mrs Melbourne ! Mrs Sydney ! » Les hommes leur indiquaient le prix des bibelots avec les doigts de leurs mains. Au milieu des barques, la tête d'un jeune homme émergea du fond de l'eau, perçant la surface étincelante. Il arborait un grand sourire et tenait en l'air quelque chose de métallique. Quand il le regarda de près, son visage soudain s'assombrit. Il jeta violemment contre le navire l'objet qui rebondit sur la coque comme une balle de carabine.

« Pourquoi est-il en colère ? demanda Margaret en scrutant les barques.

— C'est à cause des marins, ils leur envoient des coquilles de noix et des chevilles en métal. Ils les font plonger en leur laissant croire que ce sont des pièces, répondit Frances. C'est leur manière à eux de se distraire. » Elle marqua une pause. Elles avaient désormais une nouvelle idée sur la façon dont les matelots aimaient s'amuser.

Mais Jean n'eut pas l'air de l'entendre. Depuis quelques instants, elle observait un collier, qu'elle enfouit dans sa poche.

« Tu veux que je le paye pour toi ? lui proposa Margaret, c'est pas grave si tu as oublié tes sous. »

Les yeux de Jean étaient encore las.

« Nan, fit-elle, j'veais pas payer pour ça. Ils avaient qu'à pas être assez idiots pour nous les envoyer. »

Après un bref silence, Margaret se leva sans mot dire, prit quelques pièces dans son porte-monnaie et les fit descendre dans un panier vers les barques avec les autres bijoux. Dans l'intention, probablement, de penser à quelque chose de plus gai ou de remonter le moral de Jean, elle ajouta :

« Je t'ai déjà raconté comment Joe m'a fait sa demande en mariage ? Tu vas trouver ça tordant. » Elle s'assit à côté d'elle et lui donna un petit coup de coude. « Il avait déjà pris la décision de faire sa demande et avait obtenu l'accord de papa. Il avait apporté une bague, oui, je sais, je ne la porte pas car j'ai les doigts trop gonflés maintenant; bref, il s'était décidé pour le mercredi, la veille de son départ. Le voilà donc qui arrive, tout nerveux, avec des souliers cirés qui brillaient comme des miroirs et les cheveux bien peignés. Tout est préparé dans sa tête : d'abord, il mettra un genou à terre, et ensuite il fera le geste le plus romantique de sa vie.

— Peine perdue avec toi ! lança Frances.

— Oui, mais bon, à l'époque, il n'était pas encore au courant, répondit Margaret avec un grand sourire. Enfin, bref, le voilà qui arrive chez nous et frappe à la porte. Au moment où il est entré, moi j'étais en train de hurler après Daniel pour qu'il arrête de mettre ses affaires n'importe où, qu'il était hors de question que je lui cavale constamment aux fesses comme le faisait maman pour qu'il les ramasse. Le pauvre Joe est resté cloué dans l'entrée pendant que Daniel et moi, on s'insultait copieusement. À ce moment-là, papa a débarqué en courant et en criant que les vaches s'étaient échappées de leur enclos. Joe restait là, sidéré que je puisse employer un tel langage de charretier. Papa l'a attrapé alors par le bras : "Eh bien, mon gars, faut pas rester là planté comme un piquet !" Là-dessus, il l'a empoigné et l'a tiré dehors derrière la maison. »

Margaret se pencha un peu vers l'arrière. « Alors là, les filles, je vous raconte pas le bazar ! Quarante vaches s'étaient échappées en renversant une barrière, deux piétinaient ce qui restait du jardin de ma mère pendant que mon père, en pleurs, leur donnait des coups de bâton tout en essayant de remettre en place les fleurs de maman. Colm était parti en camionnette sur le chemin pour en rattraper une et lui barrer la route avant qu'elle ne l'atteigne. Pendant ce temps-là, Liam faisait son John Wayne sur l'un des chevaux, tandis que Joe et moi essayions de les regrouper pour les faire entrer dans le hangar. »

Elle jeta un coup d'œil sur les visages devant elle. « Vous avez déjà vu des vaches qui ont les chocottes ? » Elle baissa la voix « Elles se mettent à faire des bouses comme vous n'en avez jamais vu, et quand elles se débattent en tournoyant, elles en projettent partout. Le pauvre Joe s'est alors retrouvé couvert de bouse de la tête aux pieds, il en

avait sur ses belles chaussures, partout !

— C'est dégoûtant, dit Jean avec un petit sourire.

— Attends, ce n'est pas tout ! Après cette humiliation, l'une a essayé de s'échapper et la voilà t'y pas qu'elle s'est élancée droit sur mon Joe. Eh bien, il a beau être assez agile, elle lui a foncé dessus comme s'il n'était pas là et il ne l'a pas vu venir. Et boum ! » Elle mima l'accident en se renversant en arrière. « Même moi, pourtant habituée aux odeurs de la ferme, je m'étais bouché le nez pour l'aider à se relever et lui enlever la bouse sur ses vêtements. Au début, je croyais qu'il jurait, mais au bout d'un moment j'ai compris qu'il disait "la bague, la bague". Nous avons donc passé presque une demi-heure dans le hangar à bestiaux, à quatre pattes dans la crotte, à chercher la preuve d'amour éternel que Joe m'avait apportée !

— Et tu... la portes encore ?

— Ouais, et y'a encore de la bouse de vache dessus. Tu sais, pour moi, ça fait partie de ce moment romantique. »

Puis, lorsqu'elle vit Jean porter la main à sa bouche, elle ajouta :

« Voyons, Jean, évidemment que j'ai lavé la bague avant de la mettre ! Et puis j'ai aussi lavé Joe. J'ai passé ma première soirée de fiancée à nettoyer et à repasser son uniforme pour qu'il n'ait pas de problèmes en revenant à la base.

— Mon Stan m'a fait sa demande au bal, enchaîna Jean. Je crois que j'étais la plus jeune ce soir-là, j'avais encore quinze ans. Mais c'était une soirée charmante, je portais un ensemble en soie naturelle bleue que m'avait prêté mon amie Polly. Stan m'a dit que j'étais la plus belle fille du bal. Il était déjà un peu soûl, mais quand ils ont commencé à passer *You made me love y ou*, il s'est retourné vers ses amis : "Hé, les gars, voilà la fille que je vais épouser, ça vous en bouche un coin, non ?" Puis il l'a répété beaucoup plus fort, j'ai fait semblant d'être gênée, mais honnêtement, j'ai trouvé ça épatant.

— Oui, cela a dû être un moment formidable, formula Frances en souriant.

— C'est la première personne qui m'a dit qu'elle m'aimait. » Ses yeux étaient remplis de larmes. « Personne ne m'avait jamais dit ça, pas même ma mère, et j'ai jamais connu mon père. » Elle dégagea les mèches de cheveux qui retombaient sur son visage. « Non, y'a rien qui me retient au pays, non rien. Stan, c'est l'homme le plus merveilleux que j'ai jamais rencontré. »

Pendant près d'une demi-heure, elles restèrent assises dans un silence presque total. De temps en temps, Margaret faisait signe aux marchands d'approcher pour qu'ils reprennent leurs bijoux de pacotille

et qu'ils leur en envoient d'autres. Elle avait acheté deux colliers à Letty pour trois fois rien en pensant que cela lui ferait plaisir, tout en sachant que ce geste était un moyen détourné de soulager sa conscience. Le soleil devint plus brûlant et monta dans le ciel, chassant l'ombre du poste d'observation où elles s'étaient rassemblées. Margaret décida alors qu'il était temps de partir. Mais aucune activité n'avait été prévue ce jour-là car les jeunes femmes auraient dû être à terre, et elle n'avait aucune envie de se retrouver dans la cabine à se chamailler avec les autres.

Sans grand courage, elle scruta la mer et aperçut une petite embarcation à moteur qui s'approchait en ronronnant. Elle distingua la casquette du skipper ainsi que des silhouettes qui tanguaient et qui se firent de plus en plus distinctes à mesure que la barque se rapprochait. Des cris de joie s'élevèrent sur les ponts inférieurs quand les autres femmes comprirent ce dont il s'agissait.

« Les filles ! cria-t-elle, c'est le courrier ! On a du courrier ! »

Une heure plus tard, elles étaient installées dans la cafétéria, où leur impatience leur avait fait oublier l'odeur de chou habituelle. À l'autre bout de la pièce, assis à une table à tréteaux, un officier de la Croix Rouge collectait le courrier à expédier et distribuait des petits paquets de lettres. Lorsqu'un nom était appelé, l'heureuse élue poussait, en même temps que ses amies, des cris hystériques comme si elle venait de gagner un prix plutôt qu'un billet doux. Autour d'elles, les hublots sur lesquels se réfléchissait la lumière étincelante de l'océan avaient été ouverts pour laisser l'air marin pénétrer dans la pièce.

Jean fut une des premières à être appelée. L'impressionnant paquet de lettres – sept ! – que lui avait envoyées Stan lui avait un peu remonté le moral. Elle les avait données à Frances qui les lui avait lues de sa voix grave et sonore en tirant nerveusement sur sa cigarette. « T'as entendu ça ? ne cessait-elle de l'interrompre. Il s'est fait tatouer mon nom sur son bras droit, et en deux couleurs différentes ! En plus, ça fait un mal de chien ! »

Margaret et Frances s'étaient regardées. « Et, continua Frances, il a gagné quatre livres en remportant un combat de boxe. Il dit que son adversaire avait une drôle de conception de la boxe parce qu'il ne cessait de parer à ses attaques avec son nez.

— T'as entendu ça ? » Jean donna un petit coup de coude à Margaret. « L'autre essayait de parer à ses coups de poing avec son nez ! » Son rire retentissant masquait sûrement une fausse joie, mais elles n'en dirent rien. Elles étaient tellement contentes d'avoir envie de plaisanter.

Plus tard, Frances raconta qu'elle avait omis de lui lire plusieurs paragraphes, notamment ceux où son fiancé recommandait à Jean de

« bien se tenir », ainsi que l'histoire d'un copain à lui qui avait laissé tomber sa chérie quand il avait appris qu'elle « lui avait mis des cornes sur la tête ».

« Margaret O'Brien ? »

En dépit de son poids imposant, Margaret réussit à bondir prestement de sa chaise. Essoufflée, elle se jeta sur le paquet de lettres qu'on lui tendait et revint à sa place l'air triomphant, rayonnante de joie. Elle oublia instantanément sa déception de ne pas avoir été à terre. Elle se demanda si elle pouvait se permettre d'aller lire ses lettres dans la cabine, en privé. Au moment où elle allait leur poser la question, elle entendit quelqu'un tirer une chaise; elle leva les yeux de son paquet et aperçut Avice qui s'asseyait discrètement devant elles.

Un peu stupéfaite qu'Avice ait choisi de prendre place au milieu d'elles après la dispute de la veille au soir, Margaret se demanda si elle était sur le point de s'excuser.

« Il y a du nouveau, commença Avice.

— Ouais, je sais, regarde, dit Jean, sept lettres, j'ai reçu sept lettres !

— Non ! » objecta Avice avec un petit sourire en coin qui semblait dissimuler quelque grand secret. Elle était différente de la fille furieuse aux lèvres pincées qui avait quitté la cabine quelques heures auparavant. « J'ai vraiment du nouveau, dit-elle. J'attends un heureux événement. »

Silence de plomb.

« C'est bientôt ton anniversaire ? s'enquit Jean.

— Mais non, je suis enceinte, voyons, je suis allée chez le médecin.

— Tu en es sûre ? demanda Frances. Ce docteur Duxbury ne m'a pas l'air vraiment... fiable... » Elle repensa à la dernière fois qu'elle l'avait vu, lorsqu'il chantait à tue-tête devant son placard.

« Depuis quand les infirmières en savent plus que les médecins ?

— Non, c'est juste que...

— Le docteur Duxbury m'a fait une prise de sang, il m'a aussi posé des tas de questions et m'a examinée. Il est pratiquement sûr de lui. » Elle se passa la main dans les cheveux et regarda autour d'elle, espérant peut-être pouvoir partager cette nouvelle avec un auditoire plus large.

« Ce n'est pas si surprenant que ça, maintenant que j'y repense », dit Margaret.

Les deux autres jeunes femmes se regardèrent.

Avice ne put se retenir plus longtemps; son visage s'éclaira, ses joues rougirent d'excitation.

« Un bébé ! Tu entends ? Je me disais bien que ça n'était pas mon genre d'avoir le mal de mer. J'ai fait de la voile des centaines de fois et je n'ai jamais été malade. Margaret, il faut que tu me dises tout ce que je dois acheter. Tu crois qu'on vend des vêtements pour bébés en Angleterre ? Je vais dire à maman de m'envoyer tout ce dont j'ai besoin. »

Margaret se leva et tendit les bras par-dessus la table pour l'embrasser.

« Avice, c'est une très bonne nouvelle. Toutes mes félicitations ! Je suis très heureuse pour vous deux.

— Nom d'un chien, intervint Jean, les yeux écarquillés, toutes ces nausées, c'était parce que t'es enceinte ? » Elle avait l'air sincèrement heureuse pour elle. Visiblement, pensa Margaret, Frances ne lui avait pas parlé de la trahison d'Avice, et elle ressentit de la peine pour la jeune fille.

« D'après lui, j'en suis à neuf ou dix semaines. Cela m'a quand même fait un choc quand il me l'a annoncé, mais je suis tout excitée maintenant. Ian va être fou de joie, je suis sûre qu'il sera un père formidable. » Avice se mit à chanter, sa main fine posée sur son ventre plat, s'imaginant déjà mère au sein du cocon familial.

Margaret fut sidérée par la capacité d'Avice à oublier les événements de la nuit passée.

« Stan s'est fait tatouer mon prénom sur le bras, lui dit Jean, mais Avice n'y prête pas attention.

— Je crois que je suis en droit de demander une requête spéciale au capitaine pour qu'il m'autorise à apprendre la nouvelle à mes parents. J'aimerais leur envoyer un télégramme. Je ne tiendrai jamais jusqu'en Angleterre. » Elle fut appelée d'une voix hésitante, son nom résonna dans la cafétéria. « Du courrier ! dit-elle en se levant. Avec tout ça, je n'y pensais même plus... Oh, mais vous deux, vous avez déjà le vôtre ! » Elle regarda brusquement Frances et se tut.

« Félicitations », dit Frances sans regarder Avice.

Le nom de Frances fut appelé une heure après, presque en dernier. Son nom résonna dans la pièce qui, bondée quelque temps auparavant, était presque vide à présent. À plusieurs reprises, Margaret avait eu envie de rentrer et de se plonger dans les lettres de Joe, puis de les relire au calme, en prenant plus de temps. Mais il y avait tellement de tension entre les filles désormais, et Jean était si fragile qu'elle se sentit obligée de rester.

Avice avait reçu deux lettres de sa famille et deux autres de Ian, mais qui remontaient à plusieurs semaines, alors qu'il les avait

envoyées quelques jours seulement après son départ de Sydney.

« Regarde-moi ça, tu as vu les dates ? » avait-elle fait remarquer, furieuse. Elle semblait prendre pour une insulte personnelle le fait que Margaret et Jean aient reçu plus de courrier quelle. « Ces lettres d'an sont vieilles d'au moins six semaines. Franchement, le moins que la Navy puisse faire, c'est de s'assurer que l'on reçoive notre courrier à temps. À quoi bon le prévenir pour le bébé s'il n'a ma lettre qu'une semaine après notre arrivée à Plymouth ? Il y a quelque chose qui cloche, fit-elle énervée en regardant le tampon de la poste. J'aurais dû en recevoir bien plus. Si ça se trouve, elles sont entassées quelque part dans je ne sais quel fichu bureau de poste.

— Tu n'as pas eu de chance, Avice, c'est tout », déclara distraitement Margaret.

Cela faisait plusieurs fois qu'elle relisait la première lettre de Joe. Ils les avaient consciencieusement numérotées une à une afin qu'elle les lise chronologiquement. « Bonjour, ma chérie, avait-il écrit, j'espère que lorsque tu liras ces mots, tu seras déjà à bord du *Victoria*. Je n'en revenais pas quand tu m'as annoncé que tu allais voyager sur ce bon vieux rafiot. Essaie de voir si tu n'entends pas parler d'Archie Littlejohn, un gars du RC. radio. On a fait des manœuvres ensemble en 44. C'est un gars bien. Il veillera sur toi, mais bon, j'imagine que tous les matelots feront en sorte que vous fassiez un bon voyage, les gars du *Vic'* sont des types bien.

Margaret eut l'impression d'entendre la voix de son mari résonner dans sa tête, sa gorge se noua. Elle se rappela à quel point Joe avait confiance en la bonne nature des gens qui l'entouraient. Elle jeta un coup d'œil sur Jean qui regardait les lettres de Stan. « Tu veux que je t'apprenne à lire ? lui proposa-t-elle. Le temps de la traversée ? Je suis sûre que tu y arriveras avant qu'on débarque.

— Tu crois ?

— C'est pas la mer à boire, affirma Margaret, avec une heure ou deux d'entraînement par jour, on va faire de toi un vrai rat de bibliothèque.

— Stan ne sait pas... pour la lecture. Je me suis toujours débrouillée pour que ma copine Nancy écrive mes lettres pour moi, tu vois ? Mais ensuite, j'ai pensé que lorsque je serais à bord, si quelqu'un d'autre rédigeait mes lettres, l'écriture serait différente.

— Eh bien, voilà une bonne raison pour t'y mettre, insista Margaret, tu pourras les écrire toi-même et je te parie que Stan n'y verra que du feu. »

L'enthousiasme de Jean détendit l'atmosphère. Elle répétait sans cesse : « Tu crois vraiment que je pourrai y arriver ? » et faisait de

grands sourires quand Margaret acquiesçait. Avec une certaine pudeur, Jean leur avoua que sa mère lui avait toujours dit qu'elle était « bête comme ses pieds ». « Au bout du compte, c'est elle la plus stupide, elle est restée à travailler dans une usine de biscuits, et moi je suis sur un bateau qui fait route vers l'Angleterre. Pas vrai ?

— Et comment ! répondit Margaret avec autorité. Tiens, passe-moi tes enveloppes, je vais t'écrire l'alphabet dessus. »

Frances était revenue à la table. Avice leva les yeux de ses lettres pour regarder ce qu'elle tenait à la main. « Seulement une ? » plaisanta-t-elle à haute voix sans prendre la peine de dissimuler son sourire.

Frances resta de marbre. « C'est une lettre d'un de mes anciens patients, riposta-t-elle avec une satisfaction retenue. Il est de retour chez lui et a retrouvé l'usage de ses jambes.

— C'est une bonne nouvelle, dit Margaret en lui donnant une petite tape sur le bras.

— Et rien de la part de ton mari ?

— Avice..., coupa Margaret en essayant de la prévenir.

— Eh bien, quoi ? Je lui demande, c'est tout ! »

Un bref silence s'ensuivit.

« Peut-être était-il trop ému à l'idée de te retrouver pour t'écrire », fut tout ce que Margaret trouva à lui dire. Avice haussa les yeux au ciel, se leva et s'éloigna sans se presser.

N'ayant obtenu aucune réponse de ta part à mes lettres, je t'écris par simple politesse afin de te prévenir que j'ai fait une demande de divorce pour abandon de domicile conjugal depuis trois ans. Dans la mesure où nous savons l'un et l'autre que cela n'est pas tout à fait exact, j'espère que tu ne contesteras pas cette décision. Anton paie tous les frais de mon voyage ainsi que celui des enfants pour l'Amérique afin que nous l'y rejoignons. Nous quitterons Southampton le 25. J'aurais aimé que tout cela se passe de la façon la plus courtoise possible, au moins pour les enfants, mais tu sembles déterminé à ne me montrer que le peu d'intérêt que tu me portes, comme tu l'as toujours fait quand tu étais en mer.

Comment en es-tu arrivé à laisser de côté tes sentiments ? Tout cela est peut-être mort, étouffé sous tes codes et tes règlements. Je sais bien que tu as dû vivre des choses très difficiles, que tu as fait face à des horreurs inimaginables qui sont restées gravées en toi, mais la vie continue et nous

sommes là. Nous aurions été là pour toi toute ta vie durant si tu nous en avais laissé le droit.

À présent, je ne ressens plus aucune culpabilité à choisir une autre existence, une vie meilleure pour moi et mes enfants.

« Eh bien, Nicol, qu'est-ce qui se passe ? T'as l'air un peu pâle. Toi aussi, t'as reçu un télégramme *non grata* ? » Jones le Gallois était allongé dans son hamac et feuilletait une douzaine de lettres, qui devaient provenir d'une douzaine de femmes différentes.

Nicol posait sur sa lettre un regard vide. Puis il la chiffonna et l'enfouit dans sa poche.

« Non, répondit-il, puis il toussa pour dissimuler l'étranglement de sa voix. Non... simplement des nouvelles du pays. »

Quelques hommes autour de lui se regardèrent.

« Tout le monde va bien ? lui demanda Jones.

— Oui, répliqua Nicol. » Le ton qu'il avait employé empêcha les autres d'insister.

« En tout cas, t'as une sale mine; ça fait des semaines que t'as une tête de déterré. C'est tous ces quarts de nuit qui le crèvent, pas vrai, les gars ? Tu sais de quoi t'as besoin ? » Il donna une tape sur le bras de Nicol. « T'as besoin d'une bonne virée entre mecs. T'es pas de faction ce soir, non ? Viens donc avec nous à terre !

— Je vais me coucher tôt.

— Écoute, mec, ça s'appelle relâcher la pression. Tu vas pas me croire, Nicol, mais même toi t'as besoin d'oublier ton devoir de temps en temps.

— Non, je vais rester ici. J'ai deux ou trois choses à régler.

— Désolé, mon vieux, tu ne me feras pas avaler ça. T'as les poches pleines de blé et une tête de six pieds de long. Le docteur Jones va te prescrire quelque chose qui va alléger tout ça. Accorde-toi deux heures de repos et tu viendras avec nous après, on ira se prendre une cuite du tonnerre. »

Nicol protesta encore un peu, puis se laissa convaincre par le ton sympathique et bourru de Jones. L'idée de rester derrière la porte métallique seul jusqu'à l'aube face à ses pensées lui était insupportable.

« OK ! dit-il en ouvrant son hamac dans lequel il sauta prestement. J'en suis, réveillez-moi une demi-heure avant le départ. »

Elles avaient mangé toutes ensemble, y compris Avice. Margaret la

souçonna d'être là non parce qu'elle avait une envie folle de partager leur repas, mais parce que les murmures et les regards noirs d'Irène et de ses amies lui avaient clairement fait comprendre qu'elle n'était plus la bienvenue dans leur groupe. Elle avait observé Avice s'apprêter à rejoindre ses amies à leur table pour leur annoncer la nouvelle, avant de se rendre compte qu'elles parlaient de ses camarades et d'elle-même d'une façon peu sympathique. Un peu abattue, elle s'était retournée vers elles au moindre de leurs rires. Puis, après s'être recoiffée, elle était venue s'asseoir en face de Margaret. « Tu sais, dit-elle d'une voix douce, je viens juste de me rappeler ce que je ne supporte pas chez Irène Carter. Elle est très mal élevée. Je ne comprends pas ce que j'ai bien pu trouver de sympathique chez cette fille.

— Ça fait plaisir de se retrouver à table toutes les quatre pour une fois, fit remarquer Margaret d'un ton neutre, ignorant Frances qui restait silencieuse.

— Ça fait surtout plaisir de ne plus voir Avice vomir à tout bout de champ, ajouta Jean.

— Ils se sont trompés en te donnant ton courrier, Frances, ou tu n'as vraiment reçu qu'une seule lettre ? demanda Avice.

— Tu sais quoi, Avice ? dit Margaret en élevant la voix et en repoussant son assiette, nous avons eu une conversation délicieuse sur la façon dont nos maris nous ont demandées en mariage. Je suis sûre que tu aimerais nous raconter comment Ian a fait sa demande, n'est-ce pas ? »

Margaret croisa le regard de Frances dans lequel elle crut apercevoir de la gratitude. Mais il pouvait très bien cacher d'autres sentiments.

« Comment ? Je ne vous ai jamais raconté ça ? Vraiment ? Oh, c'est le plus beau jour de ma vie ! Enfin, mis à part le jour de mon mariage bien sûr. Mais c'est toujours le plus beau jour dans la vie d'une fille, n'est-ce pas ? Même si nous ne pouvions pas nous offrir le genre de mariage auquel j'aurais dû avoir droit étant donné le rang social de ma famille et caetera... Mais bon, il fallait que cela reste assez intime, enfin peu importe... Oui, la demande en mariage de Ian. Oh oui..., elle ferma les yeux. Vous savez, je m'en souviens comme si c'était hier, comme un parfum qui ne me quittera jamais...

— Un peu comme Margaret, quoi, lâcha Jean.

— Dès que je l'ai vu, j'ai su qu'il était l'homme de ma vie. Il dit d'ailleurs la même chose de moi. Ah, les filles, si vous saviez comme il est tendre, et dire que cela fait une éternité que je ne lui ai pas parlé – c'est insupportable ! Ian est l'homme le plus romantique du monde.

Jamais je n'aurais pensé que j'épouserais un militaire, vous savez. Je n'ai jamais été de celles qui sont attirées par les uniformes, ni qui battent des paupières dès qu'une tenue blanche leur passe sous le nez. En fait, je rendais service en proposant mon aide lors d'un goûter dansant – vous aviez peut-être le même genre de divertissement dans vos villages ? – je l'ai aperçu et tout est allé très vite : j'ai su tout de suite qu'il fallait que je devienne Mme Radley.

— Et alors, qu'est-ce qu'il a fait ? lança Jean en allumant une cigarette.

— Eh bien, il s'est comporté en parfait gentleman. Nous savions que nous étions amoureux l'un de l'autre, il a même fini par m'avouer qu'il était complètement obsédé par moi, vous vous rendez compte ? Seulement, il avait des réserves quant à ma capacité à accepter une vie de femme de militaire. Vous savez, entre les longues périodes de séparation et la peur... Il m'a dit qu'il trouvait injuste de me faire vivre ce genre de situation, mais je lui ai répondu : j'ai peut-être l'air d'une fleur délicate – mon père m'appelait "sa petite fleur de jasmin" –, mais je suis plus forte que je parais. C'est vrai, je peux faire preuve d'une grande force de caractère. Et finalement, je pense que lan a fini par s'en apercevoir.

— Et ensuite, qu'est-ce qui s'est passé ? l'encouragea Margaret en suçante sa petite cuillère.

— Eh bien, nous étions fous d'impatience. Papa voulait que nous attendions et lan ne souhaitait pas le contrarier, donc il s'est rendu à sa volonté. Mais je ne supportais pas l'idée de nous séparer en étant juste "fiancés".

— T'avais peur qu'il file avec une autre ? la taquina Jean.

— Il a donc obtenu une permission de son commandant et nous nous sommes sauvés pour nous marier devant un juge de paix. Tout simplement. C'était terriblement romantique.

— Quelle charmante histoire, Avice, dit Margaret. Je vais chercher du thé, quelqu'un en veut ? »

Dehors, le ciel s'assombrissait. Le soleil se couchait rapidement à cet endroit de la Terre; le jour semblait impatient de retrouver la nuit. Malgré la présence des jeunes femmes, un silence inhabituel régnait à bord; l'absence des hommes se ressentait sur les ponts, qui manquaient d'animation.

« Je vais voir s'il y a quelque chose ce soir au cinéma, suggéra Jean.

— Ils ont peut-être décidé de passer un film, étant donné qu'on est toutes bloquées à bord.

— Il n'y a rien, informa Avice, il n'y a qu'un message annonçant un

film pour demain après-midi.

— À l'heure qu'il est, les hommes doivent avoir débarqué, constata Margaret en regardant par le hublot. Comme ils ont de la chance !

— Et ton mec à toi, Frances ? Jean posa son menton sur ses mains en penchant la tête de côté. Comment il t'a demandée en mariage ? »

Frances se leva et commença à empiler les assiettes sur un plateau.

« Oh, ça n'est pas très intéressant, répondit-elle.

— Je suis sûre que c'est une histoire passionnante, nous avons toutes hâte de l'entendre », dit Avice.

Frances la regarda d'un air sévère.

Margaret pensa qu'elle devrait probablement essayer de dévier la conversation sur autre chose, mais elle avait envie de satisfaire sa curiosité, intriguée par la personnalité de la jeune femme.

Elles attendirent donc le récit de Frances. Après un moment d'hésitation, celle-ci se rassit en laissant la pile d'assiettes sales devant elle. Elle raconta son histoire d'une voix douce qui ne dévoila aucune émotion, et les mots qu'elle employa contrastèrent fortement avec le récit à l'eau de rose d'Avice. Elle avait rencontré son mari en Malaisie où elle était infirmière. Soldat mécanicien « Chalkie » Mackenzie, vingt-huit ans, originaire de Cheltenham. Il avait été blessé par des éclats d'obus, et sa plaie s'était infectée à cause de l'humidité tropicale. Elle s'était occupée de lui. Au fil des semaines, il était tombé amoureux d'elle.

« Parfois, quand il avait de la fièvre, il se mettait à délirer et à imaginer que nous étions déjà mariés. Nous n'étions pas censés créer des liens avec les hommes, mais son capitaine, qui se trouvait dans le lit voisin, avait laissé faire. Comme nous, au fond. Nous leur passions beaucoup de choses si cela pouvait les aider à se sentir un peu mieux.

— Quand est-ce qu'il t'a demandée en mariage ? » la pressa Jean. Au-dessus d'elle, les néons se rallumèrent brusquement et illuminèrent les visages des jeunes femmes.

« En fait, il me l'a demandé plusieurs fois. Il n'y en a pas eu une en particulier. Je crois que j'ai attendu la seizième avant d'accepter.

— Seize fois ! » s'exclama Avice. On aurait dit qu'elle ne pouvait pas croire que quelqu'un puisse autant insister pour épouser Frances.

« Et pourquoi as-tu accepté ? demanda Margaret, enfin, qu'est-ce qui t'a décidée ?

— Et surtout qu'est-ce qui le poussait à vouloir absolument t'épouser ? » murmura Avice.

C'est à ce moment que Frances se leva et jeta un coup d'œil à sa montre : « Grand dieu, Maggie ! Regarde un peu l'heure qu'il est, ta

pauvre chienne doit mourir d'envie de faire sa promenade !

— Mince alors ! Tu as raison, on ferait mieux de redescendre », bondit Margaret. Puis, après avoir salué les deux autres d'un signe de tête, Frances et elle s'éloignèrent à vive allure vers les cabines.

Les deux filles s'embrassèrent une fois, brièvement. Après quoi, elles se tournèrent vers lui et rirent de son absence de réaction. La plus petite se pencha en arrière sur son tabouret de bar, lui faisant des yeux de biche, puis étira sa jambe nue. L'autre fille, toute menue, vêtue d'une robe verte beaucoup trop grande pour elle, murmura quelque chose qu'il ne comprit pas et se courba vers lui pour lui ébouriffer les cheveux.

« Deux, deux. » Elle tendit deux doigts en l'air. « Vous, passez très bon moment. Deux, deux. » Tout avait commencé lorsqu'il leur avait offert un verre à chacune. Cela lui avait pris un peu de temps avant de comprendre ce qu'elle lui proposait. Il refusa d'un signe de tête, même lorsqu'elle baissa le tarif de près du tiers de ce qu'elle demandait au départ. « Plus d'argent, dit-il, surpris de s'entendre parler ainsi sans s'adresser à personne. J'ai tout dépensé.

— Non, non », insista la fille à la robe verte.

Il lui sembla qu'elle avait essuyé maints refus sans que cela n'ait altéré son obstination. « Deux, deux. Vous, passez très bon moment. »

Il avait perdu sa montre pendant la soirée et n'avait plus la moindre idée de l'heure qu'il était. Dans la rue, des hommes sifflaient les filles qui passaient ou bien se bagarraient mollement, fin soûls. Des filles disparaissaient dans les étages puis redescendaient pour discuter ou se disputer avec leurs consœurs. Dehors, l'enseigne lumineuse projetait la lumière glaciale de son néon bleu sur la porte d'entrée et donnait l'impression que l'aube se levait dans une clarté grise et froide.

Sur le mur derrière les filles se trouvait une photographie d'Eisenhower, sûrement le cadeau d'un GI de passage. Quelle heure pouvait-il bien être en Amérique ? Nicol essaya de se souvenir comment il avait calculé l'heure correspondante un peu plus tôt dans la soirée.

Au bout de la pièce, avachi sur une banquette, Jones le Gallois essayait de faire fumer une jeune fille en lui portant ses cigarettes à la bouche et s'esclaffait chaque fois qu'elle toussait pour les recracher. « Mais ne tire donc pas autant dessus, disait-il, tandis qu'elle lui donnait une petite gifle amicale de sa main frêle. Tu vas te rendre malade. » Il surprit Nicol en train de l'observer. « Ah, non ! hein ! Ne me dis pas que tu aimes bien la petite Annie aussi ? Il te les faut toutes, mon salaud, t'en as déjà deux pour toi. »

Nicol tenta de répondre, mais les mots restèrent bloqués dans sa gorge.

« Buons aux épouses et aux maîtresses, déclara Jones le Gallois en levant son verre. Dieu fasse qu'elles ne se rencontrent jamais ! »

Nicol leva son verre vers son ami et but une gorgée. « Et pas de décharge publique ce soir », chuchota-t-il. À ce souvenir, Jones éclata de rire.

Ils avaient été de faction lors de leur dernière visite à Ceylan. Cela n'avait pas été une partie de plaisir : ils étaient en effet du nombre des soldats qui composaient « la patrouille contre l'alcoolisme » chargée de surveiller les matelots qui, les poches alourdies de leur paye, mais désinhibés, les sens échauffés, profitaient de leurs rares heures de liberté pour s'enivrer en ingurgitant n'importe quelle bière locale. Peu avant le lever du jour, Jones et Nicol avaient délogé les marins de plusieurs bordels et en avaient retrouvé d'autres gisant inconscients au pied d'une décharge publique. Au cours de leur virée nocturne, ils avaient été délestés de leur argent, de leur montre, de leur chéquier et de leur carte d'immatriculation. Ils étaient à l'évidence incapables d'avoir une pensée cohérente ni même de parler. Sans ces documents, Jones et lui-même ne pouvaient identifier ces hommes. Après s'être consultés, ils avaient décidé de les abandonner à côté du navire allié le plus proche, dans leur uniforme taché empestant le vomi et tout le reste. Les malheureux avaient sûrement dû faire face à une double colère : celle des gradés du bateau devant lequel ils avaient été abandonnés et celle de leurs propres officiers supérieurs une fois de retour à bord.

« T'as bien raison, pas de décharge publique pour nous cette fois, mon pote, dit Jones en levant son verre. Rappelle-toi qu'on appartient au *Vie, le roi du Vice*. T'as pigé ? Rappelle-toi toujours qu'on est des marins du *Roi du Vice*, fit-il en s'esclaffant de nouveau.

— Tu viens, maintenant ? »

La fille à la robe verte le tira par sa chemise. Elle lui saisit la main avec cette assurance et cette confiance qu'ont parfois les enfants, et l'entraîna vers l'escalier. Il dut se libérer de son emprise pour pouvoir grimper. Il agrippa la rampe, et les marches tanguèrent sous ses pieds comme un pont qui se soulève lors d'une tempête.

La porte de la chambre lui fit l'effet d'être du papier sous ses doigts; on devinait la minceur des murs aux bruits qu'ils laissaient s'échapper de la pièce voisine.

« Eux passent un bon moment, hein ? » La fille pouffa de rire.

Soudain extrêmement las, il s'assit avec lourdeur sur le bord du lit en la regardant ôter sa robe. Il vit ses vertèbres saillir sous sa peau

blanche. Sa maigreur lui fit penser à Frances, à ses fines mains lorsqu'elle avait pris la photographie de ses enfants.

« Tu aides ? » lui dit-elle en se retournant d'un mouvement lascif en désignant la fermeture Éclair de sa robe.

Le dessus-de-lit était impeccable, il semblait avoir été lavé avec soin. Près du lit, sur une table de nuit bancale, un petit bouquet de fleurs magnifiques était disposé dans une bouteille vide. Ces deux détails d'aménagement intérieur firent remonter en lui l'envie de retrouver le milieu familial, un désir à cent lieux de la débauche dont il entendait les échos dans la chambre voisine. Les larmes lui montèrent aux yeux.

« Désolé, dit-il, je ne pense pas... »

Elle se retourna et le regarda d'un œil sévère : « Si, si. » Puis, retrouvant aussitôt le sourire : « Tu vas être content. J'ai déjà vu toi ? Tu me connais. Je te fais content.

— Je suis désolé », s'excusa-t-il.

Elle prit ses mains et les serra dans les siennes avec une force surprenante. Les regards qu'elle jetait vers la porte lui firent supposer qu'elle avait des raisons de vouloir le retenir. « Toi attends encore un peu, le supplia-t-elle.

— Mais je veux juste...

— Toi attends encore un peu ! Reste, reste ! »

Il y avait quelque chose de fatigué et de résigné dans le regard de la fille, même lorsqu'elle faisait sa coquine en battant des cils comme une petite fille. Maintenant qu'il était proche d'elle, ses seins semblaient étrangement ne plus avoir de forme distincte, comme s'ils n'avaient pas fini leur croissance. En observant ses mains, il vit qu'elle rongait ses ongles jusqu'au sang comme le faisait sa sœur, qu'elle n'en prenait aucun soin, comme une enfant. Nicol ferma les yeux, envahi par la honte d'avoir accepté de se laisser entraîner dans une telle situation. Voilà à quoi nous pousse la guerre, pensa-t-il. Même ceux qui s'en sortent vivants finissent par se faire avoir.

Puis il sentit le poids du corps de la fille sur lui et ses mains légères caresser son visage.

« S'il vous plaît, attends encore un peu », murmura-t-elle à son oreille. Il respira son parfum capiteux qui contrastait avec son jeune âge et son corps menu.

Elle passa les bras autour de son cou.

« Attends un peu avec moi. »

Elle essaya de défaire sa braguette de ses doigts agiles et poussa un petit cri sourd lorsqu'il posa sa main sur la sienne pour l'empêcher

de continuer.

« Je n'ai plus d'amour à donner, je suis vide à l'intérieur. »

Elle s'étendit alors contre lui et chercha dans son regard des signes qui lui indiqueraient ce qu'il attendait d'elle. Il s'allongea sur l'oreiller. Il entendit crier à travers la porte entrouverte. Une désagréable odeur de gingembre et de graisse brûlée emplit la pièce. Il prit sa main dans la sienne. « Raconte-moi quelque chose », dit-il. Il sentit sa respiration dans son cou, elle était tendre et attendait patiemment. Il était en train de s'endormir.

Elle murmura : « Je te fais heureux maintenant ? »

Il hésita, sachant que ce serait les dernières paroles qu'il prononcerait cette nuit-là : « Quelle heure est-il en Amérique ? »

« Le navire est entré en contact avec Londres par téléphone ! La communication s'est effectuée par ondes radio jusqu'à Sydney. Le récepteur radio de Sydney était branché sur un émetteur connecté à la ligne téléphonique Londres-Sydney... C'est une avance majeure dans la course au progrès dans les télécommunications et cela annonce de grandes choses pour le futur. »

Extrait du *Journal* d'Henry Stamper, enseigne de vaisseau, 13 janvier 1946, reproduit avec l'aimable autorisation de Margaret Stamper.

Vingt et unième jour à bord.

Cela ne lui était jamais arrivé. Ce qui était sûr, c'est qu'elle n'avait rien fait pour qu'il en soit ainsi. Cependant, Frances dut se rendre à l'évidence, elle était en train de tomber amoureuse.

Pourtant, elle tentait de se raisonner en se répétant qu'il fallait qu'elle se tienne à distance, que cela ne pouvait lui apporter que des problèmes, que son comportement risquait de compromettre sa traversée. Malgré cela, elle disparaissait derrière la porte métallique tous les soirs sans vraiment prendre la peine d'en expliquer la raison à ses camarades de chambrée. Après avoir jeté un rapide coup d'œil dans la coursive, elle filait devant les autres cabines, remontait les escaliers d'un pas léger, traversait le pont hangar jusqu'à atteindre la lourde porte en acier de l'écouille qui donnait sur le pont d'envol.

Plus tard, en y repensant, elle prit conscience que ce qu'elle ressentait tenait au fait que, sur le navire, dans cette ambiance lourde d'espérance et d'impatience où l'on ne savait trop ce dont demain serait fait, les marins, les femmes, la vie quotidienne formaient un tout auquel tous s'étaient habitués. Elle-même s'était accoutumée à n'avoir aucun but lorsqu'elle se levait, elle avait sûrement perdu de cette rigueur militaire qui avait été sa carapace pendant des années. Elle se sentait plus à l'aise au milieu des gens et se laissait aller à apprécier certaines personnes en particulier : il était difficile de ne pas se prendre d'affection pour une fille comme Margaret.

Mais ce qu'elle aimait passionnément par-dessus tout, c'était le navire. Elle aimait sa taille gigantesque qui lui évoquait le Léviathan,

une chose bien trop énorme pour avoir été créée par des hommes seuls, et qui fendait les vagues avec une force herculéenne sur la mer démontée. Elle s'était éprise de ses éraflures, de ses balafres de rouille qui transparaissaient sous les couches de peinture passées au fil des ans. L'héritage de toutes ces années sur les océans... Frances raffolait de cet espace infini autour d'elle, de cette avancée inéluctable vers l'ouest que rien ne pouvait arrêter. Elle aimait se faire à l'idée que le porte-avions se prenait peu à peu d'amitié pour elle. En glissant tranquillement sur l'eau, il la rassurait et creusait un espace vertigineux entre elle et son passé, à travers les miles nautiques.

Parfois, elle restait assise sur le pont pendant des heures s'il ne faisait pas trop froid. Elle lisait alors un livre ou un magazine en jetant des coups d'œil à la ronde afin de s'assurer qu'un matelot de quart ne vienne pas la surprendre; mais toute l'attention de ces hommes étant concentrée sur la mer, personne jusque-là ne l'avait découverte. Maintenant que les nuits devenaient plus chaudes, monter sur le pont était un soulagement exquis; elle avait trouvé son endroit favori sous l'un des avions. Là, enfin seule, elle prenait plaisir à sentir le vent caresser son visage, à écouter le tumulte incessant des vagues buter contre la coque, et à goûter le sel sur ses lèvres entrouvertes. Frances adorait observer les changements du ciel à des kilomètres de là; de temps à autre, une tempête dont la force semblait amoindrie par la distance se levait. Et puis il y avait les couchers de soleil, dont les couleurs orange clair et bleu se répandaient sur l'horizon jusqu'à ce que la limite entre le ciel et la mer ne soit plus discernable.

Parfois, lorsqu'elle avait de la chance, elle apercevait un banc de marsouins et riait de leur plaisir à suivre le navire. À leur façon de le fixer et de nager le long de sa coque dans une parfaite harmonie, on aurait dit qu'une complicité entre le porte-avions et eux s'était instaurée. Mais la plupart du temps, elle s'adossait à l'une des roues du train d'atterrissage de l'appareil, rejetait en arrière son chapeau à bords larges et contemplait le ciel. Un ciel vide, sans avions ennemis vrombissant dans les airs, sans missiles inaudibles destinés à tuer, sans les cris d'hommes tombant sous les bombes, sans les jugements, aussi, de ceux qui croyaient la connaître. Plus rien ne se dressait entre sa destination et elle; ni les montagnes, ni les arbres, ni les immeubles. Ni les hommes surtout.

Seule dans la nuit, elle pouvait ignorer un instant le présent et le passé. Elle n'avait qu'à s'asseoir sans penser à rien d'autre, rassurée par le fait qu'à cet endroit, elle pouvait se contenter d'être la vraie Frances, une chose minuscule, insignifiante entre le ciel, la mer et les étoiles.

« Alors, comment ça se passe sur le navire des jeunes mariées ? »

Depuis Sydney, le vaisseau de guerre *L'Alexandra* était le premier bâtiment à croiser *Le Victoria* d'assez près pour établir une communication radio. Cependant, le capitaine Highfield avait pris l'appel du capitaine Edward Baxter avec moins d'enthousiasme qu'il n'en aurait eu dans d'autres circonstances; il avait une certaine appréhension quant à la façon dont allait se dérouler la conversation.

« Vous organisez des "journées sport" ? Dobson m'a dit que vous laissiez les filles sortir pour qu'elles aillent se dégourdir les jambes et remuer leur arrière-train. Il parlait de vrai sport ou bien d'autre chose ? »

Le rire gras résonna dans le récepteur, Highfield ferma les yeux.

Malgré les efforts fournis par l'équipage, tout le monde s'accordait à dire que les séances de gymnastique ne s'étaient pas très bien déroulées. *Le Victoria* avait beau glisser paisiblement sur une mer d'huile (on aurait pu placer une pièce en équilibre à la proue, elle aurait tenu la moitié du chemin jusqu'à Trincomalee sans tomber), le hockey sur le pont avait dû être abandonné après que trois palets avaient basculé par-dessus bord. Le bâton de relais avait connu le même sort pendant la course, et la jeune coupable avait fondu en larmes sous les huées et les moqueries qui avaient salué sa maladresse. L'une s'était éraflé les jambes lorsque, ne parvenant à arrêter sa course à temps, elle avait dangereusement glissé sur le pont avant d'être rattrapée de justesse. Les officiers en avaient conclu que ces femmes n'avaient pas les compétences requises pour faire du sport dans les limites imposées par un navire, fût-il aussi grand que *Le Victoria*.

Les femmes officiers, dont l'impatience grandissait sous la chaleur torride, essayèrent d'étendre la zone de jeu jusqu'à l'aire de stationnement des avions. Or, on se rendit compte que, pour des raisons de sécurité, il était impossible de faire la brouette ou des courses en sac autour des avions. Le même problème se posa lorsqu'on suspendit les filles au bout de la grue comme sur une escarpolette et que des hommes les poussèrent et les balancèrent de gauche à droite tout en les sifflant; les jeunes femmes se cognèrent plusieurs fois aux ailes et aux hélices. L'absence de monte-charge ne permettait pas de disposer les avions à un autre endroit. Pendant ce temps, le navire continuait sa progression sur l'océan Indien et traversa une zone caniculaire. L'immense étendue du pont absorbait la chaleur, si bien qu'on recensa une multitude d'ampoules sous les pieds. Beaucoup trouvèrent trop difficile de courir sur la surface brûlante et les fontaines des réservoirs supérieurs ne donnèrent plus que de l'eau chaude. Les concurrentes disparurent peu à peu tout au

long de l'après-midi, victimes de coups de soleil ou de migraine. La température étouffante des cabines les empêchait de bien dormir, ce qui les rendait grincheuses. De plus, deux jeunes femmes (dont l'une malheureusement se trouvait être à l'origine du « Club protestant des Jeunes Mariées ») aidèrent à transporter jusqu'à l'infirmerie l'une de leurs amies qui s'était foulé la cheville. Là, elles trouvèrent le docteur Duxbury complètement ivre, absorbé dans une lecture que, s'il avait été en mesure de s'exprimer, il aurait qualifiée de « médicalement instructive ». Oubliant leur cheville foulée, les jeunes femmes choquées s'étaient précipitées pour se plaindre à qui de droit, c'est-à-dire auprès du directeur de la Croix Rouge du navire.

« J'ai pensé qu'il était important pour moi de compléter mes connaissances sur l'anatomie féminine, avait expliqué le docteur Duxbury au capitaine Highfield.

— Oui, eh bien, je ne pense pas que *Starlettes d'Hollywood* fasse partie du manuel biologique de référence auquel s'attendent nos passagères », avait rétorqué le capitaine.

Aussi peu orthodoxe que cela pût paraître, par sécurité, celui-ci avait décidé à l'avenir de garder lui-même les clés de l'infirmerie.

Ensuite, deux filles en étaient venues aux mains lors du jeu de l'œuf et de la cuillère (ce qui était stupide puisque les œufs étaient en bois !). Mais le point culminant des disputes fut atteint quand l'une des mariées accusa un matelot d'avoir soulevé sa jupe tandis qu'elle faisait une course à cheval sur le dos de sa camarade. Ce jour-là mit officiellement un terme aux « journées sport ».

« La question qui tarabuste les gars, c'est surtout comment vous vous en sortez au niveau de la consommation d'eau, poursuivit le capitaine de *L'Alexandra*.

— Il n'y a pas à se plaindre », répondit Highfield en repensant au rapport qu'on lui avait remis le matin même. Il y avait des problèmes avec une machine de dessalage, mais le mécanicien en chef lui avait confirmé que tout était rentré dans l'ordre.

Baxter parlait trop fort, sûrement conscient que Highfield n'était pas le seul à entendre la conversation.

« Le bruit court que vous avez installé un salon de coiffure, et on se demandait à quoi tu pouvais ressembler après un shampoing et une mise en plis... » Il éclata de rire bruyamment, puis Highfield entendit l'écho d'un autre rire derrière lui.

Il était seul dans le local météo situé au-dessus du pont qui miroitait sous le soleil, et sa jambe l'avait fait souffrir toute la journée. Lorsque la douleur était revenue, il s'était senti trahi. Lui qui n'avait plus eu mal depuis plusieurs jours était allé jusqu'à se convaincre qu'il guérissait et

qu'une intervention médicale serait inutile.

« J'ai parlé à Dobson juste avant, il raconte que ces Australiennes vous donnent du fil à retordre.

— C'est-à-dire ?

— Eh bien, il dit que ça fait du grabuge, comme d'habitude. Les hommes sont tout excités. Ça, mon vieux, je n'aimerais pas être à ta place. Toutes ces femmes qui laissent traîner leur linge sale, leur vernis à ongles, leurs dentelles, et j'en passe. Et puis, elles doivent se balader en culotte, ça gêne l'équipage pendant le travail. Mes hommes ont commencé à faire des paris sur le nombre de petits Victor et de petites Victoria qui verront le jour dans quelques mois. »

Le ton sur lequel se parlaient les hauts gradés de la marine était devenu beaucoup moins formel depuis la fin de la guerre. Ils semblaient avoir à cœur de s'amuser et de plaisanter. Highfield eut de nouveau un regain de nostalgie : les bonnes manières se perdaient. Il essaya de garder sa rancœur pour lui.

« Mes hommes se conduisent convenablement.

— Ce n'est pas le comportement des hommes qui m'inquiète, George. On m'a parlé de ces filles de colons, elles ne sont pas aussi timides que leurs petites sœurs britanniques, si ce que j'ai entendu dire de ce qui se passe la nuit à Sydney est vrai.

— Il n'y a pas de problèmes particuliers avec ces jeunes femmes. Tout est sous contrôle. » Embarrassé, il repensa à l'incident que lui avait rapporté l'une des OCTAM la semaine précédente. Baxter et ses hommes seraient bientôt au courant.

« Ouais, eh bien, si tu veux mon avis, fais en sorte qu'elles quittent leurs cabines le moins souvent possible. On a tous eu des ennuis avec les jeunes recrues et les passagères – et encore, on en avait qu'une ou deux à bord. Je n'ose imaginer les dégâts avec plus de six cents femmes sur un navire. Je suis sûr que certaines ont envie de s'amuser un peu avant de retrouver leur conjoint. »

Baxter comprit, au silence du capitaine, que celui-ci ne rentrerait pas dans son jeu. Pendant ce temps, Highfield avait retroussé la jambe de son pantalon. Était-ce le fruit de son imagination ? La couleur de sa peau autour de la plaie semblait bien plus inquiétante que lorsqu'il l'avait précédemment examinée. Il rabaissa son pantalon, la mâchoire crispée de rage, car il aurait souhaité que sa simple volonté suffise à éradiquer cette fichue blessure.

« Ouais... C'est vrai qu'on a bien rigolé en t'imaginant dans ton salon de coiffure. Surtout sur ce vaisseau... Et surtout parce que c'était toi, tu vois ce que je veux dire ? Enfin... J'imagine que ce n'est pas une si mauvaise chose, ce bon vieux porte-avons ne sera pas

complètement inutile une fois à la retraite. Tu pourras en faire le premier salon de beauté navigant au monde. »

Highfield détourna son attention de sa jambe.

« À la retraite ?

— Ben oui, quoi, quand il sera désarmé !

— On va désarmer *Le Victoria* ? »

Il y eut un bref silence.

« Je croyais que tu étais au courant, mon vieux. C'est fini pour lui. Quand les chefs mécanos l'ont passé au crible à Woollomooloo, ils ont décidé qu'il ne servirait plus à rien de le remettre en état. C'en sera fini de son parcours quand tu reviendras au pays avec lui. Ils vont mettre le paquet sur une nouvelle gamme de porte-avions à présent que la guerre est finie. Enfin, ça te concerne plus beaucoup maintenant, hein ? »

Highfield s'assit. Autour de lui, les chiffres et les cartes affichés sur les murs du local météo lui faisaient face, immobiles, ils ne serviraient bientôt plus à rien. Il s'adressa alors silencieusement au bateau : « Toi et moi, tous les deux à la casse. » Il entendit à peine l'autre capitaine qui continuait la conversation.

« Blague à part, comment ça va, toi ? J'ai ouï dire que t'avais vécu un truc terrible sur *L'Invincible*, ça a fait le tour de la marine pendant un petit bout de temps. Pas mal de gens se sont inquiétés pour toi.

— Tout va bien, maintenant.

— Tant mieux, tant mieux, et puis faut pas trop s'appesantir sur ce genre de choses, tu ne crois pas ? Quel dommage quand même. Le jeune Hart a servi sous mes ordres il y a quelques années. J'étais bouleversé quand j'ai appris ce qui lui était arrivé. C'était un gars bien, il avait quelque chose de plus que les autres.

— Oui. C'est vrai, en effet.

— J'ai rencontré une fois son épouse, quand on était à terre à Singapour. Joli brin de femme. Dans mon souvenir, elle venait d'avoir des jumeaux, ce qui me ramène à la raison de mon appel. J'ai reçu un télégramme de Londres ce matin. Il paraît que tu aurais des filles mariées avec certains de mes hommes à bord. Comme nous allons être à distance radio pendant un jour ou deux, Londres a pensé qu'il serait agréable de les laisser se parler. Qu'est-ce que tu en dis ? À mon avis, ce serait bon pour le moral de mes hommes de pouvoir discuter un peu avec leurs chéries.

— Je ne sais pas...

— Tant pis, rien ne presse. D'après ce que je sais, ça ne concerne qu'une poignée de gars de toute façon. N'aie pas peur, tu ne vas pas

te retrouver avec une horde de filles hystériques qui tambourinent à ta porte. Mais ça ferait vraiment plaisir à mes hommes, et puis ça leur évitera de se conduire comme des sagouins : on va débarquer à Aden dans quelques jours, c'est toujours bon de leur donner l'occasion de se rappeler leurs responsabilités avant de toucher terre. » Son rire était gras, guttural, il était certain qu'Highfield serait d'accord.

En contrebas, les hommes habillés en tenue d'été débarrassaient le pont des cordes et des chaises qui avaient servi pour les « journées sport » en essuyant de temps à autre la sueur de leur front. Un peu plus loin, deux jeunes femmes se dirigeaient tranquillement vers la cafétéria du pont d'envol; les reflets du soleil couchant jouaient sur leurs cheveux brillants et bien coiffés. Lorsqu'elles se baissèrent pour passer sous l'aile d'un avion, l'une voulut toucher son fuselage qui était brûlant. Elle retira aussitôt sa main en poussant un cri de douleur, avant de s'esclaffer de la remarque coquine de son amie.

Derrière elle, les autres appareils s'alignaient le long du pont. Leur immobilité semblait refléter l'inactivité qui régnait sur le bateau.

« Highfield ?

— Dis à ton homme de s'entretenir avec mon commandant en second, répliqua Highfield, les yeux toujours rivés sur le pont. On vous enverra la liste des passagères et vous me ferez savoir à qui vos hommes veulent parler. Nous verrons comment organiser la transmission. »

Il reposa ses écouteurs, puis se tourna vers l'opérateur radio. « Mettez-moi en contact avec le commandant en chef de la flotte britannique du Pacifique, et trouvez-moi qui s'occupe de l'accord Lend-Lease. »

La cabine était restée vide toute la soirée. Avice avait assisté à l'atelier « bouquets de fleurs artificielles », activité qui comptait pour l'élection de Miss Victoria. Irène Carter étant désormais son ennemie jurée, Avice faisait tout son possible pour lui ravir le titre. Jean, qui n'avait cessé de se plaindre de la chaleur suffocante (et que ses leçons de lecture avaient fatiguée), regardait un film avec deux autres épouses du dortoir de l'étage supérieur.

Frances, qui avait apprécié une heure de solitude et joué avec la chienne, se sentait un peu nerveuse et avait trop chaud pour être à l'aise. À l'intérieur de la cabine, sa chemise de nuit lui collait à la peau et les draps poisseux adhéraient à la couchette. Elle alla dans la salle de bains s'éclabousser plusieurs fois le visage à l'eau fraîche.

Elle était sur le point de sortir pour se rendre sur le pont d'envol lorsque Margaret, aussi rouge qu'essoufflée, fit irruption dans la

chambre.

« Mon Dieu, mon Dieu ! dit-elle en portant sa main grassouillette à sa gorge. Mon Dieu, mon Dieu !

— Ça va ? » Frances sauta de sa couchette.

Margaret essuya son visage luisant de sueur; une irritation due à la chaleur couvrait le haut de sa poitrine et son cou. Elle s'affala sur sa couchette.

« Margaret ?

— J'ai été appelée au P.C. radio, tu ne me croiras jamais : je vais parler avec Joe !

— Quoi ? »

Margaret écarquilla les yeux.

« Oui, ce soir ! Tu imagines ? *L'Alexandra* n'est apparemment pas loin d'ici et nous allons être assez près pour entrer en contact radio avec lui. Cinq heureuses élues vont pouvoir parler à leur mari, et j'en fais partie ! Tu te rends compte ? C'est incroyable, non ? »

Elle souleva la chienne de son lit et la couvrit frénétiquement de petits baisers.

« Maudie, tu as entendu ? Je vais parler à Joe ce soir ! » Puis elle se regarda dans le miroir qu'Àvice avait accroché à la porte et maugréa : « Oh, dans quel état je suis ! Mes cheveux se mettent n'importe comment quand il fait trop humide. » Et elle lissa quelques mèches rebelles entre ses doigts.

« Je ne pense pas qu'il sera en mesure de te voir par radio, avança Frances.

— Oui, mais je veux quand même être belle pour lui. » Là-dessus, Margaret empoigna la brosse d'Àvice et la passa vigoureusement dans ses cheveux. L'électricité statique les fit se hérissier, on aurait dit qu'une petite révolte capillaire se formait. Elle fit la moue. « Tu ne veux pas venir avec moi ? J'ai un peu le trac, je n'ai pas envie de me ridiculiser. S'il te plaît... » Elle se mordit la lèvre. « Je ne lui ai pas parlé depuis au moins trois mois, il faudrait quelqu'un à mes côtés pour me rappeler de ne pas dire trop de bêtises devant le capitaine. »

Frances baissa les yeux.

« Excuse-moi. Je suis vraiment sans gêne, je ne voulais pas m'emballer ainsi. Toi aussi, tu aimerais pouvoir parler à ton mari. Simplement, si quelqu'un devait venir avec moi, je préférerais que ce soit toi. »

Frances prit la main de Margaret, que la chaleur ou la nervosité avaient rendu moite : « Je t'accompagnerai avec grand plaisir. »

« Joe ? »

La lumière commençait à baisser dans la pièce. Margaret se déplaça maladroitement, demandant discrètement si elle se trouvait au bon endroit. Le casque bien calé sur ses oreilles, l'opérateur radio appuya sur une centaine de boutons devant lui. Au bout d'un moment, apparemment satisfait des sifflements et stridulations émis par le poste, il ajusta le micro devant la bouche de Margaret.

« Approchez-vous bien du micro, dit-il en posant gentiment sa main sur son épaule pour l'encourager. Voilà, comme ça. Maintenant, réessayez.

— Joe ? »

Dans la petite pièce du P.C. radio, la poignée d'épouses qui avaient été choisies se pressaient les unes contre les autres. Certaines étaient accompagnées par des amies. D'autres s'éventaient avec un magazine, le visage cramoisi. Dehors, le ciel s'était assombri. Celui qui faisait battre leur cœur se trouvait à des kilomètres de là, quelque part sur l'océan.

« Mags ? » La voix résonna au loin, brouillée par la friture, mais à en juger par l'expression de Margaret, il s'agissait bien de Joe.

D'un seul coup, toutes les filles retinrent leur respiration, émerveillées comme un enfant devant un sapin de Noël. Margaret avait été la première à se lancer. On aurait dit qu'elles avaient attendu cela pour être sûres que leur mari était lui aussi proche d'elles, et qu'elles pourraient, après des mois de silence, échanger quelques précieuses phrases avec lui. Elles se regardèrent en souriant, et leur joie sembla se propager dans toute la pièce.

Margaret plaça sa main sur l'émetteur. Après un sourire timide et furtif, elle répondit : « Joe, c'est moi. Comment ça va ?

— Très bien, mon amour. Et toi, comment tu te sens ? On prend bien soin de toi à bord, j'espère. » Le son de sa voix, qui semblait venir de nulle part, brisa le silence qui régnait dans le P.C.

Margaret entoura le micro de ses mains.

« Je vais bien, et le petit Joe junior se porte à merveille. C'est... c'est bon de t'entendre. » Elle bredouilla en prenant conscience qu'il devait, comme elle, être entouré d'inconnus. Aucune n'avait l'intention de mettre leur mari mal à l'aise devant leurs collègues ou leurs supérieurs.

La voix se fit à nouveau entendre :

« Et on te nourrit bien ? » Les filles rirent à cette question. Margaret jeta un regard sur le capitaine qui se tenait un peu en retrait, les bras croisés. Il avait un léger sourire.

« Oui, on s'occupe très bien de nous.

— Très bien... Fais... prends bien soin de toi avec cette chaleur ! Il faut que tu boives beaucoup d'eau.

— Oh, ne t'inquiète pas pour ça, j'en bois !

— Je dois y aller mon amour, faut que je laisse la place à un autre gars, prends bien soin de toi !

— Toi aussi ! » Margaret se pencha sur le micro comme si elle voulait se rapprocher un peu plus de lui.

« On se retrouve à Plymouth. Y'en a plus pour très longtemps, maintenant.

— Non, y'en a plus pour longtemps, répéta-t-elle d'une voix étranglée, au revoir, Joe. »

En laissant l'émetteur sur la table, elle défaillit; Frances, émue par les larmes qui coulaient le long des joues de Margaret, s'approcha pour la soutenir. Elle avait trouvé la conversation trop brève et frustrante. Elle aurait dû avoir l'autorisation de lui parler un peu plus et peut-être même pouvoir échanger avec lui quelques instants d'intimité pour lui exprimer ses sentiments sans gêne. Il y avait sûrement tant de choses qu'elle aurait voulu dire à Joe, pensa Frances. Des choses concernant sa liberté, le fait de devenir mère et l'enfant à venir.

Mais Frances vit un sourire illuminer le visage de Margaret. Elle semblait rayonner dans l'obscurité de la pièce. « Oh, Frances, c'était merveilleux ! », murmura-t-elle.

La voix de Margaret était pleine d'amour, un amour inconditionnel ravivé par cet échange. Frances continua à soutenir son amie pendant quelques instants, l'esprit à la fois vide et traversé de pensées, tandis que Margaret essayait de se souvenir à voix basse des paroles qu'ils avaient échangées. Soudain, elle se plaignit d'avoir été trop insipide, se lamenta qu'en entendant sa voix, elle n'avait rien trouvé à lui dire. « Mais ça n'est pas grave, hein ? Oh, Frances, j'espère que tu pourras bientôt parler à ton mari. Je n'arrive pas à exprimer le bien que cela m'a fait. T'as entendu ce qu'il m'a demandé ? Tu ne trouves pas qu'il est formidable ? »

Tous les regards étaient maintenant tournés vers la jeune fille en robe bleue qui avait éclaté en sanglots en entendant la voix de son mari. L'officier de la Croix Rouge tentait de lui remonter le moral. Seul le capitaine remarqua l'expression du visage de la grande jeune femme qui lui avait été présentée avec humour comme une « sage-femme officieuse ». Il n'aimait pas trop dévisager les femmes car cela pouvait donner de fausses impressions. Mais il y avait quelque chose d'attirant dans la posture très droite et dans les yeux de cette femme.

On lisait dans son regard qu'elle avait été choquée, peut-être venait-elle de perdre quelqu'un auquel elle tenait. Il eut l'étrange impression que ses yeux reflétaient sa propre douleur.

Nicol marcha le long de la coursive inférieure, passa devant la salle des munitions et celle des pièces d'artillerie, puis devant le hangar où se trouvaient avant, à la place de la rangée de portes, plusieurs avions chasseurs et des malles remplies de diverses pièces de rechange. La plupart des cabines étaient entrebâillées dans l'espoir un peu vain d'y faire entrer un courant d'air. À l'intérieur, on entendait les jeunes femmes discuter, le bruit des cartes qu'elles posaient sur des tables de fortune ou celui des pages de magazines qu'elles tournaient. En faisant attention de regarder droit devant lui, il avança d'un pas discret et monta rapidement les escaliers sans bruit. Il se rendit compte que ce soir-là, le moindre effort ferait coller sa chemise à sa peau. Il salua l'aumônier d'un petit signe de tête et avança dans la coursive à demi éclairée pour se diriger vers le vestibule, essayant d'être le plus discret possible en passant devant la chambre du capitaine. Finalement, après avoir jeté un coup d'œil à droite et à gauche, il ouvrit l'écoutille située à côté du bureau du capitaine de corvette et sortit sur le pont, enveloppé par la nuit.

Quelqu'un lui avait indiqué où la trouver. Un peu embarrassé, il avait frappé à leur porte de cabine – il se sentait toujours intrus dans ce sanctuaire féminin, même si ce qu'il avait à leur dire était important. Il venait leur annoncer ce qui avait été décidé afin qu'elles se préparent comme les autres. Peut-être les avait-il prévenues assez tôt pour qu'elles aient les meilleures places. Elles avaient ri, incrédules, et l'avaient fait répéter deux fois avant de le croire. Puis, tandis que Jean et Avice se préparaient, très excitées, Margaret, encore tout émue de son contact radio, lui avait confirmé tout bas ce qu'il soupçonnait.

Le ciel était couvert, on apercevait seulement quelques étoiles. Il mit donc quelques minutes avant de la voir. Il avait d'abord cru qu'il ne la trouverait jamais et avait commencé par faire demi-tour. Il risquait gros. D'après le règlement, il n'aurait jamais dû quitter son poste. Mais une ombre bougea, et lorsque les nuages découvrirent un instant la lune qui éclaira le pont, il discerna une maigre silhouette cachée sous le Corsaire le plus éloigné, les bras autour de ses genoux.

Il s'immobilisa, se demanda si elle l'avait entrevu, et si le simple fait qu'il l'ait repérée la mettrait mal à l'aise. Mais lorsqu'il s'approcha, elle se tourna vers lui et un grand soulagement l'envahit. Il y avait quelque chose de rassurant en elle, une certaine force de caractère et de la bonté à la fois. L'image de Thompson lui revint soudain à l'esprit, il revit son visage ensanglanté lorsqu'on l'avait ramené sur une civière

quelques jours auparavant. D'après son chef de poste, il avait dû être pris dans une bagarre pendant sa permission. Quel idiot, personne n'était venu l'aider. Pourtant, l'équipage s'était juré de toujours se serrer les coudes en cas de problème à terre.

Nicol devina à son visage qu'elle avait pleuré. Elle passa la main sur ses yeux et se redressa. Le plaisir qu'il avait de la retrouver fut quelque peu assombri par l'impression qu'il avait de la déranger.

« Désolé de vous importuner, ce sont vos amies qui m'ont dit que je pouvais vous trouver ici. »

Comme elle se levait, il lui fit signe de rester assise.

« Qu'est-ce qui se passe ? »

À l'inquiétude qu'elle affichait, il comprit que son irruption pouvait lui laisser croire qu'il venait lui annoncer l'arrivée d'un de ces télégrammes tant redoutés. Il s'en voulut d'avoir autant manqué de tact.

« Ne vous inquiétez pas, tout va bien, mais restez assise, je vous en prie. Je voulais juste vous dire... enfin vous avertir... que vous ne serez plus très longtemps seule ici. »

Sa réaction fut encore plus surprenante qu'il ne l'aurait imaginée, on aurait dit que le ciel lui était tombé sur la tête :

« Comment ? Qu'est-ce que vous voulez dire ? »

— Ordre du capitaine, il fait beaucoup trop chaud au niveau de vos cabines. Il a donné l'ordre que tout le monde dorme sur le pont d'envol. Enfin, les passagères, s'entend. »

Elle sembla se détendre un peu.

« Dormir dehors ? Ici, sur le pont ? Vous êtes sûr ? »

Il se surprit à sourire. Cette idée lui paraissait assez folle à lui aussi. Quand le commandant en second le lui avait annoncé, il avait pensé que le capitaine perdrait la tête.

« On ne peut pas vous laisser mourir à petit feu en bas, la température risque encore de s'élever. Un de nos chefs mécaniciens s'est évanoui dans la salle des machines à tribord ce soir, c'est pourquoi le capitaine Highfield a décidé que toutes les femmes devaient monter sur le pont avec leur sac de couchage. À votre place, je dormirais en maillot de bain, vous serez bien plus à l'aise.

Elle détourna son regard de l'immensité noire de l'océan.

« J' imagine que votre présence ici marque la fin de mes petites escapades nocturnes sur le pont », conclut-elle, un regret dans la voix.

Nicol avait les yeux rivés sur son profil. À la lumière de la lune, la peau de Frances avait une couleur d'opale. Lorsqu'il parla, sa voix s'étrangla légèrement, il toussa afin de dissimuler son trouble.

« Non, je n'en dirai rien, assura-t-il. Vous n'êtes pas la première à avoir besoin de quelques instants de méditation, seule, en compagnie de l'océan. »

Seule, en compagnie de l'océan ? Mais comment de telles paroles avaient-elles pu lui venir à l'esprit ? Il ne parlait pas comme cela d'habitude. Elle avait sûrement dû le prendre pour un doux dingue. L'attitude réservée de la jeune femme l'avait troublé, et il s'était exprimé comme un idiot.

En fait, elle ne sembla même pas avoir entendu. Lorsqu'elle se tourna vers lui, il vit que ses yeux étaient remplis de larmes.

« Ce n'est pas grave, fit-elle d'un ton morne, ce soir ça ne marchait pas de toute façon. »

De quoi pouvait-elle bien parler ? Il aurait voulu lui poser la question, mais au lieu de cela, il lui demanda :

« Vous vous sentez bien ?

— Oui, ça va, répondit-elle. Elle se releva d'un bond et lissa sa jupe de ses mains. Des nuages cachèrent à nouveau la lune et le visage de Frances disparut dans la nuit.

Highfield ne put s'empêcher de rire de la tête de Dobson lorsque celui-ci vit la première femme apparaître sur le pont, son sac de couchage sous le bras, vêtue d'un maillot de bain deux-pièces rose bonbon à volants. D'habitude, Dobson aurait hurlé devant un tel accoutrement. Frances s'arrêta à la hauteur de l'écouille et jeta un timide regard au capitaine qui lui fit signe d'avancer. Elle sortit et indiqua aux autres de la suivre. D'un pas hésitant, elle traversa le pont et se dirigea à l'endroit désigné par un fusilier marin.

Immédiatement, deux autres femmes la suivirent, éclairées par les projecteurs, pouffant de rire et se bousculant. On leur désigna une place allouée comme on le faisait pour les avions lors des précédentes traversées. Un nombre impressionnant de jeunes mariées envahit progressivement le pont par les écoutilles grandes ouvertes. Les plus élancées portaient des chemises de nuit en coton très amples et se faisaient discrètes en effaçant les épaules, d'autres semblaient fort gênées d'être vues en public dans des tenues aussi légères. Le capitaine avait annoncé que celles que cela mettait trop mal à l'aise avaient le droit de rester dans leur cabine. Cependant, il était sûr que par une chaleur aussi accablante, la plupart préféraient dormir sur le pont balayé par une douce brise marine plutôt que de rester enfermer dans les cabines irrespirables des ponts inférieurs. Il ne s'était pas trompé, le défilé semblait interminable. Elles arrivaient en papotant et s'exclamaient parfois en découvrant qu'il n'y avait déjà presque plus de place pour installer leur sac de couchage. Les centaines de

silhouettes, toutes de tailles différentes, la diversité des coiffures et des attitudes, tout cela formait un échantillon représentatif de l'infinie variété des femmes qui existent sur terre.

Les fusiliers marins étaient de faction pour les surveiller cette nuit-là. Étrangement, les hommes n'avaient pas protesté lorsqu'ils avaient appris la nouvelle qu'un quart de nuit non planifié avait été organisé. Highfield observa les visages des fusiliers marins qui arpentaient le pont d'envol; eux, d'habitude assez stoïques, ne pouvaient se retenir de rire et de plaisanter avec les jeunes femmes devant cet événement extraordinaire.

« Quel bordel, répétait tout bas Highfield, souriant vaguement de s'entendre parler de la sorte. Quel fichu bordel ! »

Une des femmes officiers se présenta derrière lui, accompagnée de Dobson.

« Elles sont presque toutes là ? s'enquit Highfield.

— Qui, je crois, commandant. Mais nous étions en train de nous demander s'il serait possible d'en déplacer quelques-unes près des chasseurs. Il n'y a pas tant de place que ça pour toutes les filles. Il faudrait laisser assez d'espace pour que les hommes puissent circuler au bord du pont, et comme elles vont avoir tendance à s'étaler...

— Non, répliqua Highfield d'un ton catégorique, je veux qu'elles restent éloignées des avions. »

Dobson attendit quelques secondes que le capitaine explique sa décision. Ne voyant rien venir, il renvoya d'un ton sec la femme officier séparer deux épouses qui se disputaient un drap. Highfield se douta que l'homme raconterait à ses collègues que sa réaction était due à l'accident de Hart, que ce qui s'était passé sur *L'Invincible* l'avait rendu craintif par rapport aux risques sur le navire. Qu'il croie ce qu'il veut, se dit-il en essayant de penser à autre chose.

Il était presque neuf heures quand la dernière fille apparut sur le pont. On était allé vérifier que les cabines étaient vides afin de s'assurer que les filles étaient toutes montées. Highfield se plaça devant le groupe de jeunes femmes, leur faisant signe de se calmer et de se taire. Dans la foule qui se trouvait dans la pénombre, le brouhaha s'atténua, cédant la place au ronflement lointain des machines et au murmure des vagues.

« Je comptais vous rappeler quelques règles à respecter... », commença-t-il en prenant appui sur sa jambe valide. Il fixa les fusiliers qui formaient un rang irréprochable et silencieux sur sa gauche, afin que nous soyons bien d'accord sur le déroulement de cette nuit. Puis j'ai pensé qu'il faisait déjà bien assez chaud comme ça, et que si vous n'avez pas assez de jugeote pour éviter de tomber par-dessus bord,

rien de ce que je pourrai dire ne vous en empêchera. Je me contenterai donc de vous rappeler qu'il ne faut pas distraire les hommes pendant leur ronde. J'espère en tout cas que l'air frais vous aidera à passer une meilleure nuit. »

Lorsqu'il eut terminé, les femmes l'applaudirent et les discussions reprirent de plus belle. Il entrevit de la gratitude sur certains visages et sentit un curieux sentiment l'envahir. Un sourire se dessina sur ses lèvres.

« Assurez-vous qu'il n'y ait que des fusiliers marins sur le pont », ordonna-t-il à Dobson. Puis, la bonne humeur lui faisant oublier la douleur de sa jambe, il regagna ses quartiers en marchant droit comme un piquet.

Par la suite, Frances pensa que cette nuit-là avait été le point culminant de la traversée. Non seulement pour elle, mais pour toutes les femmes. Peut-être y avait-il quelque chose de réconfortant à se retrouver réunies ensemble, face à la mer, sous la voûte céleste. Elles ressentaient un bien-être et une grande liberté après ces journées de canicule et de tension qui minaient le moral. L'espace d'un court moment, sur le pont, leurs dissensions disparurent, effaçant l'esprit de clan qui rendait la vie si difficile à bord.

Avice, qui avait ignoré Frances toute la semaine précédente, avait passé plusieurs heures à faire connaissance avec celles qui les entouraient, fière de son nouveau statut de femme enceinte. Margaret s'était longtemps inquiétée au sujet de Maudie Gonne; Frances l'avait rassurée, mais Margaret avait trouvé un prétexte pour redescendre. Elle avait découvert la chienne confortablement endormie sur la couchette et était ressortie sur le pont vingt minutes après quelles se furent installées. Elle ronflait à présent à la gauche de Frances qui lui avait prêté son oreiller pour caler son ventre recouvert d'une fine chemise d'homme. Frances fut heureuse de la voir ainsi endormie. Car jusque-là, Margaret, dont les membres gonflaient à cause de la chaleur, n'avait cessé de se tourner et de se retourner sur sa couchette pour trouver une position confortable.

Au départ, Frances s'était sentie mal à l'aise en maillot de bain. Mais lorsqu'elle avait vu que les centaines d'autres filles n'hésitaient pas à exposer leurs jambes et leurs ventres nus – certaines portaient même ces nouveaux bikinis minuscules – et que toutes n'avaient pas un corps parfait, elle avait vite pris conscience de son ridicule. Les marines, une fois revenus de la surprise d'avoir à surveiller un attroupement aussi peu banal, avaient repris leur attitude habituelle. Plusieurs jouaient aux cartes sur des caisses à côté de la passerelle tandis que d'autres discutaient, ignorant apparemment les corps

dénudés qui dormaient derrière eux.

Frances se demanda s'ils étaient aussi désintéressés qu'ils en avaient l'air. Était-il possible qu'un homme garde son sang-froid face à teint de femmes exposant leurs atouts ? Elle eut beau les observer, elle ne vit rien chez eux qui aurait pu justifier sa crainte.

Elle laissa finalement le drap glisser sur le côté et se mit dans une position qui lui permettait de sentir la brise souffler doucement sur sa poitrine. Quand elle crut apercevoir un des hommes regarder attentivement dans leur direction, elle se dit que c'était pour voir si les femmes n'avaient pas trop froid plutôt qu'autre chose.

Elle se réveilla quelques heures après minuit. La plupart des femmes autour d'elle dormaient profondément, le manque de sommeil ayant anéanti les envies de profiter de ces conditions romanesques jusqu'au bout de la nuit. Frances, elle, se sentait mal à l'aise au milieu de tant de monde. Elle décida enfin de se lever, acceptant avec plaisir de rester éveillée car elle pourrait apprécier ce sentiment de liberté qu'elle chérissait tant sans avoir peur d'être découverte. Elle recouvrit ses épaules du drap en coton et se dirigea lentement vers le bord d'où elle apercevait le sillage d'écume que le navire dessinait derrière lui.

L'esprit vide, elle décida de s'asseoir un peu à l'écart du groupe et se perdit dans la contemplation de l'horizon.

« Ça va ? » murmura une voix, suffisamment bas pour que personne d'autre qu'elle ne l'entende.

Le fusilier marin se tenait à quelques centimètres d'elle, le visage tourné vers le groupe.

« Oui », chuchota-t-elle. Elle continua à regarder la mer, tous deux feignant de ne pas s'intéresser l'un à l'autre.

Il resta là quelques minutes. Frances sentit la présence de ses jambes derrière elle, les genoux légèrement pliés pour prévenir les mouvements violents du bateau.

« Vous aimez vraiment cet endroit, n'est-ce pas ? demanda-t-il.

— Oui, j'adore être là. Ça va vous paraître bizarre, mais j'ai découvert que la mer me rend... heureuse.

— Vous n'aviez pourtant pas l'air si heureuse que cela quand je vous ai surprise tout à l'heure. »

Elle fut étonnée qu'il lui parle ainsi. « Je me suis laissé emporter par tout ce vide autour de moi... Je n'y ai pas trouvé le réconfort habituel...

— Ah ! » Elle eut l'impression qu'il avait acquiescé. « Oui, les sensations sur un navire sont rarement celles que l'on attend. »

Ils restèrent silencieux un instant. Frances était embarrassée car ils n'étaient plus séparés par la porte métallique. Lorsqu'il était arrivé, elle

avait enroulé son drap jusque sous son menton. Une réaction idiote, se dit-elle. Décidément, elle réagissait avec trop d'ardeur en sa présence. Aussi laissa-t-elle le drap tomber sur ses épaules, tout en rougissant de son audace.

« Votre visage est complètement différent lorsque vous êtes ici. »

Elle le regarda furtivement. Il sentit peut-être qu'il avait été un peu trop loin car il garda les yeux rivés sur l'océan. « Je comprends ce que vous ressentez, ajouta-t-il, c'est pour cela que je reste dans les fusiliers marins, pour être en mer. »

Elle eut envie de prendre des nouvelles de ses enfants, mais ne réussit pas à formuler une question qui n'ait pas l'air d'une accusation. Elle se contenta de le dévisager à la dérobée par-dessus son épaule. Elle voulut lui demander les raisons de sa tristesse, alors qu'il allait retrouver les joies de la vie familiale. Il se retourna et leurs regards se croisèrent. Instinctivement, elle leva la main devant son visage comme pour se protéger de lui.

« Voulez-vous que je vous laisse seule ? lui demanda-t-il tout bas.

— Non », répondit-elle, sans y penser. Ils se turent tous les deux, surpris de cette réponse si spontanée. Tel son garde personnel, il resta à côté d'elle. Leurs yeux se perdirent dans l'immensité noire de l'océan.

Il n'était pas cinq heures du matin que l'apparition des premiers rayons de lumière à des milliers de kilomètres derrière l'horizon les éblouit. Il lui raconta à quel point les levers de soleil pouvaient être différents selon la partie du globe où se trouvait le navire. L'aube apparaissait parfois lentement et langoureusement, envahissant le ciel d'une lumière opaline et bleutée, d'autres fois, les rayons surgissaient comme des étincelles et court-circuitaient la nuit pour la précipiter dans le jour. Il lui raconta comment il était capable de nommer toutes les constellations alors qu'il n'était encore qu'une jeune recrue. Ce dont il était très fier à l'époque. Il les observait disparaître lentement sous la lumière pour apprécier la magie de leur retour le soir venu. Quand la guerre avait éclaté, il était devenu impossible de contempler un ciel étoilé plus d'une minute sans entendre le ronronnement distant d'un avion ennemi à l'approche.

« Ça m'a gâché le plaisir. Maintenant, je trouve cela plus facile de ne pas regarder le ciel. »

De son côté, elle lui décrivit la couleur des explosions d'obus qui lui faisait penser aux teintes de certains levers de soleil dans le ciel du Pacifique. Parfois, lorsqu'elle était de service de nuit, elle observait les combats à travers le petit rideau de la tente principale du pavillon. Elle

s'interrogeait alors sur l'art qu'avaient les hommes de pervertir le monde dans lequel ils vivaient. On pouvait voir de la beauté même dans ces couleurs tragiques, dit-elle. La guerre – mais également son métier d'infirmière – lui avait appris qu'il fallait chercher la beauté dans tout ce qui nous entourait.

« Vous retrouverez le plaisir de contempler les étoiles, dit-elle, il vous faut juste un peu de temps pour oublier ces avions. » Sa voix basse et douce était réconfortante. Il l'imagina en train de murmurer des paroles semblables à des blessés qui avaient dû éprouver le même sentiment que lui. Paradoxalement, il se dit qu'il aurait bien aimé être à leur place...

« Cela fait longtemps que vous servez sur ce vaisseau ? »

Il mit une minute avant de se concentrer de nouveau sur ce qu'elle lui disait.

« Non, répondit-il. La plupart d'entre nous étaient sur *L'Invincible* mais il a coulé à la fin de la guerre. Ceux qui s'en sont sortis se sont retrouvés sur *Le Victoria*. »

Quelques mots insignifiants, qu'il avait l'habitude de répéter, et qui reflétaient trop faiblement le chaos et l'horreur des dernières heures du navire qui avait fini sous les bombes, les hurlements, les cales qui s'étaient transformées en geysers de feu.

Elle se retourna vers lui pour le regarder bien en face.

« Vous avez perdu beaucoup d'hommes ? »

— Pas mal. Le capitaine a perdu son neveu dans la bataille. »

Elle contempla l'endroit sous la passerelle où, quelques heures auparavant, Highfield, impeccable dans sa tenue d'été, consultait un registre.

« Nous avons tous perdu quelqu'un », dit-elle en se parlant presque à elle-même.

Il lui avait posé des questions sur les ex-prisonniers de guerre et l'avait écoutée énumérer la longue liste des blessures qu'elle avait soignées ainsi que celle des nombreux patients dont elle s'était occupée et qui étaient morts. Il ne lui demanda pas comment elle avait réussi à oublier tout cela, mais elle lui avait confié que celles qui avaient connu l'enfer des hôpitaux ne s'en remettaient jamais complètement, ce qui était relativement sans importance quand on avait eu la chance de s'en être sortie vivante.

« Pourtant, vous avez choisi une drôle d'affectation, dit-il.

— Vous croyez que nous avons le choix ? »

C'est en observant ce visage pâle et grave, en entendant cette réponse déterminée à ne jamais se détourner de la souffrance des

gens, qu'il comprit instantanément que ses sentiments pour elle devenaient peu à peu ambigus.

« Je... Je... Non... »

Le choc de cette révélation le fit bafouiller, il secoua silencieusement la tête. Cela n'avait aucun rapport, mais il éprouvait le même embarras que lors de son dernier départ de chez lui. Il eut la sensation d'être mis à nu, envahi par la honte.

« Je crois que nous avons tous besoin de trouver un moyen d'expier pour toutes ces horreurs. »

Incrédule, il eut envie de lui dire : « Vous ? Mais vous n'avez pas commencé cette guerre. Vous n'êtes pas responsable de tous ces dégâts, de tous ces membres arrachés ni de toute cette souffrance. Vous incarnez le bien dans tout cela. Vous êtes une des raisons qui nous poussent à continuer. De toutes les filles qui dorment ici, de tous les gens sur terre, s'il y a bien une personne qui n'a rien à se reprocher, c'est vous. »

Était-ce dû à l'heure insolite ? À ses épaules dénudées qui semblaient si douces sous la lumière naissante ? Ou parce qu'il n'avait pas eu une conversation exempte de jargon militaire assommant et de récits héroïques depuis un an ? Quoiqu'il en fût, il aurait souhaité révéler ses sentiments au grand jour, dans la lumière qui apparaissait derrière l'horizon. Il aurait souhaité lui avouer ses défauts et ses faiblesses afin qu'elle soulage sa culpabilité par sa tendresse et sa compréhension. Il aurait voulu crier à son mari – sûrement un de ces petits malins de mécaniciens complètement abrutis, qui devait, en ce moment même, sortir d'un bordel asiatique en titubant et en remontant ses bretelles. « Te rends-tu compte de ce que tu possèdes ? Sais-tu à quel point elle est formidable ? »

Lors d'un instant de folie, il pensa formuler certaines émotions qui se bousculaient en lui. C'est alors qu'il aperçut Highfield sur le pont. Suivant son regard, elle se retourna et vit le capitaine s'entretenir avec deux officiers. Il fit un geste vers les avions puis sembla se raidir au fur et à mesure que la discussion s'animait. Le son de leurs voix s'éleva, quelque chose se tramait.

À regret, il commença à s'éloigner de Frances. « Je ferais mieux d'aller voir ce qui se passe », dit-il. Il garda en lui la chaleur du sourire qu'elle lui adressa tandis qu'il rejoignait les autres.

« Ils les mettent à l'eau, annonça-t-il lorsqu'il revint quelques minutes plus tard.

— Quoi donc ?

— Les chasseurs. Le capitaine a décidé que nous avons besoin de plus de place. Il vient d'obtenir la permission de Londres de les jeter

par-dessus bord. Mais ils sont en parfait état de marche ! » ajouta-t-il d'une voix méconnaissable.

Il était encore sous le coup de cette longue nuit pendant laquelle il avait souffert de ne pouvoir exprimer ses sentiments. Il en était ressorti avec un immense poids sur le cœur qui le rendait vulnérable.

« Les huiles qui s'occupent de l'accord Lend-Lease ne sont pas contre. Mais ce n'est pas... Le capitaine n'est pas homme à prendre ce genre de décision. » Il secoua la tête, montrant son incompréhension.

« Il n'a pas tort, dit finalement Frances, la guerre est finie. Autant les laisser partir à la mer. »

Puis, au moment où le jour se levait, jetant sur les corps sa lumière froide et bleutée, quelques femmes s'éveillèrent et remontèrent leur drap sur leurs épaules. Les yeux encore pleins de sommeil, elles observèrent quelques mécaniciens rouler silencieusement les avions un par un jusqu'au bord du bateau. On évita de crier des ordres pour ne pas réveiller celles qui dormaient. Les ailes repliées sur le fuselage, les avions chasseurs contemplèrent une dernière fois le ciel; certains portaient encore des cicatrices et des traces de brûlures, fruits de leurs victoires au combat aérien. Ils attendirent patiemment, le temps qu'on en fasse la liste et qu'on les déleste de tout ce qui pouvait être sauvé. Puis on les bascula par-dessus bord; ils semblèrent hésiter un instant avant d'entreprendre leur dernier plongeon en piqué. Il n'y eut étonnamment aucun bruit quand ils tombèrent, seule une gigantesque et silencieuse éclaboussure. Balancés par les remous de l'océan Indien, ils commencèrent à couler, puis s'enfoncèrent lentement jusqu'à leur atterrissage final dans les profondeurs obscures.

« Mon frère nous a ramené une épouse anglaise. Il nous avait dit que c'était une belle femme, intelligente, douée de ses mains, qui aimait bien rendre service... Au lieu de quoi, on a vu débarquer une fille laide et crasseuse au visage rouge. Elle était paresseuse et n'a jamais eu un mot gentil pour les gens qui l'accueillaient ni un seul compliment pour l'Australie... Personnellement, je maudis le jour où cette étrangère qui se prenait pour une princesse est arrivée dans notre famille. »

*Extrait d'une lettre envoyée au Truth
Newspaper de Melbourne, 1919.*

Vingt-deuxième jour à bord.

Ma chère maman,

J'ai du mal à trouver les mots pour m'exprimer. J'ai repoussé l'écriture de cette lettre aussi longtemps que possible. Tu dois te douter de ce que j'ai à te dire et combien cela me pèse depuis. Je ne suis pas fière de moi, maman. J'ai essayé de trouver toutes les excuses possibles pour me convaincre que j'avais fait le bon choix, mais je ne sais toujours pas laquelle d'entre nous j'essayais de protéger...

Mon tendre amour,

C'est assez étrange d'écrire ces mots, sachant que si tout se passe comme prévu, nous serons dans les bras l'un de l'autre lorsque tu recevras cette lettre. Mais cette traversée commence à me paraître interminable, et comme je suis bloquée sur ce navire au milieu de l'océan, j'ai de plus en plus besoin de maintenir une forme de contact avec toi. J'ai besoin de te parler même si tu ne peux pas m'entendre. J'imagine que toutes les autres épouses trouvent en elles une force intérieure que je n'ai pas, et qu'elles arrivent à mieux supporter que moi ces journées interminables. Pour moi, chaque minute passée loin de toi est bien trop longue et la vie n'a plus aucun intérêt...

À mi-chemin de la traversée, la frustration des échanges épistolaires qui ne se faisaient que dans un sens commençait à peser sur

l'ambiance générale du navire. Les jeunes femmes lisaient et relisaient leurs lettres; elles en écrivaient d'autres où elles exprimaient leur impatience, confiaient leurs angoisses à leur famille ou bien, telles des adolescentes, reprochaient à leurs hommes leur manque de preuves d'amour. Dans la cabine 3 G, deux femmes étaient assises l'une en face de l'autre sur leur couchette. Concentrées, elles faisaient courir leur stylo sur le papier à lettres fourni par la Navy.

À travers la porte entrouverte, on entendait de temps à autre des bruits de pas et des messes basses ponctuées d'éclats de rire ou d'exclamations de surprise. La chaleur des derniers jours s'était un peu atténuée aux petites heures du matin grâce à l'arrivée d'une brève tempête. Les passagères logées dans les cabines avaient repris leurs activités et beaucoup étaient allées prendre l'air avec plaisir. Les dernières occupantes de la cabine 3 G ne les avaient pas entendues sortir, trop absorbées par la conversation qu'elles entretenaient avec des hommes qui se trouvaient à des milliers de kilomètres des entrailles du *Victoria*.

... Mon chéri, vu les circonstances, je me sens idiote d'écrire ces mots. Je me contenterai donc de te dire combien je t'adore et combien je suis heureuse que nous ayons ce bébé. Quelle joie de pouvoir élever ce petit garçon ou cette petite fille ensemble sans être séparés par l'étendue d'un océan. Je suis comblée car je suis sûre qu'il n'existe pas de père plus formidable que toi pour cet enfant.

Parfois, on se sent tellement perdue, tellement absorbée par son propre malheur qu'on ne se rend plus compte si ce que Von fait est bien ou mal. Il est alors encore plus difficile de prendre des décisions.

Malgré cela, hier soir, j'ai compris quelque chose. Même après tout ce qui s'est passé, tu n'aurais jamais agi comme moi. J'ai pris conscience que tu aurais tout fait pour que les gens autour de toi soient le plus heureux du monde. J'ai du mal à écrire ces mots sans me sentir honteuse coupable.

« Avice, demanda Margaret, il te reste du papier à lettres ?

— Oui, tiens, répondit Avice en se penchant du haut de sa couchette pour lui tendre une feuille. Tu peux la prendre. Il m'en reste plein. »

Margaret rajusta sa jupe en se recalant sur son oreiller, tapotant distraitemment sur son ventre bombé.

... Voilà pourquoi je vais écrire à Letty et lui dire la vérité. Je vais lui dire, même si tu restes toujours la femme de sa vie, que papa mérite

d'avoir quelqu'un à ses côtés. Il mérite que quelqu'un s'occupe un peu de lui. J'ai pris conscience que je n'avais aucune raison de garder une image idyllique de votre couple. Je ne dois pas en vouloir à Letty d'être amoureuse de lui depuis toutes ces années. Je suis juste triste pour elle quelle ait gâché tant de temps à convoiter un homme qui ne lui était pas destiné. Et quelle n'a jamais essayé d'avoir.

Je suis sûre que tu seras d'accord avec moi, maman, et que tu approuveras le fait que Letty soit digne d'être aimée en retour après toutes ces années de solitude.

« Je monte prendre l'air sur le pont un moment. Ça t'embête, si je te laisse avec Maudie ? »

Avice leva les yeux vers Margaret qui se tenait près de la porte, sa lettre achevée à la main. Avice lui trouva les yeux un peu cernés. Enfin, se dit-elle, avec son ventre imposant qui pointait sous cette horrible robe bleue qu'elle était obligée de porter depuis une dizaine de jours, les cernes devaient être le cadet de ses soucis.

« Non, vas-y !

— Il fait bon là-haut, depuis que la chaleur est retombée. »

Avice acquiesça d'un petit signe de tête et attendit que Margaret referme la porte pour poursuivre la rédaction de sa lettre.

C'est très étrange, cela va peut-être même te sembler idiot, mais je dois t'avouer quelque chose. Bizarrement, j'étais très anxieuse de t'annoncer la nouvelle. Je sais que tu n'aimes pas beaucoup les surprises sauf que celle-ci sort de l'ordinaire, non ? Bien sûr, j'aurais aimé que nous profitions de notre vie à deux avant d'avoir un enfant, mais lorsqu'il sera là, nous pourrons toujours trouver une nourrice pour s'en occuper. Ainsi, nous pourrons vivre à nouveau comme avant en Australie – sauf que nous aurons un petit bébé adorable à aimer. Je sais que certaines femmes délaissent un peu leur mari au moment de la naissance de leur enfant, mais mon chéri ne t'en fais pas, JE NE SUIS PAS CE GENRE DE FEMME. Aucun enfant ne se mettra entre toi et moi. Tu es celui que j'aime par-dessus tout et cela ne changera jamais. Ce qui est important, c'est que nous nous aimions, comme tu me le disais si souvent. Je garde ces paroles dans mon cœur et il ne se passe pas une journée sans que j'y repense. L'important est que nous nous aimions.

Ta tendre Avice.

Avice s'allongea sur sa couchette, écoutant le lointain

vrombissement des moteurs et les cris perçants des filles qui s'amusaient dans la cabine supérieure. Elle serra l'enveloppe fermée sur sa poitrine et s'immergea dans ses souvenirs.

Ils auraient normalement dû quitter la chambre à onze heures du matin, mais le pays étant en guerre et les choses étant ce qu'elles étaient, elle savait que la femme de chambre ne les dérangerait pas, même à deux heures et quart de l'après-midi. Les affaires marchaient bien pour le Melbourne Flower Garden Hôtel, comme pour de nombreux hôtels de la ville. On y avait mis en place ce qu'on appelait les « départs décalés ». Si décalés, en fait, que les couples ne prenaient même pas la peine de rester une deuxième nuit dans la chambre. Beaucoup d'entre eux n'étaient sans doute pas mariés, sinon pour quelle raison auraient-ils eu besoin de prendre une chambre d'hôtel ? Même les oreilles les plus naïves n'étaient pas dupes quant à l'explication de ces prétendues « épouses » venues spécialement en ville pour accueillir leur mari à l'arrivée du navire. Mais il y avait tellement de soldats au port que, nécessité faisant loi, le propriétaire de l'hôtel, rusé, avait saisi l'occasion et fermé les yeux sur le statut de ces couples pour faire tourner son affaire.

Avice calcula le temps qu'il leur restait avant qu'elle ne doive retourner chez elle. S'ils quittaient la chambre dans l'heure qui suivait, ils pourraient peut-être aller faire un tour au zoo où elle avait prétexté se rendre avec Ian : sa mère était tout à fait capable de l'interroger sur les tigres de Sumatra ou autres.

Ian s'était endormi, le poids de son bras posé sur elle la clouait sur le lit. Il ouvrit un œil.

« À quoi penses-tu ? »

Elle tourna la tête et approcha son visage du sien.

« Je me disais que nous n'aurions peut-être pas dû faire cela avant le mariage.

— Voyons, ma beauté, ne dis pas ça. Je n'aurais jamais supporté d'attendre aussi longtemps.

— Cela aurait été si difficile ?

— Mais mon amour, tu sais bien que je n'ai qu'une permission de quarante-huit heures. Et c'était quand même plus amusant que de se mettre martel en tête pour le choix des fleurs, des demoiselles d'honneur ou je ne sais quoi d'autre. »

Avice pensa que cela ne lui aurait pourtant pas déplu; enfin, il n'était pas question de gâcher le moment présent. Elle lui adressa un petit sourire énigmatique.

« Ah, comme je t'aime ! »

Elle sentit ces mots vibrer sur sa peau. Elle ferma les yeux pour mieux les savourer.

« Moi aussi je t'aime, mon amour.

— Tu ne regrettes pas ? demanda-t-il.

— De t'épouser ? » Elle eut l'air surprise.

« Non, d'avoir fait... Tu sais bien. Je ne t'ai pas fait mal, au moins ? »

À vrai dire, un peu. Mais pas au point d'avoir envie d'arrêter. Elle rougit légèrement, choquée de sa hardiesse, étonnée de la facilité avec laquelle elle s'était donnée à lui. D'après ce que lui avait dit sa mère, elle s'était vaguement attendue à devoir faire face à ce genre de réaction pendant l'amour. Sa mère appelait cela « la bête endormie ». « Mieux vaut la laisser dormir le plus possible », lui avait-elle sagement conseillé.

« Tu ne me méprises pas trop, murmura-t-elle, de t'avoir laissé..., elle avala sa salive. C'est que... je ne m'attendais pas à prendre autant de plaisir...

— Oh, ma chérie, non ! Bien sûr que non, j'ai trouvé cela formidable que tu y prennes plaisir. D'ailleurs, c'est l'une des choses que j'adore chez toi, Avice. » Ian la prit dans ses bras et murmura dans ses cheveux : « Tu es une créature sensuelle. Une femme libérée, pas comme toutes ces Anglaises. »

Une femme libérée. Cette définition d'elle-même lui convenait parfaitement. Un peu plus tôt, lorsqu'elle s'était retrouvée toute nue et toute timide devant lui, il lui avait dit qu'elle ressemblait à une déesse, qu'elle était la femme la plus attirante qu'il ait jamais vue. L'admiration qui brillait dans ses yeux fixés sur elle l'avait fait rougir, et elle s'était mise à prendre une pose de séductrice, à jouer les déesses alors qu'elle n'avait qu'une envie : attraper son peignoir et se rhabiller.

Cela signifie sans doute qu'il est l'homme qu'il me faut, avait-elle pensé. Il y avait chez lui quelque chose qui la faisait se sentir plus belle.

Dehors, la circulation s'intensifiait. Par la fenêtre ouverte, ils entendirent une portière de voiture claquer et une voix crier dans la rue : « Davy, Davy ! » L'appel resta sans réponse.

Elle désenlaça ses jambes des siennes et se retourna pour se blottir contre lui. Elle fut émue de sentir ce corps nu contre sa peau.

« Alors, c'est vrai, tu m'aimes ? »

Il lui sourit. Ses cheveux emmêlés s'étaient posés sur l'oreiller. Elle se dit qu'elle n'avait jamais rencontré un homme aussi beau de sa vie.

« Tu en doutes encore ?

— Mais il n'y a rien chez moi qui te dérange ou t'énervé ?

— Rien, répondit-il en prenant son paquet de cigarettes sur la table de nuit. Tout me plaît chez toi.

— Et tu veux rester avec moi pour toujours ?

— Bien plus que cela. Pour l'éternité. »

Elle inspira longuement.

« Eh bien, je vais t'annoncer quelque chose et je t'interdis de te mettre en colère. »

Il prit une cigarette, coupa le filtre de ses dents blanches et resta immobile. Il souleva son bras enroulé autour du cou d'Avice pour protéger la flamme de sa main.

« Alors?... » fit-il. Au-dessus d'elle, une volute de fumée bleue s'éleva dans l'air immobile.

« Nous allons nous marier. »

Il la fixa du regard un instant puis leva les yeux au ciel.

« Bien sûr, mon petit canard.

— Demain. »

Elle n'aimait pas repenser à ce qui avait suivi, à la façon dont Ian avait froncé les sourcils et comment la douceur de ses yeux s'était évanouie. Un peu comme elle n'aimait pas repenser à « la bête endormie » qui s'était éveillée en elle.

« Que veux-tu dire ?

— J'ai tout arrangé, ce sera un mariage civil, devant un juge de paix. Nous nous marions demain. Au bureau des affaires civiles de Collins Street. Il y aura maman, papa et Deanna. Les Henderson ont accepté d'être nos témoins. » Devant son silence, elle continua : « Oh, mon amour, je t'en prie, ne m'en veux pas ! Mais je ne pouvais pas supporter l'idée que tu allais encore repartir et que nous soyons seulement fiancés. Et puis, je ne voyais aucune raison d'attendre encore des mois et des mois, vu que nous sommes amoureux l'un de l'autre et que nous voulons vivre ensemble. De plus, tu m'as dit que tu avais eu l'autorisation de ton commandant. »

Ian se redressa si brusquement que le visage d'Avice retomba sur l'oreiller. Elle l'imita, s'adossa à la tête du lit et remonta le drap sur sa poitrine. Ian s'était alors penché en avant, lui tournant le dos. Était-ce le fruit de son imagination ? Il lui sembla fumer sa cigarette d'un air soucieux.

« Non, non, mon chéri, tu ne dois pas être en colère, lui dit-elle sur un ton de reproche qui sonnait faux, ce n'est pas moi, c'est à cause de

maman. »

Il resta immobile.

Elle attendit longuement une réaction de sa part et finit par se rallonger. L'expression coquine de son visage disparut peu à peu. Finalement, n'y tenant plus, elle posa la main sur son dos. Sous ses doigts, la peau de lan lui rappela les heures qui avaient précédé.

« Tu es vraiment en colère après moi ? »

Il resta silencieux, écrasa sa cigarette et se retourna vers elle en se passant la main dans les cheveux.

« Je n'apprécie pas que tu aies tout organisé sans m'en parler... surtout une chose aussi... importante que cela. »

Elle se pencha vers lui et passa ses bras autour de son cou.

« Excuse-moi, mon amour, murmura-t-elle en lui chatouillant l'oreille de son nez, mais je pensais que cela allait te faire plaisir. » Ce qui n'était pas tout à fait vrai, car lorsqu'elle avait pris rendez-vous à la mairie, elle avait deviné pertinemment que son angoisse n'était pas seulement due à l'idée de se marier.

« C'est quand même à l'homme de s'occuper de ce genre de choses, après tout ! Tu me fais passer pour... Enfin, vois-tu Avice, qui est-ce qui porte la culotte ? » Son visage s'était assombri.

« Toi, bien sûr ! » Le drap glissa complètement tandis qu'elle enroulait une jambe autour de lui.

« Ce n'est pas une blague au moins ? Tu as vraiment tout arrangé ? Les invités et tout et tout ? »

Elle décolla ses lèvres de sa nuque.

« Il n'y aura que les Henderson, mis à part ma famille évidemment. Ce n'est pas comme si j'avais organisé une grande cérémonie sans te mettre au courant. »

Il se couvrit le visage de la main.

« Je n'arrive pas à croire que tu aies pu faire cela !

— lan, mon chéri, je t'en prie, ne dis pas ça...

— Comment tu as pu... ?

— Mais tu veux toujours de moi, n'est-ce pas, mon amour ? » Sa voix, implorante, pleine de trémolos, laissait poindre plus de doutes qu'Avice n'en ressentait. Il ne lui était jamais venu à l'esprit que lan puisse changer d'avis.

« Évidemment, tu sais bien que oui... c'est juste que...

— Tu veux être sûr que c'est bien toi le chef de famille, et c'est normal ! Je crois que tu es quelqu'un qui aime bien contrôler les choses; si nous avions eu plus de temps, j'aurais attendu. Oh, lan,

mon chéri, ne sois pas en colère, je t'en supplie. C'est juste que j'avais tellement hâte de devenir Mme Radley. »

Elle pressa son nez contre le sien et ouvrit ses grands yeux bleus dans l'espoir de l'amadouer.

« Oh, lan, mon amour, je t'aime tellement ! »

Il était resté silencieux, se laissant aller sous les baisers et les caresses de la jeune femme, écoutant ses supplications murmurées au creux de son oreille. Elle sentit qu'il se détendait peu à peu. « J'ai fait ça uniquement parce que je t'aime, mon amour », chuchota-t-elle. Alors, tandis qu'il répondait à ses gestes, que la jeune femme s'abandonnait, que leurs corps se rapprochaient et quelle avait l'impression de l'avoir reconquis, tandis que « la bête endormie » se réveillait, elle se rassura. Aussi difficiles que soient parfois les relations amoureuses, avec de l'intelligence, du charme et un peu de chance, Avice Pritchard parvenait toujours à ses fins.

Lors du mariage, il s'était conduit de manière étrange, et Avice savait que sa mère l'avait remarqué. Il avait eu l'air absent, faisant la sourde oreille et se rongant même les ongles - une habitude singulière et peu séduisante pour un adulte. Dans la mesure où il n'y avait que huit personnes et qu'il était malgré tout officier, elle avait trouvé sa nervosité un peu excessive.

« Ne dis pas n'importe quoi, c'est tout à fait normal ! lui avait affirmé son père. Un homme qui se marie est censé adopter l'attitude d'un condamné. » Sa mère lui avait donné une petite tape amicale tout en s'efforçant de sourire de toutes ses dents pour la rassurer.

Deanna avait fait la moue pendant toute la cérémonie. Elle s'était habillée en tailleur bleu, d'un ton assez foncé pour être confondu avec du noir. Avice s'en était plainte à sa mère, qui l'avait sommée de ne pas faire d'esclandre. « Tu sais, c'est dur pour elle que tu sois la première à te marier, avait-elle murmuré. Tu dois comprendre cela, non ? »

Avice avait compris. Trop bien.

« lan, tu m'aimes toujours ? » lui avait-elle demandé ensuite. Ses parents avaient invité tout le monde à dîner au Melbourne Grand, ils avaient aussi payé la chambre pour la nuit de noces. À table, sa mère avait versé une larme. Puis elle lui avait dit en aparté, au moment où elle et lan les quittaient pour monter dans la chambre, qu'il ne fallait pas qu'elle s'en fasse une montagne, que cela l'aiderait peut-être si elle buvait un verre ou deux avant. Avice avait souri, ce qui avait rassuré sa mère, mais rendu sa sœur folle de rage. Pour Deanna, ce sourire signifiait : « Moi, je vais coucher avec un homme : je serai une

femme avant toi. » Avice avait été tentée de confier à sa sœur qu'elle l'avait déjà fait la veille. Mais étant donné l'étrange comportement de Deanna ces derniers temps, elle s'était dit qu'elle risquait d'aller tout raconter à sa mère, et elle n'avait pas besoin de ça.

« Tu m'aimes encore ? Maintenant que je ne suis plus que l'ennuyeuse Mme Radley ? »

Ils arrivèrent dans la chambre. Il referma la porte derrière elle, prit une autre gorgée de brandy et dénoua sa cravate.

« Bien sûr », répondit-il. Il semblait, de nouveau, être lui-même. Il l'attira vers lui et glissa sa main brûlante jusqu'en haut de sa cuisse. « Je t'aime à la folie, mon amour.

— Tu m'as pardonné ? »

Il était déjà concentré sur autre chose.

« Mais oui. » Il posa ses lèvres sur son cou et la mordit doucement. « Je te l'ai dit. C'est juste que je n'aime pas les surprises. »

« Eh bien, d'après moi, une tempête se prépare. » Jones le Gallois lut les indications du baromètre accroché sur la porte du poste d'équipage en s'allumant une cigarette, puis il mima un frisson. « Je le sens, là, à l'intérieur. Avec une telle pression, ça finira bien par éclater, non ?

— Et ce matin, c'était quoi, d'après toi, une petite averse ?

— T'appelles ça une tempête ? C'était plutôt un pipi de chat. Non, moi je vous parle d'une vraie tempête, les amis. Une tempête comme seules les femmes jalouses savent en provoquer. Le genre qui vous fait dresser les cheveux sur la tête, qui vous frappe dans les côtes et déchire vos pantalons en les balançant par la fenêtre avant que vous n'ayez le temps de dire "Allez, chérie, c'était pour rire que j'ai prononcé son nom à la place du tien !" »

Plusieurs éclats de rire s'élevèrent des différents hamacs. Allongé dans le sien, Nicol interpréta ces ricanements comme un funeste présage en regard du ciel qui s'assombrissait. Jones avait raison. Une tempête allait éclater. Il était tendu, agité, comme lorsqu'il buvait trop de café turc. Il mit cette nervosité sur le compte des intempéries à venir.

Perdu dans ses pensées, Nicol vit apparaître l'image de son visage très pâle, illuminé par la clarté de la lune. Il n'y avait eu aucune invitation dans son regard, aucune coquetterie. Elle n'était pas le genre de femme à flirter pour compenser les aléas du mariage. Mais il avait vu quelque chose dans ce regard. Quelque chose qui lui soufflait qu'une certaine compréhension était passée entre eux. Un lien. Elle

savait qui il était, du moins, c'est ce qu'il avait ressenti.

« C'est pas possible ! » dit-il tout fort en balançant ses jambes hors du hamac. Il n'avait pas voulu prononcer ces paroles à haute voix, et lorsque ses pieds touchèrent le sol, il se sentit gêné. Il ferma ses paupières, irritées, comme s'il avait du sable dans les yeux. Malgré son épuisement, malgré la fatigue, parfois la somnolence qu'il ressentait tout au long de la journée, il n'arrivait toujours pas à trouver le sommeil. Lorsqu'il fermait les yeux, l'envie de dormir s'envolait et il restait éveillé avec cette image de Frances et ce tourment dans l'âme. Comment puis-je avoir de telles idées ? se demandait-il. Moi !

« Mal de tête, pensa-t-il tout haut en se frottant le front. Comme tu l'as dit : la pression. »

Il pensait ne plus jamais pouvoir ressentir la moindre émotion. Il avait été tellement choqué par les horreurs de la guerre, par la perte de tant d'êtres autour de lui que, comme beaucoup d'hommes, il s'était renfermé. À présent, forcé de reconnaître son comportement avec honnêteté, il songea qu'il n'avait peut-être jamais été amoureux de sa femme, qu'il s'était laissé emporter par la curiosité, par cette image d'homme marié qu'il croyait devoir assumer. Il avait été obligé de l'épouser – après qu'elle lui eut révélé les conséquences de leurs étreintes. Tu t'es marié, tu as eu des enfants et tu as vieilli. Ta femme a commencé à te reprocher ton manque d'attention, tu es devenu introverti et aigri, tes rêves se sont évanouis; les enfants ont grandi et ils t'ont peu à peu oublié en se promettant de ne pas commettre les mêmes erreurs. Tu n'as pas eu le temps de désirer autre chose, tu as fait avec... C'était parfois dur à admettre, mais lorsqu'il n'avait vraiment pas le moral, il lui venait à l'esprit que la guerre l'avait peut-être libéré de tout cela.

« Tu sais Nic, les mécaniciens ont parlé d'organiser une petite fête ce soir, maintenant que tout est à peu près rentré dans l'ordre. D'après moi, ce serait vraiment dommage que toutes ces femmes ratent l'occasion de se frotter à la bonne vieille hospitalité de la marine. Je me disais que j'irais bien y faire un tour plus tard. »

Nicol attrapa l'une de ses bottes et commença à l'astiquer. « Tu parles comme un chien en rut », lança-t-il.

Jones le Gallois se mit à aboyer joyusement.

« Et alors, et qu'est-ce qu'il y a de mal à ça ? Celles qui n'ont pas eu envie de se taper un Gallois doivent être vraiment amoureuses de leur mari et c'est très bien comme ça. Mais celles que l'air marin aura mises..., il haussa les sourcils, ... en appétit... Eh bien, elles n'auraient jamais eu la patience d'attendre de toute façon !

— Ne fais pas ça, Jones. Elles sont toutes mariées, nom d'un

chien !

— Ouais, n'empêche que je suis prêt à mettre ma main au feu que certaines se sentent un peu moins mariées aujourd'hui que lorsque nous sommes partis. T'as entendu parler de ce qui s'est passé sur le pont B, non ? J'étais de quart de minuit à quatre heures à l'extérieur du pont 6 E, cette nuit-là. Cette fille blonde, c'est une vraie allumeuse. Elle ne m'a pas lâché une seconde. Elle entrait, elle sortait, elle entrait, sortait... "Oh, je vais faire un petit tour aux toilettes", avec son peignoir à moitié ouvert. Pour moi, les hommes sont les vraies victimes dans cette histoire. » Il battit des cils comme une starlette.

Nicol se remit à cirer ses bottes.

« Allez quoi, Nicol ! Tu ne vas pas nous faire le numéro de l'homme marié et nous condamner pour ça. C'est pas parce que t'es heureux en suivant tes principes que nous autres on n'aurait pas le droit de s'amuser un peu.

— Écoute, tu devrais les laisser tranquilles », dit-il en se bouchant les oreilles car tous s'étaient mis à le huer. Même ceux que Nicol imaginait être des gars bien avaient de moins en moins de respect pour ces femmes, et cela le rendait mal à l'aise.

« Et moi, je pense que *toi* tu devrais la fermer un peu. Notre ami Lidders ici présent vient avec moi, n'est-ce pas mon garçon ? Et Brent et Farthing aussi. Tu n'as qu'à nous accompagner, comme ça tu verras qu'on sait se conduire.

— Je suis de quart.

— Comme d'habitude, en somme. Tu vas encore te retrouver adossé à la porte de la cabine de ces femmes, les écoutant pousser des soupirs de désir. » Il s'esclaffa et sauta dans son hamac. « Oh ! allez Nicol ! Les fusiliers ont bien le droit de s'amuser un peu. Écoute... tu n'as qu'à voir ça, comment dire, comme un service que nous leur rendons. Notre mission est de distraire les femmes de l'Empire britannique. Nous faisons cela pour la Patrie. »

Il esquissa un salut militaire excentrique et se rallongea. Avant que Nicol ait eu le temps de formuler une réplique percutante, Jones s'était endormi, une cigarette Senior Service allumée entre ses doigts.

Sur le pont d'envol, les hommes se livraient à un combat de boxe. L'un d'eux avait installé un ring à l'endroit où se trouvaient les Corsaire. Sur le tapis, Dennis Tims criblait un marin de coups de poing tout en poussant d'abominables jurons. Son torse nu étalait un bloc de muscles impressionnants. Il se déplaçait autour du ring sans la moindre grâce ni rythme; on aurait dit un automate, une machine à détruire qui cognait sans pitié jusqu'à ce que sa cible – un jeune

matelot qui se défendait tant bien que mal en battant l'air de ses poings – succombe sous ses coups. On tira le jeune homme inconscient hors du ring pour l'allonger un peu plus loin. Les matchs duraient quatre rounds, mais il était tellement évident que Tims en sortirait vainqueur que les hommes et les femmes rassemblés autour de l'estrade avaient du mal à s'enthousiasmer ou à applaudir.

Ce spectacle était pénible à regarder pour Frances, qui avait préféré s'asseoir dos au ring. Voir Tims administrer des coups de poing lui rappelait trop la nuit de « l'incident » de Jean. La violence des coups, la crispation de sa mâchoire lorsqu'il s'attaquait à son rival, même par cette chaleur, tout cela lui faisait froid dans le dos. Lorsque Jean et elle s'étaient assises, Frances s'était demandée si elles ne feraient pas mieux de s'éloigner pour ne pas imposer ce spectacle à la jeune fille. Mais devant le peu d'intérêt que celle-ci semblait porter au combat, elle comprit qu'elle devait être trop soûle cette nuit-là pour se rappeler ce que Tims avait effectivement vu lors de la scène dramatique; et donc, qu'elle ne s'était probablement pas rendu compte de ce que les autres avaient commis.

« J'espère qu'il ne va pas faire trop chaud, sinon ça va être pénible », dit Jean en se glissant discrètement à côté de Margaret. Elle semblait avoir du mal à rester tranquille, elle avait passé l'heure précédente à faire des allées et venues entre le ring et leurs chaises longues.

« Tu es au courant ? Nous allons manquer d'eau.

— C'est pas vrai ! s'inquiéta Margaret en tournant la tête vers elle.

— Pas d'eau potable, mais l'une des pompes ne marche pas très bien et on nous a interdit de laver quoi que ce soit – cheveux, vêtements – jusqu'à ce qu'elle soit réparée. L'eau est maintenant réservée pour les cas d'urgence, tu te rends compte ? Par ce temps ? » Elle s'éventa le visage de la main. « De toute façon, c'était une vraie émeute dans la salle de bains tout à l'heure. Cette Irène Carter, c'est peut-être une lady, mais quand sa douche s'est arrêtée, il fallait l'entendre. Même ce bon vieux Dennis en aurait rougi. »

Depuis environ deux semaines, Jean avait retrouvé sa bonne humeur, si bien que son débit de paroles incessant et en grande partie incohérent avait repris de plus belle. « Tu sais qu'Avice est en compétition avec Irène pour l'élection de Miss Victoria ? Elles participent cet après-midi au concours des plus belles jambes du *Victoria*. Avice est descendue dans la soute où sont rangées les malles, et elle a persuadé un officier de lui laisser sortir sa plus belle paire de pompes pour l'occasion. Des chaussures en satin vert foncé avec dix centimètres de talons et assorties à son deux-pièces.

— Oh ! »

Tims envoya un uppercut suivi d'un crochet du gauche. Puis un autre. Et encore un autre.

« Ça va, Maggie ? »

Tout en échangeant un regard avec Jean, Frances tendit à Margaret la crème glacée qu'elle tenait dans la main depuis quelques secondes, sans que celle-ci ne le remarque.

« Ce n'est pas... à cause du bébé, n'est-ce pas ?

— Non, tout va bien, je vous assure, répondit Margaret en se tournant vers elles, mais sans vraiment les regarder.

— Oh, Dennis est de retour sur le ring ! Je vais voir qui serait prêt à prendre un pari avec moi. Remarquez, je ne pense pas que quelqu'un osera parier contre lui, en tout cas pas s'il continue comme ça. » Jean se leva et remit sa jupe en place avant d'aller rejoindre l'attroupement des spectateurs.

Margaret et Frances continuèrent à manger leur glace en silence. Un pétrolier voguait dans le lointain. Elles le suivirent des yeux jusqu'à ce qu'il disparaisse à l'horizon.

« C'est quoi ? > »

Margaret regarda la lettre qu'elle tenait à la main; le nom du destinataire était visible.

Frances n'en dit rien, mais son regard l'interrogeait :

« Tu allais... la jeter à l'eau ? »

Margaret contemplait toujours les vagues couleur turquoise.

« Ce serait... bien. Une fois, j'ai connu un patient dont la fiancée avait été tuée par une bombe en Allemagne. Il lui avait écrit une lettre d'adieu et l'avait mise dans une bouteille qu'il avait jetée par-dessus bord du navire-hôpital.

— Je comptais la poster », dit Margaret.

Frances regarda de nouveau l'enveloppe pour s'assurer qu'elle avait bien lu le nom. Puis, perplexe, elle fixa Margaret. Derrière elle, des voix s'élevèrent, commentant une action interdite sur le ring, mais elle ne détourna pas son regard de la jeune femme.

« J'ai menti, reprit Margaret. Je vous ai dit qu'elle était morte, mais ce n'est pas vrai. Elle nous a quittés. Cela fait presque deux ans et demi qu'elle est partie.

— Ta mère ?

— Ouais. » Elle agita la lettre. « Je ne sais pas pourquoi je l'ai amenée avec moi sur le pont. »

Puis elle se mit à raconter, d'abord tout bas, puis un peu plus fort, comme si elle ne se préoccupait plus d'être entendue.

Cela avait été un choc, le terme est faible. Un jour, à leur retour à la maison, ils avaient trouvé le dîner qui mijotait sur la cuisinière, les chemises impeccablement repassées à côté du fourneau, les sols nettoyés et cirés. D y avait aussi un mot. Elle n'en pouvait plus, avait-elle écrit. Elle avait attendu que les frères de Margaret soient revenus de la guerre, que Daniel atteigne l'âge de quatorze ans et devienne un homme, bref elle avait accompli sa mission. Elle les aimait tous, mais voulait se réserver du temps pour elle tant qu'elle en avait encore un peu à vivre. Elle espérait qu'ils comprendraient, mais s'attendait à ce que cela ne soit pas le cas.

Elle avait demandé à Fred Bridgeman de venir la chercher et de la déposer à la gare, puis elle était partie, n'emportant avec elle qu'une valise de vêtements, quarante-deux dollars d'économie et deux belles photographies de ses enfants qui trônaient dans le salon.

« M. Leader, au guichet, nous a dit qu'elle avait pris un train pour Sydney. De là, elle a pu aller n'importe où. Nous avons pensé qu'elle reviendrait quand elle serait prête, mais elle n'est jamais réapparue. C'est surtout pour Daniel que cela a été difficile. »

Frances prit la main de Margaret.

« Avec du recul, il me semble que nous aurions tous pu voir les signes avant-coureurs de ce départ. Mais on ne fait pas attention à ces choses-là, n'est-ce pas ? Les mères sont toujours fatiguées, elles en ont toujours marre. Elles nous hurlent dessus et s'excusent ensuite. Elles ont souvent mal à la tête. J'imagine que pour nous, elle avait fini par faire partie des meubles.

— Tu as eu de ses nouvelles ?

— Elle a écrit quelquefois, et papa lui a répondu en la suppliant de revenir, mais quand il a vu que cela ne servait à rien, il a cessé de lui écrire. Il ne s'est pas beaucoup acharné d'ailleurs, maintenant que j'y repense. Il ne pouvait supporter l'idée qu'elle ne l'aime plus. Après avoir accepté qu'elle ne reviendrait jamais, les garçons ont cessé eux aussi de lui écrire. Alors... il a... ils... ont fait comme si elle était morte. C'était plus facile que d'admettre la vérité. Elle ne m'a écrit qu'une fois cette année. Je représente peut-être quelque chose qu'elle essaie d'oublier, une culpabilité qu'elle ne veut plus ressentir. Parfois, je me dis que le plus beau geste de tendresse que je pourrais faire pour elle serait de l'oublier complètement. » Elle passa l'enveloppe dans son autre main.

« Je suis certaine qu'elle n'a jamais eu envie que tu en souffres autant, lui murmura Frances.

— Mais j'en souffre, tous les jours.

— Tu as encore la possibilité de lui donner de tes nouvelles. On ne

sait jamais, quand elle saura où tu te trouves, elle t'écrit peut-être plus souvent.

— Ce ne sont pas les lettres qui m'inquiètent. » Margaret jeta l'enveloppe loin d'elle, sur le pont.

Frances résista à l'envie de retenir la lettre en posant quelque chose dessus. Elle ne voulait pas qu'un courant d'air remporte.

« Non, le problème est entre elle... entre elle et moi.

— Mais elle t'a dit qu'elle t'aimait...

— Non, tu n'y es pas. Je suis sa fille, tu vois ?

— Oui... Mais alors...

— Eh bien, qu'est-ce que je suis censée ressentir ? La maternité semble être un tel calvaire que ma mère n'a jamais rêvé que de s'enfuir. » Elle s'essuya les yeux de ses petits doigts boudinés. « Et si, Frances... Quand il sera né, quand ce bébé arrivera, que va-t-il se passer si je ressens la même chose ? »

Le temps avait commencé à se dégrader vers seize heures trente, quand les combats de boxe avaient pris fin, c'est-à-dire lorsque Tims en avait eu assez. Les premières gouttes de pluie s'étaient abattues lourdement sur le pont, et les femmes s'étaient enfuies en criant, se protégeant sous des chapeaux ou des magazines. Après avoir regroupé à la hâte leurs affaires dans des sacs, elles avaient filé vers les ponts inférieurs telle une colonie de fourmis.

Margaret avait battu en retraite dans la cabine pour vérifier que sa chienne était toujours là, Frances et Jean s'étaient installées dans la cafétéria. Elles observaient la pluie couler le long des hublots couverts de sel et s'infiltrer par les bords rouillés. Seules quelques jeunes femmes avaient choisi de rester sur le pont car, même à l'abri dans le réfectoire, une tempête en pleine mer, ce n'était pas la même histoire qu'une tempête sur la terre ferme. Rien ne semblait s'interposer entre la vie des hommes et l'étendue grise et infinie de la mer démontée. Si l'on ajoutait à cela l'orage, les nuages qui s'amoncelaient, on pouvait vraiment se croire en danger.

Margaret était soulagée de s'être libérée de ce qu'elle avait sur le cœur. Elle avait pleuré, expliquant que c'était sa grossesse qui la mettait de mauvaise humeur, puis, avec un grand sourire, elle s'était excusée plusieurs fois auprès de Frances. Mais la jeune infirmière s'était sentie inutile. Elle avait eu envie à son tour de s'ouvrir à Margaret, de lui confier des secrets sur sa propre famille, mais elle aurait dû s'expliquer sur certains détails, et elle n'y était pas préparée. Elle tenait beaucoup à l'amitié de cette jeune femme qui lui donnait un peu d'espoir en l'avenir. Elle tournait la petite cuillère en métal dans sa tasse vide, écoutant les grincements du bateau et les glissements de

ses pièces d'acier les unes contre les autres, telles des plaques tectoniques avant un tremblement de terre. Au-dehors, inconsolables, les saisines claquaient sur le pont d'envol où s'écoulaient des rivières de pluie semblables à des raz de marée.

Où est-il en ce moment ? se demanda-t-elle. Est-il endormi ? Est-ce qu'il rêve de ses enfants ? de sa femme peut-être ? Si l'amitié de Margaret avait fait naître de nouveaux sentiments en elle, les pensées qui l'assaillaient à propos de la famille du fusilier marin la remplissaient de honte.

Elle était jalouse. La première fois qu'elle avait compris cela, c'était après que Margaret avait parlé à Joe à la radio. En les entendant communiquer, en voyant comment le visage de Margaret s'était illuminé à la perspective de pouvoir échanger quelques mots avec son fiancé, Frances avait pris conscience d'un grand vide dans sa vie. Elle avait été envahie d'une tristesse que la vision de l'océan n'avait pas réussi à apaiser. À présent, ce gouffre était accentué par l'image de ce marine et de sa famille. D'abord, elle avait vu en lui un ami, une âme sœur – c'était tout ce qu'elle attendait d'un homme. Sauf que le sentiment indéfinissable qu'elle éprouvait maintenant pour lui la renvoyait à une impression de séparation.

Elle pensa à son mari, « Chalkie » Mackenzie. Ce qu'elle avait ressenti pour lui la première fois était bien différent. Elle reposa la cuillère et s'efforça de regarder Jean. Je ne ferai pas cela, se jura-t-elle. Cela ne sert à rien de convoiter quelque chose que tu ne pourras jamais avoir et que tu n'as jamais été capable d'obtenir. Elle se força à repenser au début du voyage, à ces instants où cette traversée suffisait à occuper son esprit. Elle était heureuse, à ce moment-là.

« D'après le cuisinier, ça ne va pas être une trop grosse tempête », annonça Jean en revenant avec deux tasses de thé. Elle semblait presque déçue. « Apparemment, ça ne va pas être plus méchant que ça. Dommage. J'aimais bien quand ça tanguait fort en traversant la Grande Baie. Remarque, je me rappelle que j'ai failli vomir mes entrailles. Enfin, il dit que nous aurons sûrement un temps plus exécrable quand nous aurons passé le canal de Suez. »

Frances commençait à s'habituer aux penchants pervers de Jean.

« Il ne doit pas y avoir beaucoup d'autres passagers qui souhaitent voir du gros temps.

— Eh bien, moi si ! Je veux que le ciel nous tombe sur la tête, une vraie tempête que je puisse raconter à Stan. Oh, je me doute qu'on ne va pas sentir grand-chose sur un bateau aussi gros, mais j'aimerais m'asseoir ici pour contempler le spectacle; qu'il se passe un événement un peu excitant, tu vois ce que je veux dire ? Comme dans les films, mais en vrai. En ce qui me concerne, je commence à

m'ennuyer un peu. »

Frances regarda par le hublot. Au loin, des éclairs illuminaient le ciel. La pluie s'intensifiait et s'abattait avec un tel fracas sur le toit métallique qu'elles durent élever la voix pour s'entendre parler. À l'autre bout de la cafétéria, plusieurs épouses pointaient du doigt en direction de l'horizon.

« Allez, Frances, ne me dis pas que tu n'aimes pas quand les choses deviennent un peu excitantes. Regarde-moi cet éclair ! Ça ne te rend pas un peu... tu vois quoi ? Jean se trémoussa sur son siège. Non, mais regarde-moi ça ! »

L'espace d'un instant, Frances essaya de comprendre ce que Jean voyait dans ces bourrasques. Elle se laissa aller à ressentir toute cette énergie déployée devant elle, une énergie qui l'envahissait, qui lui redonnait du courage. Mais les vieilles habitudes acquises pendant des années reprurent vite le dessus et, lorsqu'elle se retourna vers Jean, elle était de nouveau calme et posée. « À ta place, je ne souhaiterais pas une si grosse tempête que ça », lui dit-elle. Mais Jean garda les yeux rivés sur l'orage qui sévissait au loin.

Elles s'apprêtaient à partir, côte à côte sur le pas de la porte du réfectoire. Elles attendaient que l'averse se calme pour se précipiter vers l'écouille menant aux cabines des ponts inférieurs, lorsque le matelot arriva. Il poussa la porte, tout dégoulinant, laissant s'engouffrer de l'air frais et humide.

« Je cherche Jean Castleforth, dit-il en lisant un papier. Jean Castleforth ». Sa voix avait un ton solennel.

« C'est moi. » Jean agrippa le bras de l'homme : « Qu'est-ce qu'il y a ? »

Le visage du marin était impassible :

« Vous êtes convoquée au bureau du capitaine, madame. » Puis, voyant que Jean ne réagissait pas, que son expression restait figée, il s'adressa à Frances, faisant comme si la jeune fille n'était pas présente : « C'est une des plus jeunes, n'est-ce pas ? On m'a dit que ce serait bien que quelqu'un vienne avec elle. »

Ces dernières paroles étaient suffisamment claires pour prévenir toute question supplémentaire. Il les accompagna dans ce qui fut pour Frances, lorsqu'elle y repensa, le plus long parcours qu'elle ait jamais effectué sur le bateau. Sans plus se préoccuper de la pluie, elles passèrent par le pont hangar, puis devant la soute à torpilles avant de monter un escalier conduisant à une porte à laquelle le matelot frappa trois petits coups secs. Dès qu'il eut entendu « Entrez », il ouvrit la porte et s'écarta pour les laisser passer. Pendant le trajet, Jean avait

glissé sa main dans celle de Frances, qu'elle serrait à présent de toutes ses forces.

La pièce, dont chaque mur était percé d'une fenêtre, était beaucoup plus claire que la coursive : la différence de lumière les fit cligner des yeux. Trois silhouettes se détachaient devant l'une des fenêtres, et deux leur faisaient face. Distraitement, Frances remarqua que le sol était recouvert de moquette, ce qui était exceptionnel sur le bateau.

Elle vit avec une certaine inquiétude que le capitaine était présent, puis reconnut la femme officier qui les avait rejointes la nuit de la salle des machines. La température sembla baisser d'un seul coup. Elle frissonna.

Jean regardait les visages austères et tremblait de tout son corps. « Quelque chose lui est arrivé, c'est ça ? demanda-t-elle. Oh, mon Dieu ! Vous allez m'annoncer qu'il lui est arrivé quelque chose... Il n'est pas mort ? Dites-moi, il n'est pas mort au moins ? »

Le capitaine croisa le regard de l'aumônier puis s'avança et tendit un télégramme à Jean.

« Je suis désolée, ma petite », fit-il.

Jean parcourut le télégramme, puis elle leva les yeux vers le capitaine.

« M... H... c'est un H, ça ? » Elle suivit les lettres du doigt. « A... Lis-la pour moi ! » demanda-t-elle précipitamment à Frances. Sa main tremblait tellement que le papier crissait.

Frances la prit d'une main, gardant celle de Jean dans l'autre. La jeune fille la serra tellement fort que le sang afflua au bout de ses doigts.

Elle lut rapidement des yeux le contenu du télégramme avant de le répéter à haute voix. Les mots tombèrent de sa bouche comme autant de pierres. « Appris ton comportement sur navire. Pas d'avenir pour nous. » Elle avala sa salive. *Non grata*.

Jean fixa le télégramme puis regarda Frances.

« Comment ? lança-t-elle, s'adressant au silence. Relis-le ! »

Frances aurait aimé atténuer l'impact des mots en les relisant.

« Je ne comprends pas, dit Jean.

— Les nouvelles voyagent d'un navire à un autre, murmura la femme officier. Quelqu'un a dû en parler aux hommes d'un autre vaisseau lorsque nous avons accosté à Ceylan.

— Mais personne n'était au courant. À part vous...

— Quand nous avons parlé aux supérieurs de votre mari pour vérifier le télégramme, ils nous ont appris qu'il était assez surpris que vous soyez enceinte. D'après les dates que vous avez fournies, il lui

semblait impossible d'être le père de cet enfant. » Frances trouva que l'officier parlait avec dureté, comme contente d'avoir déniché un nouveau bâton pour frapper Jean. Comme si le télégramme *non grata* n'avait pas causé assez de peine à la jeune fille...

Jean avait pâli. « Je ne suis pas enceinte... c'était juste...

— Je crois, étant donné les circonstances, que c'est le cadet de ses soucis.

— Mais je n'ai même pas eu l'occasion de lui expliquer. J'ai besoin de lui parler. Il n'a rien compris. »

Frances s'avança.

« Elle n'est pas en faute dans cette histoire. Je vous assure. C'est un quiproquo. »

À voir son expression, l'OCTAM avait dû entendre cette excuse des centaines de fois. Les hommes, eux, avaient simplement l'air gênés.

« Je suis désolé, dit le capitaine. Nous en avons parlé avec la Croix Rouge et tout va être mis en place pour votre retour en Australie. Vous serez débarquée à... »

Les poings serrés, Jean agressa la femme officier avec la force d'une tornade.

« Sale pute ! Espèce de sale vieille pute ! » Avant que Frances n'ait le temps de la retenir, Jean avait déjà porté plusieurs coups au visage de l'officier. « Espèce de vieille truie acariâtre ! Tout ça parce que t'as jamais pu t'en trouver un pour te baiser ! » cria-t-elle. Sans prêter attention aux hommes qui essayaient de la retenir, ni aux supplications de Frances qui tentait de la raisonner. « J'ai rien fait de mal, hurlait-elle, ses joues inondées de larmes, tandis que l'aumônier et Frances la tiraient en arrière. J'ai rien fait de mal ! Vous devez le dire à Stan ! »

Les occupants de la pièce eurent des difficultés à reprendre leur souffle, comme si l'air était venu à manquer. Même le capitaine avait été choqué. Il s'était un peu reculé.

« Dois-je les emmener, commandant ? »

Frances vit que le matelot était entré dans la pièce.

Jean s'était calmée.

Le capitaine acquiesça. « Oui, ce serait mieux. Je vous enverrai quelqu'un vous expliquer les... conditions de... Plus tard, quand vous vous serez... calmée.

— Monsieur, dit Frances, haletante et tenant Jean toute tremblante entre ses bras. Avec tout le respect que je vous dois, vous lui avez fait grand tort. C'est elle la victime, dit-elle en secouant la tête, révoltée par cette injustice.

— Vous êtes infirmière, pas avocate, siffla la femme officier, la main

posée sur son crâne meurtri. J'ai tout vu de mes yeux, à moins que vous ne vous en souveniez pas ? »

Il était trop tard de toute façon. Au moment où Frances sortait Jean du bureau du capitaine, aidée du matelot qui soutenait – ou retenait ? – la jeune fille de l'autre bras, elle entendit l'officier par-dessus les sanglots de la jeune femme :

« Cela ne me surprend pas outre mesure, susurrail-elle d'une voix mauvaise, tentant de se justifier. Avant notre départ, on m'avait bien dit, et même prévenue, que parmi ces Australiennes, il n'y en aurait pas une pour racheter l'autre. »

« Si vous recevez les effets personnels d'un proche ou d'un ami engagé dans l'armée, cela ne signifie pas forcément qu'il est décédé ou porté disparu... Des milliers d'hommes, avant de partir à l'étranger, ont emporté dans leurs bagages des effets personnels avant de demander à ce qu'ils soient renvoyés chez eux. L'avis des officiels qui vous est adressé est donc le suivant : la livraison de paquets ne doit pas être source d'inquiétude sauf si une information complémentaire est envoyée par lettre ou par télégramme à un proche et ce par les voies officielles. »

Daily Mail, lundi 12 juin 1944.

Vingt-troisième jour à bord.

Jean fut débarquée pendant une brève escale non planifiée à Cochin. Aucune autre personne ne fut autorisée à toucher terre. Cependant, plusieurs épouses la regardèrent monter dans la petite embarcation. Refusant de les voir, Jean fut emmenée vers la rive, un officier de la Croix Rouge à ses côtés, son sac et sa malle tanguant à l'autre bout du canot à moteur. Elle ne fit aucun signe d'adieu.

Frances avait essayé de trouver un moyen de sauver la situation, sans succès. Elle avait soutenu Jean toute la soirée entre les crises de larmes et d'hystérie, puis elle était restée à ses côtés jusqu'à ce que la jeune fille se calme et ne dise plus un mot. Margaret avait été jusqu'à demander à voir le capitaine. Elle raconta ensuite qu'il avait été très gentil, mais que si le mari de cette fille ne voulait plus entendre parler d'elle, il ne pouvait y changer grand-chose. Même s'il n'avait pas formulé : « Les ordres sont les ordres », c'était du pareil au même. Margaret avait ajouté qu'elle avait eu envie de tordre le cou de cette satanée femme officier.

« On pourrait peut-être écrire à son mari », suggéra Frances. Sauf qu'il y avait trop de choses à expliquer, et qu'elles n'étaient pas au courant de tous les détails de l'histoire. Et puis, dans quelle mesure pouvaient-elles se permettre de tout lui raconter ?

Tandis que Jean dormait, Frances et Margaret avaient rédigé une lettre, employant un ton le plus honnête et le plus diplomatique possible. Elles avaient décidé de l'envoyer lors de la prochaine escale où le courrier serait ramassé. Sans se l'avouer, les deux jeunes

femmes se doutaient que cela ne changerait rien. En se protégeant les yeux du soleil, elles parvinrent à apercevoir le canot au moment où il s'arrêta près de l'embarcadère. Deux silhouettes les attendaient sous ce qui semblait être un parapluie; l'une s'empara des valises de Jean, l'autre l'aida à mettre pied sur la terre ferme. À une telle distance, il était impossible d'en distinguer plus.

« Ce n'est pas ma faute, lança Avice lorsque le silence commença à devenir oppressant. Ce n'est pas la peine de me regarder comme ça. »

Margaret s'essuya les yeux et se dirigea vers l'intérieur du navire en se déplaçant avec lourdeur. « Putain, qu'est-ce que c'est triste ! », s'exclama-t-elle.

Frances ne desserra pas les lèvres.

Elle n'était pas particulièrement belle, ni même attirante, mais dans les jours qui suivirent, le capitaine Highfield découvrit qu'il n'arrivait pas à chasser le visage de Jean Castleforth de ses pensées. C'était une situation aussi inconfortable que lorsqu'ils avaient eu affaire à un prisonnier de guerre : le débarquement, puis la remise entre les mains des autorités. Il gardait aussi en mémoire la colère que la jeune fille n'avait pu contenir, son désespoir, et enfin la résignation et l'immense tristesse qui s'étaient peintes sur son visage.

Les deux jeunes femmes s'étaient défendues avec tant d'ardeur qu'il s'était demandé à plusieurs reprises si sa décision avait été la bonne. Le ton vibrant d'une indignation contenue de l'infirmière l'obsédait : « Vous lui avez causé grand tort. » Quelle autre solution avait-il ? L'OCTAM était sûre de ce qu'elle avait vu. Il se devait de faire confiance à son équipage qu'il avait bien prévenu : il ne tolérerait aucune incartade de la sorte. En outre, comme l'officier l'avait dit, si le mari ne voulait plus d'elle, les choses n'étaient plus de leur ressort.

Pourtant, ces deux visages – celui de la grande femme mince qui l'accusait violemment et celui de la petite jeune dévorée par la haine – l'amènèrent à s'interroger sur l'effort qui était demandé à ces femmes. Elles supportaient un immense voyage à la finalité incertaine et elles étaient exposées à une grande tentation. Mais cette jeune femme avait-elle vraiment cédé à la tentation... ?

Le débarquement de cette fille – la seconde à repartir dans de telles circonstances – avait jeté un froid sur le navire. Il sentait bien que les épouses, déjà peu sûres d'elles, étaient encore moins en confiance. Lorsqu'il se promenait sur les ponts, elles lui jetaient de longs regards de côté et se regroupaient sur le seuil de leur cabine de crainte qu'il ne leur fasse subir le même sort. Lors de l'office religieux, l'aumônier avait

bien essayé de les rassurer dans son sermon, mais cela n'avait fait qu'attiser leur peur qui ne cessait de croître. Les femmes officiers étaient complètement rejetées par les épouses qui, ayant eu vent de la manière dont Jean avait été traitée, exprimaient leur mépris de différentes façons. Les plus démonstratives allèrent jusqu'à dire tout haut, et en leur présence, ce qu'elles pensaient des OCTAM; plusieurs avaient fini en pleurs dans le bureau du capitaine.

Quelques semaines avant, Highfield se serait adressé à l'ensemble des femmes officiers et des passagères pour leur ordonner d'arranger les choses. À présent, il observait tout cela avec un mélange de compassion et de froideur, sans pour autant enfreindre le règlement. Les jeunes mariées ne remplissaient pas une fonction de la plus haute importance à bord, et dans l'ensemble, elles étaient plutôt inutiles. Après tout, pour celles qui vivaient cela au jour le jour, ainsi que pour ceux qui les entouraient, il était normal que de ne servir à rien pendant si longtemps puisse parfois donner lieu à de curieux comportements.

Et puis, il avait d'autres problèmes à régler. Le navire avait connu toute une série de dommages, comme pour se venger du sort qui lui serait réservé à la fin du voyage. Pour la troisième fois en dix jours, on avait connu une avarie de barre. Le manque d'eau persistait car les mécaniciens ne trouvaient pas la raison pour laquelle l'usine de dessalage tombait en panne de façon récurrente. Highfield était censé récupérer quatorze civils de plus à Aden, parmi lesquels le gouverneur de Gibraltar et sa femme qui s'étaient arrêtés pour visiter le port au cours de leur voyage de retour. Cependant, le capitaine n'était pas certain d'avoir assez de vivres pour tout ce monde. En outre, il lui était de plus en plus difficile de dissimuler sa claudication. La veille, Dobson lui avait demandé si « tout allait pour le mieux » d'un air sournois; alors, il avait été obligé de basculer tout son poids sur sa jambe blessée en se mordant l'intérieur de la joue pour ne pas hurler sous la douleur insupportable. Il avait songé se rendre à l'infirmerie pour y dénicher quelque chose pour le calmer – après tout, c'est lui qui en détenait les clés. Mais il ignorait le genre de médicament qu'il lui faudrait, et il avait frémi à l'idée d'aggraver encore son mal. Plus que trois semaines, se répétait-il. Trois semaines si je réussis à tenir le coup.

C'est la raison pour laquelle il avait finalement accepté de maintenir le bal. Un bon capitaine devait faire tout ce qui était en son pouvoir pour assurer le bien-être et le bonheur de ses passagers. Un peu de musique et quelques chansons bien choisies satisferaient tout le monde, il comprenait mieux que quiconque le besoin de se changer les idées de temps à autre.

Maudie Gonne n'allait pas très bien. Elle aussi semblait atteinte par l'ambiance maussade qui régnait dans la cabine, laquelle paraissait bien vide sans la présence pétillante de Jean. Mais cela provenait peut-être tout simplement de la nourriture peu variée de ces dernières semaines ou bien du fait qu'elle était restée enfermée par une telle chaleur. La chienne manquait d'appétit et n'avait plus aucune énergie. Les promenades jusqu'aux toilettes et les petits tours nocturnes sur le pont l'intéressaient peu, elle n'agitait plus sa truffe pour sentir l'air marin lorsque les filles la baladaient cachée sous leurs vêtements. Sa maigreur devenait inquiétante.

Assise sur sa couchette, Frances caressait d'une main la petite tête de la chienne qui s'endormait peu à peu, ses yeux chassieux à moitié clos. Parfois, se rappelant peut-être la présence de l'infirmière, elle remuait la queue en signe de gratitude. C'était une bonne petite chienne.

Margaret s'en voulait. Elle n'aurait jamais dû l'emmener, avait-elle confié à Frances. Elle aurait dû penser à la chaleur, à l'enfermement, et la laisser dans le seul environnement qui lui était familier et où elle était heureuse : au cœur des immenses espaces verts, avec les chiens de son père. Frances se doutait que le remords qui rongait Margaret était le symptôme d'une autre inquiétude, plus sourde et plus inconsciente : si elle n'était même pas capable de s'occuper d'un petit chien, alors comment pourrait-elle s'occuper de... ?

« Allons la promener sur le pont supérieur, proposa-t-elle.

— Quoi ? Margaret se redressa sur sa couchette.

— Nous la cachérons dans ton panier et nous la couvrirons de ton écharpe. Il y a une tourelle à canon un peu plus loin, à côté des toilettes, personne ne s'y rend jamais. Pourquoi n'irions-nous pas nous asseoir un moment dehors ? Cela donnera l'occasion à Maudie d'apprécier un peu d'air frais. »

Manifestement, l'idée rendait Margaret nerveuse, mais Frances n'avait pas d'autre solution.

« Et si je m'en chargeais ? » poursuivit Frances, se rendant compte de l'épuisement de Margaret. Depuis plusieurs jours, le manque de confort l'avait empêchée de bien dormir.

« Tu es sûre ? C'est vrai que je piquerais bien un petit somme.

— Je vais me débrouiller pour la garder dehors le plus longtemps possible. »

Elle se dirigea rapidement vers le pont C, consciente que si elle avait l'air sûre d'elle, personne n'aurait envie de l'arrêter. Beaucoup d'épouses s'étaient inscrites à des activités sur le navire, certaines participaient à des conférences sur la religion, d'autres à des ateliers

cuisine. Quelques-unes avaient même rejoint le « Club des Épouses qui aiment la Peinture ». La vue d'une jeune femme sur un pont d'habitude réservé au personnel ne serait plus considérée comme quelque chose d'étrange, ce qui n'aurait pas été le cas deux semaines auparavant.

Elle ouvrit l'écoutille, baissa la tête et avança en prenant soin de la caler sans la refermer. Il faisait grand jour et la chaleur était supportable. Une légère brise souleva l'écharpe de soie posée sur le panier de Frances. Une petite truffe noire apparut et se mit à renifler.

« Voilà, voilà, ma grande, murmura Frances. Je suis sûre que ça va te faire du bien. »

Quelques minutes après, Maudie Gonne avait mangé un biscuit et une tranche de bacon, premiers aliments auxquels elle s'intéressait depuis ces deux derniers jours.

Pendant environ une heure, la chienne sur ses genoux, Frances resta assise à contempler les vagues se briser sur la coque, à écouter les bribes de conversation, les éclats de rire épars qui venaient du pont d'envol au-dessus d'elle, le tout entrecoupé par les appels provenant des haut-parleurs. Ses vêtements n'avaient pas été lavés depuis longtemps, ils sentaient mauvais, et parfois même, les odeurs qui émanaient de son corps lui donnaient envie de prendre un bain. Mais elle savait que ce bateau lui manquerait. Les bruits du navire lui étaient devenus assez familiers pour la rassurer. Elle n'était pas aussi sûre que les autres de vouloir débarquer à Aden.

Cela faisait deux jours qu'elle n'avait pas vu le fusilier marin.

Un autre soldat avait été de garde les nuits précédentes. Elle avait alors passé des heures à arpenter le bateau de long en large, sans l'apercevoir pour autant. Elle se demanda même s'il n'était pas malade et l'idée qu'il soit soigné par le Dr Duxbury l'inquiéta. Elle s'était pourtant promis de cesser de délirer, mieux valait donc qu'elle le voie le moins possible. Le départ de Jean l'avait suffisamment remuée pour ne pas ajouter une puérile histoire d'amour au tableau.

Une heure plus tard, tandis qu'elle s'apprêtait à rentrer, elle fit un bond. Il avait la peau très blanche au milieu de ses collègues bronzés par le soleil du Pacifique, des cernes assombrissaient ses yeux faute de nuits sans sommeil, mais c'était bien lui ! Le mouvement élégant de ses épaules carrées dans son uniforme kaki lui fit imaginer une force qu'elle ne lui supposait pas lorsqu'il restait immobile derrière leur porte. Il portait un sac de marin sur son épaule et l'idée qu'il puisse débarquer la paralysa.

Ne sachant quoi faire, Frances recula et se plaqua contre le mur. Elle écouta le bruit de ses pas tandis qu'il passait devant elle en se

dirigeant vers l'écouille. Il la dépassa de quelques mètres, puis la troupe commença à ralentir. Frances retenait son souffle sans saisir vraiment pourquoi, puis elle comprit qu'il allait s'arrêter. La porte s'ouvrit, son visage apparut, souriant, à quelques centimètres du sien. Un sourire sincère qui adoucissait les traits anguleux de son visage. « Vous allez bien ? » lui demanda-t-il.

Elle n'avait aucune explication à lui fournir sur le fait de s'être cachée. Consciente qu'elle avait rougi, elle fut sur le point de dire quelque chose, mais se contenta de hocher la tête.

Il lui jeta un regard interrogateur avant de baisser les yeux sur le panier. « C'est bien ce que je pense ? » murmura-t-il. Le son de sa voix lui donna la chair de poule.

« Elle ne va pas très bien, répondit-elle, je me suis dit qu'elle avait besoin de prendre l'air.

— Veuillez à rester loin du pont D, il y a des inspections de toutes sortes là-bas en ce moment. » Il jeta un coup d'œil par-dessus son épaule afin de s'assurer que personne ne les entendait. « Je suis désolé pour votre amie, dit-il, c'était injuste.

— Oui, en effet. Rien de tout cela n'était sa faute, ce n'est qu'une gamine.

— En tout cas, la Navy sait se montrer sévère avec ses passagers. » Il lui effleura le bras. « Mais vous, vous allez bien quand même ? » Il la vit piquer un nouveau fard et rectifia sa question. « Je veux dire, vous, les filles, vous allez bien ?

— Oh oui, ça va !

— Vous n'avez besoin de rien ? De plus d'eau potable ? Des biscuits, peut-être ? »

Il avait des petites pattes-d'oie au coin des yeux. Elles se creusaient lorsqu'il parlait, conséquence des années passées à l'air marin ou bien à regarder le ciel en plissant les yeux.

« Vous partez quelque part ? » demanda-t-elle en montrant son sac du doigt. Elle aurait trouvé n'importe quoi pour s'empêcher de le regarder droit dans les yeux.

« Moi ? Non... C'est juste mon uniforme de cérémonie.

— Ah...

— Ce soir non plus je ne travaille pas. » Il lui adressa un sourire comme s'il s'agissait d'une bonne nouvelle. « C'est pour le bal...

— Pardon ?

— Vous n'êtes pas au courant ? Ce soir, un bal est organisé sur le pont d'envol. Ordre du capitaine.

— Oh ! fit-elle, bien plus fort qu'elle ne s'y attendait. Oh ! C'est une

très bonne idée.

— J'espère qu'ils vont remettre un peu d'eau dans les douches, dit-il en souriant. Sinon, vous risquez de déguerpir à des miles devant l'odeur de centaines de marins empestant la sueur. »

Elle baissa les yeux sur son pantalon chiffonné, mais l'attention du fusilier marin s'était portée sur une silhouette au loin.

« On se retrouve sur le pont ce soir », conclut-il. Puis, reprenant son masque de soldat, il la salua d'un signe quasi militaire et s'éloigna.

La fanfare des Royal Marines était installée sur une petite scène de fortune, juste à la sortie de la cafétéria, un peu après l'îlot latéral. Les musiciens entonnèrent *I've got y ou under my skin*. On avait arrêté les moteurs du *Victoria* pour les réparer. Le navire immobile flottait sur la mer calme. Sur le pont, plusieurs centaines de femmes étaient vêtues de leurs plus belles robes, du moins celles qu'elles avaient eu la permission de prendre dans leurs valises. Elles allaient et venaient, certaines avec des matelots, d'autres rigolaient entre elles. Autour de la passerelle, on avait disposé des tables et des chaises apportées des réfectoires; toutes étaient occupées par ceux qui ne savaient pas ou qui ne voulaient plus danser. Au-dessus de tout ce monde, dans le ciel indien, les étoiles, aussi étincelantes que les lumières d'une salle de bal, nappaient les flots de leur éclat argente.

Avec un peu d'imagination, en faisant abstraction des tourelles à canon, du pont éraflé, des tables et des chaises bancales, on se serait cru dans une grande salle de bal en Europe. Ému, le capitaine avait ressenti une joie inexplicable à la vue de ce spectacle. C'était le minimum que l'on puisse faire pour ce vaisseau qui vivait sa dernière traversée. Un peu d'apparat et de grandeur. Un instant pour lui rendre hommage.

Arborant leurs plus beaux uniformes, les hommes paraissaient beaucoup plus heureux qu'ils ne l'avaient été ces derniers temps; de leur côté, les épouses, qui étaient au bord de la mutinerie depuis qu'on avait dû fermer le salon de coiffure, avaient à l'évidence retrouvé le moral; il faut dire que l'installation d'une douche d'urgence, même d'eau salée, qui leur avait permis de se pomponner y était pour quelque chose.

Tout ce beau monde était attroupé et discutait. Les hommes semblaient temporairement insouciants de l'absence de hiérarchie définie et séparant les grades. Qu'est-ce que cela pouvait bien faire ? s'était dit Highfield lorsqu'une femme officier lui avait demandé s'il souhaitait qu'elles appliquent le règlement à la lettre en éloignant les hommes des femmes. De toute manière, ce voyage était déjà

extraordinaire en soi.

« Combien de temps cela prend-il pour refaire le plein du *Victoria*, capitaine Highfield ? »

Une « Wren » – à savoir, un membre du Service féminin de la Marine Royale du Canada – était assise à ses côtés. Dobson la lui avait présentée une demi-heure auparavant. Brune, de petite taille, elle paraissait très sérieuse. Elle lui avait posé tellement de questions fastidieuses sur des détails à propos du *Victoria* qu'il avait été tenté de lui demander si elle était envoyée par les Japonais pour les espionner. Mais il s'était abstenu, devinant qu'elle ne devait pas avoir un grand sens de l'humour.

« Vous savez quoi, mademoiselle, je ne crois pas pouvoir vous répondre comme ça, lui rétorqua-t-il.

— Oh, ça ne doit guère prendre plus de temps que vos hommes ne mettent à faire le plein », murmura le docteur Duxbury avant de partir dans un grand éclat de rire.

Afin de les récompenser d'avoir courageusement supporté le manque d'eau, le capitaine Highfield avait promis une ration de rhum supplémentaire à tous les hommes : histoire de démarrer la soirée, de trinquer ensemble, avait-il annoncé. Cependant, il suspectait le docteur Duxbury d'avoir, par quelques moyens, réussi à obtenir plus que la ration autorisée.

Oui, qu'est-ce que cela peut bien faire ? se répéta-t-il. Sa jambe le faisait suffisamment souffrir ce soir-là pour qu'il s'accorde lui aussi quelques rations supplémentaires. Sans la pénurie d'eau, il aurait laissé tremper son membre malade dans une bassine d'eau fraîche – pour le détendre – ; à défaut de quoi, il passerait une nuit quasiment blanche.

« Vous avez accompagné beaucoup de vaisseaux de la marine américaine ? demanda la petite "Wren". Nous nous sommes approchés de *L'USSS Indiana* dans le golfe Persique, et je dois avouer que les vaisseaux américains semblent bien supérieurs aux nôtres.

— Vous vous y connaissez en bateaux ? lui demanda le docteur Duxbury.

— Encore heureux, cela fait quatre ans que je suis "wren" »

Le docteur ne sembla pas avoir entendu la réponse.

« On vous a déjà dit que vous avez un faux air de Judy Garland ? Vous l'avez vue dans *Me and my girl* ?

— Non, désolée. »

Et voilà, c'est reparti, pensa Highfield. Cela faisait plusieurs dîners

qu'il supportait le docteur, et le paroxysme avait été atteint maintes fois lorsque l'homme s'était mis à entonner ses insupportables mélodies. Il parlait tant de musique, si peu de médecine, que le capitaine s'était demandé si la Navy n'aurait pas dû se pencher un peu plus sur ses références avant de l'accepter à bord. Malgré ses doutes, il n'avait pas exigé un second médecin comme il l'aurait fait pour une autre traversée. Il se rendit compte, avec une certaine mauvaise conscience, que le dilettantisme du médecin lui convenait parfaitement : il n'aurait pas souhaité qu'un praticien sérieux lui pose trop de questions sur sa jambe malade.

Il contempla une dernière fois la foule enjouée qui se déployait devant lui. La fanfare venait d'entamer une musique endiablée, les filles sautaient, virevoltaient, le pied léger et le visage enflammé. Il observa ensuite Dobson et le colonel des marines qui s'entretenaient à côté des chaloupes avec un officier d'appontage. Sa mission accomplie, eux pouvaient se charger de la suite à partir de maintenant. De toute façon, il n'avait jamais trop aimé les fêtes.

« Veuillez m'excuser, dit-il en s'aidant péniblement de ses bras pour se relever, j'ai un petit problème à régler. » Sur ces mots, il descendit à l'intérieur du bateau.

« Jean aurait adoré cela », déclara Margaret. Elle souriait aux anges, un châle sur les épaules, confortablement assise dans un fauteuil que Dennis Tims avait remonté pour elle du carré des officiers. Elle avait fait une bonne petite sieste et Maudie Gonne allait beaucoup mieux. Tout cela avait considérablement amélioré son humeur.

« Pauvre Jean, enchaîna Frances. Qu'est-elle en train de faire en ce moment ? »

Un peu plus loin, Avice dansait avec un officier tout de blanc vêtu. Ses cheveux soigneusement mis en plis avaient des reflets orangés sous les lampes à arc. Sa taille de guêpe et sa robe cintrée ne laissaient rien voir de son état.

« J'ai bien l'impression que c'est le cadet de ses soucis, tu ne crois pas ? » répondit Margaret en désignant Avice d'un petit signe de tête.

En effet, à peine deux heures après le départ de Jean, Avice s'était approprié sa couchette en y entassant des affaires et des chaussures quelle avait tenu à récupérer dans sa malle. Cela avait mis Frances dans une telle rage qu'elle avait dû faire un effort incommensurable pour ne pas jeter par terre les affaires en question. « Où est le problème ? avait demandé Avice. Elle n'a plus besoin de sa couchette maintenant ! »

Elle était encore toute joyeuse d'avoir gagné l'après-midi même le

concours de « Création à partir de matériaux usés » en fabriquant un sac à main de soirée joliment décoré. Mais comme elle l'avait dit ensuite aux filles, elle n'aurait certainement jamais osé le porter; l'important, c'était d'avoir battu Irène Carter. Elle avait maintenant deux points d'avance pour l'élection de Miss Victoria.

« Elle n'est pas du genre à s'inquiéter pour quoi que ce soit, elle... » Frances se retint de poursuivre.

« Allez, évitons d'y penser ce soir, d'accord ? On ne peut plus rien y faire.

— Non », admit Frances.

Les vêtements ne l'avaient jamais particulièrement intéressée, elle avait vécu en uniforme pendant une éternité et n'avait jamais voulu attirer l'attention sur elle. Ce soir, elle prenait pourtant soin de passer la main sur sa robe pour la défroisser : elle l'avait toujours trouvée très élégante, mais comparée aux beaux habits qui l'entouraient, elle la jugeait démodée. Dans un élan de coquetterie, face au miroir, elle avait libéré ses cheveux de leur chignon serré en les laissant retomber sur ses épaules, et avait constaté combien cela adoucissait ses traits. À présent, au milieu de toutes ces filles si bien apprêtées – grâce aux démêlants et aux heures passées avec des bigoudis sur la tête – elle se sentait banale, mal fagotée et regrettait ses épingles à cheveux. Elle se demanda si elle pouvait confier son inquiétude à Margaret afin de se rassurer. À la vue du visage luisant de sueur et du corps enflé de son amie engoncée dans la même robe Vichy depuis quatre jours, elle se retint de poser sa question.

« Veux-tu que j'aille te chercher un verre ? lui demanda-t-elle à la place.

— Oh, tu es un ange ! J'ai bien cru que tu ne me le proposerais jamais, dit Margaret, reconnaissante. J'irais bien moi-même, mais il faudrait une grue pour me sortir de cette chaise !

— Je vais te chercher un soda.

— Dieu te bénisse ! Tu n'as pas envie de danser ? »

Frances s'arrêta.

« Comment ?

— Tu sais, tu n'es pas obligée de rester avec moi. Je suis une grande fille. Va donc t'amuser un peu ! »

Frances fit la moue :

« Je suis bien à observer les gens. »

Margaret hocha la tête et lui fit signe d'aller chercher les verres.

Ce n'était pas tout à fait vrai. Ce soir-là, dans cette ambiance détendue, grâce à la pénombre rassurante et à la musique qui lui

donnaient l'impression de passer inaperçue, Frances eut envie de rejoindre ces femmes qui virevoltaient sur la piste de danse. Personne ne se moquerait d'elle. Personne ne ferait attention à elle. Tous prenaient ce bal pour ce qu'il était, un divertissement innocent, un petit plaisir volé à la nuit éclairée par la lune.

Elle prit deux verres de soda et revint vers Margaret qui observait les danseurs.

« Je n'ai jamais beaucoup aimé danser, dit Margaret. Pourtant, en les voyant tous se trémousser, je donnerais n'importe quoi pour être à leur place.

— Il n'y en a plus pour très longtemps. Après, tu pourras traverser la moitié de l'Angleterre en dansant le fox-trot si ça te plaît », lui répondit Frances avec un signe de tête en direction de son ventre.

Elle s'était dit que cela n'avait pas d'importance si elle ne le voyait pas, que de toute façon, vu sa tenue, il valait mieux qu'ils ne se rencontrent pas. Il devait être perdu dans le noir au milieu de cette foule, en train de danser avec une jolie fille habillée d'une robe aux couleurs ravissantes et chaussée de souliers de satin. Et puis, elle avait une telle habitude de repousser les hommes qu'elle n'aurait su réagir autrement.

Les seuls bals auxquels elle s'était rendue s'étaient tenus dans des tentes transformées en hôpital, et cela n'avait rien eu de compliqué pour elle. Elle avait soit dansé avec des collègues, en général des amis de longue date qu'elle tenait à distance respectueuse, soit avec des malades pour lesquels elle éprouvait un vague sentiment maternel et qui avaient une attitude déférente à l'égard de ce qui représentait le « corps médical ». Elle leur avait souvent murmuré « Faites attention à votre jambe ! », en prenant soin de les mettre à l'aise pendant qu'ils valsaient. L'infirmière-chef Audrey Marshall disait souvent en plaisantant qu'elle semblait les emmener faire une promenade thérapeutique.

Mais comment se comporter face à ces hommes sûrs d'eux et rayonnants, pour certains tellement beaux dans leurs uniformes qu'elle en avait le souffle coupé ? Elle ne saurait quoi leur dire, et surtout pas s'amuser à flirter avec eux. Elle serait gênée dans sa robe bleu pâle ridicule à côté des magnifiques tenues de toutes ces femmes.

« Hello ! fit-il en s'asseyant près d'elle. Je me demandais où j'allais bien pouvoir vous retrouver. »

Elle éprouva des difficultés à parler. Les yeux noirs du fusilier marin au visage adouci par l'obscurité étaient fixés sur elle. Elle sentit un vague effluve de phénol émaner de sa peau, ainsi que l'odeur particulière de son uniforme. Il avait posé sa main sur la table, elle eut

une envie irrésistible de la toucher.

« Vous désirez danser ? »

Elle regarda sa main et, s'imaginant comment il allait la poser sur sa hanche et rapprocher son corps du sien, elle fut prise de panique.

« Non ! refusa-t-elle d'un ton sec. En fait, j'allais partir. »

Un court silence s'ensuivit.

« C'est vrai qu'il est tard, convint-il. J'espérais pouvoir monter plus tôt, mais il y a eu un problème dans les cuisines, et certains d'entre nous ont été appelés pour s'en occuper.

— C'est gentil de m'avoir invitée, dit-elle. J'espère que vous allez profiter du reste de la soirée. » Elle avait la gorge serrée. Elle rassembla précipitamment ses affaires. Il se leva pour la laisser passer.

« Ne t'en va pas », lui glissa Margaret.

Frances se retourna vers elle.

« Allez, quoi ! Nom d'un chien, Frances, tu es restée là à me tenir compagnie toute cette fichue soirée, tu ne vas quand même pas te refuser un petit tour de danse. Montre-moi comme tu te débrouilles bien.

— Margaret, je suis désolée, mais...

— Mais quoi ? Allez, Frances ! Je ne vois pas l'intérêt de faire tapisserie toutes les deux, remue-toi comme dirait l'autre, dances-en au moins une pour Jean ! »

Elle se retourna vers Nicol puis contempla la foule sur le pont où tourbillonnait une myriade de robes de couleur et d'uniformes blancs. Avait-elle peur de s'élancer au milieu de tout ce joli monde ou bien de se retrouver si proche de lui ?

« Allez, allez, quand faut y aller, faut y aller ! »

Il attendait, immobile à côté d'elle.

« Juste une petite ? dit-il en tendant le bras. Cela me ferait vraiment plaisir. »

N'ayant pas envie de mentir à nouveau, elle prit la main qu'il lui tendait.

Cette nuit-là, elle ne réfléchirait pas à l'impasse dans laquelle s'engageait leur histoire ni ne remettrait en cause des sentiments qu'elle avait jugés dangereux depuis bien trop longtemps. Elle ne penserait pas non plus aux inévitables conséquences douloureuses que pourrait avoir une telle aventure. Allongée sur sa couchette, elle se contenta de fermer les yeux et se laissa plonger dans ces moments

inoubliables : les quatre danses durant lesquelles il l'avait serrée contre lui, une main dans la sienne, l'autre posée sur sa hanche; et la dernière, quand elle avait senti son souffle dans son cou, bien qu'il se tenait fort décemment à quelques centimètres d'elle.

Elle se remémora son regard quand il l'avait laissée partir. Le lent mouvement qu'il avait esquissé pour lâcher sa main signifiait-il qu'il n'avait nul désir de la quitter ? Et qu'est-ce que cela pouvait bien faire si elle avait envie d'y voir un signe ? N'avait-il pas eu une étrange insistance lorsqu'il avait baissé la tête à quelques centimètres de la sienne en lui murmurant « merci » ?

Les sentiments qu'elle avait pour cet homme la surprenaient autant qu'ils l'impressionnaient. Cependant, découvrir sa capacité à en éprouver lui donnait envie de chanter. Elle se demanda si les sensations incontrôlables et confuses qui l'avaient assiégée ce soir-là n'étaient pas le symptôme de quelque virus apporté par le vent marin. Elle ne s'était jamais sentie aussi fébrile, si peu capable de réunir ses pensées posément. Elle se mordit la main, essayant de contenir la joie qui montait en elle et menaçait de sortir d'une manière explosive. Elle s'efforça de respirer profondément afin de retrouver ce calme intérieur qui lui avait procuré une certaine quiétude pendant ces six dernières années.

Ce n'était que quelques danses, après tout. « Juste quelques danses », murmura-t-elle en tirant le drap au-dessus de sa tête. Pourquoi ne pas te contenter de ce souvenir ?

Elle entendit un bruit de pas suivi de voix masculines. Quelqu'un s'adressait au fusilier qui se tenait derrière la porte, un jeune remplaçant aux cheveux roux et aux yeux ensommeillés. Allongée, elle écouta et se demanda si le moment était venu de régler leurs montres sur des heures différentes. Soudain, elle se dressa sur son séant.

C'était lui. Elle demeura complètement immobile, tâchant de distinguer si elle ne s'était pas trompée. Le cœur battant, elle se glissa hors de sa couchette. Elle pensa à ce qui était arrivé à Jean et cela lui glaça le sang. Tellement aveuglée par son attirance pour lui, elle n'avait sans doute pas vu ce qui aurait dû lui sauter aux yeux.

Elle colla une oreille contre la porte.

« Qu'est-ce que tu en penses ? demanda-t-il.

— Ça va bientôt faire une heure, répondit l'autre marine, mais je n'ai pas l'impression que tu aies le choix.

— Je n'aime pas ça, dit-il, je déteste faire ce genre de choses. »

La poignée s'abaissa au moment où elle s'éloignait de la porte qui s'ouvrit silencieusement. Son visage apparut dans l'entrebâillement, ce qui la ramena quelques heures auparavant. Il la trouva là, surprise et

pâle dans le rai de lumière.

« J'ai entendu des voix », dit-elle, réalisant qu'elle était à moitié dévêtue. Elle farfouilla derrière elle pour attraper son châle et l'enroula autour d'elle en le serrant très fort.

« Désolé de vous déranger, chuchota-t-il précipitamment, mais il y a eu un accident en bas. Je me demandais... Voilà, j'ai besoin de votre aide. »

À la fin du bal, plusieurs couples adultères s'étaient dispersés aux quatre coins du navire. L'un s'était réfugié à l'intérieur de la salle des machines arrière à bâbord. Là, le matelot avait continué à valser avec une épouse sur une petite passerelle qui surplombait le moteur principal. Ce qui s'était passé ensuite n'était pas très clair, mais ils étaient tombés tous deux dans la fosse qui contenait la machine. L'homme était inconscient, et la femme avait une profonde entaille au visage.

« C'est impossible d'appeler le docteur du bord, mais il faut les sortir de là avant la relève. » Il hésita. « On a pensé que... j'ai pensé que vous pourriez nous aider. »

Elle croisa les bras, comme si elle avait froid.

« Je suis désolée, murmura-t-elle, je ne peux pas y aller, trouvez quelqu'un d'autre.

— Mais je serai là, je resterai avec vous.

— Non, ce n'est pas le problème...

— Vous n'avez rien à craindre, je vous le jure ! Ils savent que vous êtes infirmière. »

Elle l'avait interrogé du regard avant de comprendre ce qu'il avait sous-entendu.

« Personne d'autre ne peut nous aider, insista-t-il en regardant sa montre. Il ne nous reste que vingt minutes, je vous en prie, Frances. »

Il ne l'avait jamais appelée par son prénom. Elle ne se doutait même pas qu'il le connaissait.

La voix de Margaret surgit dans le silence.

« Moi, je veux bien venir et rester à tes côtés si ça peut te rassurer. »

La décision qu'elle avait à prendre était un vrai supplice, et le fait qu'il soit si proche d'elle l'empêchait encore davantage de réfléchir.

« Venez les voir, si c'est vraiment grave, nous irons réveiller le docteur.

— Je vais prendre ma trousse », dit-elle. Elle chercha la petite boîte sous sa couchette. En face, Margaret se leva péniblement et enfila

une robe de chambre qu'elle parvint à peine à fermer sur son ventre. Elle posa sa main sur le bras de Frances et le serra.

« Où allez-vous ? » demanda Avice qui tira la cordelette pour allumer la lumière. Elle s'assit, endormie, et cligna des yeux.

« Nous allons prendre l'air, dit Margaret.

— Je ne suis pas aussi stupide que je le parais ! riposta-t-elle.

— Nous allons aider deux personnes qui se sont blessées dans la salle des machines, précisa Margaret. Viens avec nous, si tu veux. »

Avice les dévisagea, feignant de peser le pour ou le contre :

« C'est le moins que tu puisses faire », ajouta Margaret.

Avice glissa hors de sa couchette et revêtit sa robe de chambre en soie rose. Elle passa devant le fusilier marin qui retenait la porte, un doigt sur ses lèvres en signe de silence. Il suivit les jeunes femmes dans la coursive qui menait aux escaliers.

Derrière elle, le fusilier aux cheveux roux reprit sa place devant une cabine où ne sommeillait plus qu'un chien.

Elles entendirent leurs voix s'élever des entrailles du bateau bien avant de les voir. Elles descendirent le long de ce qui sembla à Margaret un dédale sans fin d'escaliers et d'étroites coursives avant d'atteindre enfin la salle des machines arrière à bâbord. La chaleur était étouffante. Luttant pour ne pas se laisser distancer par les autres, elle avait manqué de souffle et avait dû s'essuyer le front à maintes reprises; elle avait un goût de pétrole dans la bouche. Au bout d'un moment, ils distinguèrent des pleurs aigus au milieu de voix assourdies d'hommes et de femmes qui discutaient et se rassuraient tout bas. Le tout dominé par un vacarme de grondements sourds et de claquements métalliques provenant du cœur de la bête. Peut-être stimulée par le son de ces voix, Frances accéléra et se mit à courir le long de la coursive avec le fusilier marin.

Margaret atteignit la salle des machines plusieurs secondes après eux. Lorsqu'elle réussit enfin à ouvrir l'écoutille, la chaleur était telle qu'elle dut s'arrêter afin de s'y acclimater.

Elle entra et avança de quelques pas sur la passerelle, puis regarda dans la direction d'où venait le bruit. Environ cinq mètres plus bas, au milieu d'une immense fosse ressemblant à un ring de boxe creusé à même le sol, un jeune matelot était à moitié allongé par terre, appuyé à la paroi. Une femme en larmes et l'un de ses camarades le soutenaient. Dans un coin, un jeu de cartes avait été abandonné sur une caisse en bois et plusieurs gobelets gisaient, renversés sur le sol. Au centre de la fosse, un énorme moteur – un amas de tuyaux et de

valves – pompait, faisant trembler le plancher. Un bruit assourdissant et régulier sortait de la masse d'acier et de la vapeur s'échappait de ses valves, sifflant une mélodie infernale. Plus loin, une autre femme pleurait, la tête dans les mains. « Mais qu'est-ce qu'il va dire, qu'est-ce qu'il va penser de moi maintenant ? »

D'un pas léger et imperceptible sur le métal strié, Frances courut vers l'échelle qui menait au ventre de la machine. Elle se fraya un chemin à travers l'attroupement de gens ivres et s'agenouilla. Un morceau de linge sale imbibé de sang était enroulé autour du bras du matelot. Frances le souleva pour examiner sa blessure.

Margaret se pencha, appuyée sur le câble métallique qui servait de rambarde de sécurité. Elle vit une femme lever doucement la main que l'épouse blessée avait posée sur sa tête pour en tamponner l'entaille avec un mouchoir humide. Plusieurs matelots, toujours en habits de fête, s'agitaient autour de la scène. Choqués, deux d'entre eux tiraient violemment sur leur cigarette. Les tuyaux du moteur qui parcouraient les murs luisaient dans la pièce obscure.

« Il est passé par-dessus et les bonbonnes d'oxygène lui sont tombées dessus, criait l'un des hommes. Je ne pourrais pas vous dire où elles l'ont atteint, mais on a eu de la chance qu'elles n'exploient pas.

— Depuis combien de temps est-il inconscient ? » Frances devait parler très fort pour se faire entendre. « Qui d'autre est blessé ? » Emportée par sa mission, elle avait perdu sa timidité naturelle.

À côté d'elle, le fusilier marin avait desserré son col cassé. Il suivait ses instructions et cherchait des ustensiles dans sa mallette. Il donna des ordres aux matelots qui se trouvaient là; deux d'entre eux se précipitèrent pour remonter l'échelle, apparemment satisfaits de ne plus avoir à rester dans cet endroit.

Dos au mur, Avise se tenait sur la passerelle à côté de Margaret. Celle-ci vit, au regard apeuré de la jeune femme, qu'elle n'avait aucune envie d'être là. Margaret pensa soudain à Jean et se demanda s'il n'était pas risqué pour elles de se trouver là, étant donné la punition qui avait été déjà infligée à l'une d'entre elles. Mais en voyant Frances penchée sur l'homme évanoui, soulever ses paupières d'une main tout en fouillant dans sa trousse de l'autre, elle se dit qu'elle ne pouvait pas partir.

« Il revient à lui, que quelqu'un le tienne sur le côté, s'il vous plaît. Quel est son nom ? Kenneth ? Kenneth ! appela-t-elle, pouvez-vous m'indiquer où vous avez mal ? » Elle tendit l'oreille, puis lui prit la main et tira sur chacun de ses doigts. « Ouvrez cela pour moi, s'il vous plaît ! » Le fusilier sortit de la trousse de Frances ce qui ressemblait à des instruments de couture. Margaret détourna le regard. Sous ses

pieds, la passerelle vibrait au rythme du moteur.

« À quelle heure arrive la relève ? interrogea nerveusement Avice.

— Dans quatorze minutes », répondit Margaret. Elle se demanda si elle devait descendre pour leur rappeler que l'heure avançait, mais cela n'aurait servi à rien, ils étaient déjà dans la précipitation de l'urgence.

Au moment où elle tourna la tête, un homme attira son attention. Il était assis par terre dans un coin, et elle se rendit compte qu'il ne quittait pas Frances des yeux depuis plusieurs minutes. Son regard fixe était tellement étrange qu'elle se demanda si le peignoir de Frances n'était pas trop ouvert. Mais elle comprit que son regard n'avait rien de grivois ni d'amical. C'était celui de quelqu'un sûr de lui. Troublée, elle se rapprocha d'Avice.

« Nous devrions partir, suggéra Avice.

— Elle n'en a plus pour très longtemps », répondit Margaret, qui au fond d'elle-même partageait son avis : cet endroit était affreux. Avec un peu d'imagination, on aurait pu se croire en enfer. Paradoxalement, Frances, elle, n'avait jamais eu l'air aussi à l'aise.

« Désolé de t'infliger cela, Nicol, mais je ne pouvais pas le laisser dans cet état. »

Jones le Gallois défit son col d'un doigt et baissa les yeux sur son pantalon maculé de taches de mazout. « C'est la dernière fois que je laisse Duckworth me convaincre d'aller s'amuser un peu après le service. Quel abruti ! Mon pantalon est foutu ! » Il alluma une cigarette en jetant un coup d'œil aux panneaux *Interdit de fumer* placardés sur les murs. « Enfin, en tous les cas, mon pote, j'te dois une fière chandelle !

— Ce n'est pas moi qu'il faut remercier, dit Nicol en regardant sa montre. Bon sang ! Frances, il ne nous reste que huit minutes avant de devoir les sortir d'ici. »

Frances finissait de désinfecter la profonde entaille du visage de la femme, laquelle avait cessé de pleurer; elle était livide, choquée. Nicol pensa que le taux d'alcool quelle avait dans le sang n'arrangeait sûrement pas les choses. Les cheveux de Frances trempés de sueur pendaient sur son visage; son peignoir en coton taché de mazout et de graisse lui collait à la peau.

« Passez-moi la morphine, s'il vous plaît ! » demanda-t-elle. Il sortit la petite bouteille brune de la boîte et la lui tendit. Elle la prit tout en saisissant la main de l'homme qu'elle posa sur la bande de gaze qui recouvrait le visage de la femme. « Appuyez là-dessus aussi fort que possible ! Que quelqu'un reste avec Kenneth et surveille qu'il n'ait pas de nausées. »

Avec une dextérité qui ne pouvait être due qu'à une longue pratique, elle déboucha le flacon et remplit une seringue. « Vous allez bientôt vous sentir mieux », assura-t-elle à la femme blessée. Tandis que Nicol se poussait pour lui faire de la place, elle approcha la seringue du bras de la femme : « Je vais devoir vous recoudre, poursuivit-elle, mais je vous promets de faire des points aussi petits que possible. De toute façon, la plus grande partie sera cachée par vos cheveux. »

La fille acquiesça en silence.

« Vous devez vraiment faire cela ici ? demanda Nicol. Ne pourrait-on pas la remonter et la recoudre là-haut ?

— Une OCTAM patrouille dans le pont hangar, les avertit un homme.

— Écoutez, laissez-moi finir mon travail, dit Frances d'un ton ferme, je vais faire aussi vite que possible. »

Des hommes passèrent devant eux avec Kenneth, qu'ils transportèrent sur l'échelle en criant de faire attention à sa tête ou à ses jambes.

« Dis-moi, ton amie... Elle ne va rien raconter de tout ça, j'espère ? » Jones se grattait la tête tout en les observant. « Tu vois ce que je veux dire... On peut lui faire confiance ? »

Nicol le rassura d'un signe. Frances dut s'y reprendre à plusieurs fois avant de parvenir à percer la peau de la jeune femme : il remarqua que ses doigts tremblaient.

Nicol s'interrogea longuement sur la façon dont il pourrait la remercier, lui exprimer son admiration. Lorsqu'ils avaient dansé sur le pont, il l'avait tenue dans ses bras et avait découvert que cette fille d'habitude si empruntée pouvait être détendue et rayonnante. À présent, dans ce contexte, elle se transformait au point qu'il ne la reconnaissait plus. Il n'avait jamais vu quelqu'un aussi sûr de lui dans son devoir. La fierté qu'il ressentait en l'observant lui fit penser qu'il était en présence d'un être qui lui ressemblait.

« Quelle heure ? demanda Frances.

— Encore quatre minutes », lui répondit-il.

Elle secoua la tête, montrant son inquiétude, la peur de ne pas y arriver. Nicol n'eut alors plus une seule seconde pour réfléchir. Au moment où elle commençait à recoudre, une des filles s'évanouit; on ordonna alors aux amies de Frances de la sortir et de la pincer pour la ranimer. L'infirmière eut à s'interrompre une nouvelle fois lorsque deux hommes commencèrent à se bagarrer. Jones et Nicol durent les séparer. Le temps filait, les aiguilles de sa montre ne cessaient d'avancer.

Nicol se levait de temps en temps, sans quitter des yeux l'écoutille, persuadé d'entendre des bruits de pas derrière le fracas du moteur.

C'est alors qu'elle se tourna vers lui, le visage sale et rougi par la chaleur.

« C'est bon, dit-elle avec un léger sourire, j'ai fini.

— Il nous reste un peu plus d'une minute et demie, annonça Nicol. Allez, dépêchez-vous, il ne faut pas traîner là ! Laissez ça, vous autres ! » Il s'adressait à deux matelots qui essayaient de remettre en place la barrière de sécurité. « On n'a pas le temps, venez plutôt m'aider à la relever ! »

Margaret et Avice se tenaient sur la passerelle au-dessus d'eux, près de l'écoutille. Frances leur signala qu'elles pouvaient partir, mais Margaret lui fit comprendre qu'elle avait l'intention de rester jusqu'au bout.

Il se leva et lui tendit la main pour l'aider à se remettre debout. Elle hésita, puis la saisit en dégageant les cheveux de son visage. Il essaya de ne pas plonger son regard dans l'échancrure de son peignoir qui laissait clairement voir les ravissants contours de sa poitrine. La sueur faisait briller sa peau et coulait dans son décolleté comme autant de petits ruisseaux menant à des pensées inavouables. Sainte Marie mère de Dieu ! songea Nicol, voilà une image que je ne suis pas près d'oublier.

« Prenez bien soin de garder votre blessure au sec, murmura-t-elle à la jeune femme. Pas de shampoing pendant quelques jours.

— De toute façon, c'est à peine si je me rappelle la dernière fois que je les ai lavés, marmonna celle-ci.

— Attendez une seconde, dit Jones le Gallois qui se tenait à côté de Nicol. On se connaît, non ? »

D'abord, elle ne réagit pas, supposant que la question s'adressait à la jeune blessée. Puis elle comprit qu'il lui parlait, et l'expression de son visage se durcit.

« Voyons, tu n'es jamais allé à Morotai ! lui rétorqua Nicol.

— Morotai ? Que dalle ! » Jones secoua la tête. « Non, c'était pas là. Mais je n'oublie jamais un visage. Je vous ai déjà vue quelque part. »

Nicol s'aperçut que Frances avait perdu ses couleurs.

« Je ne crois pas, dit-elle doucement, tout en commençant à ranger ses ustensiles médicaux.

— Ah... mais oui... Je savais bien que ça allait me revenir..., fit Jones hochant la tête. J'oublie jamais un visage. »

Elle se leva, une main posée sur son front comme si elle souffrait

d'une violente migraine. « Il vaut mieux que j'y aille, dit-elle à Nicol. Ils sont sortis d'affaire maintenant. » Elle croisa rapidement son regard.

« Je vous accompagne, proposa-t-il.

— Non, refusa-t-elle sèchement. Non, ça va aller ! Merci. »

Des morceaux de pansement et quelques instruments étaient éparpillés sous la passerelle, mais elle ne sembla pas s'en préoccuper. Elle resserra son peignoir et s'éloigna d'un pas ferme et rapide, sa trousse médicale sous le bras.

« Oh, non... »

Nicol décolla son regard de Frances pour se tourner vers Jones le Gallois. L'homme ne la quittait pas des yeux et remuait la tête, fasciné. Un petit sourire en coin apparut sur son visage.

« Qu'est-ce qu'il y a ? » demanda Nicol. Prenant sa veste qu'il avait jetée sur une caisse à outils, il la suivit du regard tandis qu'elle atteignait l'échelle.

« Non... C'est pas possible... J'aurais jamais cru... » Jones regarda derrière lui et aperçut l'homme auquel il souhaitait parler. « Eh, Duckworth, tu crois ce que je crois ? Queensland ? C'est bien ça, non ? » Frances était arrivée en haut de l'échelle et se dirigeait vers les autres filles en baissant la tête.

« Moi, ça m'est revenu tout de suite. » Un fort accent cockney résonna dans la salle. « Ce bon vieux Rest Easy ! C'est incroyable, non ?

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda Avice d'en haut. De quoi parle-t-il ?

— Je n'en crois pas mes yeux, dit Jones le Gallois en éclatant de rire. Une infirmière ! Quand Kenny va apprendre ça, il ne va pas en revenir ! C'est pas vrai, une infirmière !

— Nom d'un chien, de quoi tu parles, Jones ? »

Jones regarda Nicol avec cette expression et ce sourire qu'ont les marins pour accueillir les grandes nouvelles de la vie, que ce soit des rations de rhum supplémentaires, des victoires au combat ou des parties de cartes gagnées en trichant.

« Ta petite copine infirmière, Nicol... Ben, elle faisait la pute, avant...

— Quoi ?

— Demande à Duckworth : on l'a rencontrée dans un bar de Queensland, y'a quatre ou cinq ans environ. »

Son rire et sa voix dominaient le bruit de la machine et parvenaient aux oreilles des hommes et des femmes épuisés qui se dirigeaient lentement vers la passerelle. En l'entendant s'exclamer, certains s'étaient arrêtés pour écouter ce qu'il disait.

« Ne raconte pas de conneries, Jones ! » Nicol leva les yeux sur Frances qui se trouvait près de l'écoutille. Elle regardait droit devant elle, puis, après avoir vaincu, semble-t-il, une certaine réticence intérieure, elle se décida à se tourner vers lui. Il vit de la résignation dans ses yeux. Elle avait retrouvé sa froideur habituelle.

« Mais elle est mariée !

— Quoi ? Et avec qui ? Son maquereau ? Pour ça, c'était une employée modèle, celle-là ! Et maintenant, regarde-moi ça ! C'est pas croyable, elle s'est transformée en Florence Nightingale ! » Le rire incrédule de l'homme la poursuivit jusqu'à ce qu'elle parvienne devant l'écoutille, il résonna encore le long de la coursive.

15

*« Cette fille venait d'Angleterre
Elle s'appelait Susan Summer.
Elle était là depuis quatorze ans
Comme nous, jugée et condamnée.
Notre planteur a racheté sa liberté
Et l'a épousée sans un Amen.
Elle nous a bien aidés
Sur les terres de Van Diemen. »*

Extrait de *Van Diemen's Land*,
chanson populaire australienne.

Australie, 1939.

Avant l'arrivée de M. Radcliffe, Frances vérifia pour la quatrième fois le contenu de la boîte à biscuits Arnott. Elle avait également cherché derrière le tiroir à couverts, dans le pot derrière la porte à moustiquaire, et sous le matelas de ce qui avait dû être, des années auparavant, la chambre de ses parents. Elle avait demandé plusieurs fois à sa mère où se trouvait l'argent. Entre deux ronflements, la voix avinée avait pourtant émis une réponse claire.

Mais cette réponse n'était pas acceptable pour M. Radcliffe. « Où est-il, alors ? » avait-il demandé en souriant, la bouche ouverte comme un requin sur le point d'attaquer.

« Je suis désolée, je ne sais pas ce qu'elle en a fait. » Elle coinçait la porte à moustiquaire avec sa hanche pour qu'il ne puisse pas entrer, mais, en se penchant, M. Radcliffe vit sa mère derrière la porte, somnolant dans son fauteuil.

« Évidemment, tu ne sais pas ! dit-il.

— Elle ne se sent pas très bien, répondit-elle en tirant maladroitement sur sa jupe. Elle sera peut-être en état de me le dire quand elle se réveillera. »

Derrière lui, elle aperçut deux voisins qui passaient dans la rue. Ils murmurèrent quelque chose en la fixant. Bien qu'elle n'entendît pas ce

qu'ils disaient, elle se douta de la teneur de leur conversation.

« Si vous le désirez, je pourrai passer plus tard et vous l'apporter.

— Comment ? Comme ta mère la semaine dernière ? Et la semaine avant cela ? » Il frotta son pantalon impeccablement repassé. « Je suis sûr qu'elle n'a même pas de quoi t'acheter une miche de pain. »

Elle resta silencieuse. À sa façon de déambuler devant la porte, elle sentait bien qu'il aurait voulu quelle l'invite à entrer. Mais elle ne souhaitait pas que M. Radcliffe s'asseye dans leur salon sordide avec ses beaux habits et ses souliers vernis. Du moins, pas avant qu'elle n'ait eu le temps de ranger.

Ils restèrent face à face sous le porche, immobiles.

« Cela fait bien longtemps que je ne t'ai pas vue dans le quartier. » Ce n'était pas une question.

« J'étais chez ma tante May.

— Ah oui, celle qui est décédée, n'est-ce pas ? D'un cancer, c'est ça ? »

Frances pouvait à présent répondre sans sentir les larmes lui monter aux yeux.

« Oui, fit-elle, j'étais là... Pour l'aider un peu.

— Toutes mes condoléances pour ta tante. Tu es sûrement au courant que ta mère ne s'est pas comportée très sérieusement en ton absence. »

M. Radcliffe plongea son regard dans l'entrebâillement de la porte qu'elle s'empessa de fermer davantage.

« Elle est en retard pour le loyer. Et je ne suis pas le seul à qui elle doit de l'argent. Tu ne pourras plus rien prendre chez Green ou chez Mayhew.

— Je me débrouillerai », répartit Frances.

Il se tourna vers sa belle voiture garée dans la rue. Deux garçons se regardaient dans le rétroviseur extérieur.

« Ta mère était une femme charmante quand elle travaillait pour moi. Tu vois où ça mène de boire ! »

Elle le regarda droit dans les yeux.

« Enfin, je ne vais pas t'apprendre grand-chose sur elle que tu ne sais déjà. »

Elle resta silencieuse.

M. Radcliffe se déplaça un peu, puis regarda sa montre.

« Quel âge as-tu, Frances ?

— Quinze ans. »

Il la dévisagea et opina du chef. Puis il soupira, comme sur le point de faire quelque chose qu'il n'approuvait qu'à moitié.

« Écoute, on peut s'arranger. Je veux bien te laisser travailler à l'hôtel, tu pourrais faire la vaisselle et un peu de ménage. J'imagine que de toute façon tu ne comptes pas sur ta mère pour s'occuper de toi. Attention, ne me dérois pas, sinon je m'arrangerai pour vous faire expulser d'ici toutes les deux. »

Avant qu'elle n'ait eu le temps de le remercier, il était déjà parti vers sa voiture en houspillant les garçons.

Elle connaissait M. Radcliffe depuis toujours, au même titre que la plupart des habitants d'Aynsville : il était propriétaire de l'unique hôtel de la ville et de plusieurs maisons en bois. Elle se rappelait encore les soirs où sa mère partait travailler à l'hôtel-bar, avant que la bouteille n'ait raison d'elle. C'était tante May qui la gardait, mais qui plus tard maudirait le jour où elle avait conseillé à sa mère d'aller travailler dans cet endroit : « Dans une ville aussi déserte, on prend le boulot qui se présente, tu comprends ? »

L'expérience de Frances à l'hôtel ne s'était pas aussi mal passée, du moins pendant la première année. Tous les jours, peu après neuf heures, elle allait travailler dans l'arrière-salle aux côtés d'un Chinois quasiment muet. Il se mettait en colère et la menaçait d'un grand couteau si elle ne lavait et ne coupait pas les légumes comme il l'entendait. Elle nettoyait les cuisines, récurait les sols avec sa serpillière, puis aidait à la préparation des repas avant de faire la vaisselle. Ses mains s'abîmaient et sa peau se fendillait sous l'eau bouillante; à force de se pencher au-dessus de l'évier, elle avait mal à la nuque et au dos. Elle apprit à baisser les yeux devant les femmes agressives qui, dès le milieu de l'après-midi, s'asseyaient et passaient leur temps à boire et à s'insulter. Mais cela lui plaisait de toucher un salaire et de prendre quelque peu le contrôle de ce qui était jusque-là une existence chaotique.

M. Radcliffe retenait le loyer sur sa paie et lui remettait le reste, juste de quoi se nourrir et couvrir ses frais. Elle avait acheté une nouvelle paire de chaussures et un chemisier blanc cassé orné de broderies bleu pâle pour sa mère; le style de chemisier quelle aurait imaginé sur une mère différente de la sienne. La femme en avait pleuré de gratitude, elle lui avait juré que dans très peu de temps elle retrouverait son état normal. Frances pourrait peut-être alors aller à l'université comme May le lui avait promis. Elle aurait enfin la possibilité de s'échapper de ce trou miteux.

N'ayant plus à travailler ni à s'occuper de la maison, sa mère s'était au contraire mise à boire de plus en plus. Elle venait parfois à l'hôtel-

bar et restait accoudée au comptoir, vêtue d'une de ses robes très courtes. Elle finissait inévitablement par interpeller les hommes qui se trouvaient autour d'elle ainsi que les filles qui y travaillaient; elle battait l'air de ses mains comme pour chasser des mouches imaginaires, tout en hurlant des reproches à Frances d'une voix aiguë et en s'apitoyant sur son propre sort. Au bout d'un moment, elle surgissait dans les cuisines et agressait la jeune fille en lui faisant l'inventaire de ses échecs personnels, lui ordonnant de bien s'habiller, de gagner sa vie, ou lui jetant au visage ses regrets d'avoir gâché son existence en l'ayant mise au monde. Hun Li, le Chinois, la prenait alors entre ses bras énormes et la flanquait dehors. Puis il incriminait Frances, comme si elle était responsable de cette débâcle. Elle n'essayait même pas de se défendre : elle avait compris depuis longtemps que cela ne servirait à rien.

Étant donné le niveau de pauvreté dans lequel elle vivait, Frances ne réussit jamais à savoir où sa mère trouvait l'argent pour boire autant.

Et puis, un soir, sa mère disparut avec la recette de la journée...

Frances s'était accordé cinq minutes de pause. Elle était assise sur un seau dans le placard à balais et mangeait des tartines de pain à la margarine que Hun Li lui avait laissées, lorsqu'elle entendit du bruit. Elle avait déjà posé son assiette par terre et s'était levée quand M. Radcliffe fit irruption dans le placard.

« Où est-elle, cette sale pute de voleuse ? »

Frances se figea, les yeux écarquillés. Elle avait l'estomac noué et se doutait déjà de qui il voulait parler.

« Elle est partie ! Et mon fric s'est envolé aussi ! Où est-elle ?

— Je... Je ne sais pas », avait balbutié Frances.

D'habitude si courtois et attaché aux bonnes manières, M. Radcliffe, le visage écarlate, était devenu enragé. Son torse était gonflé au point de faire sauter les boutons de sa chemise, il serrait ses poings massifs pour contenir sa colère. Il l'observa pendant un temps qui lui sembla une éternité, cherchant visiblement à savoir si elle disait la vérité. Elle avait craint, pendant un court instant, de faire sous elle tant elle avait peur. Puis il était reparti en claquant la porte.

Deux jours plus tard, ils avaient retrouvé sa mère inconsciente derrière la boucherie. Aucune trace de l'argent, juste quelques cadavres de bouteilles autour d'elle. Elle était nu-pieds. Un soir de la même semaine, M. Radcliffe rendit visite à sa mère car il avait « deux mots à lui dire ». Il était ensuite revenu à l'hôtel annoncer à Frances que sa mère avait décidé, en accord avec lui, qu'il serait plus sage

pour elle de quitter la ville un certain temps, car elle faisait du tort aux affaires. Et puis, plus personne ne voulait faire crédit aux Luke. Il l'avait personnellement aidée à faire ses valises, « juste le temps qu'elle se refasse une santé, encore que, je me demande combien de temps cela pourra prendre », avait-il ajouté.

Frances avait été trop choquée pour réagir. En revenant chez elle ce soir-là, elle n'avait trouvé qu'un silence pesant, des factures éparpillées sur la table et un message expliquant de manière confuse où sa mère était partie. Épuisée, elle avait mis la tête dans ses bras et était restée ainsi jusqu'à ce que le sommeil la prenne.

Environ trois mois plus tard, M. Radcliffe l'avait convoquée à son bureau. Le fantôme de sa mère s'était estompé, les gens de la ville avaient cessé leurs messes basses lorsqu'elle passait, certains lui disaient même bonjour. Hun Li était plus gentil – il veillait à ce qu'il y ait des morceaux de mouton et de bœuf dans son assiette et à ce qu'elle prenne régulièrement des pauses. Une fois, il lui avait même laissé deux oranges, bien qu'il le nia plus tard, feignant la colère et la menaçant de son couteau de boucher lorsqu'elle lui en avait parlé. Les filles du bar lui avaient demandé si tout allait bien en tortillant ses nattes comme elle l'aurait fait pour leur petite sœur. À la fin de son service, l'une lui avait même proposé un verre qu'elle avait refusé tout en exprimant sa reconnaissance. Lorsqu'une fille avait passé la tête par la porte pour lui dire de monter au bureau, elle avait tressailli, de peur d'être à son tour accusée de vol. Telle mère, telle fille – c'était le bruit qui courait en ville. Ceux du même sang connaissent le même destin. Cependant, lorsqu'elle était entrée après avoir frappé, M. Radcliffe n'avait pas l'air en colère.

« Assieds-toi », lui dit-il. On discernait presque de la compassion dans son regard. Elle s'assit. « Il va falloir que tu quittes ta maison. »

Il continua sans lui donner le temps de protester : « La guerre va changer beaucoup de choses dans le Queensland. Il y a des troupes qui arrivent, et les affaires vont bien tourner. Les loyers vont augmenter et je compte bien prendre ma part du gâteau. De toute façon, Frances, ce n'est pas bon pour une jeune fille de rester toute seule dans cette maison.

— Mais j'ai payé mon loyer régulièrement ! se défendit-elle. Je ne vous ai jamais fait faux bond, pas une seule fois !

— Je sais bien, chère petite, et je ne suis pas le genre d'homme à te jeter à la rue. Tu vas venir t'installer ici. Tu prendras une des chambres du haut, celle où dormait Mo Haskins, tu vois celle dont je veux parler ? Je retiendrai un loyer moins important sur ta paie, ce qui te fera plus d'argent à la fin du mois. C'est une bonne nouvelle ça,

non ? »

Il paraissait tellement convaincu de lui faire plaisir qu'elle n'eut pas le courage de lui dire ce qu'elle avait sur le cœur : que pour elle, la maison de Ridley Street était sa maison, que depuis le départ de sa mère elle avait appris à aimer cette vie indépendante, et qu'enfin le spectre d'une vie basculant dans la mendicité avait complètement disparu. Mais surtout, elle n'avait aucune envie de lui être redevable – ce que suggérerait sa proposition.

« Monsieur Radcliffe, je préférerais rester dans ma maison. Je... je ferai des heures supplémentaires pour payer le loyer. »

Il soupira.

« J'aimerais vraiment pouvoir t'aider, Frances, crois-moi. Mais quand ta mère est partie avec la recette, j'ai eu un gros trou dans mon chiffre d'affaires. Un manque à gagner immense. Et il va bien falloir que je le rattrape. »

Il se leva et se dirigea vers elle. La main qu'il posa sur son épaule lui sembla peser des tonnes.

« C'est ce qui me plaît chez toi, Frances. Tu travailles dur, rien à voir avec ta mère. Donc, tu vas venir t'installer ici. Une jeune fille comme toi n'a pas à passer ses plus belles années à se soucier de pouvoir payer un loyer. Tu devrais sortir un peu, t'acheter des robes, profiter de la vie, quoi. De plus, les gens ne trouvent pas cela très convenable de voir une jeune fille vivre toute seule... » Il lui serra l'épaule; elle se sentit prise dans un piège. « Non. Tu vas amener toutes tes affaires ici la semaine prochaine et je m'occuperai du reste. J'enverrai un garçon pour te donner un coup de main. »

Bien plus tard, elle comprit que les filles étaient au courant de quelque chose dont elle ne pouvait se douter. Leur gentillesse, leur amitié et l'hostilité de l'une d'elles ne provenaient pas, comme elle l'avait supposé, du fait qu'elles vivaient sous le même toit, entre copines en somme, mais de ce qu'elles avaient compris son statut à l'hôtel.

Myriam, une petite juive aux cheveux qui tombaient jusqu'à sa taille, lui avait annoncé qu'elle passerait l'après-midi à l'arranger pour qu'elle soit plus élégante. Elle n'avait sûrement pas agi dans un élan de solidarité féminine, mais bien plutôt sur les ordres de quelqu'un.

Quoi qu'il en soit, Frances, peu habituée aux marques d'attention, était trop timide pour refuser qu'on s'occupe d'elle. Myriam l'avait recoiffée et avait serré le cordon de sa robe pour lui faire une taille de guêpe – une robe bleu marine qu'elle avait retouchée pour qu'elle tombe parfaitement sur elle. Elle l'avait ensuite présentée à

M. Radcliffe en vantant la transformation de la jeune fille. Après tout ce qu'elle avait fait pour elle, Frances ne pouvait que la remercier.

« Eh bien, tu es ravissante ! dit M. Radcliffe en tirant sur sa cigarette. Jamais je n'aurais pensé que tu puisses être aussi belle. C'est pas vrai, Myriam ?

— Ah ça, elle ne s'en sort pas trop mal, c'est sûr ! »

Ses joues, déjà irritées par le maquillage, rougirent sous leurs regards. Elle eut soudain envie de croiser ses bras sur sa poitrine.

« On en mangerait. M'est avis que notre chère petite Frances a passé bien trop de temps avec Hun Li, pas vrai ? Nous allons sûrement lui trouver autre chose à faire, un endroit où elle serait plus en vue. Cela sera bien mieux que de laver des assiettes.

— Ça ne me dérange pas, se défendit Frances, vraiment, je suis très heureuse de travailler avec M. Hun.

— Bien sûr, bien sûr, chère petite, et d'ailleurs tu t'en sors très bien. Mais à voir comment tu t'es bigrement bien arrangée, je pense que tu me seras plus utile au bar. C'est décidé, à partir de maintenant, tu t'occuperas des boissons. Notre chère Myriam va te former à ton nouveau métier. »

Comme bien des fois auparavant, elle se sentit encore manipulée. C'était un peu comme si, malgré son statut de jeune fille indépendante, et supposée adulte, il y avait toujours des personnes autour d'elle pour prendre des décisions à sa place. De plus, elle trouvait quelque chose de déconcertant dans le regard de Myriam, comme s'il y avait autre chose derrière tout cela. Cependant, même Myriam aurait été bien incapable d'expliquer ce qu'elle pressentait pour la jeune fille.

Elle devait éprouver de la reconnaissance envers lui. Parce qu'il lui avait donné une jolie chambre au grenier, pour un loyer bien inférieur à ce qu'elle pouvait payer. Parce qu'il s'occupait d'elle alors qu'aucun de ses deux parents n'avait eu la moindre attention envers elle. Parce qu'il était gentil avec elle; il lui avait acheté deux belles robes quand il avait découvert qu'elle n'avait que des vêtements troués à porter; il l'emmenait dîner une fois par semaine et ne laissait personne dire du mal de sa mère devant elle; il la protégeait lorsque des centaines de soldats arrivaient en ville et lui tournaient autour. Enfin, elle devait lui être reconnaissante de la trouver belle.

Elle n'avait donc prêté aucune attention à Hun Li lorsqu'il l'avait attirée dans un coin pour lui dire en sabir qu'il fallait qu'elle fuie tout de suite, et qu'elle n'était pas aussi stupide que les autres voulaient bien lui faire croire.

C'est ainsi que ce soir-là, le premier, lorsqu'au lieu de lui adresser un petit signe de la main pour lui dire bonsoir, M. Radcliffe l'avait invitée dans sa chambre après le dîner, elle n'avait pas refusé. Lorsqu'elle avait invoqué une grande fatigue, il avait eu l'air si triste, lui disant qu'il était impossible qu'elle le laisse seul alors qu'il s'était occupé d'elle toute la soirée, comment aurait-elle pu faire autrement ? Il semblait en outre si fier de son vin tout spécialement importé qu'elle avait dû absolument le goûter. Un vin encore meilleur dès le second verre, avait-il insisté. Et lorsqu'il avait voulu qu'elle s'asseye sur le canapé à côté de lui, où elle serait plus à l'aise que sur la petite chaise, comment aurait-elle pu refuser sans paraître impolie ?

« Tu sais, tu es vraiment une très belle fille, Frances », lui avait-il dit. Il y avait quelque chose de fascinant dans la façon qu'il avait de lui répéter cela à l'oreille. Dans ses larges mains qui, l'air de rien, lui caressaient le dos comme on le ferait à un bébé. Dans la manière dont sa robe avait glissé le long de sa peau nue. Plus tard, elle se rappela quelle n'avait pas pu l'empêcher de parvenir à ses fins, vu qu'elle n'était pas consciente. Et puis, cela n'avait pas été si désagréable. Car elle comptait pour M. Radcliffe, comme elle n'avait jamais compté pour personne. M. Radcliffe prendrait soin d'elle.

Elle ignorait précisément ce qu'elle ressentait pour lui, mais elle savait qu'elle devait être reconnaissante envers lui.

Frances resta encore trois mois à l'hôtel Rest Easy. Pendant les deux premiers, M. Radcliffe et elle (il ne lui proposa jamais de l'appeler par son prénom) se retrouvaient deux fois par semaine pour des « rendez-vous » nocturnes. Il la suivait souvent dans sa chambre après l'avoir emmenée dîner dehors, et parfois même s'y invitait sans prévenir. Elle n'aimait pas ces visites à l'improviste, car la plupart du temps il était soûl. Une fois, il ne lui avait presque pas dit un mot, il avait juste ouvert la porte et était venu s'affaler sur elle. Elle avait eu l'impression de n'être qu'un réceptacle. Elle avait ensuite passé des heures à se laver afin de se défaire de son odeur.

Elle comprit vite qu'elle n'était pas amoureuse de lui, et ce malgré tout ce qu'il pouvait lui raconter. Elle comprit pourquoi il employait autant de femmes dans son hôtel. Elle constata – et ceci l'amena à s'interroger – qu'aucune n'enviait sa position de petite amie officielle, malgré les rallonges sur sa paie, les robes et tous les menus cadeaux que lui donnait son statut privilégié.

Elle comprit ses intentions le jour où il lui suggéra de « s'occuper de son ami » pendant un moment.

« Pardon ? avait-elle demandé avec un demi-sourire en regardant les deux hommes. Je ne suis pas sûre d'avoir bien compris. »

Il avait alors posé la main sur son épaule.

« Mon ami Neville ici présent a une chambre bien douillette pour toi, ma chérie. Fais-moi plaisir. Va lui remonter le moral.

— Je ne comprends pas », dit-elle.

Ses doigts s'étaient resserrés sur elle. Comme il faisait une chaleur accablante cette nuit-là, ils avaient glissé sur sa peau.

« Mais si, je suis sûr que tu comprends très bien. Tu es une fille intelligente. »

Elle refusa, blême de colère qu'il la croie capable d'une telle chose. Humiliée, les larmes aux yeux, elle se précipita dans les escaliers, pressée d'aller se réfugier dans sa chambre. Elle sentit les regards des autres filles sur elle et perçut les sifflets des soldats qui passaient désormais leur temps libre à l'hôtel. Elle entendit les pas de Radcliffe résonner dans l'escalier derrière elle : il la rattrapa au moment où elle atteignait sa chambre.

« Mais dis-moi, qu'est-ce que tu fais ? » lui cria-t-il en la retournant violemment vers lui. Son visage était aussi violent que lorsqu'il avait accusé sa mère de vol.

« Lâche-moi ! hurla-t-elle. Comment oses-tu me demander de faire une chose pareille ?

— Et toi, comment oses-tu me faire honte de cette façon ? Après tout ce que j'ai fait pour toi, je t'ai pris sous mon toit en passant l'éponge sur le fric que ta mère m'avait volé, je t'ai acheté des robes, sortie au restaurant alors que tout le monde dans la ville me conseillait de rester à distance des Luke... »

Elle s'assit, les mains sur son visage comme pour l'empêcher de s'approcher davantage. Dans la salle en bas, quelqu'un se mit à chanter, ce qui provoqua des huées.

« Neville est un bon ami à moi, tu comprends ça, petite idiote ? Un très bon ami. Son fils est parti à la guerre et il n'a pas le moral, c'est pourquoi j'essaie de lui changer les idées. Alors voilà, on passe une très bonne soirée, entre amis, tous les trois, et toi tu te mets à te conduire comme une enfant gâtée ! Tu crois que ça lui fait plaisir à Neville de te voir te comporter ainsi ? »

Elle essaya de l'interrompre, il l'en empêcha.

« Je pensais que tu valais mieux que cela, Frances. » Il baissa la voix et, d'un ton plus rassurant : « Ce que j'ai toujours apprécié chez toi, c'est que tu fais attention aux gens autour de toi. Tu n'aimes pas les voir malheureux. Alors, ce que je te demande, ce n'est rien quand tu penses à tout le malheur qui nous entoure, n'est-ce pas ? Tu pourrais aider quelqu'un dont le fils est parti à la guerre et qui n'en

reviendra peut-être jamais.

— Mais je... » Elle ne trouva pas les mots pour lui répondre. Elle fondit en larmes et voulut porter la main à son visage. Il la retint et la prit dans la sienne.

« Je ne t'ai jamais forcée à rien faire, n'est-ce pas ?

— Non.

— Alors, écoute, ma chérie, Neville est un homme charmant, pas vrai ? »

C'était un individu de petite taille, aux cheveux gris et aux dents en avant. Il lui avait souri toute la soirée, elle croyait qu'il trouvait sa conversation intéressante.

« Et tu veux me faire plaisir, non ? »

Elle acquiesça sans un mot.

« Il irait tellement mieux si tu acceptais. Et moi, ça me ferait plaisir. Allez, ma chérie, c'est tout de même pas la mer à boire ! » Il leva son visage vers le sien et l'obligea à ouvrir les yeux.

« Je ne veux pas, murmura-t-elle, pas ça.

— Voyons, ça ne prendra qu'une petite demi-heure dans ta vie. Et puis, tu aimes bien ça, n'est-ce pas ? »

Elle ne sut quoi répondre : elle n'avait jamais été assez sobre pour s'en souvenir.

Il prit son silence pour une résignation et la poussa devant un miroir.

« Voilà ce que l'on va faire, lui dit-il. Tu vas te refaire une beauté car personne n'a envie de voir une fille avec des yeux pleins de larmes. Je vais te faire monter quelques verres, du Brandy, comme tu l'aimes, et puis je dirai à Neville de te rejoindre. Je suis sûr que vous allez très bien vous entendre. »

En quittant la chambre, il ne lui jeta pas même un regard.

Après cela, elle perdit le compte du nombre de fois où elle consentit à se donner ainsi, ne se souvenant que de son alcoolisme croissant. À en être malade un jour, et le client avait exigé qu'on le rembourse. M. Radcliffe était de plus en plus irrité contre elle. Frances passait le plus de temps possible cachée dans la salle de bains à se frotter la peau jusqu'à ce qu'apparaissent de grandes marques rouge écarlate qui faisaient tressaillir les autres filles.

Enfin, le dernier soir, tandis que la fête battait son plein au bar et que les escaliers résonnaient sous les allées et venues, Hun Li l'avait vue s'éclipser dans le cellier. Elle y avait caché une bouteille de rhum déjà à moitié vide qu'elle buvait à même le goulot, debout dans un coin

entre deux barils de Castlemaine et McCracken. Elle venait de quitter deux soldats en permission qui avaient appris de M. Radcliffe qu'il était possible de passer un moment avec elle.

« Frances ! »

Elle s'était retournée précipitamment. Comme elle était soûle, elle ne distingua les traits de son visage qu'au bout d'un moment et le reconnut à sa chemise bleue et à ses bras musclés. « Ne dis rien, bredouilla-t-elle en posant la bouteille par terre, je vais mettre de l'argent dans la caisse. »

Il s'était approché sous l'ampoule nue qui les éclairait, et elle avait cru un instant qu'il avait envie lui aussi de poser ses mains sur elle.

« Tu dois partir d'ici. Cet endroit n'est pas bon pour toi. »

C'était à peu près la seule chose qu'il lui avait dite depuis un an et demi. Elle éclata alors d'un rire où la colère se mêlait à l'amertume avant de fondre en larmes. Puis elle s'effondra sur elle-même, les bras serrés sur sa poitrine, incapable de reprendre sa respiration.

Gêné, il resta face à elle puis s'avança lentement; on aurait dit qu'il avait peur de la toucher.

« J'ai pris ça pour toi », souffla-t-il.

Elle s'était demandé une seconde s'il allait lui donner un sandwich, puis elle vit qu'il tenait une grosse somme d'argent, une sacrée liasse de billets.

« D'où tiens-tu ça ? murmura-t-elle.

— L'homme, la semaine passée. Celui qui..., balbutia-t-il, ne sachant comment décrire au mieux le dernier ami que M. Radcliffe avait reçu. Celui au costume tape-à-l'œil, patron d'un casino. J'ai volé ça dans sa voiture. » Il lui tendit brusquement sa main fermée. « Prends ! Va-t'en demain ! Paie M. Musgrove pour qu'il t'emmène à la gare. »

Comme elle ne semblait pas réagir, il tendit plusieurs fois la main avec insistance.

« Prends l'argent ! Tu l'as gagné, il est à toi. »

Elle contempla les billets, se demandant si elle était assez soûle pour avoir imaginé cette scène. Elle toucha la liasse d'un doigt ferme et s'aperçut qu'elle était bien réelle.

« Et tu ne crois pas qu'il va le dire à M. Radcliffe ?

— Et alors ? Tu seras loin. Un train part demain. Vas-y, maintenant ! » Comme elle restait silencieuse, il la regarda d'un air faussement courroucé : « Ce n'est pas bon pour toi, Frances. Tu es une gentille fille. »

Une gentille fille. Elle dévisagea cet homme qu'elle avait pourtant

cru incapable de prononcer une parole, encore moins de manifester autant de bonté. Elle prit l'argent. La sueur de Hun avait mouillé les billets, qu'elle glissa dans sa robe. Puis elle se tourna vers lui pour lui empoigner la main et le remercier.

Quand elle vit qu'il ne lui tendait pas la sienne, elle pensa qu'il y avait peut-être autre chose derrière cette démonstration d'amitié, quelque chose qu'elle refusait de croire. Après seulement trois mois d'« activité », elle avait appris à détecter ces signes chez les hommes.

Il parut avoir honte de ce qui lui était passé par la tête.

« Et vous alors ? lui demanda-t-elle.

— Moi ?

— Vous n'avez pas besoin de cet argent ? »

Elle n'avait pas vraiment eu envie de lui poser cette question, imaginant déjà tout ce qu'elle pourrait en faire.

Elle ne put rien lire de plus sur son visage.

« Vous avez plus besoin de l'argent que moi », lui répondit-il. Puis il se retourna, et son dos large et musclé disparut dans l'obscurité.

« Lessives : des endroits spéciaux sont prévus pour laver son linge à bord... Il est interdit de le laisser sécher sur un hublot ou sur une écoutille et il ne doit jamais être visible d'un autre navire. »

Instructions à l'attention des passagères, *HMS Victorious*.

Vingt-cinquième jour à bord.

« Mon pauvre vieux, tu ne mérites pas de finir ainsi, avec tout ce que tu as fait pour eux. » Il posa délicatement sa main sur la paroi et eut l'impression de sentir, à travers la masse d'acier, les vibrations produites par tous les combats qu'il avait affrontés. « Ils ne sont pas dignes de toi. Tu es beaucoup trop bien pour eux. »

Il se redressa et jeta un coup d'œil derrière lui, conscient qu'il s'adressait tout haut à son navire. Il ne tenait pas à ce que Dobson soit témoin de cela, ce dernier était déjà bien assez déconcerté par les changements qu'il avait apportés à la routine. Malgré le plaisir certain qu'il prenait à déstabiliser le jeune homme, Highfield avait conscience que sa marge de manœuvre était limitée et qu'il était possible qu'il ait des comptes à rendre à ses supérieurs.

Highfield connaissait *L'Invincible* de fond en comble et rien de son histoire ne lui était étranger. Par gros temps, il avait vu les vagues de l'Adriatique submerger son pont d'envol et les tempêtes balloter sa carcasse comme un fétu de paille. En 1941, il était à ses commandes dans les régions arctiques lorsque ses ponts avaient été recouverts par quinze centimètres de neige et que ses tourelles à canon avaient gelé, obligeant une vingtaine de matelots armés de pics et de pelles à les dégager pendant des heures pour essayer de les rendre opérationnelles. Il avait tenu bon la barre sous les combats aériens au-dessus des îles de Sakishima Gunto, lorsqu'un avion kamikaze était littéralement venu rebondir sur les pistes d'envol, recouvrant le navire sous des flots de mazout. Sur l'Atlantique, il avait navigué avec lui en silence, guettant les échos radars menaçants qui indiquaient la position de sous-marins ennemis. Il avait vu le pont d'envol transformé en un immense cratère lorsque pas moins de trois Barracuda étaient

entrés en collision en plein ciel et s'étaient écrasés sur lui. Il ne comptait plus le nombre d'hommes qu'ils avaient perdus, les funérailles maritimes qu'il avait dirigées, ni le nombre de corps qu'il avait confiés à la mer. Enfin, il avait assisté à son naufrage. Le pont s'était incliné avant de sombrer, emportant avec lui quelques hommes dont on lui avait assuré qu'ils étaient morts. Son cher neveu se trouvait parmi eux, perdu quelque part au milieu de cet enfer de fumée noire qui recouvrait tout ce qui émergeait. Un bûcher funéraire... Une fois la proue disparue sous les vagues, il n'était resté plus aucun signe de l'existence du navire.

Le Victoria, son jumeau, était d'une construction similaire. Il en avait d'ailleurs eu la chair de poule la première fois qu'il avait posé le pied à bord. Pendant un temps, il avait éprouvé une sorte de peur superstitieuse à naviguer dessus, mais à présent, il se sentait étrangement redevable envers lui.

On l'avait contacté le matin même. Le commandant en chef de la flotte britannique dans le Pacifique lui avait personnellement envoyé un télégramme. Avec humour, il conseillait à Highfield d'abandonner les « ateliers peinture » pour le reste de la traversée, il lui disait aussi qu'il était inutile d'épuiser les hommes avec trop de travaux de maintenance. *Le Victoria* serait passé au peigne fin en cale sèche à Plymouth avant d'être démantelé ou bien transformé et vendu pour trois fois rien à une compagnie de transport maritime. « Ce bon vieux *Victoria* est en pleine forme, avait-il répondu. On continue. »

Il n'en avait rien dit à ses hommes : tant que les postes d'équipage étaient assez grands, que la paie tombait régulièrement et que la nourriture était acceptable, il se doutait bien que la plupart ne se préoccupaient pas le moins du monde du bateau sur lequel ils servaient. À la fin de la guerre, beaucoup quitteraient la Navy pour toujours. Le vieux navire et lui-même ne seraient alors plus qu'un lointain détail parmi les souvenirs de guerre qu'ils raconteraient au cours de leurs dîners de famille.

Highfield soupira et essaya de reporter son poids sur sa jambe blessée. Ils devaient accoster à Bombay le lendemain. Il n'avait aucune intention de tenir compte des ordres de son supérieur. Depuis plusieurs jours maintenant, il avait formé des équipes de jeunes recrues et de matelots dont la mission était de colmater, de peindre et de briquer le navire. Dans la Navy, on disait que des marins occupés étaient des marins susceptibles de créer moins de problèmes; avec une telle cargaison, cet adage était plus vrai que jamais. Il avait ordonné que la moindre poignée de porte soit briquée jusqu'à ce que l'on puisse s'y mirer.

Il devinait que les hommes se posaient des questions sur son état

de santé. Il était possible que le gouverneur de Gibraltar se doute de quelque chose car c'était un homme intelligent.

« Je veux bien être pendu si je t'abandonne, chuchota-t-il au navire en agrippant la rambarde. Je resterai avec toi jusqu'à ce que cette fichue jambe tombe en miettes. »

« Ce qu'il faut faire, mesdames, c'est mélanger une cuillerée à soupe d'œuf déshydraté avec deux cuillerées à soupe d'eau. Laissez ensuite reposer jusqu'à ce que la poudre ait absorbé l'eau et se soit transformée en pâte, puis éliminez tous les grumeaux avec une cuillère en bois. N'hésitez d'ailleurs pas à remuer avec énergie... Ne lésinez pas sur l'huile de coude, vous voyez ? » Elle remarqua leur air dubitatif. « C'est une expression... Ça ne veut pas dire... qu'il faut mettre de l'huile à proprement parler. »

Assise, le stylo à la main, Margaret tenait son carnet sur ses genoux. Depuis un moment, elle ne notait plus les recettes, distraite par les murmures qui l'environnaient.

« Une prostituée ? Non, ce n'est pas possible ! La Navy n'aurait jamais accepté qu'elle voyage avec tous ces hommes à bord.

— Oui, mais ils n'étaient pas au courant, n'est-ce pas ? Ils ne pouvaient pas être au courant.

— ... Il est possible de cuisiner beaucoup de choses avec des œufs déshydratés. Ajoutez un peu de persil ou de cresson, et vous obtiendrez de très bons... enfin, quelque chose qui ressemblera à des œufs brouillés. Mon conseil : ce n'est pas parce que vous n'aurez pas sous la main les ingrédients auxquels vous étiez habituées en Australie qu'il faudra vous sentir limitées. De toute façon, mesdames, vous ne les trouverez pas.

— Mais comment diable s'est-elle trouvé un homme pour l'épouser ? Tu crois que c'est un de ses anciens... habitués ? »

Les spéculations sur la jeune infirmière alimentaient toutes les conversations sur le porte-avions. En quelques jours, Frances Mackenzie, probablement la passagère la plus discrète jamais montée à bord, était devenue la plus connue. Ceux qui l'avaient déjà approchée n'en revenaient pas qu'une fille qui avait l'air aussi timide puisse avoir un passé aussi sulfureux. D'autres, qui trouvaient son histoire fascinante, n'hésitaient pas à l'embellir de détails que personne n'était en mesure de contredire. Cette tendance était d'ailleurs partagée par toutes les passagères. En effet, le prochain débarquement n'était pas prévu avant longtemps et c'était sans aucun doute la chose la plus excitante qui soit arrivée depuis le début du voyage.

« J'ai entendu dire qu'elle faisait cela dans un train spécial. Tu sais, celui qu'on envoyait aux troupes et qui était rempli de ces... de ce genre de filles.

— Tu crois qu'ils l'ont examinée pour voir si elle n'avait pas de maladies ? Je sais qu'ils le faisaient sur les navires américains. C'est vrai, quoi ! Si ça se trouve... Nous avons utilisé les mêmes douches qu'elle... Alors ce serait la moindre des choses, non ? »

Margaret résista à l'envie d'intervenir pour interrompre ces femmes stupides qui ne savaient rien de son histoire passée. Car elle non plus n'en connaissait pas tous les tenants et les aboutissants.

De son côté, Frances ne leur avait pas donné beaucoup d'explications. La nuit de l'accident, elle s'était réfugiée sur sa couchette et était restée allongée en feignant de dormir jusqu'à ce que les autres quittent la cabine au petit matin. À leur retour, elles la trouvaient souvent dans la même position. Elle leur avait très peu parlé depuis ce soir-là, réduisant sa conversation au strict minimum. Elle avait donné de l'eau au chien, puis calé la porte pour la laisser légèrement entrebâillée, en leur demandant si cela ne les dérangeait pas. Elle avait évité de se rendre à la cafétéria principale et Margaret ne savait si elle se nourrissait encore.

Avice avait exigé de changer de cabine. Comme celle qu'on lui proposait ne lui convenait pas, elle avait déclaré à voix haute vouloir rester le plus possible à l'écart de Frances. Margaret lui avait alors dit de ne pas être aussi idiote et d'arrêter de croire tous ces fichus ragots, les gens racontaient n'importe quoi. Mais il lui était difficile d'être plus vindicative alors que Frances ne faisait aucun effort pour se défendre.

Margaret, pourtant du genre loquace, n'arrivait pas à trouver les mots pour lui parler. Elle avait parfois — elle l'admettait — un côté naïf, et donc un mal fou à concevoir que cette jeune femme d'allure si convenable et aux habits si austères puisse avoir été « une fille de joie ». Tout ce qu'elle avait vu de ces femmes-là, c'était un poster affiché dans le poste d'équipage de Dennis Tims et sur lequel était inscrit un message sans ambiguïté : « Les maladies vénériennes tuent dans l'ombre. » Il y en avait aussi dans les westerns qu'elle avait regardés avec ses frères : elles se tenaient toujours groupées au fond d'un saloon. Lorsqu'elle accueillait des hommes, Frances portait-elle aussi des robes moulantes et du rouge à lèvres voyant ? Avait-elle vraiment attiré des hommes dans une chambre et écarté les jambes en attendant qu'ils fassent des choses avec elle ? Ces pensées taraudaient Margaret qui rougissait chaque fois qu'elle s'adressait à Frances, en dépit de toute la gentillesse que celle-ci lui avait témoignée. Elle avait honte d'être gênée, se doutant que Frances n'était pas aveugle.

« Eh bien, moi, je trouve cela dégoûtant. Honnêtement, si mes parents avaient su que je ferais la traversée avec une femme de ce genre, ils ne m'auraient jamais laissée monter à bord. » La fille qui se trouvait devant elle redressa les épaules d'une manière outragée.

Margaret jeta un regard sur les récipients pleins d'œufs déshydratés posés devant elle et sur les notes qu'elle avait gribouillées.

« Comment peut-on tomber aussi bas ? », proféra la fille à côté d'elle.

Margaret fourra son carnet de notes dans son panier, se leva et quitta la pièce.

Chère Deanna,

Tu ne peux pas imaginer à quel point je m'amuse à bord. J'en suis la première surprise d'ailleurs. Je ne sais pas comment j'ai fait, mais je suis en lice pour le concours de Miss Victoria, un prix décerné à l'épouse s'étant révélée la plus féminine dans toutes les activités proposées. Quel plaisir de me dire que je vais pouvoir montrer à Ian combien je saurai lui être utile dans la vie de tous les jours ainsi que dans sa carrière. Jusqu'ici, j'ai gagné des points en travaux manuels, en couture et en musique (j'ai chanté Shenandoah, le public était enthousiaste !) Et tu ne vas jamais le croire, j'ai gagné le concours des plus belles jambes du navire ! Je portais mon maillot de bain vert assorti aux chaussures à talons en satin. J'espère que tu ne m'en veux pas trop de te les avoir empruntées, tu ne les portais que très rarement et il me semblait idiot que tu les gardes pour des « occasions spéciales », étant donné qu'il n'y en aura plus beaucoup à Melbourne maintenant que les Alliés quittent le pays.

À part ça, comment vas-tu ? Dans sa lettre, maman me disait que tu n'entretenais plus de correspondance avec ce charmant jeune homme de Waverley. Elle restait assez vague à ce propos. Je trouve cela assez dur de laisser tomber une jeune fille de façon aussi cruelle, sauf, j'imagine, dans le cas où il aurait trouvé quelqu'un d'autre. Les hommes sont tellement mystérieux parfois, n'est-ce pas ? Je remercie Dieu tous les jours que Ian soit si gentil.

Je vais te quitter, ma chère sœur. On nous appelle pour l'activité baignade et je meurs d'envie d'aller nager. Je posterai cette lettre la prochaine fois que nous accosterons, et compte sur moi pour te raconter toutes les aventures excitantes que je vis sur ce navire !

Ta sœur qui t'aime.

Avice

C'était la première fois que les épouses étaient autorisées à se baigner. Quelques-unes n'en profitèrent pas car le manque d'eau leur avait laissé un souvenir amer. Avice termina sa lettre avant de se diriger vers le pont avant. Aux abords du porte-avions, elle aperçut des centaines de femmes qui se prélassaient dans les eaux claires et poussaient de petits cris en nageant autour des chaloupes que les hommes et les officiers laissaient dériver. Penchés sur les rambardes, ils les observaient en fumant.

Pour l'instant, Avice n'avait eu aucun signe du bébé. Son ventre était toujours aussi plat, mais elle avait constaté avec fierté que ses seins avaient pris un peu de volume, rendant sa poitrine plus attirante. Elle ne serait pas une de ces grosses dondons comme Margaret, comme celles qui ne pouvaient faire un pas sans être essouffées et qui s'écroulaient en nage dans un coin, avec des chevilles et des pieds d'éléphant. Elle se débrouillerait pour garder le plus longtemps possible une silhouette convenable. Lorsque son ventre serait devenu trop imposant, elle resterait chez elle à préparer une jolie chambre pour l'enfant, sans se montrer, jusqu'à la délivrance. C'est ainsi qu'une vraie dame était censée agir.

À présent que ses nausées avaient cessé, elle était sûre que sa grossesse se passerait le mieux du monde. Grâce au soleil omniprésent, sa peau avait pris des couleurs et sa chevelure blonde était éclairée de reflets encore plus éclatants. Partout où elle allait, on ne pouvait que la remarquer. Maintenant que tout le monde connaissait son état, elle se demandait si elle ne devrait pas éviter de se mettre en maillot de bain, et si la bienséance n'exigeait pas qu'elle se montre plus discrète. Mais il restait tellement peu de jours avant que le navire pénètre dans les eaux européennes qu'il aurait été vraiment dommage de ne pas en profiter. Avice enleva sa robe d'été, s'arrangea un peu pour faire la meilleure impression possible, puis s'étendit sur le pont pour bronzer. Mis à part cette histoire sordide avec Frances – un événement majeur dans cette traversée – elle marquait régulièrement des points pour l'élection de Miss Victoria et se disait qu'elle avait somme toute réussi à faire de ce voyage un succès.

Un peu plus loin, Nicol se tenait adossé à un mur du gaillard avant. D'habitude, il n'aurait jamais fumé sur un pont, surtout lorsqu'il était de faction. Mais ces derniers jours, dépité, il grillait cigarette sur cigarette en tirant de longues bouffées, geste machinal qui l'empêchait de trop réfléchir.

« Tu vas bientôt piquer une tête ? » Un des quartiers-maîtres avec lequel il avait souvent fait des parties de Uckers – une sorte de jeu des petits chevaux – surgit près de lui. Les hommes seraient appelés pour

la baignade une fois les femmes sorties de l'eau.

« Non. » Nicol éteignit sa cigarette.

« Eh bien, moi j'y vais, il y a trop longtemps que j'attends ça. »

Nicol feignit un intérêt poli.

« Toutes ces nanas, quand je les vois s'amuser comme ça, ça me rappelle mes filles au pays, dit l'homme en montrant les jeunes femmes.

— Ah oui ?

— Une rivière coule derrière notre jardin. Lorsque mes filles étaient plus jeunes, on les y emmenait quand il faisait beau... pour leur apprendre à nager. » Il se perdit dans ses souvenirs et eut un petit sursaut. « Ben oui, comme elles vivent au bord de l'eau, faut qu'elles sachent nager. C'est plus sûr, quand même. »

Nicol acquiesça silencieusement.

« Il y a des fois où je me suis dit que je ne les reverrais jamais. Souvent même pour être honnête, mais bon, faut éviter de trop gamberger là-dessus, pas vrai, mon gars ? »

Malgré lui, Nicol lâcha un petit sourire en entendant cet homme plus âgé que lui faire une description de lui-même.

« Enfin... C'est bien fini. Faut se dire que le meilleur est à venir. » L'homme tira sur sa cigarette qu'il jeta dans la mer. « Je suis étonné que le vieux Highfield les ait laissées se baigner. Je me disais que toutes ces donzelles à moitié nues, ça serait trop dur à supporter pour lui. »

Comme tous les après-midi depuis quelques jours, le beau temps s'était installé. En bas, dans les eaux limpides, deux femmes nageaient vers une chaloupe en se contorsionnant et en piaillant. Celles qui étaient remontées leur criaient des encouragements, accoudées au bastingage. L'une poussa un cri hystérique au moment où son amie l'éclaboussa.

Le quartier-maître les observait avec un sourire amusé. « Pas très sympathique, ce Highfield. Je l'ai jamais bien senti. C'est bizarre un homme qui veut toujours rester tout seul. »

Nicol ne dit pas un mot.

« Tu vois, avant, j'aurais envoyé balader n'importe quel gars qui m'aurait soutenu que c'est un mauvais commandant. Y'a pas à dire, quand on faisait partie des convois, on étaient fiers de servir sous ses ordres, mais force est d'admettre qu'il n'a plus le mordant qu'il faut. Il a perdu toute confiance en lui depuis *L'Invincible*, tu crois pas ? »

Le vieil homme brisait une règle tacite : celle de ne jamais mentionner cette nuit-là, et encore moins d'en faire porter la

responsabilité à qui que ce soit. Nicol ne répondit pas et se contenta de hocher la tête.

« Il était incapable de déléguer, même pour prendre des décisions importantes. Nom de Dieu, c'est ce qui se passe avec ce genre de types, ils veulent tout contrôler. Je suis sûr que s'il avait eu la tête sur les épaules cette nuit-là, il aurait donné des ordres précis et on aurait pu sauver beaucoup d'hommes. Mais il n'a pensé qu'à sa petite personne et n'a rien vu venir. Un bon capitaine doit prendre de la distance, prévoir ce qui peut arriver. »

Nicol pensa que si, durant toutes ses années de service, il avait mis un shilling de côté chaque fois qu'il rencontrait un de ces stratèges de comptoir, il serait millionnaire aujourd'hui.

« Franchement, j'ai bien cru que c'était une blague quand j'ai appris que le commandement supérieur lui confiait ce vaisseau pour le ramener au pays... Incroyable... Pour moi, on ne connaît vraiment bien quelqu'un qu'après l'avoir vu vivre au jour le jour. Ça fait cinq ans que je sers sous ses ordres et je n'ai jamais entendu un seul homme dire du bien de lui. »

Ils gardèrent le silence. Au bout d'un moment, réalisant peut-être qu'il avait été seul à parler, l'homme demanda :

« Tu dois être content de retrouver ta famille, non ? » Nicol alluma une autre cigarette.

Elle n'était pas venue se baigner. Il s'en serait douté. Hanté par les paroles de Jones, il n'avait pu fermer l'œil de la nuit. Il n'était pas non plus arrivé à surmonter le sentiment de trahison qui l'obsédait. Peu à peu, tandis que le jour se levait, son incrédulité s'était évaporée lorsqu'il avait mis bout à bout les indices troublants et les incohérences de son comportement. Là, au milieu de la salle des machines, il aurait voulu l'entendre nier, crier son indignation devant ces accusations. Or, elle n'avait rien dit. À présent, il voulait qu'elle s'explique, comme si, en quelque sorte, elle l'avait trahi.

Il n'avait pas eu besoin de poser d'autres questions pour en savoir plus et, de toute façon, il n'aurait jamais osé interroger Frances. De retour au poste d'équipage, les hommes parlaient encore d'elle. « Elle avait des grands yeux et était toute menue, racontait Jones le Gallois en tendant le bras hors de son hamac pour attraper son paquet de cigarettes. Elle portait une tonne de maquillage, on aurait dit que les autres l'avaient fardée pour rire. »

Nicol s'était alors arrêté sur le pas de l'écouille, se demandant s'il ne vaudrait pas mieux faire demi-tour. Il n'aurait pu dire ce qui le poussait à rester.

D'après Jones, on lui avait présenté Frances, mais il avait refusé.

Avec sa silhouette si frêle, elle était moins appétissante que les autres, « aussi maigre qu'un lévrier, avait-il précisé. Presque pas de poitrine. Sans compter qu'elle était soûle ». Il avait eu une expression de dégoût, comme devant un plat peu appétissant.

Le manager l'avait envoyée à l'étage avec l'un de ses amis et elle était tombée dans l'escalier. Cela avait fait rire toute l'assistance; il y avait quelque chose de drôle chez cette fille chétive ivre morte, maquillée comme un clown, les jambes battant dans toutes les directions. « En fait, avait-il ajouté sérieusement, j'avais bien l'impression qu'elle était mineure, vous voyez ce que je veux dire ? J'avais aucune envie que les flics me tombent dessus. »

Duckworth, qui semblait s'y connaître en prostituées, avait opiné du chef à cette remarque.

« Bordel, c'est quand même incroyable ! Qui aurait pu se douter ? Moi, j'en reviens pas.

— Moi non plus », avait renchéri Duckworth.

Mais qui, parmi ceux qui la connaissaient, aurait pu s'en douter ?

Nicol avait commencé à déployer son hamac. Il s'était dit qu'il ferait bien d'essayer de dormir un peu avant son quart.

« Dis donc, Nicol ! avait lancé Jones derrière lui en éclatant de rire, j'espère que tu ne t'imagines pas pouvoir te glisser dans leur cabine cette nuit pour aller tirer un petit coup. Faut garder l'argent du ménage pour le retour au pays. En plus, elle est un peu plus mignonne qu'avant, plus chic. M'est avis que ça te coûterait une fortune. »

La tentation de se jeter sur lui avait été forte. Sans vraiment savoir pourquoi, une part de lui avait également ressenti l'envie de brutaliser Frances. Mais il n'en fit rien. Il avait eu un petit sourire amer tout en éprouvant un vague sentiment de trahison. Puis il avait disparu dans le cabinet de toilette.

La nuit était tombée. *Le Victoria* avançait en fendait les eaux noires, sans se préoccuper de l'heure ni des saisons, laissant derrière lui les humeurs et les caprices de ses passagers. Ses moteurs gigantesques faisaient docilement tourner les hélices à l'arrière. Allongée sur son lit, Frances écoutait les bruits du navire qui lui étaient devenus familiers : les derniers appels dans les haut-parleurs, les murmures des conversations, les pas discrets des passagers qui s'apprêtaient à aller se coucher, les gens qui reniflaient ou qui se raclaient la gorge, et la respiration de plus en plus calme des deux autres femmes qui s'endormaient. Enfin, le silence s'installa. Celui de la solitude qui lui indiquait qu'elle était à nouveau libre de respirer. Elle se rappela l'avoir souvent attendu dans sa vie.

Dehors, seule une oreille avertie aurait pu percevoir les bruits de pas sur le plancher de la coursive.

Il arriva à quatre heures. Au moment de la relève, elle l'entendit murmurer quelque chose à l'autre marine dont les pas s'éloignèrent vers un poste d'équipage ou sa propre cabine. Elle tendit l'oreille pour l'écouter et eut l'impression qu'elle avait passé des milliers de nuits à le guetter.

Finalement, n'y tenant plus, elle se leva. Margaret et Avice dormaient de chaque côté de la cabine. Comme invisible, elle se dirigea sur la pointe des pieds d'un pas sûr et silencieux vers la porte métallique. Juste avant de l'atteindre, elle s'arrêta, les yeux fermés, comme prise d'une douleur.

Elle s'avança enfin et posa silencieusement, tout doucement, sa tête contre la porte. Avec des gestes lents, elle s'y colla de tout son corps, y pressa ses cuisses, son ventre et sa poitrine. La froideur de l'acier traversa le fin tissu de son peignoir. Elle plaqua la paume de ses mains sur le métal et eut l'impression qu'un mur indestructible se dressait entre eux.

En tournant la tête, l'oreille bien appliquée contre la porte, elle pouvait presque l'entendre respirer.

Elle resta un moment dans cette position, dans le noir. Une larme coula le long de sa joue et vint s'écraser sur son pied nu. Une autre suivit.

Dehors, à part le ronronnement sourd des moteurs, tout était silencieux.

« Parmi les trois cents différents articles que la Croix Rouge avait apportés à bord pour les mariées, il y avait des draps de lit, des serviettes, du papier à lettres, des médicaments et des produits de beauté. Il y avait aussi des tonnes de fruits en conserve, du lait, des biscuits, de la viande et des boîtes de chocolat. La Croix Rouge avait aussi fourni du tissu pour les chaises longues et un ouvrage traitant de l'accouchement.

Sydney Morning Herald, 3 juillet 1946.

Vingt-sixième jour à bord.

On imagine sans peine qu'un port réputé a vu entrer dans sa ville les éléments les plus variés, surtout si pendant une grande partie de la guerre il constituait un lieu d'escale important. On y aura vu passer, ni vu ni connu, des armes, des munitions, des vivres, de la soie, des épices, des soldats, des marchands, des bibles et toutes sortes de déchets provenant des navires.

Les anciens pourraient raconter le jour où ils entendirent des grognements menaçants émanant de caisses où étaient enfermés six tigres blancs à expédier chez un nabab d'Hollywood. D'autres relateraient la fois où un chef d'État européen prétentieux fit acheminer le dôme en or d'un temple. Plus récemment, l'air du port s'était chargé d'odeurs exotiques pendant plusieurs semaines après qu'une grue avait laissé tomber sur le débarcadère une caisse contenant cinq mille flacons d'un parfum capiteux.

Le spectacle d'environ six cents femmes en attente de débarquer à Bombay bloquait, lui, la circulation aux abords d'Alexandra Lock. Sur les ponts, les épouses, dans leurs robes légères aux couleurs éclatantes, formaient comme une guirlande. Elles agitaient leurs chapeaux et leurs sacs à main en direction du port en poussant des cris de joie pleins d'une énergie qu'elles avaient contenue à bord au long de ces trois semaines et demie de traversée. Des centaines d'enfants agitant les bras couraient de toutes parts sur les docks en leur brailant de leur jeter des pièces de monnaie. Des petits remorqueurs tournaient tels des satellites autour de la proue du

bateau. Ils faisaient vrombir leurs moteurs pour amener *Le Victoria* le long du quai. Au moment où le vaisseau effectua sa manœuvre, de nombreuses femmes s'exclamèrent, surprises de voir un navire aussi colossal entrer dans une écluse. D'autres se plaignirent de l'odeur en pressant des mouchoirs blancs sur leurs visages. Tous les yeux se levèrent vers le majestueux porte-avions qui ne transportait plus d'avions. Les soldats, les dockers, les marchands, les hommes et les femmes en sari aux couleurs éclatantes, tous s'arrêtèrent pour contempler le navire des mariées effectuer sa manœuvre d'entrée.

« Vous devez rester groupées et ne pas vous éloigner de la rue principale. » La femme officier luttait pour se faire entendre par-dessus le vacarme des femmes pressées de débarquer. « Et vous devrez être de retour à vingt-deux heures au plus tard. Le capitaine Highfield a été clair sur ce point, il ne tolérera aucun retard. Tout le monde a bien compris ? »

Cela ne faisait que quelques mois que la mutinerie des marins du port indien avait pris fin; ils s'étaient mis en grève pour protester contre leurs conditions de travail. Les raisons de l'escalade des hostilités faisaient encore l'objet de débats animés, mais ce qui était sûr, c'est que le conflit avait débouché sur une bataille rangée et armée entre les troupes britanniques et les mutins, et ce pendant plusieurs jours. Le fait qu'il soit judicieux ou non de laisser les femmes débarquer avait donné lieu à de vives discussions sur le navire, mais étant donné qu'elles n'avaient mis pied à terre ni à Colombo ni à Cochin, il ne semblait pas justifié de les garder sur le bateau. L'OCTAM leva bien haut son écritoire tout en s'essuyant le visage de sa main libre. « L'officier de garde notera le nom de toutes celles qui remonteront à bord. Veillez à en être ! »

La chaleur était écrasante. Margaret agrippa la rambarde, espérant trouver un endroit pour s'asseoir tandis que la foule la poussait et s'agitait autour d'elle. À ses côtés, Avice se tenait sur la pointe des pieds et lui décrivait en criant tout ce qu'elle voyait, une main au-dessus des yeux pour se protéger du soleil cuisant.

« Il faut absolument que nous visitions La Porte de l'Inde. J'ai entendu dire que tout le monde y allait. On m'a aussi parlé d'un endroit charmant, le Willington Club. Mais je pense que c'est à quelques kilomètres de la ville. Il y a des courts de tennis et une piscine. Tu crois qu'on devrait prendre un taxi pour y aller ?

— J'ai surtout envie de trouver un bon hôtel pour me reposer les jambes un moment », répondit Margaret.

Deux heures durant, elles avaient observé, debout, la manœuvre d'amarrage du *Victoria*, et la température excessive avait fait gonfler les chevilles de la jeune femme.

« Tu as tout le temps pour cela, Margaret. Nous, les femmes enceintes, nous ne devons surtout pas rester inactives. Oh, regarde ! C'est bientôt notre tour de débarquer. »

Il y avait la queue pour monter sur les *gharries*, ces petites charrettes tirées par des chevaux qui déposaient les femmes à la Porte Rouge, à l'entrée du port. Celles qui avaient déjà descendu la passerelle s'y agglutinaient, d'autres bavardaient, vérifiaient plusieurs fois qu'elles avaient bien leur chapeau et leur sac à main, d'autres encore montraient la ville, au loin.

Au-delà de la Porte, Margaret aperçut de larges avenues bordées d'arbres. Sur le côté, on distinguait de grands hôtels, des maisons et des magasins. La route et le trottoir grouillaient de monde. Après tant de temps passé en mer, la solidité de la terre ferme et l'étendue du port devant elle l'étonnèrent. Elle vacilla plusieurs fois, se demandant si ce trouble était dû à la chaleur ou à la sensation de roulis qu'elle avait dans les jambes.

Deux femmes passèrent, tenant en équilibre sur leur tête d'énormes paniers remplis de fruits; elles les portaient avec la même grâce nonchalante que les mariées leurs chapeaux. Elles se murmurèrent quelques mots en pouffant de rire derrière leurs mains ornées de bijoux. Tandis que Margaret les observait, l'une repéra un objet au sol. Sans courber le dos, elle le saisit du bout de son pied nu, le déposa dans sa main et le mit dans sa poche.

« Eh bien, ça alors ! s'exclama Margaret, qui n'était plus capable de voir ses pieds en station debout depuis des semaines.

— Apparemment, il y a un dîner dansant à l'hôtel Green. » Avice prenait des notes dans son carnet. « Quelques filles du pont 8 D vont y aller, je leur ai dit que nous les y retrouverions peut-être à l'heure du thé, mais j'ai plutôt envie d'aller faire du shopping. J'ai l'impression d'avoir acheté tout ce qu'il y avait à vendre à la coopérative du bateau.

— Moi, tout ce que je veux, c'est une chaise, dit Margaret. Ça m'est égal de visiter la ville ou de faire du shopping. Tout ce que je demande, c'est un peu de terre ferme et une foutue chaise.

— Es-tu vraiment obligée de jurer comme un charretier ? lui reprocha tout bas Avice. Ce n'est franchement pas convenable, un tel langage dans la bouche d'une femme dans... ton... état. »

C'est au moment où la voix d'Avice s'éteignit que Margaret remarqua que l'on chuchotait autour d'elles. Elle en chercha l'origine. Suivant le regard des autres filles, elle se retourna et vit Frances qui descendait à leur suite sur la passerelle. Elle était vêtue d'un chemisier bleu pâle boutonné jusqu'en haut et d'un pantalon kaki. Elle portait de grosses lunettes de soleil et un chapeau à bords larges, mais on la

reconnaissait à sa silhouette élancée et à sa chevelure rousse étincelante.

Prenant peut-être conscience du silence qui était tombé à son approche, elle marqua un temps d'arrêt en arrivant sur le quai. Puis elle aperçut Margaret qui lui faisait signe et se dirigea vers les deux jeunes femmes en se frayant un chemin dans la foule qui s'écarta au fur et à mesure.

« Alors, tu as changé d'avis ? » Margaret entendit sa voix résonner dans le silence ambiant.

« Oui, dit Frances.

— C'est un coup à devenir folle de rester à bord trop longtemps, hein ? lança Margaret à l'intention d'Avice. Surtout par une telle chaleur. »

Frances demeura immobile sans quitter Margaret des yeux.

« Nous n'en avons plus pour très longtemps, dit-elle.

— Eh bien, je vote pour que nous allions nous trouver un bar ou un hôtel où nous pourrions...

— Il est hors de question qu'elle vienne avec nous.

— Avice !

— Les gens vont jaser. Et je ne te parle pas de ce qui peut arriver... Oui sait si ses anciens habitués ne sont pas dans cette ville ? Ils pourraient nous prendre pour une de ces...

— Ne sois pas stupide ! Je suis ravie que Frances nous accompagne. »

Margaret se rendait compte que toutes les femmes autour d'elles tendaient l'oreille pour les écouter. Une bande de harpies malveillantes, aurait dit son père. Quoi que Frances ait fait, elle ne méritait pas un tel mépris.

« Elle n'a qu'à t'accompagner, je trouverai quelqu'un d'autre pour visiter cette ville, s'exclama Avice.

— Frances, protesta Margaret en défiant les autres filles du regard pour les empêcher de prendre la parole, tu es la bienvenue avec moi, je serais enchantée que tu me tiennes compagnie. »>

Il lui était difficile de voir grand-chose derrière ses lunettes de soleil, aussi Frances jeta-t-elle des regards de côté sur la marée de visages qui la condamnaient.

« Tu m'aideras à trouver un bon endroit pour me poser un peu.

— Veille à ce qu'elle ne trouve pas un endroit pour s'allonger, plutôt ! »

Frances tourna brusquement la tête et ses doigts se crispèrent sur

son sac à main.

« Allez, viens, lui dit Margaret en lui tendant la main, allons voir cette bonne vieille Porte de l'Inde.

— Non, j'ai changé d'avis.

— Oh non ! Allez, quoi, Frances ! C'est peut-être ta seule chance de visiter l'Inde !

— Non, merci. Je... On se retrouve plus tard. »

Avant que Margaret n'ait eu le temps de la convaincre, elle avait déjà disparu dans la foule.

Indignées, les jeunes femmes se rapprochèrent les unes des autres en murmurant des propos bien-pensants.

Margaret observa au loin la fine silhouette de la jeune femme qui remontait sur la passerelle. Elle ne la quitta pas des yeux avant qu'elle ait disparu dans le bateau.

« C'était vraiment méchant ce que tu as dit, Avice.

— Je ne suis pas une fille malintentionnée, Margaret, pas besoin de me regarder comme cela. Je suis franche, c'est tout. Il est hors de question que ma visite de Bombay soit gâchée par la présence de cette fille. » Elle se recoiffa et posa délicatement un chapeau sur sa tête. « De plus, quand on est enceintes comme nous le sommes, je pense qu'il faut rester à distance des problèmes. Cela ne doit pas être très bon. »

La queue avait avancé. Avice prit Margaret par le bras et s'empressa de l'emmener vers un *gharry*, petit attelage indien.

Au fond d'elle, Margaret savait qu'elle aurait dû rejoindre Frances; sa participation à cette sortie la rendait complice de la roserie des autres filles. Mais elle mourait d'envie de marcher sur la terre ferme. Et il était tellement difficile de trouver les mots pour lui parler.

Avec seulement une poignée d'épouses restées à bord, les matelots s'attelèrent à une myriade de petits travaux de maintenance : des équipes envahirent les ponts d'habitude réservés aux officiers supérieurs et se mirent à poncer, à peindre et à polir. Sur le pont d'envol, plusieurs, à genoux, agitaient leurs brosses pleines de mousse pour débarrasser le pont des flaques de carburant aux reflets chatoyants qui stagnaient dans le béton. De petits remorqueurs déchargeaient dans les cales de grosses caisses de fruits frais et de légumes qu'ils faisaient passer par une écoutille. Pendant ce temps, de l'autre côté, les pétroliers commençaient à faire le plein du *Victoria*.

Dans d'autres circonstances, Frances aurait pris plaisir à observer toute cette agitation qui constituait le quotidien d'un porte-avions. Mais

ce jour-là, en remontant à bord, elle ne vit que le sourire narquois de l'officier de permanence et le regard complice qu'il jeta à son collègue lorsqu'elle lui montra sa carte de passagère. Elle sentit que ceux qui étaient occupés à peindre ne la quittaient pas des yeux; même l'officier qui lui souhaitait d'habitude une bonne journée avec entrain avait baissé la tête en la saluant à mi-voix.

Ces derniers jours, elle s'était demandé comment il était possible de se sentir aussi seule sur un navire qui transportait autant de monde.

Elle n'était qu'à quelques mètres de leur cabine quand elle l'aperçut. Auparavant, elle se disait que ses petites escapades sur le bateau n'avaient pour but que d'aller prendre l'air, de s'échapper de l'espace restreint de leur dortoir. À présent, en reconnaissant l'homme qui se dirigeait vers elle, elle comprit qu'elle s'était menti.

Elle vérifia sa tenue, comme elle le faisait instinctivement lorsqu'elle était de service. Elle sentit un frisson parcourir sa peau, mélange d'angoisse et d'appréhension. Elle ne savait pas vraiment quoi lui dire, mais il serait sûrement obligé de lui parler, ils étaient trop proches l'un de l'autre pour s'ignorer.

Tous deux s'arrêtèrent de marcher. Ils se regardèrent un bref instant avant de baisser les yeux.

« Vous allez en ville ? » Il fit un signe en direction du port. Il ne laissa rien transparaître sur son visage, pas un indice.

Devrais-je être contente simplement parce qu'il a daigné m'adresser la parole, se demanda Frances.

« Non... Je... J'ai décidé de rester à bord. Le plaisir du silence et de la tranquillité, répondit-elle.

— Bon, comme vous voulez. »

Il n'avait probablement pas souhaité lui parler, ses bonnes manières l'avaient peut-être simplement poussé à ne pas lui infliger cet affront.

« Eh bien... ça ne va pas être facile de trouver le silence avec... tout ça... » Il désigna l'endroit où quelques mécaniciens réparaient une pièce du navire en faisant des blagues à voix haute.

« Oui », dit-elle. Aucune autre parole ne lui vint à l'esprit.

« Eh bien, profitez-en quand même, fit-il. C'est... dur de trouver un endroit sur un bateau. Je veux dire un endroit vraiment à soi... »

Peut-être comprenait-il plus de choses qu'il ne voulait bien l'exprimer.

« En effet, ce n'est pas évident, acquiesça-t-elle.

— Je...

— Hé, fusilier ! » Un matelot, la casquette de travers sur un œil, s'avança vers eux, un papier à la main. « On te réclame à la

passerelle avant ton quart. Réunion pour mettre au point la visite du gouverneur. » En s'approchant, elle vit qu'il l'avait reconnue. Le regard qu'il lui avait jeté la fit tressaillir. « Excusez-moi », dit-elle en rougissant.

Elle se retourna avec l'espoir qu'il lui demande d'attendre, qu'il lui assure qu'il ne la considérerait pas comme les autres. Dis quelque chose ! lui cria-t-elle intérieurement. Dis n'importe quoi, mais dis quelque chose !

Un peu plus tard, elle ouvrit brutalement la porte de la cabine et la fit claquer fort derrière elle. Elle s'y adossa, sentant l'impitoyable dureté du métal à travers sa blouse. Elle avait mal à la mâchoire à force de serrer les dents. Jusqu'à présent, elle n'avait jamais vraiment pensé à l'injustice qui régnait en ce monde, du moins en ce qui la concernait. Elle avait vu ses patients souffrir et s'était parfois demandé pourquoi Dieu prenait la vie d'un homme et laissait un autre endurer une douleur insupportable. Ayant découvert depuis longtemps qu'il valait mieux ne pas repenser à toutes ces années, elle ne s'était même jamais demandé si ce qu'on l'avait obligée à faire était juste. Mais à présent les émotions bouillonnaient en elle, se déchaînaient comme une tempête, et son désespoir se transformait en une colère noire. N'avait-elle pas assez souffert ? C'était donc cela, et non pas ce qu'elle avait vécu pendant la guerre, la véritable épreuve qui marquerait le départ de sa nouvelle vie ? Combien de temps devrait-elle encore payer pour son passé ?

Comprenant sans doute que Margaret était descendue à terre, Maudie Gonne ne cessait de gratter la porte. Frances la prit dans ses bras, s'assit et l'installa sur ses genoux, ce qui ne suffit pas à la calmer. Frances resta à caresser le petit corps tremblant qui n'attendait que le retour de sa maîtresse, elle observa ses yeux laiteux, tristes de ne rien voir venir. Pleine de compassion, Frances serra Maudie Gonne contre elle :

« Je sais, murmura-t-elle en posant sa joue contre son doux pelage. Crois-moi, je sais. »

Bien qu'habitué à la chaleur suffocante de Bombay, les serveurs du bar à cocktails du Green Hôtel transpiraient abondamment. Les immenses ventilateurs qui tournaient au-dessus de leurs têtes ne semblaient guère les soulager. La sueur dégoulinait sur leurs visages cuivrés pour aller se nicher sous le col de leurs uniformes de service impeccablement blancs. Cependant, il faisait assez doux ce soir-là et ce n'était pas tant la chaleur qui les incommodait que les commandes ininterrompues des centaines de jeunes femmes qui avaient choisi cet endroit pour clôturer leur journée en ville.

« Si j'attends une minute de plus pour être servie, je te jure que ce

serveur va avoir de mes nouvelles », récrimina Avice en agitant l'éventail qu'elle venait d'acheter. Elle jeta un regard noir au malheureux garçon qui tentait de se frayer un chemin à travers la foule, son plateau en l'air au bout de son bras tendu. « Je perds patience, grogna-t-elle alors qu'il repartait vers le bar.

— Il fait ce qu'il peut », objecta Margaret. Elle avait pris la précaution de ne pas avaler son verre d'un trait. Car à la vue du monde agglutiné autour du bar, elle avait deviné que le service allait être lent. Elle se sentait mieux : elle avait pu surélever ses pieds pendant une demi-heure et laissait maintenant sa tête reposer sur le dossier de son fauteuil, profitant du petit vent frais que lui soufflait le ventilateur.

Partout ailleurs c'était la même cohue : au Green, au Bristol Grill ou au Taj Mahal. Une foule constituée des passagères du *Victoria* et de soldats débarquant des navires de guerre avait envahi d'un seul coup la zone portuaire. La plupart n'avaient qu'une idée en tête : faire la fête. La fin de la guerre, le retour imminent au pays, tout cela rendait les hommes euphoriques et prêts à tout pour s'amuser. Elles avaient visité plusieurs endroits avant de finir au Green où elles auraient peut-être plus de chance de trouver une table. Installées sur la véranda, elles avaient un parfait point de vue sur la piste de danse aux plafonds voûtés, où hommes et femmes jetaient des regards langoureux, parfois de convoitise, en direction des tables. Quelques-unes des jeunes mariées qui avaient bu du John Collins et du punch au déjeuner commençaient à ressentir les effets secondaires de leurs excès. Elles semblaient amorphes et mal à l'aise, leur maquillage avait dégouliné et leurs cheveux pendaient sur leur visage.

Margaret n'avait eu aucun scrupule à monopoliser la seule table libre. Avice l'avait traînée partout, sans se soucier de la chaleur, de la poussière ou de sa prétendue « condition ». Elles avaient fait le tour de tous les magasins européens et passé au moins une heure dans des boutiques de surplus de l'armée. Dans une autre, elles avaient marchandé avec des hommes et des jeunes garçons qui les avaient assiégées en leur assurant qu'elles allaient faire l'affaire du siècle. Margaret en avait vite eu assez de ces négociations; elle avait honte de lésiner sur une ou deux roupies face à l'extrême pauvreté des vendeurs. Avice, au contraire, s'était prise au jeu avec enthousiasme et avait passé une grande partie de la soirée à montrer ses achats en s'extasiant sur les prix dérisoires auxquels elle les avait obtenus.

Margaret était tombée sous le charme du peu qu'elles avaient vu de Bombay, mais elle avait été choquée par le grand nombre d'indiens qui dormaient dans la rue et semblaient résignés à vivre ainsi, par le contraste entre la maigreur de leurs corps et le sien bien en chair, par leurs handicaps et l'aspect famélique de leurs enfants à demi nus. Elle

avait rougi au souvenir de ces nuits où elle s'était plainte du manque de confort de sa couchette.

Quand sa boisson arriva, elle donna ostensiblement un pourboire au serveur sous les yeux d'Avice. Puis elle contempla *Le Victoria* qui mouillait paisiblement dans le port. Elle se demanda avec un petit sentiment de culpabilité si Frances dormait. Toutes les lumières étaient allumées comme pour une fête. Cependant, sans plus aucun avion ni personne dessus, le pont d'envol avait l'air vide, on aurait dit une vaste plaine sans habitants.

« Ah ! enfin une place libre ! On ne vous dérange pas ? » Margaret se retourna et vit Irène Carter, accompagnée d'une amie, qui tirait la chaise face à elle en leur adressant un grand sourire un peu forcé de starlette. Malgré la chaleur, elle était toute pimpante, de vagues effluves de lilas émanaient d'elle.

« Irène, l'accueille Avice en souriant d'une manière tout aussi peu sympathique. Cela fait plaisir de te voir.

— Nous sommes épuisées », se plaignit Irène en lâchant ses sacs sous la table. Puis elle fit signe au serveur qui arriva aussitôt. « Tous ces Indiens qui vous tournent autour, j'ai dû demander à un officier d'intervenir pour qu'ils me laissent en paix. Ces gens-là ne se rendent pas compte à quel point ils peuvent être gênants.

— Nous avons vu un cul-de-jatte, rapporta son amie, une fille grassouillette à l'air triste.

— Oui, et il était assis sur une simple couverture ! Vous vous rendez compte ?

— Je crois qu'il n'avait nulle part où aller, corrigea la fille. Quelqu'un l'avait peut-être abandonné là.

— Nous avons à peine remarqué ce genre de choses, nous étions bien trop occupées à faire du shopping, n'est-ce pas Margaret ? fit Avice en montrant ses sacs.

— Oui, c'est vrai, reconnut Margaret.

— Et vous avez trouvé des choses intéressantes ? » demanda Irène. Margaret s'amusa de voir à quel point son regard était dédaigneux.

« Oh, rien de très extraordinaire ! répondit Avice avec un sourire contraint.

— Vraiment ? J'ai entendu dire que tu avais trouvé quelque chose pour la finale de Miss Victoria.

— Natty Johnson t'a vue dans un surplus de l'armée, ajouta la fille rondouillarde.

— Oh, ça ? Je ne pense pas le porter ce jour-là. À vrai dire, je n'ai

pas pensé une seule seconde à ce que j'allais bien pouvoir me mettre. »

Margaret manqua s'étouffer en buvant. Avice avait passé presque cinquante minutes à essayer différentes robes et à parader devant une glace. « J'aimerais bien savoir ce qu'Irène Carter va porter, avait-elle murmuré. Quand elle verra comment je serai habillée, elle en tombera à la renverse. » Elle avait déboursé plus d'argent pour ses trois robes que son père en une année pour nourrir son bétail.

« Eh bien, je pense que je trouverai quelque chose à me mettre dans ma malle ! rétorqua Irène. Après tout, ce n'est qu'un jeu, n'est-ce pas ?

— Évidemment. »

Qu'est-ce qui m'a fichu de pareilles harpies dans les pattes ? pensa Margaret en observant le sourire figé d'Avice.

« Nous sommes bien d'accord, reprit Irène. Tu sais quoi, Avice ? Je ne manquerai pas d'expliquer à toutes ces filles qui disent de toi que tu prends ce concours trop au sérieux qu'elles ont tort, voilà tout. » Elle marqua un temps. « Et je leur dirai aussi que je tiens cela de source sûre. » Elle leva son verre comme pour porter un toast.

Margaret dut se mordre les lèvres pour ne pas éclater de rire en voyant la tête d'Avice.

Le manque de tables disponibles, plus que leur franche amitié, obligea les quatre femmes à rester assises ensemble pendant près d'une heure et demie. Elles commandèrent un curry de poisson; Margaret le trouva délicieux, mais se mordit les doigts quand elle commença à avoir du mal à le digérer. Les autres, par contre, le déclarèrent immangeable en faisant de grands gestes pour se ventiler la bouche.

« J'espère que ce n'est pas trop mauvais pour le bébé, fit remarquer Avice en posant sa main sur son ventre plat.

— Oui, on m'a dit que tu étais enceinte. Félicitations ! articula Irène. Ton mari est au courant ? Je suppose qu'il est bien de ton mari, ajouta-t-elle en éclatant d'un rire aigu pour bien montrer que c'était une blague.

— Je crois que nous aurons du courrier demain, répliqua Avice, son sourire suffisant s'étant glacé. J'imagine qu'il a déjà annoncé la nouvelle autour de lui. Nous ferons une grande fête quand nous serons à Londres. Avec la guerre, nous avons eu l'impression d'avoir été tout le temps séparés, nous allons donc célébrer nos retrouvailles. Probablement au Savoy. Nous aurons donc deux choses à fêter au lieu d'une. »

Le Savoy est un bon choix, pensa Margaret. Pendant un court

instant, Irène eut l'air furieuse.

« Peut-être aimerais-tu être des nôtres, Irène ? Maman et papa viendront en avion d'Australie, tu sais, par la nouvelle ligne qu'a ouverte Qantas. Je suis sûre qu'ils seraient enchantés de te voir. De plus, tu ne connais pas du tout Londres, ce sera l'occasion de t'y faire des amies. » Avice se pencha en avant comme si elle fomentait un complot. « C'est toujours bon d'avoir au moins une soirée de prévue dans la bonne société, non ? »

Et boum ! pensa Margaret qui prenait maintenant grand plaisir à l'affrontement. Cela allait bien plus loin que les méchancetés que ses frères se jetaient parfois à la figure.

« Je serais enchantée de venir à ta petite soirée si je suis libre, répondit Irène en s'essuyant délicatement la bouche. Il faudra que je vérifie que nous n'avons rien de prévu, bien entendu.

— Bien entendu. » Avice sirota son eau glacée, un petit sourire aux lèvres.

« Je trouve que c'est une très bonne chose que tu puisses te changer les idées de cette façon », reprit Irène.

Avice haussa les sourcils.

« Oui, je veux parler de ces ragots sordides qui courent, que tu te serais liée d'amitié avec une prostituée. Qui l'aurait cru ? Et cela, juste après que ton autre jeune amie a été prise en train de s'acoquiner avec un mécanicien crasseux.

— La culotte baissée, précisa la fille bien en chair.

— Oui, bref, on peut le dire comme ça..., susurra Irène.

— Je ne la connaissais presque pas..., commença Avice.

— Cela a dû t'affoler, l'interrompt Irène d'un ton grave. Tu as dû te demander si tu n'allais pas subir le même sort qu'elle... En plus, avec toutes ces histoires que l'on raconte sur ce qui se passe dans votre cabine, nous avons vraiment admiré ta dignité. Oui, décidément, je pense que ta petite fête tombe très bien. Cela te changera sûrement les idées. »

L'après-midi était bien avancé et la lumière déclinante avait assombri ses pensées. Incapable de rester enfermée plus longtemps dans cette cabine, elle éprouva quand même l'envie d'aller se promener. Mais elle n'avait personne pour l'accompagner et il lui semblait qu'une visite de Bombay exigeait une solidité mentale qu'elle ne possédait pas. Elle était donc sortie et s'était dirigée vers le pont près des chaloupes, là où elle s'était assise avec Maudie Gonne une semaine auparavant.

Elle contempla le scintillement des lumières qui se reflétaient dans les eaux noires du port. Le miroitement était interrompu de temps à autre par le passage bruyant de remorqueurs ou de péniches. L'air était saturé d'un singulier mélange d'encens, d'épices, de mazout, de parfum et de viande avariée, si bien que le seul fait de respirer était à la fois bénéfique et désagréable. Elle était à peu près calme, à présent; elle ferait ce qu'elle avait toujours fait, se dit-elle. Elle s'en sortirait. Il ne restait plus que deux semaines avant de toucher l'Angleterre, et elle avait appris depuis longtemps qu'il y avait toujours un moyen de se sortir des situations difficiles quand on y mettait toute sa volonté. Elle ne repenserait plus à ce qui aurait pu exister. Il y a longtemps de cela, elle avait observé que les hommes ayant le mieux survécu à l'enfer de la guerre étaient ceux qui avaient su vivre au jour le jour et chérir tous les petits plaisirs que la vie leur apportait. Elle s'était acheté un paquet de cigarettes à la coopérative. Elle s'en alluma une, consciente de son geste autodestructeur, mais prenant cependant plaisir à savourer le goût âcre du tabac. Le bruit des voix qui se cherchaient en s'appelant sur la rive lui parvint. Plus loin, une mélodie indienne jouait sa note mélancolique, telle une incantation.

« Vous devriez faire attention. Vous n'avez pas le droit d'être ici. »

Elle sursauta.

« Oh ! fit-elle, c'est vous ! »

— Oui, c'est moi, dit-il en écrasant sa cigarette. Et Maggie ? Elle n'est pas avec vous ?

— Elle est en ville.

— Comme toutes les autres. »

Elle chercha ses mots pour le prier poliment de la laisser seule.

Il portait sa salopette de mécanicien; il faisait trop noir pour y voir les taches de mazout, mais elle en sentit les relents derrière le parfum du tabac grillé. Elle détestait cette odeur : elle avait soigné beaucoup trop de grands brûlés qui en étaient imprégnés, elle ressentait encore la sensation quelle avait éprouvée en essayant de décoller l'étoffe de leur uniforme incrustée dans leur chair.

Je recommencerai à être infirmière en Angleterre, se dit-elle. Audrey Marshall l'avait laissée partir en lui remettant une lettre de recommandation. Avec ses états de service, elle n'aurait aucun mal à trouver du travail dans son domaine.

« Vous êtes déjà allée en Inde ? »

Il l'interrompait dans ses pensées et cela l'agaça.

« Non.

— Mais vous avez visité beaucoup de pays, non ?

— Quelques-uns, dit-elle, surtout des bases militaires.

— J'en déduis que vous avez une bonne expérience, non ? »

C'est parce que Margaret n'est pas là, pensa-t-elle. C'est un de ces types qui aime bien qu'on l'écoute parler. Elle fit de son mieux pour lui sourire.

« Pas plus que n'importe quelle autre qui aurait servi dans l'armée, je suppose. »

Il alluma une autre cigarette et expulsa la fumée d'un air songeur.

« Je pense que vous pourriez quand même répondre à une question que je me pose », dit-il.

Elle le regarda.

« Il y a vraiment une différence ? »

Elle fronça les sourcils. À terre, deux voitures bloquées dans une impasse se mirent à klaxonner. Le bruit résonna dans le port, couvrant la musique.

« Je vous demande pardon ? » Elle dut se pencher pour mieux l'entendre.

« Entre les hommes... » Il sourit, ses dents blanches brillèrent dans l'obscurité. « Vous voyez ce que je veux dire... Vous avez une préférence pour une nationalité particulière ? »

L'expression de son visage lui confirma qu'elle avait bien saisi le sens de ses paroles.

« Excusez-moi », dit-elle. Elle passa devant lui, les joues enflammées, mais il l'arrêta au moment où elle posait sa main sur la poignée de l'écoutille.

« Pas la peine de faire ta mijaurée avec moi.

— Laissez-moi passer maintenant, s'il vous plaît.

— Tout le monde est au courant de ce que tu es, on ne va pas tourner autour du pot. »

Il avait un ton assez guilleret si bien qu'elle mit une seconde avant de réaliser la menace de ses propos.

« Je vous en prie, laissez-moi passer !

— Tu sais, je me suis complètement gouré sur ton compte, fit Dennis Tims en hochant la tête. On t'appelle Miss Frigidaire dans le poste. Miss Frigidaire. On avait même du mal à croire que t'étais mariée, on t'imaginait avec un de ces culs-bénits qui t'aurait jamais touchée. On s'est bien mis le doigt dans l'œil, hein ? »

Son cœur s'emballa lorsqu'elle envisagea la possibilité de le pousser pour se ruer sur la porte. Il avait posé nonchalamment une main sur la poignée. Elle le sentait sûr de lui et de sa force.

« T'as l'air d'une sainte-nitouche avec ton chemisier boutonné jusqu'au cou, alors que t'es qu'une pute assez maligne pour avoir convaincu un pauvre têtard de marin de te passer la bague au doigt. Comment tu t'y es prise d'ailleurs ? Tu lui as promis de baiser uniquement avec lui, c'est ça ? Tu lui as dit qu'il était le seul qui ait jamais compté dans ta vie ? »

Elle repoussa violemment la main qu'il avançait vers ses seins.

« Laissez-moi sortir !

— C'est quoi le problème, Miss Bégueule ? Y'a personne dans les parages. » Il la saisit par les bras et la poussa vers la rambarde. Elle trébucha tandis qu'il plaquait son corps massif contre le sien. Au loin, elle entendit des rires monter de l'hôtel sur le port.

« Des filles comme toi, j'en ai rencontré dans tous les ports du monde. On devrait pas vous autoriser à bord, murmura-t-il à son oreille en postillonnant.

— Lâchez-moi !

— Allez, ma belle ! T'espères pas me faire croire que tu n'as pas fait quelques extras sur le bateau...

— Je vous en supplie...

— Lâche-la, Tims ! »

Tims leva les yeux et Frances regarda par-dessus son épaule. Il était là, ses yeux luisants de fureur dans la pénombre.

« Recule, Tims ! » Sa voix était glaciale.

Tims vérifia à qui il avait affaire, esquissa un sourire auquel il renonça, comme ne sachant pas s'il devait adopter un ton amical ou défensif.

« C'est rien, juste une petite dispute sur le tarif, expliqua-t-il en reculant et en fouillant ostensiblement ses poches. Pas besoin de t'en mêler, c'est toujours la même chose avec ce genre de gonzesses. »

Elle ferma les yeux pour ne pas voir le visage du marine. Elle tremblait de tous ses membres.

« Va-t'en ! » Nicol parlait lentement.

Tims semblait incroyablement détendu. « Comme je te l'ai dit, fusilier, c'est juste un petit désaccord sur le tarif. Elle veut me faire payer le double de ce qui se pratique d'habitude. Elle doit prendre les marins pour des poules aux œufs d'or, tu vois ce que je veux dire ?

— Va-t'en ! » répéta Nicol.

Elle se rapprocha du mur, pour éviter d'être dans le champ de vision de Tims.

« Ça reste entre nous, d'accord ? J'imagine que tu n'as aucune

envie que le capitaine sache qu'il transporte une putain ni qui sont ses potes.

— Si je te vois encore une seule fois poser les yeux sur Mme Mackenzie pendant cette traversée, je te fais la peau.

— Toi ?

— Peut-être pas à bord, peut-être même pas pendant ce voyage, mais je te ferai la peau.

— Tu sais, il vaut mieux être mon ami que mon ennemi, fusilier. » Tims se tenait à côté de l'écouille, les yeux brillants dans l'obscurité.

« Tu ne m'as pas bien compris. »

Les secondes semblèrent s'écouler avec une lenteur étonnante. Puis, après leur avoir jeté un dernier regard noir, Tims disparut dans la coursive. Frances était sur le point de respirer lorsque son énorme tête chauve réapparut.

« Elle te fait un prix, c'est pour ça ? Tims éclata de rire. J'en toucherai deux mots à ta femme... »

Ils écoutèrent ses pas s'éloigner en direction du poste d'équipage des mécaniciens.

« Ça va ? » lui demanda-t-il d'une voix douce.

Elle releva des mèches de cheveux qui lui tombaient sur le visage et déglutit : « Oui.

— Je suis désolé. Personne n'a le droit de vous... » Il laissa sa phrase en suspens, il n'était pas sûr de ce qu'il aurait voulu lui dire.

Trouverait-elle le courage de le regarder en face ? Elle n'en savait rien. En fin de compte, elle murmura « Merci » avant de s'éloigner à la hâte.

Lorsqu'il revint, il n'y avait qu'un marine dans le poste d'équipage : le jeune joueur de claron, Emmet, profondément endormi, les bras derrière la tête. Il semblait aussi détendu qu'un nouveau-né. La chaleur était à peine supportable dans la petite pièce qui sentait le renfermé; des cendriers et des paires de chaussures étaient dispersés çà et là. Nicol ôta son uniforme puis se doucha. Une serviette autour du cou, encore mouillé, il prit un bloc de papier dans son vestiaire et un tabouret pour s'asseoir.

Il n'était pas du genre à écrire. Lorsqu'il avait essayé, plusieurs années auparavant, il avait eu du mal à trouver les mots. Les sentiments qu'il cherchait à exprimer tombaient à plat comparés à ce qu'il avait sur le cœur. Cependant, ce jour-là, les mots coulèrent sur le papier. Il lui donnait son aval pour qu'elle refasse sa vie. « Il y a une passagère à bord, une fille dont le passé est peu reluisant. La voir

souffrir m'a fait comprendre que tout le monde, quel que soit son vécu, a droit à une seconde chance dans la vie, surtout lorsque quelqu'un est prêt à lui en donner une. »

Il alluma une cigarette, le regard perdu dans le vide. Il resta ainsi quelques instants. Il perçut la rumeur d'une querelle au fond du couloir, le clairon s'entraînait dans le cabinet de toilette, et des hommes vinrent s'allonger dans leur hamac autour de lui. Rien de tout cela ne le perturba.

Au bout d'un moment, il reposa la plume. Il emporterait sa lettre à terre le lendemain et l'enverrait par télégramme, quel qu'en soit le prix.

« Ce que j'essaie de te dire, au fond, c'est que je te prie de me pardonner et qu'encore une fois je suis content que tu aies trouvé quelqu'un qui t'aime. J'espère que tu vivras heureuse à ses côtés, Fay, et que tu auras enfin la chance de connaître tout le bonheur que tu mérites. »

Il relut la lettre deux fois avant de s'apercevoir qu'il avait remplacé le nom de sa femme par celui de Frances.

« Vous comprenez à présent pourquoi les soldats britanniques ont le plus grand respect pour les femmes qui portent l'uniforme. Ces femmes ont gagné le droit d'être respectées au plus haut degré. Lorsque vous verrez une femme portant du kaki ou le bleu de la Royal Air Force avec un petit ruban sur sa veste, dites-vous bien qu'elle ne va pas gagné en participant à un concours de reprisage de chaussettes à Ipswich. »

Petit guide de la Grande-Bretagne,

Département de la guerre et de la marine, Washington, DC.

Trente-troisième jour à bord.

Dans la Marine, mais aussi dans toutes les administrations britanniques, le gouverneur de Gibraltar était connu pour son exceptionnelle intelligence. Il avait acquis une réputation de fin stratège lors de la Première Guerre mondiale et avait été plusieurs fois récompensé durant sa carrière de diplomate pour ses fines capacités d'observateur de l'échiquier politique. Cependant, même cet homme avait dû scruter durant plusieurs minutes l'immense cage d'ascenseur qui se trouvait devant lui avant de réaliser ce qu'il avait devant les yeux.

Obnubilé par l'idée de faire monter le gouverneur sur le pont d'envol afin d'assister à la cérémonie d'accueil où devait jouer la fanfare des Royal Marines, le capitaine Highfield s'en voulut de ne pas avoir vérifié si tout était en ordre le long du chemin qu'ils avaient à parcourir pour y arriver. Après tout, une cage d'ascenseur était une cage d'ascenseur. Il ne lui serait jamais venu à l'esprit qu'elles auraient le culot d'y étendre leurs sous-vêtements. Il y en avait des blancs, des roses, certains étaient grisés par l'usure, d'autres en fin tissu bordé de dentelle; les soutiens-gorge et les gaines suspendus de haut en bas de la cage obscure lui donnaient un aspect joyeux. Cet étalage de lingerie était comme un pied de nez aux fanions qui avaient été déployés pour la venue de cet homme important. C'était le bouquet ! La crème de la diplomatie britannique visitait le glorieux navire, les hommes en uniforme de cérémonie resplendissant lui avaient présenté les armes lors d'une parade impeccable, et il était accueilli par des cordes à linge où pendaient des culottes bouffantes.

Dobson. Il devait être au courant, lui. Mais il lui avait délibérément caché l'état de ces lieux. Le capitaine maudit alors sa jambe malade qui l'avait obligé à rester enfermé dans son bureau le matin même, donnant ainsi une occasion en or au jeune homme. Patraque, il avait décidé de se reposer un peu car la journée promettait d'être longue et harassante. Aussi avait-il mis toute sa confiance en son second qui devait s'assurer que tout était prêt pour la venue du gouverneur. Il aurait dû se douter qu'il ne raterait pas une occasion pour le ridiculiser.

« Je... Vous trouverez sûrement cela peu inhabituel sur un navire, lança le capitaine Highfield après s'être remis de ses émotions. Vous voyez, nous avons dû imaginer des solutions pragmatiques peu en accord avec le règlement. »

Le gouverneur était ébahi, ses joues légèrement empourprées. Sous sa casquette, le visage de Dobson ne laissa rien transparaître.

« Votre Excellence, j'aimerais ajouter que cela ne présage en rien d'un manque de respect à votre égard. » Il essaya de prononcer ces paroles avec humour, mais elles tombèrent à plat.

La femme du gouverneur, son sac à main serré contre elle, donna un coup de coude discret à son mari. Elle baissa la tête.

« On a déjà vu pire, commandant, assura-t-elle poliment, la bouche tordue en un rictus qui pouvait suggérer qu'elle s'amusait. Je crois qu'en temps de guerre nous avons tous assisté à des choses bien plus effrayantes que celle-ci.

— C'est évident, concéda le gouverneur sur un ton laissant néanmoins deviner un certain malaise. Évident.

— En fait, je trouve admirable que vous fassiez tout votre possible pour apporter le confort nécessaire à vos passagères, reprit sa femme qui posa la main sur la manche de Highfield, une lueur de compréhension dans les yeux. Nous continuons ? »

Les choses s'arrangèrent sur le pont d'envol. Après avoir embarqué le gouverneur et d'autres passagers à Aden, *Le Victoria* avait poursuivi sa route vers le nord en remontant le long du canal de Suez, une artère maritime bordée de dunes où les reflets argentés du soleil brillaient avec une telle intensité qu'il était impossible d'admirer le paysage sans se protéger les yeux. Malgré la chaleur, les épouses semblaient de bonne humeur à l'ombre des parasols et sous leurs chapeaux. Les hommes de la fanfare jouaient des airs entraînants en dépit de la température élevée qui rendait même leurs tenues d'été difficilement supportables.

Les hommes ayant repris leurs activités, le gouverneur et sa femme acceptèrent d'être jury pour le concours de claquettes, l'une des dernières épreuves pour l'élection de Miss Victoria, concours qui

n'avait d'autre prétention que de changer les idées des passagères. Protégé des rayons nocifs du soleil par un grand parapluie, un verre de gin tonie glacé à la main, le gouverneur lui-même s'était détendu à la vue de la rangée de jeunes filles qui pouffaient de rire. Sa femme, qui avait pris le temps de discuter avec chacune des participantes, décerna finalement le prix de cette épreuve à une jolie blonde, choix unanimement acclamé par toutes. Elle avait confié un peu plus tard à Highfield que ces Australiennes étaient « très sympathiques et extrêmement courageuses d'avoir quitté leurs familles pour entreprendre cette longue traversée ». Conquis par la joie ambiante, il n'avait pas eu le cœur de la contredire.

Puis les choses se dégradèrent.

Le capitaine souhaitait proposer aux nouveaux arrivants de se rendre sur les ponts inférieurs où le cuisinier avait préparé un déjeuner tardif. Il était sur le point d'annoncer que la compétition était terminée, lorsqu'il remarqua un petit groupe de femmes qui s'agitaient à tribord.

Le Victoria avançait lentement le long d'un camp militaire. Les femmes, qui avaient repéré un grand nombre d'hommes de race blanche à la peau brunie par le soleil, s'étaient précipitées le long du garde-corps. Leurs robes de couleur flottant au vent, elles leur adressaient de grands signes amicaux. Les hommes s'étaient arrêtés en plein travail pour les regarder passer et les saluer. En se penchant, Highfield entendit les cris aigus des jeunes femmes et distingua les hommes, torses nus, entassés derrière des fils de fer barbelés qui agitaient les bras, les yeux plissés face au soleil. Il observa attentivement la scène pour être sûr de lui. Puis, avec une grande lassitude, il saisit le haut-parleur. « Je vous suis très reconnaissant d'avoir réservé un accueil aussi chaleureux à nos invités, monsieur le Gouverneur et son épouse, avait-il dit en voyant le gouverneur se raidir à son tour en apercevant les hommes. Pour celles qui auraient envie, il y a du thé glacé dans le hangar avant. En attendant, vous serez peut-être intéressées d'apprendre que les hommes que vous êtes en train de saluer sont des prisonniers allemands. »

Irène Carter s'était approchée d'Avice après le concours pour la féliciter d'avoir gagné : « Mieux vaut profiter de montrer ses jambes avant qu'elles ne soient abîmées par les varices, tu ne crois pas ? » Elle avait aussi en tête de lui montrer toutes les lettres qu'elle avait reçues, sept en tout, parmi lesquelles pas moins de quatre envoyées par son mari.

« Il faut absolument que tu nous lises les tiennes, insista-t-elle, les yeux cachés derrière des lunettes de soleil. Ma mère me dit qu'elle a invité tes parents à prendre le thé quand elle a su que nous nous

trouvions toutes les deux à bord. Ils meurent d'envie de savoir tout ce qui s'est passé ici. »

Et bien sûr, tu ne t'es pas privée de tout lui raconter en détail, pensa Avice.

« Bon, je vais prendre le thé et lire les lettres d'Harold. Tu en as reçu beaucoup ?

— Oh, des tas ! » riposta Avice en les brandissant. Il n'y en avait qu'une de Ian, qu'elle avait dissimulée sous une lettre de sa mère pour donner le change à Irène. « Bonne chance pour la prochaine épreuve en tout cas, ajouta-t-elle, c'est celle de la plus belle tenue, je crois. Tu as plus de chance de réussir. Tu es tellement bronzée qu'il te suffira de mettre une écharpe autour de la taille pour passer pour une Indienne. » Son « titre » bien en main, Avice s'éloigna dissimulant autant que possible le mépris qu'elle éprouvait pour cette fille.

Comme c'était désormais souvent le cas, Frances n'était pas dans la cabine. Avice pensa qu'elle se cachait sans doute quelque part. Margaret s'était rendue à une conférence sur les lieux à visiter en Angleterre. Elle ôta ses chaussures d'un coup de pied et s'allongea, prête à lire les derniers mots de Ian dans une intimité dont elle profitait rarement.

Elle parcourut des yeux les lettres de son père (affaires, argent, golf), celles de sa mère (histoires croustillantes sur la traversée, robes) ainsi que celle de sa sœur (heureuse célibataire, bla-bla-bla), puis elle prit la lettre de Ian. En observant son écriture, elle se demanda comment il était possible de percevoir l'autorité qui en émanait dans l'encre et le papier. Sa mère lui avait toujours dit que les hommes qui n'avaient pas une belle écriture étaient encore des enfants, que cela dénotait un manque de maturité.

Elle jeta un coup d'œil à sa montre, il lui restait encore dix minutes avant le premier service du déjeuner. Cela lui laissait juste le temps de la lire. Elle la déplia en soupirant de plaisir.

Un quart d'heure plus tard, elle avait encore les yeux fixés sur la lettre.

Le matelot trouva Frances et Margaret assises dans la cafétéria du pont d'envol. Elles venaient d'y déguster des crèmes glacées. Frances était maintenant habituée aux messes basses qui remplaçaient les conversations lorsqu'elle osait se montrer en public. Margaret avait défendu son amie avec une détermination féroce. Plusieurs fois, elle avait demandé à celles qui la fixaient du regard si elles avaient envie de recevoir sa glace sur le bout de leur nez, avant de les insulter dans sa barbe tandis que les pipelettes rougissaient de honte.

« Mme Frances Mackenzie ? » avait demandé le matelot. Il était tellement jeune que son cou gracile flottait dans le col de son uniforme.

Elle acquiesça. Cela faisait plusieurs jours qu'elle s'y attendait.

« Le capitaine veut vous voir dans son bureau, madame. Je suis chargé de vous y conduire. »

Un silence de mort tomba dans le réfectoire.

« Tu crois que c'est à cause du chien ? murmura Margaret, toute pâle.

— Non, répondit Frances d'un ton morne. Je suis quasiment sûre que ce n'est pas pour ça. »

Elle vit à leur expression que les femmes autour d'elle se doutaient aussi de la raison de sa convocation. *Non grata*, chuchotèrent-elles. Seulement cette fois, elles ne manifestèrent aucune inquiétude particulière.

« Ne sois pas trop longue ! lança une voix au moment où elle quittait la cafétéria. Tu ne voudrais pas que les gens commencent à jaser. »

Avice était allongée sur sa couchette. Elle entendit un bruit étrange et guttural, et ce fut presque sans surprise qu'elle se rendit compte que ce gémissement venait de sa propre gorge.

Les yeux rivés sur sa main qui tenait la lettre, elle observa ensuite l'alliance qui cerclait son doigt fin. La pièce se mit à tourner autour d'elle. Soudain, elle se précipita hors de sa couchette, tomba à genoux et vomit violemment dans la bassine restée là depuis le jour où elle avait eu des nausées. Elle vomit jusqu'à en avoir mal aux côtes et que sa gorge la brûle, croisant les bras en s'agrippant les flancs comme pour empêcher son corps de se vider entièrement. Tout en toussant, elle s'entendit proférer : « Non ! Non ! Non ! » refusant d'admettre que cette monstruosité pût être vraie.

Au bout d'un moment, épuisée, ses cheveux trempés de sueur, elle s'adossa péniblement à la couchette du bas, les bras ballants et les jambes écartées sur le sol. Sa robe était toute chiffonnée et son maquillage avait coulé. Elle se demanda si tout cela n'était pas un cauchemar. Après tout, cette lettre n'avait peut-être jamais existé. Les longs voyages en mer peuvent parfois pousser les gens à s'imaginer des choses, elle avait entendu des marins parler de ce genre de comportement. Mais non, la lettre était bien là, sur son oreiller. Et c'était bien l'écriture de Ian. Une écriture si belle. Une écriture si belle, si atroce et si diabolique.

Dehors, elle entendit le claquement de talons de jeunes femmes qui

passaient en bavardant. Maudie Gonne, qui se trouvait juste derrière la porte, dressa la tête, s'attendant à reconnaître une voix parmi elles. Déçue, elle reposa sa truffe entre ses pattes.

Hochant la tête comme une femme soûle, Avice suivit le bruit de leurs pas. Elle se sentait détachée de tout et n'avait qu'une envie, celle de s'allonger par terre. Sa tête pesait une tonne. Elle ne trouva rien d'autre à faire que de rester à contempler le sol en métal strié.

Elle poussa la bassine sous la couchette. Malgré l'odeur, le froid de l'acier et ses cheveux trempés, elle s'allongea par terre, les yeux sur une autre lettre ouverte à côté d'elle. Celle de sa mère :

J'ai prévenu tous nos amis que la fête aurait lieu au Savoy. Ton père a obtenu un prix avantageux grâce à l'un de ses contacts qui travaille dans les chaînes d'hôtels. Ma chère Avice, j'ai une très grande nouvelle à t'annoncer, les Darley-Henderson seront là car c'est sur la route de leur tour du monde. Mais ce n'est pas tout, le gouverneur et sa femme nous ont promis d'y assister aussi, n'est-ce pas encore plus excitant ? Les gens semblent reprendre plaisir à voyager maintenant que la guerre est terminée. Ils feront en sorte de publier ta photo dans Tatler. Ma chérie, je dois te dire que si j'ai eu des doutes concernant ce mariage, je suis tout de même surexcitée par ce voyage que tu accomplis. Nous allons organiser une fête dont on entendra parler à Melbourne, mais aussi dans toute une partie de l'Angleterre !

Ta maman chérie.

P.-S. : Ne prends pas garde à ce que t'écrit ta sœur qui est amère en ce moment, je crois savoir qu'elle est un peu jalouse.

P.-P.-S : Nous n'avons pas eu de nouvelles des parents de Ian, ce qui est très ennuyeux. Pourrais-tu nous envoyer leur adresse afin que nous prenions contact avec eux directement ? J'aimerais savoir s'ils souhaitent inviter d'autres personnes de leur connaissance.

L'après-midi ayant été long et fatigant, le capitaine ne se sentit pas la force de se lever lorsque la jeune femme entra dans la pièce. Il resta derrière son bureau afin de pouvoir s'y appuyer si nécessaire. L'arrivée du gouverneur avec tous les préparatifs y attendant l'avait épuisé. C'est pour cela, et peut-être pour épargner cette épouse, qu'il avait décidé de ne pas faire appel à une femme officier ou à l'aumônier pour cet entretien.

Elle resta sur le pas de la porte quand le matelot l'annonça, et n'en

bougea pas après le départ de celui-ci, son sac à main au bout du bras. C'était la deuxième fois qu'ils se rencontraient dans un endroit clos et il se souvenait très bien d'elle et de sa beauté. Seule son attitude aurait pu pousser les gens à ne pas l'approcher. Elle avait apparemment développé une capacité à se fondre dans la masse; à présent qu'il avait lu le rapport la concernant, il comprenait mieux pourquoi.

Le capitaine lui fit signe de s'asseoir. Il garda les yeux baissés quelques minutes, essayant de trouver la meilleure façon d'aborder ce sujet délicat avec elle. Pour une fois, il aurait aimé déléguer son rôle de commandant à quelqu'un d'autre. Les problèmes de discipline avec les hommes étaient assez simples à régler : on appliquait le règlement et on les admonestait à l'occasion. Avec les femmes, c'était différent, pensa-t-il, exaspéré de devoir affronter cette jeune femme tout en se rappelant celles qui l'avaient précédée. Outre leurs tonnes de bagages, elles embarquent avec leurs tracas, sans oublier de s'en créer de nouveaux, histoire d'avoir quelque chose à raconter – puis elles vous donnent le sentiment d'être coupable, d'avoir tort uniquement parce que vous appliquez le règlement.

Dehors, on entendit les haut-parleurs signaler la pause déjeuner aux hommes. Il attendit le retour du silence.

« Savez-vous pourquoi je vous ai fait appeler ? » demanda-t-il.

Elle le regarda d'un air interrogateur sans desserrer les lèvres, comme si c'était à lui qu'il appartenait de s'expliquer.

Allez, mon gars, se dit-il. Quand faut y aller, faut y aller. Après, tu te serviras une bonne rasade d'alcool fort.

« J'ai appris, il y a de cela quelques jours, votre implication dans un incident qui s'est produit dans la salle des machines. Au cours de l'enquête, j'ai découvert des éléments qui... m'inquiètent un peu. »

Rennick, son steward, lui en avait parlé la veille au soir. Un mécanicien était venu lui raconter discrètement tout ce qui s'était passé. Il avait également mentionné le bruit qui courait sur cette fille. Rennick n'avait pas hésité une seconde à tout dire à Highfield : qui lui aurait raconté une telle chose si ce n'était pour qu'il la transmette directement au capitaine ?

« C'est à propos de... la vie que vous meniez avant de monter à bord. Je suis désolé, mais il va falloir qu'on en parle, aussi gênant que cela puisse être pour vous. Pour le bien-être de mes hommes et afin de garder une certaine décence à bord, je dois savoir si ces rumeurs sont fondées. »

Frances n'ouvrit pas la bouche.

« Dois-je déduire de votre silence qu'elles ne sont pas... fausses ? »

Lorsqu'elle s'abstint de répondre pour la troisième fois, il se sentit mal à l'aise. Comme par-dessus le marché il souffrait, il commençait à perdre patience. Pensant qu'il pourrait plus facilement lui imposer son autorité en position debout, il se leva et fit le tour de son bureau.

« Mon but n'est pas de m'acharner sur vous, mademoiselle...

— Madame, rectifia-t-elle. Madame Mackenzie.

— Mais le règlement, c'est le règlement, et il stipule que je n'ai pas le droit d'autoriser à bord des femmes de... votre genre sur un vaisseau où la plupart des passagers sont des hommes.

— Des femmes de mon genre...

— Vous comprenez ce que je veux dire. C'est déjà assez difficile d'avoir autant de femmes à bord avec tous ces hommes à proximité. J'ai parcouru votre... votre fiche et je ne peux pas autoriser votre présence qui déstabilise les relations sur mon navire. Dieu sait ce que le gouverneur de Gibraltar dirait s'il savait qu'une passagère aussi particulière se trouvait à bord, sans parler de son épouse. Ils venaient seulement de se remettre d'avoir vu ces prisonniers allemands bondir derrière leurs barbelés à la vue des mariées. »

Elle baissa les yeux sur ses chaussures, puis releva la tête.

« Capitaine Highfield, est-ce que vous me renvoyez du bateau ? » demanda-t-elle d'une voix douce et posée.

Il fut à moitié soulagé qu'elle soit entrée dans le vif du sujet. « Je suis désolé, dit-il, mais je crains de ne pas avoir le choix. »

Elle eut un air songeur et ne sembla pas vraiment surprise par sa décision. Mais il put aussi lire un léger mépris dans ses yeux. Il s'était plutôt attendu à de la colère ou à une crise d'hystérie, comme avec les deux dernières malheureuses. Il avait d'ailleurs ordonné au matelot de se poster à l'extérieur de la porte, au cas où.

« Vous n'avez rien à dire ? reprit-il quand le silence devint gênant. Je vous écoute, pour votre défense. »

Elle attendit longuement, puis croisa les mains devant elle.

« Pour ma défense... Je suis infirmière, et ce depuis quatre ans et demi. Durant tout ce temps, j'ai soigné des milliers d'hommes et sauvé la vie de certains d'entre eux.

— Je vous en félicite... C'est bien d'avoir réussi à...

— ... à devenir un être humain respectable ? acheva-t-elle sèchement.

— Non, ce n'est pas ce que...

— Mais c'est sans espoir, n'est-ce pas ? Car on ne me laissera jamais oublier mon passé, même si je m'en éloigne à des milliers de kilomètres.

— Non... Ce n'est pas ce que je voulais dire... »

Elle le regarda droit dans les yeux. Il lui sembla qu'elle avait redressé ses épaules de manière offensive.

« Je vois très bien ce que vous voulez dire, capitaine. Que mes états de service sont moins importants que ces rumeurs. Comme tous les passagers de ce navire, vous fondez votre jugement sur ce qu'on vous a raconté, et vous prenez votre décision en vous fondant sur cette première impression. »

Elle prit une grande respiration. Elle semblait faire un immense effort pour rester calme.

« Ce que je voulais vous dire, capitaine Highfield, avant que vous ne m'interrompiez, c'est que j'ai probablement soigné plusieurs milliers d'hommes dans ma carrière. Certains d'entre eux avaient été terrorisés et d'autres blessés dans leur chair. Certains étaient même des ennemis. Pour la plupart, leur vie ne tenait qu'à un fil. Cependant, pas un seul – elle reprit son souffle – pas un seul ne m'a traitée avec aussi peu de respect que vous. » Le calme dont elle faisait preuve le surprit tout autant que la clarté de son raisonnement. Qui aurait pu croire qu'il se retrouverait en position d'accusé ?

« Écoutez, fit-il d'une voix conciliante, je ne peux pas prétendre que ce passé n'existe pas.

— Non, et moi non plus visiblement. Je peux me contenter d'être un peu utile aux autres en essayant de ne plus trop penser à ces choses sur lesquelles je n'avais alors aucun pouvoir. »

Un silence embarrassant s'installa. Le capitaine réfléchissait intensément pour essayer de trouver une solution à cette situation extraordinaire. Entendant des bruits de conversation au-dehors, il baissa la voix.

« Dites-moi... Êtes-vous en train de m'expliquer qu'on vous obligeait à faire ces choses ? Que vous étiez plus victime que coupable ? »

Si elle plaidait pour sa cause et promettait de ne pas replonger, alors il y aurait peut-être moyen de...

« Ce que j'en dis, c'est que de toute façon cela ne vous regarde pas. » Elle contenait tant son émotion que ses poings étaient crispés. « Les seules choses qui vous concernent, capitaine, c'est ma profession – inscrite comme vous le savez sur la liste des passagères – et mes états de service si vous voulez bien vous pencher dessus. Vous y verrez que je suis infirmière et que je suis mariée. Vous y verrez aussi que mon comportement à bord de ce vaisseau fut aussi exemplaire que vous le souhaitiez. »

Sa voix avait gagné en assurance. Ses oreilles blanches avaient rosé, seul signe qui trahissait sa nervosité.

Déconcerté, il prit conscience qu'il avait peut-être eu tort. Il posa les yeux sur les papiers établissant la procédure à suivre pour débarquer une passagère.

« Faites-la descendre à Port-Saïd, avait dit la surveillante en chef de la Croix Rouge australienne. Elle attendra sans doute longtemps avant de tomber sur un bateau pour la ramener. Mais bon, beaucoup d'entre elles trouvent de quoi s'occuper en Égypte et y restent. » Le « elles » avait été accentué avec un mépris évident.

Dieu tout-puissant, quel bazar... Quel fichu bazar ! Il souhaita ne jamais avoir entamé cette conversation qui le plaçait dans une situation inextricable. Mais elle était la cible du règlement à présent, et il avait les mains liées.

Ce fut probablement ce qu'elle lut sur son visage, et elle se leva. Ses cheveux tirés en arrière accentuaient ses cernes et ses pommettes saillantes. Il se demanda si, avant de partir, elle essaierait de le frapper comme l'avait fait l'autre très jeune fille, mais il se sentit coupable d'avoir pensé cela.

« Écoutez, madame Mackenzie, je...

— Je sais. Vous souhaiteriez que je parte maintenant. »

Il chercha des mots justes qui exprimeraient à la fois son autorité et ses regrets.

Elle était presque arrivée à la porte quand elle lui demanda :

« Voulez-vous que j'examine votre jambe ? »

Prêt à lui dire au revoir, il resta bouche bée et, surpris, cligna plusieurs fois des yeux.

« Je vous ai vu boiter quand vous vous croyiez seul. Je ne vois plus aucune raison de vous cacher que j'avais pris l'habitude d'aller m'asseoir quelques instants sur le pont d'envol à la nuit tombée. »

Highfield était à présent complètement déstabilisé. Instinctivement, il s'était déplacé pour dissimuler sa jambe.

« Je vous remercie, mais je ne pense pas que...

— Je ne la toucherai pas si cela peut vous rassurer.

— Mais je n'ai aucun problème avec ma jambe.

— Dans ce cas, je ne vous en parlerai plus. »

Ils restèrent face à face, chacun à un bout de la pièce. Elle le contemplait sans pour autant avoir l'air d'insister.

« Je n'en ai... Je n'en ai parlé à personne, dit-il finalement, presque malgré lui.

— Vous savez, je suis habituée à garder un secret », assura-t-elle en le dévisageant.

Il se laissa tomber sur son fauteuil et retroussa la jambe de son pantalon. Cela faisait plusieurs jours qu'il se refusait à la regarder de plus près.

Elle hésita un instant, recula, puis s'avança pour l'examiner avec soin.

« La plaie me paraît bien infectée. »

Elle montra sa jambe du doigt, comme pour s'assurer qu'il acceptait qu'elle y touche, et plaça ses mains dessus. Elle effleura la chair rouge et enflée tout autour de la plaie.

« Vous avez de la fièvre ?

— J'ai connu des jours meilleurs », concéda-t-il.

Elle étudia la blessure quelques minutes. Il réalisa, avec un vague sentiment de honte, qu'il n'avait pas tressailli quand elle avait posé les mains sur sa peau.

« J'ai bien l'impression que vous avez une ostéomyélite, c'est-à-dire une infection qui attaque l'os de la jambe. Il faudrait faire un drainage. Vous avez aussi besoin de pénicilline.

— Vous en avez ?

— Non, mais je suis sûre que le docteur Duxbury en a.

— Il ne faut pas qu'il s'en mêle. »

Elle ne fut pas surprise de cette réponse. Il se demanda s'il n'était pas en train de faire une folie. Il ne pouvait oublier l'expression de stupeur qu'elle avait eue en voyant l'état de sa jambe et comment elle l'avait immédiatement dissimulée.

« Vous avez besoin de soins médicaux, insista-t-elle.

— Non, je ne veux pas qu'il soit au courant, répéta-t-il.

— Dans ce cas, je vous aurai donné mon avis en tant qu'infirmière, commandant, vous avez le droit de ne pas en tenir compte. »

Elle se leva et s'essuya les mains sur son pantalon. Elle portait le même chemisier blanc et le même pantalon kaki que le jour où elle avait accompagné Jean dans ce même bureau. Il lui demanda d'attendre un peu. Il passa devant elle, ouvrit la porte et appela le mousse qui se trouvait dans le couloir.

Le garçon entra et jeta des coups d'œil furtifs sur le capitaine et la jeune femme.

« Emmenez Mme Mackenzie à l'infirmerie, lui ordonna Highfield. Elle doit aller chercher quelque chose. »

Elle hésita, s'attendant à ce qu'il lui donne des ordres stricts ou qu'il la mette en garde, mais il n'en fut rien. Il lui tendit la clef qu'elle prit en évitant de toucher sa main.

Elle enfonça l'aiguille de la seringue dans sa jambe. D'un geste répétitif, elle fit entrer et sortir la fine pointe de métal de sa chair pour en retirer le liquide infecté. Malgré la douleur d'un tel soin, Highfield sentit l'angoisse qui lui pesait sur le cœur se dissiper.

« Il vous faudra une autre injection de pénicilline dans six heures environ. Ensuite, une par jour, et une double dose pour aider votre système immunitaire à combattre l'infection. Une fois en Angleterre, allez voir votre médecin sans tarder. Il est possible qu'il vous envoie à l'hôpital. » Elle se concentra de nouveau sur la blessure. « Mais vous avez de la chance, je ne crois pas que la plaie soit gangreneuse. »

Elle avait dit tout cela d'un ton monotone et d'une voix douce en le regardant à peine. Elle termina ses soins en enroulant une bande Velpeau autour de sa jambe et recula pour le laisser rabaisser son pantalon. Il soupira, soulagé à l'idée de passer une nuit sans trop souffrir. Elle rangea les ustensiles médicaux qu'elle avait apportés de l'infirmierie.

« Vous devriez en garder une partie ici, dit-elle, les yeux toujours baissés. Il faudra changer votre pansement demain. » Elle inscrivit quelques notes sur un bout de papier. « Surélevez votre jambe lorsque vous êtes seul et gardez-la bien au sec, surtout quand il fait humide dehors. Vous pouvez prendre ces antidouleurs deux par deux. » Elle remit les pansements et le sparadrap sur la table, puis replaça le bouchon du stylo. « Si cela empire, il faudra consulter un chirurgien sans attendre.

— Je dirai qu'il y a eu un quiproquo. »

Elle redressa la tête.

« Nous dirons que nous nous sommes trompés d'identité. Si vous voulez bien m'accorder un peu de votre temps durant le reste du voyage pour me faire ces injections de pénicilline, je vous en serai très reconnaissant. »

Elle le regarda droit dans les yeux et se releva. Pour la première fois depuis leur entretien, elle eut l'air surprise.

« Je ne vous ai pas soigné dans ce but, répondit-elle.

— Oui, je sais », dit-il en hochant la tête. Il se leva en faisant porter prudemment un peu de son poids sur sa jambe malade, puis il lui tendit la main.

« Merci, madame Mackenzie. »

Elle contempla sa main quelques secondes et lui tendit la sienne. Compte tenu de l'assurance extraordinaire dont elle avait fait preuve jusque-là, il fut étonné de voir des larmes briller dans ses yeux.

« Pour d'autres, ce conflit laissa des séquelles indélébiles : le froid hostile, la peur et l'éventualité d'une mort absurde et prématurée, ajoutés à l'inévitable dégradation des conditions de vie à bord d'un petit navire de guerre battu par la tempête, tout cela leur avait fait avoir la guerre en horreur pour le restant de leur vie. »

Artic Convoys, 1941-1945, Richard Woodman

Trente-cinquième jour à bord, une semaine avant Plymouth.

Au fond de la salle de conférence, dans un coin délaissé, Joe Junior s'agitait. Peut-être trouvait-il injuste de rester confiné dans un espace aussi réduit. Margaret baissa les yeux sur son ventre et observa les mouvements du bébé qui faisaient tanguer son carnet comme un bateau sur l'eau. Elle comprenait ce qu'il pouvait ressentir. Depuis des semaines, le temps semblait s'être arrêté. Joe lui manquait terriblement et la lenteur avec laquelle les jours passaient ne faisait qu'accentuer cette frustration. Maintenant que le navire voguait dans les eaux européennes, le temps paraissait s'accélérer et son inquiétude grandissait.

Elle se trouvait ridicule. Son ventre formait une énorme bosse et des veines pourpres couraient sous sa peau pâle. Ses pieds ne rentraient plus que dans une paire de sandales usées et noires de crasse. Dans le miroir de la salle de bains collective, son visage gonflé en permanence lui renvoyait désormais l'image d'une lune toute ronde. Comment Joe pourra-t-il encore me désirer ? s'inquiéta-t-elle. Il avait épousé une fille svelte et active, capable de courir aussi vite que lui et qui le défiait au galop dans l'immense étendue verte des plaines qui entouraient la ferme. Une fille dont le corps ferme et musclé l'avait ému jusqu'au plus haut point quand elle s'était dénudée.

Il allait maintenant retrouver une grosse truie déprimée aux pieds enflés, incapable de monter trois marches sans perdre le souffle, dont les seins blancs, sillonnés de veines, s'étaient avachis, et qui avait des montées de lait. Une truie qui se dégoûtait elle-même. La conversation qu'ils avaient eue quelques semaines auparavant ne suffisait plus à la rassurer. Il ne l'avait encore jamais vue dans cet état.

Elle se redressa sur la petite chaise en bois et émit un gémissement

de douleur. La conférence du jour portait sur « Les *horreurs* que votre époux a pu voir ». En dépit du titre, le conférencier s'était contenté de quelques allusions aux « innommables atrocités » qu'il considérait apparemment trop atroces pour les nommer. L'important, disait-il, était de ne pas trop pousser leurs maris à parler de ce qui leur était arrivé. L'expérience avait prouvé que la plupart des hommes s'en sortaient mieux en occultant ce genre de souvenirs, qu'il valait mieux les laisser faire. Ils n'avaient aucune envie que leur femme les harangue tous les quatre matins pour qu'ils leur racontent ces abominations. Les hommes avaient bien plus besoin de quelqu'un qui leur fasse oublier tout cela, quelqu'un qui leur apporte les joies d'une vie paisible pour laquelle ils avaient combattu.

Les propos de cet homme rappelèrent à Margaret la première fois qu'elle avait pris conscience que sa complicité avec Joe avait des limites et que, à cause de leur différence de sexe et des expériences qu'il avait connues, un fossé immense les séparait. Joe n'avait évoqué qu'un événement puisé dans sa liste d'atrocités personnelles : cela s'était passé dans le Pacifique, son ami Adie s'y était fait tuer à quelques centimètres de lui, sur un pont. Margaret avait alors vu jaillir des larmes de colère dans les yeux de Joe. Elle ne lui avait pas demandé plus de détails. Non qu'elle considérait que cette peine lui appartenait, mais elle était une Australienne issue d'une authentique famille de fermiers : la vue d'un homme – fût-il irlandais (et Dieu sait combien les Irlandais peuvent être émotifs !) – dont les yeux se remplissaient de larmes la mettait mal à l'aise.

L'« officier chargé des conditions de vie » avait également expliqué qu'il y aurait d'autres inconvénients pour elles qui venaient d'un autre continent. Il y avait de grandes chances qu'elles aient à faire leurs preuves, et ce même si leur belle-famille leur réservait un accueil chaleureux. Il leur suggéra de se lier d'amitié avec un membre de la famille ou d'échanger leur adresse avec une de leurs camarades à bord afin d'avoir quelqu'un à qui se confier si elles rencontraient des problèmes.

Dans les mois à venir, elles auraient peut-être l'occasion de constater que leur mari s'énervait facilement et qu'il leur répondait parfois sèchement. « Avant de lui en vouloir, prenez le temps de vous interroger sur la vraie nature de ses colères. Il lui reviendra sans doute en mémoire des souvenirs avec lesquels il ne souhaite pas vous tourmenter. Alors, avant de vous lancer dans une dispute, essayez de garder en tête ce que votre mari a vécu pendant la guerre pour le bien du pays et pour le vôtre. Nous avons un principe en Angleterre – l'officier avait fait une pause en parcourant la petite pièce du regard : « Gardez votre flegme. » C'est l'une des raisons pour lesquelles notre empire est resté aussi puissant ces dernières années. Je vous

recommande de vous servir de cette devise sans restriction. »

C'était la deuxième fois que l'homme attaché au service des officiers lui faisait signe d'aider à nettoyer le carré. Mais il fallut un vif « Allez mon gars, remue-toi les fesses » de Jones pour sortir Nicol de sa rêverie.

Autour de lui, les officiers avaient terminé leur repas et se retiraient pour aller fumer leur pipe en lisant leur courrier ou de vieux journaux. Tout au long du repas, ils avaient blagué sur l'état des machines du *Victoria* et ouvert des paris sur la capacité des moteurs à tenir ou non jusqu'à Plymouth. L'autre sujet de plaisanterie, qui donna lieu à de franches rigolades, concernait trois matelots qui devaient bientôt passer devant la commission d'examen de l'Amirauté pour devenir officiers. Ils s'étaient amusés à imaginer les réponses de l'un d'entre eux qui avait la réputation d'être aussi intelligent et têtue qu'une mule.

« Tu dors ou quoi ? » Jones l'avait pratiquement poussé dans la pièce adjacente au mess des officiers. « Le second t'avait à l'œil pendant qu'ils trinquaient, t'es resté planté là comme un sac de patates ! J'ai bien cru que t'allais mettre tes mains dans tes poches, nom de Dieu ! »

Nicol fut incapable de répondre. Se mettre au garde-à-vous quand les officiers portaient un toast était d'habitude un réflexe chez lui, comme cirer ses bottes ou proposer de faire des quarts supplémentaires. Mais son sens des responsabilités était un peu altéré en ce moment.

Il avait imaginé qu'on la débarquerait et qu'il la suivrait. Pendant le déjeuner, il s'était mis à rêver que son mari lui envoyait un télégramme *non grata*, puis il s'en était voulu de lui souhaiter de connaître une telle honte.

Mais il ne pouvait s'en empêcher. Lorsqu'il fermait les yeux, son fin visage lui apparaissait. Il revoyait le bref et beau sourire qu'elle lui avait adressé lorsqu'ils avaient dansé ensemble. Sa taille sous ses doigts. Ses mains à elle posées sur lui, avec délicatesse.

Qui donc avait-elle épousé ? Avait-elle parlé de son passé ? Pis encore, son mari avait-il joué un rôle dans tout ce qui lui était arrivé ? Il semblait impossible de l'interroger sans lui laisser entendre que lui, comme tous les autres, avait un pouvoir de contrôle sur sa vie. En effet, quel droit avait-il de s'immiscer ainsi dans son existence ?

À ces pensées, il ferma les yeux avec force pour ne pas s'imposer des images qu'il préférait occulter. Dans son poste d'équipage, les hommes qui savaient que les démons de la guerre revenaient régulièrement le hanter, de façon sourde d'abord, avant de bombarder

son esprit de noirs souvenirs, ces hommes-là se tenaient à distance respectueuse de lui. Je devrais peut-être lui parler, pensa-t-il. Je pourrais essayer de lui expliquer ce que je ressens. Mettre des mots sur les non-dits pour faire retomber la pression. Rien ne l'obligera à répondre si elle n'en a pas envie.

Quand bien même il commençait à trouver les mots pour lui confier ses sentiments, il sentait qu'il n'en serait pas capable. Elle était dans une nouvelle vie, elle avait trouvé un peu de stabilité. Il n'avait pas le droit de dire ou de faire quelque chose qui viendrait la perturber.

La nuit précédente, il avait contemplé les constellations qui, autrefois, l'avaient tant intrigué. Il avait maudit la conjonction des astres qui avait brutalement séparé leurs chemins à un moment où leur rencontre aurait pu être salvatrice pour eux deux. J'aurais pu la rendre heureuse, se dit-il. Comment ce mari inconnu aurait-il pu se targuer d'en faire autant ? Mais, au fond, n'était-ce pas plutôt son propre égoïsme qui le poussait à atténuer sa culpabilité et à la compenser en se présentant comme son sauveur ?

Cette révélation embarrassante l'exhorta à agir : il décida d'échanger ses tours de garde avec Emmet afin de se tenir à distance de Frances pendant les jours qui suivirent.

Ce n'était pas tant son passé qui le dérangeait, mais plutôt qu'elle ait réussi à y échapper.

« Nom d'un chien, le quartier-maître était encore dans son trou à dix heures onze du matin. T'aurais dû entendre le capitaine : "Vous n'êtes pas plus fichu d'être quartier-maître qu'une de ces jeunes femmes en bas." Et tu sais où il était ? Le sergent d'armes suppose qu'il était à l'infirmerie avec l'Américain. Il faisait des recherches sur... les vertus curatives de l'alcool fort. »

On entendit un éclat de rire. Il contempla l'image du roi qui trônait en bonne place sur le mur avant de s'asseoir à côté de Jones qui se préparait à quitter le carré des officiers. Nicol avait reçu un télégramme quatre jours après avoir envoyé le sien. Il y avait simplement écrit : « Merci ! » Le point d'exclamation, avec tout ce qu'il impliquait, l'avait fait sourciller.

À la grande surprise de Margaret, le chien hurla quand elle ouvrit la porte. Elle se précipita pour mettre ses mains autour de sa gueule et murmura « Chut ! Chut, Maudie ! Tais-toi ! » La chienne aboya à deux reprises. Jamais Margaret ne fut si proche de la taper. « Ferme-la, maintenant ! » gronda-t-elle, les yeux rivés sur la porte. « Allez, calme-toi ma belle... », chuchota-t-elle encore. La chienne tourna en rond sur la couchette. Se sentant coupable, Margaret regarda l'heure en se

demandant à quel moment elle pourrait bien la sortir. Maudie Gonne avait déjà essayé de se sauver plusieurs fois. Comme Joe Junior, l'enfermement commençait à lui peser. « Voilà, tout doux, ma belle, fit-elle d'une voix apaisante. Il n'y en a plus pour très longtemps, je te le promets. »

Elle se rendit alors compte qu'elle n'était pas seule dans la cabine.

Immobile, le visage contre la cloison, Avice était allongée en chien de fusil sur sa couchette.

Margaret l'observa tandis que la chienne sautait par terre pour aller gratter la porte sans grand espoir. Elle calcula. Cela faisait trois jours qu'Avice restait ainsi prostrée. Les rares fois où elle s'était levée pour aller manger, elle avait picoré dans son assiette avant de sortir de table en s'excusant. Lorsqu'on lui demandait comment elle allait, elle répondait qu'elle avait mal au cœur, pourtant *Le Victoria* avançait sur une mer étale.

Margaret se pencha sur le corps recroquevillé de la jeune femme, scrutant son visage pour essayer d'en savoir plus. Une fois, croyant qu'Avice était endormie, elle s'était déjà approchée d'elle de la même façon et avait été frappée de voir ses yeux grands ouverts. Devait-elle en parler à Frances ? Avice souffrait peut-être de quelque chose, mais étant donné les relations houleuses entre les deux femmes, elle n'avait pas souhaité les mettre dans une situation embarrassante.

En outre, Frances était très rarement dans la cabine à présent. Personne ne savait vraiment comment cela s'était produit, mais elle aidait à l'infirmerie, le docteur Duxbury ayant accepté avec joie d'organiser la finale du concours de Miss Victoria. Lorsqu'elle n'y était pas, elle disparaissait plusieurs heures par jour et ne racontait jamais où elle était allée. Margaret se dit qu'elle devrait être heureuse de la voir retrouver goût à la vie, mais Frances lui manquait. Lorsqu'elle était livrée à elle-même pendant une trop longue période, elle passait son temps à cogiter et, comme le répétait souvent son père, cela n'est jamais très bon.

« Avice ? murmura-t-elle. Tu es réveillée ? »

Aucune réponse. Elle reposa la question.

« Oui », souffla Avice.

Ne sachant quoi faire, Margaret resta au milieu de la petite cabine à se demander comment elle pourrait l'aider.

« Tu veux... Tu veux que j'aille te chercher quelque chose ? »

— Non. »

Il y eut un silence de mort. Sa mère aurait probablement su quoi faire, se dit-elle. Elle n'aurait pas hésité et l'aurait prise dans ses bras

avec cette façon maternelle qui était la sienne. Elle lui aurait alors suggéré : « Allez, dis-moi ce qui ne va pas. » Devant ce visage rassurant, Avice aurait confié ses angoisses, son problème médical, son mal du pays ou je-ne-sais-quoi qui la rendait malheureuse.

Sauf que sa mère n'était pas là. Et Margaret était aussi peu encline à prendre Avice dans ses bras qu'elle était capable de ramer pour emmener ce fichu bateau jusqu'en Angleterre.

« Si tu veux, je peux aller te chercher une tasse de thé », ajouta-t-elle.

Avice ne répondit pas.

Margaret lut sur sa couchette pendant une petite heure. Elle n'avait pas le cœur à laisser Avice ni la chienne toutes seules, et Maudie Gonne ne serait sûrement pas capable de rester silencieuse.

Dehors, le tangage du navire s'accroissait, indiquant qu'il avait pénétré dans des eaux plus mouvementées et plus froides. Habituees aux vibrations du *Victoria* et au ronronnement omniprésent des machines, les filles n'écoutaient plus les consignes émises par les haut-parleurs tous les quarts d'heure.

Margaret avait commencé à rédiger une lettre pour son père et se rendit compte qu'elle lui avait déjà tout raconté de la vie à bord. Rien de nouveau ne lui venait à l'esprit. Elle ne se voyait pas lui relater les événements récents et n'aurait pu lui décrire comment elle passait son temps à attendre. Elle attendait, comme dans un couloir, que sa nouvelle vie commence.

À la place, elle décida d'écrire à Daniel : des questions sur la jument, une requête pressante lui ordonnant de dépecer le plus possible de lapins pour qu'il puisse venir la voir en Angleterre. Daniel lui avait écrit une fois, elle avait reçu la lettre à Bombay; une lettre de quelques lignes racontant peu de choses, comment les vaches se portaient, le temps qu'il faisait et l'intrigue d'un film qu'il avait vu en ville. Cela lui avait quand même mis du baume au cœur. Au-delà de ces quelques mots, elle comprit qu'il lui avait pardonné. S'il avait écrit cette lettre sous la menace du ceinturon de son père, il aurait certainement glissé une page blanche dans l'enveloppe plutôt que d'obéir. Quelqu'un frappa bruyamment à la porte. Elle bondit sur sa chienne pour étouffer ses aboiements. Tout en la comprimant contre elle, elle fit semblant de tousser pour couvrir ses gémissements.

« Une seconde ! dit-elle en pressant fermement, mais doucement le petit museau dans sa grosse main. J'arrive ! »

— Mme A. Radley est-elle là ? »

Margaret se tourna vers la couchette d'Avice. La jeune femme se

dressa sur son séant, clignant des yeux. Ses habits étaient froissés, son visage livide. Elle se laissa glisser lentement sur le sol en portant la main à ses cheveux. « Avice Radley », dit-elle en entrebâillant la porte.

Un jeune matelot se trouvait devant elle.

« Vous avez reçu un télégramme. Rendez-vous au RC. radio cet après-midi. »

Margaret lâcha le chien derrière elle et s'avança vers Avice pour la prendre par le bras. « Mon Dieu... », laissa-t-elle échapper.

Le matelot contempla les deux visages qui lui paraissaient très pâles. Puis il mit un bout de papier dans la main d'Avice.

« Ne faites pas cette tête, madame... C'est une bonne nouvelle.

— Laquelle ? » s'exclama Margaret.

Il l'ignora et attendit qu'Avice jette un coup d'œil sur la note avant d'énoncer d'une voix très gaie :

« Ça vient de votre famille. Vos parents seront à Plymouth pour vous accueillir. »

Avice avait sangloté pendant une vingtaine de minutes. Ce qui au départ pouvait passer pour une réaction excessive devenait à présent inquiétant. Oubliant sa rancœur envers elle, Margaret avait grimpé sur la couchette d'Avice. Elle s'était assise à ses côtés en essayant d'ignorer les craquements inquiétants des sangles sous leurs poids.

« Tout va bien, Avice, répéta-t-elle. Il va bien, Ian va très bien. Ce fichu télégramme t'a juste donné la frousse. »

Le matelot avait raconté en riant que le capitaine n'avait pas beaucoup apprécié. Il avait dit que bientôt on utiliserait le PC radio pour transmettre des listes de courses. Ce qui ne l'avait pas empêché d'accepter de prendre le message.

« Allez ! la réconforta Margaret. Ils n'auraient pas dû envoyer quelqu'un t'annoncer cela de but en blanc. Ils auraient dû se douter que tu allais être morte de trouille, surtout toi qui n'es pas très en forme, pas vrai ? » Elle essaya de lui arracher un sourire.

Avice resta silencieuse. Ses sanglots finirent par diminuer et un petit hoquet entrecoupé de soubresauts les remplaça lorsqu'elle chercha à reprendre son souffle. Au bout d'un moment, voyant que le plus gros de son chagrin était passé, Margaret redescendit de la couchette.

« Bon, repose-toi maintenant, calme-toi un peu. » Elle s'allongea et commença à parler de ce qu'elles allaient faire pendant les jours qui restaient. Elle passa en revue les conférences les plus intéressantes et interrogea Avice sur sa préparation pour la finale de Miss Victoria, bref, tout ce qui lui passait par la tête pour remonter le moral à la jeune

éplorée.

« Il faut absolument que tu portes ces chaussures vertes en satin, lui dit-elle avec enthousiasme. Tu n'imagines pas combien de filles donneraient pour avoir de telles chaussures. Il y en a même une sur le pont 11F qui a dit qu'elle avait vu les mêmes dans *Australian Women Weekly* ! »

Les yeux d'Avice étaient cernés de rouge. Tu ne comprends pas, pensait-elle en fixant le mur blanc, sans écouter le flot de paroles qui montait jusqu'à elle. Un instant, j'ai cru que tout était sur le point de s'arranger, que j'étais en train d'échapper à ce cauchemar.

Elle resta allongée, immobile, comme pétrifiée.

Un instant, j'ai cru qu'on venait m'annoncer sa mort.

« Enfin bref, j'étais là, de l'eau sale jusqu'aux oreilles, avec des casseroles qui flottaient à droite et à gauche dans la cuisine et le navire qui donnait de la gîte à quarante-cinq degrés bâbord. Alors, le vieux arrive en patageant, me regarde de haut en bas en vidant plusieurs litres d'eau noire de sa casquette et me dit : "Dites-moi, Highfield, j'espère que vous ne portez pas des chaussettes de couleurs différentes, je ne permettrais pas que l'on s'habille n'importe comment sur mon navire." »

Le capitaine tendit sa jambe. « Le plus drôle dans tout ça est qu'il avait raison. Dieu sait comment il avait réussi à le voir sous un mètre d'eau, mais il avait raison. »

Frances se redressa et sourit.

« J'ai connu une infirmière-chef du même genre, dit-elle. Je crois qu'elle était capable de deviner combien de cachets il restait dans chacune des boîtes d'aspirine. »

Elle commença à ranger les ustensiles dans la valise.

« Ah ! fit Highfield en se raclant la gorge. Bon, alors : quarante et une têtes de torpilles sorties de leurs caisses, deux caisses vides, trente-deux bombes, la plupart désaccouplées, quatre caisses de munitions pour chargeurs de quatre pouces et demi, une caisse pour canons jumeaux tout type de blindage, neuf caisses d'armes diverses, des chargeurs pour armes légères et batteries antiaériennes. Oh, et vingt-deux barillettes pour diverses armes de poing.

— Quelque chose me dit que vous n'êtes pas prêt à prendre votre retraite », commenta Frances.

Dehors, le soleil se couchait en plongeant plus lentement vers l'horizon que les jours précédents. L'océan s'étendait tout autour

d'eux, seule la teinte grise des flots indiquait qu'ils naviguaient dans des eaux plus froides.

De plus en plus souvent maintenant, des mouettes les suivaient et plongeaient dans le sillage laissé du navire, récupérant les détritiques que le cuisinier jetait par-dessus bord. Les filles leur lançaient des morceaux de gâteau pour le plaisir de les regarder les attraper en plein vol.

Highfield se pencha en avant. Sur la cicatrice, sa peau ressemblait à de la cire fondue.

« Comment ça se présente... ?

— Bien, dit-elle. Vous devriez recommencer à sentir quelque chose.

— J'ai moins mal, avoua-t-il, puis, croisant son regard : c'est encore un peu douloureux, mais ça va beaucoup mieux.

— Votre température est normale.

— J'ai eu peur d'avoir une fièvre tropicale.

— Vous devez en avoir eu une. » Elle se rendait compte qu'il allait mieux. Cela se voyait dans son attitude. Il ne semblait plus dissimuler quelque grand et sombre secret. Une lueur brillait maintenant dans ses yeux et il souriait plus souvent. Lorsqu'il se levait, c'était plus par fierté que pour montrer qu'il était capable de se tenir debout.

Il commença à lui raconter une autre histoire, celle d'une caisse de torpilles manquante. Frances avait terminé les soins et prit la liberté de s'asseoir en face de lui pour l'écouter. Il lui avait déjà relaté cette histoire quelques jours auparavant, mais cela ne la dérangeait pas : elle avait l'impression qu'il n'était pas le genre d'homme à prendre facilement la parole. Ce devait être un solitaire. Elle avait souvent constaté que les individus chargés de responsabilités étaient souvent les plus seuls.

De plus, entre la froideur que lui réservaient toujours la plupart des épouses, l'étrange mélancolie d'Avice et l'absence de Nicol, il fallait bien reconnaître qu'elle appréciait sa compagnie.

«... Et cet homme rougeaud l'utilisait pour cuire son poisson. Il n'avait rien trouvé d'autre pour le cuisiner. Laissez-moi vous dire qu'en y repensant, on a remercié Dieu qu'il n'ait pas eu l'idée de faire chauffer l'ogive. »

Highfield s'esclaffa spontanément comme s'il racontait son histoire pour la première fois. Frances sourit de nouveau, s'efforçant de ne pas lui montrer qu'elle l'avait déjà entendue. Après chacun de ses récits, il la regardait subrepticement, l'espace d'une seconde, et elle devinait dans ce regard l'embarras qu'il éprouvait devant les femmes. Il n'aurait pas voulu l'ennuyer. Et elle ne lui laisserait pas penser que c'était le

cas.

« Madame Mackenzie... Je peux vous offrir à boire ? Je m'accorde souvent un petit verre à cette heure de la journée.

— Je vous remercie, mais je ne bois pas.

— Vous êtes très raisonnable. » Elle l'observa faire le tour de son beau bureau en bois clair tapissé de cuir vert foncé. Avec ses tapis, ses tableaux et ses fauteuils capitonnés, on aurait pu facilement imaginer les appartements du capitaine dans n'importe quelle maison huppée. Elle pensa aux postes d'équipage austères dans lesquels vivaient les hommes en bas, à leurs hamacs, à leurs vestiaires et aux nappes délavées sur les tables. Elle n'avait constaté cette différence flagrante entre les conditions de vie des hommes que dans la marine anglaise. Cela la fit s'interroger sur le pays vers lequel elle se dirigeait.

« Qu'est-ce qui vous est arrivé ? lui demanda-t-elle tandis qu'il se servait un verre.

— Comment ?

— Votre jambe. Vous ne m'avez jamais raconté. »

Il avait le dos tourné et resta un moment immobile, suffisamment longtemps pour quelle comprenne que sa question n'était pas aussi innocente qu'elle l'aurait cru.

« Vous n'êtes pas obligé de me raconter, se reprit-elle. Je suis désolée. Je ne voulais pas être indiscrete. »

Il ne réagit pas. Il se servit, reboucha le carafon et se rassit. Il prit une longue gorgée du liquide ambré avant de commencer à raconter. « *Le Victoria*, dit-il, n'était pas mon navire à l'origine. J'étais commandant sur son frère jumeau, *L'Invincible*, depuis 1939. Puis, peu avant le jour de la victoire sur le Japon, nous avons été attaqués. Six *Albacore*, quatre *Swordfish* et quelques autres bombardiers nous survolaient, toutes les tourelles étaient en activité, mais nous n'avons pu toucher aucun appareil. J'ai vu dès le départ que les choses allaient mal tourner. Mon neveu était pilote. Robert Hart. Vingt-six ans; c'était le fils de ma plus jeune sœur, Molly... C'était un... Nous étions très proches. C'était un bon garçon. »

Il fut interrompu par des coups sur la porte. Highfield laissa percer son agacement. Il se leva, s'avança d'un pas lourd, ouvrit, jeta un regard furtif sur les papiers qu'on lui présentait : « Très bien », grommela-t-il à l'adresse du jeune télégraphiste.

Captivée par le récit du capitaine, Frances remarqua à peine cette interruption.

Highfield revint à sa place et posa les papiers sur son bureau. Il y eut un long silence.

« Est-ce qu'il... a été abattu ? demanda-t-elle.

— Non, dit-il après avoir repris une grande rasade de whisky. Non. Mais je pense qu'il aurait préféré mourir ainsi. Une bombe est tombée dans la cale numéro deux et plusieurs ponts ont sauté, du carré des officiers à la salle centrale des machines. J'ai perdu seize hommes lors de cette première explosion. »

Frances se représentait parfaitement la scène à bord du bateau. Elle sentait quasiment les odeurs de fumée, de mazout, et entendait presque les cris des hommes pris dans les flammes. « Votre neveu en faisait partie ?

— Non... non, c'est là le problème. J'ai mis trop de temps à les faire sortir, vous comprenez ? Le souffle de la bombe m'avait jeté à terre et j'étais étourdi. Je n'avais pas réalisé qu'elle avait explosé si près des soutes à munition. Le feu a pris dans plusieurs conduits et s'est propagé le long de l'appareil à gouverner, dans le local barre jusqu'au coqueron de l'amiral. Quinze minutes après la première bombe, ils ont frappé à nouveau et ont détruit la moitié des entrailles du bateau. Le bruit était assourdissant... assourdissant. J'ai bien cru que le ciel s'était ouvert en deux. J'aurais dû envoyer davantage d'hommes en bas pour vérifier que les écoutilles étaient fermées, pour arrêter la propagation du feu.

— Vous en auriez peut-être perdu encore plus.

— Cinquante-huit en tout. Mon neveu se trouvait sur la passerelle aviation. Impossible d'aller le chercher », lâcha-t-il après une hésitation.

Frances écoutait attentivement, immobile sur sa chaise. « Je suis désolée, dit-elle.

— Ils m'ont forcé à abandonner le navire. » Ces paroles, qu'il avait probablement retenues depuis trop longtemps, il les prononça rapidement d'une voix rauque. « Il coulait, continua-t-il, et j'ai ordonné à mes hommes – ceux qui tenaient encore debout – de se réfugier dans les chaloupes. La mer était d'un calme inquiétant et j'apercevais les embarcations qui flottaient en bas, immobiles, tels des nénuphars sur une mare. Les hommes hissaient les blessés à bord; les canots se couvraient de sang et de mazout. Il faisait une chaleur épouvantable. Ceux, comme moi, qui étaient encore à bord, s'aspergeaient avec des tuyaux d'arrosage pour pouvoir supporter la température. Et pendant que nous essayions de récupérer les blessés, pendant que le bateau se fendait et s'embrasait de toutes parts, ces fichus Japonais décrivait des cercles au-dessus de nous, comme des vautours, sans tirer. Ils semblaient prendre plaisir à nous voir souffrir. »

Il but une petite gorgée.

« J'étais encore en train de le chercher quand j'ai reçu l'ordre d'abandonner le navire. » Il baissa la tête. « Deux destroyers sont arrivés pour nous aider. J'ai enfin vu les Japonais s'éloigner. On m'a obligé à débarquer, tous mes hommes m'ont vu abandonner le navire qui coulait alors que nous savions qu'il y avait sûrement des hommes en vie à l'intérieur, des hommes blessés. Hart devait se trouver parmi eux. » Il fit une pause. « Aucun d'entre eux ne m'a adressé la parole. Ils se sont contentés de... regarder. »

Frances ferma les yeux. Elle avait déjà entendu de telles histoires, elle savait les cicatrices qu'elles laissaient. Rien de ce qu'elle aurait pu lui dire ne l'aurait réconforté.

Ils écoutèrent un appel des haut-parleurs invitant les épouses à se rendre à une exposition de pièces en feutrine dans la salle de repos avant. Frances remarqua avec surprise qu'une nuit noire était tombée pendant qu'elle l'écoutait.

« Ce n'est pas la meilleure façon de terminer sa carrière, vous ne trouvez pas ? »

Elle perçut des sanglots dans sa voix.

« Capitaine, dit-elle, ceux qui ont réponse à tout n'ont jamais été confrontés aux vrais problèmes. »

Dehors, un néon clignotait sur le pont, jetant son éclat froid à travers le hublot de la cabine. On entendit les échos d'une conversation bruyante tandis que des hommes sortaient du bureau de l'escadrille, puis un appel dans les haut-parleurs qui répétait : « Paré à amarrer la barge à ordures. »

Il releva la tête et la regarda tout en méditant sur la vérité de ses paroles. Il termina son whisky sans cesser de la regarder.

« Madame Mackenzie, parlez-moi de votre mari. »

Cela faisait environ trois-quarts d'heure que Nicol attendait à la sortie de la salle de projection. Quand même il aurait été autorisé à entrer voir le film, il n'avait aucune envie de regarder *The Best Years Of Our Lives*, même si les trois héros du film revenaient au pays pour y vivre heureux. Son attention se portait au bout du couloir, vers le carré des officiers.

« J'y crois pas, s'était exclamé Jones le Gallois en revenant de la douche. J'ai entendu dire qu'on allait la débarquer. Ensuite le capitaine a annoncé qu'il y avait erreur sur la personne. C'est pas vrai, j'en suis sûr. Tu l'as bien vue, Duckworth, hein ? On l'a reconnue tous les deux. J'y comprends rien.

— Moi, je sais pourquoi, avait dit un autre marine. Le commandant

prend un verre avec elle en ce moment même dans son bureau.

— Quoi ?

— Oui, dans ses appartements. Le responsable météo vient de lui apporter les prévisions et elle était là, sur le canapé, blottie contre lui en train de boire un petit verre.

— Quel vieux pervers, avait dit Jones.

— Elle est pas idiote, remarque.

— Highfield ? Mais il serait pas capable de lever une poulette dans un bordel même avec un billet de cinq dollars sur l'oreille.

— Ce qui est sûr, c'est que le règlement n'est pas le même pour tout le monde, pesta Duckworth, dégoûté. Tu les imagines nous laisser ramener une pute au poste d'équipage ?

— Ce n'est pas possible, tu as dû te tromper. » Nicol avait réagi instinctivement, sans vraiment réfléchir à ses paroles qui avaient jeté un froid dans la pièce. « Elle ne pouvait pas se trouver dans les appartements du capitaine. » Il avait baissé la voix. « C'est vrai, quoi, elle n'a aucune raison d'aller là-bas.

— Écoute, Taylor a bien vu cette fille dans son bureau. Et je vais te dire autre chose, c'est pas la première fois qu'elle s'y trouve, d'ailleurs. D'après lui, c'est la troisième fois cette semaine qu'il la voit avec Highfield.

— La troisième fois ? Rien que ça ? Allez Nicol, mon garçon, tu sais comme moi pourquoi elle rend visite au capitaine ! » La voix braillarde de Jones avait explosé en un gros éclat de rire. « Qu'est-ce que vous en dites, les gars ? Notre commandant découvre enfin les plaisirs de la chair, à soixante piges ! »

Au bout d'un moment, il entendit des voix. Tandis qu'il s'adossait au mur, la porte du bureau du capitaine s'ouvrit. Il retint sa respiration lorsqu'il aperçut la fine silhouette passer gracieusement le seuil et se tourner vers le capitaine. Il n'eut pas besoin de l'observer longtemps avant de la reconnaître : son image, tous les détails de sa personne étaient imprimés dans son esprit, comme gravés dans le marbre.

« Merci, disait Highfield. Les mots me manquent, je ne suis pas du genre à... »

Elle secoua la tête pour lui laisser entendre que ce qu'elle avait fait pour lui était naturel. Puis elle passa la main dans ses cheveux. Nicol recula dans l'ombre. Je ne suis pas du genre à... à quoi ? Nicol retint sa respiration et fit le vide dans ses pensées. Il ne ressentit pas la même chose que lorsque sa femme lui avait annoncé qu'elle l'avait trompé. Cette fois, c'était bien pire...

Ils murmurèrent quelque chose qu'il ne parvint pas à entendre, puis

la voix de Frances s'éleva.

« Au fait, capitaine ! lança-t-elle, j'oubliais... C'est seize. »

Nicol vit Highfield la regarder d'un air interrogateur.

« Il reste seize injections de pénicilline dans la grande jarre, continua-t-elle tout en s'éloignant en direction du hangar principal. Sept dans la petite. Et dix pansements dans le sac blanc. Du moins, d'après mes calculs. »

Il entendit le rire du capitaine se propager dans toute la courserie.

« Pour bien comprendre l'ennui des interminables semaines en mer, il faut en faire l'expérience. Pour beaucoup, et à longue échéance, les frustrations engendrées par une telle existence ont laissé des séquelles bien plus profondes que l'éventualité d'une attaque de l'ennemi où nous risquions de trouver la mort... Lorsque nous ne combattions pas l'ennemi, nous combattions contre nous-mêmes. »

L. Troman, matelot sur le *HMS Victorious*,
extrait de *Wine, Women and War*.

Deux jours avant l'arrivée à Plymouth.

Un nombre incroyable de paris fut pris sur les têtes impeccablement coiffées des postulantes au titre de Miss Victoria. Cela se justifia sûrement par le fait qu'il n'y avait pas de chevaux ni de pilotes débutants (qui finissaient toujours à la baille à un moment ou à un autre) sur qui jouer. Mme Ivy Tuttle et Mme Jeannette Latham auraient peut-être été démoralisées de savoir quelles n'avaient qu'une seule voix sur quarante. En revanche, la démarche assurée d'Irène Carter aurait été encore plus allègre si elle avait su qu'elle était gagnante à cinq contre deux. Mais depuis plusieurs jours, il était évident pour tout le monde que la vraie favorite était Avice Radley. Une grande part de l'équipage misa d'ailleurs un shilling ou deux sur ses boucles blondes.

« Foster dit qu'il y a un sacré paquet d'argent sur elle, cria Plummer, le jeune mécanicien.

— En tout cas, elle a une sacrée paire de loches, lança d'une voix graveleuse un matelot sur le point de partir faire son quart.

— D'après lui, si elle gagne, il va devoir payer au moins la moitié de ce qu'il a touché aux bourrins à Bombay. »

Dans quelques heures, le navire entrerait dans les eaux froides et agitées de la baie de Biscay. Pendant ce temps, bien en dessous du pont d'envol, dans le compartiment moteur, la température atteignait toujours des degrés insupportables. Tims, torse nu, faisaient tourner les roues qui envoyaient la vapeur dans les turbines, tandis que Plummer, qui venait de mettre de l'huile dans le moteur principal, contrôlait de la main la chauffe des paliers et pestait de temps à autre quand sa paume touchait le métal brûlant.

Entre eux, le transmetteur d'ordre relayait les instructions données par le poste de commande, indiquant de régler les machines sur « avant très lent » ou sur « avant toute » pour passer le plus vite possible les creux de vagues dangereux. Autour d'eux, le moteur grinçait et vrombissait sans répit, le vieux navire semblait craquer de toutes parts et rugir en signe de protestation. Sous l'effort, les valves éructaient des nuages de vapeur; les chiffons trempés posés dessus pour les assourdir ruisselaient d'eau bouillante. Par ce vacarme, *Le Victoria* mettait un point d'honneur à leur rappeler son grand âge; ses multiples cadrans et jauges les observaient avec l'expression détachée d'une vieille dame têtue.

Plummer finit de serrer un écrou et replaça sa clé sur le support mural. Il se tourna alors vers Tims :

« Et toi ? T'as mis des ronds sur une d'entre elles ? »

— Quoi donc ? rugit Tims, le visage écarlate.

— Pour le concours, ce soir », continua Plummer, habitué à la mauvaise humeur permanente de son camarade. Le bruit était tel autour d'eux qu'il ajouta le geste à la parole pour se faire mieux comprendre. « Y'a beaucoup d'argent en jeu.

— C'est des conneries tout ça, répondit Tims avec dédain.

— Moi, ça me dirait bien de les voir toutes alignées dans leurs petits maillots de bain, t'imagines un peu ? » Il dessina des courbes dans le vide et prit une expression de pervers qui donna un air comique à ses traits adolescents.

« Histoire de se remettre en jambes avant de retrouver nos femmes. »

Cette dernière réflexion énerva Tims de plus belle. Il essuya son front luisant avec un torchon crasseux. Le remous des eaux tumultueuses faisait rebondir les outils sur le sol dans un bruit métallique, un vrai danger pour les tibias et les pieds.

« Je ne vois pas pourquoi tu t'excites comme ça, grommela-t-il, tu travailles toute la nuit.

— J'ai mis deux livres sur cette Radley, s'entêta Plummer. Deux livres ! Je les ai placées quand elle était encore à trois contre une, donc si elle gagne, par ici la monnaie ! Bon, si elle perd, je bois la tasse. En plus, j'ai promis à ma grand-mère que je paierais le voyage jusqu'à Scarborough à toute la famille. Mais tu vois, je suis de nature optimiste. Je ne me dis jamais que je peux perdre. »

Il s'imagina les filles défiler sur le pont.

« Cette fille, elle était tellement superbe dans son maillot de bain au concours des plus belles jambes. Elle a vraiment des gambettes

magnifiques. Tu crois que c'est parce qu'elles mangent des trucs spéciaux en Australie ? J'ai entendu dire que la moitié des Anglaises sont trop maigres. »

Tims, qui ne semblait pas intéressé le moins du monde, avait les yeux rivés sur sa montre.

Plummer continua de plus belle : « Tous les officiers ont droit d'y assister, tu sais. C'est injuste, tu trouves pas ? Il ne reste que deux nuits à bord. Les officiers vont aller les mater en maillot de bain, et nous, on est coincés ici, tout en bas dans cette foutue salle des machines. Tu sais que les marines changent de quart à neuf heures, et donc eux aussi ils vont avoir le droit de se rincer l'œil. Un poids, deux mesures. C'est pas vraiment ce que j'appelle un traitement égalitaire, hein ? Maintenant que la guerre est finie, ils devraient se pencher un peu sur les injustices, dans la Navy. »

Plummer jeta un coup d'œil sur les cadrans, poussa un juron et regarda Tims qui gardait les yeux fixés sur le mur.

« Hé, ça va, Tims ? Toi, t'as quelque chose en tête, non ?

— Remplace-moi une demi-heure, dit Tims en se tournant vers l'écouille de sortie. J'ai un truc à faire. »

Si Plummer avait pu assister au début de la finale du concours de Miss Victoria, il aurait peut-être été moins optimiste pour son voyage à Scarborough. En effet, bien que tout le monde considérât sa victoire comme acquise, Avice Radley avait l'air bien terne. En termes hippiques, comme l'avait fait remarquer un quartier-maître, elle semblait avoir autant de chances de gagner qu'un âne à trois pattes.

Perchée sur une estrade bricolée, au milieu de ses camarades prétendantes au titre, elle était pâle et inquiète malgré la couleur écarlate de sa robe et l'éclat de ses cheveux blonds comme les blés. Devant elle, les tables où elles avaient pris leur dernier repas ensemble valsaient au gré des remous de la mer. Le bateau se dérobaient sous leurs pieds et les candidates pouffaient de rire en se raccrochant les unes aux autres pour tâcher de garder l'équilibre sur leurs talons hauts. Avice, elle, restait à l'écart, l'air maussade. Elle avait un regard sombre et absent.

Le docteur Duxbury, qui était chargé du déroulement de la soirée, l'avait prise par la main à deux reprises. Il avait essayé de la faire parler de ses projets futurs, de sa nouvelle vie, et de ce qu'elle considérait comme les meilleurs moments de la traversée. Elle avait semblé ne pas le remarquer, même lorsqu'il avait entonné *Waltzing Matilda* pour la troisième fois.

Une fille avait déclaré qu'il fallait attribuer son comportement à ses nausées matinales. Toutes les futures mamans avaient une tête atroce

pendant les premiers mois. Il n'y avait qu'à attendre. D'autres, moins indulgentes, avaient suggéré que sans gaine et sans maquillage, Avice Radley n'était peut-être pas la beauté fatale que l'on croyait. De plus, lorsqu'on la comparait à la sublime Irène Carter, on ne pouvait qu'acquiescer à ce jugement. Cette dernière, resplendissante dans sa robe bleue à motifs rose pêche, gardait une posture élégante malgré les violents mouvements du bateau.

Le docteur Duxbury s'arrêta de chanter et quelques applaudissements polis s'élevèrent. On ne pouvait pas applaudir indéfiniment la même chanson et, en tout état de cause, il était fort possible que le chirurgien soit assez imbibé pour ne plus se rendre compte de la présence du public.

Il remarqua le capitaine de corvette qui ne cessait d'agiter frénétiquement les bras à l'autre bout de la scène à l'adresse du capitaine.

« Mesdames », dit Highfield en se levant rapidement afin, peut-être, d'empêcher le docteur de se remettre à chanter. Il attendit que le silence se fasse dans le hangar. « Mesdames... Comme vous le savez, ceci est notre dernière soirée festive sur *Le Victoria*. Demain soir, nous arriverons dans le port de Plymouth et vous passerez la soirée à réunir vos affaires; vous vérifierez avec les femmes officiers que vous êtes attendues et que vous avez un endroit où aller. Je vous expliquerai la procédure de débarquement plus en détail demain matin sur le pont d'envol, mais pour ce soir, je voulais juste vous dire quelques mots. »

Très agitées, la plupart des jeunes femmes attendaient cette soirée avec impatience. Elles écoutaient donc le capitaine en se donnant de petits coups de coude et en se murmurant des choses à l'oreille. Les hommes se tenaient le long des murs, les mains derrière le dos. Il y avait des matelots, des officiers, des fusiliers marins et des mécaniciens, tous en uniforme de cérémonie pour faire honneur à cette occasion. Highfield prit conscience que certains portaient cet uniforme pour la dernière fois. Il baissa les yeux sur sa veste, sachant que dans peu de temps, il en serait de même pour lui.

« Je ne vous mentirais pas... Je vous mentirais si je vous disais que vous avez été la cargaison la plus facile à transporter de ma carrière. Je vous mentirais si je vous disais que j'avais hâte de vous voir monter à bord... Bien que certains de mes hommes aient attendu cet événement avec impatience. En revanche, en tant que baroudeur – comme nous nous appelons dans la marine – ce que je peux vous dire, c'est que cette traversée fut une des plus... instructives que nous ayons connue. Bien... Je n'ai pas l'intention de vous faire un long discours sur les difficultés qui vous attendent dans votre nouvelle vie,

je crois qu'on vous en a suffisamment parlé. » Il fit un petit signe de tête vers l'officier chargé de la condition de vie, et des rires parcoururent la foule. « Cependant, je veux vous dire une chose. Les mois qui vont suivre seront pour vous, comme pour nous tous, un défi, le début d'une nouvelle vie gratifiante, je l'espère. Ce que je voulais vous dire ce soir tient donc en quelques mots : vous n'êtes pas seules devant cette épreuve. » Il parcourut du regard l'assistance silencieuse et attentive. Les boutons dorés de son uniforme brillaient sous les lumières crues du pont hangar.

« Ceux d'entre nous qui ont passé leur vie dans l'armée vont devoir changer de vie. Ceux d'entre nous qui ont été affectés par ce qu'ils ont vécu pendant la guerre vont devoir trouver un moyen de vivre au jour le jour avec leurs proches en portant ces blessures intérieures. Ceux qui ont souffert vont devoir trouver un moyen de pardonner. Nous revenons dans un pays qui ne nous est plus aussi familier qu'avant. Nous allons peut-être, nous aussi, nous sentir des étrangers sur cette terre. Oui, mesdames, vous allez devoir vous battre pour vous construire une nouvelle vie dans ce pays. Mais je tiens à vous exprimer ce soir le plaisir et le privilège que j'ai eus de vous accompagner dans ce voyage. Nous sommes fiers de savoir que vous faites maintenant partie des nôtres. J'espère bien que lorsque vous vous souviendrez, avec plaisir, de votre arrivée en Angleterre, vous considèrerez cette traversée non pas comme un voyage vers votre nouvelle vie, mais comme le début de celle-ci. »

Peu de personnes auraient pu remarquer que, pendant son discours, il semblait s'adresser à une femme en particulier; que lorsqu'il avait dit « Vous n'êtes pas seules devant cette épreuve », son regard s'était attardé un peu plus longtemps sur elle plutôt que sur une autre. Cela n'avait pas d'importance. Après un bref silence, les épouses commencèrent à applaudir, certaines poussèrent des cris, enfin les applaudissements et les bravos emplirent tout le hangar.

Le capitaine Highfield reprit place après avoir remercié d'un signe de tête toutes les jeunes femmes dont il ne distinguait pas le visage. Il remarqua, en essayant de cacher sa joie, que les femmes en contrebas n'étaient pas seules à l'applaudir, et que les hommes s'étaient joints eux aussi à l'engouement général.

« Alors, qu'en avez-vous pensé ? murmura-t-il à Frances qui se trouvait à ses côtés.

— C'était très émouvant, capitaine.

— Je ne suis pas très doué pour les discours d'habitude, mais cette fois, j'ai trouvé qu'ü était bien approprié.

— Personne ici ne vous dira le contraire. Vos paroles ont été choisies avec... beaucoup de délicatesse.

— Alors ? Est-ce que les filles ont cessé de vous dévisager à présent ? » Il parlait sans la regarder, si bien que, vu des autres tables, on aurait pu croire qu'il remerciait le maître d'hôtel de l'avoir servi.

« Non, dit Frances se servant une grosse part de poisson. Mais cela ne me dérange pas, capitaine. » Elle n'eut pas besoin d'ajouter : « J'ai l'habitude. »

Le capitaine observa Dobson qui se trouvait deux tables plus loin. À l'évidence, ce dernier n'était pas encore accoutumé à la présence de Frances. Parce qu'il contemplait la mer depuis presque quarante ans sans se protéger les yeux, la vue de Highfield n'était plus aussi bonne qu'avant. Mais il fut quand même capable de deviner les mots qui s'échappaient de la bouche dédaigneuse de son second, de voir son air désapprobateur. « À cause de lui, tout l'équipage est ridicule, marmonnait-il, furieux, dans sa serviette de table damassée. C'est comme s'il avait décidé de nous faire passer pour une bande de guignols. »

L'officier qui était son voisin de table remarqua que le capitaine les observait; il se mit à rougir.

Highfield sentit le bateau se soulever sous lui tandis qu'il fendait une autre vague.

« Un petit remontant, madame Mackenzie ? Vous êtes sûre de ne pas vouloir boire quelque chose de plus fort ? » Il attendit que le bateau se stabilise puis leva son verre pour trinquer avec elle.

Il n'en aurait que pour vingt minutes. Le moteur marchait très bien à présent, du moins pour une si vieille machine. Quand même, deux livres ! Davy Plummer jura qu'on ne lui ferait pas ce coup. Il n'allait tout de même pas rester planté là, dans la salle des machines, pendant que tous les hommes, du moindre mécanicien jusqu'au télégraphiste, se la coulaient douce en regardant défiler des filles en maillot de bain.

De plus, il allait quitter la Navy lorsqu'ils atteindraient l'Angleterre. Que risquait-il si, pour une fois, il désertait son poste ? Se faire renvoyer en Australie à la nage ?

Davy Plummer vérifia les cadrans de température qu'il fallait surveiller de près et passa un chiffon humide sur les tuyaux surchauffés. Il écrasa ensuite sa cigarette sous son pied, jeta un rapide coup d'œil derrière lui et monta deux par deux les marches qui menaient à la coursive.

Le vote du jury était terminé : Avice avait perdu. Les membres du jury, composé du docteur Duxbury, de deux femmes officiers et de

l'aumônier, s'accordèrent à dire que le prix aurait dû revenir à Mme Avice Radley. Le docteur avait d'ailleurs été très impressionné par son interprétation de *Shenandoah*, une semaine auparavant. Mais, étant donné sa médiocre prestation de ce dernier soir, ils n'avaient pas eu le choix. Elle semblait déterminée à ne pas sourire, elle avait disparu dès la fin du concours après avoir répondu on ne peut plus brièvement à la question : « Quels sont vos projets lorsque vous serez en Angleterre ? » Irène Carter : « Faire connaissance avec ma belle-mère »; Ivy Tuttle : « Monter des fonds pour les orphelins de guerre »; Avice Radley : « Je ne sais pas. »

Aussi émue qu'une jeune maman, des larmes plein les yeux, Irène Carter portait son écharpe de gagnante cousue main. La voix mielleuse, elle déclara que ce voyage était probablement le plus beau de sa vie. Elle avait honnêtement l'impression d'avoir rencontré des centaines de nouvelles amies. Elle leur souhaitait à toutes de trouver un bonheur bien mérité en Angleterre. Elle n'avait pas assez de temps pour remercier tout l'équipage pour sa gentillesse et son efficacité. Elle était certaine que tout le monde serait d'accord pour dire que les mots du capitaine leur avaient donné du courage. C'est au moment où elle commença à remercier ses anciens voisins de Sydney que le capitaine l'interrompt pour demander aux officiers et aux hommes de bien vouloir pousser les tables contre les murs. La fanfare du Corps des Marines s'apprêtait à jouer quelques morceaux sur lesquels on allait pouvoir danser. Tandis que le guilleret docteur Duxbury lançait un « Qui veut danser ? », plusieurs femmes s'éloignèrent de lui.

Juste à côté de l'estrade où se trouvait la fanfare, Davy Plummer regardait avec amertume le ticket de pari que Foster lui avait donné deux jours auparavant. Il le chiffonna et le fourra dans sa poche. Fichues bonnes femmes... Elle avait tout un tas de paris sur elle, et elle n'aurait pas eu l'air pire avec un sac sur la tête. Il était sur le point de retourner à la salle des machines lorsqu'il aperçut deux épouses debout dans le coin de la pièce qui se faisaient des messes basses.

« Alors, les filles, on n'a jamais vu un travailleur ? lança-t-il en tirant sur sa salopette.

— On se demandait si vous auriez aimé danser, dit la plus petite et la plus blonde, mais on se demandait aussi si vous seriez capable de le faire sans nous couvrir d'huile.

— Mesdames, vous seriez surprises de savoir ce qu'un mécanicien peut faire de ses mains. » Davy Plummer s'avança, oubliant son pari perdu.

Après tout, il était de nature optimiste.

Miss Victoria devait être couronnée à dix heures moins le quart. Cela laissait environ quinze minutes à Frances pour aller chercher les photographies de l'Hôpital général australien que le capitaine avait demandé à voir. Son album de photos se trouvait dans la cale à l'intérieur de sa malle, mais elle gardait toujours ses clichés favoris (la première tente du pavillon, le bal du port de Moresby, Alfred) dans un livre à côté de son lit. Elle courut d'un pas léger le long de la coursive qui menait aux cabines en s'appuyant parfois sur les murs pour garder l'équilibre.

Puis elle s'arrêta d'un coup.

Il était à la porte de la cabine et tirait une cigarette de son paquet. Il la porta à sa bouche et tourna la tête vers elle. La façon dont il la regarda lui indiqua qu'il s'attendait à la voir apparaître.

Elle ne l'avait pas revu depuis que Tims l'avait agressée près de la tourelle à canon et qu'il était venu à sa rescousse. Elle avait dû lutter contre l'idée qu'il l'évitait depuis ce jour-là. Plusieurs fois, elle voulut demander au jeune fusilier la raison pour laquelle c'était lui qui à présent faisait les quarts de nuit.

Elle avait tant de fois repensé à son visage, imaginé tant de conversations, que le revoir en chair et en os la troubla au plus haut point. Mais alors que ses jambes la portaient vers lui, sa réserve naturelle reprit le dessus : elle brossa machinalement sa jupe et s'arrêta devant la porte, hésitant à entrer. Il arborait son bel uniforme, et le souvenir du soir où ils avaient dansé ensemble, le moment où il l'avait serrée contre lui revinrent à l'esprit.

« Vous voulez une cigarette ? » demanda-t-il en lui tendant le paquet.

Elle en prit une. Il porta la flamme assez haut pour qu'elle n'ait pas à se pencher pour l'allumer. En approchant son visage, elle fut surprise de constater qu'elle ne pouvait pas s'empêcher de contempler ses mains.

« Je vous ai vue à la table du capitaine, commença-t-il.

— Je ne vous ai pas vu. » Elle l'avait cherché. À plusieurs reprises.

« J'avais des choses à faire. »

Il avait un ton particulier. Elle aspira la fumée de sa cigarette. Quoi qu'elle fasse, quelle que soit la façon dont elle se tiendrait, elle savait qu'elle serait mal à l'aise.

« C'est rare qu'il invite une femme à sa table. »

Son sang se glaça.

« Je ne sais pas, je ne connais pas ses habitudes, répondit-elle timidement.

— Je ne crois pas que cela soit arrivé une seule fois pendant cette traversée.

— Qu'est-ce que vous entendez par là ? »

Il devint livide.

Oubliant son embarras, elle lui dit : « C'est évident, vous vous demandez pourquoi moi, parmi toutes ces passagères, j'ai eu le privilège de dîner avec le capitaine. »

Sa mâchoire se crispa. Elle vit un instant à quoi il devait ressembler lorsqu'il était enfant.

« C'était... de la curiosité. Je suis passé vous rendre visite un après-midi et je vous ai vue... sortir du bureau du capi...

— Ah, je comprends. Ce n'était pas une simple question, vous meniez une enquête.

— Non, je ne voulais pas...

— Et vous êtes donc venu m'interroger sur ma conduite à bord ?

— Non, je...

— Alors, fusilier, qu'allez-vous faire ? Un rapport sur le capitaine ou sur la putain ? »

Le mot les figea dans un lourd silence. Elle se mordit la lèvre. Il resta à côté d'elle, les épaules droites comme s'il était de quart.

« Pourquoi me parlez-vous ainsi ? demanda-t-il doucement.

— Parce que j'en ai marre. Je ne supporte plus de ne pouvoir faire un geste sans être jugée par des idiots qui trouveront toujours quelque chose à me reprocher.

— Mais je ne vous ai jamais jugée.

— Nom de Dieu, c'est la meilleure ! s'écria-t-elle, soudain en colère. Je me fiche de m'expliquer. Je me fiche d'essayer d'améliorer mon image auprès de gens qui se fichent d'essayer de comprendre...

— Frances...

— Vous êtes aussi cruel que les autres. Je pensais que vous étiez différent, je pensais que vous me compreniez un peu, que vous étiez allé au-delà des apparences, et pourquoi vous ? Dieu seul le sait ! Dieu seul sait pourquoi je vous ai cru capable d'éprouver des sentiments qui vous sont étrangers...

— Frances !

— Quoi donc ?

— Je suis désolé de ce que je vous ai dit. Je vous ai vue... et... Je suis désolé. Vraiment. Toutes ces choses qui sont arrivées m'ont rendu... » Il se tut. « Écoutez, je suis venu vous voir car je voulais que vous sachiez quelque chose. J'ai fait certaines choses pendant la

guerre... Des choses dont j'ai honte. Je ne me suis pas toujours conduit d'une façon que ceux... ceux qui ne savent rien des circonstances... trouveraient respectable. Personne en ce monde, même votre mari, ne peut dire qu'il s'est toujours bien conduit. »

Elle le dévisagea.

« Voilà. C'est tout ce que j'avais à vous dire. »

Elle avait mal à la tête. Elle se retint au mur en sentant le sol s'élever et s'abaisser sous elle.

« Vous feriez mieux de partir », dit-elle tout bas. Elle ne put soutenir son regard, mais elle sentit ses yeux sur elle. « Bonne nuit, fusilier », conclut-elle fermement.

Elle attendit que meure le bruit de ses pas jusqu'au pont hangar. Le tangage du navire n'altéra pas le rythme régulier de sa marche. Elle entendit l'écoutille se refermer, et comprit qu'il était bel et bien parti.

Alors elle serra très fort les paupières.

Dans la salle centrale des machines, quelque part sous le pont hangar, l'injecteur à mazout numéro deux – une pompe sous haute pression qui transfère le carburant jusqu'au réchauffeur – succomba. La cause en fut peut-être son grand âge, la pression ou bien l'esprit malintentionné d'un cuirassé sur le point d'être désarmé. Puis l'injecteur se sectionna. Grâce à ce petit tuyau minuscule de moins de deux centimètres, le combustible, aussi noir et visqueux que la salive dans la bouche d'un ivrogne, était acheminé pour être porté à ébullition. Il commença à fuir en fines gouttelettes à travers le conduit rompu.

Il est pratiquement impossible de localiser les avaries dans les recoins du moteur, cathédrale d'un navire; ces endroits où des petits composants internes en acier, affaiblis par des fissures ou par l'usure des joints, atteignent des températures infernales. Lorsqu'on ne détecte pas ces déficiences au moyen des nombreuses jauges qui entourent le moteur, ou en essayant courageusement de les repérer en y passant un chiffon, il arrive que le mazout coule le long des tuyaux; c'est alors que par chance on les découvre.

La machine centrale continuait à propulser énergiquement *Le Victoria* dans un fracas assourdissant sans que personne ne s'en préoccupe. Sans aucune surveillance. En surchauffe. Dans le rouge. D'invisibles particules de mazout restèrent brièvement en suspension dans l'air. C'est à ce moment-là qu'à quelques centimètres du tuyau fendu, une petite étincelle apparut sur le bord de la tuyère d'échappement, telle une lueur de malice dans l'œil d'un démon. Le combustible s'embrasa alors dans une immense flamme.

Idiot. Triple idiot. Nicol ralentit en passant devant la soute à cirés. Il ne restait plus qu'une nuit avant qu'elle s'éloigne pour toujours. Il aurait pu en profiter pour lui parler de ce qu'il ressentait pour elle. Mais non. Au lieu de cela, il s'était conduit comme un crétin sentencieux. Comme un adolescent jaloux. En agissant de la sorte, il lui avait prouvé qu'il ne valait pas mieux que les autres abrutis moralisateurs sur ce navire qui fuyait de partout. Il aurait eu tant de choses à lui dire. Il aurait pu lui sourire, lui montrer un peu de sa compassion. Elle aurait deviné alors. Même si cela ne servait plus à rien, elle aurait au moins deviné. Aussi cruel que les autres, lui avait-elle dit. Bien pire que tout ce qu'il pensait déjà de lui-même.

« Et merde ! s'écria-t-il en frappant le mur de son poing.

— Y'a quelque chose qui cloche, fusilier ? »

Tims lui bloquait le passage dans la coursive. Sa salopette était imbibée de mazout et d'huile de moteur. Il semblait plus alerte que lors de leur dernière rencontre.

« C'est quoi, ton problème ? demanda-t-il doucement. Tu trouves plus assez de monde à qui faire la leçon ? »

Nicol regarda ses phalanges ensanglantées.

« Retourne à ton boulot, Tims. » Il sentit l'adrénaline monter en lui.

« Retourne à ton boulot ? Mais tu te prends pour qui ? Pour le commandant ? »

Nicol jeta un coup d'œil derrière lui. La coursive était vide. Personne ne se trouvait sur le pont G, ceux qui n'étaient pas de faction étaient tous en train de s'amuser et de danser sur le pont hangar. Un instant, il se demanda depuis combien de temps Tims se trouvait là.

« Ta petite amie te cause des soucis, c'est ça ? Elle a du mal à abandonner le métier et ça te plaît pas ? »

Nicol inspira profondément. Il alluma une cigarette et étouffa l'allumette entre ses doigts avant de la mettre dans sa poche.

« Elle te fait tourner en bourrique... Tu te demandes si c'est du lard ou du cochon...

— Écoute Tims, tu crois peut-être avoir une certaine importance sur ce bateau, mais dans deux jours, tu ne seras qu'un matelot au chômage, comme les autres. Un rien du tout. » Il fit en sorte de parler sur le ton le plus calme possible, mais sa colère à peine contenue transparaissait dans sa voix.

Tims se redressa, croisa ses bras musclés sur son torse et ancras ses talons dans le sol.

« T'es peut-être pas son genre, suggéra-t-il en relevant le menton, l'air interrogateur. Ah non, excuse-moi ! C'est vrai qu'elle est pas

difficile, il suffit d'avoir une paire de couil... »

Tims avait anticipé le premier coup : il baissa la tête pour l'éviter. Le second fut interrompu en plein vol par l'uppercut du mécanicien qui aveugla Nicol et l'envoya s'écraser contre le mur.

« Tu crois que ta petite pute te trouverait encore mignon maintenant, fusilier ? » Les mots lui parvinrent par-dessus le bruit des moteurs, l'écho lointain de la fanfare et le claquement des saisines qui se balançaient contre le navire. Des mots qui le frappèrent comme autant de coups de poing. Il eut l'impression que du sang lui coulait par les oreilles. « Peut-être qu'elle trouve que tu te comportes pas en vrai mec, avec tes allures de bon écolier qui fait tout ce qu'on lui dit de faire. »

Il sentit le souffle du mécanicien sur sa peau et son odeur de mazout. « Elle t'a dit comment elle aimait baiser, hein, elle te l'a dit ? Elle t'a dit qu'elle avait aimé sentir mes mains sur ses nichons, comment elle... »

Nicol sauta sur Tims en hurlant, et le coup les projeta au sol. Il frappa à l'aveuglette sans savoir où il l'atteignait. L'homme l'agrippa et Nicol eut le temps de voir venir le poing qui le frappa. Trop tard. Il sentit à peine la ruée de coups qui s'abattit sur lui : il voyait rouge et la rage de ces six dernières semaines, de ces six dernières années, se concentra dans ses poings, dans ses muscles et dans le flot de jurons qui jaillirent de ses lèvres crispées. Tims semblait animé de la même fureur, résultat de vingt années passées à subir les ordres parfois injustes de la marine, ou bien vexé d'avoir vu ses avances repoussées par la jeune femme. Quoi qu'il en soit, au milieu de ce déluge de coups de poing sanglants, aucun d'entre eux n'entendit la sirène malgré la proximité des haut-parleurs.

« Alarme incendie ! Alarme incendie ! Alarme incendie ! Rappel aux postes de sécurité, rassemblement au point 2. Tous les marines sur le pont chaloupes ! »

On exhorta les participantes au concours de Miss Victoria à descendre de l'estrade. Les sourires hollywoodiens disparurent de leurs visages, et Irène Carter enfila l'écharpe de la victoire comme un gilet de sauvetage. Portée par la foule, Margaret se retrouva devant la porte de sortie. Les tables avaient été abandonnées à la hâte, encore pleines de verres à moitié remplis, d'assiettes garnies de charlotte aux pommes ou de salade de fruits. Les femmes parlaient avec excitation. À chaque consigne diffusée par les haut-parleurs, on sentait la peur monter d'un cran dans leurs voix. Margaret posa une main protectrice sur son ventre et se dirigea vers la sortie à tribord en luttant contre le courant humain qui l'emportait.

Elle entendit une voix crier devant elle : « Dépêchez-vous, mesdames ! Les noms de famille allant de N à Z doivent se rendre au poste d'évacuation A, toutes les autres au poste B. Ne vous arrêtez pas en cours de route. »

Margaret avait réussi à se frayer un chemin sur le côté quand la femme officier de permanence la prit par le bras.

« Par ici, madame. » Elle lui indiquait la sortie tribord obstruée par une masse de passagères.

« Mais je dois vite faire un aller-retour en bas.

— Personne n'est autorisé à descendre. Tout le monde doit se rendre aux postes d'évacuation. »

Une marée humaine la poussa en avant. Des centaines d'odeurs de parfum et de lait pour le corps lui chatouillèrent les narines.

« Écoutez, c'est très important. Il faut que j'aille récupérer quelque chose. »

La femme la regarda comme si elle était idiote.

« Il y a le feu à bord, dit-elle. Il est absolument interdit de descendre dans les ponts inférieurs. Ordre du capitaine. »

La voix de Margaret s'éleva, mi-angoissée mi-furieuse.

« Mais vous ne comprenez pas ! Je dois absolument y aller ! Il faut que je m'assure que... Il faut que j'aille sauver mon... mon... »

La femme officier était peut-être plus inquiète qu'elle ne voulait bien le laisser paraître. Margaret vit surgir une expression de colère sur son visage. Elle souffla dans son sifflet pour réorienter quelqu'un vers la droite, avant de l'ôter de sa bouche pour articuler d'une voix dédaigneuse : « Vous croyez être la seule à vouloir sauver quelque chose ? Vous imaginez le chaos que ce serait si nous laissons toutes ces filles aller fouiller dans leurs cabines pour récupérer des albums photos et des bijoux ? Il y a le feu, et si ça se trouve, il a déjà pris dans les cabines des passagères. Allez, avancez ou je vais devoir aller chercher quelqu'un pour vous y obliger. »

Deux fusiliers marins étaient déjà en train de refermer l'écouille de sortie. Margaret regarda autour d'elle comment trouver un autre moyen de descendre. Elle prit une grande inspiration et s'avança dans la cohue.

« Avice ! » Frances était sur le seuil de la cabine silencieuse et observait la silhouette immobile sur la couchette devant elle. « Avice ? Tu m'entends ? »

Pas un mot. Frances pensa un instant qu'Avice, comme le reste des épouses, refusait de lui adresser la parole. D'habitude, elle n'aurait

pas insisté. Mais quelque chose – était-ce le visage blême et les yeux hagards de la jeune femme – la poussa à lui reposer sa question.

« Va-t'en », lança Avice. Mais son ton ne correspondait pas à l'agressivité de ses paroles.

Dehors, sur la passerelle, la sirène d'alarme retentit à nouveau; un son aigu et continu, suivi de bruits de pas précipités.

« Pompiers, à vos postes ! Incendie localisé dans la salle centrale des machines. Tous les passagers aux postes d'évacuation ! »

Frances jeta un regard derrière elle et oublia le reste.

« Avice, tu as entendu l'alarme ? Il faut sortir d'ici. » Elle pensa qu'Avice n'avait peut-être pas compris la portée de cette alerte. « Avice, dit-elle, agacée, cette sirène signifie qu'il y a le feu à bord. Il faut sortir d'ici !

— Non.

— Quoi, non ?

— Je ne bougerai pas.

— Voyons, tu ne peux pas rester ici. Ce n'est pas un exercice d'entraînement cette fois. » Le son de l'alarme provoqua une décharge d'adrénaline dans tout le corps de Frances. Elle s'attendait à ce qu'une énorme explosion se produise. Mais non, la guerre était finie, se dit-elle en respirant profondément pour retrouver son calme. C'est fini. Dans ce cas, comment expliquer les cris de panique à l'extérieur ? Qu'est-ce qui s'était passé ? Une mine dérivante ? Non, car elle n'avait entendu aucune détonation, aucune déflagration qui lui aurait indiqué que le bateau avait été touché.

« Avice, il faut partir...

— Non... »

Frances resta immobile au milieu de la cabine, essayant de comprendre l'attitude de la jeune femme. Avice n'avait jamais été au front : elle n'était pas habituée à trembler de peur à la moindre sirène d'alarme. Mais il fallait qu'elle comprenne.

« Nom d'un chien, si je t'envoie Margaret, tu voudras bien quitter la cabine avec elle ? »

Peut-être était-ce parce que c'était elle qui lui demandait de la suivre... Avice leva la tête comme si elle n'avait rien entendu :

« Pour toi, tout va bien, dit-elle sèchement. Tu as ton petit mari qui t'attend quoi qu'il arrive. Une fois que tu auras débarqué, tu seras libre comme l'air et tu seras une dame respectée. Mais moi, c'est la honte et l'humiliation qui m'attendent. »

Un appel des haut-parleurs vint se joindre à la sirène. « Alarme incendie ! Alarme incendie ! Alarme incendie ! » Frances eut du mal à

rassembler ses pensées.

« Avice, écoute...

— Lis. » Avice lui tendit une lettre. On aurait dit qu'elle était totalement sourde aux cris extérieurs, aux bruits de pas précipités sur les ponts. « Lis cette lettre. »

La peur empêcha Frances de se concentrer sur le sens des mots; une peur qui avait asséché sa bouche et brouillé ses pensées. Chaque partie de son corps lui hurlait de sortir et d'aller se mettre en sécurité. Elle parcourut une seconde fois la lettre, le regard d'Avice posé sur elle. Elle repéra le mot « pardon » et en déduisit que la jeune femme devait être en présence d'une grande déception personnelle. « Tu verras ça plus tard, lui dit-elle en faisant un geste vers la porte. Allez, Avice, allons au poste d'évacuation ! Pense à ton bébé !

— Bébé ? Quel bébé ? » Avice regarda Frances d'un air stupide et retomba sur sa couchette, résignée. « Allez, laisse-moi... », dit-elle. Elle plongea son visage dans l'oreiller et laissa Frances déconcertée sur le pas de la porte.

Nicol mit plusieurs secondes avant de réaliser que les bras qui le soulevaient n'étaient pas ceux de Tims. Il se souvint avoir cogné dans tous les sens, battu l'air de ses poings, la tête ballottant d'avant en arrière à chaque impact. Il se rendit compte que les derniers coups de poing qu'il avait administrés avaient arraché des cris à quelqu'un d'autre que son adversaire. Il se redressa, les yeux brûlants tandis qu'il essayait de deviner qui se trouvait devant lui. Un peu plus loin, il distingua deux hommes penchés sur Tims.

« Qu'est-ce que t'as fichu, Nicol ? lui dit Emmet en remettant sa veste en place et en se frottant la tempe. On t'attend là-haut, au poste d'évacuation. Il faut aller aider les mariées à monter dans les chaloupes. Putain, mec ! Regarde dans quel état tu es ! »

C'est alors que Nicol commença à percevoir le hurlement de la sirène d'alarme. Il fut surpris de ne pas l'avoir entendu plus tôt : le bourdonnement de ses oreilles l'avait sans doute couvert.

« Tims, le feu a pris dans la salle des machines, hurlait le jeune mécanicien.

— Bon sang, on n'est pas dans la merde ! cria Tims, oubliant la bagarre. Comment ça s'est produit ? » Il s'était redressé; une grande balafre lui barrait le visage. Nicol, qui se relevait péniblement, soupçonna l'homme d'être indirectement responsable de l'incendie.

« J'en sais rien.

— Qu'est-ce que t'as fichu ? » L'énorme main ensanglantée de Tims

agrippa l'épaule du mécanicien.

« Je... Je sais pas. Je suis monté voir les filles cinq minutes. Quand je suis redescendu, toute la coursive était pleine de fumée.

— Et tu l'as fermée ? Dis-moi que tu as fermé l'écotille !

— Je sais plus... Il y avait trop de fumée. Je n'ai même pas pu avancer jusqu'à la soute à bombes.

— Merde ! » Tims regarda Nicol. « Je vais y descendre.

— Il y avait quelqu'un d'autre dans la salle centrale ? »

Tims secoua la tête en grimaçant.

« Non. L'artificier était parti. Il y avait juste cet abruti. » Ils sentirent les premières odeurs de brûlé, un court silence chargé de sous-entendus s'installa.

« C'est à cause du vieux, proféra Tims. Ce Highfield, il attire le mauvais œil. Il va tous nous entraîner dans son malheur. »

« Le A de *VARMÉE* qui est notre passion,
 Le B des *BLONDES* et des *BRUNES* qui arpentaient le pont,
 Le C du *COURAGE* qu'il y avait en chaque file,
 Le D de la *DISTANCE* et des miles qui défilent,
 Le E pour les *ÉPREUVES* que nous avons traversées,
 Le F delà *FORCE* requise pour les surmonter. »

Poème d'Ida Faulkner, épouse de guerre,
 cité par Joanna Lumley dans *Romances de l'armée*,
Histoires d'amour de la Première Guerre mondiale
 jusqu'à la guerre du Golfe.

Le matelot pompier, tel un aveugle, émergea de la fumée noire d'un pas hésitant. Sa lance à incendie dans une main, il cherchait un appui de l'autre pour s'extirper de cet enfer. Son masque antifumée était noirâtre, et les hommes qui le lui enlevèrent se brûlèrent les doigts, tellement il était chaud.

Green toussa et essuya ses yeux couverts de suie. Il se redressa, puis fit face au capitaine.

« Obligés de reculer, commandant. Nous avons fermé toutes les écoutilles, mais le feu s'est étendu jusqu'à la salle des machines tribord. Le système d'arrosage en pluie n'a pas fonctionné. » Il cracha sur le sol et releva la tête vers Highfield. Le blanc de ses yeux ressortait dans son visage maculé. « Je ne pense pas qu'il ait atteint le collecteur de mazout principal, sinon le P.C. propulsion aurait sauté.

— Et si on essayait la mousse carbonique ? suggéra le capitaine.

— Trop tard, commandant. Ce n'est plus seulement un feu de carburant. »

Autour de lui, les équipes de marines, de mécaniciens et de marins-pompier se tenaient prêtes avec des lances d'incendie et des extincteurs. Ils attendaient les instructions pour aller combattre le feu.

Sur *L'Invincible*, Highfield avait la réputation de savoir où se trouvait la moindre cabine, la moindre soute, la moindre cale de sa ville flottante sans avoir besoin de consulter un plan. Il imagina donc comment le feu allait se propager dans *Le Victoria*, son frère jumeau.

« Avons-nous une idée des autres endroits attaqués par les flammes ?

— Il faut espérer qu'elles se dirigent à tribord. De cette façon, nous perdrons peut-être la machine tribord, mais le feu aboutira à la réserve d'air. Juste au-dessus se trouvent la réserve d'huile et le turbogénérateur.

— Donc, au pire, nous pourrions être immobilisés. »

Les sirènes d'alarme continuaient à retentir dans la coursive. Au loin, Highfield entendit les femmes se rassembler au poste d'évacuation.

« Commandant.

— Quoi encore ?

— Je ne vous garantis pas à cent pour cent que le feu se dirige vers tribord. »

Si on le repérait à temps, un feu qui prenait dans la salle des machines pouvait être maîtrisé avec des extincteurs et au pire avec des lances d'incendie. Même quand on s'y prenait après, il était toujours possible de former une barrière d'eau autour des flammes en aspergeant les murs extérieurs de la salle pour empêcher la température de s'élever. Mais ce feu – Dieu sait comment – avait déjà réussi à se propager. Où étaient les hommes quand il s'était déclenché ? Il eut envie de hurler. Que faisaient les pompiers ? Qu'est-ce qui était arrivé au système d'arrosage en pluie ? Il était bien trop tard pour se poser ces questions.

« Vous croyez qu'il se dirige vers le P.C. machine ? »

L'homme acquiesça.

« S'il fait exploser le P.C. machine, il atteindra les têtes de torpilles et les soutes à bombes.

— Oui, commandant. »

Cet avion. Ce visage. Highfield s'efforça de chasser cette image.

« Faites débarquer les femmes !

— Quoi ?

— Chaloupes à la mer ! »

Dobson jeta un coup d'œil sur les remous des flots.

« Commandant, je...

— Je ne veux prendre aucun risque. Descendez les chaloupes, c'est un ordre ! Green, rassemblez vos hommes et votre équipement. Dobson, j'ai besoin de dix hommes au minimum. Nous allons vider la soute à bombes et les éloigner le plus possible, puis nous noierons ce foutu feu. Tennant, je veux que vous et deux autres hommes alliez voir

si l'on peut accéder au passage qui se trouve sous la salle des pompes principales. Ouvrez les écoutilles de la réserve d'huile et noyez-la. Noyez autant de compartiments que possible autour des deux salles des machines.

— Mais il est au-dessus de la ligne de flottaison, commandant.

— Regardez ces vagues, officier ! Pour une fois, cette maudite mer va nous venir en aide. »

Sur le pont à chaloupes, Nicol essayait de persuader une fille en larmes, les bras croisés sur son gilet de sauvetage, de monter dans le canot.

« Non, je ne peux pas, criait-elle d'une voix perçante en pointant du doigt les eaux sombres et agitées en contrebas. Regardez, c'est impossible, regardez ! »

Autour d'eux, malgré les sirènes et les ordres qu'on entendait de part et d'autre, les marines se débrouillaient tant bien que mal pour essayer de calmer les choses. De temps en temps, une des femmes hurlait qu'elle avait senti ou aperçu de la fumée, et toutes ses voisines se mettaient à trembler de peur. La jeune fille en sanglots n'était malheureusement pas la seule à refuser de monter dans les chaloupes qui, comparées à la stabilité du porte-avions, leur semblaient d'en haut valser dangereusement sur les vagues.

« Vous n'avez pas le choix, il faut monter ! cria Nicol en durcissant le ton.

— Et mes affaires ? Qu'est-ce qu'elles vont devenir ?

— Rien, vous les récupérerez. L'incendie sera éteint en un rien de temps et vous pourrez remonter à bord.

Allez, soyez raisonnable. Beaucoup de gens attendent derrière vous. »

Résignée, en pleurs, la femme se laissa guider dans la chaloupe et la queue avança de quelques pas. Derrière le capitaine, des centaines de femmes attendaient. On leur avait ordonné de sortir du pont hangar et de se diriger tout droit vers les canots de sauvetage. La plupart portaient encore leurs robes de soirée. Le vent qui soufflait leur donnait la chair de poule, elles se serraient les unes contre les autres en frissonnant. Certaines pleuraient, d'autres arboraient de grands sourires fébriles comme pour se persuader que tout cela n'était qu'une aventure pour le moins pittoresque. Une femme sur trois refusa net d'embarquer, on dut donc leur donner des ordres fermes, et même les contraindre à monter. Nicol ne pouvait leur en vouloir, lui-même n'avait aucune envie de descendre.

Dans la pénombre, il distinguait la physionomie des hommes, revisités alors par le souvenir de *L'Invincible*. Ils se lançaient des regards tout en essayant de ne pas trahir leurs pensées et restaient concentrés sur les mariées qu'il fallait débarquer le plus sûrement possible du navire.

Une femme lui prit la main. C'était Margaret, livide.

« Je ne peux pas laisser Maudie », lui dit-elle.

Il mit quelques secondes à comprendre.

« Frances est en bas, elle va la remonter. Allez, il n'y a pas de temps à perdre !

— Comment pouvez-vous en être sûr ?

— Margaret, il faut embarquer. » Il lut une grande anxiété sur les visages des femmes qui étaient déjà suspendues dans le vide. « Allez, montez. Ne faites pas attendre les autres. »

Elle lui serra la main avec une force surprenante.

« Vous devez dire à Frances de ne pas la laisser. »

Nicol plissa les yeux : il observa la fumée et l'agitation sur les ponts inférieurs. Ce n'était pas pour la chienne qu'il avait peur.

« Nicol, vous grimpez dans celle-ci ! » Le colonel des fusiliers marins apparut derrière lui, désignant une chaloupe prête à descendre. « Assurez-vous qu'elles ont bien mis leur gilet de sauvetage.

— Colonel, je préférerais attendre sur le pont si ça ne vous...

— Non, montez dans celle-ci !

— Colonel, ça ne changera pas grand-chose si...

— Nicol, je vous ordonne d'embarquer dans cette chaloupe ! »

Tandis que Margaret disparaissait sur le côté du navire, le colonel fit un signe en direction du petit canot puis tourna à nouveau la tête vers Nicol : « Nom de Dieu, mais qu'est-ce qui vous est arrivé, votre visage... ! »

Quelques minutes plus tard, la chaloupe de Nicol heurtait les flots dans un bruit sourd. Éclaboussées, les passagères poussèrent de petits cris aigus. Nicol chercha les sangles de sécurité et attacha non sans difficulté un gilet de sauvetage autour de la taille d'une jeune femme particulièrement hystérique. Scrutant la mer autour de lui, il repéra Emmet. Le jeune fusilier fit un signe de dépit en désignant la seule rame à sa disposition :

« Il n'y a pas de cordes, cria-t-il, et il manque la moitié des rames. Une vraie poubelle, cette fichue chaloupe !

— Ils étaient en train de les remplacer. Denholm l'avait ordonné

après le dernier exercice d'évacuation », cria une autre voix.

Nicol chercha ses rames. Par chance, il en trouva deux. Ils étaient en sécurité à présent. Si la situation l'exigeait, ils pouvaient très bien rester là toute la nuit. Autour d'eux, la mer d'encre bouillonnait. Les vagues n'étaient pas assez hautes pour être inquiétantes, mais suffisamment impressionnantes pour que les femmes agrippent fermement la rambarde du canot. Au-dessus de lui, les haut-parleurs bourdonnaient leurs instructions, la sirène hurlait. Il regarda le porte-avions qui craquait sous les flammes et aperçut distinctement, au loin, une petite fumée qui s'échappait de sous les cabines des passagères.

Allez, sors de là..., la supplia-t-il en silence. Va te mettre à un endroit où je pourrai te voir.

« Je n'arrive pas à m'approcher de toi, cria Emmet. Comment va-t-on faire pour que les canots restent ensemble ?

— Sors. Sors de là tout de suite..., dit-il à voix haute.

— Tenez, lança une femme derrière lui, je sais ce que nous pourrions faire. Allez, les filles, aidez-moi ! »

« Non, je ne bougerai pas d'ici. »

Frances tentait à présent de soulever Avice, sans se soucier de l'opinion que celle-ci avait d'elle, ni de sa réaction à ce rapprochement physique. Elle entendait le bruit des chaloupes qui heurtaient la surface de la mer et les cris apeurés des femmes qui quittaient le vaisseau. L'idée qu'elles n'arriveraient peut-être pas à s'échapper lui coupait les jambes.

Elle n'en dit rien à Avice qui, selon elle, n'était pas en état d'avoir une pensée rationnelle. Elle se mit à détester cette fille stupide, si puérile qu'elle ne comprenait même pas que leurs vies étaient en danger.

« Écoute, je sais que ce qui t'arrive est dur à accepter, mais il faut sortir d'ici. » Depuis dix minutes, elle lui parlait du ton doux, rassurant et détaché qu'elle prenait pour s'adresser aux grands blessés.

« Je n'ai plus de raison de vivre, marmonna Avice d'une voix brisée. Tu entends ? Tout est fichu. Ma vie est fichue.

— Je suis certaine que ça peut s'arranger...

— S'arranger ? Et comment ? J'oublie mon mariage ? Je rentre en Australie à la rame ?

— Avice, ce n'est vraiment pas le moment... » Elle sentait très distinctement l'odeur de la fumée à présent. Un frisson la parcourut.

« Oh, et puis comment pourrais-tu comprendre, toi ? Tu as la morale d'une chienne en chaleur.

— Il faut sortir d'ici.

— Je m'en moque. Ma vie est foutue. Autant rester là... » Elle fondit en larmes. Sur le pont, au-dessus d'elles, quelque chose s'écrasa lourdement. Le bruit les fit sursauter et Avice parut enfin sortir de sa torpeur.

Un homme apparut à la porte. « Qu'est-ce que vous faites encore là, laissez vos affaires et partez ! » Il semblait sur le point d'entrer dans la cabine quand il fut distrait par un hurlement à l'autre bout de la coursive. « Partez, vite ! » leur cria-t-il encore avant de décamper.

Affolée, Frances resta les yeux dans le vide, assez longtemps pour apercevoir la petite chienne disparaître derrière la porte. Elle eut envie de lui courir après, mais à la vue de l'expression effrayée d'Avice, elle y renonça.

Nouveau bruit d'écrasement. À l'autre bout du pont hangar, un homme cria : « Fermez les écoutilles ! Fermez tout de suite les écoutilles ! »

Frances avait une force étonnante. Elle saisit Avice par un bras et tira sur sa robe pour la faire sortir. La jeune femme semblait enfin décidée à se laisser faire. La coursive était complètement enfumée. Frances s'accroupit, une main sur sa bouche. « Vers la tourelle à canon ! » cria-t-elle en indiquant du doigt une direction. Elles marchèrent sans rien voir, en toussant.

Non sans mal, elles ouvrirent l'écoutille et sortirent à l'air libre, reprenant difficilement leur souffle et retenant une envie de vomir. Frances s'approcha du bord et se pencha. Elle prit tant de plaisir à respirer l'air pur qu'elle mit un temps avant de savoir ce qu'elle avait sous les yeux : un régiment de chaloupes rattachées par une corde. Elle leva la tête et constata que tous les canots avaient été descendus des portiques. Au bruit des voix qu'elle entendait en contrebas, il devait rester quelques hommes à bord. Mais elle ne savait comment les rejoindre.

Quelqu'un les aperçut et leur cria quelque chose. Des bras s'agitaient depuis les chaloupes. « Partez ! Partez vite ! »

Frances contempla la mer et leva les yeux sur Avice, toujours vêtue de sa robe de soirée. Frances était une bonne nageuse : elle aurait très bien pu plonger et faire surface à proximité des chaloupes. Elle ne devait rien à Avice. Elle lui devait moins que rien.

« Impossible de monter jusqu'au pont d'envol, il y a trop de fumée dans le couloir, dit-elle. Il va falloir sauter.

— Je ne peux pas, se défendit Avice.

— Ce n'est pas très haut. Voilà ce qu'on va faire... Tu vas t'accrocher à moi.

— Mais je ne sais pas nager. »

Frances entendit quelque chose craquer à l'extérieur du navire. Sûrement le présage d'un brasier infernal auquel elle n'avait aucune envie de faire face. Elle agrippa Avice et tenta désespérément de l'attirer vers le bord.

« Lâche-moi ! cria Avice qui résistait. Ôte tes sales pattes ! » Elle était déchaînée, griffait, frappait Frances. De la fumée s'échappa de sous l'écouille. Frances perçut les voix des femmes qui les appelaient, quelque part en bas dans la mer. Une odeur âcre lui monta aux narines, la peur lui étreignit le ventre. Elle saisit Avice par sa robe et l'entraîna vers la tourelle à canon. Mais ses semelles de caoutchouc dérapèrent sur le sol métallique et elle glissa. Soudain, la pensée que personne ne viendrait peut-être à leur secours la traversa. Alors, sans réfléchir davantage, elle sauta, entraînant Avice avec elle dans les flots noirs et glacés.

Une clé dans la main, le capitaine tentait désespérément de détacher la bombe de son support mural.

« Allez, sortez ! cria-t-il aux trois solides marins qui dégageaient l'avant-dernière bombe de son coffre. Allez chercher la lance d'incendie ! Inondez la soute ! Noyez-la vite ! » Il avait enlevé son masque antifumée pour mieux se faire entendre, son souffle était rauque lorsqu'il essayait de parler ou de respirer.

« Commandant ! hurla Green à travers son masque. Il faut sortir maintenant.

— Non, je n'arrive pas à la décrocher. Il faut la mettre à l'abri.

— Vous ne parviendrez jamais à toutes les décrocher, commandant. Vous n'avez plus le temps... Il faut inonder la soute maintenant ! »

Plus tard, Green s'était dit que le capitaine ne l'avait peut-être pas entendu. Il ne voulait pas laisser son commandant seul dans cet endroit, mais il savait aussi que certains hommes étaient incapables de baisser les bras quand il s'agissait de sauver la vie de leur équipage. Il se résigna.

« Commencez à inonder, cria le commandant. Allez-y ! »

Quelque chose tomba à terre. Il lança son casque en direction du capitaine, espérant que celui-ci le trouverait à travers la fumée. Le cœur lourd d'appréhension, il sortit, poussant ses hommes devant lui.

La bouche grande ouverte, les cheveux plaqués sur le visage, Frances réapparut à la surface. Elle entendit des voix et sentit des mains qui essayaient de la tirer hors de l'eau glacée qui lui coupait le souffle. Il lui sembla que la mer la retenait dans un étau glacé dont elle ne pourrait jamais se libérer. Puis, suffocante, elle s'était retrouvée sur le plancher de la chaloupe, le corps parcouru de soubresauts, tel un poisson agonisant. Des voix la rassurèrent, elle continua à tousser et

on lui enveloppa rapidement les épaules d'une couverture.

« Avice », murmura-t-elle. La brûlure du sel dans ses yeux s'atténuant, elle vit qu'on hissait la jeune femme à l'intérieur de l'embarcation. Celle-ci glissa sur les bords de la chaloupe : sa belle robe luisante d'huile collée à sa peau lui faisait comme des écailles, elle avait les paupières serrées par l'appréhension de ce qui allait lui arriver.

Est-ce qu'elle va bien ? eut envie de demander Frances. Elle n'en eut pas le temps : un bras glissa autour de sa taille et la tira fermement en arrière. La personne ne la laissa pas se dégager comme elle s'y attendait et, au contraire, resserra son étreinte. Frances sentit un corps solide dont la proximité la rassurait. Soudain, les mots lui manquèrent. « Frances... » murmura une voix à son oreille. Soulagée, elle ferma les yeux.

Les deux hommes qui l'avaient porté déposèrent le capitaine Highfield sur le pont d'envol. Les marins s'étaient rassemblés autour de lui, certains les mains dans les poches, d'autres essuyant la sueur ou la suie de leur visage et crachant bruyamment derrière eux. Au loin, sous le ciel noir, des cris confirmèrent que le feu était bien éteint dans telle et telle partie du porte-avions.

« C'est bon, commandant, dirent-ils. Tout est sous contrôle. On a réussi. » Ne sachant pas s'il pouvait les entendre, ils avaient chuchoté ces paroles. Plus tard, il y aurait sûrement des discussions sur le fait qu'il n'était pas raisonnable qu'un homme de son rang et de son âge se soit lancé dans une bataille contre le feu d'une manière aussi inconsidérée. On lui reprocherait sûrement de ne pas avoir été capable de déléguer. On dirait qu'un autre capitaine aurait pris de la distance pour élaborer un plan d'attaque plus général. N'empêche, la plupart de ces hommes approuveraient son action. Ils repenseraient à Hart et à leurs camarades décédés et se demanderaient si eux-mêmes n'auraient pas fait la même chose.

Mais ces considérations ne seraient pas d'actualité avant plusieurs heures, voire plusieurs jours. Pour l'instant, Highfield était étendu sur le pont et ne prêtait aucune attention à leurs paroles rassurantes. Pendant une longue minute, les hommes, silencieux, observèrent son corps effondré dans son bel uniforme trempé et noir de fumée. Il avait les yeux dans le vague, comme s'il se rappelait une catastrophe passée.

Au bout d'un moment, ils se lancèrent des regards dubitatifs. L'un d'eux se demanda s'il ne vaudrait pas mieux appeler le docteur qui se trouvait dans l'une des chaloupes en train de faire chanter les passagères. Puis Highfield s'appuya sur un coude, les yeux rougis. Il

toussa une fois, puis deux, cracha de noires mucosités. Highfield bougea douloureusement le cou. « Bien, qu'attendez-vous messieurs ? » demanda-t-il d'une voix caverneuse, les yeux emplis de colère. Allez vérifier toutes les soutes une par une, et faites sortir ces fichues femmes de ces fichues chaloupes, et que tout le monde remonte sur ce fichu vaisseau ! »

Le navire fut sécurisé en deux heures de temps. Des bateaux de pêche espagnols étaient arrivés sur les lieux peu avant l'aube, et les marins s'étaient assuré que les canots qui flottaient sur la mer n'avaient pas besoin de secours. Ces hommes se souviendraient longtemps de ces chaloupes pleines de femmes effondrées, vêtues de robes de couleur, et qui chantaient *The Wild Rover No More*. Elles avaient solidement noué leurs bas entre les chaloupes. Ainsi attachées entre elles, les embarcations formaient une sorte de toile d'araignée géante sur la mer.

Il y avait deux fusiliers marins par embarcation. L'eau clapotait contre les coques, et les bas, filés et déchirés, flottaient mollement telles des algues sur la mer. Épuisées, les épouses parlaient doucement, exprimaient leur soulagement de ne pas avoir à passer plus de temps dans les canots, rassurées que leurs affaires aient été sauvées.

Il ne la quittait pas des yeux. Maintenant qu'Avice dormait contre elle, enroulée dans une couverture, Frances le regarda enfin. Par-dessus les corps des autres passagères silencieuses et endormies, leurs regards semblaient liés par un fil invisible.

Le capitaine était en vie, les feux éteints.

Ils cillaient remonter à bord.

« Attention, rappelez-vous bien que l'armée ne vous transportera nulle part sans s'assurer auparavant que "l'homme" pour lequel vous voyagez vous attend à destination. Pour être clair, considérez-vous comme des colis délivrés par la poste. »

Conseil tiré d'un petit fascicule donné aux épouses
de guerre voyageant sur *L'Argentina*,
Musée impérial de la guerre

Vingt-quatre heures avant Plymouth.

Il fallut attendre plusieurs heures avant que la température soit assez basse pour pouvoir vérifier l'état de la salle centrale des machines. Mais les mécaniciens qui y accédèrent en premier livrèrent un diagnostic sans appel : il était impossible de la réparer. La chaleur avait fait fondre les tuyères et soudé tous les rivets au sol. Les écoutilles s'étaient déformées, les plafonds affaissés, détruisant ainsi la moitié des postes d'équipage à l'étage supérieur. Les ponts avaient subi de tels dégâts que des portiques s'étaient écroulés. Plusieurs matelots avaient distribué des couvertures et des oreillers pour que ceux qui n'avaient plus ni couchette ni affaires puissent dormir dans un confort relatif sur le pont hangar avant. Personne ne se plaignit. Ceux qui avaient perdu des photographies et des lettres de leurs proches auxquelles ils tenaient se réconfortèrent en se disant que, dans vingt-quatre heures, ils pourraient les retrouver en chair et en os. Ceux qui avaient encore en tête la catastrophe de *L'Invincible* étaient simplement soulagés qu'aucune vie n'ait été perdue. Si la guerre leur avait appris une chose, c'était de toujours se réjouir de cela.

« Vous allez quand même pouvoir essayer de vous traîner jusqu'au port ? »

Highfield s'assit dans la passerelle. Il observa les nuages gris se disperser et laisser filtrer un pan de ciel bleu, comme pour s'excuser des événements de la nuit passée. « Nous sommes à moins d'une journée de Plymouth et il nous reste un moteur. C'est jouable.

— Ce bon vieux *Victoria* semble avoir souffert, articula McManus à voix basse. Quelque chose me dit que ça n'a pas non plus été facile pour vous... »

Highfield essaya de chasser certaines images de son esprit. Puis

après avoir avalé une autre lampée d'eau citronnée au miel que son maître d'hôtel lui avait préparée pour calmer sa gorge irritée par la fumée, il le tranquillisa : « Tout va bien, amiral. Il n'y a pas à s'inquiéter. Et puis les hommes... se sont bien occupés de moi.

— Bon, ça me rassure. Je vais jeter un œil sur votre rapport. Très heureux que vous ayez pu contrôler ce brasier, je veux dire sans trop traumatiser vos passagères, » Son rire résonna faiblement dans le récepteur.

Highfield sortit de la passerelle et se rendit sur le pont d'envol. Plusieurs rangées d'hommes jetaient de grands seaux d'eau savonneuse sur la poupe pour faire disparaître les traces de fumée qui s'étaient élevées jusqu'au pont, tout en évitant les parties déformées sous la chaleur qui, elles, n'étaient pas sûres. Plusieurs marines les avaient sécurisées en les encerclant de barrières. Les dommages étaient visibles, mais pas fatals. Lorsqu'ils accosteraient à Plymouth, le vaisseau de Highfield serait pris en charge.

Il n'avait pas perdu un seul homme.

Personne n'était assez près de lui pour entendre le profond soupir de soulagement qu'il poussa en partant. Ce qui ne signifiait pas pour autant qu'il ne s'était rien passé.

Devant l'écouille principale, au moins une centaine de mariées avaient fait patiemment la queue en attendant qu'on les autorise à rejoindre leurs cabines. Elles s'étaient interrogées à mi-voix sur l'état de leurs affaires et appréhendaient de ne pas retrouver intactes les tenues préférées qu'elles avaient soigneusement choisi de porter pour leur arrivée. Bien qu'aucun dommage ne fût apparent sur ce pont, il suffisait de passer le doigt sur une cloison ou une porte de cabine pour constater que tout était recouvert de suie. Tandis qu'elles attendaient en bavardant suffisamment bas pour ne pas rater l'appel qui les autoriserait à entrer, de plus en plus de femmes venaient allonger la file.

Malgré l'encombrement de son ventre et la gêne qu'elle éprouvait à se déplacer, Margaret s'était ruée dans la coursive. Les autres n'avaient pas encore atteint le bas de l'escalier qu'elle était déjà dans sa cabine. « Maudie ! Maudie ! »

La porte avait été laissée ouverte. Elle s'agenouilla et chercha sous les deux couchettes du bas. « Maudie ! » cria-t-elle.

« Vous avez essayé la cafétéria ? Il reste beaucoup d'autres femmes en haut. » Une femme officier avait passé la tête par la porte. Margaret se retourna et la regarda perplexe, avant de comprendre que l'officier la croyait en train de chercher une autre passagère.

« Maudie ! » Elle souleva chaque couverture, tous les sacs de couchage et déchira même les draps dans sa précipitation. Rien. Maudie Gone n'était sur aucune couchette et dans aucun sac de voyage. Elle n'était même pas dans le chapeau de Margaret, son endroit favori pour dormir.

Margaret était en train de mesurer l'immense tâche qui l'attendait pour la retrouver lorsqu'elle entendit un cri. Elle s'immobilisa, puis quelqu'un d'autre hurla : « Qu'est-ce qui se passe ? » Elle se précipita hors de la cabine et s'élança d'un pas lourd dans la coursive, vers les salles de bains.

Son intuition ne lui avait pas menti : c'était le seul endroit que Maudie connaissait sur le bateau, le seul endroit où Maudie aurait pu penser trouver Margaret. Elle s'arrêta sur le pas de la porte et vit les filles réunies autour des lavabos. Margaret suivit leur regard : la chienne était étendue derrière la porte. Au vu des traces qu'elle avait laissées sur le mur carrelé, elle avait dû gratter pour essayer de sortir.

Margaret s'avança et tomba à genoux sur le sol trempé. Elle se mit à sangloter. Les membres de la chienne étaient raides et son corps était tout froid.

« Oh, non... Oh, non... »

Le visage de Margaret se déforma comme celui d'un enfant. Elle prit la petite chienne dans ses bras. « Oh, Maudie, je suis tellement désolée, tellement, tellement désolée. »

Elle demeura ainsi quelques minutes, embrassant le pelage humide de l'animal, essayant de ramener son corps à la vie, tout en sachant que cela était peine perdue.

En fait, les filles qui assistèrent à la scène expliquèrent que Margaret ne pleurait pas vraiment, mais semblait plutôt contenir une peine immense.

Enfin, lorsque les regards interrogateurs cédèrent la place à des murmures, elle ôta son cardigan qu'elle enroula autour de sa chienne. Puis, s'appuyant d'une main sur le mur humide, elle se releva en gémissant. Elle tint le petit animal contre elle comme une mère l'aurait fait avec son enfant.

« Tu veux... tu veux qu'on aille chercher quelqu'un ? » L'une des femmes posa la main sur son bras.

Elle ne sembla pas entendre.

Margaret, en larmes, remonta la coursive en serrant le petit corps dissimulé sous son vêtement. Celles qui n'étaient pas en train de s'occuper de leurs affaires noircies par la fumée essayèrent de voir de près qui pouvait bien être ce bébé.

Partout, des chuchotements inquiets fusaient. Malgré le soulagement qu'elles éprouvaient de n'avoir subi d'autre inconvénient que celui de retrouver leurs effets recouverts de suie, le murmure habituel des conversations n'avait pas repris dans les cabines. Cette nuit-là leur avait montré à quel point la vie en mer pouvait être dangereuse, elles en étaient profondément choquées. Cette traversée n'avait plus rien d'une aventure. Toutes eurent soudain envie d'arriver à destination. Même si elles ne savaient pas vraiment ce qui les attendait.

La femme officier aida Frances à se relever du lit, étala une couverture sur elle et arrangea celle qui se trouvait déjà sur ses épaules. Frances fut surprise de se trouver aussi faible. Le marine dégagea son bras et lâcha la main de la jeune femme avec réticence. En posant les yeux sur lui, elle se sentit soudain revigorée.

« Ça va aller... dit-elle à la femme officier. Merci, mais je pense que ça va aller.

— Le docteur Duxbury affirme que toutes les personnes tombées à l'eau doivent rester en observation quelques heures. Vous êtes peut-être en hypothermie.

— Je peux vous assurer que je ne le suis pas.

— Les ordres sont les ordres. Vous serez sortie pour l'heure du thé. »

La femme officier se dirigea vers le lit d'Avice. Elle la borda d'un geste vif et maternel qui rappela à Frances l'époque où elle exerçait à l'hôpital de Morotai. On l'avait installée dans une salle jouxtant l'infirmerie; l'odeur de Javel omniprésente et les étagères au nombre incalculable de boîtes et de flacons lui firent penser qu'elle se trouvait dans une sorte de soute où l'on entreposait des produits décapants. Des listes étaient accrochées au mur, inventaires des différents produits probablement, et plusieurs placards fermés à clé devaient contenir des produits inflammables. Frances frissonna.

« Désolée pour la soute, s'excusa-t-elle, nous avons eu besoin de l'infirmerie pour y installer les hommes qui ont inhalé trop de fumée, et on ne pouvait pas vous mélanger. C'était le seul endroit libre pour vous deux. Mais bon, c'est juste pour quelques heures, d'accord ? »

Le fusilier marin qui se trouvait à quelques centimètres d'elle ne la quittait pas des yeux. Frances vit la tendresse de son regard posé sur elle et savoura ce moment. Elle sentait encore l'étreinte de son bras autour de sa taille lorsqu'il l'avait aidée à remonter à bord. Son visage était si proche que si elle avait penché la tête vers lui, elle aurait pu sentir sa peau contre la sienne.

« Madame Radley, vous êtes confortable ?

— Ça va, dit Avice, le visage enfoui dans l'oreiller.

— Bien. Dans ce cas, je vais faire un petit tour à côté afin de m'occuper des hommes, mais je serai de retour le plus tôt possible. Je vous ai apporté de belles affaires propres pour vous changer quand vous serez prêtes. Je les mets là. » La femme officier déposa la pile de linge impeccablement plié sur un petit meuble. « Voilà. Et maintenant, mesdames, je suis sûre que vous ne refuserez pas une petite tasse de thé. Fusilier ? Pourriez-vous aller nous en chercher ? C'est la cohue en bas et je n'ai pas envie de me battre pour accéder à la cuisine.

— Avec plaisir. »

Frances sentit la brève pression de sa main, et, l'espace d'une seconde, elle oublia la pièce, Avice et l'incendie. Elle était sur une chaloupe, les yeux fixés sur lui, et lui dévoilait tout ce qu'elle avait toujours eu envie de lui dire, tout ce qu'elle ne se serait jamais crue capable de dire un jour. Mais elle ne prononça pas une parole.

« Je m'occuperai de ces coupures plus tard », lui chuchota-t-elle en se retenant de lui caresser le visage. Elle s'imagina la sensation qu'elle ressentirait en passant ses doigts sur sa peau, la tendresse avec laquelle elle soignerait sa chair meurtrie.

Il se dirigea vers la porte, non sans jeter un coup d'œil derrière lui, et sourit en voyant qu'elle le suivait du regard tout en remettant ses cheveux en place.

« J' imagine que tu n'as aucune envie de rester dans la même pièce que moi, n'est-ce pas ? » La voix d'Avice trancha le silence alors qu'il refermait la porte.

Avec regret, Frances rassembla ses pensées sur ce que venait de dire la jeune femme.

« Ça m'est égal », répondit-elle doucement.

On aurait pu croire que les heures passées dans le canot de sauvetage n'avaient pas existé. Avice, gênée d'avoir été sauvée par cette femme, semblait déterminée à réinstaurer la même distance entre elles.

« J'ai mal au ventre. Ce corselet est trop serré. Tu veux bien m'aider à l'enlever ? »

Avice se glissa lentement hors de son lit; ses cheveux pâles s'agglutinaient en mèches collées par le sel. Froidement, Frances lui donna un coup de main pour ôter son soutien-gorge, sa gaine étroite et sa robe de soirée qui n'avait plus aucune forme.

C'est au moment où elle aida Avice à se recoucher qu'elle vit la

tache au dos de son peignoir en soie rose pêche. Elle se pencha pour examiner le vêtement maculé et eut confirmation de ce qu'elle pensait. Elle attendit qu'Avice soit étendue, puis elle se rapprocha d'elle, tendue.

« J'ai quelque chose à te dire. Tu saignes. »

En silence, elles examinèrent le peignoir. Avice le retira et contempla la tache rouge vermillon qui s'étalait maintenant sur les draps. Elle comprit en regardant Frances qui ne parut pas alarmée. Elle prit la serviette propre que l'infirmière lui tendit sans un mot.

« Je suis vraiment désolée pour toi, reprit Frances légèrement embarrassée. C'est... C'est peut-être à cause du choc de l'eau froide. » Elle s'était attendue à ce qu'Avice hurle, à ce qu'elle lui reproche la perte de ce bébé en plus de la longue liste des prétendus péchés dont elle lui faisait grief. Mais la jeune femme ne dit pas un mot. Elle se contenta d'obéir à Frances qui, d'une voix douce, lui recommanda de rester allongée, de placer une serviette à tel ou tel endroit et de prendre un ou deux antalgiques. Puis elle finit par murmurer :

« C'est mieux comme ça, vraiment. Pauvre petit bâtard... »

Ces mots jetèrent un froid dans la pièce. Les deux femmes restèrent silencieuses. Avice semblait elle-même surprise d'avoir prononcé de telles paroles.

Frances la regardait avec de grands yeux.

Avice secoua la tête, dépitée. Soudain, elle se pencha vers l'avant comme pour vomir en émettant une longue plainte. Ses pleurs déchirants remplirent la pièce et elle se rejeta en arrière dans le lit étroit, cachant son visage sous les draps. Des sanglots étouffés la secouaient, ébranlaient tout son corps. Abasourdie, Frances laissa la robe de côté et s'assit sur le lit d'Avice. Elle se contenta de rester auprès d'elle jusqu'à ce que ses gémissements se calment, puis elle la prit dans ses bras et l'attira vers elle. Avice ne la repoussa pas, mais ne se blottit pas non plus contre elle. Elle semblait tellement enfermée dans son monde de malheur qu'elle ne remarquait plus la présence de la jeune femme.

« Ça va aller..., lui dit Frances, loin d'en être persuadée. Ça va aller. »

Avice finit par s'arrêter de pleurer. Frances alla chercher quelques antalgiques dans la pharmacie ainsi qu'un sédatif, au cas où. Lorsqu'elle revint, Avice était adossée contre le mur, un oreiller calé sur son ventre. Elle s'essuya les yeux et fit signe à Frances de lui donner sa robe. Elle en sortit un morceau de papier déchiré et trempé.

« Tiens, tu as le temps de la lire maintenant, dit-elle.

— *Non grata ?*

— Non. Oh, pour ça, il veut toujours que je vienne... »

Avice lui tendit la lettre qu'elle accepta, consciente qu'elles venaient de passer un certain cap. Cette fois, elle lut avec attention les lignes que l'Atlantique n'avait pas complètement effacées.

J'aurais dû te dire cela il y a bien longtemps. Mais je t'aime tellement mon amour que je ne pouvais supporter l'idée de voir la tristesse se peindre sur ton visage. J'avais aussi très peur de te perdre... Surtout ne te méprends pas, je ne te demande pas de ne pas venir. Il faut que tu saches que ma femme et moi entretenons une relation plutôt fraternelle qu'autre chose et, mon amour, elle n'a jamais compté comme toi...

Crois en la sincérité de tout ce que je t'ai dit en Australie, mais il faut que tu comprennes : les enfants sont tellement jeunes et je ne suis pas du genre à me défilier devant mes responsabilités. Nous pourrions peut-être repenser à notre avenir lorsqu'ils seront plus grands, tu ne crois pas ?

Avice, je sais que c'est beaucoup te demander, mais essaie d'y réfléchir pendant que tu es encore à bord. J'ai mis un peu d'argent de côté et je pourrais te trouver un joli petit appartement à Londres. Je viendrais te voir deux fois par semaine, ce qui, quand on y réfléchit, est supérieur au nombre de fois où la plupart des épouses de marins voient leurs maris...

Avice, tu avais coutume de dire que tout ce qui comptait pour toi était que l'on soit ensemble. Prouve-moi, ma chérie, que tu croyais en ces paroles...

Tandis que Frances lisait les derniers mots, elle se demanda si elle pouvait regarder Avice droit dans les yeux. Elle n'aurait pas voulu qu'elle imagine qu'elle jubilait.

« Que vas-tu faire ? interrogea-t-elle prudemment.

— Je crois que je vais rentrer au pays. Ce n'était pas possible tant que j'étais... Maintenant, je peux envisager de faire comme si rien ne s'était passé. D'ailleurs, c'est le cas. De toute façon, mes parents n'étaient pas d'accord pour que j'aille en Angleterre. » Son ton était sec et glacial.

« Tu vas t'en sortir, ne t'inquiète pas. »

À ces paroles, Avice laissa transparaître sa vraie nature : avec son expression hautaine, Frances sentit que ce qu'elle lui disait, elle, n'avait aucune importance. Avice laissa la lettre retomber sur le

couvre-lit. Elle regarda Frances d'un air gêné, comme si elle avait été mise à nu.

« Comment fait-on pour vivre avec cela sur les épaules ? demanda-t-elle. Toute cette honte ? »

Frances comprit que, pour la première fois, les paroles de la jeune femme n'étaient pas destinées à la heurter. Le regard d'Avice, dans son visage livide, exprimait une véritable interrogation.

« Tu sais, répondit-elle en choisissant ses mots avec soin, je pense avoir appris que... nous avons tous quelque chose à cacher. Quelque chose dont nous avons honte et qui nous suit toute notre vie. »

Frances tendit la main vers Avice, souleva la serviette et vérifia la dimension de la tache de sang. Elle dissimula la serviette dans un endroit discret et lui en tendit une autre.

Avice changea de position sur le lit.

« Toi, ton secret a été mis au jour. Il ne te pèse plus car tu as trouvé quelqu'un qui est prêt à t'accepter comme tu es, malgré ton... ton passé.

— Mais je n'ai pas honte de ce que je suis, Avice. » Frances réunit les vêtements tachés et les donna à la femme officier pour quelle les porte à la laverie. Puis elle se rassit sur le lit.

« Pour ta gouverne, il y a une chose dont j'ai vraiment honte dans ma vie, mais ce n'est pas du tout ce que tu crois. »

Le service des infirmières de l'armée australienne avait ouvert un bureau de recrutement à Wayville près du pavillon-hôpital. Cela faisait un certain temps qu'elle était infirmière stagiaire à l'hôpital Showground de Sydney, et elle avait aussi travaillé pour une famille aisée de Brisbane afin de pouvoir financer sa formation. Elle était célibataire, en bonne santé, sans enfants, et avait obtenu une lettre de recommandation élogieuse de la part de son infirmière-chef. L'Hôpital général australien récemment créé était donc prêt à l'engager. Elle avait dû mentir sur son âge; mais comme elle avait mis du temps à calculer sa fausse date de naissance, le regard entendu que lui avait jeté le chef de corps lui avait appris qu'elle n'était pas la seule. Et puis, c'était la guerre, après tout.

Frances raconta qu'à l'Hôpital général australien elle s'était sentie tout de suite comme un poisson dans l'eau. Les sœurs étaient stoïques, toujours de bonne humeur, pleines de compassion, mais surtout très professionnelles et compétentes. C'était la première fois de sa vie que des personnes l'acceptaient telle qu'elle était, appréciaient ses efforts et son sens du travail bien fait. Elles venaient de toutes les régions d'Australie et ne s'intéressaient pas le moins du

monde à son passé. Elles avaient toutes une bonne raison de ne pas être mariées, de ne pas avoir d'enfants, et elles ne tenaient pas particulièrement à s'attarder sur ce sujet. De plus, les besoins de leur métier exigeaient qu'elles puissent vivre au jour le jour, sans se projeter vers l'avenir.

Elle n'avait jamais essayé de reprendre contact avec sa mère. Peut-être par manque de compassion de sa part. Mais cette prise de conscience ne l'avait pas fait changer d'avis.

Pendant plusieurs années, elles servirent ensemble à Northfield, à Port Moresby, et finalement à Morotai où elle avait rencontré Chalkie. C'est au cours de ces années qu'elle comprit qu'il existait des choses bien pires que ce qu'on lui avait fait subir, surtout au vu des cruautés infligées au nom de la guerre. Elle avait tenu des hommes agonisants dans ses bras, soigné des blessures qui lui avaient donné des haut-le-cœur, fait le ménage dans des toilettes à l'odeur insupportable, lavé des draps maculés de sang et aidé à dresser des tentes délabrées, rongées par la moisissure. Cependant, elle n'avait jamais été aussi heureuse.

Les hommes étaient tombés amoureux d'elle. Ce qui n'était pas étonnant dans un hôpital, où beaucoup n'avaient pas vu de filles depuis longtemps. Il suffisait de quelques mots gentils, d'un sourire, et ils vous prêtaient toutes sortes de qualités, que vous les possédiez ou non. Pour elle, Chalkie devait être comme les autres. Elle supposait que dans son délire il était aveuglé par son sourire. Pas un jour ne passait sans qu'il ne la demandât en mariage. Elle lui avait bien prêté quelques attentions, comme aux autres. Mais il était hors de question qu'elle se marie.

Jusqu'à ce que le canonier arrive.

« C'était l'homme dont tu es tombée amoureuse ?

— Non, c'est l'homme qui m'a reconnue, dit-elle d'une voix étranglée. Il venait de l'unité qui était stationnée près de l'hôtel où j'avais vécu des années auparavant. Et je savais de toute façon qu'il faudrait que je quitte un jour l'Australie, que ce serait le seul moyen de couper les ponts avec..., elle s'interrompit. Et donc, j'ai dit oui.

— Et ton mari ? Il le savait ? »

Jusque-là, les mains de Frances étaient restées calmement entre ses genoux. À présent, ses doigts se croisaient et se décroisaient sans cesse. « Les premières semaines où je l'ai connu, il délirait la moitié du temps. Il reconnaissait mon visage. Il y avait des jours où il pensait que nous étions déjà mariés. Il arrivait aussi qu'il m'appelle Violette. Quelqu'un m'apprit que c'était le prénom de sa sœur décédée. Parfois, la nuit, il me demandait de lui tenir la main et de chanter quelque

chose. Et lorsqu'il souffrait trop, je m'exécutais, malgré ma voix de crécelle. » Ses lèvres esquissèrent un petit sourire. « Je n'avais jamais connu d'homme aussi gentil. La nuit où je lui ai dit que j'acceptais de l'épouser, il a pleuré de joie. »

Avice ferma les yeux de douleur, et Frances attendit quelle se reprenne. Puis elle continua; sa voix résonnait dans la pièce qui s'assombrissait de plus en plus.

« Son chef de corps, le capitaine Baillie, savait que Chalkie n'avait pas de famille. Il savait aussi que je n'avais pas grand-chose à gagner en l'épousant, bref, que cela le rendrait simplement heureux. Il avait donc donné son accord, ce que peu d'entre eux auraient fait. Ça n'est pas quelque chose dont je suis très fière, mais j'avais quand même des sentiments pour lui.

— Et de cette façon tu savais que tu pourrais partir...

— Oui. » À nouveau un petit sourire se dessina sur son visage. « Quelle ironie, tu ne trouves pas ? Une fille comme moi qui épouse le seul homme qui ne l'ait jamais touchée.

— Au moins, tu as gardé ta réputation intacte.

— Non, malheureusement. » Frances passa sa main sur sa jupe tachée, raidie par le sel; la même qu'elle portait depuis le début du voyage.

« Quelques jours avant qu'on se marie, j'étais assise à l'extérieur du pavillon des infirmières à laver des bandes de gaze. Le canonier est arrivé et... elle s'étouffa. Il a essayé de glisser sa main sous ma jupe. J'ai crié et je l'ai frappé au visage assez fort. C'était la seule façon de l'éloigner. Quand les autres infirmières sont sorties, il leur a dit que je n'étais bonne qu'à ça, qu'il m'avait rencontrée à Aynsville. À partir de là, je ne pouvais plus rester. C'était une si petite ville, je leur avais dit d'où je venais – elles savaient donc qu'il ne mentait pas. » Elle marqua une pause. « Je crois qu'elles se seraient montrées plus compréhensives si je leur avais avoué avoir commis un meurtre.

— Et quelqu'un en a parlé à Chalkie ?

— Non, mais je crois que c'était pour éviter qu'il n'en souffre. Oh, certains ont décidé de ne pas monter ça en épingle; lorsqu'on a vu la mort de près, la réputation des gens n'a plus beaucoup d'importance. Tout le monde savait combien Chalkie m'aimait et combien il était fragile. Les hommes ont un code d'honneur entre eux, ils se respectent... Et ils montrent parfois ce respect de façon particulière.

— Mais les infirmières, elles ont réagi comme moi, non ? Elles t'ont mise à l'écart ?

— La plupart, oui. Mais je pense que mon infirmière-chef a vu les choses d'une façon différente. Nous avons travaillé ensemble pendant

longtemps. Elle savait ce que je valais, elle me connaissait bien en tant qu'infirmière. Elle m'a conseillé d'essayer de reconstruire ma vie le mieux possible avec tout ce que cet homme m'avait apporté. Peu de gens ont droit à une seconde chance dans la vie. »

Avice s'allongea et fixa le plafond.

« Oui, elle devait avoir raison. Quel droit avons-nous de juger... de juger la vie des gens... »

Peu convaincue, Frances eut un air dubitatif.

« Même après ce que tu sais de moi ? »

Avice haussa les épaules.

« L'Angleterre est un grand pays, très peuplé. Et puis Chalkie va prendre soin de toi, maintenant. »

Frances cherchait ses mots pour répondre, mais Avice lui demanda :

« Tu es sûre que personne ne lui a rien dit ? Même après ce qui s'est passé ?

— Non, affirma Frances. Personne ne lui en a parlé. »

De l'autre côté de la porte, Nicol avait tout entendu. Il tenait encore dans les mains les deux tasses de thé à présent froides. Il s'éloigna doucement et ferma les yeux.

« On a vu naître des histoires d'amour et plusieurs mariages ont été célébrés. Puisque nous nous trouvions en territoire hollandais, il fallait signer tout un tas de papiers... En général, le dentiste se chargeait de percer l'alliance, et les habits de cérémonie étaient faits avec le tulle blanc des moustiquaires ou bien des uniformes provenant du pavillon du Corps des Infirmières de l'Armée australienne... En accord avec ce que stipulait le règlement de l'armée, la mariée devait retourner peu après en Australie. »

L'armée vue sous un autre jour, Joan Crouch.

Morotai, îles Halmaheras, 1946.

« Je sais bien que ce n'est pas réglementaire, dit Audrey Marshall, mais vous les avez vus ensemble. Vous savez ce qu'elle a vécu.

— J'ai du mal à y croire.

— Ce n'était qu'une enfant. Elle n'avait que quinze ans, d'après ce qu'elle m'a dit.

— Je veux bien vous accorder qu'il semble très amoureux d'elle.

— Alors, quel mal y aurait-il à cela ? »

L'infirmière-chef ouvrit le tiroir et en sortit une bouteille contenant un liquide ambré. Il acquiesça d'un signe de tête. Il refusa qu'elle y ajoute de l'eau chlorée qui se trouvait dans un broc sur son bureau. Ils avaient essayé d'en parler plus tôt, mais un accident s'était produit sur la route qui menait à l'unité de radars américains : une jeep était entrée en collision avec un camion de ravitaillement hollandais et s'était retournée. Il y avait eu un mort et deux blessés. Le capitaine Baillie avait passé plus d'une heure avec les autorités hollandaises à remplir des papiers et à discuter des circonstances de l'accident avec leur chef de corps. L'ordonnance de ce dernier figurait au nombre des victimes. Il était sous le choc, épuisé.

Il but une gorgée, visiblement décidé à ne pas avoir à gérer ce nouveau problème en plus de tous ceux qu'il avait déjà.

« Cela pourrait avoir des conséquences dramatiques, ce garçon n'a pas toute sa tête.

— Il est assez conscient pour savoir qu'il l'aime et que cela le rendrait heureux. Et puis, quel autre choix avons-nous ? Elle ne peut plus être infirmière maintenant que tout le monde est au courant. Il faut qu'elle quitte l'Australie.

— Oh, n'exagérez pas, c'est un grand pays.

— Cela ne l'a pas empêchée de tomber sur quelqu'un qui l'a reconnue, n'est-ce pas ?

— Je n'en sais rien... »

L'infirmière-chef se pencha sur le bureau.

« C'est une bonne infirmière, Charles, et une fille bien. Pensez à tout ce qu'elle a fait pour vos hommes. Rappelez-vous Petterson, Mills, et O'Halloran avec ses blessures atroces.

— Oui, je sais bien.

— Alors, quel mal y aurait-il ? Ce garçon n'est pas millionnaire que je sache, et vous m'avez dit qu'il n'avait pas vraiment de famille. » Elle baissa un peu la voix. « Vous savez comme moi à quel point il est malade...

— Et vous, vous savez que j'ai toujours fait mon possible pour prévenir ce genre de choses, et avant tout aussi pour éviter toute cette fichue paperasse à remplir.

— Vous avez de bonnes relations avec les Hollandais, vous me l'avez dit vous-même. Ils signeront n'importe quel formulaire que vous leur mettrez sous les yeux.

— Vous êtes vraiment convaincue que c'est raisonnable ?

— Tout ce que je vois, c'est que cela le rendrait heureux et offrirait une nouvelle chance à cette jeune femme.

Elle aura le droit d'immigrer en Angleterre et fera une infirmière exceptionnelle là-bas. Quel mal y aurait-il à cela ? »

Charles Baillie soupira profondément. Il reposa son verre sur le bureau et se retourna vers son interlocutrice.

« On ne peut vraiment rien vous refuser, Audrey.

— Je vais faire le nécessaire », dit-elle. Son sourire satisfait montra qu'elle savait la bataille gagnée.

L'aumônier était un homme pragmatique. Lassé de voir autant de souffrance et de détresse, il n'avait pas hésité à l'aider. Il aimait particulièrement la jeune infirmière. Il s'était dit qu'elle serait un parfait exemple de la rédemption que pouvait apporter le mariage. De plus, si cela pouvait permettre à ce pauvre garçon, qui n'avait plus que quelques semaines à vivre, d'oublier un peu ses douleurs, il était à peu près certain que Dieu le pardonnerait pour son geste. Lorsque l'infirmière-chef l'avait remercié, il lui avait répondu que le Tout-

Puissant était plus pragmatique que beaucoup le pensaient.

Se félicitant de la solution trouvée, et se demandant comment elle serait accueillie par les intéressés, tous trois restèrent un bon moment dans le bureau de l'infirmière-chef à célébrer leur accord devant un autre verre. « Il faut savoir apprécier les vertus thérapeutiques de l'alcool », avait dit Audrey Marshall avec un grand sourire, tout en remarquant la pâleur du capitaine Baillie. Elle ne supportait pas de voir un homme trop pâle et avait toujours envie de l'ausculter pour vérifier sa pression artérielle.

« Le seul problème avec mon sang, c'est qu'il n'y a pas assez d'alcool dedans », murmura-t-il.

Ils trinquèrent à la santé de l'infirmière Luke, à son futur mari, à la fin de la guerre, et à Churchill pour faire bonne mesure. Peu après dix heures, ils se dirigèrent vers les tentes des malades, un peu plus tendus, moins à l'aise maintenant qu'il leur fallait faire face à leurs responsabilités.

« Elle est dans la tente B », les informa la sœur qui lisait une lettre sur le bureau de permanence. « Avec le caporal MacKenzie », précisa l'infirmière-chef en se retournant vers le capitaine Baillie d'un air triomphant. Tout le monde sera satisfait de l'issue de cette histoire. « Vous voyez, je vous l'avais dit ! »

Ils avancèrent sur le sable, entre les lits, prenant garde de ne pas réveiller ceux déjà endormis. Ils soulevèrent le rideau de la deuxième chambre et entrèrent. Le capitaine Baillie poussa un juron en se frappant la nuque pour y écraser un moustique. Ils s'arrêtèrent sur le seuil.

L'infirmière Luke leva la tête en les entendant arriver. Elle les dévisagea de ses grands yeux impassibles. Penchée sur Alfred « Chalkie » Mackenzie, dont une grande partie du lit était cachée par une moustiquaire, elle était en train de recouvrir son visage d'un drap de la Navy.

Lorsque le fusilier revint avec deux tasses de thé chaud, Avice dormait. Il frappa deux fois à la porte, entra et traversa précautionneusement la petite pièce. Il déposa les tasses sur la table, entre les deux lits. Il avait espéré que la femme officier fût encore avec elles.

Assise à côté d'Avice, Frances sursauta. Il lui parut évident qu'elle ne l'attendait pas. Elle rougit légèrement. Elle lui semblait épuisée. Quelques heures auparavant, il aurait sûrement cédé à l'envie qu'il avait de l'embrasser. À présent qu'il l'avait entendue parler, il se dit qu'il n'oserait plus. Il revint vers la porte et se posta devant, les jambes

un peu écartées, le dos droit comme s'il avait besoin de retrouver quelque peu son assurance.

« Je... je ne vous attendais plus, souffla-t-elle. Je me disais qu'on vous avait appelé pour autre chose.

— Désolé, j'ai mis du temps.

— Le docteur Duxbury m'a autorisée à sortir. Je range mes affaires et j'y vais. Avice va sûrement rester ici cette nuit. Je reviendrai peut-être voir comment elle se sent, ils sont un peu débordés.

— Comment va-t-elle ?

— Mieux, répondit Frances. J'allais retrouver Maggie. Et elle ? Ça va ?

— Pas très bien. Son chien est...

— Oh... » Elle eut l'air attristée. « Oh, non ! Et elle est toute seule ?

— Elle sera sûrement heureuse que vous alliez lui tenir compagnie. » Frances ne s'était toujours pas changée et il résista à l'envie d'essuyer les traces noires qui maculaient ses joues. Il croisa les mains derrière son dos.

Elle s'avança et jeta un coup d'œil sur Avice derrière elle.

« Vous savez, j'ai repensé à ce que vous aviez dit, murmura-t-elle. Sur le fait que la guerre nous a tous conduits à accomplir des choses dont nous avons honte. Avant que vous ne m'en parliez, j'étais persuadée d'être la seule à avoir... »

Il ne s'était pas attendu à cette confidence. Il fit un pas en arrière et hésita avant de s'exprimer. Il désirait tellement qu'elle reste qu'il eut envie de pleurer. Il éprouvait aussi un vague désir de l'entendre continuer à parler.

« Je sais que nous n'avons pas toujours osé nous parler... avec franchise. C'est... compliqué et la vérité peut parfois être... » Elle s'arrêta et le regarda bien en face, les yeux brillants. « Mais je voulais vous remercier pour cette honnêteté... Vous avez... Je vous serai toujours reconnaissante de me l'avoir dit. Et je chérirai toute ma vie cette chance que nous nous soyons rencontrés. » Elle prononça ces derniers mots hâtivement, comme si elle s'était forcée à les dire tant qu'elle en avait encore le courage.

Il se sentit alors très petit, comme désespéré.

« Oui, eh bien..., dit-il enfin quand il arriva à trouver les mots, je suis content, moi aussi. » Il ne put se retenir d'ajouter : « Madame. »

Un court silence s'ensuivit.

« Madame ? » répéta-t-elle.

Le sourire de Frances avait perdu de sa timidité; la différence était imperceptible, et il pensa être le seul à pouvoir la remarquer. Il aurait voulu lui crier qu'il n'avait pas le choix, qu'il le faisait pour elle.

Elle chercha à croiser son regard. Quand elle y réussit, ce qu'elle vit lui fit baisser la tête et la détourner.

« Excusez-moi, mais je dois y aller maintenant, dit-il. J'ai des choses à faire... Mais... je suis sûr que vous allez aimer l'Angleterre.

— Merci. J'en ai beaucoup entendu parler lors des réunions. »

Il reçut la froideur de ses mots comme un coup de poing.

« Eh bien... J'espère que vous vous souviendrez de moi..., dit-il les bras ballants et les mains crispées.

Comme d'un ami... » Jamais ce mot ne lui avait semblé aussi inapproprié.

Elle cligna des yeux un peu trop rapidement. Honteux, il détourna le regard.

« C'est très gentil, mais j'en doute, fusilier », assura-t-elle.

Elle se retourna en soupirant et commença à plier les affaires entassées sur le lit. Lorsqu'elle parla de nouveau, sa voix blessée l'atteignit comme une balle de fusil : « Après tout, je ne sais même pas comment vous vous appelez. »

Margaret se trouvait sur le pont d'envol, au bord de la proue, près des saïnes. Un cardigan ceignait ses larges hanches, un foulard retenait ses cheveux pour les empêcher de battre sur son visage. Dos à la passerelle, elle se tenait la tête penchée sur le petit paquet quelle serrait entre ses bras.

Le ciel gris se couvrait de nuages chargés de pluie qui menaçaient d'exploser. De grands albatros suivaient le porte-avions en décrivant de vastes cercles. Les courants ascendants les faisaient brusquement remonter dans le ciel, comme actionnés par un marionnettiste. De temps en temps, elle baissait les yeux sur la petite boule qu'elle tenait dans ses bras, et des larmes coulaient sur ses joues. Elle caressait doucement son corps raide, lui murmurant encore des excuses.

Avec le bruit du vent et son foulard sur les oreilles, elle n'entendit pas Frances arriver derrière elle. Lorsqu'elle l'aperçut, elle n'aurait pu dire depuis combien de temps elle était là.

« Je lui fais les honneurs d'une sépulture maritime, dit-elle. J'essaie de trouver le courage de le faire, tu comprends ?

— Maggie, je suis vraiment désolée. » Toute la tristesse du monde semblait concentrée dans les yeux de Frances. Elle tendit une main hésitante vers Margaret qui essuya ses larmes, hocha la tête et

soupira devant son incapacité à contrôler son désespoir.

La limite entre le ciel et la mer était floue. Les flots sombres, peu avenants, s'éclairaient à l'approche de l'horizon puis blêmissaient avant de se fondre dans les nuages.

On aurait dit que le bateau avançait vers le néant, plaçant son sort entre les mains aveugles du destin.

Quelques instants plus tard, bien avant qu'elle ne se sente prête, Margaret s'avança d'un pas en serrant très fort le petit corps contre elle, bien plus fort qu'elle ne l'aurait osé si la chienne était encore en vie.

Elle se pencha en avant, émit un petit son et laissa tomber Maudie Gonne dans la mer. Elles n'entendirent aucun bruit.

Elle agrippa fort la rambarde. La hauteur considérable à laquelle elle se trouvait par rapport aux vagues l'impressionna. Elle lutta contre l'envie soudaine de faire arrêter le navire, de récupérer ce qu'elle avait perdu dans l'océan. À présent, la mer lui semblait bien trop vaste pour sa petite chienne, elle ne lui avait pas offert un endroit paisible pour reposer, elle l'avait trahie. Elle sentit un vide insupportable entre ses bras.

Frances pointa le doigt vers la mer.

Elles devinèrent le cardigan beige qui flottait à des centaines de mètres en contrebas, dessinant une petite tache pâle dans les flots noirs. Il disparut dans le sillage du navire et ne réapparut pas. Silencieuses, laissant le vent plaquer leurs vêtements contre leur corps, elles contemplèrent l'écume naître dans le sillage du *Victoria*, se séparer et disparaître.

« Avons-nous été complètement folles ? demanda enfin Margaret.

— Comment ça ?

— Qu'est-ce que nous avons fichu ?

— Je ne suis pas sûre de comprendre...

— Nous avons tout quitté, les gens que nous aimions, nos foyers, notre sécurité, et tout ça pour quoi ? Pour prendre le risque de se faire agresser et de se faire traiter de... traînées comme Jean ? Pour que la fichue Navy t'interroge sur ton passé en coupant les cheveux en quatre, comme si tu étais une meurtrière ? Pour traverser la terre entière en recevant au bout du compte un télégramme *non grata* ? Parce que rien n'est moins sûr, non ? Rien ne nous garantit que ces hommes et leurs familles vont nous accepter de bon cœur, hein ? »

Le son de sa voix dominait le bruit du vent.

« Et puis, qu'est-ce que je connais de cette foutue Angleterre ? Qu'est-ce que je connais de Joe et de sa famille ? Et les bébés ?

Bordel ! Je n'ai même pas été capable de prendre soin de mon chien... » Elle baissa la tête.

Elles oublièrent le pont inondé sous leurs pieds et les regards des matelots en train de peindre l'îlot latéral.

« Tu sais... Il faut que je te dise... Je crois que j'ai fait une grosse erreur. Je me suis trop emballée à l'idée de pouvoir enfin m'échapper de chez moi pour ne plus avoir à cuisiner et à faire le ménage pour papa et les garçons. Et voilà, maintenant je suis ici et tout ce que je souhaite, c'est de retrouver ma famille. Je veux les retrouver, Frances, et je veux retrouver ma mère. » Des larmes d'amertume coulèrent sur ses joues. « Je veux que mon chien revienne. »

Elle sentit le bras fin et musclé de Frances autour d'elle.

« Non, Maggie, non. Tout va bien se passer. Tu as un homme qui tient à toi. Qui tient beaucoup à toi. Tout va bien se passer. »

Margaret eut envie d'y croire.

« Comment peux-tu dire cela après tout ce qui s'est produit à bord ?

— Joe est unique, Maggie. Même moi je sais cela. Une vie formidable s'offre à toi car il est impossible que sa famille ne t'aime pas. Ton bébé sera superbe et tu vas l'aimer comme jamais tu n'aurais pensé pouvoir aimer quelqu'un. Oh ! si seulement tu savais combien je... »

Le visage de Frances se déforma, elle explosa violemment en sanglots, un torrent de larmes incontrôlable et ininterrompu dévala sur ses joues. Ayant pris Margaret dans ses bras pour la réconforter, elle trouvait à son tour le soutien dont elle avait besoin. Elle essaya de demander pardon, de se reprendre, et fit des petits gestes de la main en signe d'excuse sans parvenir à s'arrêter.

Margaret, dans un intense élan d'amitié, la serra dans ses bras.

« Allez, allez, murmura-t-elle gentiment. Allez, Frances, calme-toi... Calme-toi, ça ne te ressemble pas... » Elle caressa ses cheveux. Ce doit être le choc, pensa-t-elle, et elle se rappela l'image des deux femmes tombant dans les eaux tumultueuses. Elle se sentit coupable et s'en voulut de ne pas avoir pris des nouvelles de Frances depuis cette nuit-là. Elle la serra contre elle comme pour s'excuser silencieusement en attendant que sa peine diminue. « Tu as raison, on va s'en sortir, murmura-t-elle en caressant les cheveux de Frances. Et qui sait, nous serons peut-être voisines, hein ? Et puis tu m'écritas, Frances. Je ne connais personne là-bas et je ne pense pas qu'Avice ait envie de garder contact avec moi. Tu es ma seule amie dans cette nouvelle vie...

— Je ne suis pas ce que tu crois que je suis. » Frances pleurait maintenant assez fort pour attirer l'attention. Un petit groupe de marins

les observait tout au bout du pont d'envol en fumant. « Si tu savais, si tu savais...

— Allez, c'est fini, il est temps d'oublier tout ça. » Elle passa la main sur ses yeux mouillés. « Écoute, pour moi, tu es une fille extra. Je sais assez de choses sur toi, j'en sais même trop. Malgré cela, je pense toujours que tu es une fille extra. Et tu as intérêt à garder contact avec moi, sinon gare à tes fesses !

— Tu es... vraiment... do... adorable.

— Tu étais sur le point de dire "dodue", c'est ça ? »

Frances sourit malgré elle.

« Hé, vous deux ! Éloignez-vous, faut pas rester là ! »

Elles se retournèrent et virent un officier devant l'îlot latéral qui leur faisait signe de se rapprocher. Margaret se tourna vers Frances.

« Allez, quoi, Frances, tu vas pas me claquer dans les pattes. Pas toi.

— Oh, Maggie... je suis tellement...

— Non. C'est un nouveau départ pour nous. Tout sera nouveau. Comme tu l'as si bien dit, tout va bien se passer. Nous ferons tout pour que notre vie soit une belle vie. »

Elle serra Frances contre elle tout en commençant à franchir l'immense pont. « Parce que nous n'avons pas fait cette satanée traversée pour rien, tu ne crois pas ? Nous devons tout faire pour réussir cette nouvelle vie. »

Lorsqu'elles redescendirent après le dîner, les hommes étaient encore en train de briquer, de poncer et de peindre. Plus fort que les discussions des mariées surexcitées qui rassemblaient leurs effets, on les entendait râler dans les cursives. À quoi cela servait-il ? protestaient-ils. Le navire devait finir à la casse de toute façon. Ils ne comprenaient pas pourquoi le vieux Highfield ne leur avait pas accordé une journée de repos. Il n'était pas au courant que la guerre était finie, ou quoi ? Malgré tout, Frances fut rassurée : elle ne l'avait pas vu depuis l'incendie et les paroles des matelots lui indiquèrent tout ce qu'elle aurait voulu savoir sur son état de santé.

En passant l'écouille qui menait à la zone des cabines, elle espéra trouver le marine devant leur porte, bien que personne ne soit chargé de monter la garde ce soir-là. Elle avait envie de le voir dans sa position habituelle, les pieds bien plantés dans le sol, de rencontrer son regard, de partager cette muette complicité qui les liait.

Or le couloir était vide, de même que celui du dessus. Seules les filles s'agitaient dans tous les sens, s'échangeaient du maquillage, se

montraient leurs habits : lesquels porteraient-elles à leur arrivée ? Celui-ci ou celui-là ? Finalement, cette effervescence était peut-être de bon augure. Elle sentit ses nerfs à fleur de peau, comme si l'hystérie et l'appréhension ambiantes l'avaient gagnée.

« Bonsoir, madame Mackenzie. » C'était Vincent Duxbury, habillé d'un costume en lin blanc cassé. « D'après ce que j'ai entendu dire, on a des chances de vous rencontrer bientôt à l'infirmerie. Je suis heureux de vous voir reprendre du service. » Il salua les filles en touchant son chapeau et s'éloigna d'un pas léger, sifflotant quelques mesures plus ou moins reconnaissables de *Frankie and Johnny*.

Mme Mackenzie. Infirmière Mackenzie. C'était ainsi et pas autrement, se dit-elle en aidant Margaret à entrer dans la pièce. Elle l'avait toujours su.

Elle avait laissé Margaret dans la chambre peu après neuf heures et demie. La douleur et l'épuisement dus à sa condition avaient doucement fait glisser la jeune femme dans le sommeil. Margaret devait se lever presque toutes les nuits, et dernièrement jusqu'à deux ou trois fois. D'un pas lourd, elle se dirigeait alors vers les toilettes des femmes tout au bout de la coursive en saluant d'un signe de tête au passage les fusiliers en faction. Ce soir-là, elle ne s'était pas réveillée, et Frances, qui voulait retourner à l'infirmerie pour voir Avice, s'en était réjouie.

Elle longea les coursives endormies, prenant garde de ne pas faire le moindre bruit dans ses ballerines à semelles souples quand elle passait devant les portes fermées. Ce soir-là, l'air des cabines était imprégné du parfum des crèmes de soin que les filles avaient appliquées sans modération sur leurs visages. Des vêtements impeccablement repassés étaient accrochés aux cloisons, ne laissant aucun espace libre. Les passagères virent leur sommeil troublé non seulement par les bigoudis et les épingles qu'elles avaient fixés sur leur tête, mais par les rêves qui les agitaient. Rien de tout cela dans notre petite cabine, pensa Frances. Margaret avait bien essayé d'enrouler un bigoudi et de fixer une épingle dans ses cheveux, mais elle avait abandonné. Elle s'était fait une raison ; s'il ne l'acceptait pas telle quelle était, il y avait peu de chance qu'une coiffure à la Shirley Temple change quoi que ce soit.

Frances avançait, les cheveux lâchés, l'esprit aussi trouble que les eaux de l'océan. À l'instar d'un marin essayant d'endiguer une inondation, elle s'efforçait de refermer les écouteilles sur des pensées qui la débordaient. Elle grimpa les marches qui menaient à l'infirmerie et échangea un salut avec un matelot solitaire qui courait, un paquet sous le bras.

Avant d'atteindre l'infirmerie, elle entendit des chants. Elle tendit l'oreille pour en déterminer la provenance. D'après la gravité des voix et les paroles qu'elle devinait, elle en déduisit que le Dr Duxbury faisait chanter aux hommes des airs de comédies musicales. La piètre qualité de l'interprétation lui fit penser que le stock d'alcool à brûler de l'infirmerie devait avoir nettement baissé par rapport aux jours précédents. Auparavant, elle l'aurait peut-être dénoncé; elle serait même entrée dans la pièce afin de régler cette histoire elle-même. À présent, cela lui importait peu. Il ne restait plus que quelques heures à passer à bord. Plus que quelques heures sur ce navire. Qui était-elle pour interdire à ces hommes de chanter, même faux ?

La mélodie se termina en vocalises mélancoliques. Frances entra discrètement dans la pièce et, dans l'obscurité, chercha le lit où était étendue, toute pâle, la jeune femme.

Pour Avice, le pire était passé. Elle était endormie maintenant, à bout de forces. Le dessus-de-lit et la couverture rêche aux insignes de la Navy la recouvraient jusqu'au menton. En dormant, elle fronçait les sourcils, comme par anticipation des épreuves à venir.

Au lieu de monter sur le lit qui était libre, Frances s'assit sur la petite chaise qui se trouvait à côté. Elle resta là dans le noir à contempler les boîtes en carton et à écouter les hommes qui avaient recommencé à chanter. Le Dr Duxbury les interrompait parfois pour leur proposer d'entamer une version différente. Derrière les bruits de la pièce adjacente, elle entendit le ronronnement du seul moteur en état de fonctionner. C'était un son bien plus faible et moins dynamique qu'auparavant, et elle imagina les hommes suant sang et eau pour s'efforcer de mener le navire à bon port. Elle pensa au navigateur, à l'opérateur radio, au sous-officier de quart, à tous ceux qui étaient encore éveillés sur cet immense vaisseau et qui devaient avoir hâte de retrouver leurs familles. Ils devaient aussi envisager les changements qui allaient se produire dans les mois à venir. Elle eut une pensée pour le capitaine Highfield, au-dessus d'eux, dans ses quartiers aux allures de palace : elle savait qu'il passait peut-être sa dernière nuit en mer. Nous allons tous devoir nous construire une nouvelle vie dans ce pays, leur avait-il dit. Trouver un moyen de pardonner.

Il faut que j'essaie de retrouver l'état d'esprit qui m'habitait quand je suis arrivée à bord, pensa-t-elle. Ce soulagement, cette envie de me projeter vers l'avenir. Il faut que je fasse comme si cet homme et tout ce qui s'est passé n'avaient jamais existé. Je me contenterai du souvenir de Chalkie en le bénissant toute ma vie pour ce qu'il m'a apporté. C'est le moins que je puisse faire.

Elle avait dû s'assoupir lorsqu'elle entendit un bruit. Quelqu'un avait toussé, discrètement. Somnolente, elle l'avait entendu si faiblement

qu'elle ne sut jamais vraiment comment cela avait suffi à la réveiller. Elle ouvrit un œil et s'attendit à voir dans la pénombre la silhouette d'Avice se dresser sur son lit pour lui demander un verre d'eau. Mais non. Rien de cela.

Frances tendit l'oreille.

Elle entendit tousser à nouveau. Ce n'était pas une vraie toux, mais plutôt le genre de bruit destiné à attirer l'attention. Elle se leva et s'avança vers la porte.

« Frances », chuchota une voix si feutrée que personne d'autre qu'elle n'aurait pu l'entendre. Puis à nouveau : « Frances. »

Elle se demanda une seconde si elle était bien éveillée. Dans la pièce voisine, le docteur Duxbury (qui chantait *Danny Boy*) fondait bruyamment en larmes et se laissait consoler par les hommes qui l'entouraient.

« Vous ne devriez pas être là », chuchota-t-elle en s'avançant vers la porte sans l'ouvrir. On avait donné des instructions très fermes et le second les avait bien prévenues : aucune rencontre entre les femmes et les hommes ne serait tolérée; comme si cette dernière nuit à bord pouvait laisser craindre une ambiance débridée, propice à tous les débordements.

Elle resta silencieuse, puis elle entendit :

« Je voulais m'assurer que vous alliez bien. »

Elle secoua la tête en signe d'incompréhension et soupira :

« Je... Ça va.

— Ce que je vous ai dit... Je ne voulais pas...

— Je vous en prie, ne vous inquiétez pas. » Elle n'avait aucune envie de revenir sur ce sujet.

« Je voulais vous dire... Je suis très heureux. Je suis très heureux de vous avoir rencontrée et j'aimerais... J'aimerais... » Un long silence s'ensuivit. Elle sentit son cœur cogner dans sa poitrine.

Les chansons s'étaient arrêtées. Quelque part sur la Manche, une corne de brume retentit. Elle attendit qu'il parle encore. Mais elle comprit que la conversation avait pris fin, qu'il n'avait rien de plus à ajouter.

À peine consciente de ses gestes, Frances se rapprocha de la porte contre laquelle elle posa sa joue. Elle resta là dans le noir, jusqu'au moment où elle l'entendit prononcer les mots qu'elle attendait. Alors elle ouvrit.

La lumière blafarde du couloir jetait une ombre sur ses yeux, et elle ne put rien y lire. Elle le scruta, certaine de ne jamais revoir cet homme, essayant d'accepter ce destin qu'elle aurait voulu briser en

mille morceaux pour la première fois de sa vie. Elle n'avait pas le droit de désirer cet homme. Elle devait s'en convaincre même si son corps lui criait le contraire. « Voilà, dit-elle, et un grand sourire illumina son visage. Merci ! Merci de vous être occupé de moi. Je veux dire, de nous... »

Frances s'autorisa à lui adresser un dernier regard, puis, à son corps défendant, lui tendit la main. Après un moment d'hésitation, il lui tendit la sienne avec une expression douloureuse. Sans se quitter des yeux, ils se saluèrent solennellement.

« Allez, c'est l'heure de se coucher, les gars. Faut être en forme demain matin ! »

Ils s'interrogèrent du regard. La voix du docteur Duxbury s'éleva plus fort dans la coursive lorsqu'il ouvrit la porte de l'infirmerie. Un rai de lumière filtra.

« On arrive au pays, les gars ! Vous serez demain à la maison ! *Home, home on the range...* »

Elle l'attira brusquement dans la pièce et ferma la porte derrière eux. Ils se retrouvèrent à quelques centimètres l'un de l'autre. Ils entendirent les hommes sortir de l'infirmerie en titubant et en se donnant des tapes dans le dos. L'un d'entre eux toussa bruyamment.

« Il faut que je vous dise, déclarait le docteur Duxbury, c'était vraiment un privilège de travailler avec un équipage aussi sympa que vous... *My Merry band of brothers...* » La mélodie se perdit dans la coursive, les hommes y joignirent leurs voix cacophoniques.

Elle était si près de lui qu'il pouvait sentir son souffle dans son cou. Elle se tenait droite et ferme, sa main était restée dans la sienne. Elle avait froid et commençait à avoir la chair de poule.

« *My merry band... la la la la.* » Si elle n'avait pas choisi ce moment pour lever les yeux sur lui, rien ne se serait sans doute passé. Mais elle l'avait regardé, les lèvres entrouvertes comme sur le point de parler. Puis elle avait doucement posé le doigt sur l'entaille de son front. Au lieu de s'éloigner d'elle comme il en avait l'intention, il avait pris sa main et l'avait serrée dans la sienne.

Dehors, les hommes chantaient de plus en plus fort puis se remettaient à discuter. L'un d'eux tomba par terre et une voix lointaine cria : « Hé, vous, là ! » Après quoi, des pas fermes, autoritaires, arpentèrent la coursive.

Nicol les entendit à peine. Au lieu de cela, il perçut le souffle léger de Frances et ses doigts trembler quand ils se refermèrent sur les siens. Brûlant de désir, il fit glisser la main de la jeune femme sur son visage meurtri, et ce fut comme si toute douleur disparaissait. Puis il la

pressa sur ses lèvres.

Elle hésita. Enfin, avec un soupir empreint de désespoir, elle approcha ses lèvres. Elle étreignit ses mains avec force pour qu'ils restent ensemble, là, à jamais.

Ce fut doux. D'une douceur indécente. Nicol aurait voulu la faire entrer en lui, la combler, la retenir, qu'elle fasse partie de lui. Alors qu'il prenait conscience de l'intensité désespérée de son désir, il éprouva bizarrement une impression de danger, d'interdit, sans pour autant savoir lequel des deux était menacé. Puis il ouvrit les yeux et les plongea dans les siens. La douleur et le désir qu'il y rencontra étaient si forts, si manifestes qu'il en eut le souffle coupé. Alors, tandis qu'il approchait de nouveau son visage, ce fut elle qui recula en mettant un doigt sur ses lèvres, sans le quitter des yeux. « Pardonnez-moi, murmura-t-elle. Je suis vraiment désolée. » Elle jeta un regard sur Avice toujours endormie sur le lit, puis posa délicatement la main sur la joue de l'homme, comme pour imprimer la vision et la sensation qu'elle avait eues de lui dans quelque partie secrète d'elle-même.

Puis elle partit. Dehors, les hommes s'exclamèrent à la vue de cette femme surgie dans la nuit. La porte de la soute se referma doucement, mais fermement dans un bruit métallique qui résonna comme la porte d'une prison.

On organisa la cérémonie le mardi soir aux environs de onze heures et demie. En d'autres circonstances, cela aurait été une belle nuit pour un mariage : la lune basse et gigantesque dans le ciel des tropiques baignait le camp d'une étrange lumière bleue. Une petite brise dérangeait à peine les palmiers, mais soulageait discrètement de la chaleur.

Hormis les mariés, seules trois personnes étaient présentes : l'aumônier, l'infirmière-chef et le capitaine Baillie. La mariée resta assise près du marié pendant toute la cérémonie. Sa voix était à peine audible. L'aumônier se signa plusieurs fois après le mariage, louant le Seigneur de lui avoir dicté, du moins l'espérait-il, ce qu'il avait de mieux à faire. L'infirmière-chef fit taire d'un « chut » les doutes émis par le capitaine et lui rappela qu'étant donné l'état du monde autour d'eux, cet acte insignifiant ne devrait pas peser sur sa conscience.

La mariée s'assit sur le lit, la tête penchée, et prit la main de l'homme comme pour s'excuser. À la fin des prières, elle enfouit son visage blême entre ses mains et resta longtemps assise dans la même position. Après quoi, elle releva la tête et reprit un peu son souffle comme un nageur remontant à la surface.

« C'est fini ? » demanda l'infirmière-chef qui semblait la plus sereine

d'entre tous.

L'aumônier acquiesça, le front toujours plissé, les yeux baissés.

« Infirmière ? » Frances ouvrit les yeux. Elle ne semblait pas en mesure ou n'avait aucune envie de regarder les gens autour d'elle.

« Très bien, énonça Audrey Marshall, les yeux rivés sur sa montre tout en prenant ses notes. Heure du décès, onze heures quarante-quatre. »

« Quand le porte-avions Victorious a atteint Plymouth hier soir... certaines filles étaient tellement pressées d'apercevoir un peu de l'Angleterre qu'elles se sont entassées contre un étau qui a cédé sous la pression, précipitant vingt épouses deux mètres cinquante plus bas sur un pont inférieur. Heureusement, aucune d'entre elles n'a été blessée. Cependant, une des passagères n'a pas participé à l'engouement général. Elle avait appris, après un voyage de vingt et un mille kilomètres, que son mari qui devait la retrouver avait été porté disparu après un accident en vol. »

Daily Mirror, mercredi 7 août 1946.

Huit heures avant l'arrivée à Plymouth.

Sans le support d'un être humain, un uniforme de marine accroché à un portemanteau évoque des choses curieuses. Avec son tissu épais et ses boutons de bronze torsadés, il suggère une catégorie d'hommes hors du commun, exécutant de magnifiques parades et de savantes manœuvres; à côté de cela, il laisse imaginer tout l'entretien (repassage, couture, brossage) qu'il nécessite. Un uniforme évoque la droiture, la probité, les obligations journalières et la vie à bord réglée comme du papier à musique; il représente celui qui le possède. Selon les insignes ou les galons qu'il porte, il peut aussi faire référence à toute une période de conflit. Il raconte alors l'histoire de combats gagnés ou perdus, de sacrifices. Il symbolise le courage et la peur.

Mais un uniforme ne révèle pas grand-chose de la vie d'un homme. Highfield contemplait le sien, soigneusement repassé par son maître d'hôtel, suspendu entre deux feuilles de papier de soie, prêt pour sa dernière sortie lorsque *Le Victoria* accosterait à Plymouth le lendemain. Cet uniforme, qu'est-ce qu'il raconte de moi ? pensa-t-il en passant la main sur l'une de ses manches. Est-ce qu'il rappelle la vie d'un homme qui n'a jamais su qui il était vraiment que lorsqu'il était au combat ? Ou bien évoque-t-il la vie d'un homme qui réalise que les choses dont il est toujours resté à distance, l'intimité, les rapports sociaux, sont celles dont il a le plus manqué ?

Highfield se retourna vers la carte marine enroulée sur la table à côté d'un compas. Plus loin se trouvait sa malle à moitié vide. Il savait où son maître d'hôtel y avait rangé le cadre qui était resté ces six derniers mois tourné à l'envers dans son tiroir. Il n'eut pas à glisser sa main très loin sous ses affaires impeccablement rangées. Il le sortit et déballa le papier de soie dans lequel Rennick l'avait emballé avec précaution. À l'intérieur du cadre en argent se trouvait la photographie d'un jeune homme, les bras passés sur les épaules d'une jeune femme radieuse qui essayait de dégager d'une main les mèches brunes que le vent poussait sur son visage.

Highfield avait dit à sa sœur qu'il deviendrait un homme. Que la Navy se chargeait de transformer les jeunes garçons en hommes. Qu'il prendrait soin de lui.

Il resta les yeux fixés sur la photo du jeune homme souriant, la main posée sur l'épaule de sa femme. Puis il poussa la carte et reposa le cadre sur la table. Ce serait la dernière chose qu'il emporterait sur ce bateau.

Ils n'étaient plus qu'à quelques heures de Plymouth. Une fois les passagères réveillées, le navire se préparerait à les débarquer vers leurs nouvelles vies. Demain, dès les premiers échos des haut-parleurs, le navire connaîtrait une agitation exceptionnelle : on passerait en revue des listes interminables, les hommes et les femmes feraient la queue pour récupérer leurs malles, on devrait effectuer toutes les procédures et les cérémonies obligatoires qui accompagnaient le retour au port d'un navire prestigieux. Il connaissait bien cette excitation, l'attente nerveuse des hommes prêts à mettre pied à terre. La seule différence, c'est que cette fois la guerre était finie. Cette fois, ils savaient qu'ils n'étaient plus en danger, que leur retour était définitif.

Ils dévaleraient la passerelle pour aller se jeter dans les bras de leurs familles en pleurs, presseraient fort leurs paupières sous l'intensité de leur émotion, tandis que les enfants enthousiastes agiteraient les bras. Ils repartiraient à pied ou bien dans des voitures qui les ramèneraient vers des maisons qui ressembleraient ou non à ce qu'elles étaient dans leur souvenir. Les plus chanceux éprouveraient le sentiment qu'un grand vide se comblait en eux.

Tous n'auraient cependant pas cette chance. Il avait vu des proches venir au port même après avoir reçu le télégramme tant redouté, incapables de voir la vérité en face ou ne se résignant pas à accepter que leur John, leur Robert ou leur Michael ne reviendrait jamais. Il était possible de les repérer même dans la foule grouillante de monde, les yeux fixés sur la passerelle, les mains serrées sur des sacs ou des journaux, dans l'espoir insensé que leur venue donnerait tort au destin.

D'un autre côté, à bord, il y avait des hommes comme Highfield. Ceux dont le retour n'était pas acclamé par des sourires ou des cris de joie. Ceux qui avançaient discrètement dans la foule des familles réunies, et qui retrouvaient des proches dont la joie n'était pas manifeste, qui les acceptaient juste par pitié, simplement parce qu'ils faisaient partie de la famille. Juste parce que c'était leur devoir de les accueillir.

Highfield regarda à nouveau l'uniforme qu'il porterait le lendemain pour la dernière fois. Puis il s'assit et commença à écrire.

Ma chère Iris,

J'ai une nouvelle à t'annoncer. Je ne rentre pas à Tiverton. Je te prie de bien vouloir m'excuser auprès de Lord Hamworth. Dis-lui que je serais heureux de combler la perte financière que ma décision lui fait peut-être subir.

J'ai décidé, après mûre réflexion, que la vie à terre n'est pas faite pour moi...

Nicol n'avait envie d'aller nulle part ailleurs sur le bateau. Même à une heure moins le quart du matin, le poste d'équipage était un endroit bondé d'hommes bruyants, excités par l'attente et les rations d'alcool supplémentaires. Ils arrachaient les photographies de leurs vestiaires et les jetaient dans leurs sacs pleins à craquer, discutaient de l'endroit où ils allaient se rendre et de ce qu'ils y feraient en premier. Si leur petite femme avait un moyen de faire garder les enfants... Non, décidément, il n'avait pas envie de se trouver dans la même pièce, il ne se sentait pas le cœur d'affronter leurs mises en boîte et de répondre à leurs bonnes vieilles blagues. Il avait besoin d'être seul, de réfléchir à ce qui venait de lui arriver.

Il pouvait encore sentir le goût de ses lèvres sur les siennes. Son corps était douloureusement tendu, comme prisonnier de quelque urgence. Est-ce qu'elle le détestait ? Est-ce qu'elle pensait qu'il ne valait pas mieux que Tims ou que tous les autres ? Pourquoi avait-il réagi de cette façon alors qu'elle avait passé des semaines, et même des années, à mépriser les hommes qui la réduisaient à l'image d'un corps à posséder ?

Il s'était dirigé vers le pont d'envol, mais ne s'attendait pas à y trouver déjà quelqu'un.

Le capitaine se tenait debout sur la piste avant, devant la passerelle. Il était en manches de chemise, tête nue dans le vent. En arrivant sur le pont, Nicol s'arrêta devant l'écoutille, se préparant à faire demi-tour. Mais Highfield l'avait déjà aperçu, Nicol ne pouvait donc l'ignorer.

« Vous avez fini votre quart ? »

Nicol s'approcha du capitaine. Il faisait très froid sur le pont; c'était la première fois que Nicol ressentait cette sensation depuis qu'ils avaient quitté l'Australie.

« Oui, commandant. Nous ne sommes pas de faction aux cabines passagères ce soir.

— C'est vous qui gardiez celle de l'infirmière Mackenzie, n'est-ce pas ? »

Nicol lui jeta un regard offensé, avant de s'apercevoir que le capitaine avait une expression bienveillante et qu'il était simplement perdu dans ses pensées.

« Oui, c'est exact, commandant. »

Il était impossible qu'elle ait été dégoûtée. Ses mains l'avaient attiré vers elle et non repoussé. À force de se poser des questions, sa tête lui tournait. Comment ai-je pu agir ainsi après ce que Fay m'a fait endurer ?

« Elles vont bien, maintenant, n'est-ce pas ? J'ai entendu dire que deux d'entre elles étaient à l'infirmerie, continua le capitaine, les mains enfoncées dans ses poches.

— Elles sont toutes en bonne santé, commandant.

— Bien, bien. Et Duxbury, où est-il ?

— Euh... Je crois qu'il fait une sieste, commandant. »

Le capitaine lui lança un regard en coin, parut lire quelque chose sur son visage et laissa échapper un faible « Pfff... » qui exprimait tout ce qu'il pensait du docteur.

« Vous êtes marié, Nicol ? Je ne me rappelle plus si Dobson me l'a dit. »

Avant de répondre, Nicol contempla la ligne invisible où les flots noirs rencontraient le ciel. Les nuages se déplacèrent, laissant apparaître quelques étoiles, ainsi que la lune qui illumina brièvement les perpétuelles ondulations de la mer.

« Non, commandant, répondit-il. Je ne suis plus marié. » Il nota le regard interrogateur de Highfield.

« Ne vous attachez pas trop à votre liberté, Nicol. Le fait de ne pas avoir de responsabilités, de liens... est à double tranchant.

— Je commence à m'en rendre compte, commandant. »

Ils restèrent un moment silencieux, appréciant la compagnie l'un de l'autre. Les pensées de Nicol étaient aussi tumultueuses que la mer, et des frissons lui parcouraient tout le corps lorsqu'il imaginait la jeune femme dans sa cabine. Aurais-je dû agir autrement ? se demandait-il

encore et encore. Que dois-je faire maintenant ?

Highfield se rapprocha de lui. Il tira un petit étui à cigares de sa poche et en offrit un à Nicol.

« Tenez. On va fêter ça. Ma dernière nuit en tant que capitaine. Ma dernière nuit après quarante-trois ans dans la marine. »

Nicol prit le cigare que le vieil homme lui alluma.

« Cela va vous manquer d'être en mer.

— Vous vous trompez, mon cher. »

Nicol le regarda, perplexe.

« Je vais repartir, expliqua Highfield. Je vais essayer de voir si je ne peux pas faire partie de l'équipage de navires marchands, bref ce genre de choses. On m'a dit qu'il y a de nombreuses demandes. Enfin, je ne sais pas Nicol. Ces filles m'ont fait réfléchir. Si elles arrivent à se construire une nouvelle vie... » Il haussa les épaules.

« Ne croyez-vous pas... que vous avez mérité de rester à terre à présent, commandant ?

— Eh bien... Je ne suis pas sûr, Nicol, répondit le capitaine en soufflant la fumée de son cigare, de pouvoir m'adapter à la vie à terre. Et j'ignore encore plus combien de temps je serai capable de tenir. »

Quelque part sous leurs pieds, les plaques de métal soudées qui tapissaient le pont d'envol du *Victoria* grincèrent, signalant un mouvement tectonique lointain. Les deux hommes contemplèrent la surface repeinte, les zones éventrées où l'intérieur du navire était à l'air libre sous le ciel étoilé. Ils pensèrent au moteur qui peinait sous l'effort et dont les hélices laissaient apparaître un sillage discontinu et chaotique, là où il aurait dû y avoir une trace d'écume régulière et onduleuse. Le porte-avions savait. Ils le sentirent tous les deux.

Le capitaine Highfield tira sur son cigare. Malgré sa tenue légère, il ne semblait pas avoir froid.

« Vous saviez qu'on a utilisé ses services dans le Pacifique ?

— *Le Victoria* ?

— Non, celle dont vous surveilliez la cabine... Mme Mackenzie.

— Oui, commandant. »

Que faisait-elle en ce moment ? Est-ce qu'elle pensait à lui ? Sans s'en rendre compte, il posa la main à l'endroit où elle avait touché son visage. Il avait à peine entendu ce que racontait le capitaine.

« Très courageuse, cette femme. Comme la plupart d'entre elles, d'ailleurs. Vous imaginez. Demain, à la même heure, elles sauront quelle direction va prendre leur destin... »

Elle sera avec cet homme, cet homme que Nicol aurait voulu haïr,

qu'il aurait voulu mépriser pour la simple raison qu'il avait des droits sur elle. Mais de la façon dont elle l'avait décrit, comment aurait-il pu détester ce soldat si bon, si attentionné ? Comment pouvait-il mépriser cet homme qui avait été capable, du fond de son lit, malade, d'être un meilleur mari que lui ne l'avait jamais été... ?

Nicol se sentit chaud, un peu fiévreux malgré l'air frais de la nuit. Il se dit qu'il ferait mieux de partir, de se retrouver seul un moment, quelque part. N'importe où.

« Commandant, je...

— Pauvre fille, c'est la deuxième à bord, vous savez. »

Son corps était brûlant. Il eut soudain envie de plonger dans la mer froide.

« La deuxième à bord, commandant ?

— La deuxième veuve. J'ai reçu un télégramme hier qui concernait l'une des filles du pont B. L'avion de son mari s'est écrasé au-dessus de Suffolk. Un vol d'entraînement. Quel manque de chance, vous ne trouvez pas ?

— Le mari de Mme Mackenzie est mort ? » Nicol se glaça. Il sentit la culpabilité lui poignarder le cœur, comme s'il avait toujours souhaité que cela arrive.

« Mackenzie ? Non, non, il... il est mort il y a déjà quelque temps. Quand elle était dans le Pacifique. Drôle de décision, vraiment. Oser quitter l'Australie sans avoir personne qui vous attend. Mais bon, la guerre nous fait faire des choses étranges. » Il huma l'air à plusieurs reprises, comme s'il pouvait sentir la terre à proximité.

Veuve ?

« Eh bien, dites donc, regardez-moi l'heure qu'il est ! Ça vaut à peine le coup d'aller se coucher maintenant. Allez, Nicol, venez donc trinquer avec moi. »

Veuve ? Le mot résonnait joyeusement dans sa tête. Il eut envie de crier : « Elle est veuve ! » Pourquoi le lui avait-elle caché ? Pourquoi l'avait-elle caché à tout le monde ?

« Alors, Nicol, qu'est-ce qui vous tente ? Un petit verre de scotch ?

— Je ne sais pas, commandant. » Il jeta un regard vers l'écoutille avec l'envie soudaine de se précipiter vers sa cabine, de lui dire qu'il savait. Pourquoi ne lui ai-je pas dit la vérité de mon côté ? pensa-t-il. Elle se serait peut-être confiée à moi. Il comprit soudain qu'elle se disait probablement que son statut de femme mariée lui offrait une sécurité qu'elle n'avait jamais eue.

« J'apprécie votre zèle admirable, Nicol, mais c'est un ordre. Laissez-vous un peu aller. »

Nicol se sentait inexorablement attiré vers l'écoutille.

« Allez, fusilier, faites-moi plaisir ! » Il attendit que Nicol fasse le geste de se diriger vers ses appartements, puis il le gratifia d'un petit sourire coquin et complice tout à fait inhabituel chez lui. « De plus, comment voulez-vous que ce pauvre petit cabot se repose s'il vous entend faire les cent pas devant cette porte ? »

Nicol se tourna vers lui et Highfield agita son index en signe de remontrance.

« Je suis au courant de beaucoup de choses, Nicol. Je suis peut-être sur le point de prendre ma retraite, mais je peux vous l'assurer, peu ou plus exactement rien de ce qui se passe sur ce navire ne m'échappe. »

Quand il quitte les appartements du capitaine, il est trop tard pour la réveiller, mais il s'en moque à présent ! Avec tout l'alcool qu'il a maintenant dans le sang, le mot « veuve » carillonne dans sa tête, et il sait qu'il a tout le temps devant lui. Il traverse le pont d'envol, scrute la lumière bleue et aveuglante du ciel, ralentit en pénétrant dans le pont hangar et s'arrête devant la zone des cabines des passagères. Nicol savoure le silence de l'aube et le cri des mouettes dans la baie de Plymouth qui sonnent le retour au pays. Le regard fixe, il contemple la plaque de métal rectangulaire de la porte, cette porte qu'il aime comme il n'a jamais aimé aucune porte. Puis, après un moment d'hésitation, il se retourne, croise ses mains derrière le dos et reste à l'extérieur, les pieds bien plantés sur le sol recouvert de suie. Il cligne des yeux lentement, la tête embuée par l'alcool et les cigares.

Demain matin, il sera le seul fusilier marin à porter un uniforme sale et froissé. Il est le seul fusilier marin à ne pas obéir aux ordres en se trouvant à proximité des mariées, ce qui est formellement interdit.

Il est le seul fusilier marin de quart le long du pont hangar, et sur son visage apparaît une certaine fierté – celle qu'on peut éprouver à se trouver en terrain conquis. Le tout mélangé à un sentiment de soulagement indescriptible.

« Six cent cinquante-cinq épouses australiennes de marins britanniques ont débarqué hier soir en Angleterre lorsque le porte-avions *Victorious* (vingt-trois mille tonnes) a accosté à *Plymouth*. Elles nous ont livré quelques témoignages :

L'aventurière, Mme Irène Skinner, vingt-trois ans, descendante du révérend Samuel Marsden installé en Australie depuis 1794 : Nous avons l'intention de nous établir soit sur l'île de Terre-Neuve, soit en Angleterre, soit en Australie. En fait, dans n'importe quel pays où nous nous sentirons bien.

L'amoureuse, Mme Gwen Clinton, vingt-quatre ans, dont le mari vit à Wembley, nous a parlé de son mariage : Il était logé dans la même pension que moi à Sydney. Je l'ai trouvé très attirant et l'amour a fait le reste.

La pessimiste, Mme Norma Clifford, vingt-trois ans, épouse d'un chef mécanicien naval : On nous a dit qu'on ne trouverait pas de belles chaussures en Angleterre. Elle en a apporté dix-neuf paires d'Australie.

Daily Mail, 7 août 1946.

Plymouth.

« Non, je n'y vais pas. J'ai changé d'avis.

— Oh, allez Myriam, ne fais pas l'idiote.

— Puisque je te dis que j'ai changé d'avis. J'ai bien regardé sa photo et vraiment, il ne me plaît pas. »

Assise sur le bord de sa couchette, Margaret écoutait la conversation animée provenant de la cabine d'à côté.

Cela faisait bien une demi-heure que les filles tentaient de persuader à grands renforts de supplications la pauvre Myriam qui semblait s'être enfermée à clé. Celles qui partageaient sa chambre avaient été faire la queue à la salle de bains et ne pouvaient pas rentrer s'habiller.

Comme l'avaient prévu certaines femmes officiers, la plus grande confusion régnait. Autour des malheureuses épouses de la cabine 3 F, des femmes couraient dans les couloirs en poussant des cris

perçants parce qu'elles avaient perdu des affaires ou ne retrouvaient plus l'une de leurs amies. Les haut-parleurs n'avaient cessé d'émettre des instructions destinées aux hommes qui faisaient leurs bagages avant de débarquer. On entendait régulièrement s'interpeller les quartiers-maîtres de manœuvre qui exécutaient leurs dernières besognes. Déjà, les femmes officiers s'étaient réunies devant la passerelle de débarquement pour effectuer leur dernière mission : vérifier le nom de chaque épouse qui devait quitter le navire, s'assurer que celle-ci avait bien tous ses bagages et qu'elle était accueillie sur le quai.

« Mesdames, dernier service ! Dernier appel pour la cafétéria ! Dernier appel pour la cafétéria ! » Après quoi un bruit de larsen résonna dans le haut-parleur qui s'éteignit aussitôt.

À l'abri de toute cette agitation, sans la présence de Frances et d'Avise, la cabine était silencieuse. Margaret baissa les yeux sur sa jupe : la seule qu'elle pouvait encore porter et dont les coutures craquaient tant elle la boudinait. Elle essaya de faire partir une petite tache d'huile, sachant que cela ne changerait pas grand-chose à son élégance.

« Écoute Myriam, passe-moi au moins ma combinaison. S'il te plaît ! On ne va pas rester dans ce couloir toute la matinée !

— Non, je n'ouvrirai pas la porte, cria Myriam d'une voix hystérique.

— Tu ne crois pas qu'il est un peu tard pour penser à ça ? Qu'est-ce que tu comptes faire ? Retourner en Australie à tire-d'aile ? »

Sa petite valise fermée était posée au pied de sa couchette, à côté de la couverture de Maudie. Margaret la caressa en retenant un petit sanglot. C'était le premier matin qu'elle ne pouvait rien avaler, pas même un toast nature. L'anxiété lui donnait des nausées.

« Je m'en moque. Je ne sortirai pas d'ici.

— Grand Dieu, c'est pas possible. Ce soldat-là va nous aider. S'il vous plaît ! »

Assise immobile sur sa couchette, Margaret entendit des pas traîner derrière la porte. Intriguée, elle l'ouvrit et recula d'un coup lorsque le marine tomba de tout son poids dans la cabine.

« Salut, lui dit Margaret tandis qu'il essayait de se redresser.

— Désolé. »

Une femme arriva en courant à la porte de la cabine, une serviette en turban sur la tête et, s'adressant à Nicol : « Myriam Arbiter s'est enfermée dans notre cabine et on ne peut pas s'habiller. »

Le fusilier se frotta la tête. Margaret se rendit compte qu'il était à peine éveillé et fut surprise de découvrir que son haleine sentait

l'alcool. Elle se pencha pour vérifier que c'était bien lui.

« Nous sommes censées être prêtes à débarquer dans moins d'une heure et on ne peut même pas récupérer nos affaires. Vous devez aller chercher quelqu'un pour vous aider. »

Il sembla soudain se souvenir de l'endroit où il était.

« Il faut que je parle à Frances, dit-il en se relevant avec peine.

— Elle n'est pas là. »

Il eut l'air déconcerté.

« Comment ?

— Elle n'est pas là.

— Comment ai-je pu la rater ?

— Écoutez, fusilier, vous pouvez nous aider à régler cette affaire, s'il vous plaît ? J'ai besoin de me sécher les cheveux, sinon je ne serai jamais prête à temps. » Sur le seuil, la fille regardait sa montre.

« Elle est revenue hier soir et elle est repartie.

— Où est-elle ? » Il saisit le poignet de Margaret. Il avait une expression de profonde inquiétude, comme s'il venait de réaliser que les épouses étaient toutes sur le point de se disperser. « Dites-moi où elle est, je vous en prie, Maggie.

— Je ne sais pas. » Puis elle ajouta, réalisant qu'elle soupçonnait cela depuis des semaines : « Je pensais qu'elle serait peut-être avec vous. »

Dans la salle de bains de l'infirmerie, Avice s'appliquait une dernière touche de rouge à lèvres. Sous leur double couche de mascara noir, ses cils faisaient ressortir ses yeux bleus. Son teint auparavant blanc comme un linge était plus rose, elle semblait rayonner de santé. Il était toujours essentiel de se montrer sous son meilleur profil, surtout lors des grandes occasions, et pour cela, les cosmétiques faisaient merveille. Avec un peu de poudre de riz, de blush et de rouge à lèvres, les autres ne devineraient jamais les tourments qui l'agitaient. Il était impossible de se douter qu'elle était encore fragile, malgré ses cernes mauves sous les yeux. Sous sa lingerie rouge et son corset de luxe, personne n'aurait pu entrevoir que sa taille s'était arrondie, fût-ce de deux centimètres, et que ce qui restait de ses rêves partait en flots de sang dans des couches de coton nettement moins sexy. Personne ne devait savoir qu'elle avait été littéralement retournée dans sa chair.

Voilà, se dit-elle en se regardant dans le miroir. J'ai l'air... J'ai l'air... Il ne serait pas là pour l'accueillir. Elle savait cela aussi sûrement que désormais elle savait quel genre d'homme il était. Il attendrait d'avoir de ses nouvelles, ne se manifesterait pas tant qu'il ne serait pas

certain de l'état d'esprit dans lequel elle se trouvait. Si elle acceptait, il lui ferait les plus belles déclarations d'amour éternel. Il passerait sûrement des années à lui répéter à quel point il l'aimait, il l'adorait, et que personne, pas même l'autre (elle ne pouvait se résoudre à dire « sa femme ») ne comptait autant qu'elle. Si elle lui disait qu'elle ne voulait plus jamais le revoir, il serait sûrement triste quelques jours, puis il se consolerait en se disant qu'il avait eu de la chance de s'en sortir de cette manière. Elle l'imagina en cet instant même, à table, l'esprit ailleurs, accaparé par l'arrivée du bateau, de mauvaise humeur et distant avec cette Anglaise qui ne comprenait rien à rien; une femme qui, si elle connaissait Ian aussi bien qu'elle, choisirait de ne pas trop poser de questions sur les raisons de sa mauvaise humeur.

La femme officier, pour qui l'expression « rapide comme l'éclair » avait sans doute été inventée, apparut à la porte.

« Tout va bien, Mme Radley ? J'ai demandé à ce qu'on monte votre petite valise jusqu'à la coupée pour que vous n'ayez rien à porter. » Puis, avec un grand sourire : « Eh bien, voilà ! Vous avez l'air beaucoup plus vaillante qu'hier ! Tout va pour le mieux ? » Elle fit un petit signe de tête en direction du ventre d'Avice et baissa le ton bien qu'il n'y eût personne pour l'entendre. « Voulez-vous que j'aille vous chercher quelques serviettes supplémentaires à la blanchisserie ?

— Non merci », répondit Avice. Après tout ce qu'elle avait enduré, elle ne se sentait pas la force de parler de cela avec une étrangère. « Je serai prête dans deux minutes, merci beaucoup. »

La femme officier se retira.

Avice reposa son bâton de rouge à lèvres dans sa boîte de maquillage et passa une dernière couche de poudre de riz sur son visage. Elle demeura un moment devant le miroir pour vérifier que tout allait bien en tournant le visage de chaque côté, geste rodé par les années. Puis, l'espace d'une seconde, l'expression de contentement s'effaça de son visage et elle vit ce qu'il y avait derrière l'artifice de ses joues rosies et de ses yeux maquillés. J'ai l'air plus... mûre, pensa-t-elle.

Highfield se trouvait sur la passerelle supérieure, au-dessus du poste de commande à côté de Dobson, du lieutenant de vaisseau et de l'opérateur radio. Par l'interphone, il transmettait ses ordres au barreur qui se trouvait un étage plus bas, tandis que le vieux et majestueux navire entrait dans des eaux moins profondes et avançait en corrigeant sa trajectoire de quelques degrés. Ils longeaient à présent les côtes de l'Angleterre qui s'étaient vaguement dessinées sous la brume avant de devenir un rivage bien réel. Sur le bord du pont d'envol, en bas, Highfield regardait les marins, tous en uniforme

de cérémonie et parfaitement alignés. Les officiers et les sous-officiers supérieurs étaient placés devant l'îlot latéral, c'était la « Procédure Alpha » ou Prod A, comme l'appelaient les hommes. Dans un silence presque total, les mains derrière le dos et les pieds légèrement écartés, ils arboraient leurs habits resplendissants qui donnaient fière allure au pauvre vaisseau fatigué sur lequel ils avaient voyagé. Pour un capitaine, rentrer au port était probablement l'un des instants les plus savoureux d'une traversée : il était impossible de ne pas se sentir fier. Il arrivait sur un bâtiment prestigieux et distinguait déjà le bruit de la foule venue les accueillir. Highfield savait bien que tous les matelots sans exception oublieraient les aléas de la traversée de ces derniers mois pour se concentrer sur le bon déroulement de cette grande cérémonie.

Pour *Le Victoria*, ce n'était en revanche pas une partie de plaisir. Son moteur s'étouffait et la barre menaçait de connaître régulièrement une avarie. Sans aucune attention pour les falaises des Cornouailles et du Devon qui se dressaient autour de lui, le navire cabossé se traînait avec peine dans la baie, malmené par les mécaniciens et les remorqueurs. Ce matin même, assez tôt, le chef mécanicien était allé inspecter la salle des machines tribord et en avait déduit qu'il était temps qu'ils arrivent. Il n'était pas certain de pouvoir faire repartir le bateau pour une autre traversée. « Il sait qu'il a fait son temps », avait-il lancé d'une voix allègre en s'essuyant les mains sur sa salopette. « Il est au bout du rouleau, croyez-moi, capitaine, je le connais sur le bout des doigts.

— Aileron bâbord, venez au zéro six zéro. »

Il se tourna vers l'opérateur radio et entendit un haut-parleur lui transmettre ces mêmes instructions.

La lumière était particulièrement éclatante, de celle qui annonce une belle journée et un ciel dégagé. La baie de Plymouth, magnifique, offrait au vieux porte-avions une mise à la retraite digne de ce nom. Highfield songea que c'était aussi une belle façon d'accueillir les épouses. Des nuages blancs filaient dans le ciel bleu. Autour du navire, la mer, mouchetée d'écume, semblait refléter dans son scintillement la fierté des hommes qui le manœuvraient. Après Bombay et Suez, après les eaux grises et mouvementées de l'océan, tout resplendissait d'un vert incroyable.

Dès les premières lueurs du jour, la foule avait commencé à s'amasser sur les docks. D'abord quelques hommes, le col remonté pour se protéger du froid, fumaient nerveusement ou disparaissaient brièvement pour aller prendre un thé ou grignoter quelques toasts. Puis des groupes plus imposants étaient arrivés, des familles se tenaient en bloc le long du quai, montrant du doigt le bateau qui

approchait. Certains faisaient de grands signes aux femmes sur le pont. L'opérateur radio s'était entretenu avec le directeur de port et avec les membres de la Croix Rouge britannique. On lui avait rapporté que certains maris avaient été obligés de dormir sous les porches des maisons éteint donné qu'il n'y avait plus aucune chambre de libre dans tout Plymouth.

« Équipage au poste de manœuvre général ! Équipage au poste de manœuvre général ! Parés à hisser le grand pavois ! Dégagez le pont supérieur ! Verrouillez tous les panneaux et les écoutes ! » Le haut-parleur se tut. C'étaient les dernières instructions avant l'arrivée au port.

Les mains sur la rambarde, Highfield observait la manœuvre d'approche. Ils revenaient au pays. Irrémédiablement.

Nicol avait inspecté l'infirmerie, la cafétéria du pont et la salle de bains réservées aux passagères, ce qui avait provoqué des hurlements : les filles étaient au bord de l'émeute. À présent, sans prêter attention aux regards intrigués des dernières femmes qui revenaient de prendre leur petit déjeuner, il avançait à vive allure sur le pont hangar vers le réfectoire où se rendaient la plupart des épouses. Elles marchaient bras dessus bras dessous, les cheveux bien coiffés, leurs tailleurs tellement repassés que le tissu semblait tranchant. La nervosité leur faisait rentrer la tête dans les épaules. C'était la deuxième fois que Nicol croisait des fusiliers marins qui se rendaient sur le pont d'envol; le voyant pressé et connaissant sa réputation, ils se disaient qu'il devait être en train de remplir une mission urgente. Mais lorsqu'ils aperçurent son uniforme froissé et son visage mal rasé, ils le trouvèrent bien peu présentable. Incroyable, pensèrent-ils alors, comment certains hommes avaient tendance à se laisser aller au moment de rentrer chez eux !

Il s'arrêta devant la porte principale et scruta la pièce; il ne restait plus qu'une trentaine de femmes encore assises, certaines terminaient leurs valises, d'autres attendaient sur le pont chaloupe ou à côté des tourelles, leurs jupes gonflées par le vent marin qui soufflait fort. Il les observa l'espace d'un moment, attendant que celle-ci se retourne ou que celle-là lève la tête, s'assurant qu'aucune n'était Frances. Il s'en voulait d'avoir tant bu.

Par où pouvait-il commencer sa recherche ? Tant de monde s'agitait sur le navire. Il ne lui restait qu'une demi-heure. Comment pouvait-il trouver quelqu'un dans ce dédale de cabines et de soutes, au milieu de six cents autres femmes ?

« Trevor, Annette. » Devant la coupée, la femme officier attendait que Mme Trevor puisse se frayer un chemin jusqu'à elle. Un murmure parcourut la foule, puis une jeune femme aux longues anglaises blondes arriva le chapeau de travers, sa valise dans ses bras.

« C'est moi ! fit-elle d'une voix suraiguë. J'arrive !

— Les douanes ont vérifié vos bagages, tout est en règle. Vos malles se trouvent sur le quai; vous devrez produire une pièce d'identité pour les récupérer. Vous pouvez débarquer. » La femme officier plaça son écritoire dans sa main gauche pour pouvoir la saluer. « Bonne chance », lui dit-elle.

Regardant déjà de l'autre côté de la passerelle, Mme Trevor lui serra distraitement la main. Puis, cédant sa valise sur sa hanche, elle commença à descendre, toute vacillante sur ses hauts talons.

Le bruit était assourdissant. À bord s'élevaient les voix surexcitées des femmes qui tournaient la tête à droite et à gauche pour tenter d'apercevoir un de leur proche dans l'assistance. Sur le quai, au pied de la passerelle, plusieurs fusiliers étaient postés devant la foule qui poussait pour s'approcher.

Sur le quai, une fanfare de cuivres jouait *Colonel Bogey*, et un porte-voix hurlait en vain des ordres pour que les gens s'éloignent du bord du quai. Ils se bousculaient en criant des mots de bienvenue et faisaient de grands signes, essayant d'attirer l'attention sur eux, hurlant des paroles qui étaient emportées par le vent et se perdaient dans la cacophonie générale.

Margaret faisait la queue, le cœur battant, espérant ne pas avoir trop à attendre et pouvoir enfin s'asseoir. La femme qui se trouvait devant elle ne cessait de sautiller pour voir par-dessus les têtes et lui était retombée deux fois sur les pieds. D'ordinaire, Margaret lui aurait glissé quelques menaces à l'oreille, mais, rongée par l'anxiété, elle avait à présent la bouche sèche.

Tout cela lui paraissait si soudain, si précipité. Elle n'avait pas eu le temps de dire au revoir à qui que ce soit, ni à Tims, ni au chef de la cafétéria du pont d'envol, ni à ses camarades de chambrée qui s'étaient toutes deux volatilisées. Et voilà, c'est fini ! songea-t-elle. Les derniers liens que j'avais encore avec mon pays se sont-ils envolés, comme ça, dans l'air marin ?

Lorsque la première épouse atteignit le bout de la passerelle, une clameur s'éleva et des ampoules d'appareils photo éclatèrent de partout. La fanfare entama *Waltzing Mathilda*.

« Je suis tellement nerveuse que je crois bien que je vais me pisser dessus », lui confia la fille à côté d'elle.

« Mon Dieu, faites qu'il soit là, faites qu'il soit là... », murmurait une

autre dans son mouchoir.

« Wilson, Carrie ! » Les noms défilaient plus vite à présent.

« Les douanes ont vérifié que tout était en règle avec vos bagages... »

Mais qu'est-ce qui m'a pris de venir ici ? pensa Margaret en contemplant ce pays inconnu. Où était Frances ? Et Avice ? Pendant des semaines, cet instant n'avait été qu'un rêve lointain, un but à atteindre que l'on n'avait cessé d'imaginer. Et voilà que maintenant elle se sentait déconcertée, pas encore prête. Elle réalisa quelle ne s'était encore jamais sentie aussi seule de sa vie.

Puis, soudain, son nom retentit. On dut lui répéter deux fois avant qu'elle ne l'entende. « O'Brien, Margaret... Madame O'Brien ?

— Allez quoi, ma fille ! l'apostropha l'une de ses voisines en la poussant. Réveille-toi, c'est le moment de débarquer ! »

Le capitaine venait juste de commencer à faire visiter le poste de commande au maire de la ville lorsqu'un officier apparut à la porte.

« Une des épouses veut vous voir, commandant. »

Le maire, un homme trapu aux épaules voûtées, s'était mis à toucher frénétiquement toutes les commandes. « Elles viennent vous dire un dernier adieu, n'est-ce pas ? fit-il remarquer.

— Faites-la entrer. »

Highfield devina qui allait apparaître. Elle resta sur le pas de la porte, rougissant à la vue de l'homme qui se trouvait en compagnie du capitaine.

« Excusez-moi... bredouilla-t-elle. Je ne voulais pas vous interrompre. »

L'attention du maire se portait sur les cadrans qui se trouvaient devant lui, et vers lesquels ses doigts rampaient.

« Commandant en second, veuillez vous occuper du maire un instant, je vous prie. » Ignorant le regard noir de Dobson, il s'avança vers la porte. Elle portait un chemisier bleu pâle à manches courtes et un pantalon kaki, ses cheveux étaient tirés en arrière. Elle avait l'air épuisée et semblait infiniment triste.

« Je voulais juste vous dire au revoir et vérifier que vous ne souhaitiez pas que je fasse autre chose pour vous. Vous comprenez ? Je voulais vérifier que tout allait bien.

— Tout va pour le mieux, affirma-t-il, baissant les yeux sur sa jambe. Je crois pouvoir vous dire "Rompez les rangs !", infirmière Mackenzie. »

Elle jeta un coup d'œil sur le quai grouillant de monde.

« Et vous, ça va aller ? lui demanda-t-il.

— Oui, ça va aller, commandant.

— J'en suis sûr. »

Il aurait eu envie de parler davantage à cette femme silencieuse et énigmatique. Il aurait voulu encore discuter avec elle, en savoir plus sur ses années de service, qu'elle lui explique les circonstances dans lesquelles elle s'était mariée. Il avait des amis haut placés : il aurait voulu s'assurer qu'elle trouve un bon travail, qu'avec ses compétences on ne lui ferait pas faire n'importe quoi. Après tout, il n'était pas certain que ces filles seraient bien acceptées.

Mais il ne pouvait rien dire devant les hommes. Rien qui n'aurait paru déplacé. Ils se serrèrent la main. Le capitaine eut bien conscience des regards interrogateurs que les autres posaient sur lui.

« Merci... pour tout, dit-il discrètement.

— Tout le plaisir fut pour moi, commandant. Très heureuse d'avoir pu vous être utile.

— Si jamais je peux... vous aider en quoi que ce soit, je serais très content si vous me laissiez... »

Elle lui sourit et la tristesse disparut de ses yeux. Puis elle partit en secouant doucement la tête, signifiant par là qu'il n'était pas la réponse à ce qu'elle cherchait.

Devant son mari, Margaret resta pantoise quelques instants, comme muette : il était bien réel. Elle fut aux anges qu'il soit dans ses habits civils. La rousseur de ses cheveux. Le bout de ses doigts larges. La façon dont il regardait son ventre. Elle dégagea une mèche de cheveux sur son visage et se fit la remarque qu'elle aurait pu se coiffer. Elle essaya de parler, mais ne trouva rien à dire.

Joe la contempla pendant ce qui lui parut une éternité. Elle était encore sous le choc de ne pas l'avoir vraiment reconnu, là, dans ce pays qui ne lui était pas familier. Comme si ce nouvel environnement avait fait de lui un étranger. Elle se sentit coupable et baissa la tête. Paniquée et, Dieu sait pourquoi honteuse, elle se sentit paralysée. Il s'avança avec un large sourire.

« Nom d'un chien, p'tite femme, tu ressembles à une baleine ! » Il mit ses bras autour d'elle en répétant son prénom plusieurs fois, la serrant si fort que le bébé donna des coups de pied, ce qui le fit reculer de surprise.

« Hé, tu ne trouves pas ça incroyable ? » Elle lui avait écrit qu'il ruait comme une mule et elle n'avait pas menti. « Qu'est-ce que tu dis de

ça ? » Il posa ses mains sur son ventre avant de se saisir des siennes. Il la regarda droit dans les yeux.

« Grand Dieu, Maggie, comme c'est bon de te revoir ! »

Il la serra de nouveau dans ses bras et sembla ne vouloir jamais lâcher prise. Instinctivement, Margaret agrippa sa main comme une bouée de sauvetage. Le contact de cette main la rassurait dans ce pays qui lui était étranger. C'est alors qu'elle vit une femme qui attendait, quelques pas derrière lui. Elle portait un foulard sur la tête et serrait un sac sous sa poitrine, comme hésitant à les interrompre. Tandis que Margaret, gênée, tâchait d'arranger précipitamment sa robe, la femme s'avança avec un grand sourire.

« Margaret, ma chère. Je suis tellement contente de vous rencontrer. Ma pauvre... vous devez être épuisée avec ce bébé. »

Il y eut un bref silence, puis, tandis que Margaret cherchait ses mots pour répondre, Mme O'Brien la prit dans ses bras en lui écrasant la tête contre sa poitrine.

« Comme vous êtes courageuse, dit-elle en soufflant dans ses cheveux. Tout ce chemin... loin de vos proches... Eh bien, ne vous en faites pas. Nous allons prendre soin de vous à présent. Vous entendez ? Nous allons former une grande famille très heureuse. »

Elle sentit ses mains lui tapoter le dos, et une odeur maternelle de lavande, d'eau de rose et de pain chaud lui monta au nez. Margaret n'aurait pas su dire qui fut le plus surpris, elle ou Joe, lorsqu'elle fondit en larmes.

Le colonel des marines le saisit fermement par l'épaule au moment où il essayait d'ouvrir la porte de l'infirmerie. Nicol se dégagea. « Nom d'un chien, fusilier, où étiez-vous ? » Il avait l'air furieux.

« Je... Je cherchais quelqu'un, colonel. » Il avait exploré le bateau de fond en comble; le seul endroit possible où elle pouvait encore se trouver était le pont d'envol.

« Mais regardez dans quel état vous êtes ! Seigneur, qu'est-ce qui vous est arrivé, fusilier ? Prod A, tous les hommes sur le pont d'envol, c'est ça que je voulais voir, et pas une place vide à l'endroit où vous auriez dû être !

— Désolé, colonel...

— Désolé ? Désolé ? Bordel, qu'est-ce que vous croyez qu'il se passerait si tout le monde faisait comme vous et décidait de ne pas monter, hein ? Regardez-vous ! En plus, vous empestez la bière. »

Il entendit le bruit assourdi de cris de joie, dehors. Dehors. Il devait sortir sur les ponts. De là, il pourrait vérifier avec les femmes officiers

si Frances avait quitté le navire. Il était possible qu'elle soit en train de débarquer en ce moment même.

« Vous me décevez, Nicol. Surtout vous qui êtes parmi tous...

— Désolé, colonel, je dois partir. »

Le colonel des marines resta bouche bée et ouvrit de grands yeux.

« Partir ? Comment ça, vous devez partir ?

— C'est très urgent, colonel. » Il se pencha pour passer sous le bras du gradé et l'entendit s'étouffer de colère tandis qu'il montait quatre à quatre les escaliers.

Avice les vit avant qu'ils ne l'aperçoivent. Elle se trouvait sous la tourelle à canon, les cheveux épinglés sur sa tête afin qu'ils ne s'envolent pas. Elle scruta le petit groupe en contrebas sur le quai. Sa mère portait un chapeau surmonté d'immenses plumes turquoise, qui détonnait étrangement au milieu des vêtements ternes en tweed marron ou gris. Son père, le couvre-chef vissé sur son crâne comme il l'aimait, jetait continuellement des regards autour de lui. Dans cet entremêlement d'uniformes de la marine, il se demandait sûrement comment diable ils la retrouveraient. Elle remarqua à peine ce qui l'entourait et ne porta aucune attention au paysage qui s'étendait au-delà du port. De toute façon, cela ne servait plus à rien puisqu'elle n'allait pas rester dans ce pays.

« Radley. Mme Avice Radley. »

Avice prit une grande inspiration et avança lentement sur la passerelle, le dos aussi droit que celui d'un mannequin, le menton haut, tout en essayant de dissimuler la maladresse de sa démarche.

« La voilà ! La voilà ! » La voix stridente de sa mère reflétait son excitation. « Avice, ma chérie ! Par ici ! Par ici ! Nous sommes là ! »

Devant elle, à l'endroit où la passerelle reposait sur le quai, Avice reconnut une épouse qui assistait avec elle aux ateliers de couture. La femme bloquait le passage sur les dernières marches en pleurant dans les bras d'un soldat. Après avoir laissé tomber son sac et son chapeau, elle resta collée à lui pendant une éternité, les mains dans ses cheveux, son visage pressé contre le sien. De temps à autre, ils se décollaient pour se toucher le nez et se murmurer leurs prénoms respectifs. Comme il était impossible de les dépasser, Avice se trouva obligée de rester là, coincée sur la passerelle, essayant de détourner le regard du couple qui donnait libre cours à sa passion.

« Avice ! » Sa mère sautillait derrière eux comme un bouchon coloré dans l'eau. « La voilà, Wilf ! Regarde, c'est notre Avice ! »

Le soldat réalisa enfin qu'il empêchait les autres épouses de passer.

Il s'excusa à peine, puis écarta doucement sa femme. « Vous savez ce que c'est, avait-il dit avec un grand sourire.

— Oh, oui ! répondit Avice. Je sais très bien ce que c'est. »

Sa mère, des larmes de joie ruisselant sur les joues, se dépêcha de grimper les dernières marches à sa rencontre.

« Oh, ma chérie, c'est si bon de te revoir ! Qu'est-ce que tu dis de ça, ma chérie ? Pour une surprise, c'est une belle surprise, non ? »

À son tour, son père la prit dans ses bras.

« Ta mère était hystérique depuis ton départ. Elle ne supportait pas l'idée que vous soyez en de mauvais termes à deux endroits opposés de la planète. C'est une belle preuve d'affection, hein, ma princesse ? »

Il y avait tant d'amour et de fierté sur leurs visages qu'Avice prit conscience, avec horreur, que s'ils continuaient ainsi, elle allait craquer.

Deanna s'avança. Elle portait un nouveau tailleur couleur cerise.

« C'était laquelle, la prostituée ? interrogea sa sœur. Maman a presque fait une crise d'urticaire quand elle a lu la lettre de Mme Carter.

— Où est Ian ? » Sa mère scruta les visages des hommes qui portaient un uniforme de la marine. « Tu crois qu'il est venu avec sa famille ? »

T'as intérêt à ne pas avoir perdu mes chaussures, pensa Deanna à part elle. Je veux que tu les sortes de ta malle avant de t'évanouir dans la nature.

« Il ne viendra pas, répondit Avice.

— Voyons, ce n'est pas possible, il n'a tout de même pas été envoyé en mission ! Je pensais que les hommes seraient tout de même autorisés à venir vous chercher à l'arrivée ! protesta sa mère en portant sa main gantée à sa bouche. Enfin, Dieu merci, nous avons eu la bonne idée de venir, n'est-ce pas, Wilf ?

— Est-ce que sa famille va au moins venir te rencontrer ? Nous n'avons pas reçu de leurs nouvelles. » Son père la prit par le bras. « Je leur ai apporté une radio. Une de la meilleure qualité. »

Avice s'arrêta et prit une expression aussi digne que possible.

« Il ne viendra pas, papa. Il ne viendra jamais. Il y a eu... Il y a quelques changements. »

Un silence tomba. Son père la regarda. Avice crut entendre sa sœur émettre un petit rire de contentement.

« Qu'est-ce que tu me racontes ? Ne me dis pas que je viens de

dépenser quatre cents dollars de billets d'avion et que cette fête n'aura pas lieu ? As-tu une petite idée du prix que nous a coûté ce voyage et...

— Wilf ! le rabroua sa mère. Avice, ma chérie...

— Je n'ai aucune envie d'en parler ici, sur un quai bondé. »

Ses parents échangèrent un regard. Deanna était incapable de dissimuler sa joie devant ce retournement de situation inattendu. Elle semblait impressionnée par la dimension de la catastrophe qui venait de s'abattre sur les épaules de sa sœur.

Alors qu'ils restaient tous les quatre plantés au milieu de la foule qui s'agitait sur le quai, un haut-parleur retentit dans le lointain, demandant que l'on vienne récupérer une jeune enfant au bureau du directeur de port. Elle portait un manteau rouge et disait s'appeler Molly. Ils n'avaient aucune autre information. Avice se retourna vers le bateau. Une femme courait sur la passerelle en talons hauts. Lorsqu'elle atteignit le quai, elle se jeta dans les bras d'un officier qui la souleva du sol et la fit tourner dans ses bras. Il portait le même uniforme que Ian. Elle avait toujours été douée pour reconnaître les uniformes. Taisez-vous, les supplia silencieusement Avice en se mordant la lèvre. Ne dites plus un mot ou je vais hurler si fort que la ville de Plymouth cessera sur-le-champ toute activité.

Sa mère rajusta son chapeau et remonta sa fourrure sur ses épaules. Puis elle prit le bras d'Avice quelle serra fort. Peut-être parce qu'elle comprenait, à moins qu'elle n'ait perçu quelque chose sur le visage de sa fille, toujours est-il qu'elle décida de ne pas la regarder en face. Lorsqu'elle parla, sa voix légèrement étranglée trahit son émotion.

« Bien, ma chérie, quand tu te sentiras prête, nous discuterons de tout cela à l'hôtel. » Elle se remit en marche. « Notre salon jouxte les chambres et nous avons une vue superbe sur les Comouailles... »

Frances descendit lentement la passerelle, une valise à la main, tenant de l'autre la main courante. Elle était, pensa-t-elle, invisible au milieu de tous ces gens qui se réjouissaient et s'embrassaient. En s'approchant du quai, elle reconnut des femmes qu'elle avait croisées pendant ces six dernières semaines. Elles arboraient de grands sourires, fondaient en larmes d'émotion ou serraient passionnément leur mari dans leurs bras. Un instant, Frances s'imagina à la place d'une de ces épouses que des bras aimants accueillaient au bout de la passerelle, une de ces filles qui avait la chance d'avoir non pas une, mais plusieurs personnes pour lui réserver un accueil chaleureux.

Elle continua à descendre. C'est un nouveau départ, se dit-elle.

C'était le but de ce voyage. Je recommence une nouvelle vie.

« Frances ! » Elle se retourna : Margaret lui adressait de grands signes, geste qui fit remonter sa jupe et découvrit ses genoux potelés. Joe avait passé un bras autour de ses épaules; une femme plus âgée le tenait par la main, elle avait un visage doux, radieux, un peu comme celui de Margaret à présent, malgré les traces de larmes sur ses joues.

Frances avança. À sa grande surprise, elle constata qu'en marchant sur la terre ferme, ses pieds se dérobaient sous elle et elle dut se concentrer pour ne pas trébucher. Les deux femmes lâchèrent leurs valises et s'enlacèrent.

« Tu n'allais tout de même pas partir sans avoir pris mon adresse, j'espère ? »

Frances fit non de la tête et jeta un regard aux deux personnes qui semblaient si fières d'être venues chercher cette jeune fille, devenue un membre de leur famille. Sur le porte-avions, elle se sentait à égalité avec Margaret; à présent, seule dans cet océan d'affection, elle se trouvait diminuée.

Margaret emprunta un stylo à son mari et prit la feuille de papier que lui tendait sa belle-mère. Elle hésita, puis éclata de rire : « C'est quoi d'ailleurs mon adresse ? »

Joe rit à son tour et la gribouilla sur le papier que Margaret remit à Frances.

« Dès que tu es installée, tu m'envoies ton adresse. Tu n'oublies pas, hein ? Je vous présente ma chère amie, Frances, expliqua-t-elle aux deux autres. Elle s'est bien occupée de moi. Elle est infirmière.

— Enchanté, Frances. » Joe lui tendit spontanément sa large main.
« Il faudra venir nous voir. Vous serez toujours la bienvenue. »

Frances tenta de lui rendre une poignée de main aussi cordiale que la sienne. La femme mûre adressa un petit signe de tête, sourit avant de regarder sa montre, puis murmura :

« Joseph, le train. »

Frances comprit qu'il était temps de partir.

« Bon, prends bien soin de toi, lui recommanda Margaret en lui serrant le bras.

— J'ai hâte d'avoir des nouvelles, dit Frances en montrant le ventre de Margaret d'un petit mouvement de tête.

— Tout va très bien se passer », assura Margaret, confiante.

Frances les regarda s'éloigner en direction des grilles du port, bras dessus bras dessous, sans cesser de discuter. Puis des gens se placèrent devant elle, et elle les perdit de vue.

Elle inspira profondément pour alléger l'immense poids qu'elle avait sur la poitrine. Tout va bien se passer, se répéta-t-elle. C'est un nouveau départ.

À ce moment-là, elle se retourna pour jeter un regard sur le navire. Plusieurs hommes s'agitaient toujours à son bord ainsi que quelques femmes qui faisaient de grands signes de la main. Elle ne vit rien. Personne. Je ne suis pas prête, pensa-t-elle. Je ne veux pas y aller. Alors la jeune femme longiligne resta au milieu de la foule qui la bousculait, le visage ruisselant de larmes.

Nicol se fraya un chemin à travers les femmes qui attendaient encore sur le navire; elles protestèrent vivement. « Frances Mackenzie, cria-t-il à la femme officier. Où est-elle ? »

La femme se raidit.

« Vous permettez ? J'ai pour mission de vérifier le bon départ de ces dames. »

Il l'empoigna, et de sa voix rauque il répéta avec précipitation :

« Où est-elle ? »

Ils se regardèrent fixement. Puis elle plissa un peu les yeux et commença à parcourir plusieurs pages en y laissant glisser son stylo.

« Mackenzie, vous avez dit. Mackie... Mackenzie, B... Mackenzie, F. C'est bien elle ? »

Il s'empara de l'écritoire.

« Elle est partie, rétorqua-t-elle en reprenant l'objet d'un mouvement brusque. Elle a déjà débarqué. Maintenant, si vous voulez bien m'excuser. »

Nicol se précipita vers la rambarde et s'y pencha pour tenter d'apercevoir parmi la foule sa silhouette particulière, ferme et mince, ses cheveux roux décolorés par le soleil. En contrebas, plusieurs milliers de personnes grouillaient encore sur le quai, jouant des coudes, se faufilant, se dépassant, apparaissant, disparaissant.

Désespéré, la gorge nouée, il cria : « Frances ! Frances ! » sentant le poids de sa perte et de sa défaite.

Sa voix éraillée, entrecoupée par l'émotion, flotta un instant au-dessus des gens, puis fut emportée par le vent.

Le capitaine Highfield fut pratiquement le dernier à quitter le navire. Il avait procédé à la cérémonie de débarquement avec ses hommes. À présent qu'il se trouvait devant la passerelle, il s'arrêta, comme s'il refusait de descendre. Après avoir compris que leur capitaine n'était pas pressé de dégager la voie, certains sous-officiers étaient passés devant lui en lui souhaitant bonne chance pour l'avenir. Dobson lui fit

des adieux aussi brefs que possible et parla sans retenue de sa prochaine affectation. Duxbury partait bras dessus bras dessous avec une épouse. Quant à Rennick, qui était resté jusqu'au dernier moment, il n'eut pas le courage de regarder Highfield dans les yeux, mais lui serra la main très fort en lui recommandant d'une voix étranglée de « prendre soin de lui ».

Le capitaine posa le bras sur son épaule et ils échangèrent une longue poignée de main.

Sur le port, ceux qui levèrent les yeux, ceux qui prirent le temps de l'observer malgré les occupations pressantes qui les attendaient, se firent plus tard la réflexion qu'il était étrange de voir un capitaine seul en une pareille occasion quand tant de monde se pressait sur le quai. Ils se dirent également, aussi bizarre que cela puisse paraître, qu'ils avaient rarement vu un homme de cet âge avoir l'air aussi perdu.

Ce fut la dernière fois que je la vis. Il y avait tant de monde qui criait, hurlait et se bousculait pour se rejoindre qu'on ne pouvait rien voir. Puis j'ai levé les yeux lorsque quelqu'un m'a touché le bras. Mais deux personnes ont couru l'une vers l'autre et se sont enlacées juste devant moi. Ils se sont embrassés tant et plus que je crois même qu'ils ne m'ont même pas entendu leur demander de se pousser. Je ne pouvais pas la voir. Je ne pouvais rien voir.

Alors j'ai compris que, de toute façon, c'était bien fini. J'ai pris conscience que je ne la retrouverais jamais. J'aurais pu rester une journée, une nuit entière ou même une éternité, parfois il faut savoir se résoudre à mettre un pied devant l'autre et avancer.

C'est donc ce que j'ai fait.

Ce fut la dernière chose que je vis d'elle.



« Je trouve cela tellement triste d'avoir laissé derrière moi tant de camarades qui m'étaient chers et de ne jamais avoir eu de leurs nouvelles avant aujourd'hui... En temps de guerre, on rencontre énormément de monde et de grandes amitiés voient le jour. La plupart des personnes qui se rappellent ces moments-là regrettent de ne pas être restées en contact avec leurs compagnons. »

L. Troman, matelot sur le *HMS Victorious*,
extrait de *Wine, Women and War*.

2002

L'hôtesse de l'air remonta l'allée pour vérifier que tous les passagers avaient attaché leur ceinture pour l'atterrissage. Elle sourit à tout le monde de ses belles dents blanches et ne remarqua pas la vieille dame qui se tamponna les yeux plusieurs fois de façon singulière. À côté d'elle, sa petite-fille attacha sa ceinture et rangea les journaux distribués à bord.

« C'est l'histoire la plus triste que j'aie jamais entendue. »

La vieille dame hocha la tête.

« Non, ce n'est pas si triste, ma chérie. Pas quand on la compare à ce qu'ont connu d'autres personnes.

— Eh bien, je comprends mieux pourquoi tu as réagi de cette façon en voyant ce bateau. Mon Dieu, quelles étaient les chances que cela arrive ? Après toutes ces années ?

— Les chances étaient assez minces, en effet, répondit-elle avec un léger haussement d'épaules. Bien que je n'aurais peut-être pas dû être aussi surprise. De nombreux navires qui quittent la Navy sont démantelés et recyclés. Il en fut de même pour celui-ci. »

Elle avait retrouvé son sang-froid habituel. Jennifer l'avait vue se draper peu à peu d'un calme olympien, carapace qui se durcissait au fil des kilomètres qui les séparaient de l'Inde. Elle avait même repris ses vieilles habitudes et avait grondé plusieurs fois Jennifer pour avoir égaré son passeport et avoir bu une bière avant le déjeuner. Cela avait amusé la jeune fille et l'avait rassurée. Car jusqu'à l'embarquement, sa grand-mère était restée silencieuse pendant près

de seize heures. Elle lui avait paru amoindrie, plus fragile malgré les collations revigorantes qu'on leur avait servies dans leur luxueux hôtel et dans le salon de première classe où le personnel de la compagnie d'aviation les avait autorisées à attendre. En lui tenant la main à la peau si fine sous ses doigts, Jennifer se sentit de plus en plus coupable. Tu n'aurais pas dû l'emmener avec toi. Elle est bien trop âgée pour cela. Tu l'as traînée à travers les continents, tu l'as laissée attendre dans une voiture où la chaleur était étouffante, comme un chien.

Sanjay lui avait murmuré qu'ils auraient dû appeler un médecin. Sa grand-mère s'en était prise à lui comme s'il avait suggéré quelque chose d'indécent.

Puis, peu après le décollage, elle s'était mise à parler.

Jennifer avait ignoré l'hôtesse de l'air qui proposait des boissons et des cacahuètes. La vieille dame s'était un peu redressée sur son siège et avait commencé à parler comme si elles sortaient d'une longue conversation, oubliant les heures passées dans un silence angoissant.

« Pour moi, ce n'était rien d'autre qu'un moyen de voyager, tu comprends ? avait-elle dit brusquement. Un moyen de me rendre d'un point A à un point B, comme un saut de puce par-dessus l'océan. »

Ne sachant que répondre, Jennifer s'était recalée plus confortablement dans son siège. Mais elle n'était pas sûre que sa grand-mère attendit une réponse. Elle laissa son esprit s'égarer un moment, se demandant si elle n'aurait pas dû appeler ses parents. Ils lui en auraient voulu, bien sûr. Ils n'avaient pas été d'accord que sa grand-mère parte avec elle. C'était elle qui avait insisté pour qu'elles fassent ce voyage ensemble. Elle voulait lui montrer des choses. Élargir son horizon. Lui montrer combien le monde avait changé.

La voix de sa grand-mère était retombée soudainement. Elle s'était tournée vers le hublot, on aurait dit qu'elle parlait au ciel.

« Et je me suis retrouvée là, à ressentir des choses que je ne me serais jamais attendue à éprouver. Et puis je prenais des risques en me retrouvant entourée d'autant de gens, je savais bien que ce n'était qu'une question de temps avant que... »

Le regard dans le vide, elle avait contemplé le paysage paradisiaque que formaient les nuages blancs flottant sereinement dans le ciel.

« avant que... ?

— Avant qu'ils ne découvrent tout.

— Découvrent quoi ? »

Le silence retomba entre elles.

« Avant qu'ils ne découvrent quoi, mamie ? »

Sa grand-mère avait tourné la tête, les yeux écarquillés, presque surprise de la trouver là. Elle avait froncé les sourcils et soulevé sa main de quelques centimètres de l'accoudoir, comme si elle voulait vérifier qu'elle pouvait encore bouger le bras.

Lorsqu'elle avait repris la parole, son ton était aimable et neutre. Une voix matinale de petit déjeuner.

« Jennifer, ma chérie, pourrais-tu aller me chercher un verre d'eau ? J'ai très soif. »

La jeune fille avait attendu un instant, puis s'était levée et s'était dirigée vers une hôtesse qui lui avait fort aimablement donné une bouteille d'eau. Elle avait rempli un verre que sa grand-mère avait vidé d'un trait. Ses cheveux s'étaient emmêlés pendant le voyage et lui faisaient un halo autour de la tête. Son aspect fragile donnait à Jennifer envie de pleurer.

« Qu'est-ce qu'ils ont découvert ? »

Silence.

« Tu peux me le dire, mamie, avait-elle murmuré en se penchant vers elle. Dis-moi un peu ce qui te tracasse.

Fais sortir tout ça au grand jour. Rien de ce que tu peux me raconter ne pourra jamais me choquer. »

La vieille femme avait souri. Puis elle avait fixé sa petite fille avec une telle intensité que Jennifer avait été troublée.

« Toi et tes idées modernes, Jenny. Tes petits coups en douce avec Sanjay, ta psychologie de comptoir... "Fais sortir tout ça au grand jour..." Je me demande quelles sont les limites de tes points de vue si avant-gardistes. »

Elle n'avait pas su quoi lui répondre. Il y avait quelque chose d'agressif dans son ton. Elles avaient regardé le film diffusé à bord et s'étaient endormies.

Puis, lorsqu'elle s'était enfin réveillée, sa grand-mère lui avait raconté l'histoire du fusilier marin.

Comme elles l'avaient prévu, il attendait derrière la barrière à la porte des arrivées. À sa façon de se tenir bien droit, dans un costume impeccablement repassé, elles l'auraient repéré n'importe où au milieu de la foule. Malgré son âge et sa vue qui baissait, il les aperçut le premier et leur faisait déjà des signes.

Jennifer resta un peu en arrière tandis que sa grand-mère accélérât le pas avant de lâcher ses valises pour l'embrasser. Ils restèrent ainsi quelques instants. Son grand-père étreignait fort sa femme comme s'il avait peur qu'elle ne reparte à nouveau.

« Tu m'as manqué, souffla-t-il dans ses cheveux gris. Oh, mon amour, tu m'as tellement manqué. » À tel point que Jennifer, qui tapotait le sol du bout du pied, se mit à observer les autres familles en se demandant si on ne les regardait pas curieusement. Elle se sentit de trop. Assister aux effusions de deux octogénaires avait quelque chose de gênant.

« La prochaine fois, tu m'accompagnes, murmura sa grand-mère.

— Tu sais bien que je n'aime pas les longs voyages, répondit-il. Je suis très heureux à la maison.

— Alors, je resterai avec toi », dit-elle.

Dans la voiture, sa grand-mère avait l'air rajeunie. Une fois les bagages empilés derrière eux, Jennifer commença à raconter à son grand-père l'histoire du navire qu'ils avaient vu en Inde. Elle en était à lui décrire le moment où elles avaient découvert le nom du bateau démantelé lorsqu'il coupa le contact. Alors qu'elle essayait d'exprimer au mieux le choc que cela avait été pour sa grand-mère – tout en évitant de donner d'elle-même une image peu reluisante – elle remarqua qu'il la fixait du regard avec une intensité inattendue. Elle s'arrêta de parler, et il se tourna vers sa femme.

« Le même navire ? demanda-t-il. C'était vraiment *Le Victoria* ? »

La vieille dame acquiesça.

« Jamais je n'aurais pensé le revoir, dit-elle. C'était... Cela m'a vraiment retournée, je t'assure. »

Les yeux de son grand-père étaient rivés sur le visage de sa femme.

« Oh, Frances, soupira-t-il. Quand je pense que nous avons failli...

— Attends un peu, l'interrompit Jennifer. Ne me dis pas que le fusilier marin, c'est toi ? »

Les deux vieillards échangèrent un regard.

« Toi ? » Elle se tourna vers sa grand-mère. « C'est grand-père ? Mais tu ne me l'as pas dit ! Tu ne m'as pas dit que le fusilier, c'était grand-père ! »

Frances Nicol sourit.

« Mais tu ne me l'as pas demandé. »

Une fois sorti des embouteillages de l'aéroport d'Heathrow, il avait raconté à Jennifer qu'il avait parcouru au moins deux kilomètres sur le navire avant de se rendre compte qu'elle était partie. Pendant tout ce temps-là, il n'avait cessé de crier son nom. Frances ! Frances ! Puis il avait fait la même chose à terre, tout en se frayant un chemin à travers la multitude des familles sur le quai. Dans son uniforme froissé et taché, le front en sueur, il avait tourné en rond et écarté les gens qui

se trouvaient sur son passage, eux-mêmes si émus qu'ils ne l'avaient pas remarqué.

Il avait crié à en avoir mal à la gorge et couru à en avoir les jambes coupées. Puis, alors qu'il se désespérait, penché en avant, les coudes sur les genoux pour reprendre son souffle, la foule s'était éclaircie et il l'avait aperçue par hasard. Sa grande silhouette fine, dos à la mer, avec ses paquets et ses valises, qui contemplait le pays où elle allait désormais vivre.

« Et que sont devenues les autres ? »

Frances repassa sa jupe du plat de la main.

« Après le décès de la mère de Joe, Margaret et lui sont retournés en Australie. Ils ont eu quatre enfants. Elle m'écrit encore pour Noël.

— Ainsi, elle n'a pas eu de regrets ? »

Frances secoua la tête.

« Je crois qu'ils ont été très heureux ensemble. Enfin, bien sûr, ma chère Jenny, tous les mariages connaissent des hauts et des bas. Mais j'ai toujours eu l'impression que Margaret avait trouvé en Joe l'homme qui lui convenait.

— Et Avice ? » Elle avait accentué « vice », comme si le décalage de son prénom l'amusait encore.

« Je ne sais pas ce qu'elle est devenue. » Il s'était mis à pleuvoir et Frances observait les gouttes de pluie s'écouler sur la vitre.

« Elle m'a écrit une fois pour me dire qu'elle était repartie en Australie et pour me remercier de tout ce que j'avais fait pour elle. C'était une lettre assez conventionnelle, ce qui ne m'a pas étonnée de sa part.

— Je me demande ce qui est arrivé à son mari, dit Jennifer. Je suis sûre qu'au bout du compte il a fini par divorcer.

— Eh bien, tu sais quoi ? Il n'a pas divorcé. Nous l'avons rencontré une fois, n'est-ce pas ? » Sa grand-mère donna un petit coup de coude à son mari. « Nous étions à une soirée, il y a de cela une vingtaine d'années. Quelqu'un nous les a présentés et je me suis souvenue que j'avais déjà entendu son nom. »

Jennifer se pencha en avant, l'air intéressé.

« Et tu lui as dit quelque chose ? »

— Non. Enfin, je ne lui ai rien dit clairement. Mais au cours de la conversation, j'ai fait exprès de mentionner le nom du bateau sur lequel j'étais arrivée tout en lui jetant un petit coup d'œil. Simplement pour qu'il sache. Il est devenu tout pâle.

— Il est rentré assez tôt, si je me rappelle bien, fit remarquer son grand-père.

— En effet. » Leurs visages amusés s'illuminèrent de conserve.

Jennifer s'adossa à son siège. Elle aurait bien aimé pouvoir allumer une cigarette. Elle prit son téléphone dans sa poche arrière et vérifia si Jay ne lui avait pas envoyé un nouveau texto; non, sa boîte de réception était vide. Elle lui en enverrait un lorsqu'elle arriverait chez elle. Il serait de retour dans deux semaines, elle avait envie de le revoir, mais elle ne voulait pas qu'il se fasse des idées. Elle trouvait qu'il avait tendance à être un peu envahissant.

« Il y a quelque chose qui m'échappe. Je ne comprends pas pourquoi vous ne vous êtes pas mis ensemble sur le bateau si vous vous aimiez tant », dit-elle en rangeant son téléphone. La façon dont ils s'étaient regardés l'avait agacée, comme si elle ne pouvait comprendre ce qu'ils avaient vécu. Elle ajouta d'un ton sec : « C'est étonnant comment les gens de votre génération se compliquaient souvent la vie alors que les choses étaient bien plus simples qu'ils ne le pensaient. »

Ils restèrent silencieux. Puis, du siège arrière, elle vit son grand-père prendre la main de sa grand-mère et la serrer.

« Oui, tu as sans doute raison », dit-il.

Lorsqu'il lui avait avoué la vérité sur son mariage et ce que cela signifiait pour eux, elle était restée silencieuse. Elle s'était assise dans l'herbe, le visage impassible, semblant juste capable de l'écouter.

« Frances ? » Il s'assit à côté d'elle. « Vous vous rappelez ce que vous m'avez dit le soir où ils ont basculé les avions à la mer ? Tout cela est derrière nous, Frances. Il est temps de passer à autre chose. »

Elle s'était tournée lentement vers lui. Il avait vu une expression de crainte sur son visage, comme si elle ne pouvait croire ce qu'il était en train de lui avouer.

« C'est toute la beauté de la chose, Frances. Nous avons le droit de vivre cela, à présent. Non, mieux, nous avons gagné ce droit. »

Sous la détermination de ses mots, il y avait une légère angoisse dans sa voix, comme s'il sentait qu'elle pouvait encore se refuser le droit au bonheur, comme si lui aussi faisait partie des choses dont elle devait se priver afin de se racheter de ce qu'elle avait fait de mal dans sa vie.

« Nous avons gagné ce droit, Frances, tu entends ? Chacun de nous le mérite. »

Elle était restée les yeux rivés sur ses chaussures. Il avait alors pensé qu'elle refusait encore de briser son armure. Qu'il ne

parviendrait jamais à toucher son cœur. Puis il avait remarqué ses petits sanglots, comme un hoquet dans sa poitrine qui luttait pour contenir l'émotion intense qui la terrassait.

Elle avait émis un petit son, il la vit sourire et pleurer en même temps tout en glissant maladroitement sa main vers la sienne.

Main dans la main, serrés l'un contre l'autre, ils étaient restés longtemps à cet endroit. Les familles rentraient chez elles et passaient devant eux tout en discutant. Certaines d'entre elles les avaient regardés d'un air entendu, mais sans curiosité mal placée. Ce n'était qu'un fusilier marin et sa bien-aimée qui s'étaient retrouvés après une longue séparation.

« Vous vous appelez Nicol, lui avait-elle dit en passant ses doigts sur les contusions de son visage. C'est le capitaine qui me l'a dit. Nicol. Vous vous appelez Nicol », avait-elle répété d'un ton joyeux comme si elle avait découvert un trésor.

« Non », avait-il déclaré. Puis, lorsqu'il avait continué, sa propre voix lui avait semblé étrange, peu naturelle, car cela faisait des années que personne n'avait prononcé ces syllabes : « Je m'appelle Henry. »